RICARDO G. CURCI

LES CARNETS PERDUS

À maman, dans son labyrinthe

À Laura, sur sa grande roue

« L'homme est fondamentalement un animal prédateur doté de moyens infinis pour l'être. Celui qui nous fait la guerre nous vole notre paix, celui qui nous ment nous vole la vérité, celui qui exploite et gaspille notre travail nous vole notre santé, celui qui manque à son devoir de justice ou l'applique mal nous prive de justice. L'homme est prédateur par nature ; la différence réside dans le fait que les forts s'attaquent aux autres, et les faibles s'attaquent entre eux. »

Agustín Álvarez

Préface:
CONFESSION DE PRINCIPES

Les textes présentés ici ont été découverts parmi les divers papiers non classés de l'appartement de la rue Sarmiento où Cecilia Taboada a vécu jusqu'à sa mort. Son exécuteur testamentaire, le docteur Bernardo Ruiz, a supervisé leur collecte. Parmi ces documents figuraient plusieurs pages contenant une série de commentaires que Cecilia avait très probablement conçus comme un possible prologue à son roman. Le reste est constitué de références et de notes sur des thèmes et des personnages, peut-être de peu d'intérêt même pour le lecteur occasionnel, car elles contiennent des mots illisibles ou ont été écrites dans un style presque télégraphique sur des bouts de papier d'un journal intime, des serviettes en papier de bar, et même au verso d'ordonnances. Mais le matériel le plus précieux est constitué des carnets que l'auteure conservait à divers endroits de son appartement.

Le docteur Ruiz et moi n'y sommes jamais allés ensemble ; les raisons étaient, bien sûr, personnelles. Nous savions que nos souvenirs de ces pièces austères où elle avait vécu ses dernières années ne feraient que se mélanger. Nous comparions nos impressions plus tard, au bar « La Academia », rue Callao. Entre deux cafés et whiskies , il me parlait de l'appartement dont il gardait la clé et en faisait un double pour moi. Nous n'avons jamais parlé directement de sa dernière nuit là-bas ; je ne pense pas qu'elle ait eu besoin de le savoir, et pour moi, c'était un trésor que je répugnais à partager.

Nous parlions alors des papiers et des carnets que nous avions trouvés. J'ai trouvé la plupart des notes éparpillées sur son bureau et dans les tiroirs, ainsi

que sur la table de chevet, derrière des restes de boîtes de médicaments et de flacons d'insuline. Mais Ruiz a trouvé les éléments les plus importants. Parmi les livres de sa bibliothèque, il a trouvé des cahiers à spirale contenant toute une série d'écrits — poèmes, nouvelles et essais — et d'autres simplement des notes plus ou moins élaborées sur des idées inachevées. Puis, sur les étagères de l' armoire de la chambre , il a trouvé la pile de feuilles reliées par de la ficelle de sisal. Il y avait les brouillons des articles qu'il avait écrits pour diverses revues, mais aussi beaucoup d'autres inédits, et bien sûr, le manuscrit final du roman qui a été publié à titre posthume.

Nous restions jusqu'à deux ou trois heures du matin à comparer nos copies, en les protégeant des taches que les verres pouvaient laisser. Quand nous trouvions des mots tachés par quelque chose qui avait dilué l'encre, nous nous regardions un instant, nous disant que Cecilia avait renversé quelques gouttes de l'eau avec laquelle elle prenait ses médicaments sur ce petit bout de papier. Puis nous rangions à nouveau les copies, nous levions de nos chaises, nos dossiers sous le bras, et nous nous serrions la main. Nous partions à des heures différentes ; l'une payait à la caisse tandis que l'autre sortait dans la rue. Chacune marchait dans une direction opposée sur le trottoir.

De tous ces écrits, le Dr Ruiz et moi avons effectué une sélection exhaustive et respectueuse, et dans certains cas, parce qu'il s'agissait de fragments de grande valeur littéraire, nous avons retouché les lacunes dues à l'illisibilité du manuscrit.

Cette édition est à la fois un hommage à l'intelligence lumineuse de l'auteure et à son talent littéraire et psychologique, et une source de satisfaction personnelle en tant qu'éditrice. Ma relation étroite avec elle, longue et fructueuse mais ponctuée d'échanges brefs et sporadiques, nous a permis d'avoir de longues conversations et d'explorer des émotions contradictoires. Et c'est là, en définitive, l'essence même de sa vie, à mon sens : une lucidité qui a touché aux limites de l'intelligence, s'aventurant même, dans ses moments les plus sombres, dans les étranges contrées de l'intuition, voire du magique.

Les personnages de Cecilia défient toute catégorisation, même s'ils possèdent des traits qui les définissent et les situent dans certains paramètres, à des fins purement littéraires. Ce sont des personnages complexes, et surtout, des

personnages aux multiples facettes, aux bords glissants et escarpés, le long desquels ils passent la quasi-totalité de leur temps. Finalement, ils basculent d'un côté ou de l'autre. L'auteure en était parfaitement consciente et, à l'instar de ses personnages, elle s'immergeait dans ces lieux, qui, à son époque, pouvaient être une rue de banlieue, un appartement familier, un soir comme un autre, ou bien elle pouvait se plonger dans des souvenirs ancestraux de lieux aussi improbables pour notre quotidien que des jungles reculées et des rivières inexplorées, ou encore explorer la vie de tribus primitives.
J'ai été témoin de son ultime tragédie, et bien que ce soit Bautista Beltrame qui ait osé relater ce bref dernier chapitre de sa vie, c'est moi qui ai eu le privilège, comme devant les deux faces d'une même pièce, de la voir errer sur le fil du rasoir. Un mince fil d'Ariane qui s'est brisé au moment précis où il lui était destiné, peut-être, nous laissant muets d'étonnement et accablés de chagrin.

Leandro Mallea
Éditions « Le Rassemblement Secret »

CONSTRUCTION DES ÉNIGMES

Un poème est une énigme, si l'on entend par là une construction de formalité esthétique dont le but est de démontrer objectivement, par des faits concrets – mots, images, symboles –, une réalité transformée en subjectivité par des caractéristiques personnelles. Comme dans la création d'une image visuelle par l'œil et le cerveau, la réalité pénètre par les organes sensoriels – l'œil et ses structures sensorielles internes – véhiculée par le nerf jusqu'au centre neurologique au moyen d'une curieuse inversion qui semble une étrange

ironie divine – et admettons que Dieu existe , pour le soulagement et la souplesse de notre conscience – et se dépose dans les limbes du subconscient. Filtrée ensuite par les premiers censeurs, sans doute mal payés, peu instruits et encore traumatisés par les vestiges de l'abjecte sentimentalité qu'ils commencent à détester, elle passe alors, désormais dépourvue de tout ornement, dans l'inconscient.

Dans ce territoire obscur, où peut s'étendre un vaste marécage d'où nul ne peut s'échapper, d'étranges monstres surgissent parfois, que nous croyons ignorer lorsqu'ils sont exposés à la lumière du jour. Mais reconnaissons-nous une maladie dans notre propre corps lorsque nous la voyons pour la première fois ? Elle nous appartient, et parce qu'elle nous appartient, nous savons qu'elle fait partie de nous, ou peut-être de nous-mêmes. Notre cœur est l'un de nos nombreux organes, mais nous sommes aussi à l'intérieur de lui. Nous sommes notre maladie.

Les impressions du monde extérieur sont ainsi subjectivement influencées sans pratiquement aucune participation de notre part – c’est-à- dire de notre conscience, que nous appelons trivialement notre essence. Les censeurs, tapis dans les innombrables recoins souterrains de l’esprit, creusent, rongent et détruisent ce qui leur déplaît. Qui sont-ils ? Des représentants de l’hérédité ? Des forces ancestrales de l’humanité ? Les résidus d’expériences enfouies des premières années de la vie ?

Parfois, je me demande où se situe la limite initiale de nos souvenirs. Certains croient se souvenir de leurs deux ou trois ans, d'autres ne retrouvent que leurs souvenirs à partir de cinq ans. Mais je me suis demandé si toutes ces images n'étaient rien de plus que des constructions imaginaires, assemblées à partir de la poussière trouvée sous le lit, avec laquelle nous façonnons une matière faite de mots et de voix extérieurs qui nous ont conté des histoires lors d'une sieste dominicale. Et nous construisons des visions, belles ou horribles, qui s'intègrent parfaitement à la structure de notre psyché, cette même structure que les expériences réelles dont nous ne nous souvenons pas et dont nous ne nous souviendrons jamais ont construites . La conscience est l'ornement que nous apposons à des difformités inexplicables pour pouvoir les tolérer.

La censure est donc à la base de notre pensée.

Et lorsque nous écrivons, les mots sont des symboles d'idées qui sont, à leur tour, des images inversées de ce qui sont peut-être nos véritables expériences, enfouies au plus profond de notre esprit. Si cette formule était si simple, me dis-je, il n'y aurait d'autre méthode que d'inverser nos sens pour trouver la vérité. Mais même si nous étions prêts à le faire, cette formule n'est-elle pas simplement une autre méthode employée par les vieux censeurs cachés dans chacun de nos neurones ? Autrement dit, le cerveau est un univers constellé : d'innombrables systèmes planétaires avec des soleils à divers stades de déclin, et une infinité de roches volcaniques que nous appelons planètes, même si notre alchimie était la même que celle qui les gouverne. Un neurone est une grande maison aux nombreuses pièces et aux longs couloirs, et en son sein vit l'énergie électrisante de l'invisible. On peut éteindre la lumière, mais dans l'obscurité, où trouver l'interrupteur pour la rallumer ? Nous avançons à tâtons, le long des murs, trébuchant au risque de nous blesser et de ne jamais nous relever. Et pendant ce temps, on entend des ronronnements, peut-être des sifflements, et parfois le bruit de la mastication et l'étrange déglutition des restes d'un massacre.

D'immenses pièces plongées dans l'obscurité. Et si la lumière était allumée, ce ne seraient peut-être que de petites pièces, comme les tiroirs d'une vieille boîte à couture : un pour chaque taille de bouton, pour chaque aiguille et dé à coudre, pour chaque bobine de fil. Il y a un certain charme à imaginer Dieu en couturière d'un vieux quartier, cinquante-cinq ans peut-être, une vieille fille, dans une pension du quartier de La Boca, cousant pour vivre depuis l'âge de dix-sept ans. Les mains arthritiques de Dieu cousent avec des doigts qui ne sentent plus les fils, couverts de cicatrices des piqûres que les dés à coudre n'ont pu empêcher. Déjà dans sa chambre de pension, cette étrange couturière vit presque dans l'ombre, comme ses yeux clairs et presque aveugles, car la lumière lui fait si mal, et c'est pourquoi elle couvre les fenêtres de morceaux de tissu de vieilles robes. Et sur le sol, des montagnes de tissus et de dentelle ancienne, qui parfois se déplacent. Et la vieille couturière lève parfois les yeux de sa couture pour avertir les censeurs de se calmer. Bientôt, ils quitteront le port et se dirigeront vers le couloir qui les mènera à d'autres chambres ou à la porte donnant sur la rue. Ils emprunteront alors des pavés entre des trottoirs défoncés, de l'asphalte criblé

de nids-de-poule ou encore les chemins de terre d'étroits sentiers de campagne. Ils arriveront à l'air libre, baignés d'un soleil si éclatant qu'il en sera presque aveuglant. Leur tâche sera alors accomplie.
Le blanc absolu est la somme de toutes les couleurs, la symbiose de tout ce qui est possible : la feuille blanche est la plus grande souffrance de l’humanité. C’est là que résident toutes les possibilités et que nous ne parvenons pas à les voir, là où il nous faut creuser sans détruire, là où il nous faut peut-être verser un révélateur conçu par la science, afin que puissent émerger les images de ce que nous sommes.
Nous sommes ce que nous ignorons, et les sentiments tant surestimés ne sont que de vaines imitations, de piètres exfoliations aux odeurs âcres qui ne font que nous plonger dans la tragédie.
Voilà ce qu'est l'homme : la tragédie comme construction sociale. Un squelette réduit à de simples os soutenant la structure de l'esprit.
La tragédie nous apaise car elle nous fait ressentir la douleur irrémédiable qui nous console, car elle nous rend conscients de nous-mêmes et dissipe les mystères de l'inconscient, cette création que des médecins autrichiens, allemands et tant d'autres ont imaginée lors d'après-midi pluvieux à Prague ou à Berlin, en écoutant les récits d'hommes et de femmes dérangés qui avaient vu ou entendu des monstres déguisés en robes du XIXe siècle ou conduisant une Ford Modèle T. Des médecins qui entendent tout cela après avoir vu l'anatomie du cerveau dans les hôpitaux de Paris, disséquant des corps à la recherche de la formule anatomique de la folie.
La tragédie façonne nos corps visibles, s'exprimant dans la courbure de notre dos, plus ou moins voûté, dans le regard de nos yeux, tantôt lumineux, tantôt sombres, dans les gestes de nos mains qui peignent nos cheveux d'une manière si révélatrice. Le corps est le miroir, et le miroir au mur inverse l'image pour nous parler si doucement que presque personne ne l'entend. Les miroirs sont nos seuls amis, mais eux aussi sont exposés à la mort. Si les censeurs se voyaient dans les miroirs, ceux-ci se briseraient d'une large fissure oblique qui diviserait l'image reflétée en deux zones incompatibles, et il n'y aurait aucune réconciliation.
Car la seule réconciliation qui existe est l'obscurité dans laquelle ils se cachent. Ou bien sont-ils l'obscurité elle-même ?

La paix de l'ignorance comme alternative à la guerre sans fin du savoir. Plus les voix s'élèvent dans le tumulte, moins on comprend. Des centaines d'appartements dans un immeuble où chaque habitant crie, frappant aux murs pour faire taire l'autre, et l'autre fait de même car il ne les entend pas, et la chaîne est un domino exquis dont la première pièce a été poussée par le doigt délicat de Dieu.

Tout cela me fait penser à Hamlet et aux labyrinthes sans fin où il a perdu sa volonté et trouvé le doute éternel. Les poèmes que j'ai écrits sur « Hamlet » sont évidemment inspirés par la pièce de Shakespeare. Je ne parlerai pas de son importance, mais plutôt de la façon dont elle m'a captivé dès ma première lecture. J'avais une vieille édition sans couverture chez mes parents, et même lorsque, adolescent, j'ai essayé de me plonger dans le texte, je l'ai trouvé très difficile mais irrésistiblement fascinant. Je ne pense pas l'avoir terminé à l'époque, mais les monologues d'Hamlet m'ont séduit par leur musicalité, un mélange de ballade et de récitation. Parfois, je récitais à voix haute « *Être ou ne pas être* », ou « *Que l'homme est faible* », ou la scène du fossoyeur. Plus tard, en regardant les films qui en étaient tirés, la fascination fut totale. Inutile de parler des mises en scène ou des adaptations, du jeu des acteurs ou de la direction artistique. Les mots d'Hamlet traversent le temps, leur sens s'enrichissant, leurs interprétations se multipliant et leur portée grandissante. Car elles parlent de l'humanité et de sa condition première et finale, du hasard et du destin de la vie, de la mort, de la culpabilité, du remords, du désir et de la luxure, de la lâcheté, de la jalousie, de l'ambition démesurée, du crime, de l'hypocrisie, de l'amour et de la folie. Chaque personnage est à la fois un symbole et un être de chair et de sang. Les fantômes coexistent avec les êtres humains, le fantastique se mêle au réalisme, les frontières entre raison et folie sont aussi illusoires que celles entre la vie et la mort ou entre le réel et la fiction. Une pièce dans la pièce révèle la réalité d'un crime dissimulé derrière une façade de fiction.
Ces poèmes visent à recréer, par mes propres moyens d'expression, mes propres préoccupations et ma vision du monde, ce que cette œuvre m'a suggéré, ce que son contenu et ses thèmes ont suscité en moi au fil du temps. Il ne s'agit pas d'une copie de scènes, ni même d'une réflexion sur celles-ci,

mais d'une appropriation de personnages. Ils ont changé ; ils portent les mêmes noms, mais ils sont différents désormais. Ils ont absorbé ma façon de penser, ma façon de voir les choses ; ils ont cherché et trouvé des éléments dont j'ignorais l'existence. Telle est la fonction des personnages que l'on crée ou recrée par la lecture : chercher, indirectement, tels des espions, tels des invités curieux et indiscrets, dans les recoins de la maison que nous habitons depuis notre naissance. Des recoins qui nous restent étrangers malgré toutes ces années.

Voici donc ce regard, le monde qu'ils ont trouvé, se recréant sans cesse à mesure qu'il m'explore.

Écrits sur plusieurs années, certains furent publiés dans des revues littéraires et des anthologies, après que Leandro m'eut persuadé de le faire, même si le résultat ne me satisfit jamais. Nombre d'entre eux étaient à l'origine des corrections apportées à d'anciens poèmes de mon adolescence. Ces derniers ont depuis disparu, mais, comme c'est aussi le cas pour mes récits, certaines idées survivent à leurs formes initiales. Ces poèmes sont presque contemporains d'un long roman, et je crois qu'ils représentaient une manière de contrebalancer l'effort et l'attention que ce travail exigeait. Les phrases longues et étirées du roman, son atmosphère dense et oppressante, étaient allégées par la prose concise et brève des poèmes. Je ne suis toujours pas certain de la pertinence de ce recueil, et chaque fois que je le relis, tantôt je suis satisfait, tantôt je découvre des défauts que je ne sais plus comment corriger sans en altérer complètement le texte. Je sais qu'il s'agit de poèmes conceptuels, où l'émotion tend à s'écouler très lentement, avec une froideur presque brûlante filtrée par l'intellect. L'épigraphe que j'ai choisie pour ce texte est tirée d'un de mes poètes préférés, peut-être celui auquel je m'identifie le plus : Alberto Girri. Ce choix esthétique n'est pas fortuit ; il y a une volonté manifeste de suivre la même veine poétique, même si le style diffère, bien sûr, dicté à la fois par mes propres limites expressives et par les sommets infinis atteints par mon modèle.

Je ne sais pas si j'écrirai à nouveau des poèmes ; je l'espère, car c'est mon désir. Tandis que j'écris ces lignes, je me consacre à la narration, et c'est là que je déverse ces « concepts » que j'avais auparavant intégrés à mes poèmes. Les paragraphes sont plus longs que mes quelques nouvelles ; l'action est

ralentie par l'interposition de réflexions qui tendent à posséder une musicalité intérieure, cherchant à imiter le rythme fluide et presque baroque de la prose faulknerienne. C'est peut-être ce qui convient à mon style ; je ne saurais l'affirmer. Faulkner disait que la poésie est le plus grand genre, mais les romanciers comme lui ont sans aucun doute atteint une envolée poétique dans leur prose avec une efficacité bien supérieure à celle de nombreux poètes lorsqu'ils écrivaient sous la forme considérée comme un poème.
La poésie est une activité si intense à lire comme à écrire, et le travail de révision est peut-être plus long, plus ardu et moins gratifiant que celui du récit. Il est difficile de concilier les deux genres, et rares sont les auteurs, hormis les plus brillants – Borges, par exemple, ou Octavio Paz – qui les maîtrisaient tous deux. Les romanciers ont parfois tendance à créer des poèmes essentiellement visuels, narratifs et dépourvus de musicalité. À l'inverse, les grands poètes, lorsqu'ils s'aventurent dans le récit, créent généralement des nouvelles à connotation allégorique ou de purs poèmes en prose. Je ne cherche pas à généraliser, mais simplement à citer des exemples qui me viennent à l'esprit, sans doute sélectifs et arbitraires. La structure de la poésie, à mon sens, exige une approche mentale très particulière qui, sans l'exclure, déconstruit temporairement les schémas narratifs rigides et bien établis.

Pour s'asseoir et écrire un poème, il faut oublier les ressources propres aux nouvelles ou aux romans – je parle de ces structures, plans et maquettes que les architectes utilisent pour concevoir leurs bâtiments. C'est aussi une forme de superstition, ou peut-être une peur de la contagion. Lorsqu'on écrit de la poésie, on craint de lire un récit, car ce qui a été laborieusement accompli pourrait s'effondrer sous l'influence de ces virus que sont « l'explication » et « l'argumentation », qui s'efforcent de donner clarté et raison à tout ce qui est écrit. Lorsqu'on écrit un récit, lire de la poésie n'est ni handicapant ni effrayant, mais si l'on tente simultanément d'écrire de la poésie et un récit, l'effort mental nécessaire pour passer d'un univers à l'autre, d'une atmosphère à l'autre, est trop complexe, plus épuisant qu'un effort physique, comparable peut-être seulement aux désagréments d'une maladie. Le narrateur craint de perdre sa fluidité, la force de ce flux continu et perpétuel de conscience narrative, s'il se met alors à écrire de la poésie. Là encore, il s'agit de

particularités découlant de mon jugement personnel, qui n'excluent pas la prise en compte de nombreuses autres possibilités et expériences, ainsi que des diverses formes narratives et poétiques qui ne se contredisent pas nécessairement, mais se complètent au contraire.
Tout dépend, je suppose, des limites du talent personnel, ou de ce que l'on appelle le talent.
Quelles sont ces limites ?
Il n'y a pas d'autre choix que de vivre, même enfermée dans une pièce, comme l'aurait fait Emily Dickinson, dit-on, et de commencer à écrire ce qu'une fenêtre nous offre du monde, et de laisser émerger tout ce que notre imagination est capable de créer grâce à cette concession.

Pour cela, il faut austérité et silence. Des vertus, assurément, difficiles à atteindre. Certains préfèrent une verbosité débridée et explicative pour se convaincre de leurs propres arguments, d'autres hurlent et déconstruisent les éléments des choses, comme si ces choses pouvaient leur donner raison ou receler en elles les fragments indivisibles de la tranquillité. L'austérité et le silence sont comme deux hauts murs, ou deux champs parfaitement plats sans limites précises, devant et à l'intérieur desquels les Furies hurlent sans obtenir de réponse. Car les murs n'entendent ni ne laissent passer le son strident de leurs voix, et aucune construction dans la plaine ne produit d'écho. Elles attendent seulement les conséquences de leurs cris, qui éroderont lentement et inexorablement les pierres. Et les hommes aspirent au silence et à l'austérité, non comme à des objectifs, mais simplement comme à une conséquence du temps, qui engendre et nourrit la lassitude : le seul Dieu par excellence.
Les plaintes sont vaines car elles se heurtent au paysage médiatique bureaucratique, qu'il s'agisse de journaux, de télévision ou de gouvernement. L'opinion individuelle est un fléau qui ronge la complaisance démagogique. L'identité est chaos, l'individualité un crime. Simulation et conformité sociale ne font qu'un, une même graine qui germe dans tous les déserts. L'ennui et la désillusion, enfants nés vieux, continuent d'attendre quelque chose : l'extase de la lecture, qu'elle soit physique ou littéraire, ou du moins la dissolution paisible de l'existence.

Mais de l'extérieur, chaque matin, les aboiements incessants des nombreux chiens lâchés par les Furies à nos portes résonnent sans cesse. À l'intérieur aussi, il y a des chiens qui nous regardent comme s'ils cherchaient quelque chose que nous ne pouvons leur donner, et nous nous contentons de leur nourriture quotidienne et de leurs demandes constantes de loyauté et de soumission. Obéissance et amour ne font qu'un avec eux, alors nous les lâchons contre les bêtes dehors, ou bien ils sortent se battre, et lorsqu'ils reviennent, blessés et vaincus, s'ils reviennent un jour, nous les enchaînons en signe de pénitence. Nous ne leur donnons ni à manger ni à boire jusqu'à ce qu'ils apprennent à discerner la réalité : s'ils sortent, ce sera pour gagner, car pour perdre, ils feraient mieux de rester à la maison, sous le lit, ou blottis entre les draps, jusqu'à ce que l'homme et le chien se lassent de l'immobilité et se mettent en mouvement jusqu'à se mordre. L'homme mord avec ses mains, le chien mord avec sa peur. La peur du chien nourrit sa force, la peur de l'homme nourrit sa fureur.

Les Furies ne sont pas des femmes, bien qu'elles soient souvent représentées comme telles. Ce sont des énigmes. On dit qu'elles ont des serpents dans les cheveux, mais en réalité, elles ont parfois des corps de chiennes. En fait, elles changent de forme selon la vengeance qu'elles envisagent. Et la vengeance pour les offenses morales est la pire dans son exécution, car elle ne repose généralement ni sur le sang versé, ni sur la cruauté, ni sur le massacre. Elle utilise le pouvoir de la culpabilité.

On dit que le remords est le pire des châtiments, et ceux qui s'y opposent sont ceux qui aspirent à punir autrui. Les Furies ne représentent pas la justice, mais la vengeance, et la culpabilité est une vengeance sans fin. La culpabilité ne disparaît pas , même avec l'oubli. Le temps et l'espace s'en chargent : le lieu d'un événement, le moment d'un malheur. Ce qui a été fait ne s'efface pas. Ce que les yeux n'ont pas vu, le regard du cœur l'a perçu : les battements du cœur, dans un laps de temps donné, marquent, tels des points de braille, l'écriture de la culpabilité.

Face à la culpabilité, le silence est la réponse. Les mots obscurcissent ce qu'ils prétendent expliquer, tandis que les chiens s'expriment plus précisément par leurs aboiements. Le cri d'un homme désespéré ressemble étrangement à un aboiement plaintif. Écoutons attentivement cet homme qui tente de se suicider

en se tranchant les veines. Il a crié, il a averti, et dans le sang versé, il trouve une justification à sa quête désespérée de réconfort. Il sait que ce réconfort n'existe pas, qu'il n'est qu'une caresse qui repousse l'échéance de la souffrance. Une anesthésie émotionnelle, diraient les experts, sans diplôme universitaire, intervenant sur les plateaux télévisés de ces après-midi où hommes et femmes laissent défiler leur existence pendant des heures, des heures qui s'accumulent dans les greniers des âmes perdues.
Et un jour, ils montent faire le ménage, faire de la place parce qu'un autre enfant est arrivé, ou parce qu'ils n'ont pas d'argent et qu'ils vont louer l'appartement. Tout cela pour éviter d'avouer qu'ils cherchent la cause de leur ennui. Au plafond mansardé du grenier, des crochets servent à suspendre les vélos, et lorsqu'ils ouvrent la porte, l'humidité les accueille, leur offrant des images de bétail se balançant dans un réfrigérateur, ou de chiens pendus, tandis que l'aîné, appuyé contre l'encadrement de la porte, fixe ses parents, se demandant quand ce fils est né.
Un crochet est un point d'interrogation.
Elle invite au regard, et l'imagination explose en une multitude de formes qu'elle abhorre, mais auxquelles elle s'accroche comme des souvenirs. Et puis, impossible de revenir en arrière : les gribouillis sur le papier, témoins de l'accélération du rythme cardiaque, se muent en aboiements qui, peu à peu, acquièrent une rythmique irrégulière. Mais cette irrégularité recèle aussi une harmonie qui se traduit dans n'importe quel système musical : classique, atonal, dodécaphonique. Ou peut-être, au final, dans ce minimalisme mélancolique qui, avec son rythme désinvolte et naïf à ses débuts, devient une obsession inflexible et invincible.
Elles, les Furies, s'en nourrissent.
Comment pouvaient-ils sonder le cœur de l'homme s'ils n'y étaient pas déjà ?
La culpabilité ne s'apprend ni ne se trahit dans des regards sentimentaux d'yeux voilés, ni dans des paroles grossières, ni dans des gestes ou des comportements plus ou moins caractéristiques : colère ou soumission.
La culpabilité se reconnaît elle-même et se métamorphose en ce que la mythologie, avide de symboles pour expliquer l'inconscient, nomme femmes enragées, car peu de choses sont aussi expressives qu'une femme avec ses gestes et ses injures, même lorsqu'elle n'est pas en colère, même lorsqu'elle

n'est pas enragée. La paix des femmes n'est pas le silence, mais leur voix, et rares sont les hommes qui parviennent à en discerner la différence. Des femmes avec des serpents dans les cheveux, car elles sont responsables du péché. Des femmes avec des larmes de sang, car le sang est leur constant opposé.
Mais des femmes avec des corps de chiennes ? C’est plus difficile à imaginer. Les chiens mordent, ils dominent. Les chiens aboient, ils lacèrent avec leur langue.
Les Furies ne sont pas des femmes, ce sont des énigmes.
Ils ont des chiens pour les guider, car ils sont aveugles et voient les ténèbres là où brille la lumière, et ils trouvent cette lumière au plus profond du cœur humain. Là, l'odeur n'est supportable que pour eux, qui sont dépourvus d'odorat, et le bruissement des larves est si exquis que seules leurs oreilles peuvent le percevoir. Mais ils ont besoin des chiens pour les conduire là où l'odeur est la plus intense, et alors seulement ils les libèrent. Les chiens fuient s'ils sont femelles, ou attaquent s'ils sont mâles. Seuls eux affronteront l'ignominieuse bataille contre la Culpabilité. Ils ignorent qu'ils mourront, déchiquetés par les innombrables tentacules de Méduse.
Les Furies, cependant, ne se laisseront pas décourager. Leurs chiens de colère sont intarissables ; chaque portée est multiple : chaque acte coupable engendre autant de créatures qui mourront plus tard.
Elles, les Furies, sont les magnifiques gardiennes de la vengeance. Dans leurs uniformes d'écailles, de sang et de mort, elles régulent le cycle infernal de la naissance et de la mort : l'éclosion bestiale de la vie et le déchirement de la chair à l'heure du décès.
Des chiens nés du cœur humain et ensuite relégués dans les recoins sordides de l'esprit.
Le circuit cerveau-cœur est la plus splendide réalisation de Dieu.
Le cercle parfait.

J'ai rêvé, lors de nombreuses nuits de fièvre – si je ne l'ai pas déjà dit, je l'ai fait allusion d'innombrables fois, car mon obsession pour la maladie et le corps n'est rien d'autre que l'impuissance de mon incertitude : je suis malade, et je crois l'avoir toujours été ; mon corps est une plaie qui tantôt me fait mal,

tantôt me terrifie – j'ai rêvé, comme je l'ai dit, de ce que je considère comme mes meilleures idées littéraires, ou du moins celles que je préfère, celles qui se rapprochent le plus des tréfonds de ma conscience. Quand j'ai essayé de les déraciner, je n'y suis pas parvenu, et c'est pourquoi je leur attribue des racines dans ce royaume dont j'ai si souvent parlé.
La littérature est alors comme une femme fiévreuse. Il faut la prendre dans ses bras, la bercer, la serrer fort et essuyer la sueur de son front. Il faut aussi, de temps à autre, écarter ses cheveux de son visage rougeoyant et vibrant. Mais surtout, il faut écouter ce qu'elle nous raconte, les histoires des mondes qu'elle visite. Ces mondes merveilleux que la santé, cette vieille femme égoïste à la chair desséchée, tente de nous cacher jusqu'à notre dernier souffle.
Nous, les écrivains, devons entreprendre cette tâche car nul autre ne le fera. Ceux qui travaillent la terre connaissent la douleur du corps courbé dans l'obscurité au fond des puits. Les pêcheurs ressentent la peur dans chaque vague, chaque soir nuageux, et la peur qui grandit de la mer comme un monstre invisible, sous l'emprise imperceptible du destin. Les médecins perçoivent la déconnexion entre l'âme et la pure anatomie, lorsque la lassitude se mue en cynisme et que l'atteinte à la dignité humaine brise même la foi, si innocente et naïve qu'elle inspire la pitié. Et eux, les médecins, bâtissent des panacées à partir de ces fragments, des utopies que tous appellent désespoir, sauf eux, jusqu'à leur dernier souffle. Et que verront les avocats ? Les recoins de la Loi, les cavernes sinistres derrière les murs du palais de justice, où se cachent les souffrances inextinguibles. La structure des tribunaux est soutenue par le sang, coagulé, puis séché, puis à nouveau dilué, mais déjà souillé par les larmes et la sueur des fous, des infirmes et des désespérés. Dehors, le monde est un désert, sans klaxons, avec des bus vides arrêtés en plein milieu de la rue, des trottoirs où ne passent que le vent et les dossiers tombés des hautes fenêtres des bâtiments gouvernementaux.
C’est nous qui trouvons les mots pour décrire la maladie. Nous ne pouvons ni la guérir, ni même la diagnostiquer, bien sûr. Nous pouvons seulement la décrire afin de la recréer sous une autre forme compréhensible : les médecins apprécieront la méticulosité de l’observation, et les juristes se réjouiront de pouvoir enfin donner un sens à leurs sceaux et à leurs enveloppes cirées.

Une tache semblable à du sang coagulé sur chacun des dossiers empilés dans les vastes archives des tribunaux. Des affaires classées, des affaires mortes. Un nom n'est pas une résolution, mais parfois il apporte un peu de réconfort. Les médecins le savent et s'y résignent. Les avocats le savent et fument, rêvant de paradis. Les pêcheurs rentrent au port avec un homme de moins à bord. Les fermiers rentrent chez eux, le dos courbé, espérant mourir avant l'aube.
Et les servantes aperçoivent, dans les salles de bains de leurs maîtres, la Mort, en pleine gueule de bois, venue leur rendre visite cette nuit-là, assise sur les toilettes, le pantalon baissé, les bras pendants entre ses jambes écartées, la tête penchée sur sa poitrine. La Mort rote et jure au milieu de gémissements d'ivrogne . La faux est appuyée contre les robinets du lavabo, tandis que l'eau coule sans fin, disparaissant dans de longs passages souterrains.
La littérature, c'est ça, je crois. Pleurer quand on devrait rire, rire quand on devrait se lamenter. La littérature, c'est l'ambivalence de l'erreur, la faute poussée à l'extrême, multipliée exponentiellement , non pas avec la facilité d'une racine carrée, mais avec la lenteur d'une personne handicapée mentale ajoutant zéro après zéro à un nombre primitif qu'elle avait du mal à écrire au début d'un cahier vierge. Chiffre après chiffre, le nombre grandit, et elle ne s'en rend pas compte ; c'est pourquoi la somme de ses écritures exponentielles ne fait que l'enfoncer plus profondément dans l'abîme toujours plus désespéré de l'irrémédiable. Ce n'est rien d'autre que l'ignorance, ou la sagesse de la catastrophe, qui nous pousse à toucher les zéros qui multiplient l'erreur.
Les corrections sont des inexactitudes.
L'échec est un crime.
Le remède est une maladie.

Je l'ai vue arriver sur le trottoir d'en face, alors que j'écrivais depuis mon lit d'hôpital, ma jambe mutilée sous les bandages. Je l'ai vue passer des centaines de fois sur le trottoir devant mon immeuble, au troisième étage. Je me suis penchée à la fenêtre de mon balcon pour la regarder s'éloigner, car je la reconnais si facilement.

C'est une vieille femme aveugle, sa canne brisée en fines lamelles à l'endroit où elle pose sa main, mais cela ne la dérange pas. Elle marche à l'aveuglette, tournant la tête vers les vitrines, comme pour admirer les robes, les bonbons et les pains, les livres exposés et les écrans de télévision allumés. Elle parle aux passants, même s'ils sont à plusieurs mètres et ne peuvent pas l'entendre. Elle fait signe de loin aux bus vides, au poste de garde du coin, mort depuis deux ans, au vendeur de journaux dont l'étal est fermé comme un cercueil de métal.

La santé imagine ne pas souffrir, et par conséquent ne souffre pas. Mais elle n'imagine même pas ; elle voit ce qu'elle ne voit pas, entend ce qu'elle n'entend pas, et touche ce qu'elle ne peut toucher, comme ce chien qui aboie après elle et qu'elle chasse par peur de la réalité.

Bien sûr, je me suis moquée d'elle plus d'une fois, quand je suis seule et que Bernardo est encore à l'hôpital tard dans la nuit. Je sais qu'elle pense à moi, et les nuits où il est de garde, elle m'appelle et on discute. Parfois, je lui parle de la vieille dame. « C'est celle du quatrième étage », essaie-t-il d'expliquer, « elle est aveugle et elle ne veut pas se faire opérer. » Mais je doute que ce soit la même que celle dont je parle. Peu importe, je réponds, ne t'inquiète pas, et je raccroche. Je regarde à nouveau par le balcon ; il fait déjà nuit, et elle erre encore, entrant dans un bar pour bavarder, car les magasins sont déjà fermés. Un chien maigre qui n'aboie pas la suit, mais elle n'arrête pas de lui crier de se taire, et les gens rient d'elle et de ses gestes. Elle agite les bras et caresse le chien avec sa canne. Sa main saigne, mais elle ne s'en aperçoit pas. Je l'ai parfois vue bandée, mais pas aujourd'hui. La canne est tachée, comme une épée qui s'est retournée contre son propriétaire. Peut-être les échardes sont-elles incrustées dans sa main et, avec le temps, sont-elles devenues partie intégrante de ses os. Et la canne fait désormais partie de son squelette.

Le chien refuse de partir car il lui en veut. Il ne réclame pas à manger ; il la suit simplement, avec l’obstination propre aux chiens . La vieille femme s’obstine à le repousser. Elle ne le voit ni ne l’entend vraiment, mais elle le sent. La santé sait ce qui se cache sous les apparences ; elle connaît les habitants de la peau. Elle perçoit la saleté, même lorsqu’elle tente de se remplir les narines de la pollution urbaine et de l’odeur nauséabonde des terrains vagues.

Je la plains, et je ferme la fenêtre, puis baisse les stores et reste dans l'obscurité. J'allume une lampe de chevet. Ce soir, je serai seule, et je pourrai errer, au prix de mes chagrins, à travers les mondes merveilleux qu'elle, la vieille femme, ne peut voir, même si elle arpente sans cesse le même quartier, chassant les fantômes et combattant des empires disparus.
Ce soir, je verrai les étranges rites funéraires, les mondes infinis des ténèbres faits de milliers de ciels gris. J'entendrai les cris de désespoir et les malédictions de colère. Je verrai les Furies lâcher leurs chiens dans une chambre d'enfant immaculée. Je sentirai le sang répandu, le sang expulsé, le sang conservé dans des bocaux de plastique depuis des millénaires. Jusqu'à ce que le monde soit identique : le cycle du temps tel un serpent se mordant la queue, cherchant à se dévorer en refermant le cercle jusqu'à atteindre sa plus petite dimension possible : celle déterminée par son propre corps.
Il ne peut se débarrasser de ce corps, tout comme je ne peux me débarrasser du mien.
La Mort restera, fatiguée et ivre, assise dans une salle de bains au quatrième étage, attendant la bonne qui, telle une déesse, viendra nettoyer les excréments de son orgie.

PERÓN À MATADEROS

Assise dans mon fauteuil en bois, sur un vieux coussin qui semble encore confortable, je me laisse aller à la rêverie en écrivant. La machine à écrire s'est arrêtée pour me laisser le temps de reposer mes doigts, et je tourne la tête vers la fenêtre du balcon. Sur le trottoir d'en face, l'activité bat son plein : un garçon manque de se faire renverser par un bus, une mère se dispute avec le chauffeur, des passagers se plaignent du retard, et les klaxons des voitures coincées résonnent. J'écoute les conversations des habitants de l'immeuble, penchés sur leurs balcons. Il est midi, et tout le monde est dehors : les enfants qui rentrent de l'école, les hommes qui sortent du bureau, les femmes qui font leurs courses.

Je jette un coup d'œil à la machine à écrire, et le brouhaha de la rue se brouille et se transforme, je ne sais pourquoi, en un souvenir gravé dans ma chair, qui remonte jusqu'à mes mains. Mais avant de taper, je les regarde et pense à mon père et à son habitude de me caresser la tête de sa main gauche tandis que j'étais assise sur ses genoux, le dos contre sa poitrine. Nos yeux étaient toujours fixés sur le même point : la lumière qui filtrait à travers la porte de la maison de Mataderos où nous avons vécu jusqu'à mes dix ans. C'était un rituel du dimanche après-midi, parfois en silence, parfois accompagné de ses récits, presque toujours les mêmes, agrémentés de cette éloquence qui donnait toujours l'impression que ses histoires étaient nouvelles. Mais je faisais semblant de ne pas m'en souvenir et je ne disais rien, tout comme j'avais appris à ignorer sa main droite.

Maman s'asseyait sur une chaise en terrasse, buvait du maté, et elle se retournait pour nous regarder, nous invitant à entrer. Mais mon père était renfermé et égocentrique. Elle m'avait dit qu'il n'avait pas toujours été comme ça. Je lui ai demandé quand cela avait commencé, et elle m'a regardé, comme pour vérifier si j'avais bien compris, et a dit : « *Depuis peu de temps avant ta naissance* . »

Plus tard, lorsque j'ai appris à distinguer les personnalités de mes parents, j'ai pu assembler les pièces de l'étrange puzzle qui constitue le tissu de chaque famille. Ma mère était extravertie, mais extrêmement méfiante. Elle avait grandi dans un milieu d' instituteurs, confrontée aux privations de fin de mois

et aux longues attentes, presque toujours vaines, à l'hôpital, tout en lisant des livres empruntés à la bibliothèque du quartier, qu'elle rapportait parfois, parfois non, car la bibliothécaire fermait les yeux sur cette petite fille d'à peine dix ans qui lisait Sartre ou Marx. Comprenait-elle quoi que ce soit ? Je savais que oui, quand je l'entendais parler en remuant la casserole, en attendant le retour de mon père du travail, et pendant que je faisais mes devoirs à la table de la cuisine.

Elle était mince, avec des cheveux raides, blond cendré, qu'elle attachait en une queue de cheval négligée, parfois avec de petits amas de farine qui s'étaient détachés de ses mains, qui avaient pétri de la pâte un peu plus tôt.

Elle était extravertie et souriante, mais les remarques ambiguës et innocentes de mon père la déstabilisaient. Car il était différent, parfois timide, souvent trop confiant, avec un visage angélique qui, selon ma mère, charmait les couturières et les commerçants, mais qui se laissait berner par ses collègues, par les mécaniciens qui réparaient sa vieille Fiat tous les deux jours, ou même par l'État.

Perón était président à cette époque. Je n'étais pas encore née ; j'étais dans le ventre de ma mère, enceinte de sept mois. Le pays était une contradiction flagrante, comme elle le disait à table. Il rentrait de l'abattoir où il avait travaillé pendant quinze ans. Mon père avait trente ou trente et un ans ; il avait commencé très jeune, mais n'avait jamais été plus haut que chef de section, sauf en cas d'absence d'un collègue, blessé ou licencié. C'est ce que ma mère lui reprochait : sa suffisance, son manque d'audace. Elle n'était pas péroniste ; au contraire, elle abhorrait ce qu'elle appelait la démagogie et l'hypocrisie. Elle lisait le journal du matin à la boucherie ou à l'épicerie en faisant ses courses, ou parfois, quand elle avait le temps, elle s'installait dans un bar et lisait les livres qu'elle empilait sur la table jusqu'à la tombée de la nuit, puis elle regardait l'horloge avec la publicité pour Cinzano sur le mur crasseux et s'étonnait de l'heure déjà si avancée. Son mari allait rentrer du travail et le dîner n'était pas encore prêt.

Mon père, pourtant, faisait l'aller-retour à l'abattoir sans se plaindre. Je l'entendais rarement grommeler lorsqu'il me tenait la main en me raccompagnant de l'école, ou lorsqu'il venait me chercher après le travail.

J'étais la dernière à attendre, assise sur un banc, une fois tous les autres enfants partis. Je le regardais s'approcher sur le trottoir, d'abord avec anxiété, puis avec résignation, et enfin en espérant qu'il serait en retard, car il lisait un livre que la maîtresse m'avait prêté. Je le voyais arriver, légèrement voûté, sa salopette tachée de sang.

Que se passait-il à l'abattoir municipal ? Je le savais très bien ; mon père m'y avait emmené observer depuis le portail : les hommes qui allaient et venaient, chargés de bétail sur le dos, les crochets métalliques qui s'entrechoquaient comme les chaînes de l'Enfer de Dante, l'odeur du sang, tantôt douce, tantôt aigre, et la graisse qui imprégnait tout l'endroit, comme si elle teintait la lumière d'une vapeur épaisse et glissante dans laquelle il était facile de se perdre et de tomber. Qui pouvait être sûr, me demandais-je, qu'une hache ne confondrait pas la chair fragile d'un homme avec la viande innocente d'une vache ? La notion de taille se perdait dans les vapeurs de cette graisse, une sorte de lubrifiant qui facilitait l'accès aux aspects les plus douloureux de l'être humain : le souvenir qui se confond avec la tragédie.

Mais mon père arrivait devant la porte de l'école, applaudissait, et le gardien l'ouvrait à contrecœur et avec colère.

- Comment allez-vous, Madame Eufemia ?

L'autre l'évitait sans répondre, avec le dégoût que je ressentais en ramassant mes affaires et en descendant le couloir obscur vers la lumière du trottoir, où le corps de mon père se dressait comme un rempart, niant la douleur et l'abandon, mais dont je ne comprenais pas l'essence. L'odeur du sang fit ressurgir des souvenirs de haches et le bruit des tronçonneuses qui s'entendait à plusieurs rues de là. Mon père était un forçat, un instrument du crime de la coutume. Mais son regard était celui d'un ange gardien. C'est ainsi que je sentais sa main quand nous rentrions ensemble, saluant ici et là voisins et commerçants, laissant filer l'après-midi comme on laisse filer la vie, les bras croisés dans les entrées.

Il n'était pas péroniste ; il se contentait de suivre l'opinion générale, comme tout le monde à l'époque, ou comme le font presque toujours ceux qui ont beaucoup à perdre. Ses idées, lorsqu'il les exprimait dans notre cuisine,

étaient comme une manne, même s'il était incapable de les expliquer clairement. Cependant, sa personnalité les rendait diamétralement opposées, et ce que je prenais d'abord pour une contradiction n'était en réalité que le fruit de l'attraction des sentiments. Il parlait presque à voix basse, parfois après avoir porté une bouchée de nouilles torsadées à sa bouche. Il considérait tous les aspects de la politique : il justifiait les syndicats, comprenait les intentions du président et tolérait à contrecœur les manœuvres et ce que ma mère appelait les convoitises des dirigeants. Du président, disait-il, au contremaître, chacun ne pense qu'à soi. Était-elle communiste à l'époque ? Je crois qu'elle était une libre penseuse, et en période de fanatisme et d'autoritarisme, les frontières s'estompent facilement, c'est pourquoi le gouvernement en place les catégorise comme on arrange les meubles d'une maison. Les portes sont murées, les taches sont recouvertes et les trous dans le sol sont dissimulés.

Mon père, en revanche, était naïf. Pour ma mère, c'étaient les plus dangereux, et c'est peut-être pour cela qu'elle était tombée amoureuse, comme les contraires s'attirent, ou peut-être parce que son courage extraverti complétait la passivité apparente de son mari. Parfois, je me demandais s'il s'agissait d'une relation de protecteur et de protégé, si la supériorité intellectuelle de ma mère – qui la rendait aussi rebelle et parfois froide, réprobatrice et intolérante – ne dominait pas le calme et la soumission de mon père. Mais en lui, j'entrevoyais, comme elle avait dû le faire ces nuits où le monde disparaissait et où le lit qu'ils partageaient était une île au milieu d'un océan ravagé par la faim et la guerre, le combat intérieur de mon père : des yeux qui pleuraient à peine, emplis de l'angoisse inflexible de celui qui a toujours su qu'il était vaincu, mais dont l'échec était une arme qu'il avait affûtée pendant des années, à chaque instant de répit accordé aux domestiques. Était-ce là le tranchant de ses couteaux à l'abattoir ? Quelle chair tranchait-il ? Le bélier sacrificiel, ou peut-être le régicide simulé ?

Ma mère pouvait lire la colère dans les yeux de son mari. Sous les apparences de la soumission et la carapace d'un agneau, cette colère était aussi puissante que les idées exprimées dans les ouvrages de philosophie et de politique. Elle était plus forte, elle le savait, du moins à cet instant précis, que cela dure une heure ou plusieurs années, au gré de la Constitution et des caprices des

hommes. Les yeux de mon père brillaient dans l'obscurité, surtout à cette époque. Elle me confia cela avec une tristesse qui me transperça tandis que nous faisions notre courte sieste avant l'agitation de l'après-midi. Je ressentis l'amour qu'elle portait à son mari dans cette tristesse qui est l'essence même de l'amour. La joie est éphémère ; la tristesse est le *continuum indissoluble* , ce qui perdure et donne sens à la vie.

Je l'imagine parlant à cette époque, les yeux à peine levés de son assiette, craignant le regard de sa femme, qu'il jugeait plus intelligente. Ses cheveux étaient frisés et noirs, avec des boucles raides qui se fondaient dans sa barbe, qu'il prenait à peine la peine de raser en rentrant, car il se levait à quatre heures du matin et partait avec seulement deux tasses de maté dans le ventre et une miche de pain qu'il déchirait et mangeait en marchant vers l'abattoir. Sa barbe sombre, vieille de plusieurs jours, son haleine imprégnée d'une odeur de tabac, son corps aux bras larges et à la poitrine hérissée, et le regard innocent d'un ange destructeur.

À cette époque, la visite de Perón dans le quartier de Mataderos avait été annoncée. Les voisins étaient ravis, me racontait ma mère. C'était le sujet de toutes les conversations dans les magasins où elle allait, et ils l'arrêtaient sur le trottoir pour se vanter de cette visite extraordinaire, car ils connaissaient ses idées et son opinion sur le gouvernement, qui allaient à l'encontre de l'opinion publique dominante de l'époque. Elle gardait le silence et écoutait avec résignation, car après la première dispute, elle comprit qu'il était inutile de rentrer chez elle les bras fatigués après avoir porté des sacs de courses pendant une heure de discussion.

La présence du président visait à contrer les rumeurs qui circulaient dans la presse concernant plusieurs incidents survenus à l'abattoir municipal. Tout avait commencé quelques mois plus tôt, durant l'été, lorsqu'on avait découvert le corps d'une prostituée parmi les restes de bétail transportés au crématorium. Apparemment, le chauffeur du camion transportant les os et les sacs de viande avariée avait commencé à chasser les chiens qui aboyaient et qui tentaient d'attraper tout ce qui tombait du camion, et une bagarre avait éclaté. Ce n'était pas inhabituel, bien sûr, mais comme ils bloquaient le

passage, il avait essayé de les repousser à coups de pied et de bâton. Mais un chien le fixait du regard, serrant entre ses dents ce qui semblait être une tête humaine. On raconte que le chauffeur du camion avait regardé autour de lui et, ne voyant personne, avait essayé de s'approcher du chien, peut-être pour le saisir et s'en débarrasser. Mais l'animal s'était enfui avec sa proie. Quelques minutes plus tard, le vigile du quartier était arrivé avec deux autres hommes. Ils avaient tué le chien et portaient un sac noir. Ils l'ont jetée à terre près du camion et l'ont vidée de son contenu, les crocs du chien encore plantés dans sa tête. Le chauffeur du camion s'est baissé et a scié la mâchoire de l'animal.

Ce n'était pas le gardien habituel, le vieux bonhomme bedonnant, fatigué, qui surveillait le troupeau depuis vingt ans, fumant les cigarettes hors de prix qu'il s'achetait avec des pots-de-vin. À l'époque, rien ne se serait passé. Lui, c'était un autre homme, plus jeune, en uniforme impeccable, mince, et avec une épaisse chevelure sous sa casquette.

Une ambulance de la morgue est arrivée, accompagnée de renforts de police, et l'abattoir a été fermé pour tout le week-end. Lundi, la presse annonçait la découverte du corps démembré d'une vieille prostituée. On la connaissait depuis longtemps car elle fréquentait le quartier tous les soirs, et ceux qui la voyaient l'après-midi, habillée en ménagère, faire les courses pour préparer le dîner de son fils qui l'attendait à la pension de la rue Charcas, savaient qui elle était. Mais ils savaient aussi que le garçon ressemblait à un singe stupide, peinant à marcher, et que lorsqu'il y parvenait, c'était seulement pour s'enfuir et disparaître pendant deux ou trois jours, avant que la police ne le ramène couvert de crasse et de salive.

Finalement, on découvrit qu'elle était prostituée, et l'affaire tomba dans l'oubli. On raconta que le garçon avait été placé dans un orphelinat. Un jour, j'ai demandé à ma mère ce qu'il était devenu. Elle m'a regardée d'un air étrange, mais elle savait que ce genre de choses m'intriguait. Elle haussa les épaules et dit : « Ils ont dû l'emmener au cirque. »

Puis, au début de l'hiver, d'autres problèmes surgirent pour l'abattoir et le gouvernement qui le soutenait. Les pontes, comme les appelait le président, de la Société rurale, dénoncèrent des irrégularités au sein du ministère.

Certains fournisseurs étaient favorisés au détriment de ceux qui, depuis plus d'un siècle, offraient les meilleurs produits agricoles. Voilà ce qu'ils affirmaient, voilà ce à quoi ils s'opposaient. En vain. La presse d'opposition déployait des efforts considérables pour attaquer le gouvernement quotidiennement : elle publiait des chiffres fiables, et des protestations et des débats houleux éclataient au Sénat. Les grands propriétaires terriens n'étaient pas intimidés par les dépenses de leur campagne, et l'on conseilla donc au président de renouer le contact avec le peuple, dont, s'il n'était pas éloigné par sentimentalisme, il s'était certainement lassé par manque de proximité. Parfois, un travailleur a besoin de voir que l'homme qu'il vénère n'est pas un dieu, mais aussi un homme avec de l'arthrite aux mains et des caries qui lui sourient. Et alors, il tient bon un peu plus longtemps. On se lasse de Dieu, comme on se lasse de répéter les choses à un sourd, mais on renouvelle sa foi en un homme qui veille sur nous et souffre.

C’est ce que ma mère ne comprenait pas, absorbée qu’elle était par ses idéologies et ses théories sociales. Ses émotions devaient d’abord passer par son cerveau avant d’atteindre son cœur. Et le processus inverse lui était incompréhensible, source de chaos et de désastre. Elle justifiait la violence des révolutions par des arguments solides, mais la guerre menée par le cœur lui paraissait stupide, et celle née de l’ambition, comme celle de tous ces politiciens, ignominieuse.

La semaine précédant l'arrivée de Perón, quelques trottoirs et façades de maisons le long de son itinéraire prévu furent réparés. La mairie et la façade de l'abattoir furent repeintes, car il était difficile d'intervenir à l'intérieur, si ce n'est de reboucher certains trous et de murer des portes dont peu connaissaient la destination.

Mon père était-il heureux ? Il n’était pas partisan ; peu lui importait qui était au pouvoir. Il partageait la joie de ses collègues, sincère ou non, se laissant porter par le courant. J’entendais les tirades de plus en plus virulentes de ma mère pendant le dîner, à mesure que le jour J approchait ; ne pouvant s’en prendre aux voisins, elle déversait sa colère sur mon père.

« Ça va être mauvais pour toi », lui dit-il en mâchant. Elle était enceinte jusqu'aux dents, et cette remarque ne lui faisait aucun bien.

Maman fixait le plafond, comme si elle déplorait une fois de plus l'ignorance des hommes. Elle ne se souciait ni des pâtés de maisons à parcourir avec ses lourds sacs de courses, ni des disputes pour marchander, ni des trottoirs inégaux, ni des bus qui ne la ménageaient pas, ni de l'effort fourni pour laver le linge, ni des jambes enflées après des heures de ménage ou à côté d'un four brûlant. Rien de tout cela n'avait d'incidence sur son état ; seuls les mots et la colère le faisaient. Mais les paroles de ma mère étaient sages, car elles recelaient des livres encore à écrire, des discours que mon père reconnaissait, et c'est peut-être pourquoi il était si réservé en sa présence, la soumission de celui qui se sait intellectuellement inférieur, mais qui ose encore aimer le corps et le cœur de celle qui lui parle ainsi ; et son esprit, c'est une autre histoire. On peut aimer l'intelligence d'autrui, en tomber amoureux, mais cet esprit répondra par une logique dénuée de toute irrationalité. L'admiration serait peut-être plus appropriée, mais parfois elle est aussi froide qu'indifférente. L'esprit de ma mère, cependant, aimait après réflexion, et c'est pourquoi cet amour était si sincère et si rare, non par son intensité, mais par sa quantité. Elle aimait mon père non comme quelqu'un qu'elle devait éduquer ou protéger, mais comme son opposé. Elle le voyait peut-être du haut d'une montagne, depuis le sommet d'une autre. Le fossé qui les séparait était infranchissable, certes, mais parfois l'unité ne requiert pas de lien physique, mais simplement une identification.

Assis de part et d'autre de la table, ils parlaient peu, se regardant en silence la plupart du temps, s'admirant mutuellement avant de s'engager sur la voie d'une compréhension mutuelle. Une table les séparait comme des centaines de kilomètres de neige et de rochers. Une frêle table de bois qui aurait pu se briser en mille morceaux. Mais ils n'auraient jamais songé à détruire le lien indéfectible qui les unissait.

Le jour J arriva, et rien n'avait été préparé à la satisfaction des organisateurs. L'estrade où le président devait prononcer son discours n'était qu'à moitié terminée ce matin-là, et il fallait encore faire venir les fonctionnaires. Les places réservées à la presse étaient maigres, comme prévu. Seuls la télévision nationale et les journalistes de la presse officielle seraient autorisés. Nous

n'étions qu'un quartier parmi d'autres dans la capitale fédérale, mais on se sentait presque comme dans une commune à part, loin du centre. L'indifférence et la négligence faisaient plus que créer de la distance, disait ma mère, observant la scène depuis l'embrasure de la porte, les bras croisés sur le ventre, son tablier de cuisine froissé en boule entre ses mains. Elle regardait les gens passer avec moquerie et dédain, se vengeant ainsi de son mari qui avait été contraint de se lever encore plus tôt ce matin-là, de prendre une douche et de se raser alors qu'il n'en avait pas envie – il s'était même coupé avec le rasoir en s'assoupissant devant le miroir. Elle entendit les jurons venant du lit et se leva. Elle vit la coupure, la pansa et l'embrassa. Non, elle n'était pas en colère qu'il doive partir.

Les rues étaient noires de monde à midi. Les organisateurs avaient réussi à installer des barrières le long des trottoirs pour laisser passer la voiture officielle, Perón saluant la foule depuis la fenêtre. Maman vit passer la voiture du président, puis le président lui-même, le bras passé par la fenêtre, l'expression toujours la même, lorsqu'un espace se libéra parmi les gens appuyés contre les barrières de bois. Il avait l'air vieux et fatigué. Sa femme lui manquait sans doute, mais elle avait fait bien plus pour le pays après sa mort. C'était l'avis de presque tout le monde, même si personne ne l'admettait. La voiture reprit sa route vers l'abattoir, où le travail avait cessé et où les ouvriers, propres et tirés à quatre épingles, attendaient en rangs serrés comme des écoliers. Son mari était parmi eux, sans drapeau ni signe distinctif. Il n'était qu'un parmi tant d'autres, mais elle pouvait encore l'imaginer au loin, à quelques rues de là, derrière les murs où l'on abattait le bétail qui alimentait les ambitions du pays.

La voiture était arrivée au portail et les journalistes s'approchèrent respectueusement du président, mais les gardes du corps les repoussèrent. De nombreuses photos furent prises, mais seules quelques-unes furent publiées dans la presse. Perón n'était pas très grand, à peine de taille moyenne, le dos légèrement voûté, et des cernes sous les yeux qui ne lui allaient pas. Il perdait du pouvoir, et ce geste était l'un des derniers soubresauts d'un homme qui se noie. Quittant la Casa Rosada, il parcourut les rues et les trottoirs d'un quartier qu'il avait déjà oublié, pour entrer dans un bâtiment immonde où le sang maculait les murs et où des ossements

s'entassaient dans les coins. Où l'odeur de javel était omniprésente, à toute heure, tous les jours de l'année. Et où les hommes n'étaient plus des hommes, mais des bêtes qui parlaient et écoutaient, et c'est pourquoi ils agissaient ainsi. Ces hommes pour lesquels il était censé avoir accédé aux plus hautes fonctions de l'État, pour lesquels il aurait signé des lois, promulgué des décrets, proposé des améliorations, et contraint nombre d'entre eux à faire ce qu'ils ne voulaient pas, au profit d'une multitude d'autres qui, eux aussi, ignoraient leurs propres désirs. Si seulement ils savaient, pensa peut-être le président en saluant individuellement chacun des ouvriers de l'abattoir. Il palpa leurs mains calleuses. Il vit leurs sourires – parfois ambigus, parfois naïfs, le plus souvent extatiques – lorsqu'il les regarda droit dans les yeux et leur adressa ce sourire légendaire immortalisé sur des centaines de photos et de films. Le tremblement des ouvriers qui, enfin, se trouvaient devant eux, l'homme qu'ils considéraient comme le seul dans l'histoire à avoir œuvré pour eux.

Et lorsqu'il arriva là où se trouvait mon père, peut-être sentit-il la force de ses mains, ou peut-être les organisateurs pensèrent-ils qu'il était temps de clore cette visite de courtoisie sur une note amicale, et ils trouvèrent en mon père le travailleur typique : jeune, fort et aux traits virils.

Puis Perón, après lui avoir serré la main sans la lâcher ni cesser de sourire, lui demanda :

-Quel est votre métier, mon ami ?

Plus tard, lorsque mon père a raconté à ma mère chaque étape de ce qui s'était passé, elle a ri de l'évidence de la question.

-Carneo…monsieur…président.

Personne n'a ri jusqu'à ce que Perón le fasse.

« Pas de "Monsieur le Président", mon ami. Ici, je suis l'un des vôtres. Appelez-moi Perón… »

« Oui, monsieur… enfin… » tenta de dire mon père.

Ne t'inquiète pas, mon ami. Et quel est ton nom ?

-Benjamin Tejada, monsieur… Perón.

Ceux qui escortaient le président se souriaient, et les ouvriers les regardaient.

-J'imagine qu'il devait être le benjamin de sa famille, ou je me trompe ?

-Non, monsieur… Je suis le benjamin d'une famille de neuf frères, tous des garçons.

Perón leva les bras et cria presque, dans un élan de jubilation :

« Voyez, mes chers, ce que ce jeune homme représente pour le pays ! Un travailleur, un modèle de famille et d'éthique professionnelle. C'est pour des gens comme lui que nous nous battons depuis des années. Si ma Eva pouvait te voir, mon ami, elle voudrait rencontrer ta femme et tes enfants, car je suppose que tu en as, n'est-ce pas ? »

Le président était d'une gaieté et d'une humour mordants, et cette familiarité commençait à inquiéter ses gardes du corps. Leur inquiétude devint sérieuse lorsqu'ils entendirent le président exprimer son désir de visiter la maison des travailleurs.

« Mais Monsieur le Président », murmura à l'oreille de Perón un homme en costume gris. « Que diable ! Je sais ce que je fais. » Le président surfait sur une vague de popularité, ou du moins tentait de la retrouver. Nombreux étaient ceux qui affirmaient alors que le problème ne résidait pas seulement dans l'affaire révélée par les accusations de la Société rurale, mais aussi dans les racines dangereusement profondes qui s'étendaient au sein du gouvernement, dans sa propre famille, et pire encore, dans l'image que l'histoire garderait de lui. Était-ce précisément cela qui l'inquiétait ? Avec l'âge, le sens pratique et l'immédiat, fruits de la vigueur et de la jeunesse, déclinent, et l'idéalisme d'un adolescent aux grandes ambitions refait surface. Mais l'idéalisme de la vieillesse est conscient de sa finitude et, par conséquent, n'a pas plus d'impact que celui qui frappe dans le vide.

— Mais monsieur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi.

Ce furent les mots exacts de mon père. Ma mère ne me les laissait jamais oublier, car à ses yeux, ils étaient légendaires. Le mélange de sarcasme et de naïveté qu'ils exprimaient dans cette situation, et surtout compte tenu de la personne à qui ils étaient adressés, ne faisait qu'accroître son admiration et, par conséquent, son amour pour mon père. Cela confirmait ce qu'elle avait déjà su par d'autres : l'intelligence de mon père était intuitive, et elle était capable d'apprécier quelque chose de peut-être supérieur à la sagesse de la raison puisée dans les livres — une intelligence poétique.

On raconte que Perón, d'abord sans voix, a rapidement réagi en levant à nouveau les mains et en serrant mon père dans ses bras. Les photographies révèlent cette étreinte comme le chant du cygne du président : le symbole le plus représentatif de toute sa vie politique.

Les collaborateurs échangèrent des mots, perplexes face à la réaction des ouvriers. Arrêter l'ouvrier ? Certainement pas. Censurer toute la conversation dans la presse, bien sûr. Mais comment faire taire les autres ouvriers ? Et qui pouvait garantir que personne n'avait rien entendu dans la rue ? Des enfants erraient sans surveillance et ne tarderaient pas à répéter la conversation à la maison.

Ma mère me racontait tout cela avec fierté. « Imagine », disait-elle, « un ouvrier répétant ces mots à un homme qui, dans sa jeunesse, avait combattu le clergé jusqu'à incendier des églises. Mais que pouvait-il faire d'autre que de suivre ton père ? C'était un vieil homme acculé. Se mettre en colère, c'était comme se condamner à une mort prématurée, sous la coupe de l'opposition ou des militaires, qui étaient déjà sur le point de le faire. Il a fait le choix le plus judicieux : il s'est fondu dans la foule, pensant que cela le sauverait, mais il était trop différent pour passer inaperçu. Un loup n'est pas le bienvenu dans le troupeau, même s'il se déguise en brebis. On le sent. »

«Allez, mon ami», dit Perón en passant un bras autour des épaules de mon père.

« Vous allez y aller à pied, Monsieur le Président ? » demanda le même homme en costume gris.

Perón a reconsidéré sa position.

— Habite-t-il très loin, mon ami ?

-À sept pâtés de maisons, monsieur...

Perón rit. Il leva les yeux vers le ciel au-dessus de la cour ouverte de l'abattoir. Il faisait froid mais le ciel était dégagé.

-Allons marcher, mon ami.

Ils échangèrent tous des regards nerveux, mais le cortège commença sa procession à travers les rues. Les policiers écartèrent les personnes plus curieuses qu'enthousiastes. Elles ne comprenaient pas ce qui se passait. Diverses rumeurs commencèrent à circuler sur les trottoirs. Certains disaient que mon père serait décoré, d'autres qu'il serait arrêté, mais personne n'en connaissait les raisons, alors on les inventa, et elles furent transmises à la presse le lendemain.

Ils arrivèrent à la maison. Ma mère était déjà entrée et assise à la table de la cuisine, en train de repriser une chemise de mon père. Elle avait entendu du bruit quelques minutes plus tôt, mais n'y avait pas prêté attention. Lorsqu'elle leva les yeux vers la porte d'entrée, elle le vit entrer et commença à dire quelque chose, le visage rouge, mais soudain elle vit les gardes du corps entrer dans la cuisine, fouiller les placards et regarder sous la table. Ils prirent même son panier à couture avec ses aiguilles. Effrayée, elle crut à un cambriolage, puis elle vit Perón entrer avec son sourire habituel et s'approcher d'elle en lui tendant la main. Muette, elle répondit silencieusement à son salut. Perón prit sa main et la baisa avec obséquiosité.

— Je vous prie de m’excuser mille fois pour ce manque de respect envers votre foyer, ma chère dame, mais ce sont là les mesures auxquelles m’oblige la position à laquelle m’a conduit mon peuple bien-aimé.

« D’accord », dit-elle, encore timide et surprise. Elle réfléchissait sans doute déjà à la façon de réprimander son mari.

« J’ai demandé à votre mari de me conduire chez vous, et je vois que vous portez en vous l’espoir de notre nation, Madame. Je suis immensément fière de la classe ouvrière. Regardez, Messieurs », dit-elle en se tournant vers les journalistes qui venaient d’entrer. « Voyez ce que nos efforts de tant d’années ont accompli. Cela ressemble presque à une maison bourgeoise… »

La maison de mes parents n'était pas une maison d'ouvrier, comme on se les imaginait souvent. C'était une maison avec un petit patio fleuri et végétalisé, une clôture basse pour la voiture que nous n'avions pas, et un porche avec une colonne soutenant un toit de tuiles de style colonial. À l'intérieur, il y avait une table à manger avec douze chaises, des placards remplis d'assiettes et de décorations rapportées de Mar del Plata, et des photos de famille. La cuisine était petite, et à côté de la chambre, il y avait une pièce qu'ils préparaient pour ma naissance. Derrière, il y avait une plus grande terrasse avec un barbecue à moitié fini, un citronnier et un kumquatier . Un chat errait dans la cuisine, mais il s'enfuyait quand les hommes entraient. Ce qui a apparemment surpris le président, c'étaient les dizaines de livres empilés sur la table de la cuisine à côté du panier à couture, la télévision et la propreté impeccable avec laquelle ma mère entretenait le parquet.

Ce n'était pas la maison ordinaire des fonctionnaires que la propagande populiste s'obstinait à proclamer, ni celle que l'opposition s'obstinait à calomnier.

Perón savait qu'il se trompait à chaque décision, mais survivre était son objectif et sa raison d'être ce jour-là. S'écarter du protocole établi était parfois nécessaire, semblait-il se dire.

« Et comment s’appellera le futur Argentin ? » demanda-t-il à ma mère.

Tout le monde s'attendait probablement à l'entendre dire Juan ou Eva et demander le parrainage.

— Si c'est une fille, Cecilia ; si c'est un garçon, Ricardo.

Perón n'était plus surpris. Il chercha sur les murs des symboles religieux qui pourraient expliquer la réponse que mon père lui avait donnée un peu plus tôt, mais il n'en trouva aucun. En revanche, il découvrit sur la table des livres de philosophie et de marxisme.

Le président a ri, a étendu les bras et a posé ses mains sur les épaules de ma mère.

« Je suis fière des femmes indépendantes et fortes ; elles me rappellent Ève. Vous êtes les partenaires idéales pour nous, les hommes, qui bâtissons ce pays. »

Il attendit une réponse, mais il n'y eut rien.

-Je sais que vous ne m'aimez pas, madame.

Quelques-uns toussèrent, et une salve d' éclairs brisa le silence.

« Monsieur le Président », répondit maman. « Je ne vous ai pas invité chez moi, mais vous êtes le bienvenu comme tout le monde. Je n'exclus personne, quelles que soient ses opinions. »

— Et vous, que pensez-vous de moi ?

Je ne sais pas ce que faisait mon père pendant qu'il écoutait, peut-être qu'il voulait s'échapper de la cuisine comme le chat.

— Que vous êtes un homme bien intentionné, mais mal conseillé.

C'était la chose la plus anodine qu'il pût trouver dans toute sa bibliothèque mentale, sans trop trahir ses idéologies.

Perón s'assit et l'invita à faire de même.

« J’aimerais avoir une longue conversation avec vous, madame, mais vous comprendrez que les circonstances ne le permettent pas. Toutefois, si vous avez du thé, je vous en serais reconnaissant. »

Le président ôta son pardessus et s'essuya le front. L'homme en costume gris s'approcha, l'air soucieux, et lui murmura quelque chose à l'oreille. Perón fit un geste pour s'éloigner et observa ma mère chercher la tasse et la soucoupe du service portugais ancien hérité de ma grand-mère. Perón souleva la tasse avec précaution, et ma mère craignit que ses grandes mains n'en cassent l'anse.

« Magnifique », dit Perón. Ses yeux brillaient.

Avait-il de la fièvre ? Était-il excité ? Était-il sincère ? Telles étaient les questions que se posait ma mère, en attendant que l’eau chauffe et en observant mon père, assis les mains jointes sur la nappe, passant successivement de l’un à l’autre.

Elle apporta la théière et versa l'eau. Puis elle retira les feuilles de thé et se rassit.

« Du thé anglais », dit Perón, sérieusement.

Elle hocha la tête.

« Tu es membre, mon pote ? » demanda-t-il à mon père. Mon père leva les yeux, surpris. Il attendit quelques secondes, espérant peut-être que maman le tirerait d’affaire.

-Non, monsieur…

« Et comment cela ? » Il se retourna et ordonna à l'homme gris de s'approcher. L'homme demanda :

- N'avez-vous pas été invité à nous rejoindre lorsque vous avez commencé à travailler ?

— Je travaille ici depuis plus de quinze ans, monsieur, depuis que j'ai commencé… disons… vous…

« Je sais, je n'étais pas là… » Puis elle parla à voix basse pendant quelques secondes avec l'homme en gris. Mes parents se regardèrent en silence, se reprochant sans doute la faute l'un à l'autre.

« Mon ami, dit Perón, c'était une négligence totale de la part de la classe dirigeante. Si vous en aviez fait partie, les choses auraient pu être très différentes. »

Elle allait se lever quand ma mère n'a pas pu s'empêcher de parler.

— Vous n'aimez donc pas ce que vous voyez ?

Perón remit son pardessus avec l'aide de l'autre homme, puis ses gants, et dit :

« Je vois une maison bourgeoise, madame, et une éducation exquise. Félicitations. »

Elle tapota l'épaule de mon père et quitta la maison, suivie de toute sa suite. Des journalistes souhaitaient interviewer mes parents, mais ma mère les congédia et ferma la porte à clé. Elle baissa les stores et ferma les fenêtres pour le reste de la journée et de la nuit. Ils restèrent assis à la table de la cuisine, sa main droite entrelacée à la sienne. Dans un silence complet, tandis que l'obscurité du soir enveloppait peu à peu la maison, qui demeura plongée dans le noir jusqu'aux premières lueurs du jour. La sonnette retentit et on frappa à la porte à plusieurs reprises. Personne ne répondit. Certains dirent les avoir vus partir, d'autres qu'ils avaient été submergés par l'émotion. Les voisins qui s'étaient moqués d'eux auparavant avaient désormais enfin une raison de les respecter.

Voilà l'histoire que ma mère m'a racontée. Elle y a fait référence à plusieurs reprises, mais elle n'a pleuré qu'une seule fois. Mon père était déjà décédé, et elle s'en souvenait avec une immense tristesse. Bien plus tard, j'ai appris que deux mois après cette visite, mon père s'était presque entièrement amputé la main droite avec une hache. Un nouveau collègue, que personne ne

connaissait et qui, d'après certains, était un simple employé, cassait des os. Le manche en bois s'est brisé, et la hache est tombée, la lame la première, sur la main de mon père, qui se tenait juste à côté de lui, travaillant avec des peaux. C'est ce qu'il a expliqué, ou plutôt ce qu'on lui a dit, car la douleur était trop intense pour qu'il se souvienne exactement des circonstances. On l'a emmené à l'infirmerie, où il n'y avait que des bandages sales. Puis à l'hôpital, où on lui a recousu le moignon. La plaie a mis longtemps à guérir ; c'est ainsi qu'on a découvert que papa était diabétique, et j'ai hérité de cette maladie.

Sa main a nécessité de multiples interventions chirurgicales et il a été hospitalisé plus de dix fois avant de refuser toute nouvelle opération. Il a été licencié sans solde et, peu après, il a reçu sa lettre de licenciement.

Il s'est plaint à maintes reprises auprès du syndicat, mais ils n'ont fait que le faire tourner en rond, jusqu'à ce qu'il s'en lasse. Il a écrit des lettres à Perón, lui rappelant sa visite. Il les tapait de la main gauche, car ma mère refusait de les taper pour lui. Il n'a jamais reçu de réponse, tout comme il ne s'est jamais remis du sentiment d'inutilité qu'il avait éprouvé pendant que ma mère travaillait comme femme de ménage, d'abord, puis comme institutrice après avoir obtenu son diplôme de cours du soir.

Il ne perdit jamais non plus la colère qui se reflétait dans ses yeux, des yeux impitoyables et rarement tendres. Et quand ce n'était pas le cas, le souvenir était aussi amer que le sang.

THÉORIE DES GUERRES

On m'a souvent demandé comment j'avais commencé à écrire ce roman sur la guerre : les motivations, l'idée de départ, l'inspiration initiale de l'intrigue… toutes ces questions qu'on pose généralement lors d'une lecture dans un café, d'un congrès ou d'une présentation de livre. Ou tout simplement dans la rue, quand on croise quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps et qui nous salue sur le trottoir, alors qu'on est pressé de faire une course avant que les administrations ou les banques ne nous claquent la porte au nez. Mais cette personne a un visage si jovial, elle a l'air si heureuse de nous revoir, qu'on n'ose pas la laisser en plan avec un simple bonjour sans conviction et le sourire hypocrite de quelqu'un qui se cache derrière le travail et le temps. Autour de nous, des centaines de personnes passent, parfois même nous bousculent ; l'air est glacial, car c'est l'hiver, et le vent froid, chargé de fines

gouttelettes d'humidité, s'infiltre entre nos cous et nos écharpes, engourdissant nos doigts qui tiennent deux ou trois livres.
Eux, les livres, nous ont trahis. Celui qui nous arrête nous replonge dans le souvenir des ateliers d'écriture d'antan, de ces gens morts en laissant derrière eux des poèmes inutilisables, des brochures photocopiées ou des revues de quartier qui n'ont connu qu'un seul numéro, deux tout au plus. « Vous souvenez- vous du prix qu'il nous a fallu pour trouver des abonnés ? » nous demande-t-il. Bien sûr que nous nous en souvenons, à tel point que nous avons financé le seul numéro de notre poche. Et puis vient la question inutile, mais inévitable : « Écrivez-vous encore ? »
Mentir ne nous épargne pas la gêne de rester là, transis de froid, à la merci des questions d'une personne dont on se souvient à peine. Alors on répond honnêtement, et on réalise qu'on est tombé dans le piège qu'on essaie toujours d'éviter, mais qui, d'une certaine façon, nous attire comme le miel : parler de littérature, de livres, et surtout, de nous-mêmes. À qui d'autre parler ? Nos collègues nous regardent comme si on était bizarres si on aborde le sujet, et acceptent à contrecœur un poème griffonné sur une serviette en guise d'échantillon, qui finira bientôt froissé dans la corbeille à côté du bureau. C'est pourquoi, après la première tentative ratée de cerner la personnalité de quelqu'un, je me réfugie dans le silence. Mais cela m'arrive aussi à la maison d'édition. Qui aurait cru que des gens qui écrivent sur les mêmes sujets que nous — le doute incandescent de la vie et de la mort — ne feraient que survoler, et même pas lire la moitié, du poème qu'on leur a donné ? Ils nous le rendent, ou bien ils l'emportent chez eux et le déchirent à l'abri des regards. Ce n'est pas de l'envie, même si cela y ressemble beaucoup, mais plutôt le malaise de parler sans cesse de la même chose, comme si l'on se voyait dans un miroir sonore. Une sorte d'enregistrement que l'on écoute sur une cassette , sur un petit magnétophone posé sur la table de chevet. Nos pensées abstraites devenues concrètes : le miroir de notre voix intérieure qui nous renvoie la peur dont nous essayons de nous débarrasser par l'écriture.
Comment expliquer à un inconnu dans la rue une question que nous ne comprenons pas bien ?

Il ne s'agit même pas de se débarrasser de cette agitation intérieure, mais de saisir l'inconnaissable dans un cadre méthodique. Exactement comme le plan d'un roman.

Après m'être installée à une table en terrasse – le café est déjà bondé –, avoir ajusté les boutons de mon imperméable et remonté mon écharpe pour me couvrir le menton et le nez, nous essayons de nous faire entendre. L'autre personne accepte avec plaisir et commande un café et d'autres gourmandises. « Et vous ? » je demande. Je prendrai un cortado, ou peut-être une larme, comme celle qui coule de mon œil et qui gèlera lentement avant de sécher sur mon écharpe. Je réfléchis à l'argent qu'il me reste en poche, au cas où l'autre personne oublierait de payer ou attendrait simplement que je l'invite. Je fais quelques calculs mentaux, et par précaution, je ne commande qu'un verre d'eau.
« Tu es au régime ? » demande-t-elle avec un sourire.
« Non, je suis un peu malade », répondrais-je, si ce n’était l’occasion d’entamer des discussions que je préfère éviter. J’adore parler de littérature, mais je n’écris que sur les maladies, seule et en silence.
Je sais que le froid n'est pas bon pour mes pieds douloureux, couverts qu'ils sont par deux paires de chaussettes et des chaussures à petits talons, car au bureau, on oblige les femmes à porter la tenue féminine traditionnelle : jupes et chaussures. Et que ferai-je quand on m'emmènera à l'hôpital et qu'il faudra m'amputer ? Adieu jupes et petits talons, et adieu mon travail, probablement. Mais ce n'est pas encore arrivé. Il me manque plusieurs orteils, pourtant mes chaussures féminines dissimulent mes handicaps. Et quand je commence à parler, les autres écoutent sans me regarder. Je perçois en eux une certaine admiration et une envie grandissante qui dissipe le ressentiment et emplit l'air autour de nous d'une aura de lieux et d'idées qui prennent forme dans le vent froid. Ils sont comme des mots écrits dans l'air, avec des instructions pour construire des mondes qui veulent pénétrer en nous, même contre notre gré, et se matérialiser autour de nous, changeant le paysage. Le temps, alors, est différent, car un autre espace est un autre temps. Sur ce même trottoir, où circulent les marchands ambulants, où voitures et bus longent les bordures, et où les lumières vacillent tandis que l'hiver assombrit

prématurément l'après-midi, il y avait, il y a longtemps, d'autres choses moins complexes techniquement : des charrettes tirées par des chevaux, des étals de fruits et légumes avec des caisses en bois, des lampes à pétrole et des pavés sur la rue et les trottoirs. Et beaucoup de saleté et de poussière.
Alors je commence à expliquer que j'écris encore, de temps en temps, pour ne pas révéler que je suis aussi une drôle de folle qui écrit sans arrêt, même quand je ne suis pas devant ma machine à écrire. J'écris quand je rêve et quand je travaille, quand je suis dans le bus et quand je descends par la porte de derrière, et quand je me fraye un chemin dans le train de l'ouest pour aller voir ma cousine Leticia à Morón. J'ai un long roman ennuyeux, et je vois le sourire condescendant de mon interlocuteur. J'ai un roman qui vient d'où je ne sais pas, mais je crois pouvoir deviner.
Maintenant je parle, mais je ne sais pas si je parle à voix haute. S'ils m'entendent, peu m'importe, et bien que je préférerais garder mes pensées les plus intimes pour moi, ce serait comme demander à un écrivain des poires sur un orme. Les pensées sont la substance même de nos actions : le matériau qui élève nos édifices au milieu du désert, qu'il s'agisse de sable ou de neige. Et surtout s'ils sont construits sur l'eau de la mer. Ce qui est bâti sur la mer est peut-être plus léger, bien que j'en doute, car je ne suis même pas certain de la consistance de l'eau : le sel est capable de bâtir l'éternité.
Le premier chapitre est une version remaniée d'une nouvelle plus longue écrite quelques années auparavant. Il raconte l'histoire d'un homme traqué qui doit porter son père malade presque sur son dos à travers une forêt dense. L'homme souffre pour lui-même et pour son père, et sait qu'il doit le sauver. Mais tandis qu'il marche et échappe à ses poursuivants, il se souvient des raisons de cette traque : il les porte sur son dos. Le vieil homme est la cause de sa propre perte, et il a transmis ce fardeau à ses descendants.
Je pense à mon père, mort sur son lit d'hôpital après avoir été amputé de ses membres un à un ; il était aussi aveugle. J'étais très jeune, mais je me souviens de l'odeur de décomposition sur les draps. Je n'avais pas les moyens d'acheter les médicaments nécessaires ; ils étaient très chers à l'époque, comme ils le sont encore aujourd'hui. Le gouvernement péroniste avait disparu, et l'armée qui lui a succédé a intensifié l'usage des armes et la violence, mais pas les stocks de médicaments dans les pharmacies et les

hôpitaux. Ma mère a cousu les draps et les a apportés à l'hôpital, car on disait qu'ils ne pouvaient pas les changer tous les jours. Je ne sais pas s'il a reçu des antibiotiques ; je n'ai vu que le filet de perfusion intermittent. Sa fièvre était presque constante, mais cela ne l'empêchait pas de me sourire quand je venais le voir et de lever la tête pour m'embrasser. Je grimpais sur une chaise pour atteindre le grand lit métallique, qui se dressait comme un monstre mécanique au milieu de la pièce. Les poignées qui permettaient de lever et d'abaisser la tête de lit grinçaient et se bloquaient, et je me souviens qu'en dessous du lit se trouvait le bassin rempli d'urine qui s'accumulait au fil des heures. Ma mère lui rendait visite deux heures le matin, puis allait travailler, et plus tard suivre sa formation d'institutrice. Quand elle eut terminé, mon père était rentré définitivement à la maison, amputé des deux jambes et d'une main. Il était aveugle, mais au moins maintenant il avait ses médicaments. Ma mère en riait en secret, puis pleurait. J'avais douze ans quand il est mort. Je changeais ses draps tous les jours, je le lavais nu, sans me soucier de ce qui aurait pu me faire honte auparavant. C'était mon père, après tout ; c'était son corps que j'avais serré dans mes bras lorsqu'il était rentré de l'abattoir, imprégné d'une odeur de sang.

Chaque souvenir est une prémonition.

L'après-midi de sa mort, elle était seule. Maman est rentrée à cinq heures de l'école où elle enseignait. Elle nous a trouvés, mon père et moi, dans le même lit : son corps sans vie, presque rien d'autre qu'un torse maigre avec quelques poils noirs sur la poitrine et le dos, et moi à ses côtés, les yeux encore ouverts parce que je n'avais pas osé les fermer, non par peur, mais parce que je savais qu'il ne voulait pas cesser de me voir, même après sa mort. Je le sais très bien.

Plus tard, lorsque j'ai appris que j'étais atteint de la même maladie que lui, ce fut comme retrouver un parfum perdu. Un parfum précieux auquel je ne voulais pas renoncer, car il représentait l'identification la plus absolue que je pouvais trouver dans ma vie. Depuis, tout ce que j'ai écrit – la littérature étant la substance qui me façonne – parle de lui. Non pas de lui en tant que personne en particulier, mais de ce qui émane de lui : sentiments, conséquences, chemins, échecs, joies, compensations. Les ingrédients de la

fiction sont comme la poussière de ciment qui lie les briques d'un mur ou la poussière de métal qui se détache des poutres soudées d'un bâtiment.
Mon père, Tejada, est le sujet de mes écrits, et c'est de lui qu'est né le roman. Il est la cause que je porte sur mes épaules, et ce qui me condamne aussi. Je ne raconte pas la fin de ce chapitre à la personne assise en face de moi aujourd'hui, qui m'écoute attentivement, s'efforçant de comprendre malgré le bruit incessant de la circulation sur l'avenue de Mai, alors que les banques ont déjà fermé et que l'exode des voitures vers la province ou les banlieues de la capitale a commencé. Car cette fin est une contradiction flagrante avec la logique, qui pourtant prouve une fois de plus la condition humaine : les actes de ressentiment peuvent aussi se muer en rédemption.

Ma mère s'est remariée deux ans plus tard. Mon beau-père était aussi mon père, et je porte son nom. Il était professeur de littérature et avait rencontré ma mère à l'école normale. Il y enseignait, et elle était la doyenne de sa promotion. Ma mère, entourée de jeunes filles et de quelques hommes d'une vingtaine d'années, se distinguait par son âge, mais surtout par son intelligence. Elle arrivait à l'école fatiguée et, parfois, les yeux fermés, elle continuait d'écrire dans son cahier. « Êtes-vous clairvoyante, madame ? » lui lançait Renato Taboada depuis son bureau. Surprise, elle ouvrait les yeux. « Excusez-moi, professeur, j'ai les yeux fatigués. » Les autres se moquaient d'elle, bien sûr, mais il était le seul à savoir qu'elle ne dormait pas, car il l'avait vue écrire. Ma mère m'a raconté qu'il l'avait un jour mise au défi de lire ces gribouillis qu'elle avait écrits les yeux fermés. Elle s'était levée, ferme et confiante, répétant mot pour mot la dictée du professeur. Faisant davantage confiance à sa mémoire auditive, il lui fit signe de s'approcher avec le cahier. Elle traversa les rangées de pupitres et le lui tendit. Le professeur lut l'écriture claire, parfois légèrement inclinée sur le papier quadrillé. C'étaient ses mots exacts, mais au milieu de chaque phrase, parfois interrompues, se trouvaient des parenthèses où elle avait ajouté ses impressions, presque toujours liées à des questions sociales, de justice ou de droit, et souvent teintées de citations de poèmes. Elle le regarda sans timidité, mais avec une soumission empreinte de respect. Le professeur lui dit : « Puis-je le garder jusqu'à demain, Madame Gonçalvez ? » C'est ainsi qu'il

l'appelait, par son nom de jeune fille ; elle ne savait pas si c'était une erreur, mais elle se doutait de quelque chose. « Y a-t-il un problème, professeur ? » « Je voulais simplement échanger avec vous sur *la Marelle* . » Elle regagna sa place sous les sourires voilés des autres.
Mon père, Taboada, m’a appris à écrire, ou plutôt à nourrir et à développer ce qu’il appelait toujours la prédisposition qui était déjà en moi.
J'avais donc deux pères. L'un m'a donné ce corps que j'habite aujourd'hui, et la mort en son sein ; l'autre a façonné mon âme et la vie que je mène. Avec l'un, je trébuche sans cesse et ne peux m'élever au-dessus des trottoirs carrelés de Baracas ; avec l'autre, je plane au-dessus du monde et bâtis des villes, je crée des hommes et des femmes qui naissent et meurent. L'un m'a donné l'humanité, l'autre le divin.
Je suis deux en une, ou je suis deux moitiés. Je me crois toujours suffisante, et pourtant je me sens toujours incomplète.
C'est ma guerre.

Il était huit heures du soir quand je suis sortie de la confiserie. La nuit tombait depuis un moment déjà, mais la circulation était encore dense, quoique moins dense et chaotique, et les passants étaient bien différents des employés de bureau ou de banque. C'étaient des couples ou des groupes de jeunes qui entraient dans des bars ou des restaurants, des couples de personnes âgées qui se rendaient peut-être au théâtre. Un chien, terrorisé et transi de froid, est passé, hochant la tête et reniflant les murs, avant de se pelotonner sur le seuil d'un portail fermé à clé, là où plus personne ne ramassait les feuilles ni les ordures.
J'avais commencé à lire après le départ de mon compagnon vers six heures et demie. Il avait été patient, je dois l'avouer, à écouter les bribes de mon récit. Il partit, inscrivant son adresse sur une serviette pour que je puisse lui envoyer mon roman une fois publié. Nous nous sommes serré la main, plus formellement que lors de notre première rencontre. J'étais épuisée de parler ; j'avais vidé mon sac d'un poids immense : l'angoisse liée à l'incertitude de mon emploi, l'inquiétude concernant ma santé, et ce malaise que je semblais provoquer à la patience de Bernardo.

Je marchais sur le trottoir, plus froid qu'en plein après-midi, mais l'obscurité m'avait bercé jusqu'au sommeil. Bien sûr, quand on parle d'obscurité au cœur de Buenos Aires, on pense à celle des lampes à vapeur de mercure, des lumières des magasins, des phares des voitures. Toutes ces lumières définissent l'obscurité par leur simple présence : elles sont une négation par l'affirmation. Pourquoi est-ce que je pense toujours en dichotomies ? Pourquoi, quand je pense à quelque chose, son contraire semble-t-il toujours surgir pour me troubler ? Avec le temps, pourtant, la contradiction est devenue une habitude bien ancrée, au point que je ne trouvais la paix que lorsqu'elle apparaissait. Et la voilà alors, cette nouvelle entité : l'opposé de la contradiction, qui n'était ni empathique ni en accord, mais une autre contradiction qui renforçait la langueur domestique dans laquelle l'autre s'était muée.

Exactement comme lorsqu'une blessure à peine cicatrisée, une autre commence déjà à apparaître. Ces plaies me tenaient en haleine, et je devais lire pour me perdre dans un monde qui existait à travers les lettres imprimées, mais qui nourrissait aussi la table du café sur le trottoir, la tasse à l'anse cassée, le petit verre d'eau, les serviettes froissées et l'humidité qui imprégnait les murs, comme des messagères me demandant quand j'irais me réchauffer près du poêle. Je savais que le froid était mauvais pour moi, et pourtant j'étais là : à engourdir mon corps, mais à nourrir mon esprit.

J'ai marché jusqu'à l'arrêt de bus, le regard rivé sur les vitrines. En attendant, j'ai regardé les informations à la télévision, dans une vitrine. Je suivais les gros titres et imaginais la rhétorique sensationnaliste des présentateurs. La guerre au Moyen-Orient : Israël contre ses ennemis de toujours, se frayant un chemin à travers un territoire qu'il tentait de reconquérir, comme quelqu'un qui aspire à retourner dans sa maison natale et n'y trouve qu'un immeuble. Où chercher ce qui est devenu méconnaissable ? La Guerre froide, dans son quarante-cinquième épisode de sa vingtième année, juste pour le dire, pour inventer des chiffres et des statistiques qui ont toujours tant ravi les dirigeants. Car il n'y a pas d'autre justification à une guerre que celle que les chiffres font des hommes et de leurs actions. Les chiffres justifient tout, les chiffres peuvent être effacés, mais ils ne ressentent aucune douleur. Un monde contre un autre, voilà ce qu'ils veulent nous faire croire. Mais où l'un

finit-il et où l'autre commence-t-il ? L'utérus d'une femme en Californie est exactement le même que celui d'une femme en Sibérie : tous deux portent les stigmates d' avortements, tous deux sont marqués par la maladie. La main d'un garçon de Buenos Aires qui se coupe sur du verre brisé en fouillant les poubelles est la même que celle d'un homme en Croatie qui se coupe les doigts à l'usine ; aucun des deux ne pourra plus jamais s'en servir, ni pour aimer ni pour tuer. La pension de famille de La Boca, démolie, est semblable à cet immeuble de Varsovie qui s'est effondré sous les tirs de mortier. Et une vieille demeure coloniale de San Isidro dissimule, derrière des touffes de lierre et des portes scellées, quelque chose de très semblable à ce qui gisait sous les décombres d'un bâtiment de la périphérie de Moscou : des corps, des documents et des instruments de torture.

Le bus est arrivé, mais une longue file d'hommes et de femmes s'était déjà formée, tous pressés de rentrer dîner. J'ai dû me faire bousculer, bien sûr ; il n'y aurait pas d'autre bus avant 22 heures. Le vieil homme se plaignait, n'ayant probablement rien d'autre à attendre qu'un vieux chien qu'il avait laissé seul toute la journée et qui était peut-être déjà mort. C'est sans doute à ça qu'il a pensé toute la journée. Et la femme, avec ses sacs qui lui servent de boucliers dans une lutte acharnée pour monter dans le bus et rentrer préparer le dîner pour son mari, qui rentrera après minuit, après avoir fait la fête avec des amis et une autre femme, et qui n'aura déjà plus faim. Elle le sait, mais comme toujours, elle s'efforce de se voiler la face.

Je me tenais à mi-chemin entre la porte d'embarquement et la porte de débarquement, au milieu de l'allée, incapable d'atteindre les poignées au plafond, mais soutenu par les corps des autres : des sacs de peau et d'os semblables à ces sacs en plastique remplis de légumes et de courses, ces mallettes en cuir débordant de papiers ou de quelques bouteilles de whisky ou de bière. Et puis, il y avait cette odeur de souffle qui se condensait dans l'air vicié du bus aux fenêtres closes, formant une pâte qui nous liait les uns aux autres, et c'est alors que la vraie guerre a commencé. Celle qui avait été déclarée pour nous séparer, car un homme n'est pas fait pour vivre soumis aux caprices d'un autre : un homme marche et a besoin de sentir l'air autour de lui, un homme se tourne et se retourne dans son lit, sentant la chaîne des draps sur lui, un homme sait qu'entre lui et la terre, il n'y a rien d'autre que la

mort invisible, qu'il accepte comme il accepte l'inévitable après des luttes vaines contre elle ; Mais il sait aussi qu'entre lui et le ciel, il n'y a rien d'autre que sa propre volonté et sa propre impuissance : avec l'une, il rêve, avec l'autre, il se résigne. L'impuissance nous fait rester assis dans une pièce de nos maisons, regarder par la fenêtre et attendre, après-midi après après-midi, nuit après nuit, exerçant la volonté de celui qui choisit la solitude. La solitude est une forteresse, une obstination, une guerre que nous menons contre les autres. Que personne ne vienne nous déranger, que personne ne sonne à notre porte, et si quelqu'un le fait, qu'elle sonne encore et encore jusqu'à ce qu'elle s'éteigne. Les portes verrouillées, les stores baissés, les rideaux tirés, et le sifflement du gaz du poêle, si langoureux et serein, comme si des anges rêvaient.

À l'approche du terminal, nous n'étions plus que cinq. J'ai pu m'asseoir et regarder par la fenêtre le reflet à l'intérieur du bus : ce vide me satisfaisait, et soudain, j'ai eu peur de descendre. Une fois dehors, le quartier sombre et désert autour de chez moi me paraîtrait plus effrayant que cette bulle métallique qui me protégeait de la nuit.

Descendre du bus, c'était comme entrer dans un autre univers. Je ne crois pas aux interprétations littérales ; je pense que tout est relatif au point de vue de l'observateur. Mais cette fois, je me risquerais peut-être à employer ce mot, aussi ignominieux qu'exalté par sa signification, ou connotation, prétentieuse. J'ai posé le pied sur le trottoir, un pied après l'autre, et aussitôt, le bus était déjà en mouvement, disparaissant au bout de la rue. Je l'ai vu éteindre ses lumières intérieures et s'évanouir dans la nuit comme un rhinocéros tapi dans l'ombre. Je me suis arrêtée sur le trottoir, et soudain, le froid m'a envahi les pieds, à peine couverts, comme je l'ai dit, par mes chaussures ouvertes à petits talons. Mes chaussettes ne me protégeaient presque plus, car la transpiration accumulée toute la journée au bureau était amplifiée par l'humidité du trottoir. Je me suis reprochée mon obsession d'aller dans les librairies de Corrientes et de l'Avenida de Mayo après le travail, car il aurait été plus simple de prendre le bus directement de Villa Urquiza à Barracas sans passer par le centre-ville. Mais c'est moi, me suis-je dit, têtue comme ma mère et avec le physique de mon père. Il me restait plusieurs pâtés de maisons à marcher, car le bus m'avait déposée sur l'avenue. Il était presque

dix heures. Non, dix heures et demie, m'indiqua ma montre. Je ne portais pas de gants et mes doigts étaient de nouveau engourdis. La rue était déserte, comme d'habitude en milieu de semaine. Tout le monde dînait ou terminait son repas, les yeux rivés sur la télévision à plein volume, indifférent au froid glacial de l'extérieur. Je croisai les chiens habituels : le petit, ressemblant à un teckel à poil long et museau court, insensible au froid, fouillant les poubelles au sol ; l'autre, grand et maigre, comme un lévrier, qui grimpait sur les conteneurs et déchirait les sacs. Mais aujourd'hui, aucun voisin ne semblait se soucier de ce qui se passait dans ce froid. Je marchais les bras croisés et la tête enveloppée dans mon écharpe. J'avais mal aux pieds, je le savais, mais je les sentais à peine. Heureusement, me dis-je, Bernardo était de service aujourd'hui et ne pourrait pas me gronder en enlevant mes chaussettes et en voyant mes pieds blancs comme neige.

J'ai croisé un homme du quartier que je ne connaissais pas. Ses yeux brillaient, encadrés par une casquette de cuir sombre qui reflétait la faible lumière d'un lampadaire. Je n'avais pas peur, car il semble que je craigne d'autres choses, plus que la violence d'un homme. Si je n'ai pas peur de la solitude, comment pourrais-je craindre la violence de quelqu'un qui n'est rien de plus qu'une coquille vide remplie de ressentiment ? Peut-être que la douleur, au début, puis la résignation, finiraient par s'accorder avec ce ressentiment, les deux étant apaisées par cette dame imperturbable qu'on appelle compréhension. Très bien, qu'ils me violent ou me blessent, et qu'ils me laissent partir. Mon corps est déjà meurtri, et même le ressentiment, aussi fort et douloureux soit-il, ne pourrait s'enfoncer davantage dans les fissures de ma chair.

Je suis rentrée. J'ai allumé le chauffage et je suis allée dans la chambre. Les murs étaient couverts de livres abîmés par l'humidité, le lit était défait car Bernardo dormait souvent trop longtemps et se réveillait à peine à temps pour arriver à l'hôpital. J'ai enlevé mes chaussures et j'ai senti mes pieds se soulager. J'ai enlevé mes chaussettes et j'ai vu mon pied gauche, d'une couleur bleuâtre tirant sur le violet. Cyanose, c'est le terme exact. On m'avait déjà amputé les orteils, et maintenant ce serait au tour de mon pied. Je me suis déshabillée, je me suis enveloppée dans une couverture, je suis allée dans la salle de bain et je me suis assise sur le bord de la baignoire. J'ai

ouvert l'eau chaude et je l'ai refroidie progressivement avec de l'eau froide. Je ne sentais plus rien dans mon pied gauche, et je pouvais même me brûler sans m'en rendre compte.

Mon corps ne m'appartenait plus, en quelque sorte. C'était comme regarder le corps de quelqu'un d'autre sans voir son visage. On pouvait le piquer, le brûler, le couper, et rien ne réagirait : pas un mouvement, pas un cri. C'est ce que fait Bernardo à l'hôpital : anesthésier les patients et agir en conséquence. C'est la médecine humaine, et est-ce la seule ? Je me le demande. La douleur peut aussi être un remède, mais hélas, la peur la prend par la main comme une mère possessive et autoritaire. Elle ne la lâche jamais, et alors la douleur regarde sa mère avec angoisse, et elle lui ordonne de hurler et de s'enfuir. La peur toute-puissante qui transforme les anges en démons faibles et méprisables, cachés dans les cavernes de l'enfer, où il n'y a pas de feu, comme on dit, mais le néant : où ils ne peuvent rien craindre. Le vide ne produit pas la peur, mais la désolation, et l'angoisse qui l'accompagne est un lit où le chagrin s'endort dans une mort lente et insensible. L'angoisse, étant si vitale, prend le rythme du cœur, que nous ne ressentons plus car il est devenu si monotone et répétitif.

J'ai trempé mes pieds dans l'eau. Je me suis injecté de l'insuline, la seule dose que je parvenais à gérer de toute la journée. Bernardo l'ignorait ; il avait déjà renoncé. Je remarquais qu'il me regardait dormir les nuits où il était à la maison, appuyé sur l'oreiller, la tête posée sur sa main. Après minuit, il se résignait à ne pas pouvoir me comprendre et, d'une caresse sur mon épaule, il reposait enfin sa tête sur l'oreiller et fermait les yeux. Alors j'ouvrais les miens et je voyais son impuissance totale : l'impuissance d'un homme qui pleurait intérieurement, l'impuissance d'un corps que j'aimais et dont la chaleur me protégeait du froid hivernal que je préférais pourtant à l'été. Bernardo était l'hiver, et il était arrivé en plein automne. Bernardo me soignait, et parfois il essayait de me réconforter, car il ne savait pas comment faire. Parfois, il m'observait comme s'il examinait un spécimen anatomique dont il ne trouvait pas l'âme. Je savais qu'il parlait de nous avec un ami, je crois que c'était Ibáñez, et un autre qui était venu une fois, un certain Márquez. J'étais content qu'il discute et développe ses idées avec eux, car ce n'était pas le genre d'homme à parler tout seul.

Ce soir, j'ai pensé à me suicider. En fait, je ne l'envisageais pas comme ça, car je savais que si je m'amputais les veines, je me viderais de mon sang sans souffrir, comme si je m'endormais. Et soudain, alors que j'étais déjà allée à la cuisine chercher le couteau dans le tiroir sous le plan de travail, j'ai réalisé que j'avais besoin de souffrir. Alors j'ai pensé à me couper les veines ; ainsi, je mourrais dans la douleur. Bref, j'avais créé les conditions idéales pour une scène de théâtre mémorable.
Je me suis vue au milieu de cette scène austère : une cuisine et une salle de bains dans une vieille maison, des murs humides, des meubles anciens, un carrelage usé, le tout faiblement éclairé par une lampe à faible intensité suspendue au plafond. Le silence de la rue n'était rompu que par le cri d'un ivrogne qui était tombé et avait écrasé un chien, ou par le hurlement lointain d'une sirène d'ambulance qui n'atteindrait jamais ma maison. Et moi, j'étais là, à me vider de mon sang, à attendre des applaudissements qui ne viendraient jamais.
J'entendis alors des aboiements qui semblaient provenir de l'avenue. Il devait être minuit passé. Le dernier kiosque à cigarettes et à bière avait fermé ; le camion-poubelle ne passerait pas avant l'aube. Il n'y avait aucune raison à tous ces aboiements, continus et provenant d'autant de chiens. J'écartai un rideau, essuyai la buée sur la vitre et ne vis que le silence et l'immobilité. Les chiens aboyaient, mais je n'en voyais aucun. J'attendis longuement, endurant le froid qui me transperçait encore. J'avais l'impression d'être dans une tranchée, guettant les mouvements de l'ennemi. Le bruit des bombes hurlantes semblait lointain, et je tremblais, mes plaies rongées par les dents de l'hiver, sans pansements pour les couvrir.
C'était ma guerre quotidienne : le combat contre mon corps, que je porte comme on porte le corps d'un camarade tombé au champ d'honneur, en l'emmenant à l'hôpital le plus proche, qui est toujours plus loin.
Et la nuit, cette guerre ressemble à celle de ce soir. Seul, m'accrochant obstinément à ma propre obstination, je lutte avec mon âme.

Il existe des guerres que personne ne gagne, par exemple celle que nous menons contre nous-mêmes. Elle commence dès notre naissance. Laissons de côté la vie intra-utérine, si controversée dans ses définitions et ses certitudes,

et consacrons ces réflexions à la réalité conventionnelle. Nous venons au monde en pleurant. Avons-nous mal ? Nous ne nous en souvenons pas, mais assurément, oui. Le changement des conditions environnementales : qui peut seulement imaginer cette période avec des sensations qui ressemblent de près ou de loin à la réalité ? C'est la période que beaucoup ont qualifiée d'idéale, mais nous souffrons, assurément, comme tout organe de notre mère, car nous dépendons d'elle. Mais les gènes qui définiront notre psyché ne se trouvent pas dans ces autres organes : la conscience, encore à l'état rudimentaire, se développe. Et elle continuera de se développer durant les premières années de la vie postnatale, grandissant par l'accumulation et l'association des expériences. Et c'est alors que la guerre devient plus claire, car elle a toujours existé. Personne ne l'a déclarée, bien que nous puissions fort bien blâmer nos parents lorsqu'ils nous ont conçus. Cette nuit-là, peut-être un après-midi, ou très tôt le matin, leurs corps s'unirent dans ce qu'ils appelaient l'amour, ou quelque chose d'approchant qu'ils jugeaient suffisant. Je me souviens d'une conversation entre Leandro et moi à propos de D.H. Lawrence et de son roman *Lady Chatterley* , et il m'avait dit que le sexe était comme la guerre. Il y avait clairement de la frustration dans sa voix, et je l'observais depuis ma place à la bibliothèque municipale de Morón. Nous étions venus étudier avec Leticia, et il était amoureux d'elle, mais ma cousine ne lui prêtait aucune attention. Il était triste et perdu, errant dans le parc du domaine près de la voie ferrée, alors je lui dis : « Allons à la bibliothèque ; tu ne peux pas étudier ici. » Nous la laissâmes dans ses rêveries habituelles et nous y allâmes. C'est alors, de l'autre côté du bureau où nous étions assis, en train d'étudier, qu'il me fit cette remarque. « As-tu couché avec Leticia ? » lui demandai-je. Il rit, cachant son visage dans son livre. Les autres lecteurs détournèrent le regard un instant et reprirent leurs études. Quand il découvrit son visage, il pleurait. Je lui tendis la main, et il la serra fort. Il hocha la tête, et je compris que tout avait échoué. C'est cet après-midi-là que commença ce que je peux appeler l'amour de Leandro pour moi, cette sorte de détour qui devint peu à peu la voie principale de sa vie. L'autre chemin qu'il avait tenté de tracer vers ma cousine était devenu obsolète, comme un sentier de terre jamais emprunté, envahi par les mauvaises herbes et finalement disparu.

Ce fut l'un de mes combats : celui entre qui j'étais et ce que je disais. Il est très difficile de définir les limites des protagonistes, et en réalité, il ne s'agit jamais seulement de deux personnes, et ce ne sont même pas les principaux. Beaucoup participent, nous le savons, et beaucoup d'autres, nous les pressentons, encore inconnus, jusqu'à ce que nous les découvrions au détour d'une rue dans cette ville-champ de bataille.
Ce que nous sommes ou ce que nous voulons être, et c'est là le plus grand brasier d'inconnues qui semblent déjà lassées de leurs propres guerres internes, à l'instar des pays qui rejoignent une guerre mondiale immédiatement après, ou même sans avoir terminé, leurs guerres civiles.
Ce que nous désirons, ou croyons désirer, ce qui est si différent, constitue en soi un ensemble de batailles sans fin, semblables à celles de ces soldats qui, courant vers le front au milieu des explosions de grenades et les baïonnettes au bras, abattent leurs camarades à cause de rancunes et de haines nées dans les tranchées.
Ce que nous disons se contredit, et il n'y a pas de juste milieu, pas de limites si ce n'est notre propre bêtise, qui se révèle à chaque fois que nous ouvrons la bouche. Nous n'avons même pas besoin de parler ; le moindre mouvement de nos lèvres définit une idée qu'on ne peut plus effacer. Et l'instant d'après, une autre idée, qui tente de dire le contraire, ne fait qu'accentuer ce qui a été dit précédemment. Certains appellent cela des excuses, d'autres des apologies, d'autres encore des marques de pardon, et beaucoup, par leur silence, sèment le ressentiment, nourrissant l'arbre de la guerre.
Nos actes, notre comportement qui nous pousse à arpenter les rues comme si le monde nous appartenait, nous font croire que le véritable maître est ailleurs. Nous savons pourtant que ce vagabond, accompagné de trois chiens, entouré de mouches bourdonnant autour de ses vêtements usés, le visage ombragé par une barbe et une épaisse écharpe de laine, chaussé de bottes aux semelles usées lacées, d'un vieux pantalon de velours côtelé et d'un pardessus jadis en poil de chameau, dont la couleur s'estompe désormais sous l'effet de la pluie, luise encore. Tout cela a appartenu à plusieurs hommes, ou peut-être à un seul, acheté au beau temps de Harrods , rue Florida, en compagnie d'une dame en tailleur Chanel, alternant shopping et thé à l'anglaise.

Nous savons tous de qui il s'agit, ce vagabond qui, comme on l'a décrit, porte deux sacs jamais identiques, lourds à en juger par son effort, remplis de choses jadis vivantes, dont il ne reste qu'une odeur sordide, attirant parfois les chiens. Mais les animaux sont aussi vieux que le monde, et ils savent attendre. Et l'homme, encore plus âgé, marche comme un adolescent maigre et fatigué, un peu voûté sous le poids des sacs, à la fois effrayé et fier. La vantardise lui sied, mais cette indifférence que beaucoup prendraient pour de la stupidité lui sied encore mieux. En réalité, c'est un mélange de naïveté et de sagesse. Qui a dit que les deux étaient incompatibles, voire complémentaires ?

Je l'ai vu apparaître précisément après une de mes actions, et j'ai alors compris comment le grain de sable qu'était mon acte était devenu une dune, une tempête dans un désert que je ne finirais jamais de traverser. C'est ce qu'est chacun de nos actes : la somme infinie d'erreurs qui, comme des zéros, s'ajoutent à droite de n'importe quel nombre. Une addition parcimonieuse plutôt qu'une multiplication abrupte, car une douleur parcimonieuse est mieux supportée, permettant ainsi au voyageur de venir nous chercher avec son éternelle et pitoyable patience.

Je m'arrête sur le trottoir et me retourne pour le regarder s'éloigner. De dos, il est identique à celui de face ; il s'éloigne tout en nous jetant un dernier regard. Les chiens n'ont pas cette particularité ; ils sont, sans doute, plus humains, car ils ne tournent la tête que deux ou trois fois pour me regarder, puis reprennent leur chemin, fidèles au vagabond, maître du monde.

Les guerres comme celle qui se déroule sur les trottoirs sont les mêmes qui occupent nos nuits blanches : le remords nous ronge de l'intérieur et nous consume, le doute qui crée l'abîme vide où toutes les possibilités des choses sont englouties.

Et le bonheur est bref, si bref qu'il semble illusoire, et peut-être l'est-il.

La guerre se gagne en trompant l'ennemi ; il n'existe pas de guerres honnêtes. La sincérité est l'élément de la paix car elle n'implique ni tolérance, ni même pardon – ces fragiles vestiges d'une construction fictive sur une scène de théâtre – mais l'absence absolue de ressentiment ou de rancœur, là où la culpabilité est morte comme un enfant avorté d'une grossesse extra-utérine. Voilà ce qu'est la culpabilité : une grossesse qui aspire à occuper tout

l'espace ; elle grandit et se meut, se transforme et détruit, et comme un cancer, mais pleine de vie, elle se dresse et se dresse comme un conquérant sur la colline des morts. Elle porte un étendard que chacun de nous agite pour le restant de ses jours.
Et quand nos corps ne sont plus que des rebuts, attendant sur le trottoir du monde l'arrivée du vagabond, ce drapeau nous couvre pour nous protéger du froid et du gel. Quand nous n'en avons plus besoin, il est là, prêt à protéger ce qu'il a nourri pendant de longues années.
Les guerres contre nous-mêmes sont les seules irréversibles, les seules véritablement sanglantes.
Le gagnant est aussi le perdant, et le cycle se perpétue par son propre échec. C'est comme un serpent qui se mord la queue.
Ce soir, j'ai pensé à tout ça, et le ciel sombre à trois heures du matin est une caverne de silence. Les chiens se sont tus. Je suis au lit, je frissonne de froid, et j'attends.

KAFKA À BARRACAS AL SUR

J'ai rarement éprouvé du plaisir à faire du journalisme, ou plutôt à écrire des articles journalistiques, car ce n'est qu'une branche d'une activité trop transcendante pour être considérée comme un simple passe-temps, et trop triviale pour être un art. Qu'est-ce que le journalisme ? Enquête, information, analyse ? D'après ma modeste, particulière et obstinée expérience, c'est tout cela à la fois. Ce qui fait l'objet d'une enquête doit être analysé afin d'être rapporté avec la plus grande exactitude possible. Mais alors, ceux qui travaillent consciencieusement, les naïfs qui, du fait d'une condition congénitale, chronique et irréversible, conservent encore la graine de Dieu leur parlant comme une mère possessive au plus profond de chacun de leurs actes, pointant du doigt la culpabilité et le châtiment, tombent toujours dans le piège de la réalité. La réalité n'est pas un filet, mais une infinité de filets entrelacés et tissés les uns sur les autres. Lorsqu'un nœud se défait, de nombreux autres se forment ailleurs, là où nous ne pouvons même pas l'imaginer.

La littérature et le journalisme ne sont liés que par des moyens d'expression occasionnels. La littérature est toujours une tentative de saisir la réalité, et son plus grand accomplissement est la création d'une réalité nouvelle, qui germe au sein des réseaux existants. Comme un rêve qui se mêle à la vie éveillée, ou lorsque les ingrédients de la réalité construisent un rêve. Le journalisme, en revanche, s'efforce de suivre des chronologies, des arguments et la logique qu'il pressent sous-tendre à tout ce cadre – certes incommensurable, mais d'une trop grande beauté dans sa complexité pour être dénué de sens. Il cherche, explore, tire des conclusions, mais ses outils sont précaires et ne peuvent discerner au-delà des horizons de l'innocence. L'innocence n'implique pas la stupidité, encore moins l'ignorance.

L'innocence peut pressentir la sordidité et même la contempler de face, mais elle ne la comprendra pas.
Et c'est là le but du journalisme : comprendre pour informer. À l'instar de la littérature, il offre une autre interprétation de la réalité énigmatique. Mais contrairement à la littérature, pour laquelle le mensonge est l'expression ultime de l'imagination, le journalisme le considère comme un échec.
C’est pourquoi chaque mois, chaque année de mon travail à la maison d’édition s’est transformé en une succession de fiascos dont j’ai dû assumer la responsabilité, car quiconque écrit sait qu’il est impossible d’effacer une pensée. Souvent, je me suis retrouvé assis, l’air interrogateur, devant ma machine à écrire, un doigt sur les touches, l’autre me frottant les yeux comme si cela pouvait masser mon cerveau, cherchant dans les tréfonds obscurs où j’avais abandonné une phrase, une idée. L’ai-je jamais dite, écrite, ou même simplement pensée ? Et si cela me perturbe, pourquoi cela ne perturberait-il pas quelqu’un d’autre ? Comment savoir si personne ne nous a lus, entendus ou vus ? La conscience sème le doute ; la raison, comme disait Goya, crée des monstres.
Beltrame, alors rédacteur en chef, après quelques articles qu'il jugeait bien écrits, me confia la rédaction d'articles pour « El Radar de Buenos Aires ». Je dus me rendre dans les rues, alors agitées par de nombreuses manifestations : des syndicats en grève bloquaient le carrefour de Rivadavia et Callao. Nous, journalistes, trouvâmes refuge au café El Molino, qui ferma ses portes, mais les serveurs, habitués aux coups de feu et indifférents aux gaz lacrymogènes, nous servirent café et croissants. Parfois, les hommes commandaient un whisky tandis que les heures passaient et que les coups de feu, les cris et les sirènes continuaient tard dans la nuit. La plupart d'entre nous profitions de ce temps pour nous asseoir et rédiger l'article du jour, qui paraîtrait dans la première édition le lendemain matin. Un jour, je crois que c'était le 1er août, alors qu'il était déjà 22 heures et que j'étais très fatigué d'être assis sur ces vieilles chaises dures, mes idées, pourtant déjà couchées sur le papier, épuisé, je rejoignis mes collègues qui souhaitaient monter dans la tour près du moulin où se trouve une fenêtre. Le propriétaire, appuyé sur le comptoir, acquiesça d'un air condescendant. À cette époque, le journal prenait en charge toutes nos dépenses et nos fantaisies. Nous montâmes

l'étroit escalier et atteignîmes la fenêtre qui offrait un panorama grandiose sur la nuit de Buenos Aires. Les fenêtres du bâtiment du Congrès étaient encore illuminées, les statues extérieures, massives et intactes malgré la violence, fidèles à l'éternité à laquelle elles avaient été confiées. La place était encore pleine de manifestants, pour la plupart immobiles, assis ou allongés. De temps à autre, des coups de feu retentissaient rue Rivadavia, poursuivant des groupes de protestataires. Des feux de joie brûlaient au milieu de la rue Callao, fermée à la circulation depuis le petit matin. Partout, des véhicules militaires, des voitures de police, des camions de pompiers, quelques ambulances et des chars. Les canons des chars étaient pointés vers la place, où les hommes et les femmes, apparemment immobiles, attendaient autour du monument aux deux Congrès. Je me suis frayé un chemin à travers Contreras et González qui, en bons gentlemen, se sentaient toujours obligés de me protéger puisque j'étais la seule femme du groupe. J'ai passé la tête par l'ouverture tandis que Contreras me soulevait légèrement par la taille pour mieux voir. J'ai senti ses mains chaudes, ni violentes ni indifférentes, timides comme sa voix, cachée derrière l'appareil photo qui dissimulait sa véritable nature. Il était chilien et avait photographié plusieurs révolutions et coups d'État ; j'avais même organisé une exposition de son travail quelques années auparavant. Il était apprécié au journal, et je crois que j'ai eu de la chance qu'on me l'ait assigné pour m'accompagner.

J'observais la foule sur la place, figée comme un essaim de fourmis mortes. Il fallut le survol des hélicoptères, leurs gyrophares allumés, pour que je comprenne la gravité de la situation : une grande partie de la foule était blessée, et sans doute beaucoup étaient morts. Les lumières scintillaient sur les visages, certains sans vie, d'autres souffrants, gravés sur l'asphalte et les carreaux comme le fond d'une immense toile de béton. Contreras me lâcha soudain et se mit à prendre des photos ; les autres observaient, certains avec des appareils photo, d'autres prenant des notes. Il y avait quatre hommes et une femme, et j'étais le seul à rester là, à contempler ce que les autres semblaient ignorer, absorbés par le panorama désolé de la guerre civile et ses implications politiques et sociales. Leurs visages exprimaient une joie intense, car nous étions le seul média à avoir accès à ce spectacle. J'aurais dû préciser plus tôt que le propriétaire de la confiserie n'autorisait que les journalistes de

Radar à s'y réfugier : nous savions déjà que Beltrame avait un arrangement avec lui. Il avait été menacé, raconta le vieil homme, fils et petit-fils des fondateurs, et il avait besoin de protection. À cette époque, Beltrame dispensait ses bénédictions comme un évêque : c’était le tourment de sa peur et l’écho de son ignominie, qui, sans aucun doute, ne finiraient pas bien, je le pressentais.

Parmi les groupes qui se levaient sous l'éclat aveuglant des hélicoptères, j'aperçus une femme aux cheveux emmêlés, bruns je crois, mais qui luisaient sous les flashs des phares. Elle ne pleurait pas, et son regard était clair, ferme et furieux. Je crois l'avoir reconnue. Elle était l'une des figures de proue de la résistance de gauche. Les idéologies étaient si étroitement imbriquées à cette époque que l'on confondait subversifs et gauchistes, gauchistes et socialistes démocrates ou communistes soviétiques, et l'armée les amalgamait tous dans un fatras de figures charismatiques, de réformateurs, de sauveurs et de terroristes d'État. Mais les corps étaient là, gisant sur la place, et parmi eux se trouvait une femme qui avait été institutrice et qui avait à peine exercé son métier avant de s'engager en politique. Elle s'appelait Gloria, je crois, et je la vis marcher avec un morceau de tissu sous le bras en direction de la fontaine. Elle se tenait aussi haut qu'elle le pouvait, non pas au niveau de la statue de la République, mais elle dépliait le tissu froissé et l'agitait du mieux qu'elle put. C'était manifestement le drapeau, et sa photo fit la une du journal le lendemain matin : on la voyait tenant la main d'une vieille statue, symbole d'idées anciennes, et agitant le drapeau d'un air las. On pouvait même apercevoir les premières larmes, que Contreras parvint à saisir comme rarement auparavant, dit-il. Le mérite d'une photographie, remarqua-t-il, réside moins dans le photographe que dans le moment choisi.

Bien sûr, le journal se vendit bien et connut un grand succès, suscitant des disputes et des plaintes, des félicitations et des insultes. Ce matin-là, plusieurs officiers supérieurs entrèrent dans le bureau de Beltrame et le confrontèrent avec colère. Lorsqu'ils partirent, il resta assis, les coudes sur la table, fixant la photo en une posée sur son bureau, se frottant nerveusement le front et la barbe, et passant un doigt sur le journal, y laissant sans doute une trace d'encre. On disait qu'il connaissait cette femme, qu'elle était ou

avait été sa maîtresse. Je n'arrivais pas à y croire au début, mais c'est à ce moment-là que j'ai compris.
Contreras entra. Ils se disputèrent. Contreras était grand, dégingandé et mince, à l'exception de son ventre, qui gonflait comme celui d'une femme enceinte et avait été la cible de tant de plaisanteries cruelles au bureau. Il sortit en trombe, claquant la porte ; les papiers sur les bureaux bruissèrent dans le vent. Il s'assit et se couvrit le visage. González, son ami le plus proche, posa une main sur son épaule, tenta de redresser le col de sa chemise blanche comme une épouse dévouée et timide, et lui dit :
-Ne t'inquiète pas , tu as un nom, tu peux trouver un meilleur travail.
Puis ce fut mon tour. Je suis entrée furieuse, mais en voyant le visage de Beltrame, je suis devenue ce que nous, les femmes, devenons souvent en voyant un homme pleurer. Nous devenons ses mères, son épaule sur laquelle pleurer, nous nous réfugions dans son ombre blessée, le temps qu'elle guérisse. Et nous nous laissons intimider, peut-être parce que nous aimons ce que nous ne sommes pas : l'ombre crue d'une force blessée, d'une fierté meurtrie, d'une vulnérabilité et d'une froideur. Nous aimons ce que nous ne comprenons pas, car si nous le comprenions, ce ne serait plus pareil. C'est ce qui lui arrive, me disais-je. Elle lui manque, il la désire ardemment, il la voit sur la photo comme un nouvel emblème de la révolution, et je sais que cette photo rappelait tellement le célèbre tableau de Rubens qu'il n'a pu s'empêcher de la voir comme une nouvelle sauveuse de la patrie, mais une sauveuse qui mourrait en essayant. Il y aurait ceux qui la feraient tomber de son piédestal et arracheraient son drapeau, une fois morte. Et pourtant, la nation continuerait de vivre comme toujours, faisant des allers-retours en hôpital psychiatrique, convalescente, croyant parfois guérir, consommant médicaments, alcool et informations aux journaux télévisés de midi. Une nation brisée et reconstruite comme un squelette lors d'une leçon d'anatomie. Mon Dieu, pensai-je, comme elle lui manque. Il l'aime, c'est certain, même s'il ne l'admettrait jamais. Et pendant ce temps, il fait semblant de s'en moquer, parce que les autres sont là-haut. S'il avait un tant soit peu de dignité, pensai-je un instant, il devrait se suicider. Mais qu'en est-il de Dieu ? C'est sans doute ce qu'il doit se demander. Il portait toujours une croix en argent sous sa chemise ; on la voyait sur sa poitrine velue l'été, quand il déboutonnait les

premiers boutons, ou l'hiver, quand le chauffage obligeait les hommes à desserrer leur cravate.
Il me regarda, debout de l'autre côté du bureau.
-Je n'ai rien à vous dire, n'est-ce pas ?
J'ai accepté le compliment en silence. La reconnaissance de l'intelligence des femmes reste désarmante. Extérieurement, j'étais furieuse.
- Quand dois-je aller au Trésor ?
« Tu ne pars pas », m'a-t-il dit en s'asseyant et en me tendant un bulletin de paie. « Donne ça à Dora Cifuentes, celle du supplément, tu la connais . »
Je ne lui ai donc pas dit au revoir, mais je me suis plongée dans le supplément du dimanche consacré aux femmes. Je n'avais plus la force de résister ; j'avais besoin de ce travail, bien sûr, et le visage de Beltrame ne cessait de me fasciner. C'était un bel homme, vraiment : des cheveux légèrement longs et bouclés recouvrant ses oreilles et sa nuque, une barbe courte et des yeux bleu foncé qui me rappelaient tant la côte de Mar del Plata les jours de pluie.
Je suis allé saluer Fabio Contreras ; qui savait quand je le reverrais ? Je l'ai trouvé assis dans la pièce exiguë qui nous servait de cuisine. Il tenait à la main une tasse de café, la même qu'il utilisait toujours et qu'il avait rapportée de Cuba, avec le slogan « Tuez Fidel » inscrit dessus, qu'il avait bien sûr fait imprimer ici à Buenos Aires.
« Et alors ? » demandai-je en lui tapotant affectueusement l'épaule.
Elle me regarda tendrement. Elle avait pleuré. Oui, ce jour-là, je serais là pour la consoler, c'était évident. Les autres filles, les secrétaires, ne servaient qu'à montrer leurs jambes et à se faire caresser ; elles n'écoutaient pas, elles ne réfléchissaient pas, et leur seul réconfort se limitait à des baisers volés dans les toilettes et derrière des portes de bureau verrouillées. Je leur offrais un réconfort intellectuel ; j'étais leur égale, et c'est ce qui faisait ma force, sans même qu'elles s'en rendent compte. Voilà la force des femmes : l'égalité dans l'individualité.
Il m'a parlé d'un possible contrat à Rio, qu'il avait refusé des années auparavant pour rester ici, mais nous savions déjà que cette idée était dépassée. La vérité, c'est qu'une nouvelle génération de photographes faisait des merveilles avec de nouvelles techniques, il le savait pertinemment, et ses méthodes seraient bientôt obsolètes. J'ai repensé à sa dernière photo, celle

qui ressemblait à un tableau de Rubens : la liberté et la mort d'une république, saisies au milieu de la nuit, sans préparation, avec pour seuls éclairages les lumières des hélicoptères et les ombres des statues. Rubens, peut-être, n'avait-il pas eu besoin de plus que la fumée des incendies et le sang des batailles, et son esprit avait capturé tout cela en un instant devenu infini, mais le temps nécessaire pour y parvenir avait certainement été bien plus ardu. Pour Contreras, gros et maigre, en revanche, tout se jouait en une seconde : le déclic de l'obturateur figeant à jamais un moment d'histoire.
-Il m'a dit de me protéger, tu sais ?
- OMS?
— Qui d’autre ça pourrait être, espèce d’idiot ? Beltrame, tu sais … l’armée… la photo. Ils laisseront peut-être passer, mais ils me connaissent… mes voyages… tu sais .
Ne vous inquiétez pas , ils ont des choses plus importantes à faire ces temps-ci, comme expliquer l'attaque d'hier...
— Ou pour le cacher… ils ont beaucoup de mains qui s’occupent de beaucoup de choses, c’est pour ça que j’ai peur.
— Tu veux venir chez moi quelques jours, pour ne pas être seul(e) ?
— Et que dira votre ami, le médecin ?
-Il n'a rien à dire, d'ailleurs, c'est un type bizarre, comme nous…
Nous avons ri pour la première fois de toute la matinée, comme si l'avenir était une plaine semée d'herbe sous le soleil chaud d'une journée d'été.

Quelques jours plus tard, j'ai appris que Beltrame ne m'avait pas renvoyé parce qu'il était ami avec Leandro Mallea, qui ouvrait une petite maison d'édition à San Telmo. Leandro m'a appelé le même après-midi pour me féliciter de l'article en première page, et c'est au cours de notre conversation que la vérité a éclaté.
- Tu le lui as demandé ?
« Je ne lui ai rien demandé, je le connais et je ne me mêle pas de politique, ma passion c'est la littérature… »
« La tour d’ivoire… », ai-je dit, et je l’ai aussitôt regretté.
-Faites ce que vous voulez, mais son problème, ce sont les jupes, vous le savez probablement déjà.

- Quelque chose comme ça.
- Et vous, comment allez-vous ?
Je savais qu'il faisait référence à mon diabète.
-Je survis, malgré de petits problèmes aux pieds que même mon copain refuse de soigner….
-Je sais comment…
« C’est la seule façon pour les médecins d’y parvenir. » Je l’ai regretté à nouveau, comme si s’en prendre à l’une et en défendre l’autre était la coutume éternelle des femmes.
À partir de cette semaine-là, j'ai changé mes habitudes, mais la rédaction de Dora Cifuentes était tout aussi archaïque et bureaucratique. Dora dirigeait une équipe d'hommes qui écrivaient ce qu'elle voulait, et si ce n'était pas le cas, elle raturait et réécrivait elle-même. Elle disposait d'une semaine entière pour trouver des sujets, les sélectionner et les rédiger, et parfois, ce temps considérable, comparé au rythme de parution du journal (deux éditions par jour), la plongeait dans une indécision superflue. Elle-même le reconnaissait : Ce magazine est une vraie daube, et vous croyez qu'il est plus difficile de choisir entre deux daubes qu'entre deux idées géniales ? Quand on s'habitue à la médiocrité, on finit par se réfugier dans une sorte d'oasis sordide où l'on apprend à distinguer une bouse d'une autre. Laquelle choisir ?
Je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire et de la remercier. Elle avait quarante ans et deux enfants ; son mari travaillait dans les ateliers du journal, mais il était illettré, ce qui, selon ses dires, lui avait permis de l'y faire entrer clandestinement.
« Mon Pepe est un bijou », disait-elle toujours, et c'est pourquoi elle ne rechignait pas à travailler à la rédaction du supplément féminin, malgré toutes les absurdités que la routine impliquait. Elle gardait pour elle ses réflexions sur le coup d'État militaire, et le jour où je suis entrée dans son bureau à la recherche d'éléments de preuve, j'y ai trouvé un livre de Simone de Beauvoir couvert de marques au crayon et de nombreuses annotations.
Il m'envoya dans les rues à la recherche d'histoires réjouissantes, celles qu'il qualifiait de positives et futiles. Un jour, il m'envoya à Avellaneda, où un chien avait été sauvé de la lapidation par des enfants par un vieux policier sur le point de prendre sa retraite. Il s'appelait Don Ramiro et n'avait jamais

dépassé le grade de vigile de quartier. Déjà âgé, il laissait passer les voleurs sans qu'il s'en aperçoive, ou peut-être s'en fichait-il. Même s'il y avait dix jeunes policiers robustes, on leur avait donné l'ordre de ne rien faire. Le crime était organisé, comme le disaient les voisins. Parfois, la nuit, après le départ du vigile, des voitures banalisées arrivaient et emmenaient quelqu'un d'une maison, généralement une pension de famille, au bout d'un long passage entre deux hauts murs, derrière lesquels se trouvait presque toujours un terrain vague. Mais en général, il n'y avait pas de vols ; les voleurs indépendants allaient ailleurs, là où la surveillance était moins intense. Car en ces temps-là, le vieux Ramiro, avec ses cheveux gris et son dos voûté, était une armée à lui tout seul. Tel un ombu, il était ancien et légendaire, inébranlable et inviolable. Les jeunes soldats couraient et jouaient (tiraient et tuaient) autour de lui, à son ombre.

Je l'ai trouvé au coin de la rue où on m'avait dit qu'il serait. Il regardait droit devant lui, coiffé de sa casquette réglementaire et les bras croisés.

« Bonjour », ai-je dit.

« Bonjour mademoiselle », répondit-il.

-Je suis de Radar, je suis venu vous interviewer au sujet d'un chien que vous avez sauvé il y a quelques jours.

Le vieil homme ôta sa casquette et prit la pose comme pour une photo. J'en pris une avec mon appareil photo portable.

Puis il m'a raconté ce qui s'était passé.

C'était l'après-midi. Les garçons vont sur la place après l'école. Ils font du bruit, mais ils se tiennent bien. Ce jour-là, un chien inconnu s'est mis à se battre avec le chihuahua de la dame d'en face, vous la voyez ?

Il lui montra une vieille maison dans le jardin de laquelle une vieille fille était assise dans un fauteuil à bascule avec un chien qui aboyait sans cesse sur tous ceux qui passaient sur le trottoir, même quand personne ne passait.

« Je ne serais pas surpris que cela ait exaspéré l'autre chien », dis-je d'un ton léger. Mais le policier me lança un regard désapprobateur.

Mademoiselle Larrière n'entend plus rien, et nous devons tous l'aider.

Je me mordis la lèvre ; je voyais déjà que j'allais gâcher toute cette stupidité.

La jeune femme se promenait avec sa canne, tenant son petit chien en laisse. Je l'ai saluée lorsqu'elle a traversé la rue et est entrée sur la place. Les

enfants jouaient sur les balançoires, et l'un d'eux est tombé et s'est cogné la tête. À mon arrivée, la mère était bouleversée pour le garçon, mais il allait bien maintenant, à part une bosse et un peu de sang. Mais pendant ce temps-là, l'inconnu, auquel je n'avais pas prêté attention auparavant, s'est mis à aboyer sur Jacinto, le chihuahua. Mademoiselle Larriere était encore plus bouleversée que la mère du garçon, vous vous en doutez. Les personnes sourdes sont facilement effrayées car elles perdent le sens des proportions, surtout lorsqu'il s'agit d'une femme âgée. Je craignais que la situation n'empire, et c'est ce qui s'est passé. Elle n'avait pas l'habitude de porter Jacinto, elle avait du mal à se baisser si elle devait poser sa canne, et de toute façon, l'autre chien s'est jeté sur le chihuahua. Les deux chiens se battirent férocement, et heureusement l'autre chien n'était pas beaucoup plus gros, si bien que les forces restèrent égales pendant un certain temps.

Don Ramiro s'éclaircit la gorge, prenant un instant pour reprendre le fil de sa pensée, car c'était bien de cela qu'il s'agissait. Si j'avais eu un enregistreur, me dis-je, je n'aurais eu qu'à le transcrire.

La vieille dame – enfin, la jeune femme – tirait sur la laisse, sans se rendre compte qu'elle ne faisait que blesser davantage son propre chien. Les garçons se mirent alors à jeter des pierres sur l'inconnu, touchant Jacinto aussi, bien sûr. Je ne pouvais pas laisser le garçon, encore sonné par le coup. Soudain, la bagarre cessa. Le chien avait reçu un violent coup de pierre sur la tête et gisait sur le carrelage, près des géraniums. Jacinto gémissait sans cesse, le pelage collé par la salive de l'autre chien, et il avait quelques coupures à la tête, mais il se releva et tira sur sa laisse pour traverser la rue et rentrer chez lui. La jeune femme était abasourdie, se sentant tirée et traînée par Jacinto, mais elle ne pouvait évidemment pas courir et ne voulait pas le lâcher. Si elle traversait seule, elle risquait de se faire renverser par une voiture. Alors, une des mères qui avait assisté à toute la scène attrapa la laisse et retint le petit chien un moment. Mademoiselle Larrière était à la fois excitée et en larmes ; l'autre femme la réconforta tandis qu'elles traversaient la rue en direction du manoir.

Puis le vieil homme me regarda, comme s'il attendait des applaudissements qu'il ne pensait pas mériter.

« Et le chien ? » ai-je demandé.

-Le voilà, sain et sauf.
— Mais je parle de l'autre…
pierre sur la tête ? Je l'ai enveloppé dans un de ces sacs de jute que le gardien garde dans sa remise et j'ai appelé la fourrière. Ils ont dit qu'ils feraient une autopsie au cas où il serait enragé… Connaissant la famille Larrière , il faut faire attention. »
— Et pourquoi ?
Elle me regardait comme si j'étais une petite fille curieuse et non une journaliste professionnelle, et en vérité, je ne l'étais pas.
-La famille Larrière est importante, vous comprenez, et la jeune femme est la belle-sœur du général Gonzaga.
Oui, j'avais compris. Je ne suis pas resté à la mairie pour vérifier la véracité de l'autopsie. Que le vieil homme y croie ou non dépendait entièrement de sa sénilité, qui le protégerait de la réalité à l'approche de sa retraite. Et moi, qu'est-ce que j'y gagnerais ? Rien ne s'était passé comme on me l'avait dit au téléphone à la rédaction, et je n'avais aucun article sentimental à écrire pour dimanche prochain. Mais peu importait ; j'utiliserais le même scénario, je ferais disparaître le « mauvais chien » et je mettrais en avant le chihuahua, en disant qu'il avait été victime d'une tentative d'enlèvement par un agresseur anonyme sans cœur, finalement appréhendé. Je mentionnerais la famille Larrière ; cela me maintiendrait dans les bonnes grâces du système, du moins pour le moment. « Tolérer, c'est ne pas transiger », dit-on, et c'est ainsi que j'ai apaisé ma conscience.

Il était presque six heures, et le soleil était déjà bas en ce bel après-midi d'hiver, laissant le froid s'installer dans les rues. Après avoir marché plus de quinze pâtés de maisons en direction du Riachuelo, je me suis réfugié dans un bar, mais tout le long du chemin, j'étais assourdi par les aboiements insupportables et perçants du petit chien, hystérique et plus capricieux qu'un enfant gâté. À plusieurs reprises, je me suis retourné, car ils semblaient si réels malgré la distance que, pendant un instant, j'ai failli croire que la vieille femme et son chien me suivaient. Bien sûr, j'ai chassé cette idée, que le froid semblait solidifier sur les trottoirs envahis par les mauvaises herbes entre les dalles et les pavés. Je n'étais plus dans un quartier résidentiel, mais dans un

bidonville, ce qu'on appelait autrefois Barracas al Sur. L'odeur du Riachuelo flottait dans l'air, imprégnant les vieux pavés, toujours plus intemporelle que l'asphalte putride dont des légions de travailleurs maigres et sous-payés tentaient de les recouvrir, de ce liquide fluide qui disparaissait car il ne coagulait jamais complètement et qui s'évaporait en une semaine au passage des camions. Au coin de la rue se trouvait un bar dont je ne parvenais pas à déchiffrer le nom à travers les vitres sales. J'entendis des aboiements profonds et me retournai. Un vieux chien aboyait en direction de la rue d'où je venais. La nuit tombait. Il me sembla apercevoir l'ombre d'une vieille femme maigre et boiteuse, et j'entendis la voix d'un homme se lever pour regarder à côté de moi. Il dit quelque chose, mais je compris qu'il parlait à quelqu'un d'autre à l'intérieur du bar. Il dit quelque chose comme : « la vieille femme triste ». Tout cela ressemblait trop à un tango pour être vrai, et je ris doucement, me souvenant d'un poème d'Homero Manzi. Le chariot de tango arriva lentement et de façon instable, contrastant avec la silhouette irréelle que j'avais cru apercevoir au loin, au bout de la rue.

Je suis entré dans le bar et me suis assis à une table aussi loin que possible de la fenêtre. Là, contre le mur, à environ deux mètres des toilettes pour hommes, j'ai posé mon carnet et fourré mon enregistreur inutilisé dans mon sac. Tout était si vieux et si sale dans cet endroit que je trouvais blasphématoire de permettre à ces tables, qui avaient peut-être entendu les voix des premiers immigrants, d'être perturbées par un objet, même vaguement moderne. Le plus qu'elles aient jamais connu, c'était l'usage d'un stylo à bille usé et sans capuchon, que le serveur, le coursier ou quelque écrivain bohème leur prêtait de temps à autre, de la table au comptoir, du comptoir à un vélo, puis de nouveau à la table du vieux poète, trop mauvais pour être publié. Mais peut-être ce stylo était-il tombé de la poche du gamin qui portait les commandes aux pensions, ou s'était-il perdu dans un bar miteux ressuscité des ténèbres du crépuscule tel un vieux fantôme bon marché.

Je pourrais écrire une histoire avec toutes ces impressions, me disais-je en attendant mon café au lait et mon croissant, qui arrivèrent enfin, le premier presque froid et le second durci par les heures. Prête à me résigner, je ne me résignai pas, car cela m'était égal. Je consultai mes notes.

Il y avait une autre possibilité pour l'article de dimanche. Ce n'était pas un reportage à caractère humain, évidemment, mais cela se rapprochait de ce qui m'intéressait habituellement. Dans les environs, près des anciennes casernes presque toujours fermées car inutilisées depuis des années, une invasion de rats, ou de vermine, comme on disait, avait eu lieu. Je ne me souviens plus qui m'en avait parlé ; je crois que c'était un des jeunes photographes qui cherchait à se faire bien voir pour pouvoir m'inviter à sortir. Parfois, ils inventaient des histoires, d'autres fois, ils exagéraient, comme cette fois-ci. Je me suis dit qu'il serait peut-être judicieux d'orienter l'interview vers le sujet de l'hygiène urbaine et d'y glisser une petite remarque sociale. Je savais que j'en étais capable, et peut-être que Dora reconnaîtrait que les deux approches pouvaient se combiner : le sérieux exprimé avec une pointe de convivialité. C'est ce genre de chose que les journaux télévisés ont exploitée plus tard jusqu'à l'épuisement et au sensationnalisme nauséabond. Mais au journal, sous la main de fer de Beltrame, nous étions encore sous le joug . Et je me suis souvenu de la caricature qui avait circulé partout, clandestinement bien sûr, et qui devait être cachée au fond d'un tiroir de la salle de rédaction. On y voyait un général en casquette, des médailles à profusion sur ses épaulettes , mais vêtu d'un corset de cocotte , les jambes nues et poilues, et des bottes aux pieds. Le général suffoquait, mais il continuait de fouetter l'air. Qui l'avait dessinée ? Tout le monde le savait, mais personne n'en parlait. Deux ans plus tard, l'auteur mourrait d'un cancer, au moment même où le général en titre était inhumé, son cercueil ouvert, dans le caveau du cimetière militaire. Chose que la femme du dessinateur ne put faire, car le visage du défunt était une caricature trop sévère, trop sublime pour être montrée, façonnée par le cancer.

Le bar se remplit peu à peu d'hommes quittant le port ou les chantiers navals. Les plus jeunes commandaient de la bière, les plus âgés de la grappa, et je me dis que j'avais fait un bond dans le passé. Ils ne me prêtaient aucune attention, même s'ils m'avaient jeté quelques coups d'œil au début. Ils jouaient aux cartes, riaient et tapaient du poing sur la table. Deux ou trois garçons étaient avec leurs pères, et un ou deux chiens se prélassaient sous les tables vides. Les lumières intérieures s'allumèrent, et dehors, le

lampadaire du coin luttait comme Don Quichotte contre une lampe à vapeur de mercure qui s'était allumée lentement, froide et indifférente à tout ce qui se trouvait hors de son faisceau, comme s'il était la frontière entre la vie et la mort. C'était tout le contraire de ce qui se passait à l'intérieur du bar : la pénombre des lampes à faible puissance qui alternaient avec celle qui avait grillé des années auparavant, les ombres bruyantes des hommes, leurs visages de plus en plus tachés d'alcool.

J'ai regardé l'heure sur ma montre. Il était sept heures et demie. Il faisait nuit, et j'aurais dû me lever et prendre le bus pour rentrer chez moi, de l'autre côté du Riachuelo. Bernardo devait déjà être rentré du bureau puisqu'il n'était pas de garde ce soir-là. Il lisait sans doute, perdant la notion du temps jusqu'à neuf heures moins le quart, heure à laquelle il se mettrait à cuisiner, sachant que je serais en retard. Mais je n'avais pas envie de partir. J'ai pensé aller me promener. J'ai appelé le serveur, qui a marmonné un numéro indéchiffrable entre ses lèvres usées par le tabac. Je suis partie comme une jeune fille bien élevée d'antan, une institutrice à la Manuel Gálvez, ou une professeure de piano qui, transie de froid, se serait réfugiée au bar et réchauffée par la chaleur des employés. Je suis sortie, et beaucoup de gens m'ont souhaité bonne nuit, certains avec une sorte de moquerie qui masquait le respect que je leur inspirais. « La petite institutrice des ouvriers », me disais-je, paraphrasant Edmondo De Amicis, et finalement je me sentais à l'aise dans ce rôle, celui pour lequel ma mère s'était battue en vain, avec ses discours prononcés à huis clos, toujours pour nous, sa famille. Le discours de gauche, non pas le populisme, non pas la démagogie, mais le discours socialiste.

Je suis sorti dans la rue et j'étais recouvert d'une glace invisible. L'hiver, pourtant, me plaît. L'hiver est en lui-même une forme d'introspection, un jeu de mots qui illustre les différentes strates dans lesquelles l'esprit se développe. Certaines théories expliquent la psyché comme une série d'appartements indépendants reliés par des portes scellées : on peut entendre des choses derrière des murs suffisamment fins, mais les portes ne s'ouvrent qu'à la toute fin, lorsqu'il n'est plus nécessaire de voir ce qui se cache derrière. D'autres représentent la psyché comme une série de compartiments concentriques, superposés les uns aux autres : ils ne s'annulent pas, ils se

nourrissent du compartiment inférieur comme des racines, étage après étage, construisant d'immenses structures circulaires. Voilà ce qu'est l'hiver, me semble-t-il, d'être dans un de ces appartements, de regarder par la fenêtre le passage du monde extérieur : le néant, peut-être, ou la mort qui passe et tourne autour, qui rôde et semble s'échapper durant la journée, se condensant sur le bord du froid qui nous effleure le visage lorsque nous faisons face aux rues, ces dieux urbains que nous avons érigés sur des piédestaux de pierre pour nous effrayer avec des mots de consolation, où la pitié est un mot aussi faible que le son des lettres qui le composent : les voyelles faibles, le « d » comme un messager bourdonnant de maladie, et le « p » qui tente de se démarquer comme un père fatigué à la fin de sa journée de travail.

J'ai réfléchi à tout cela, avec cette habitude professionnelle qui transforme les idées en mots imprimés sur le papier invisible qu'est mon esprit. Cela me préserve des douleurs dans mes jambes et des pressentiments qui m'assaillent : ce malaise que je ressens chaque matin après mes injections d'insuline, en regardant le visage de Bernardo comme s'il était le mien. Ce qu'il veut montrer est l'inverse de ce que je m'efforce d'exprimer : les facettes de la pièce, oui, la pièce qui paie la minute supplémentaire s'use et prend l'empreinte des doigts qui la touchent. Le dernier, Acheron, la mettra dans sa bourse et elle ne sera plus jamais touchée.

Soudain, à neuf heures du soir, je me suis retrouvée sur les rives du Riachuelo, encore loin du pont. Le silence était étrange, mais il était rare que je me trouve dans un endroit pareil à cette heure-ci. J'entendais le trafic au loin, mais cela ne couvrait pas le murmure du courant si proche, et j'ai ressenti le besoin de m'en approcher. J'ai pensé au suicide. Pourquoi ? Comme souvent, je me complais dans des fantasmes tragiques. Une actrice frustrée, voilà ce que je suis, me semble-t-il, vivant dans la peau de personnages pour me débarrasser de ce désir de victimisation qui me permet d'élever le sens de ma vie à des niveaux tolérables avec dignité, ou du moins avec l'idée que je me fais de ce mot. Je me suis assise sur ce qui avait été une barque et qui gisait maintenant sur le quai, des herbes folles poussant entre les planches.

J’ai alors entendu des pas dans la rue, des cailloux qui crissaient sous mes pieds et des semelles usées qui trébuchaient sur le sol. J’ai imaginé un homme grand et costaud, à la barbe noire, aux cheveux bouclés, vêtu d’un pardessus noir au col relevé jusqu’aux oreilles. J’ai vu son souffle blanc sortir de ses narines, et il a dû voir le mien, car c’est pourquoi il se dirigeait dans cette direction.

Je crois que j'avais peur. Allait-il me voler ? Allait-il me violer ? Je regrettais ma propre stupidité plus que le crime possible d'un homme qui, peut-être, ne ferait rien de plus que ce qu'il avait fait toute sa vie : réagir sans réfléchir et obtenir ainsi le prix impeccable de l'instant, cet instant que certains appellent Dieu.

Je me suis relevée et j'ai repris ma marche sur les pavés, croyant m'échapper. Je le sentais quelques pas derrière moi, sans se presser. Nous avons marché ainsi pendant deux ou trois pâtés de maisons, et j'en avais déjà assez. Je me suis mise à courir ; ainsi, je réglerais l'affaire une fois pour toutes : si cet homme n'était qu'un parfait inconnu, il disparaîtrait au loin, et s'il ne l'était pas, il me rattraperait bien assez tôt pour achever ce qui serait probablement inscrit dans les annales de cette nuit. Mais deux pâtés de maisons plus loin, les pas rapides se répétaient derrière moi, ni devant ni derrière, constants, voire monotones, comme le cliquetis d'une machine à écrire. Les pavés ressemblaient à des touches sur lesquelles quelqu'un tapait sur du papier blanc, et sous l'étiquette de mon nom écrit en lettres capitales noires, le procès-verbal d'un tribunal kafkaïen.

J'entendais l'homme respirer, et j'ai même cru entendre les battements de son cœur fatigué.

J'aperçus une cour aux grilles ouvertes, éclairée d'une faible lumière. Je m'en approchai et entrai, refermant la porte derrière moi. À l'intérieur, l'obscurité était totale, mais j'entendis un gargouillis, peut-être la traduction de ces battements de cœur, mais sous la forme d'une autre substance : non pas du sang, mais de l'eau, peut-être. Comme une roue de moulin ? Mais c'était aussi un son métallique. Le bruit d'un billet de métro entrant dans le tourniquet ? L'obscurité et le son grave qui régnait en arrière-plan la nuit me le suggéraient.

-Il y a beaucoup de monde.

La voix m'a surpris ; déformée, neutre.
« Excusez-moi », dis-je en fixant l'obscurité. La lumière que j'avais cru apercevoir plus tôt avait disparu lorsque la porte s'était refermée. Une lampe s'était-elle éteinte à ce moment-là, ou était-ce le lampadaire qui vacillait comme dans un miroir ? Un miroir à cet endroit ? Je me suis souvenu que les miroirs reflètent aussi l'obscurité.
Un homme me suivait, et j'avais peur.
J'ai alors entendu la personne qui m'avait parlé se lever et s'approcher de moi. J'ai reconnu le bruit de bottes usées.
- Que fais-tu ici, Ceci ?
Je ne pouvais pas voir son visage, mais j'ai finalement reconnu sa voix, et je pense que j'aurais éclaté en sanglots, par pure bêtise, par pure sentimentalité exaspérée.
— Fabio ? Que fais- tu ici ?
Il alluma une allumette et je vis son visage émacié, sa barbe hirsute et ses yeux voilés. Il recula d'un pas et alluma une lampe à pétrole. Il s'assit sur un banc en bois et me fit signe de m'asseoir à côté de lui. Je m'exécutai, pris sa main et lui demandai ce qui s'était passé. Je ne l'avais pas revu depuis nos adieux à la rédaction, mais cela ne faisait pas plus de deux semaines. Ce n'était pas si long pour le voir dans un tel état. Comme il ne répondait pas, je décidai de lui laisser le temps. Je remarquai que l'endroit autour de nous était aménagé pour un long séjour : un matelas recouvert de plusieurs couvertures, un radiateur à gaz, une casserole et une poêle posées sur une étagère faite de caisses à légumes, l'appareil photo de Fabio et les quatre livres qu'il emportait toujours avec lui en voyage, dont **South America* d'Agustín Álvarez* et * *David Copperfield* * de Dickens. Ainsi, disait-il, il pouvait comprendre ce qui nous arrivait, à nous autres Latino-Américains.
Il prit ma main et la posa sur son ventre. Je redoutais une intimité non désirée, mais je me trompais. Mes doigts effleurèrent ce ventre qui avait fait couler beaucoup d'encre à la rédaction, mais qui était maintenant plus gros, et pourtant le corps de Fabio semblait amaigri. Je fis un geste pour retirer ma main quand je sentis un mouvement sous ma peau. Il la serra fort. Je vis la douleur sur son visage, et je crois que ma main l'apaisait, ou du moins l'idée

qu'une autre main ressente la même chose. C'était un réconfort que Dieu ne pouvait donner.
—Je vais mourir, Ceci. Ils vont sortir.
— De quoi tu parles ? Arrête de dire des bêtises et rentrons à la maison, Bernardo va te surveiller.
- Laissez ce pauvre type tranquille, il a déjà assez à faire avec vous.
Je l'ai regardé, partagée entre le rire et les larmes que je retenais depuis si longtemps. J'ai fait les deux à la fois, et quand Fabio s'est approché, m'a embrassée sur la joue et a essuyé mes larmes, j'ai su qu'il était sérieux. Ou qu'il était fou. Ou que j'étais folle de le croire. Car ce qu'il m'a raconté était incroyable, aussi incroyable qu'un voyage sur la lune ou la métamorphose d'une chenille en papillon.
« C'était cyclique », expliqua-t-il. « Il y en a beaucoup d'autres comme eux, des centaines, des milliers, peut-être. » Il me parla de la famille Larrière . Je lui racontai l'histoire de la vieille dame et de son petit chien. Il éclata de rire.
« Ils la gardent enfermée dans le manoir parce qu'elle est sénile. Personne ne croit une vieille femme décrépite, et si elle est issue d'une famille noble, on ferme les yeux et on l'ignore. Elle est comme un ruisseau qui coule sans cesse sans que personne ne s'en aperçoive, et personne ne voit qu'il emporte des corps et d'autres choses au milieu de toute cette immondice. »
Il se tut, et nous entendîmes les sirènes d'une ambulance. J'ai raconté un jour à Bernardo qu'une nuit, au lit, alors que deux ou trois ambulances passaient à toute vitesse, j'avais cru entendre les sirènes hurler, et que j'en avais vraiment saisi le pouvoir de fascination dans cette rêverie. Je me sentais irrésistiblement attirée par elles, au point d'éprouver une envie irrésistible de me lever, de regarder par la fenêtre et de partir. C'est ce que je pensais maintenant, avec Fabio à mes côtés.
« C'est mon tour maintenant », dit-il. « On attend ici que ça arrive ; on est près de l'eau… »
— Et ce bruit métallique, comme des rails de train ?
C'est l'écho du métro venu d'ailleurs, du tunnel creusé sous le Riachuelo lorsque la province et le pays projetaient d'étendre le métro jusqu'à la région de Buenos Aires, un projet resté au point mort. Parfois, je l'imagine comme un ciel d'avortements difformes pleurant et hurlant en silence, le tout sur un fond

rose au-dessus d'un rêve bleu, tandis que des chérubins vont et viennent changer des couches souillées de merde et de sang.
Nous avons ri. Je lui ai demandé pourquoi lui, c'est-à-dire la raison pour laquelle il était simplement l'un des leurs.
« C’est pour la même raison que tu souffres, Ceci. On ne choisit pas ses maladies, même si parfois on a l’impression de les avoir provoquées. Mais le monde ne choisit que celles qu’il veut bien reconnaître, car cela sert ses intérêts, pour une raison ou une autre – principalement économique, bien sûr, excusez-moi pour cette banalité. La société est sujette aux mêmes dysfonctionnements psychologiques que tout individu : elle refoule ce qu’elle ne veut pas voir, ce qui la blesse, ou ce qu’elle ne comprend tout simplement pas. Que fait-elle de la mort ? Elle la dissimule sous l’encens et les récompenses ou les punitions, ou elle l’ignore sans la nommer, ou encore elle recourt à des euphémismes comme « décès » et « décède ». Il existe d’autres termes, plus techniques et modernes, mais plus vagues, qui ne disent absolument rien, comme « cessation des fonctions vitales ». On entend tout cela dans chaque interview qui suit un accident de voiture ou une fusillade, de la part des médecins, des policiers et des représentants du gouvernement. »
« Les mots cachent », ai-je dit.
Les mots sont des fantômes, Cecilia. Mais nous ne pouvons pas vivre sans eux.

Nous sommes restés éveillés à discuter jusqu'aux petites heures du matin. Il m'a dit que la caserne avait toujours servi à dissimuler ce qu'il appelait la phase du cycle.
— Est-ce pour cela que l'on voit des reportages sur les rats et toutes sortes d'insectes ?
-Il y en a toujours eu dans ces régions, bien sûr, ce n'est pas un hasard si nous vivons près du Riachuelo, et de temps en temps, quelque chose apparaît pour combler les lacunes de l'actualité.
Je repensais aux charrettes qui transportaient les ordures jusqu'au fleuve et à celles qui revenaient en ville chargées de marchandises déchargées des navires. Ces chariots étaient encore tirés par de vieux chevaux bais dont les rênes étaient tenues par les mains calleuses d'hommes, eux aussi âgés,

comme des fantômes d'un autre siècle. Mais c'étaient encore des hommes de chair et de sang qui s'arrêtaient de plus en plus souvent pour uriner et qui, à la fin de la journée, entraient au bar pour boire de la grappa, un gin, et s'assoupir dans leur fauteuil, un bras sur la table, le verre au bout de la main, la tête penchée sur une épaule, ronflant jusqu'à ce que le serveur les réveille. Et pendant tout ce temps, à l'intérieur d'eux, ces êtres s'agitaient sous l'effet de l'alcool. Mais l'alcool leur faisait du bien, car il les berçait et leur faisait oublier.

- Quand cela va-t-il se produire ?

« À tout moment », répondit-il.

Nous nous sommes allongés sur le matelas. Il m'a serrée dans ses bras et j'ai posé ma tête sur sa poitrine. J'ai posé une main sur son ventre, car je savais que c'était agréable, et je n'avais pas peur de ce qui bouillonnait en moi, une sorte de révolution, une guerre. J'entendais les bruits des champs de bataille, les charpentes qui s'entrechoquaient et qui faisaient bouillonner le sang de Fabio comme les vagues d'une mer déchaînée. J'ai embrassé sa barbe, puis ses lèvres. Il me semblait voir l'homme qui courait dans les rues des villes en pleine guerre civile sous les dictatures, ou dans les champs des rebelles en Colombie ou à Cuba. Je l'admirais, c'est vrai, et je l'enviais, d'une certaine façon. Et ces deux sentiments se mêlaient tellement que c'était une forme d'amour. Je ne pensais pas à Bernardo et à sa patience irascible, cette contradiction qui m'attirait tant.

Fabio a répondu à mon baiser.

Il se déshabilla malgré le froid, comme s'il se préparait à la mort. Je vis son ventre nu, la peau fine et recouverte de poils frisés, et je le laissai se hisser sur moi et baisser mon sous-vêtement. Je le sentis bouger tandis que Fabio pénétrait en moi, tel une armée déferlant sur ma peau, conquérant des terres et instaurant la civilisation d'un nouveau gouvernement.

Quand il eut fini, il me regarda en me griffant le visage avec sa barbe. Il y avait de la tristesse dans sa voix, et je sais ce qu'il aurait dit si je l'avais laissé faire, mais je lui couvris la bouche de ma main.

Peu après, la douleur commença. Il se tordait de douleur, se mordant la lèvre pour étouffer un cri. Je faisais les cent pas dans la baraque, désespérée. Devais-je aller chercher un médecin ? Je ne pouvais pas le laisser mourir

ainsi. Je ne pouvais plus croire à toutes ces illusions. J’allais trouver un téléphone et appeler l’hôpital, mais en ouvrant la porte, je vis que l’aube pointait déjà et j’entendis un cri rauque et bref s’échapper de la gorge tendue de Fabio. Et avec la lumière qui inondait la pièce, chassant miraculeusement les craintes de la nuit, je vis les insectes envahir la baraque comme une mer débordante. Ils se dirigeaient vers la porte, mais la lumière les arrêta, comme une marée s’arrêtant brusquement sur la plage. Puis, au loin, j’entendis le grondement du métro matinal résonner dans le tunnel, emportant hommes et femmes vers leur travail en ville. Les insectes se faufilaient dans les recoins et disparaissaient par les trous qui menaient à tous les points de la ville, nous encerclant derrière les fines couches de ciment que nous avions construites pour nous protéger.

Le corps de Fabio était un sac vide, semblable à ce sac de jute où le gardien de la place avait mis le chien mort.

J'ai retraversé les rues encore embrumées par le petit matin en direction de l'arrêt de bus. Il n'y avait encore personne. J'ai attendu jusqu'à six heures du matin, puis je l'ai aperçu au loin. J'ai alors senti un chien me renifler la jambe. Je l'ai regardé ; il me fixait avec pitié. Il était blanc, et j'ai compris qu'il ne me regardait pas vraiment, car il était aveugle. Il s'est contenté de renifler mes chaussures et a semblé rester sur le trottoir. Puis il est revenu et a attrapé quelque chose qui courait le long du bord du trottoir. Il l'a mâché, et quoi que ce soit, il a craqué comme une carapace d'insecte.

Avant de monter dans le bus, j'ai nettoyé la semelle de mes chaussures sur le carrelage, au cas où il en resterait ; il ne s'agissait pas d'envahir le bus avec les créatures de la nuit.

LES VOIES

1

J'ai reçu deux appels ce jour-là. Je vivais encore chez mes parents à Mataderos, à quelques rues de l'ancienne maison de mon père. Un an après le mariage de ma mère avec Renato, nous avions déménagé à quinze rues de là, loin des odeurs de viande et de sa brutale sagesse. Tous deux étaient enseignants, et leur foi dans le savoir puisait dans les livres, dans la sagesse de la logique écrite, qui avait l'avantage de la multiplicité : la raison et l'imagination s'y unissaient pour créer des théories presque vivantes. Et toutes ces étagères chantaient les louanges des mondes qu'elles avaient créés, si différents de la mélancolie de mon père, aujourd'hui disparu, dont le souvenir était une plaie ouverte comme sa main blessée, laissant apparaître tendons et muscles déchirés, os brisés et les vieux fils avec lesquels les chirurgiens avaient tenté de réparer l'irréparable.
Le souvenir de la viande était inévitable, bien sûr, et son parfum imprégnait les pensées de chacun, sauf celles de Renato. C’est pourquoi Maman se laissait séduire par l’arôme parfois rance de l’eau de Cologne après le rasage du professeur qu’elle avait épousé, ou par l’odeur de renfermé des costumes où elle retrouvait des boules de naphtaline, vestiges de l’hiver précédent. Mais ces odeurs étaient des reliques d’une époque révolue où la raison primait sur la chair : il n’y avait ni couteaux ni haches, et les voix rauques des hommes se muaient peu à peu en un chant harmonieux de sons et de mots.
La voix de la raison s'incarnait dans celle de Renato lorsqu'il lisait des histoires ou des essais le samedi soir, quand l'électricité était souvent coupée pendant des heures et que la seule lumière provenait des lampes à pétrole qui éclairaient les fenêtres, défiant l'hiver qui s'installait déjà sur les trottoirs. Le vent était sa voix, hurlant, personnifiant les scènes que Renato lisait, tandis

que maman et moi écoutions, plongées dans un monde que nous préférions au souvenir lointain mais persistant des Tejadas.
Mais l'odeur persistait, tourbillonnant dans la pièce, même si nous faisions semblant de ne pas la remarquer.
Et c'est cette odeur que j'ai remarquée après avoir décroché le téléphone peu après midi. Le lundi, je reste généralement chez moi à relire des articles et des éditoriaux, que je rends tard dans la journée. C'était la rédaction ; j'ai reconnu la voix aiguë de Braulio et j'étais surpris qu'on m'appelle à cette heure-ci.
- Ceci ? Tu dois aller couvrir un accident.
— Vous plaisantez ? Scarfionne et Marizza ne s’en occupent pas ?
Les Italiens sont là depuis ce matin, mais il y a beaucoup de monde à interviewer. Le patron l'a envoyé, c'est tout. Dépêche-toi , Beltrame est déjà sur place.
Beltrame lui-même couvrant l'actualité ?
— Mais que s'est-il passé ?
« Une catastrophe », a déclaré Braulio. « Un train a percuté un bus scolaire. »
C'était la pire chose qui pouvait m'arriver un lundi : voir du sang et des corps mutilés, et en plus de cela, écrire à ce sujet.
J'ai enfilé un manteau et une écharpe ; on était en août. J'ai fouillé dans mon sac à main à la recherche de mouchoirs, dont je savais que j'aurais besoin à cause du vent glacial de cet après-midi-là, ainsi que de mes cahiers et de deux ou trois stylos. J'ai dit à maman que je travaillais tout l'après-midi et que je ne serais probablement pas de retour avant le soir.
« C’est à cause de l’accident de Quilmes ? » demanda-t-il. Il savait que j’étais dans la cuisine, à écouter la radio ou à regarder la télévision. Il ne voulait rien savoir avant d’arriver sur place. J’ai répondu oui et je suis sortie, refermant la porte derrière moi avant qu’il ne puisse me poser d’autres questions.
Il m'a fallu une heure pour arriver. J'ai croisé des ambulances, peut-être les dernières à quitter les lieux de l'accident, en longeant le pâté de maisons menant au passage à niveau. La police m'a demandé mes papiers, mais il y avait déjà trop de journalistes de télévision en direct, d'autres à la radio et de nombreux journalistes de la presse écrite. J'en connaissais quelques-uns qui m'ont ignoré. Ils faisaient tous des allers-retours le long des voies, prenant

des photos du train arrêté à près de 100 mètres du passage à niveau. Les barrières étaient détruites. Et je crois qu'il y avait des centaines de morceaux de métal éparpillés autour du train, sur les voies et aux alentours. C'est dans cet état que le bus avait été réduit, évidemment, en morceaux de tailles diverses. J'ai interrogé les badauds qui n'avaient pas tenu compte du marquage mis en place par la police et les pompiers pour dégager la zone pour les opérations de secours. Ils m'ont dit que seule la partie avant du bus était restée à peu près intacte. Les pompiers avaient secouru plusieurs enfants vivants mais grièvement blessés, et que certains avaient réussi à sortir avant l'accident. Mais il y en avait près de 30 à l'intérieur.
Des voisines pleuraient tout en continuant à parler. J'écoutais et prenais des notes. La bruine a fini par humidifier le papier, et je l'ai remis dans mon sac. Les femmes disaient :
« J'ai tout vu, mademoiselle. J'ai vu le bus s'arrêter au milieu des voies. Le chauffeur était paniqué, le moteur ne redémarrait pas. Plusieurs hommes sont montés pour aider les enfants à descendre, mais ils étaient tous hystériques et n'ont réussi à en faire sortir que six ou sept avant l'arrivée du train. C'est à ce moment-là que j'ai fermé les yeux et que je me suis détournée. Je ne pouvais pas regarder ça, mon Dieu… »
La femme pleurait et deux autres personnes la prenaient dans leurs bras.
-On raconte qu'un médecin a secouru une personne qui se cachait sous le tableau de bord du bus.
J'aurais peut-être eu l'occasion de l'interviewer, mais il était plus probable que quelqu'un d'autre me l'aurait déjà fait. J'ai remercié les dames et me suis mise à marcher le long des voies. La locomotive me semblait un vieux mastodonte blessé, mais je devais faire attention où je mettais les pieds. Je portais des chaussures à petits talons et je maudissais ma stupidité de ne pas avoir pris de bottes. Il y avait de la boue pleine de terre, de papiers, de carton, et surtout de métal et de verre. J'ai aperçu le seul morceau du bus qui était resté relativement intact, là où se trouvaient le chauffeur et le garçon secouru. J'ai sursauté quand quelqu'un a appelé mon nom. C'était Beltrame, vêtu d'un imperméable et d'un chapeau. Sa cravate était dénouée et il avait l'air inquiet.

-Merci, Ceci, nous avions besoin d'une femme pour donner un peu d'émotion à l'information.
-Ne me faites pas rire, Bautista, ce dont vous aviez besoin, c'était de sensationnalisme.
« Voilà à quoi servent les hommes, Ceci. Ceux qui vomissent restent à la rédaction, comme ce pédé de BBraulio ; ceux qui ne ressentent rien sont là, et ils vont écrire des inepties. J’avais besoin de toi, ma chérie, parce que tu sais écrire. »
Il tenta de me séduire par la flatterie au milieu de cet amas de décombres, de métal et d'ossements. Car c'est seulement à ce moment-là que je réalisai que l'odeur de chair brûlée était partout, mais surtout, l'arôme de chair en décomposition. Combien d'heures s'étaient écoulées ? Assez pour que le froid typique de l'hiver de Buenos Aires commence à faire son œuvre sur les restes.
J'ai quitté Beltrame et continué à marcher. Les gens me racontaient des choses que je n'avais pas demandées : leur école, leur lieu de résidence, l'identité de leurs parents, leur comportement, leur apparence et leurs loisirs. Les femmes connaissaient presque tout le monde, et la réalité m'a alors frappée de plein fouet : certaines étaient sans doute les mères des blessés ou des morts.
J'ai croisé un pompier qui discutait avec une infirmière ou un médecin, je ne sais plus exactement. Je lui ai demandé les chiffres. Il me semblait important d'avoir des paramètres de référence : l'ampleur de la tragédie était proportionnelle au nombre de victimes.
« Nous n'avons pas de chiffres officiels, mademoiselle, mais sans compter ceux qui ont été secourus avant l'accident, nous avons sorti cinq garçons très grièvement blessés, et les autres », dit-il en regardant l'autre, « que voulez-vous que je vous dise ? Nous ne pouvons pas les compter précisément, il y a différents groupes, vous comprenez. »
J'ai compris, et un instant, j'ai cru que j'allais fondre en larmes. Je ne l'ai pas fait, car je ne le voulais pas ; j'ai pris une profonde inspiration pour me calmer, et le remède était pire que le mal. Les odeurs dont j'ai parlé plus tôt m'ont envahi les poumons, intensifiées par le souvenir : le sang sur les trottoirs autour de l'abattoir, le pus dans la plaie de mon père, et les gémissements de ma mère la nuit après avoir apaisé les inévitables

lamentations de mon père, qu'il ne parvenait pas à faire taire malgré tous ses efforts. Au final, il n'était qu'un homme, comme ces garçons devenus à présent des proies pour les vautours. Car c'est ce que nous étions, nous, les journalistes, et aussi les curieux qui rôdaient comme des mouches, à l'affût.
Il y avait un homme, pas très grand, mince, avec des cheveux noirs et bouclés et une barbe clairsemée, debout près des voies ferrées, les mains derrière le dos, à demi penché, le regard baissé. Je l'observai un moment, intrigué par sa façon si absorbée par ses pensées. En m'approchant, je compris ce qui avait attiré son attention. D'abord, je n'avais pas remarqué mon attitude brusque, voire insolente, mais quand il fut trop tard pour réparer les dégâts que j'avais causés, plus qu'à lui, je m'en suis rendu compte. J'étais en colère uniquement contre mon propre rôle dans ce scénario digne d'un film catastrophe, avec tous les clichés habituels , mais où le sang était le sang et le fer le fer. Et l'os que cet homme observait – ou contemplait, me dis-je pour exprimer ma colère et mon ressentiment – était un pied sectionné à la cheville, encore chaussé d'une chaussette et d'une chaussure d'écolier.
« Vous vous amusez bien ? » ai-je demandé en m'approchant.
Il fut surpris, tellement absorbé, tellement attiré par ce qui semblait être un fétiche pour lui.
« Pas exactement, mais j'y réfléchis », répondit-elle. Sa voix était calme et triste, à l'image de ses yeux sombres.
- Dans quoi ?
-Quelle est la cause de tout cela : le dessein de Dieu ou les machinations des hommes ?
« Dieu est une illusion créée par les machinations des hommes pour se soustraire à leurs responsabilités », ai-je répondu aussitôt, comme si nos pensées étaient en parfaite harmonie depuis avant même notre rencontre.
— Elle parle des « hommes » au sens genré, je crois. Les femmes aussi font des ravages, peut-être pas de façon aussi catastrophique dans l'immédiat, mais certainement à long terme.
-C'est vrai, monsieur…
— Docteur Bernardo Ruiz, mademoiselle. Vous devez être de Radar, je vous ai vue parler à Beltrame. Écrivez-vous aussi des romans ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de laisser échapper un petit rire, que j'ai tenté de dissimuler en me couvrant la bouche au cas où d'autres personnes me regarderaient. Il y avait des photographes partout.
« J’accepte le défi, docteur. Et vous, que faites-vous ici ? » Je pris conscience de ma propre stupidité, mais aussi de la confusion que cet homme m’avait causée.
Il haussa les épaules et ouvrit les bras comme pour souligner l'évidence.
— Une certaine expertise en matière de criminalistique, si l'on peut dire, pour le gouvernement provincial.
Nous nous sommes regardés un instant en silence, puis il s'est penché sur le pied mort. Il a ôté la chaussure et la chaussette. Le pied d'un garçon de dix ans, blanc, couvert de sang séché, les orteils terminés par de longs tendons comme des cordes sectionnées, qui pourtant résonnaient dans le silence comme une guitare pincée par des doigts de fer ou d'acier, les éléments d'une mort rapide et moins douloureuse, la mort par la lame.

2

C’est ainsi que j’ai rencontré Bernardo, mais c’est une autre histoire. Je suis rentré tard, vers deux heures du matin. Je suis passé à la rédaction et j’ai commencé à comparer mes notes avec celles de mes collègues. Nous avons convenu d’écrire des articles différents, et j’ai eu, comme toujours, le texte sentimental. Mais je me souvenais encore des mots et des visages des femmes qui parlaient et pleuraient, et des médecins – j’ai pensé à Ruiz – dont l’incroyable froideur masquait le désarroi profond qui les habitait. Maman dormait déjà ; elle était habituée à tout cela. Après tout, elle avait été une manifestante de gauche sur la place de Mai, brandissant des bâtons en forme de faucilles.
Alors que j'étais déjà couchée, épuisée, je l'ai entendue me dire depuis sa chambre :
—Votre amie a appelé plusieurs fois, elle semblait très angoissée.

Renato grogna et sa mère lui répondit par un monosyllabe.
« Qui ? » ai-je demandé.
-Une certaine Graciela.
Je n'y ai pas trop prêté attention ; je ne me souvenais de personne portant ce nom et j'étais épuisée. Mais à 3 h 30, le téléphone a sonné. J'ai le sommeil léger ; je me repose, mais je reste vigilante, et c'est encore pire depuis que je travaille au journal. C'était pour moi, de toute évidence. Un nouveau caprice de Bautista.
-J'y vais, maman.
Je me suis levé et je suis allé dans la salle à manger où se trouvait le téléphone sur une haute table en bois, avec une nappe tricotée achetée à Cordoue et un carnet avec un stylo attaché par un fil.
-Bonjour.
J'ai entendu le cri de soulagement d'une femme. Je l'ai laissée finir, et elle a dit :
- Cécilia ! Ils les ont tués, ils ont tué mes garçons !
Il est inutile de décrire toute la conversation, un échange de messages décousus qui, peu à peu, se sont éclaircis à mesure que je comprenais qui elle était et de quoi elle parlait, et qu'elle structurait ses idées. Nous avons longuement parlé, moi assise sur le canapé, le fil du téléphone à sa portée. Quand j'ai raccroché, le jour se levait déjà. Je me suis endormie en observant le visage de mon père, Renato, qui se rendait à la salle de bain en caleçon long, sa poitrine pâle et clairsemée me regardant avec pitié et colère. Je prenais un petit-déjeuner rapide et partais prendre le bus pour l'école où j'enseignais ; ma mère continuait de dormir jusqu'à neuf heures, heure à laquelle elle s'occupait des tâches ménagères essentielles avant de commencer son service de l'après-midi. Le professeur d'histoire et l'institutrice – c'étaient mes parents, et je m'endormais en pensant à ces parents qui n'étaient plus parents, leurs enfants étant morts.
Je me suis réveillé tard, peut-être à la même heure que l'accident, vingt-quatre heures plus tôt. J'ai vu la lumière filtrer à travers le rideau que j'avais laissé ouvert la veille. J'ai entendu le silence de la maison. Il devait être midi, car personne n'était là ; maman partait toujours tôt pour l'école, de peur d'être en retard. Les coutumes, me disais-je, disparues, éradiquées, ou tuées

par l'apathie. Et j'ai pensé à ces fous qui s'accrochent à ces vestiges du passé comme à un laissez-passer, jusqu'à l'obsession. Mais l'obsession peut être salut ou suicide.

J'ai pris mon petit-déjeuner en feuilletant le journal du matin. Tout était impeccable, comme on pouvait s'y attendre d'un journal sans sensationnalisme, qui conservait sa troisième place des ventes précisément grâce à cela. Il fallait reconnaître à Beltrame un certain mérite, cette intuition pour ce qui était approprié et discret. Un conservatisme frôlant l'humanisme. Au-delà, l'incertitude. Plus près, une certitude illusoire. Car même lui ignorait ce que les autres – eux – voulaient, attendaient, projetaient. Ses propres mains, en tant que rédacteur en chef, étaient liées, ou ancrées au fond d'une rivière boueuse. La rivière où l'on jetait les morts et les excréments des vivants. La rivière qui coulait si lentement vers la mer, incapable de porter le poids des années. Et lorsque les eaux atteignirent enfin la mer, l'immensité n'apporta aucun soulagement, mais la douleur du néant, la complicité du silence et la nausée.

La conversation téléphonique au petit matin me semblait irréelle, comme si je m'étais endormi devant un film. Je me souvenais de Graciela, mais je l'avais presque oubliée après toutes ces années. Nous avions été au lycée ensemble, car ses parents vivaient à Buenos Aires à l'époque. Maintenant, elle habitait à Quilmes, tout près du passage à niveau où l'accident s'était produit. C'est pour cela qu'elle appelait. Deux de ses élèves particuliers étaient décédés. Au début, j'ai cru que c'était la fin, mais je ne comprenais pas pourquoi elle me recontactait après si longtemps – près de dix ans s'étaient écoulés. J'ai fini par comprendre, après l'avoir calmée et l'avoir fait asseoir – je suppose qu'elle l'a fait, sur une chaise près du téléphone, chez elle à Quilmes – qu'elle donnait des cours de dessin et de peinture. Elle connaissait ces garçons depuis deux ans et s'était attachée à eux. Je pensais avoir accepté la tristesse de ses paroles et le réconfort qu'elle m'offrait, mais elle m'a vite de nouveau déstabilisé.

« Ils les ont tués », m'a-t-il dit.

-Je ne comprends pas ce que vous voulez dire…

« Les Ténébreux les ont tués par jalousie ; ils font toujours la même chose. Ils tuent ceux que j'aime. »

J'ai pris une profonde inspiration et je me souviens l'avoir imaginée assise, tendue, le corps raide, la main crispée sur le combiné du téléphone comme s'il s'agissait d'un morceau de fer. Elle était blonde, tirant sur le roux, et avait de nombreuses taches de rousseur, du moins quand je l'ai rencontrée. Elle était jolie, certes, mais très timide ; les autres filles l'appelaient « princesse » à cause de son côté distant. C'était une individualiste — peu de gens le comprennent à cet âge-là, et encore moins plus tard, je crois. Ce sont celles qui se sentent bien seules parce qu'elles ont un monde intérieur si vaste qu'il menace toujours de déborder, et quand cela arrive, elles appellent ça de la folie.

Ce même jour, le téléphone sonna de nouveau plusieurs fois. Je laissai passer les premiers appels, car je savais que c'était elle. J'avais décidé de l'ignorer, mais un pincement de remords me taraudait. Finalement, au cinquième appel en moins d'une heure, je répondis. Sa voix était plus calme et elle me demanda si je pouvais l'accompagner à la veillée funèbre des garçons cet après-midi-là. Je ne pouvais refuser, et c'était aussi l'occasion idéale d'écrire un nouvel article. Les mots s'accumulaient dans ma tête depuis la veille. Beltrame avait toujours raison quand il disait que la tragédie me convenait, comme le deuil convenait à Elektra. Nous convînmes de nous retrouver chez elle. J'en informai la rédaction et surpris Bautista exprimer sa satisfaction de voir ses intuitions concernant mes talents confirmées – et il ne parlait pas de mes talents littéraires. Je le laissai convaincu de cela, car je n'étais pas convaincue du contraire.

Je suis allée ouvrir la porte quand la voiture du docteur Ruiz est arrivée. Il avait appelé plusieurs fois cet après-midi-là, des personnes que je croyais être des proches de Graciela. C'était la première fois que nous sortions ensemble, pour une veillée funèbre.

Durant le voyage, je lui confiai ma surprise de voyager dans une Torino flambant neuve, chose inattendue vu le statut formel d'un médecin. Il me raconta que, depuis toujours, il avait cherché à faire tout ce qu'on n'attendait pas de lui, mais qu'il avait toujours cédé aux conventions. Son père, médecin de campagne et éleveur à la rigueur quasi militaire, lui avait inculqué le sens des responsabilités et un sentiment de culpabilité. Il ne parvenait pas à se

défaire de cette dernière, surtout. Avec le temps, je comprendrais qu'il avait raison, car il connaissait mieux que quiconque ses propres limites : il se les imposait lui-même. Et la Torino, bien sûr, finirait elle aussi par y succomber, tôt ou tard.

Nous sommes arrivés chez Graciela, une maison de style anglais, pas très grande mais très bien entretenue, avec une façade étroite et haute et un toit ombragé par deux pins. Nous avons sonné et entendu des pas sur le parquet, que j'imaginais ciré et brillant. Un homme mince aux larges épaules a ouvert la porte ; ses bras étaient forts, à en juger par la force de sa poignée de main.

-Bonjour, Cecilia. Merci beaucoup d'être venue.

En le présentant au docteur Ruiz, je me demandais qui était cet homme qui me traitait avec une telle familiarité.

« Tu ne te souviens pas de moi ? » demanda-t-il en me souriant. « Je suis le frère de Leandro. »

— Excusez-moi , ça fait tellement longtemps… mais je ne crois pas vous avoir vraiment bien connu.

Mes parents étaient séparés depuis notre enfance ; je vivais avec mon père à Haedo et avec ma mère à Leandro.

Tandis qu'il nous invitait à nous asseoir, je jetai un coup d'œil autour de moi, remarquant le parquet, usé et ébréché dans les coins, et surtout les innombrables bibelots et objets indescriptibles qui ornaient les étagères : de la porcelaine, des poupées de toutes sortes, de toutes matières et de toutes tailles, des assiettes accrochées aux murs, des vases de toutes formes, de petits elfes et des trolls qui se faufilaient entre les livres d'une bibliothèque débordante. Je vis Ruiz observer la même chose, et nous échangâmes un regard inquiet, nous souvenant de notre brève conversation à propos de Graciela.

Ricardo attendit un instant, comme gêné par tous ces bibelots qui dénaturaient l'intérieur noble de la maison. Les murs étaient couverts de tableaux, certains des reproductions qu'on trouvait dans la salle d'attente de n'importe quel dentiste ou avocat, d'autres des originaux de Graciela. J'y reconnus sa signature et je les appréciai. Leurs couleurs étaient douces, les figures indistinctes, hommes ou animaux, et les paysages n'étaient pour la plupart qu'un mélange d'ombres dans toutes les nuances de gris. Et c'était là

le talent, pensai-je. Trouver de nouvelles façons de représenter les innombrables formes de la tristesse.
-Je me souviens du bal que nous avons organisé pour récolter des fonds pour le voyage de fin d'études, c'était à Morón, je crois, dans la maison de campagne de mon cousin.
Ricardo rit en se tapotant la cuisse avec joie. Il portait un costume bleu qu'il ne devrait porter qu'aux veillées funèbres et aux mariages, et des pièces de tissu aux coudes et aux genoux laissaient présager une usure inquiétante.
Comment aurais-je pu oublier ! Leandro m'avait invité, et comme nous sommes arrivés chez moi aux aurores, nous y avons passé tout le week-end. Lundi, papa et moi avons emmené Leandro chez maman, qui était furieuse contre tout le monde, et bien sûr contre papa. Ils se sont disputés en pleine rue. Leandro et moi, qui ne nous étions plus beaucoup vus, sommes rentrés en courant chez Leticia. Sa maison de campagne était magnifique, entourée de champs le long de la voie ferrée de Sarmiento. Elle nous a en quelque sorte hébergés dans une des remises, qui servait de pépinière et d'atelier de menuiserie. Nous y sommes restés toute la semaine, jusqu'à ce que papa vienne nous chercher, furieux lui aussi, car nous ne lui avions rien dit – il a même amené un policier. Je crois que c'est Oscar, le jardinier, qui nous a dénoncés. C'était un peu bizarre et toujours irritable, mais il avait des photos pornographiques qu'il nous montrait tous les soirs de la semaine. Quand papa l'a découvert, il y a eu une énorme dispute avec les parents de Leticia. Après avoir été licencié pour cette raison, je suppose qu'il a rejoint le collectif, je crois.
Bernardo savourait l'anecdote tandis que je me demandais où pouvait bien être Graciela, que cet homme perdait son temps, retardant autant que possible la visite à la veillée funèbre.
Ruiz dit en fronçant les sourcils, sa barbe sombre contrastant fortement avec les cheveux bruns, presque blonds, de l'autre homme, ses yeux clairs ressemblant à ceux de Leandro, mais rien de plus.
— Excusez-moi , Ricardo, mais je me demandais… c’est sûrement une coïncidence… ce ne peut pas être une si grande coïncidence… Quel était le nom de famille de cet Oscar, le jardinier ?

« Ça va me tuer, je crois que je ne l'ai jamais su… enfin… attendez . » Il se frotta le menton et passa une main dans ses cheveux, les ébouriffant sans s'en rendre compte. Il claqua des doigts et dit :
— Méndez ! Maintenant je me souviens, regarde comme les choses évoluent, après les avoir oubliées pendant si longtemps, juste maintenant, quand on s’y attend le moins…
J'aimais sa simplicité. Sa logique était limpide, et elle possédait la naïveté nécessaire pour s'émerveiller du monde sans chercher à le changer. L'acceptation est une forme de sagesse. Elle faisait des travaux d'entretien, toutes sortes de choses. Là, chez Graciela, elle était venue poser du papier peint et des tapis, et elle était restée pour tout réparer, sauf cette femme qu'elle aimait trop pour la changer. La singularité de Graciela ne résidait pas dans son apparence, mais dans ce qu'elle dissimulait et qui se reflétait dans ses peintures.
J'allais enfin lui poser la question lorsque Ruiz m'interrompit en posant une main sur la mienne. Un signe d'affection qui, cette fois, n'était qu'un geste professionnel.
« C’est le chauffeur, Cecilia, j’en suis sûr. Le même âge… » Et se tournant vers Ricardo, il dit : « Avez-vous le journal d’aujourd’hui ? »
-Oui, il était devant la porte ce matin, mais je l'ai caché pour qu'elle ne…
Il alla à la cuisine le chercher et revint. Ruiz l'ouvrit et regarda les photos. Il le posa sur la petite table après avoir déplacé un tas de bibelots.
- C'est tout ?
Le même type, quelques années plus âgé et plus gros, mais toujours ce visage rond comme la lune. Je me souviendrai toujours de la tête qu'il nous faisait, à Leandro et moi. Quand ils l'ont mis à la porte, mon père nous a raconté que le policier qui l'accompagnait avait dit que Méndez avait fait de la prison plusieurs fois, pour ivresse, mais aussi pour des histoires bizarres avec des enfants… vous voyez ce que je veux dire.
Alors c'était elle, la conductrice du bus scolaire, me dis-je. Elle regarda les deux autres, qui s'étaient tus, non pas à cause de moi, mais parce qu'ils observaient Graciela qui descendait les escaliers, et qu'ils entendaient sans doute tout. Elle portait une simple robe noire, ses longs cheveux lâchés, moins roux qu'avant, mais avec des reflets charbonneux qui faisaient ressortir

ses taches de rousseur et ses yeux clairs, d'un bleu indéfinissable. Elle s'approcha de nous et me serra dans ses bras un long moment. Les hommes s'éclaircirent la gorge, comme ils le font presque toujours lorsqu'ils sont mal à l'aise, mais nous nous sommes enlacés comme si dix ans n'avaient pas passé, et comme si une affinité s'était même développée pendant tout ce temps, une affinité qui n'existait pas auparavant.
« Merci », dit-elle à voix basse. Elle s'assit sur le canapé à côté de son petit ami, du moins je le supposais ; j'ignorais depuis combien de temps ils se connaissaient. Ricardo écarta les coussins inutiles, les peluches et autres bibelots pour lui faire une place.
« Et qu'est-il arrivé à cet homme ? » demanda-t-il.
« Il est mort », a déclaré Ruiz. « Un collègue doit procéder à l'autopsie à la demande du juge, au cas où il aurait été ivre ou quelque chose comme ça. »
J'ai noté mentalement ce détail pour y revenir plus tard : comment un homme avec un tel passé avait-il pu être embauché par l'école ? Devais-je blâmer la municipalité, la province ? Je voyais déjà Beltrame me provoquer : il n'aimait pas les femmes rebelles et libres penseuses. Ou plutôt, il les aimait trop, et c'est pourquoi il les affrontait : il en avait peur. La rumeur courait qu'une manifestante de gauche était sa maîtresse. Je n'y croyais pas, mais on voit beaucoup de choses improbables dans la vie, et ce sont presque toujours les plus probables.
« Je pense qu'il vaut mieux partir si on ne veut pas être en retard », a dit Ricardo.
« Et qui va partir ? » lui demanda-t-elle. « Les morts seront toujours là. Je ne les reverrai plus. Et toi ? »

Le hall principal de la mairie avait été transformé en salon funéraire. Les quatorze cercueils étaient disposés sur deux rangées de sept, face à face, séparés par le vaste espace où les gens se tenaient, chuchotant et pleurant, entourés de dizaines de couronnes de fleurs de toutes sortes : offertes par le conseil scolaire, l'association des parents d'élèves, le directeur et les enseignants, les parents d'élèves des autres classes, le maire et le gouverneur, et même le président. Il y avait tellement de monde et les

chauffages étaient si puissants que j'ai vu beaucoup de gens le front en sueur, mais personne n'a osé protester.
Nous marchions, nous frayant un chemin à travers la foule, mais deux hommes que j'ai reconnus comme des policiers en civil nous ont arrêtés. Ruiz a présenté sa carte de médecin et ils nous ont laissé passer. Il y avait des listes, bien sûr, mais le maire avait donné l'ordre qu'aucun résident ne se voie refuser l'entrée. « Belles manières électorales », me suis-je dit, en observant le gouverneur provincial se mêler aux autorités municipales et présenter lentement et délibérément ses condoléances à chacun des parents des enfants décédés. Presque tous étaient mariés, mais il y avait aussi quelques femmes et plusieurs hommes célibataires, veufs, séparés, divorcés ou simplement seuls, qui avaient élevé un enfant pour ensuite le confier aux rails. J'imaginais le parcours parallèle de ces poutres d'acier qui convergeaient pourtant vers l'horizon imprécis de la distance, qui est aussi le temps. Ou bien le temps s'arrête-t-il, tandis que la distance est innombrables et infinie ? Il y a un temps individuel, mais il n'y en a pas d'autre, me dis-je. Il n'y a rien d'autre que notre propre perception du temps. S'il continue après notre mort, nous l'ignorons et cela nous importe peu. Mais la distance, c'est une autre histoire, je crois. L'espace persiste parce que notre corps persiste, même s'il n'est plus vivant, même s'il se décompose inévitablement ; pourtant, la chair se transforme en vers et les os subsistent, et c'est pourquoi ils occupent l'espace de ce qui fut jadis notre corps. Un cercueil est plus qu'une simple boîte qui protège les vivants de notre putréfaction ; c'est un symbole : comme la boîte à musique que maman gardait dans sa commode, où elle rangeait les boucles d'oreilles, les bagues et les colliers bon marché qu'elle portait pour enseigner ou, parfois, pour aller au théâtre.
Graciela marchait bras dessus bras dessous avec Ricardo, jetant des coups d'œil aux parents, espérant peut-être qu'ils la reconnaîtraient, sans qu'elle ait à s'approcher et à interrompre leur chagrin, constamment perturbé par tous les autres, ceux qui, comme elle, manquaient de discrétion et de considération, de respect pour le silence dont la douleur a besoin pour s'exprimer et devenir autre chose qu'un cri grossier ou exaspéré. La vraie douleur est peut-être l'amertume, solennelle dans son silence, ou l'angoisse,

discrète dans son expression. Et peu importe combien le désespoir les appelle par des cris et des gestes frénétiques, ils ne répondront pas.
Nous nous sommes arrêtés devant les cercueils. Chacun portait un nom. Leonardo, Lucas, Analía, Florencia, et plusieurs autres, jusqu'à quatorze. Aucun ne se répétait, comme si la providence avait sagement distribué les noms à la mort. C'est à cela que servaient les doublons. Mon Dieu, me dis-je, pourquoi ces dissertations à cet instant ? Qu'est-ce qui me pousse à philosopher de façon absurde avec des éléments aussi néfastes que les chiffres et les noms ? Pourtant, ils sont tout. Les chiffres déterminent la réalité qui nous détermine : d'abord la quantité de nos cellules, puis la quantité de nos jours, en fin de compte. Et notre nom est un préfixe que l'on peut finir par haïr, rejeter, abolir, mais qui sera toujours présent comme le dieu des marges, nous fixant du regard obtus d'une mère désemparée, car ce nom est le symbole d'un destin imaginé pendant neuf mois et de nombreuses années. Un nom contient l'âme, et c'est pourquoi on dit que lorsque les morts sont nommés, ils sont appelés, et ils ne peuvent trouver le repos. L'oubli est-il donc la paix ?
Beaucoup fumaient, et sous le plafond, d'épais halos de fumée s'étaient formés, comme des nuages d'où les chérubins récemment décédés nous contemplaient. Je ris, imaginant un discours que j'entendais pourtant très clairement. La directrice de l'école, une vieille catholique, sournoise et de mèche avec le régime militaire, débitait son insupportable rhétorique, truffée de figures de style exécrables. Elle déclamait même, théâtrale, les cheveux noirs de jais tirés en un chignon serré et les lèvres rouges sur son visage ridé. Je ne savais où me cacher, j'étais si gênée pour elle. Ricardo et Bernardo souriaient, Graciela pleurait.
Quand cette torture prit fin, une autre suivit, cette fois-ci infligée par le maire, qui suscita des applaudissements tièdes et fut initiée par l'un de ses assistants. Puis un professeur prit la parole au nom de tous les élèves, et enfin les porte-drapeaux firent leur entrée. C'en était trop, et personne n'osait avouer qui en était à l'origine. Même la directrice sembla s'en laver les mains en voyant les enfants entrer dans la salle, courbés sous le poids des drapeaux national et papal. Les pauvres enfants paraissaient si bouleversés qu'ils ne savaient plus où donner de la tête. Terrifiés par les cercueils, ils cherchaient

du réconfort auprès des autres, mais les vivants détournaient le regard, car ils les avaient oubliés, ils avaient oublié de leur dire de ne pas entrer, d'avertir qui que ce soit que ce n'était pas nécessaire, si tard, dans cette chaleur et cette fumée, alors que la mort rôdait si près.
L'odeur des fleurs était devenue insupportable, plus encore que le souvenir des poèmes affreux de la vieille femme. Ils la sentaient en contemplant les couronnes débordantes de fleurs : jasmin, roses, marguerites, arums – tout ce que l'on pouvait trouver chez les fleuristes du quartier, qui, cette semaine-là, avaient engrangé plus de bénéfices qu'en une année entière. Puis, quelques semaines plus tard, on annonça que la municipalité avait tout pris en charge, et les éloges fusèrent dans la presse, à la télévision et dans les discours officiels. Personne n'avait perdu d'argent, et, de ce point de vue, même les parents s'épargnaient les dépenses qu'auraient engendrées les funérailles des défunts. Mais ce n'était pas le cynisme qui planait, profitant des interstices entre la fumée et les vapeurs de la décomposition, mais plutôt la couleur de la réalité, la teinte des fleurs du cimetière à ce moment précis où elles se fanent sans jamais vraiment mourir, cet instant où la vie se moque de la mort.
Graciela s'approcha d'un des cercueils. D'un commun accord avec les parents, tous les corps étaient exposés dans des cercueils fermés. Certains étaient grièvement blessés et il était pénible de les montrer, d'autres n'étaient que des fragments de corps retrouvés sur les voies ferrées. J'entendis dire dans la pièce qu'un cercueil était vide, mais qu'un nom était gravé sur la plaque. Graciela posa une main sur le couvercle et l'autre sur le cercueil voisin. Par hasard, ses deux élèves étaient assis côte à côte, comme lorsqu'ils venaient chez elle pour ses cours de dessin, avec leurs cahiers et leurs boîtes de peinture à la gouache. Je m'approchai d'elle et la pris par les épaules ; je craignais qu'elle ne s'évanouisse, mais elle regarda devant elle, vers le mur où régnait l'obscurité. Au-delà des bougies près de chaque cercueil et de la lumière mélancolique des plaques sur les murs, il n'y avait rien, et même la fumée était sombre, sauf lorsqu'elle était éclairée par un rayon de lumière. Dans ces lents remous, comme aspirés par l'air, elle aperçut quelque chose et leva le bras, pointant du doigt un endroit incertain pour tous sauf elle. Ou bien était-ce différent ? Ai-je vu quelque chose, ou était-ce simplement mon imagination ?

« Les Ténébreux », dit-il.
Ricardo s'approcha et tenta de l'éloigner. Elle se dégagea de son emprise. Je compris que Ricardo savait de quoi il s'agissait ; il en avait été témoin plus d'une fois. Je reconnus en lui l'homme dont elle avait besoin, car elle était différente, et il devait l'être aussi. Cet homme ordinaire qui conciliait son apparence, sa façon de parler et son physique avec les attentes du monde n'était rien d'autre qu'une autre facette de la mascarade que nous construisons tous au cours de notre vie. La distinction est palpable, comme un roc, lorsque le moment précis arrive. C'était cela : l'équilibre entre le bateau et la mer, la pluie sur un toit, la poussière déposée sur les livres. La juste mesure entre patience et amour. Je n'ai trouvé aucune définition, tout comme certaines choses ne se quantifient pas. La mort est précise, mais la vie est éclectique. La vie ment souvent.
Alors, je vis clairement, aussi clairement que la fumée des cigarettes et des bougies le permettait après tant d'heures, et la faible lumière qui s'assombrissait à mesure que l'après-midi avançait et que la nuit tombait, les silhouettes de trois hommes qui semblaient n'être que trois parmi tant d'autres dans la pièce, allant et venant ou arpentant la pièce d'un pas las et ennuyé, sans doute impatients de partir, mais craignant le jugement des autres. Ces trois-là, pourtant, n'étaient pas ensemble, mais suffisamment proches pour qu'un regard suffise à les réunir en un seul groupe. Si différents les uns des autres, et pourtant liés par un facteur incertain de coïncidences qui n'en étaient pas. Graciela les observait tous les trois comme si elle n'en voyait qu'un seul. Deux se tenaient au pied de chacun des cercueils qu'elle avait approchés ; le troisième était au milieu, un peu plus loin et donc plus près de l'obscurité sur le mur, où se trouvait un plafonnier avec une lampe en forme de calice à la lumière tamisée. Les deux autres étaient faiblement éclairés par deux bougies dont les flammes bougeaient au gré des allées et venues.
Celui de gauche portait un costume et une cravate ; il était costaud, mais contrairement à d’autres hommes musclés, le costume lui allait bien. Il tenait un verre à la main, dissimulant son regard derrière celui-ci lorsqu’il le portait à ses lèvres, et parfois il levait les yeux comme pour espionner. Celui du milieu était mince et blond, ses cheveux presque cendrés à la lueur des

bougies. Il fixait droit devant lui, comme s’il ne voyait rien. Il avait un nez aquilin et un visage séduisant, et portait un jean et un col roulé. Celui de droite était plus petit, avec un visage rond, et ressemblait à un garçon timide, perdu dans une crise d’adolescence perpétuelle. Son regard papillonnait de gauche à droite, les bras toujours croisés, à la recherche de quelque chose qui semblait lui échapper. Il portait un pantalon en sergé et une chemise en velours côtelé, des vêtements usés pour un corps jeune. Quel âge avaient leurs âmes ? me demandais-je. Ils semblaient tous plus être des présences que des êtres humains, des entités, je veux dire. Des formes qui pouvaient se métamorphoser à tout instant. Ils bougeaient à peine. L'un avait les mains occupées par un verre dont le contenu ne s'épuisait jamais, un autre avait les mains derrière le dos et regardait droit devant lui, vers ce que son nez proéminent pointait à l'infini, et le troisième, les mains sur la poitrine comme un bouclier, cherchait des renforts qui n'étaient plus là.

Mais personne ne semblait les remarquer, et ils ne regardaient personne en particulier. On aurait presque pu dire qu'ils étaient immobiles, peut-être depuis le début de la veillée, et que seul notre regard les avait découverts par hasard, ou plutôt, le regard de Graciela. Et sans aucun doute, de son excitation grandissante et désespérée, elle savait qu'ils étaient quelque part dans cette pièce, et les voir confirmait l'injustice de sa prémonition. Elle se couvrit le visage et se mit à pleurer presque à voix haute, secouant la tête et disant « non, non ! » d'une voix forte, étouffée par ses mains. Elle savait qu'ils la prenaient pour une folle, et cela l'exaspérait encore davantage. Ricardo la serra contre lui et laissa son corps dissimuler ses pleurs et ses cris, et je vis son visage se transformer en une grimace d'angoisse, de fragile tolérance, puis en amertume. Cette amertume plus stable que tous les autres sentiments, pérenne, inébranlable comme une forteresse construite au milieu du désert.

Elle jeta un coup d'œil vers les hommes, mais je ne suis pas sûre qu'elle les ait vus. Si elle les avait vus, j'imagine qu'elle serait allée les confronter, mais je pense que même si elle l'avait fait, à cet instant précis, elle et son désespoir étaient tout ce qui comptait. Il la conduisit vers la sortie, traversant la pièce au milieu des gens qui les dévisageaient avec pitié. Je ne les suivis pas car je vis Bernardo s'avancer vers l'un des hommes, celui de gauche. Et puis,

soudain, je compris, réalisant que je m'étais laissée emporter par mon habituelle et stupide fantaisie. Ces hommes étaient des hommes. En dire moins aurait été les déshonorer, mais aussi les disculper, et je sentais que ces hommes ne seraient pas pardonnés car ils ne se pardonneraient pas eux-mêmes.
J'ai vu l'expression de Bernardo et j'ai eu peur pour lui. Soudain, je l'ai vu comme un chevalier errant défiant les ennemis qui avaient opprimé les femmes. La légende du Prince Charmant vient de nous, enracinée avec tant d'autres absurdités apprises, tel un bouclier protecteur, invisible mais efficace pour nous guider dans notre vie de femmes, dissimulant son pouvoir sous un voile de fantaisie. Parfois, un homme, aussi insensé soit-il, est le salut de notre âme, l'équilibre entre le désespoir et la froideur. Un homme bon, par-dessus tout, mais il n'y a pas d'hommes bons, il n'y a que des hommes.
Et Bernardo était celui qui avait sauvé un garçon au milieu de la tragédie irréversible qui frappait tant d'autres. Je l'admirais depuis la veille, quand j'avais appris la nouvelle, même s'il ne m'en avait rien dit pendant tout le trajet en voiture. Je le vis s'approcher de l'homme à gauche, qui leva les yeux, posa son verre sur le cercueil et lui tendit la main. Ruiz garda les mains derrière le dos et lui parla d'un ton grave. L'autre homme, plus corpulent mais pas très grand, mit les mains dans les poches de son costume et écouta un moment. Je ne comprenais pas ce qu'il chuchotait.
Quand Ruiz est revenu vers moi, il a dit qu'il fallait partir. Graciela et Ricardo nous attendaient sur le trottoir, entourés de plusieurs personnes qui s'étaient inquiétées pour elle. Nous sommes tous les quatre montés dans la voiture et avons repris la route. Ils sont descendus, et nous sommes restés un moment. Bernardo était nerveux et avait conduit d'une voix tendue et silencieuse tout le long du trajet.
« Qui était cet homme ? » ai-je demandé.
-Il s'appelle Jesús Méndez, et il est mon patient, ou plutôt, il l'a été pendant un certain temps.
- Méndez ?
-Oui, c'est le frère du chauffeur.

Bernardo était de profil, regardant à travers le pare-brise. Je ne pouvais voir qu'un seul côté de son visage à ce moment-là, et j'imaginais que l'autre côté était différent.
« Vous, qui avez sauvé la vie d'un des rares garçons survivants », furent les seules choses que je pus dire, comme un idiot, « vous êtes le médecin du frère de celui qui a tué tous les autres. »
Puis il me regarda droit dans les yeux, et son visage était unique. Il n'y avait pas deux visages comme dans les films d'horreur, mais un seul visage aux multiples facettes.
-C'est vrai, tu vois comment les choses se passent ? C'est la vie, Cecilia.
Il a appuyé son sarcasme en saisissant fermement une de mes mains et en la posant sur son entrejambe, puis l'autre sur sa barbe.
« Aimes-tu cela, mon amour, mon très cher amour ? Ceci est la santé, mon chéri, l'autre est la mort. Puis-je choisir ? Le peux -tu ? »
Il m'a lâchée, et instinctivement, j'ai porté les mains à ma jupe, me protégeant d'un danger qui n'existait pas. Cet homme pleurait, et je refusais de l'admettre. Il ne me ferait pas de mal. Je me suis rapprochée et l'ai fait poser sa tête sur ma poitrine. À présent, il pleurait.
— Et que faisait-il à la veillée funèbre ?
Bernardo parlait la bouche presque collée à ma poitrine, je sentais la chaleur de son souffle et la rugosité de sa barbe, et je me sentais bien, comme si j'étais arrivée à un endroit précis : une voiture, une rue, un homme entre mes jambes, et les pleurs et la sueur de l'hiver transformant la rancœur en une lueur.
Il était venu autoriser l'autopsie de l'autre homme et lui rendre hommage, même si personne ne découvrirait son identité.
« Et qui est-il, ou plutôt, qu'est-ce qu'il est ? » ai-je demandé, jouant sur le biais professionnel qui pousse nombre de médecins à considérer un homme comme un diagnostic. Je savais que Ruiz possédait des connaissances cliniques et psychiatriques ; c'est pourquoi il était expert judiciaire.
« Toute cette famille », répondit-il. « Une bande de cinglés. »
Nous avons ri, car il n'y avait pas d'autre solution, et parfois les hommes sont des dieux quand ils rient.

3

Nous sommes restés à Quilmes pendant près d'une semaine, logeant chez Graciela. Comme Bernardo avait des obligations liées à l'enquête sur l'accident, Ibáñez est venu le chercher à plusieurs reprises et l'a ramené tard. Nous parlions parfois de Graciela, mais aucun de nous n'osait faire de diagnostic, par devoir et discrétion. J'ai demandé l'autorisation à la rédaction, mais il était évident qu'un tel congé se ferait au détriment de plusieurs articles sur l'accident. Je savais que l'attention du public se détournerait rapidement et se porterait sur d'autres sujets, et Beltrame m'a dit que si je parvenais à écrire une chronique complète pendant une semaine, j'aurais une promotion. Il aimait mon style, une sorte de littérature de qualité avec des touches familières faciles à comprendre, et en fin de compte, une brise grammaticale qui caressait la peau la plus sensible de l'intellect, ou de l'âme, laissant le lecteur méditatif. Cette métaphore était de lui, car lui aussi est un bon écrivain quand il le veut. J'ai raccroché et je suis monté voir Graciela. Elle était alitée depuis l'après-midi de notre retour. Elle se réveillait, s'asseyait dans son lit pour manger ou se levait pour aller aux toilettes. Toujours silencieuse, elle nous remerciait, Ricardo et moi, par monosyllabes, tandis que nous nous relayions pour lui tenir compagnie. Il avait des travaux d'entretien dans d'autres maisons ; il partait donc tôt et ne revenait qu'à cinq heures et demie, puis j'allais me reposer ou écrire.

Quand Graciela dormait, je m'asseyais dans le fauteuil en face du lit, les yeux rivés sur le tableau accroché au mur. Il lui appartenait, bien sûr. Et il représentait précisément l'objet de son obsession. Les Ténébreux étaient trois figures masculines aux contours nets, sans visage, leurs traits estompés par la pénombre d'un crépuscule suspendu. Des lampes à mercure bordaient la rue où ils marchaient, côte à côte, celui du milieu légèrement en retrait ou en avant, car c'était là l'étrangeté. Chaque fois que je regardais le tableau, je ne me souvenais plus si, la fois précédente, je l'avais vu devant ou derrière les autres. J'étais consciente de ce trou de mémoire, et durant mon séjour, je me

suis promis à plusieurs reprises de ne pas laisser passer l'occasion de dissiper cette confusion. Mais dès que je posais les yeux sur la toile, le souvenir s'évanouissait, devenant imprécis et éthéré comme la certitude qui imprégnait le tableau. Était-ce là l'essence même de l'impressionnisme ? Peut-être, mais contrairement aux œuvres de cette période, le paysage de l'Obscure se refusait à toute classification : d'une surface concrète, il se modelait au regard du spectateur. Impossible également de dire si les personnages regardaient vers l'avant ou vers l'arrière, venant ou revenant du bout de la rue, perdus dans l'obscurité du fond, comme s'ils se fondaient dans le mur ou le traversaient.

C'était un tableau magnifique, j'en suis sûre, même si je ne suis pas experte et que je juge selon mes goûts personnels plutôt que selon la technique picturale. Graciela savait aussi que c'était sa plus belle œuvre, et c'est pourquoi elle l'avait accrochée dans sa chambre, sur le mur blanc qui captait la lumière à toute heure, contribuant ainsi au jeu d'ombres et de lumières du tableau. Dans un autre contexte, le tableau n'aurait pas eu le même impact. Il était captivant. Obsédant, il attirait le regard de quiconque entrait dans la pièce. Dès le deuxième jour, je me suis rendu compte que je ne pouvais plus y entrer sans l'observer, puis sans y jeter un bref coup d'œil de temps à autre, comme pour vérifier que tout était à sa place. Et parfois, surtout pendant la sieste, quand le quartier était un cimetière de bruits et un désert où la brise agitait à peine les rideaux, il me semblait apercevoir les personnages bouger, imperceptiblement. Je m'imaginais aller trouver un centimètre et mesurer chaque jour la distance entre les personnages et le bord du tableau, mais chaque fois que j'y pensais, je réalisais que j'étais à moitié dans un rêve, et ma conviction se transformait en un jeu si épuisant entre sommeil et veille que lorsque je me réveillais enfin, il était déjà en milieu d'après-midi et la seule pensée sensée était de descendre préparer un goûter pour nous deux.

Samedi, avant de rentrer, nous avons décidé de leur dire au revoir lors d'une simple réunion. J'ai dit à Ruiz, qui travaillait lui aussi à la morgue ce matin-là, de ne pas s'inquiéter. Ricardo n'arriverait pas avant cinq heures non plus. Il travaillait beaucoup et paraissait fatigué, mais je sais que tous deux gardaient leurs distances : avec l'un, ils ne comprenaient pas, et avec l'autre, ils

comprenaient trop. Était-ce ainsi qu'ils nous voyaient, ou était-ce ainsi que nous étions ?

Je suis sortie dans la rue avec le sac de courses que j'avais trouvé dans la cuisine, fouillant des centaines de choses inutiles dans les tiroirs et les placards. J'avais même mal au dos à force de me pencher, cherchant et trouvant des choses que je ne cherchais même pas la plupart du temps. Je me suis amusée avec un jeu de mots, ce qui m'a distraite et a apaisé mon désespoir pendant que je cherchais un trésor (le sac de courses) au milieu d'une jungle impénétrable. Comment allions-nous cuisiner ce soir-là si nous n'avions pas la moindre idée où trouver les ingrédients nécessaires ? Jusqu'à présent, nous nous étions contentés d'aller à l'épicerie fine. J'ai croisé tellement de gens sur le trottoir qui demandaient des nouvelles de Graciela qu'il m'a fallu près d'une heure pour arriver à l'épicerie du coin. « Transmettez-lui mes salutations », disaient-ils, « un baiser de ma part », demandaient d'autres. Mais la plupart des gens avaient l'air sombre, car ils savaient comment était Graciela, sauf les enfants, et c'est pourquoi ils étaient les seuls à ne pas poser de questions sur la professeure d'arts plastiques. Ils marchaient sur le trottoir en regardant vers le balcon, effrayés s'ils étaient seuls, chuchotant s'ils étaient accompagnés.

Puis j'ai aperçu un homme au coin de la rue, que j'avais à peine remarqué au premier abord. Il était là, une cigarette à la main. Blond, les cheveux bouclés, il portait un jean usé et un t-shirt noir. Distraite par les gens qui m'avaient interpellée en chemin, je me sentais un peu bête à écouter tant de bêtises, et pendant un instant, j'ai cru me retrouver au beau milieu d'un film français, devant un Belmondo qui n'aurait jamais souri. J'ai traversé la rue et marché jusqu'au pâté de maisons suivant, me demandant ce que j'allais bien pouvoir acheter. Et au coin de la rue d'après, je l'ai revu. Je me suis arrêtée, j'ai regardé en arrière ; il n'était plus là, mais je ne l'avais pas vu partir non plus. J'ai continué à marcher, inquiète, c'est vrai, car j'avais l'impression que ma perception des distances était altérée ces derniers temps, à commencer par le tableau et se poursuivant avec la rue.

J'ai vérifié les prix chez le primeur et acheté quelques provisions. Je cherchais une boucherie pour faire un barbecue sur le vieux gril abandonné dans le jardin de la vieille maison. J'ai traversé la rue, à mi-chemin du pâté de

maisons, et j'ai revu l'homme, presque dans la même position, sauf qu'il s'appuyait davantage sur son pied gauche que sur son pied droit, du moins c'est l'impression que j'ai eue, une main dans la poche de son pantalon – même si je n'étais pas sûr que ce soit la même qu'avant – et il fumait une cigarette qui était peut-être différente, car elle était presque intacte. Il m'a regardé comme s'il m'attendait, debout au bord du trottoir. Je l'ai vu jeter son mégot dans le caniveau et tendre le bras. Le joint a coulé dans la large flaque d'eau qui me permettait seulement de sauter sur le trottoir. J'ai regardé la main qu'il me tendait, et je n'ai pas pu résister à l'envie de toucher cette vision aussi nette que le soleil de ce samedi-là et en même temps aussi éthérée qu'une image fixe. Son visage était aussi impassible que celui d'un mannequin, mais sans les vêtements adéquats, bien sûr. Il n'avait même pas la simple élégance, mais plutôt la banalité d'un quartier bourgeois. Sa main était épaisse et forte, blanche, avec de longs doigts, et quand je les touchai, je sentis la rugosité des cicatrices.
«Merci», ai-je dit.
Il retira sa main, comme honteux, et moi aussi j'avais honte de fixer, absorbé comme un enfant capricieux, le défaut de quelqu'un que je croisais sur le trottoir.
« Désolé », ai-je dit.
Il regarda ses mains, si différentes de la délicatesse de son visage. Il n'était pas beau, mais il avait du charme. Ses mains se fondaient dans le reste de son corps, et pourtant, elles étaient les victimes.
Je suis boucher, et je me suis coupé de nombreuses fois. Une fois avec la scie, et de nombreuses fois avec le couteau.
« Je suis vraiment désolée… » Je ne voulais pas partir si vite ; je pensais que ce serait impoli, alors j’ai demandé :
-Je cherche une boucherie, et comme je ne suis pas du quartier…
Moi non plus, mademoiselle. Je viens de La Plata, je suis venue pour la veillée funèbre.
C'était lui, je compris, l'un des trois hommes que j'avais vus et qui avait effrayé Graciela. Celui du milieu, plus précisément, sauf que sous la lumière crue du plafonnier, ses cheveux brillaient comme de l'or tandis que son visage restait dans l'ombre.

- Connaissiez-vous l'un des garçons ?
-À mon fils, mademoiselle.
J'étais tellement gênée que je ne savais pas où me cacher. J'aurais enfoui ma tête entre les dalles du trottoir comme une autruche des villes.
-Je suis vraiment désolé…
« Ne vous inquiétez pas, je ne le connaissais pas. J'avais dix-sept ans à sa naissance, et sa mère m'a menti en disant qu'elle avait avorté. »
- Et elle ?
« Je ne l'ai pas vue à la veillée funèbre ni aux obsèques. Elle ne l'a jamais voulu, c'est pour ça qu'elle a avorté, mais ça s'est mal passé. J'ai entendu dire qu'elle a gardé le bébé, bien sûr. On dit qu'elle travaille toujours dans le même salon de coiffure. J'imagine qu'elle est heureuse. »
Ne dites pas ça…
Il haussa les épaules et alluma une autre cigarette.
— Eh bien, je dois continuer mes achats. Je vous présente mes condoléances.
J'ai tendu la main pour lui dire au revoir, mais il n'a pas osé me toucher à nouveau. J'ai perçu dans son regard une sorte de ressentiment : il me regardait comme s'il regardait la mère de son enfant. Et quand je l'ai entendu parler, j'ai eu l'impression d'y être.
« Je vous apprécie, mademoiselle, vous êtes si différente de Mara… »
« Je dois y aller. » Je me suis retournée brusquement, claquant des talons sur le trottoir comme une prostituée effrayée par un client fou et dangereux.

4

Mario Marizza s'était retrouvé au journal sans que personne ne sache comment. Il n'était plus un enfant à ses débuts, mais on lui confia d'abord des tâches d'élève-officier, car il n'y connaissait rien. On apprit plus tard qu'il était très proche de Beltrame, et il semblerait que Mario ait été licencié lors de la fermeture de l'usine de munitions de La Tablada. J'ignore comment ils se connaissaient, ou peut-être que les officiers lui avaient simplement

conseillé de veiller sur Mario, qui avait des liens avec l'armée. Peu à peu, il commença à partager ses idées avec qui voulait bien l'écouter – à la rédaction, aux toilettes, au bar du coin – et plus nous le connaissions, plus nous prenions nos distances, à mesure que le pouvoir en place s'installait. Je comprenais pourquoi il n'avait pas suivi la voie militaire comme ses proches : son esprit était rempli d'autres idées, ni particulièrement originales ni très affirmées ; c'était simplement le cadre qu'il avait adopté pour éviter de se soumettre à sa famille. Et nous – le journal, et surtout Beltrame – nous nous retrouvions pris en étau. L'armée ne voulait pas le laisser sans protection ; quelque part, un officier du nom de Marizza tirait discrètement les ficelles, car le sale boulot était fait par ses subordonnés. Si l'homme parlait et baissait sa garde, si pour une raison ou une autre il franchissait la ligne rouge de sa rébellion, l'atmosphère du journal, garante des limites de la décence, de ce qui était considéré comme convenable, intervenait. Ce journal, fondé à l'époque socialiste, était devenu conservateur par nécessité, mais il avait conservé la qualité et le prestige d'un journalisme de qualité. Autrement dit, bien écrit, car cela suffisait à masquer l'apathie et la corruption qui proliféraient dans les couloirs comme la moisissure sur les pages des vieux journaux.
Ils l'ont mis à l'épreuve comme photographe, mais ses photos n'étaient pas meilleures que celles d'un enfant de cinq ans. Ils l'ont ensuite testé comme écrivain, et il ne réussissait que les nécrologies, se contentant de copier le même vieux modèle et de changer les noms au gré des circonstances. Quand il y avait un article à rédiger, il y avait Mario, et Scarfionne s'était habitué à sa compagnie. Ils avaient presque le même âge, mais Scarfionne était un journaliste respecté depuis vingt ans, et il menait Mario à la baguette comme un gamin. Un jour, Mario, exaspéré, lui a dit de déguerpir, mais le lendemain, ils sont partis ensemble couvrir un fait divers à La Plata. À leur retour, quelque chose avait changé entre eux, et nous avons compris que Mario avait usé de l'influence même dont il se vantait de vouloir s'échapper.

Sarfionne et lui arrivèrent de La Plata le lendemain matin, et Mario alla développer les photos, qu'il nous apporta aussitôt. Il s'assit sur le bureau, le dos couvert d'encre de Chine, celle-là même qu'il utilisait pour les calques et les croquis. Nous ne rîmes pas, mais il se lança dans son récit, comme si de

rien n'était. C'était un meilleur conteur qu'un meilleur écrivain, certes, mais cette fois, il était allé trop loin avec les photos. Parmi tant d'autres inutilisables, certaines semblaient tout droit sorties d'un tableau d'horreur. J'ai repensé au tableau de Graciela. Je me demandais comment elle allait, car plus de vingt jours s'étaient écoulés sans qu'ils n'aient appelé. Le samedi où nous nous sommes dit au revoir, elle s'était levée, s'était maquillée et était descendue dîner sur la terrasse. Elle avait mangé, bu, ri de nos histoires, et nous n'avions pas parlé des morts ni des fantômes. Elle avait dit qu'elle reprendrait les cours le lundi suivant. Ricardo lui avait demandé si elle ne voulait pas prolonger son absence. Elle avait refusé ; elle pensait que ce serait bien pour elle d'être avec d'autres enfants. Puis nous sommes rentrés à Buenos Aires. Bernardo et moi avons cherché un logement. Nous en avons trouvé un à Baracas après avoir vendu le Torino. Maintenant, je prenais le bus pour aller à l'hôpital, mais j'étais heureuse.

Marizza nous a dit qu'ils avaient trouvé la maison où un homme aurait séquestré son père pendant quatorze ans. Le vieil homme était alité, malnutri et déshydraté. Lorsque les policiers ont essayé de lui faire parler, il balbutiait et bavait. Après plusieurs tentatives, ils n'ont réussi à comprendre qu'un seul mot qu'il répétait comme un mantra : « Chien », répétait-il sans cesse, « Chien ».

« Devine ce qui se passait ? Le type, le propriétaire de la maison, était un peu cinglé, mais il ne faisait que masquer les choses. Il allait au travail et en revenait en vieux costume, sans cravate, avec le journal du jour encore fermé. Il passait à la boulangerie tous les après-midi pour bavarder avec la boulangère, qui était un peu comme sa copine. La pauvre, si elle avait su, elle lui aurait claqué la porte au nez quand elle l'a vu descendre du bus et se diriger vers la boutique. Bref, ce type avait un chien, et un jour, il est mort. Il errait dans le quartier comme une âme perdue, et on l'a même vu pleurer, appuyé contre le comptoir de la boulangerie. La fille l'a consolé, comme on pouvait s'y attendre. Elle est allée chez lui, et tu vois, le type était un peu un vaurien, mais pas idiot… » Mario fit un geste comme s'il mettait un doigt dans un trou.

Scarfionne l'observait du haut de son bureau, ses lunettes posées sur le bout du nez, déplorant le collègue qu'il était contraint de supporter. Les

autres hommes, en revanche, applaudissaient ses obscénités et me regardaient, car j'étais la seule femme dans cette bande d'imbéciles. Je ne dis rien, je souris, d'un air détendu et amical.
Beltrame écoutait depuis l'embrasure de la porte de son bureau, les bras croisés. Je le regardai un instant et vis le mépris sur son visage. De la culpabilité, devait-il penser. Le chemin de l'enfer devait lui paraître aussi incessant que le cliquetis des machines à écrire.
«Continue de raconter l'histoire», lui dit-il.
Eh bien, cette femme s'occupait de sa maison, et pendant qu'elle faisait le lit et tout ça, elle a pensé à offrir un autre chien à ce brave homme pour le réconforter ; il semble que le type n'était pas satisfait d'une seule femelle…
Oh mon Dieu, pensai-je, souhaitant qu'Il existe et qu'Il frappe Mario de la foudre.
« Et pourquoi avait-il fait enfermer le vieil homme ? » demanda l'un des membres du groupe.
— Parce qu'il semblerait qu'il ait tué la femme lors d'une raclée exemplaire, et d'après ce que nous avons entendu, le vieil homme avait plusieurs morts sur la conscience.
« Et quel était son nom ? » demanda Braulio.
-Commissaire Pascual Ansaldi.
Un murmure s'éleva parmi nous. Nous savions qu'il s'agissait d'une famille militaire, et que le frère était colonel, un grade dont il fallait se méfier, même si seulement la moitié de ce qui se disait était vrai.
« Et tu sais , Braulio, mon cher, ce qu'ils nous ont raconté à la gare ? Eh, Scarfionne , nie-le si ce n'est pas vrai ! » cria-t-il comme si le bureau n'était pas à cinquante centimètres de lui. « J'ai une dent contre les pédés, alors fais gaffe , mon cher… »
Il rit sans s'attendre à ce que quiconque se joigne à lui, mais certains le firent. Il se frotta le visage, fatigué, et dit qu'il rentrait dormir. Et s'il ne m'avait pas adressé la parole, peut-être n'aurais-je pas su ce que j'ai appris plus tard, et je ne me serais pas inquiété ni n'aurais tiré les conclusions qui, pourtant, n'ont pas empêché les tragédies à venir. Comme toujours, la vérité est inutile, elle ne sert qu'à créer un monde d'illusions où l'on peut se soustraire aux catastrophes inévitables une fois qu'elles se sont déjà produites.

- Hé, Ceci, on m'a parlé de ton concubinage...
Et ce fils de pute rit, mais sa méchanceté ne lui ôta pas son sens de la justice.
-Je suis content que vous ayez pu emmener le médecin.
-Merci Mario, et dis-moi, qu'ont-ils fait de ce type, pas du vieil homme, mais du fils ?
— Oh là là ! J'ai oublié de vous le dire. Ceci s'est échappée, ou bien ils ont laissé la porte du commissariat ouverte pour elle, et comment pourrait-il en être autrement, venant d'où elle vient ?
Il me fit un clin d'œil et partit, la chemise à moitié déboutonnée et la veste jetée sur l'épaule droite. Il attendit l'ascenseur qui le mènerait sur le trottoir de Diagonal Norte et, bâillant, se dirigea vers un bar de la rue Corrientes pour s'asseoir dans un coin et s'endormir.
Je m'approchai du bureau où les photos étaient éparpillées ; Scarfionne avait déjà choisi celles dont elle avait besoin pour l'article. Mario en avait pris plusieurs exemplaires, dont celui de l'homme. Je levai la photo à hauteur des yeux et l'examinai comme s'il s'agissait d'un tableau. J'étais certain de ce que je voyais et me dis que je tenais désormais les trois identités des Ténébreux. La photo était celle du troisième, celui de gauche, l'homme au visage d'adolescent en colère, vêtu de vêtements démodés et le regard parfois baissé. Je savais maintenant ce que je cherchais : le chien mort. Il s'appelait Tomás Ansaldi.

5

Pendant deux mois, je n'ai quasiment rien entendu d'eux, ni de Graciela ni de son petit ami. Les rares fois où j'arrivais à les joindre, ils semblaient distants et distraits. Un jour, alors que je parlais avec lui, la voix de Graciela m'a interrompue et il l'a fait taire, irrité. Je sais qu'elle n'était pas facile à vivre. Ses fantasmes obsessionnels concernant les prétendus Êtres des Ténèbres étaient troublants, car elle ne cherchait à convaincre personne ; elle les évoquait avec la même désinvolture qu'on parle de l'épicier du coin. La

plausibilité était si implicite dans son discours que quiconque lui parlait se surprenait à penser la même chose, au moins un instant, comme si c'était contagieux. Elle semblait saper les fondements de la logique formelle et les plier à sa volonté. Et c'est ce qui m'inquiétait le plus : sa conviction était si précise et inébranlable qu'on aurait facilement pu la diagnostiquer schizophrène. La dichotomie amour-peur était évidente, c'est pourquoi j'ai toujours eu l'impression que ce n'était pas l'amour qui la liait à Ricardo, mais une sorte de besoin de protection.

J'ai appris par d'autres qu'il n'habitait plus dans le manoir. Des voisins, dont le don pour les commérages était la seule chose qui me fût utile dans ces circonstances, m'ont dit au téléphone qu'il lui rendait visite de temps à autre, mais qu'il repartait toujours en frappant à la porte, tantôt agacé et grommelant, tantôt abattu comme un homme au bord des larmes.

Fin novembre, Bernardo et moi nous étions enfin installés dans notre maison à Barracas. C'était un quartier populaire, la plupart des habitants travaillant dans les casernes le long du fleuve Riachuelo, mais notre maison était spacieuse, de plain-pied, avec de nombreux parterres de fleurs remplis de géraniums, de jasmin et d'innombrables arbustes que je ne reconnaissais pas ; je les laissais simplement pousser parce que je les aimais. J'écrivais la plupart de mes articles de chez moi, mais l'économie subissait alors les ravages de l'inflation, et le manque de salaire était inversement proportionnel à la quantité de travail que nous avions. Les manifestations sociales des syndicats ouvriers, presque tous, sinon tous, d'extrême gauche, se faisaient de plus en plus fréquentes, et la répression gouvernementale faisait des blessés et des morts chaque semaine. Le nom de la prétendue maîtresse de Beltrame apparaissait sporadiquement dans les journaux, mais j'étais affectée aux patrouilles dans les quartiers les moins dangereux. Et ce genre de discrimination ne me dérangeait pas à l'époque : j'avais peur, je n'avais pas d'armes et j'étais une femme. Trois choses m'ont poussée à me réfugier dans l'anonymat des rues de banlieue, où les femmes flânent en faisant leurs courses, écoutant et chuchotant, observant sans intervenir. Elles ont des enfants, des petits-enfants, des neveux. En centre-ville, des bombes explosent à quelques mètres de l'Obélisque ou du Congrès. Des balles perdues peuvent tuer un garçon qui traverse la rue. Pour ceux qui cherchaient le danger, il

était partout, et pour ceux qui ne le cherchaient pas non plus. Et puis j'ai compris que je n'avais pas besoin de courir sur Rivadavia au milieu des tirs et des bombes : là-bas, à Barracas, les personnes âgées pouvaient mourir facilement, et les jeunes hommes tombaient sur les pavés, serrant encore une pierre dans leur poing.

Une nuit, je crois qu'il était quatre heures du matin, le téléphone sonna. Je ne sais pas depuis combien de temps il sonnait, mais Bernardo était fatigué et a dû croire que c'était l'hôpital. Comme il ne répondait pas, j'ai supposé qu'il dormait ou qu'il ignorait simplement la sonnerie. Je me suis levée et j'ai décroché. Une voix désespérée m'a atteint l'oreille. C'était Ricardo ; j'ai enfin reconnu les intonations de sa voix au milieu de ses bégaiements et de ses sanglots.

- Que s'est-il passé, pour l'amour de Dieu, calmez-vous ?

« À Graciela… », dit-il en s’efforçant de se calmer, mais il eut du mal à continuer.

« Qu'est-ce qui leur est arrivé ? » Ces deux-là m'inquiétaient énormément depuis qu'on les fréquentait. À chaque sonnerie du téléphone, mon cœur faisait un bond, craignant le pire. Elle était une bombe à retardement, et lui, le détonateur.

-Elle a été violée.

Je m'y suis rendu le matin même. Bernardo n'avait pas trouvé de remplaçant à l'hôpital, et je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, mais il se sentait toujours obligé quand il s'agissait de quelqu'un qu'il connaissait.

Quand je suis arrivée à la maison, la police était partie dix minutes plus tôt. Graciela était dans sa chambre. Ricardo m'a accueillie avec ses longs cheveux en désordre. J'ai remarqué qu'il a légèrement gémi en me serrant la main.

-Ce n'est rien, un des gars m'a bousculé en s'enfuyant.

« Un… ? » fut ma seule réaction.

Il me raconta alors ce qu'il avait vu. Il n'habitait plus la maison, mais il aimait Graciela et lui rendait visite presque tous les jours, car elle était malade. Les cours n'avaient pas été concluants ; les enfants se plaignaient à leurs parents que la maîtresse était distraite et parlait toute seule. Une dispute éclata lorsqu'une mère vint se plaindre en personne, frappant à la porte et menaçant d'appeler la police. Il avait vu les dessins que Graciela faisait faire à son fils :

des figures d'hommes qu'elle considérait comme nus, bien qu'il ne s'agisse que de simples croquis, de traits sans détails. Ricardo me les montra car ils remplissaient les classeurs que Graciela utilisait comme modèles. Puis il me montra son carnet, celui qu'elle utilisait pour les croquis préparatoires de ses tableaux. On y trouvait tous les Hommes Sombres, dans différentes poses, avec les trois morphologies classiques de l'homme. Et ils correspondaient précisément, du moins approximativement, aux types que nous avions vus à la veillée funèbre. Je n'en ai pas parlé à Ricardo, car je me suis rendu compte que je sombrais moi-même dans la même obsession, et le chemin qu'elle m'avait fait emprunter était si logique que j'en avais honte.

Il m'a dit que la nuit dernière, il était arrivé après minuit, comme presque toujours, pour prendre de ses nouvelles. Depuis qu'elle n'enseignait plus, elle ne faisait guère plus que peindre et manger très peu. Sur le trottoir, il a croisé deux hommes dont il n'a pas pu distinguer les visages. Cela lui a paru étrange à cette heure-ci, et il a eu l'impression qu'ils étaient passés tout près du portail. Et s'ils étaient partis ? Il est entré et a dévalé les escaliers. Graciela était par terre, le dos appuyé contre le bord du lit. Son visage était violet, sa culotte déchirée, mais elle ne pleurait pas.

— Quand il m’a vu, il m’a caressé le visage et m’a dit qu’ils étaient en colère, qu’ils étaient jaloux à cause de moi.

Mais un homme surgit d'un coin où il se cachait, passa en courant, le bouscula et le fit tomber. Ricardo n'aperçut qu'une ombre imposante lorsqu'il s'avança sur le balcon et se jeta sur l'arbre dont les branches s'étendaient juste là, près de la rambarde. Il entendit quelques branches craquer, puis des pas lourds et rapides sur le trottoir, avant qu'ils ne disparaissent.

Elle n'avait vu que des ombres, mais une ombre ne laisse ni bleus ni douleurs sur le corps. Alors elle s'arrêta, car elle avait peur de ce qu'elle allait dire.

- L'avez-vous emmenée à l'hôpital ?

-Elle ne voulait pas.

— Mais la police…

Elle s'est mise à hurler qu'ils allaient la tuer, que tout ce qui s'était passé cette nuit-là n'était qu'un avertissement, rien de plus. La police n'a pas insisté ; je ne crois pas qu'ils l'aient crue, même quand je leur ai raconté…

- Que?

— Les Ténébreuses, Cecilia, ne font plus partie de l'histoire.
« Oh, mon Dieu ! » me suis-je dit, accablé par lassitude et impuissance, en me frottant le visage. Je me préparais à monter les escaliers, cherchant des réponses qui me permettraient d'échapper à l'absurdité de cet asile de fous. Se pouvait-il que les trois hommes soient coupables ? Méndez et Benítez avaient des proches liés à l'accident, mais que faisait Ansaldi, le troisième, à la veillée funèbre ? De plus, rien ne prouvait qu'ils se connaissaient, et je ne voyais aucune raison pour laquelle ils auraient pu nourrir du ressentiment ou chercher à se venger de Graciela. Alors, fixant intensément les marches de l'escalier, comme si je suivais le fil de mon raisonnement, l'idée de soupçonner Ricardo me vint à l'esprit. Et si c'était lui ?
Mais lorsque je suis entrée dans la pièce, toutes ces hypothèses se sont évanouies, certaines parce qu'elles étaient impossibles, d'autres parce qu'elles étaient absurdes. La pièce était sombre. Je suis allée sur le balcon, dont la vitre était brisée, et j'ai soulevé les lourds rideaux de bois qui grinçaient. Graciela était au lit, enveloppée dans une couverture.
« Bonjour, Grace », dis-je, car elle aimait qu'on l'appelle ainsi en anglais.
Elle ouvrit les yeux. Ils étaient meurtris, tout comme ses bras. J'ai soulevé un peu les draps et j'ai vu qu'elle était encore nue, le bassin brûlé par les cigarettes et couvert de bleus.
« Ne parle pas si ça te fait mal, Grace. Dors, ça te fera du bien. »
Ricardo nous observait depuis l'embrasure de la porte, mais je me suis aperçue qu'il fixait en réalité le mur. À cet instant, je me suis figée, comme cernée par une foule armée. Ce n'était pas de la peur, c'était de la terreur, un frisson qui était en fait la brise fraîche du matin qui soufflait par le balcon. Le feuillage bruissait et j'entendais le craquement des branches cassées qui pendaient encore presque au niveau du trottoir.
J'ai contemplé le tableau comme si je le voyais pour la première fois, car c'en était un. Était-ce un autre tableau ? La logique me disait que ça ne pouvait être qu'un autre. Mais il était exactement le même, à l'exception de l'absence des trois personnages. J'ai dissimulé mon étonnement en demandant :
- L'ont-ils changé ?
— C'est le même. Les hommes ont disparu la nuit dernière, au moment où c'est arrivé.

« Ne sois pas idiot, tu veux dire qu'ils sont sortis du tissu et l'ont violée ? Tu es plus fou que… » Je me suis couvert la bouche et me suis mordu la lèvre. Stupide, me suis-je dit.
Nous sommes redescendus et nous nous sommes assis à la table de la cuisine.
- Connaissez-vous des Ansaldi ici à Quilmes, ou dans les environs au sud ?
Ricardo leva les yeux de sa tasse de café. Il avait des cernes sous les yeux ; il avait l'air épuisé.
-Le colonel Ansaldi, de Berazategui ?
- Peut-être avez-vous de la famille à La Plata ?
-Tous les militaires de la zone sud se connaissent ; elle regorge de casernes et de centres d'entraînement. Ils possèdent de nombreux terrains.
- En avez-vous vu certains à la veillée funèbre ?
— Beaucoup. Il y a beaucoup d'Ansaldi, et ils sont aussi apparentés par alliance. Ceux qui ne portent pas ce nom le tiennent de leur nom de famille maternel. Je pensais que vous le saviez, vu votre travail. Le garçon que Bernardo a sauvé s'est échappé de l'hôpital. On ne l'a toujours pas retrouvé, et je ne pense pas qu'on le retrouvera. Ici, on dit que les Ansaldi l'ont enlevé.
— Pourquoi ? Oh mon Dieu, je deviens de plus en plus bête chaque jour !
Qui sait ! Trafic, Cécilia, vente de corps, d'enfants. Vous savez …
— Mais Graciela a vraiment été violée, n'est-ce pas ?
Elle me fusilla du regard avec haine ; ses yeux pâles exprimaient une colère d'une violence inouïe. Elle se leva et brisa la tasse. Le café éclaboussa la table et mes vêtements.
— Bien sûr qu'elle a été violée ! Viens ici !
Il m'a saisi le poignet fermement et m'a forcée à monter dans la chambre. Sans me lâcher, il a tiré le drap et a déshabillé Graciela.
Regardez son vagin et dites-moi si vous, en tant que femme , ne reconnaissez pas les signes d'un viol ! Ou pensez-vous que nous avons tout imaginé ?
Il m'a conduit jusqu'à l'endroit où se trouvait le tableau.
— Le même tableau minable, l’œuvre de Graciela. Je les ai vus, tous les trois, immobiles depuis mon arrivée dans cette maison. Et chaque jour, je les voyais avancer, petit à petit, jusqu’à ce que finalement…
Il me lâcha et s'agenouilla sur le tapis. Sa chemise était ouverte, ses mains tentant de contenir les tremblements de son corps. Son visage était déformé

par l'angoisse. Puis il retourna au lit et recouvrit rapidement Graciela, qui dormait encore. Il s'allongea près d'elle, la serrant contre lui, et récita comme une litanie.
Je quittai la pièce, indifférente à mon poignet meurtri. Je ne pensais qu'à ce qu'elle m'avait dit : ce mouvement des hommes dans le tableau. Ce que je croyais être le fruit de mon imagination était aussi le leur. La réalité est peut-être le résultat, par une série de mécanismes mathématiques, alchimiques ou simplement physiques encore inconnus, de la totalité des fantasmes jamais imaginés.

Je suis restée aussi longtemps que mes relations tendues avec Ricardo me l'ont permis. Je parlais quotidiennement à la rédaction, et Beltrame, en échange de mon absence, me demandait de lui envoyer des articles sur le viol, l'agression, ou quoi que ce soit d'autre, et sur l'insécurité et la criminalité dans la région de Buenos Aires. J'ai fini par considérer la situation non pas comme une trahison envers mes amis, mais plutôt comme une façon, outre le besoin de me calmer en faisant ce que j'aime, c'est-à-dire réfléchir et écrire, de contribuer à éclaircir un peu les choses. Je n'avais pas l'intention de provoquer une polémique ; je trouvais cela trop dangereux, et ce qui s'était passé dans cette maison de Quilmes n'était qu'un incident isolé et accidentel, ou ce que l'on appelle généralement un effet collatéral, d'une situation générale profondément ancrée dans la psyché argentine. Un produit *frankensteinien* , si je puis dire, fruit de la vanité, de la paresse et de la frustration sociale, mêlé à la complexité habituelle et inévitable de l'organisation psychomotrice de tout être humain : avidité charnelle, haine extériorisée par l'impuissance, fureur du malheur, tumeurs issues de conceptions violentes. Ces enfants monstrueux grandissent difformes, le regard malveillant et le vocabulaire obscène. Ceux que les bonnes manières, elles aussi cancers des draps propres, tentent de dissimuler dans les greniers de vieilles maisons, dans des hôpitaux abandonnés par négligence officielle, ou jetés dans des rivières souvent complices de l'humanité car elles lui ressemblent souvent (indifférence, arrogance, corruption).
J'ai tapé sur la machine à écrire que j'avais trouvée dissimulée dans une pièce qui avait peut-être servi de bureau au père de Graciela. C'était une pièce

étroite comparée au reste de la maison, et la simplicité des lieux montrait que la manie de Graciela d'accumuler des objets ne s'était pas étendue à cet endroit. Une bibliothèque contenait des ouvrages de droit, leurs tranches couvertes de poussière, et des feuilles de papier éparses, disposées pêle-mêle, comme si on les avait consultées la veille. Mais la poussière et la moisissure trahissaient le passage du temps, tout comme les araignées qui s'enfuyaient à ma curiosité et à mon intrusion. La porte fermée pour ne pas déranger Graciela, j'ai écrit les articles sur l'insécurité, en m'appuyant sur mes propres théories et sur celles glanées dans la bibliographie que je connaissais par cœur. Souvent, je me suis dit que j'exagérais avec des théories du complot qui feraient rire les fanatiques de la réalité, et je me suis donc contentée de décrire les faits. Mais rares sont ceux qui perçoivent la richesse des faits : la loi les juge généralement d’eux-mêmes avec la froideur qu’elle appelle objectivité, et cette froideur n’est pas non plus un terme approprié, car tout objet peut être décomposé en des milliers de parties, et chacune d’elles aura quelque chose de différent du tout.

Les trois hommes de mon récit sont des êtres isolés dans un monde d'une complexité infinie. Le concept cérébral de perversion suppose l'existence d'une idée antérieure, ou simplement parallèle et opposée, servant de point de comparaison. Le mal requiert le bien, et inversement, pour leur existence mutuelle. Ils ne paraissent jamais purs ; ils sont trop faibles. Ils se nourrissent de chair et d'idées, ces deux nobles composantes de l'homme. La chimie m'attire autant qu'elle m'effraie. Je suis à la fois fasciné et terrifié par les produits issus de la combinaison de deux éléments différents, donnant naissance à quelque chose d'encore plus différent. C'est le caractère apparemment incontrôlable du résultat qui m'effraie.

Un fils, par exemple.

Je pense à Bernardo, qui m'appelle tous les soirs, de chez moi ou de l'hôpital, pour prendre de mes nouvelles et de celles de Graciela. Il me demande si Ricardo est rentré du travail. Je lui tends le téléphone sans dire un mot, et j'entends sa voix, tantôt calme, tantôt en colère. Les hommes parlent peu, et pourtant ils se comprennent même quand ils se disputent. Les femmes parlent beaucoup et finissent par être amères. La solidarité féminine n'existe pas ; c'est pour ça qu'on a perdu. Le féminisme des livres, des manifestations et

des revendications sociales n'est qu'une dispute digne d'un mauvais roman latino-américain.

6

Il faisait très chaud fin décembre. C'était un samedi, je m'en souviens car Bernardo était rentré de l'hôpital peu après midi, avec un sac de charbon et un autre contenant deux kilos de bœuf achetés en chemin pour faire un barbecue le soir même. Le temps était idéal pour passer la journée dans le jardin, à humer le parfum des plantes qui poussaient librement, rustiques et sauvages. Il m'a trouvée assise dans le jardin avec le chat qui errait dans le quartier, semblant n'appartenir à personne. Il venait s'installer sur mes genoux, et lorsque Bernardo a vu une griffure sur ma cuisse, il était là car le chat avait l'habitude de me saluer d'un baiser sur les babines et d'une patte soulevant ma jupe de façon plutôt indiscrète.
« Fais attention », m’a-t-il dit.
J'ai acquiescé, car j'appréciais qu'il prenne soin de moi. Je savais pour mon père et son diabète. Plus tard, il prendrait encore mieux soin de moi, jusqu'au désespoir et à ce que l'on appelle l'impuissance, fruits de rêves brisés. Nous ne nous contentons pas de l'instant où chaleur et amour se rencontrent ; cela ne nous suffit pas, car nous ne pouvons ni l'un ni l'autre, comme Bernardo voudrait le faire et le fait souvent avec les spécimens anatomiques à l'hôpital, dans un réfrigérateur ou un bocal de formol.
Cette nuit-là, il veilla sur le feu dont les braises illuminaient nos visages, tous deux assis dans les chaises de jardin, à contempler les étoiles du ciel d'été, avec un verre de vin que lui offrait parfois un patient.
- Que sais-tu de Graciela ? Comment évolue la situation ?
-Il n'y a rien de nouveau. Elle a refusé de se faire examiner, donc la plainte n'a rien donné.
Mais les avocats trouvent des solutions…

—Elle ne veut pas… D’ailleurs, à qui demanderaient-ils une compensation financière, à la municipalité ? Parfois, ta naïveté m’étonne, Bernie.
« Vous allez me traiter de fataliste. Ibáñez m'a dit à maintes reprises d'aller en thérapie. Nous, les médecins, vivons dans deux mondes parallèles entre lesquels nous essayons de construire des ponts qui s'effondrent toujours : la réalité du corps vivant et la réalité du corps anatomique. »
« La réalité n'est pas un diagramme de Testut », lui ai-je dit.
Il se leva pour retourner la viande sur le gril et remuer les braises.
On a entendu frapper à la porte. Les chiens du voisin ont aboyé. « J’y vais », ai-je dit. Il me semblait étrange que quelqu’un vienne nous rendre visite à onze heures du soir, un samedi soir, dans un quartier où nous étions nouveaux et où l’on nous regardait encore avec un respect teinté de dédain : un médecin et une journaliste (qui se prenait pour une écrivaine).
J'ai traversé la cour jusqu'à la porte d'entrée. J'ai regardé par le judas et j'ai aperçu l'ombre d'un homme.
- Qui est-ce?
La tête se rapprocha du judas comme si elle voulait aussi me voir, et ce n'était qu'une ombre qui masquait un petit bout de rue. J'entendis la voix et j'ouvris la porte. Ricardo s'effondra presque sur moi en pleurant. Je n'eus pas le temps de la refermer car je devais le retenir pour qu'on ne tombe pas, et j'appelai Bernardo. À deux, nous l'installâmes dans le fauteuil à bascule sur la terrasse. Il ne voulait pas me lâcher. Il me serra dans ses bras et gémit, la tête posée sur mon épaule.
« Qu'est-ce qui ne va pas ? Calme-toi un peu. » Mon ton était impatient, je le sais. J'en avais assez de m'occuper des tragédies de ces deux-là qui refusaient toute aide.
Bernardo prit sa mallette et injecta quelque chose dans le bras de Ricardo, relevant la manche de son t-shirt trempé de sueur. Ricardo sursauta légèrement à la piqûre, me lâcha et regarda le visage de Bernardo. Son visage était déformé par l'angoisse, marqué par des larmes séchées sur lesquelles se formaient de nouvelles sillons de larmes fraîches. Ses cheveux étaient plus longs qu'avant, ébouriffés, sa barbe avait poussé et sentait le renfermé, imprégnée d'une odeur de sang.
Puis il prit Bernardo dans ses bras et commença à dire :

— Tu dois la sauver, tu sais ? Promets-moi que tu la sauveras.
J'ai regardé Bernardo et je n'ai plus douté qu'une tragédie se déroulait, mais laquelle restait à savoir. Je me suis tenu devant eux et j'ai observé la scène. Un instant, j'ai eu l'impression d'être dans un amphithéâtre, en plein été grec, assistant à une pièce de Sophocle : les cris et les gestes, les pleurs et le caractère irrémédiable des actes humains. Je les ai vus s'enlacer et j'ai compris que Bernardo le comprenait mieux que moi, que l'autre trouvait du réconfort dans les bras que je n'avais pu lui tendre, sur une épaule aussi forte que la sienne. L'harmonie de l'égalité est parfois l'équilibre nécessaire. La complémentarité des contraires a été surestimée.
Le barbecue a fini par brûler, je suppose, et la nuit de samedi s'est transformée en une veillée dont l'urgence a peu à peu fait place à une attente lente, insupportable et angoissante du matin. Nous l'avons aidé à rentrer, au cas où les voisins nous espionneraient par-dessus le mur mitoyen. Nous l'avons allongé sur le canapé et je suis allé à la cuisine lui préparer quelque chose de chaud. Bernardo est venu plusieurs fois.
- Comment allez-vous?
Il est plus calme maintenant, mais je ne veux pas le sédater complètement ; je ne sais pas ce qu'il a pu prendre avant. Que faites-vous ?
-Tu vois…
whisky d'un placard bas de la cuisine .
« Tu vas le tuer », dis-je en souriant à moitié.
— Tu crois ? Après ce qu'il m'a dit ?
J'avais laissé la bouilloire sur le feu, mais quand je suis entrée dans le salon pour parler à Ricardo, il m'a arrêtée. La même pression sur mon poignet était maintenant exercée par un autre homme.
Attends , Ceci. Je vais te dire, encore mieux ...
Je pleurais déjà, car je connaissais la réponse. Non pas le comment ni la forme, mais le résultat de cette opération arithmétique qui avait transformé la tragédie grecque : la somme des morts était égale au produit de la soustraction. La complémentarité, si obstinée à démontrer la supériorité des contraires, avait triomphé dans la nuit.
— Elle s'est suicidée, Ceci. Elle s'est jetée sous le train, à ce passage à niveau, celui qu'on a vu…

Je n'ai pu retenir mes larmes, comme une idiote, et je détestais ma condition de femme emplie d'une sentimentalité absurde, d'impossibilités que je m'imposais, de réminiscences abstraites ancrées dans des rituels profondément enracinés en moi, comme si j'étais une déesse condamnée à l'être éternellement : la destruction éternelle, l'immortalité. Et puis il y avait les mots de Bernardo, qui édifiaient la scène finale de la tragédie : cet homme de science, finalement le meilleur écrivain pour cette œuvre patiemment construite, jour après jour, mois après mois, à la fin d'un hiver, au début d'un printemps, au commencement d'un été. Des mots comme des ponts détruits avant même que quiconque puisse les traverser, comme de grandes grues tentant d'enlacer les corps emportés par le courant, et je sentais dans mon dos le froid du métal, intensifié par celui de l'eau.
J'essayais de le repousser, de le bousculer, de le frapper à la poitrine avec des gestes ridicules, comme une poupée de plastique. Mais il ne me lâchait pas, car il m'aimait, car il cherchait à absorber en lui toute la colère que je ressentais, l'amertume qui s'était infiltrée dans ma conscience, elle qui se vantait si vainement de sa précision, de sa volonté et de sa raison.
Nous avons entendu un bruit sourd dans le salon , et Bernardo a tourné la tête vers la porte de la cuisine, puis vers moi. Pauvre type, me suis-je dit, pauvre docteur, accablé par le fardeau de deux âmes maladroites dans leur tentative désespérée et vaine de comprendre la réalité.
Ricardo avait essayé de se lever, mais il est tombé par terre à cause du sédatif. Il n'était pas blessé, alors nous l'avons fait asseoir. Sa chemise était trempée. Bernardo la lui a enlevée et je suis allée chercher une serviette pour le sécher. Je lui ai frotté le dos et les épaules. Il m'a regardée et a dit : « C'est comme ça que Grace faisait. »
-D'accord, Ricky, d'accord…
- Sais-tu ce qui lui est arrivé ?
J'ai hoché la tête sans rien dire.
— Bernardo vous a-t-il raconté comment il est mort ?
J'ai posé la serviette et me suis assise à côté de lui. Un bras autour de ses épaules, j'ai essayé de le bercer comme un petit garçon.
— Non, chérie. Ça n'a plus d'importance.

— Oui, c’est important, Ceci. On ne meurt pas n’importe comment, elle… elle a choisi cette façon… et je veux comprendre.
— Alors, qu'y a-t-il à comprendre ? C'était sa décision, et rien de plus.
- Et nous alors ?
-Nous sommes toujours là.
— Comme si de rien n'était ?
— Comme si de rien n'était, non, mais que pouvons-nous y faire ?
Il regarda Bernardo et accepta le verre de whisky . Il en prit une gorgée et Bernie le lui prit lentement des mains.
Je lui parlais, pas à moi-même.
Hier soir, on a fait l'amour après si longtemps, tu sais ? C'était merveilleux de sentir son corps après toutes ces disputes et ces souffrances. J'avais l'impression qu'on repartait à zéro. Elle s'est levée tôt et est allée à son atelier dans le garage. Elle n'avait jamais cessé de peindre, mais je ne voulais pas voir ses toiles, car les quelques-unes que j'avais vues, à l'état brut, parlaient toujours des Ténèbres et de toutes ces images tristes que je ne comprenais pas. Impossible de la détourner de ces idées, et je me disais que si au moins elle les transformait en art, elle s'en débarrasserait. Mais je ne suis pas artiste, et je ne comprenais pas que tout ça n'était que théorie psychologique. Je me rendais compte que son art alimentait son obsession, mais pas qu'elle semblait aussi créer un monde qui se construisait au sein de la réalité.
Il s'arrêta, demanda une autre gorgée de whisky . Bernardo la lui servit, murmura un mot d'approbation, de complicité, puis la lui reprit des mains.
Je me suis souvent demandé si ce qu'elle me racontait sur ces êtres d'un autre monde ne venait pas en réalité de son propre monde. Mais là n'était pas la question. Les hommes qui l'ont agressée existent bel et bien dans ce quartier. Je les ai vus, et ils sont exactement comme ceux des tableaux.
« La même chose ? » ai-je demandé.
Il m'a ignoré, il a continué à parler à Bernardo.
« Ce matin, je me suis levé et j'ai commencé à préparer du maté pour nous deux. D'habitude, je laissais la bouilloire et la calebasse sur un plateau, sur une petite table à côté du tabouret où elle s'asseyait pour peindre, puis je me mettais au travail. Quand je suis arrivé, elle n'était pas là ; elle était montée aux toilettes. J'ai commencé à regarder les tableaux, contrairement à mes

habitudes. Je crois que j'étais trop heureux de notre réconciliation, alors tout me paraissait nouveau, d'une certaine manière. Les tableaux étaient empilés sur le côté, à même le sol, et appuyés contre le mur. J'ai vu, comme je m'y attendais, toutes ces figures plus développées dans des positions et des décors variés. Certaines dans ce qui ressemblait à une épicerie de quartier, une sorte de boucherie, il me semblait. D'autres dans un bureau, dans un immeuble du centre de Buenos Aires, donnant sur une place. D'autres encore dans une maison ordinaire, dans un quartier aux rues en diagonale. C'était comme regarder une bande dessinée, et l'histoire se déroulait au fur et à mesure que je tournais les pages. La vie de ces hommes, solitaires, mais avec des points communs. Comme vous et moi, je pense », a-t-il déclaré. dit-elle à Bernardo. — Nous n'avons rien en commun, mais sur un point, nous nous rejoignons. Nous sommes unis par la colère, peut-être, ou par la tragédie et le désespoir, qui sont les plus fidèles des épouses.

Bernardo lui tendit de nouveau le verre, mais il but le premier. Ils ne me regardaient pas ; j'étais invisible.

— Je suis parti sans lui dire bonjour. Vous vous en rendez compte ?

Elle se couvrit le visage.

« Je m'en rends compte », répondit Bernardo.

Il était une ou deux heures du matin. Le quartier était plongé dans un silence absolu. La lumière de la lampe de chevet posée sur la table basse près du canapé scintillait comme une luciole dans un champ désert. De vieux meubles et des chaises chinés dans une boutique de prêteur sur gages servaient de décor aux immeubles abandonnés de cette ville où nous nous trouvions : la nuit, construite autour du tableau d'une tragédie.

Plus tard dans l'après-midi, je l'ai appris. Et quand on me l'a dit, c'était comme si je la voyais maintenant, car ce que le policier me racontait dans un jargon technique qui masquait mal la pauvreté et le manque d'instruction, je le compensais par la beauté de Graciela. J'imaginais son corps marchant dans la rue, vêtue du jean qu'elle utilisait pour peindre, taché de couleurs diverses, et du vieux chemisier qu'elle avait recouvert de sa veste – celle-là, tu te souviens ? – qu'elle portait le jour où nous étions allées dîner. Elle marchait dans les rues, perdue dans ses pensées, sans rien voir, car elle n'avait pas l'habitude de sortir le samedi matin. Je la voyais arpenter les trottoirs,

traverser les rues, marcher sur les dalles cassées et éviter les flaques d'eau dans les caniveaux. Elle s'est arrêtée un moment, peut-être, à un coin de rue, comme si elle attendait le bus. Mais son regard était ailleurs, vers la gare. Pourtant, elle n'entrait pas sur le quai ; elle marchait un ou deux pâtés de maisons plus loin, jusqu'aux barrières du passage à niveau. Il devait être environ neuf heures du matin, mais il y avait déjà beaucoup d'activité : des gens qui travaillaient le samedi et d'autres qui sortaient faire leurs courses ou flâner en ville, leur seule sortie du week-end. Je l'imagine debout devant les barrières métalliques qui zigzaguent sur le passage piétonnier. Les feux rouges et blancs signalent le danger, et elle hésite à s'y engager, comme dans un long labyrinthe dont elle craignait de ne jamais retrouver la sortie.
Il toussa. Bernardo lui tendit une serviette en papier, et nous le vîmes cracher des larmes et du mucus. Il éternua, et Bernardo se chargea de jeter le papier souillé. Il apporta la bouteille de whisky et la posa sur la petite table près du canapé. Assis en face de Ricardo sur une chaise, il lui caressa affectueusement le visage.
Ricardo fit une grimace qui ressemblait à un sourire, mais il était toujours gêné.
Mais ce ne fut pas si difficile pour elle. Elle se fraya un chemin dans le labyrinthe et atteignit les voies. Elle regarda de tous côtés, les rails parallèles se rejoignant au début et à la fin du parcours, traversant plusieurs villes. Le monde, pourtant, convergeait là, à l'endroit où elle se tenait, à l'intersection des voies et d'une rue ordinaire, là où les barrières étaient brisées depuis des années, se levant et s'abaissant au rythme irrégulier d'un fonctionnement normal ou non. Mais peu importait ; elle était seule, les jambes à traverser rapidement, regardant le train approcher de la gare, de plus en plus lentement, mais encore à deux pâtés de maisons de l'arrêt. Graciela ferma les yeux, sans doute pour savourer plus intensément l'odeur de l'acier brûlant qui l'attirait tant vers les voies, pour entendre le sifflement du train annonçant son arrivée, strident, alarmiste, aussi imprévisible qu'une tempête. Il sentait aussi le grondement de l'acier et de la terre sous ses pieds, qui s'intensifiait à mesure que l'assaut des centaines de bêtes de fer se rapprochait, ne lui laissant d'autre choix que de continuer, car c'était pour cela qu'elles avaient été créées. Puis le vent autour de lui, le tourbillon que la machine engendrait.

Il s'arrêta, déglutit difficilement pour dénouer la gorge.
— Et il a sauté juste avant, une seconde avant, ou au même instant, ou dix secondes avant ? Ou une minute avant ? Peu importe, et comment le savoir, vous voulez dire ? Comment le savoir sans le vivre soi-même ? Et ça ne servirait à rien de le savoir, car il n’y a pas de meilleure ou de pire façon de mourir que celle qui est efficace.
Il était trois heures du matin.
— Dors , Ceci. Je vais rester le surveiller un moment, au moins jusqu'à ce qu'il s'endorme.
Il m'a embrassée, m'a serrée dans ses bras longuement pendant que je pleurais. Il m'a portée jusqu'au lit et m'a bordée. Puis il est retourné au salon et j'ai entendu une chaise être déplacée, quelques chuchotements, et la lumière s'éteindre.
Je sombrai dans un demi-sommeil empli de rêves absurdes mêlés à d'autres qui simulaient la réalité avec plus de cruauté que de compassion. Voilà ce que sont les rêves, et voilà pourquoi nous ne les comprenons pas. Nous nous contentons de leur étrangeté, pensant qu'ainsi ils remplissent leur fonction. Nous nous réveillons plus sereins, constatant que la réalité est plus sensée, et, en nous levant, nous apercevons par la fenêtre le panorama d'une guerre qui s'annonce.

Le matin, Mateo Ibáñez est venu nous chercher en voiture. Les hommes ont pris une douche et ont bavardé en déjeunant. Je me suis habillée lentement, et de temps en temps, Bernardo venait prendre de mes nouvelles. Il m'a apporté un café au lait et des viennoiseries que Mateo avait apportées. Cela aurait été un dimanche matin splendide, ensoleillé et entre amis, à prendre le petit-déjeuner sur la terrasse, mais nous avions rendez-vous pour un enterrement.
Nous sommes allés à Quilmes dans le Faucon d'Ibáñez. Ricardo et moi étions à l'arrière, Bernardo à l'avant. Ricardo s'était rendormi ; j'ai fermé les yeux, écoutant leur conversation. Bernardo a dû se retourner pour nous voir ; il savait combien les oreilles d'une femme pouvaient être sensibles.
— Avez-vous parlé avec les représentants de la municipalité ?

— Avec ces bons à rien ? Oui, mais tout ce qu'ils ont fait, c'est ramasser les restes et les mettre dans un sac.
-Merci d'avoir accéléré les choses, Mateo. Plus vite ce sera fini, mieux ce sera.
La veillée funèbre fut empreinte de tristesse, les seuls besoins essentiels étant couverts par l'assurance et les cotisations sociales des enseignants. Le cercueil, bien sûr, était fermé et quelques fleurs y étaient déposées. Quelques voisins étaient présents, la plupart par curiosité ; leurs expressions trahissaient leurs sentiments à son égard. Aucun enfant, aucun parent représentant les élèves.
La veillée funèbre dura cinq heures, un dimanche après-midi déjà lourd de tristesse et de somnolence, une sorte de décrépitude dans laquelle la semaine s'enfonce sans qu'on sache si elle finira un jour. Puis, après un long moment passé assis ou à arpenter la pièce, à bâiller ou à essayer de maintenir Ricardo assis (Bernardo lui avait administré un autre sédatif ce matin-là, puis à nouveau en arrivant à la veillée), j'entendis le klaxon du train qui entrait en gare. Le chien entra aussitôt. Il était grand, avec un pelage épais, et un homme suivit. La lumière de l'après-midi inonda la pièce d'un torrent de lumière blanche. Je distinguais à peine sa silhouette sur fond de lumière. Je pensai au tableau ; c'était inévitable. Désormais, le moindre croquis d'un homme, même une caricature du journal, me le rappelait.
La porte se referma et, tandis que mes yeux s'habituaient à la pénombre, je vis l'homme qui était entré, suivi du chien. Il s'approcha du cercueil, le chien renifla le sol, puis s'assit, fixant son maître. L'homme était mince, avec une barbe sombre, un visage blanc comme le lait et des cheveux noirs. Ses yeux, que je distinguais à peine de là où j'étais, étaient petits. Il portait un pantalon de velours côtelé et un gilet en laine . Je bondis sursaut, et Bernardo me suivit en me demandant ce qui se passait.
« Cet homme-là, » lui ai-je dit. « C'est l'un d'eux. »
— L'un de qui ?
— De ceux-là… Je ne sais pas ! Mais il ressemble à celui qui s’est échappé de La Plata, je te l’ai déjà dit.
Je me suis approché.
-Bonjour monsieur. Connaissiez-vous Graciela ?
Elle me regarda avec des yeux tristes.

-Si les chiens ne sont pas autorisés, je suis désolé, mais si je le laisse sortir, il se met à hurler.
-Je n'ai pas dit ça, je lui ai demandé s'il connaissait Graciela.
« Je ne la connaissais pas, mais c'était la cousine de ma femme. Laura n'a pas pu venir et elle m'a demandé de lui présenter ses respects. »
Je n'avais aucune idée de l'existence des proches de Graciela.
-Je m'excuse d'avoir été si abrupte…c'est juste que…
-Je comprends… Quelle était votre relation avec elle ?
— Un ami, en fait un camarade de lycée, rien de plus.
Je me suis retourné et suis retourné m'asseoir à côté de Bernardo. La honte et l'ennui m'envahissaient les poumons et me tourmentaient la tête comme deux monstres acérés.
-Rentrons à la maison, s'il te plaît, je ne me sens pas bien.
Je suis partie après que Mateo et Bernardo aient aidé Ricardo à marcher. J'ai aperçu l'homme qui nous regardait du coin de l'œil, et c'est seulement à ce moment-là que j'ai réalisé que je ne lui avais pas demandé son nom. Je suis retournée sur mes pas, obstinée.
-Excusez-moi de vous déranger, mais vous ne m'avez pas dit votre nom.
« Thomas », dit-il.
Je n'étais pas surpris ; je crois même que je me sentais plus calme. J'ai caressé la tête du chien.
- Comment ça s'appelle ?
— Chien. Je ne peux pas lui donner un autre nom après la mort de l'autre.
« Je comprends », ai-je dit. J'ai dit au revoir et je suis parti.
Les obsèques eurent lieu lundi midi. Mais nous passâmes le reste du dimanche en silence, moi au lit, Bernardo errant dans la maison, contemplant les antiquités et jetant des coups d'œil à Ricardo, qui vivait paisiblement dans un état second grâce aux somnifères. Je ne pleurai pas, je ne souffris pas, jusqu'à ce que le corps de Graciela disparaisse sous terre, et alors seulement son souvenir me reviendrait, pour ne plus jamais me quitter.
Je m'allongeai dans la chambre de Graciela, sur le même lit. Je regardai par la fenêtre du balcon les murs blancs et le tableau des Ténèbres, dont le fond était plongé dans d'innombrables nuances de gris, la rue d'un quartier ordinaire désertée depuis le départ de ses habitants. Je repensai aux tableaux

que j'avais peints durant ces mois. Qu'adviendrait-il de la maison et de tout ce qu'elle contenait ? Ma cousine avait peut-être envoyé son mari à la veillée funèbre pour s'implanter sur le territoire qui l'intéressait. Je ne savais pas si les tableaux de Graciela auraient encore de la valeur.

Je suis descendu, bien décidé à me distraire de ma mélancolie par une activité quelconque, et j'ai demandé à Bernardo son avis. Je l'ai vu contempler un tableau dans le salon : les Obscurs étaient ici une aberration de style incertain, un peu comme l'expressionnisme allemand, avec des tons ocre et or, ce qui expliquait sa présence dans la pièce principale de la maison.

— Je trouve que ce sont de belles peintures. Il avait du talent, mais il le cachait.

— On devrait demander l'avis d'un marchand d'art. Je crois que mon patron en connaît un.

Nous sommes allés ensemble à l'atelier de Graciela. Nous avons ouvert la porte et avons trouvé l'endroit illuminé comme si la lumière s'était attardée, emprisonnée à l'intérieur, alors même que le dimanche après-midi touchait à sa fin.

Nous nous sommes regardés, pensant la même chose. Nous avons vu les tableaux accrochés aux murs, la palette que j'avais laissée sale la veille, la peinture sur laquelle je travaillais. Des dizaines de toiles étaient appuyées contre les murs, les unes sur les autres. Bernardo s'est mis à bouger, observant celles d'un côté, moi celles de l'autre. J'ai trouvé ce dont Ricardo nous avait parlé : les nombreuses scènes des Ténèbres dans leurs différentes vies. Je ne pouvais les regarder sans ressentir d'émotion. Je les ai parcourues du regard rapidement, mais j'ai continué pour tuer le temps, peut-être, ou par peur d'être infidèle à Graciela. Cet après-midi-là, j'avais réalisé que je ne la connaissais pas vraiment, chose que je savais pourtant depuis longtemps, et je m'étais laissé emporter par la confiance de ces quelques mois.

Et soudain, j'ai dû m'arrêter.

J'ai aperçu ce tableau et j'ai craint que mes mains et mes bras ne me trahissent lorsque j'ai voulu le prendre et l'éloigner des autres. C'est ce que je faisais, et Bernardo a entendu ma respiration haletante ; en me voyant, il est venu m'aider.

Quand nous l'avons appuyé contre le mur, il a compris ce qui m'arrivait.

Le tissu était grand, peut-être de la même taille que celui qui se trouvait dans sa chambre.
C'était la même rue, les mêmes nuances de gris, la même lumière incertaine. Ils étaient de nouveau là, les trois silhouettes des Ténèbres, cette fois de dos, marchant visiblement vers le bout de la rue qui se perdait à l'horizon. Mais il y avait une quatrième silhouette, plus sombre, presque noire comme le pardessus qu'il avait aperçu dans l'armoire, et ses longs cheveux étaient plus clairs.
C'était une femme, et elle les accompagnait.

ANATOMIE D'UN SUICIDE

Immédiatement, la théorie de Cesare Lombroso me vint à l'esprit – cette sorte de Frankenstein moderne, qui, dans l'imagination lucide de Mary Shelley, était un Prométhée des temps modernes. Épouse d'un poète, sa poésie

explorait des couloirs plus obscurs que celle de son mari, sans doute parce qu'il existe des hommes qui pénètrent dans les labyrinthes pour s'y perdre délibérément, sans jamais échapper à l'ordre établi, quels que soient leurs efforts pour le contourner ; le familier est plus rassurant que l'incertitude. Lombroso, par conséquent, a bouleversé les théories scientifiques établies. Son imagination était si débordante que la société de son temps le contempla d'abord avec admiration, stupéfaite par une théorie trop séduisante pour être rejetée, mais aussi trop ancrée dans des chimères. Certains affirment que Lombroso fut un grand précurseur de la science-fiction, mais son imagination ne fut pas bridée par la société dans laquelle il vivait, mais par son éducation religieuse inflexible. Italien, après tout, la tradition était trop profondément enracinée en lui pour qu'il se batte jusqu'à la mort pour une théorie qui ne semblait confirmée que par quelques cadavres dérobés à la morgue ou exhumés du cimetière voisin de la chapelle.

Seuls les corps des suicidés pouvaient être exhumés sans autorisation ecclésiastique préalable, car ils étaient enterrés hors de terre consacrée. Mais il savait que même près des murs de l'église, certains se tiraient une balle dans le temple, d'autres se tailladaient les veines jusqu'à se vider de leur sang lentement, ou encore étaient retrouvés pendus à l'une des grilles protégeant les vitraux.

Sa théorie était à la fois trop macabre et trop simpliste : il expliquait tout par la forme des corps. Les difformités étaient perçues comme l’expression d’une pathologie et l’explication du comportement. Il gagna des adeptes, notamment parmi les médecins qui s’accrochent aux viscères comme s’ils lisaient des livres d’architecture : les plis, les fissures, les protubérances, les pédicules, les kystes, les lobes. Bref, le physique, le positif.

Et bien que nombreux fussent ceux qui rejetèrent cette théorie, et que beaucoup d'autres réfutèrent sa prétendue vérité par d'innombrables exemples contraires — autant que Lombroso et ses disciples purent en disséquer pendant des années —, le fondement du positivisme, désormais moins anatomique que comportemental, créa et cultiva des adeptes parmi les autres sciences. La psychologie, par exemple, avec Comte comme figure majeure, le modifia, bien sûr, l'élevant à des critères plus scientifiques, voire métaphysiques — une contradiction inhérente à toute loi à son origine — au

point de se répandre pendant plus d'un demi-siècle à travers l'Europe et de traverser les océans jusqu'à cette Amérique, caractérisée dès le départ par l'incompatibilité de ses natures : la lutte impossible entre l'esprit que les Espagnols imposèrent par la force de leurs épées et la nature qui était à la racine et au fondement des civilisations autochtones.
Les Jésuites, avec leur sens pratique étonnant et leur intelligence caractéristique, s'efforcèrent de faire fonctionner des mondes restreints – des mondes qu'ils savaient chimériques, peut-être comme ils savaient être la chimère de Dieu – et d'unir ces deux mondes. Ils imposèrent des enseignements, enseignèrent les sciences et parvinrent à créer des monstres bilingues, à l'image de la créature du docteur Frankenstein : de simples monstruosités réagissant à certains stimuli extérieurs, des êtres construits à partir d'un seul morceau de corps, mais dotés de multiples fragments de psychologie : science, mysticisme, obéissance et ordre, le paradis dans le cloître et l'enfer dans la jungle, Dieu et les anges planant au-dessus des missions. Et au-delà des fleuves : les villes d'Amérique qui s'entre-déchiraient jusqu'à ne plus pouvoir supporter le poids de ces demeures. Et le monde extérieur vint les chercher et les chassa après avoir emmené les Indiens pour les exterminer à sa manière.
Et les rêveurs chimériques du nouvel amalgame : la synthèse d'El Dorado avec la mission apostolique de la Sainte Église est devenue de la boue dans laquelle tous ceux qui sont venus après ont glissé, car telle est la vertu de l'eau sur terre, elle crée rarement et noie presque toujours les graines.
En Amérique, bien des années plus tard, d'autres rêves argentins – des rêves d'argent, évidemment, car les rêves d'or n'ont jamais existé – ont façonné la chimère d'un pays si vaste et si progressiste qu'il a convaincu bien trop d'hommes intelligents, ou du moins ils ont feint d'en être convaincus. Le grenier du monde, nous nous proclamions. Les présidences historiques de la fin du XIXe siècle, et aussi les guerres que nous avons tenté d'imiter en parodiant celles du Nord, que nous envions tant, allant jusqu'à reproduire leurs coutumes funéraires. S'ils avaient combattu l'esclavage sur leur propre territoire, nous ne pouvions pas être moins acharnés dans la lutte contre l'esclavage au-delà des nôtres. Si nous manquions d'armes, il y avait nos

voisins ; et si nous manquions d'hommes, il y avait aussi nos voisins pour cela, qui ne veulent jamais être en reste.
Le positivisme a donc toujours été une ressource permettant, à contrecœur mais aussi, et surtout, désespérément, d'expliquer ce que nous ne comprenons pas : l'attrait pour la guerre, qui revient à dire l'attrait pour la mort. Car tuer l'autre, c'est exactement la même chose que se tuer soi-même, le jeu du miroir inversé.
Lombroso cherchait à expliquer les maladies mentales par ses dissections. Il trouva la réponse dans la diversité et les exceptions, car chaque cerveau est unique. La forme et la mesure du comportement furent alors établies, même à travers des hypothèses dignes des plus grandes intelligences imaginatives : celle de Dieu, par exemple, le seul que nous autorisons à abuser d’une telle capacité, car Il sait s’en servir. Nous autres humains, en revanche, créons des jouets imparfaits qui se brisent facilement. Mais le jouet de Dieu a perduré, si longtemps qu’il a résisté à la mort en tuant autrui : le nombre, la laideur et le secret forment la triade représentée sur les boucliers. Contre le nombre excessif qui nous menace. Contre la laideur qui heurte le regard. Contre le silence impénétrable de ceux qui pensent.
Comte aurait emprunté la voie inverse s'il en avait eu la possibilité, mais sa fascination l'a égaré. Ce n'est pas qu'il ait rejeté l'idée de base, mais plutôt que son intention de la reconstruire avec des éléments conceptuels, et non avec la matière du corps – tous deux périssables au cimetière – s'est perdue dans les méandres de son laboratoire mental. Ou peut-être furent-ce ses disciples, comme c'est si souvent le cas, qui guidèrent leur maître sur un chemin qu'il ne souhaitait pas suivre. « Plus catholique que le pape » est la formule consacrée, simple et banale. Indigne d'être répétée, mais elle est là. Elle a été prononcée, et nous nous contentons aisément de cette explication, tout comme Comte l'a fait avec celle de Lombroso. Il créa donc une architecture qui cherchait à imiter la Raison pure de Kant, mais il la trouva impossible à maintenir. Kant avait construit la sienne avec des concepts, et elle demeurait belle, ancienne, certes, mais belle dans l'inviolabilité de son exécution et sa transcendance. Les œuvres de Comte, en revanche, ont rapidement pourri dans les cimetières des universités.

Mais les ingénieurs l'ont sauvée dans ce sous-continent méridional, dans cette région du Río de la Plata grouillante d'humidité et de moustiques, où le froid extrême côtoie la chaleur tropicale qui l'attire sans cesse vers le sud, l'incitant à se soumettre : vents, pluies brûlantes, épidémies, chaleur et humidité. Mais la mer a toujours tenté de repousser ces vermines, se dissimulant sous les traits d'un fleuve qui n'est rien de plus qu'un traître à deux visages, car elle ne sait plus ce qu'elle veut être : mer ou fleuve, ou simplement un immense lit de terre submergé il y a des millions d'années.
Le vénérable recteur de l'Université de La Plata embrassa le positivisme avec ferveur et l'adapta. Disons simplement qu'il honora son intelligence et ses louables intentions pédagogiques en créant le mélange qu'il dispensait dans les salles de classe, devant des étudiants stupéfaits par ses paroles. Quelle éloquence ! Mais surtout, quelle éloquence ! C'est ainsi que la sociologie s'enrichit de théories empruntées ici et là, et que furent formés des disciples plus désastreux encore que les fondateurs. Ils parlaient et écrivaient sur ce qui nous arrivait en tant que pays, et c'était vrai ; sur notre héritage racial et ses conséquences psychologiques pour notre société, et tout cela était vrai. Ayarragaray fut un autre de ceux qui élaborèrent des théories aussi novatrices que les lecteurs et les étudiants ignoraient le français, car tous ne pouvaient pas, comme les Canés ou les Rivarolas, subir leur baptême du feu pendant un an ou plus à Paris.
La richesse littéraire surpassait la richesse scientifique, c'est la vérité, je crois. Et même cette richesse n'était qu'une imitation qu'il a fallu déconstruire et polir pendant des années, à travers diverses sources, pour en modifier la tonalité.
Mais les idées demeurent.
Toute cette longue introduction vise à nous présenter la personne suicidaire. Non pas le suicide en tant qu'acte, mais la nature même de cette personne. Y a-t-il quelque chose sur son visage qui laisse présager ses intentions ? Son comportement est-il différent, même dans le geste le plus bref et le plus insignifiant qu'elle puisse faire ? Si nous pouvions explorer les méandres de son esprit, y découvririons-nous les énigmes labyrinthiques que les anciennes théories nous permettent d'imaginer ?

Il était l'un des sosies d'Ingenieros, peut-être le plus adaptable de tous, celui qui comprenait l'incroyable talent de son ami et les limites contradictoires imposées par son immense savoir, sa nature encyclopédique, pourrait-on dire. Aníbal Ponce, dans l'une de ses conférences sur la psychologie, parlant de l'angoisse, cite un auteur italien qui définit ce sentiment comme une *incertezza. Inégalable* . À la lecture de ces mots, une porte s'ouvrit, m'ouvrant les portes d'une multitude de concepts disposés sur d'innombrables étagères, dans un immense appartement éclairé par une fenêtre sans rideaux donnant sur une ville invisible depuis l'entrée, car aucun autre immeuble n'atteignait la hauteur de celui où je me trouvais. Seuls le ciel limpide et le soleil froid d'un matin d'automne. Peut-être le grand fleuve était-il si loin et pourtant si proche, comme le disait William Hudson, évoquant sa vie dans la pampa. Sous la fenêtre, coulait un fleuve prétentieux qui aspirait à être la mer, ou une vaste plaine infinie qui tentait d'implanter le symbolisme marin dans l'esprit de ses habitants. La terre est subtile, usant parfois de procédés psychologiques, de sublimations peut-être ; mais la mer est absolue et trop honnête, à tel point qu'elle ne peut mentir : l'eau est instable, profonde, et ne convient pas toujours à nos corps. Mais notre corps lui appartient, c'est pourquoi elle attend toujours, et lorsqu'elle se met en colère, elle vient nous chercher.

La mer au-delà de laquelle s'étend la terre d'où sont venus nombre de nos parents et grands-parents. Et l'écho des mots qui définissent l'angoisse résonna dans le labyrinthe de mon esprit avec la certitude retentissante de la langue italienne. C'est vrai, pour moi : sa sonorité est retentissante et définitive. Elle ne laisse aucune autre façon de définir les choses. Elle accepte à contrecœur d'autres formes, notamment la délicatesse du français, qu'il s'agisse de poésie ou de science ; c'est un nuage de poussière et de parfum qui enveloppe les concepts et les nomme comme l'eau qui dessine la forme du récipient qui la contient. N'évoquons pas l'anglais, bien sûr, dont la praticité frôle l'obscénité de l'ignorance : l'anglais présuppose la mordance et l'avarice tapies au fond des os d'une prostituée qui rêve de rencontrer cet homme, Jack l'Éventreur, qui lui fera ressentir ce qu'elle ne ressentira plus jamais : le temps d'une nuit extrême, le prix de sa vie.

L'Italien définit donc l'angoisse, ou du moins la résume poétiquement et scientifiquement en deux mots : *incertezza insurmontable* . Et cette incertitude est peut-être la cause de l'angoisse de la personne suicidaire. Comme un enfant de chœur, je scrutais les crânes des malades en phase terminale de l'hôpital où travaille Bernardo, à la recherche de signes de cette angoisse qui, telle un cancer, se développait sans aucun doute chez les condamnés, les irrémédiablement perdus. Chez ces hommes et ces femmes qui nous observent depuis leur lit tandis que nous parcourons le couloir de l'hôpital et apercevons l'intérieur de leur chambre. Ou dans ces visages qui nous fixent, leurs corps appuyés contre les murs, couverts d'une blouse élimée ou d'une simple blouse chirurgicale. Les barbes hirsutes et négligées, les cernes sous les yeux comme des hôtes indésirables et permanents, les bras maigres, les jambes fragiles, les pieds parcourus de veines. Et ces yeux, par Dieu, qui parlent un italien que seule l'angoisse peut traduire en l'exécution hermétique de l'Allemand : une chambre à gaz qui étrangle la gorge et l'embrase.

Les hommes qui se noient, voilà ce qu'est le suicide. L'incertitude est primordiale : seul concept malléable qui embrasse toutes les formes d'une infinité de possibilités. Certains diront que les limites de l'imagination déterminent les spéculations qui engendrent le désespoir face au possible comme à l'impossible, car l'impossible est parfois la véritable cause de la peur : l'espérer est l'espérance suprême, et c'est pourquoi nous ne pouvons y renoncer. Y renoncer reviendrait à capituler. Certains se résignent, mais sombrent dans la tristesse, ce que l'on pourrait appeler l'amertume, la dépression, et finissent par se suicider. Ainsi, par des chemins différents, ils aboutissent tous dans le même océan.

Quelqu'un a-t-il déjà contemplé la mer depuis une plage hivernale, le ciel gris, voilé de nuages, dont le gris est parsemé ici et là de sombres nuages d'orage aux formes menaçantes, présage de désastre ? Les vagues sont agitées, mais pas encore trop fortes, leurs crêtes écumeuses prêtes à se briser et à disperser des monstres sur la plage : des squelettes dans l'eau, jonchés de débris.

Nos restes nous définissent. Nos corps sont les vestiges de ce qu'ils furent. Nous avons perdu des millions de cellules mortes, chacune étant une amie qui nous connaissait mieux que nous-mêmes.
Nous ne sommes pas nos propres amis. Nous nous haïssons, nous nous détestons, et lorsque nous nous regardons dans le miroir, la lutte de la lumière s'épuise dans les ténèbres de l'atroce : la chair perdure aussi longtemps que la croix.
Mais la croix n'est-elle pas éternelle, symbole de la mort transformée en résurrection ?
La croix figure sur les tombes dans les cimetières et aux entrées des églises : les vestibules.
Cependant, la mort fait partie de la vie. Lombroso l'a peut-être vue sans la comprendre, ou du moins sans pouvoir l'expliquer sans passer pour fou, alors que beaucoup le considéraient déjà comme tel.
D'après les chiromanciens, mon avenir est inscrit dans la paume de ma main. En quoi cela diffère-t-il de ce qu'il croyait ? Simplement que l'anatomie relève des sens traditionnels, tandis que la chiromancie sollicite d'autres sens, souvent sous-estimés par crainte.

La personne suicidaire décide alors comment elle mettra fin à ses jours. C'est, bien sûr, une des raisons de sa décision. Certaines y réfléchissent longuement, l'annonçant subrepticement, jouant la carte du mystère pour intriguer ceux qu'elles souhaitent interroger et chez qui elles veulent susciter du ressentiment et des remords. D'autres ne disent rien et semblent plus optimistes que d'habitude. Ce sont là des signes, mais nous préférons les ignorer. Dès que nous les percevons, ou que nous les reconnaissons, nous détournons le regard, changeons de sujet ou nous nous éclipsons. Nous ne voulons pas nous salir les mains, nous ne voulons pas être impliqués ni soupçonnés, nous ne voulons pas réparer les dégâts, et encore moins être tenus responsables de ce que nous n'avons pas su empêcher.
Nous ne réalisons cependant pas que nous sommes imprégnés par la sécrétion des toiles d'araignée dont ils nous enveloppent. Il est impossible d'éviter ce qu'ils feront probablement, tout comme il est impossible d'échapper aux conséquences.

Le choix de la méthode définit le mobile. La cause de l'acte n'est pas unique ; elle se résume généralement à un seul facteur déterminant : une frustration insurmontable, le décès d'un proche, la perception d'un avenir insupportable. Le mobile de l'acte est, en réalité, notre propre tempérament. Je sais que ce terme n'est pas scientifiquement reconnu et qu'il n'explique qu'une partie des qualités observables dans le comportement. Le mot *« tempérament »* m'évoque, par association hétéronyme, *la température,* les deux signifiant une certaine mesure, qu'il s'agisse de traits de personnalité ou de conditions atmosphériques. Inévitablement surgissent alors les mots « *froid* » ou « *chaleur* » , qui révèlent certains états susceptibles de provoquer ou de stimuler des pensées suicidaires ou de survie. Je ne peux m'empêcher non plus de penser au mot *« tempera »,* qui désigne simplement une peinture composée d'un mélange de pigments de textures variées, plus ou moins épaisses, mais toujours souples. Ainsi, la mesure de tous ces éléments qui composent notre psyché conditionne, à chaque instant, la décision que nous prenons. La dose d'un médicament, par exemple, n'est rien d'autre que la quantité et la qualité des substances chimiques que notre corps utilise quotidiennement dans son métabolisme, inconnues et incommensurables.
La quantité de chaque pigment, par exemple, déterminera les nuances de la peinture.
Graciela, dont j'ai déjà parlé, le savait, ou du moins le pressentait. Elle ne peignait pas ce qu'elle voyait, mais ce qui se situait au-delà de tout ce qui pouvait être techniquement vérifié. La mesure du cosmos n'est rien d'autre que celle que l'humanité est capable de concevoir : la fourmilière est l'univers de la fourmi. (Ou qui sait, peut-être que le cerveau d'une fourmi pourrait supporter le poids du cerveau humain, niché dans les montagnes de l'Atlas.)
Mais la manière de mourir est peut-être la plus puérile et en même temps la plus difficile. Ceux qui choisissent des méthodes lentes et indolores sont peut-être ceux qui craignent la souffrance, et pourtant il y a Madame Bovary qui, sans doute par précipitation et par l'ignorance que son mari ne put combattre car il ne pouvait l'éliminer de lui-même, but de l'arsenic et mourut en se tordant de spasmes qui la torturaient peut-être plus que l'avenir même qu'elle redoutait.

Il y a ceux qui se coupent les poignets, et ils sont si maladroits qu'ils ne parviennent qu'à se blesser avec des cicatrices permanentes qui leur rappelleront toujours leur tentative, agaçant au passage les médecins et les chirurgiens. Bernardo aurait beaucoup à ajouter à tout cela, mais je lui demanderai son avis plus tard, même si je doute qu'il soit compatissant ou patient.
Ceux qui ne veulent pas souffrir de la mort, je crois, ne sont pas entièrement convaincus de vouloir mettre fin à leurs jours. S'ils craignent la douleur, ils craignent la vie, mais ils ne la haïssent pas : c'est inhérent à leur choix. Ils aiment tellement la vie qu'ils la veulent simple, douce et paisible, comme un après-midi d'été à la plage. Mourir n'est donc pour eux qu'une autre forme de la vie qu'ils désirent. Se mettre la tête dans le four et allumer le gaz peut être une option envisageable : pas de sang, et la possibilité de s'endormir ou de rêvasser est toujours présente. Une explosion ? C'est toujours possible si quelqu'un allume la lumière à leur arrivée, et le corps de la victime devra être placé dans un cercueil fermé.
Il y a tant d'exemples que je ne m'étendrai pas sur le sujet, de peur d'être accusé de faire l'apologie de la liberté d'expression, ce que je suis loin de faire. La liberté d'expression a toujours été source de mesquinerie et de censure.

Mais parlons des méthodes violentes. C'est ainsi que je les appelle, celles qui visent à provoquer une mort instantanée, sans retour possible. Elles peuvent causer de la douleur, mais celle-ci est généralement brève si l'acte a été exécuté correctement. C'est la méthode généralement choisie par les plus déterminés, mais cela ne signifie pas qu'ils aient un avantage sur le tempérament des autres. Le fait que la douleur soit brève signifie qu'ils sont prêts à l'accepter tant qu'elle ne dure pas longtemps, mais surtout, c'est la procédure choisie par ceux qui ne veulent pas avoir le temps de reculer. Les morts lentes laissent trop de temps aux regrets, lorsqu'il n'y a pas de retour en arrière, peut-être, et l'absence de douleur physique est contrebalancée par la douleur de l'esprit repentant, et il n'y a pas de douleur plus grande que la longue et persistante angoisse de la conscience.

Le temps, contrairement à ce que l'on croit, est toujours abondant, surtout lorsqu'on souhaite qu'il passe vite. Même ceux qui optent pour une mort rapide sont soumis à un délai qui implique et requiert une préparation. Quiconque envisage de se tirer une balle dans la tempe doit trouver une arme, ou en acheter une s'il n'en possède pas déjà une, ce qui est très facile de nos jours pour les gens ordinaires, qui sont généralement ceux qui se suicident. (Ceux qui possèdent des armes à feu pour un usage quotidien n'ont pas besoin de se tuer, mais plutôt de se protéger.) Ensuite, ils chargent le chargeur d'une balle s'ils veulent jouer à la roulette russe avec leur vie, mais ce genre de masochisme est rare chez les personnes totalement déterminées. Il est donc probable qu'elles chargent le chargeur de plusieurs balles. Si elles sont inexpérimentées, elles commenceront par tester l'arme au sol, et le bruit de la détonation pourrait les faire renoncer. Les autres, en revanche, n'hésiteront pas. Ils placeront le tonneau dans leur bouche, ou l'appuieront contre leur tempe droite s'ils sont droitiers, et, les yeux ouverts ou fermés, ils s'abandonneront à Dieu, car ce sera leur dernière pensée. Le Dieu des difficiles et des non-conformistes les accueillera près de son trône, mais pas trop près. Il y a une file pour eux : celle de ceux qui arrivent le crâne ouvert, exhibant, comme dans un musée d'anatomie, les difformités sinueuses de leur cerveau.

Il y a ensuite ceux qui choisissent la potence. C'est une méthode très répandue, peut-être influencée par le cinéma, et bien que macabre, elle est efficace. Il y a un certain romantisme à imaginer les visages de ceux qui nous découvriront pendus à une poutre. Pour cela aussi, il faut du temps pour se préparer. Choisir la bonne corde, depuis longtemps remplacée par des câbles, voire des fils électriques. Le lieu où l'on se suspend demande plus de réflexion. Tous les plafonds n'ont pas de poutres, et il arrive que la lampe à laquelle certains décident de se pendre cède sous leur poids, et tout est alors fichu. Le mieux est de trouver un crochet, un de ceux qu'on utilise pour suspendre les vélos, très à la mode en ce moment, symbole de sport et de bien-être. Bien sûr, il doit être assez haut pour que nos pieds ne touchent pas le sol. Ensuite, il faut une chaise sur laquelle on se tiendra temporairement le temps de passer la corde autour du cou. Tout le monde ne sait pas faire un nœud coulant, et il faudra s'entraîner. Et pendant ce temps, ils pourraient

avoir des doutes, ou peut-être que le simple fait d'étudier les étapes du mariage servira simplement de distraction face à des pensées indésirables. Et enfin, la dernière étape, qui sera littéralement la dernière étape de notre vie. Pousser la chaise et attendre la descente dans l'enfer du vide. Là, où il n'y a rien d'autre que le vent, tantôt glacial, tantôt brûlant comme un feu d'été, berçant les millions de corps accumulés au fil de l'histoire. Et parfois, les corps craquent sur les cordes usées ou les poteaux auxquels ils sont suspendus, comme les balançoires vides d'un parc sans enfants, car les enfants ont grandi ou sont morts, et les mauvaises herbes poussent autour des balançoires rouillées que le vent d'hiver, pourtant, n'oublie jamais de pousser.

Il y a ensuite ceux qui n'osent pas se servir de leurs propres mains et qui font appel à autrui. Ne les blâmons pas trop ; dans ces situations, nous sommes très vulnérables, et la fin désirée est la seule certitude, mais les moyens sont en contradiction avec notre façon de penser, et surtout avec notre façon de ressentir. Nous abhorrons la douleur, mais nous aimons la vie ; cette contradiction est le fatalisme qui nous définit. Alors, nous nous tournons vers le monde extérieur pour qu'il nous détruise. Je le répète, cela a toujours été la méthode la plus facile, et la vitesse a exacerbé ces possibilités. Je parle bien sûr des véhicules à moteur. Qui n'a jamais pensé, dit ou menacé, même pour plaisanter, lors d'une dispute avec son/sa partenaire ou, à l'adolescence, avec ses parents, d'aller se jeter sous une voiture ? Nous ne pensons pas, bien sûr, au pauvre conducteur du véhicule qui a abîmé le bitume, ou qui nous a peut-être simplement envoyés à l'hôpital. Mais ce problème peut être évité si nous prenons le train. Le conducteur du train est trop loin, là-haut, à plusieurs mètres du sol, et il est habitué à voir toutes sortes de choses croiser son chemin : voitures, bus, camions, vélos, motos, chiens, hommes, femmes et même poussettes. Ils ne peuvent évidemment pas arrêter le long convoi, et c'est l'excuse parfaite qui les dédouane de toute responsabilité. Eux, les conducteurs de l'hiver sur les rails, sont les dieux éphémères que les hommes ont inventés avec la machine. À ce moment précis de l'histoire, l'humanité s'est définitivement distinguée du reste du règne animal. Ce n'était ni la parole, ni la création de la roue, ni l'invention de l'imprimerie. Ce sont les machines qui ont fait de l'homme, pour ainsi dire, le vice-président de Dieu.

Toujours blâmé pour son incompétence, toujours exploité par la croix à laquelle il ne peut renoncer car il n'y a pas d'autre autorité en dessous de lui, et s'il y en a une, c'est une masse informe appelée parti qui tend à se désintégrer, à s'effondrer dès qu'on tente de s'y accrocher.
Eux aussi doivent cependant attendre le train, plantés au bord du quai, tâtonnant le sol comme dans un jeu d'impatience. Ou au passage à niveau, attendant que les barrières s'abaissent. Ou encore sur une passerelle piétonne enjambant les voies, contemplant l'horizon depuis ce fragile point de vue urbain : des hommes comme des fourmis, et le train enfin, symbole de mauvais augure, messager des enfers, création de tous les dieux jamais imaginés, approche. Le son tonitruant du klaxon retentit, le grondement de la terre annonce sa proximité, plus rapide que le train lui-même, le son cette fois plus rapide que la vue, du moins en ces temps précaires où l'ignorance imprègne même les desseins de la mort.
L'homme est puéril et déforme ce qu'il analyse, l'objet touché devient autre chose, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les archives du monde révèlent que l'histoire n'est rien d'autre que la répétition constante d'un échec : la tentative frustrée d'un rêveur malade, ou d'un homme éternellement malade qui rêve de ne pas se réveiller.

Mais revenons à la raison de cette longue discussion : la nature anatomique, et non psychologique ou physiologique, du suicide. Est-il possible de le distinguer par un quelconque trait physique, même au microscope ? Et si oui, n’avons-nous pas conscience, à ce stade du progrès scientifique, que même ces changements sont dus à la formation et à la destruction continues résultant de l’alchimie constante du corps ? Des changements ne se produisent-ils pas aussi après la mort ? Car lorsque le cœur cesse de battre, le sang cesse de circuler et le corps n’est plus nourri. Mais c’est tout. Le cadavre, en tant que tel, continuera d’évoluer d’une manière ou d’une autre, et nous nous consolons en parlant d’involution. Mais qui pourrait l’affirmer avec certitude ?
Un cadavre, en tant que tel, perpétue la physiologie de la nature, et c'est pourquoi nous ne pouvons séparer en disciplines ce qui n'est rien d'autre qu'une unité indestructible que nous choisissons de diviser pour mieux

l'étudier. Notre esprit, dans son ignorance, explore par des méthodes. Notre cœur juge, dans son égoïsme, par des classifications. Tous deux tentent de s'ignorer mutuellement, ignorant l'univers dans lequel ils vivent.
Le corps de la victime du suicide ne révélera pas ce qu'il était avant la mort désirée ; il démontrera simplement que la mort n'est qu'une autre facette de la vie.
Car le suicidaire perçoit à la fois le suicide et le suicide comme une divinité, l'origine et la fin de lui-même. C'est là que réside son orgueil, qui n'est rien d'autre que la timide consolation qui l'assistera, lui tenant la main pour qu'il ne se repente pas, telle une nourrice ou une épouse pieuse, au dernier moment.

LIBERTÉ ET DÉPOSSESSION

1

C'était mon dernier jour à la rédaction. Même si quelques semaines s'écoulèrent avant mon départ définitif, cet après-midi où Beltrame et moi avons discuté, argumenté, voire même divergé, avant de nous taire, nous savions, en nous regardant, que nous ne nous reverrions plus, que nous ne souhaitions plus nous voir, chacun pour des raisons différentes. En apparence, il y avait les divergences professionnelles, qu'il s'agisse d'incompatibilités d'opinions ou de personnalités, comme un mariage qui se termine lorsque les conjoints réalisent que l'admiration mutuelle qu'ils éprouvaient s'est muée en une profonde déception, et qu'il ne reste plus que la pitié déguisée en compréhension, enrobée du vernis, toujours officiel et si bien vu, mais si fragile, de la tolérance.

Je dois d'abord expliquer comment a débuté mon départ du journal, et du journalisme en général. J'emploie le terme « début » à dessein, car il était très en vogue à l'époque. Le soi-disant Processus de Réorganisation Nationale faisait la une de tous les journaux, qu'il s'agisse de la presse écrite, de la radio ou de la télévision. Pour éviter les ennuis, il fallait employer cette expression pour désigner le gouvernement de facto.

Cela faisait des mois, peut-être même plus d'un an, que nous savions tous que Beltrame nous trahissait. Un mois après l'autre, nos collègues commençaient à disparaître. Au début, ils s'absentaient plusieurs jours d'affilée, prétextant une maladie. Parfois, ils appelaient eux-mêmes, d'autres fois leurs femmes, des amis, ou qui que ce soit d'autre. Ou tout simplement, personne ne répondait au téléphone. Beltrame hurlait depuis son bureau, appelant Braulio, qui le défendait farouchement quand personne d'autre n'osait même le regarder en face. Mais ceux qui démissionnaient quittaient le pays, après une série de procédures presque impossibles à décrire, et encore plus à mener à bien. Ils remettaient leur démission avec toutes les formalités requises, et sans laisser le temps à quiconque de réagir, ils quittaient le bureau, montaient en voiture et disparaissaient. Cela, je pense, soulageait Beltrame, mais venaient ensuite les longues semaines où il écrivait sans cesse, sans que personne ne sache exactement quoi. De temps à autre, des éditoriaux paraissaient sous la signature d'une certaine « Mascarita », qui, sous une façade affable, dénonçait avec sarcasme – toujours indirectement, toujours avec un goût frôlant l'élégance d'un Arlequin – ces hommes et ces femmes

que certains connaissaient et d'autres non. De simples militants, ou collaborateurs, rien de plus. Tout ce qui arrivait à la rédaction, par quelque moyen que ce soit, suffisait à mettre Bautista Beltrame au travail sur sa machine à écrire. Ce n'était évidemment pas le style auquel nous étions habitués, ni les envolées littéraires qu'il employait parfois dans ses articles de presse, ni la vulgarité dont il se servait comme signe de force ou de virilité incomprise. Mais nous savions tous qu'il avait le don de se métamorphoser. Personne ne lisait ce qu'il écrivait alors avant publication. S'il écrivait pendant les heures de travail, il fermait la porte à clé et cachait le manuscrit dans le bureau, inaccessible à moins de le réduire en miettes à la hache. Dans un tiroir qui courait sur toute la longueur du bureau et qui était fermé par deux serrures, il conservait ses biens les plus précieux : ses écrits, qu'il prétendait irremplaçables, qu'il ne pourrait jamais réécrire tels quels, qu'ils étaient certes des joyaux imparfaits – reconnaissait-il avec une humilité feinte et malsaine – mais qu'ils étaient siens, tout comme son propre cœur, si amer pour quiconque, même pour lui-même, mais qui était son cœur, malgré tout. J'ai reconnu dans cette métaphore les vers d'un poème de Crane, et bien qu'il les ait récités devant plusieurs d'entre nous, j'étais le seul à esquisser un sourire. Il le remarqua, évita mon regard et s'enferma dans son bureau. Nous avons entendu le tiroir grincer sur ses gonds, puis le cliquetis du clavier se prolonger tard dans la nuit, alors que tout le monde était parti et que seul le correcteur restait pour l'édition du matin. C'était Mario Marizza, son protégé, le parent d'officiers qui était pourtant la brebis galeuse, celui qui allait à contre-courant de l'opinion conservatrice. Au premier abord, nous ne comprenions pas ; parfois, les journalistes ne sont que les chroniqueurs du quotidien et ne voient ni ne prennent en compte les causes des comportements et des conséquences, ce qui se passe dans la rue : la circulation, les coups de feu et les disputes, et la nuit, le silence inquiétant seulement rompu par les sirènes.

Je restais là, perdu dans mes pensées, levant les yeux de mon Remington pour observer ce qui se passait entre eux deux dans le bureau. La complicité de deux personnages de théâtre – c’est ce que je voyais par la porte entrouverte, comme une scène de spectacle comique où l’un jouait le gentil, le rigolo, le bouffon parfois, et l’autre le sérieux, le responsable, celui qui contestait et

s’emportait si souvent. L’un avec une voix aiguë, presque stridente, pour se plaindre et s’excuser, l’autre avec une voix de baryton, autoritaire et sûr de lui. Et il me semblait percevoir un code dans leurs longues et tumultueuses conversations : chacun essayant de convaincre l’autre, jusqu’à ce que l’un se rallie à l’autre, et ils reprenaient la discussion, mais avec des points de vue différents.

Je ne sais pas ce qui se passait, tout comme je n'ai jamais vraiment su ce qui se passait dans le pays. Les personnes disparues n'étaient pas toutes des employés de journal, ni même des personnes ayant des opinions clairement opposées au régime. Il y avait des cadets, des secrétaires, des frères et sœurs de membres du personnel, une femme de ménage qui venait chaque jour nettoyer le bureau de Beltrame avant son arrivée, mais un jour ils se sont croisés dans le couloir, et le lendemain, elle avait disparu.

Nous qui pouvions lire dans le silence de son regard le désir de le réduire en bouillie, nous nous sommes retrouvés désarmés lorsqu'il nous a fait face. La peur l'enhardissait, toujours, et ses mains, ces longs doigts, peut-être même beaux, étaient des armes qu'il maniait comme on recourt à des poignards cachés dans une poche, à un revolver à la ceinture, ou à un sachet de poison dissimulé dans son portefeuille. Ses doigts tapotaient les touches de la vieille machine à écrire qui était là depuis la fondation du journal en 1925, à une époque où les hommes pensaient différemment, où la gauche avait autant de valeur que la droite, et où la société était un seul et même monde vu à travers différents regards qui le coloraient à leur guise. Les machines sont esclaves de la pensée, et lorsqu'elles pensent elles-mêmes, me suis-je souvent dit, qui les arrêtera ? Ni la pitié, ni cette étrange symbiose d'amour et de haine que nous avons perçue dans les yeux de Beltrame lorsqu'il nous a fait face. À chaque commande qu'il donnait, à peine sorti de l'entrebâillement, agrippé à la porte comme si l'un ou l'autre allait s'effondrer, il demandait ou commandait quelque chose : une feuille blanche, le journal de la semaine précédente, ou simplement un café, même tiède et amer. Dans chaque mot, le nom de Gloria était implicitement sur ses lèvres. Dans l'insulte comme dans l'éloge, dans la métaphore comme dans l'obscénité, dans un vers d'un poème comme dans le mot anonyme glissé en bas de la page 34, dans les petites annonces érotiques comme dans les nécrologies, dans tout ce qu'il lisait et

jugeait avant chaque édition – car il faut bien reconnaître, sans l'ombre d'un doute, son professionnalisme, son obsession du mot juste, l'adoration qu'il vouait à l'écrit au point de ne plus la comprendre pleinement lorsqu'il tentait de nous expliquer sa vision.
Tout cela s'est effondré quand nous avons pensé à ce qu'il faisait, même si nous savions qu'il le faisait pour survivre, et peut-être aussi pour nous protéger, car nous étions son gagne-pain, son travail, sa vie. Que les autres aillent au paradis ou en enfer, c'était le prix de la guerre. C'est ce que les militaires avaient répété des centaines de fois, encore et encore, à la télévision nationale, après la marche métallique et stridente familière qui résonnait jusque dans les salles de bains des maisons de chaque quartier, depuis la radio qu'un pauvre type écoutait assis sur les toilettes, essayant de capter le match du dimanche. La Coupe du monde arriverait bientôt, dans quelques années, mais tout le monde y pensait déjà. J'écoutais et je regardais les hommes, réunis au bureau à l'heure du déjeuner, parler de football avec plus de passion que s'ils parlaient des femmes. Les femmes ont besoin d'être protégées, il faut penser à elles, et tout cela demande du temps et de l'attention. Mais le football existe toujours en dehors de tout cela ; C'est une entité qui se nourrit d'elle-même chaque semaine, une bête parfois chaotique mais qui s'infiltre toujours dans les foyers comme un animal de compagnie, par l'écran de télévision ou le haut-parleur de la radio, s'adaptant à la vie de chaque maison, appartement, baraque de bidonville ou cité HLM inachevée. Dans les complexes d'habitation, on entendait la marche, mêlée au bruit des bottes et aux crépitements des coups de feu dans les couloirs où un enfant, tapi dans un coin, observait la scène. Des portes étaient défoncées, s'il y en avait, des corps traînés dans les escaliers. Et le lendemain, le ballon continuait de rouler sur le terrain improvisé que les enfants avaient installé entre les pavillons Juan Domingo et Evita, numéro 1 ou numéro 17, A, C ou D, peu importe, à La Tablada, à Caseros ou à Villa Domínico.

Pendant que nous travaillions, certains d'entre nous écoutaient la radio. C'était presque toujours le programme de football, parfois une chanson de Palito Ortega ou de José Larralde, et de temps à autre la marche militaire. Et occasionnellement un bulletin d'information qui nous faisait grincer des

dents, mais qu'il était néanmoins utile d'écouter pour savoir ce qui se passait réellement dans les rues à ce moment-là. C'est ainsi que le nom de Gloria Sanmarco est devenu de plus en plus courant. Au moment où j'ai obtenu ses coordonnées, plusieurs semaines de manifestations intenses et violentes s'étaient déjà écoulées dans les rues autour du Congrès, ainsi qu'à Córdoba et Rosario. Les reportages indiquaient que la manifestante de gauche, la Montonera Gloria Sanmarco, avait pris la parole à chaque manifestation. Elle ne pouvait pas être partout, bien sûr, mais je ne pouvais pas le garantir non plus. Cette femme était entourée d'une aura qui, pour le meilleur ou pour le pire, la précédait et laissait des traces partout où elle allait. L'armée ne s'est jamais prononcée ouvertement contre elle ; Peut-être pensaient-ils qu'accorder autant d'importance à une femme était un signe d'insécurité, une attitude déplacée envers une simple institutrice ayant rejoint la rébellion. Ils la poursuivaient, nous le savions, et elle était souvent capturée, mais ils la relâchaient presque aussitôt. Qui a payé le prix de sa liberté, même éphémère ? Elle était comme un oiseau que chacun voulait attraper, car ses cris et ses vols bas étaient une nuisance, mais ils ne pouvaient la garder en cage. Peut-être parce qu'elle criait encore plus fort, ou parce que sa subsistance exigeait ce qu'ils ne pouvaient lui donner : leurs propres corps, peut-être, aussi précieux que ce qu'ils appelaient pouvoir ou argent. Ou tout simplement le plaisir de faire ce qu'on voulait.
Une psychologie étrange, difficile à comprendre quand on est au cœur de la tempête, du naufrage, ou plus précisément au milieu d'une rue où les coups de feu fusent de toutes parts, des portes et fenêtres des immeubles, où les bombes explosent sur l'asphalte à côté du kiosque à journaux du vieil homme qui les vend avec son fils, où les chars avancent le long de l'Avenida de Mayo, de Rivadavia ou de Corrientes en direction de l'Obélisque, symbole phallique que personne ne veut reconnaître, que les femmes ont regardé avec honte pendant des années, et dans lequel les hommes trouvent une justification à tout, absolument *tout.*

C'est là que Gloria retrouvera son groupe ce soir pour une nouvelle manifestation contre le gouvernement militaire. Dans l'après-midi, les forces de l'ordre se rassembleront pour l'empêcher, après avoir perquisitionné près de cinquante maisons, commerces et entrepôts dans le quartier de Flores, à

Quilmes, ainsi que dans de nombreux autres quartiers de la capitale et de sa banlieue où les rebelles étaient connus pour avoir des centres d'endoctrinement et de réunion. L'emplacement des centres de détention des forces armées était également connu, mais cette information n'a pas été relayée par les médias.

Les marches militaires simulent la guerre dans l'esprit des gens ordinaires. Elles submergent la raison. C'est pourquoi je me sentais impuissant lorsque la musique militaire s'infiltrait par les fenêtres de mon bureau ou de ma maison, provenant de la radio ou des rues en ébullition, presque toujours le soir, avant le dîner, au moment où je m'apprêtais à lire, ce qui est pour moi l'acte de liberté par excellence.

En revanche, le nom de Gloria, si étroitement associé aux actions militaires, à la guerre et aux victoires, était pour tous, même pour ses bourreaux potentiels, une sorte de symbole qui lui servait, même au détriment de leurs propres intentions contraires, d'auréole protectrice, du moins pendant un temps, plus long que nous ne l'avions tous imaginé.

En observant Beltrame, assis derrière son bureau, examinant des preuves derrière ses lunettes à monture dorée, les cheveux légèrement grisonnants, la barbe soigneusement taillée et la moustache aux pointes douces semblant tout droit sorties d'une autre époque, je me demandais lequel des deux était l'ange gardien de l'autre. Aucun des deux n'était un ange, ou du moins pas un bon ; ils étaient simplement un homme et une femme qui s'aimaient, probablement au-dessus ou en dessous des conventions et de la réalité qui les broyait. Tantôt l'un portait le fardeau, tantôt l'autre. Qu'il s'agisse d'amour ou du désespoir le plus profond, ils se retrouvaient là où personne ne les chercherait, car ils n'avaient pas besoin de savoir. Il y avait des micros partout, comme des aigles perchés sur les poteaux téléphoniques devant l'immeuble ; il y avait des espions, bas et sombres comme des rats d'égout, épiant du haut des trottoirs obscurs.

« Qu’ils fassent à leur guise », devait-on lire dans les rapports militaires. C’est ce que disaient les journalistes, imaginant des intrigues amoureuses dans des lieux où les machines à tuer avaient été perfectionnées après des siècles d’apprentissage et d’erreurs. Des salles de cours universitaires et des

hangars de bases militaires dont les bureaux étaient transformés en chaises électriques.
Oui, moi aussi j'ai succombé à la bêtise . Que ce soit au football ou en poésie, l'imagination n'est pas une arme, mais un paradis illusoire.

Le fait est que, ce soir-là, le rassemblement devait avoir lieu – si l'on peut l'appeler ainsi – même si, à ce stade, ces manifestations en centre-ville avaient cessé d'être des rassemblements politiques pour se transformer en affrontements incessants entre les Montoneros, nom donné à tous ceux qui protestaient contre le gouvernement, qu'ils soient de gauche ou de droite, sincères ou opportunistes, étudiants ou retraités. Autrement dit, tous ceux qui n'avaient pas peur, car il y avait des bombes dans les rues et des coups de feu dans les bus, et on pouvait se faire arrêter pour un simple regard noir au soldat de garde. Et ces soldats, si jeunes, avaient peur eux aussi, mais ils étaient comme des agneaux avec leurs armes réglementaires, cherchant d'autres armes sous la peau des autres. Et comme ce qui n'est pas vu engendre plus de peur que ce qui est visible, les soldats, obéissants par nécessité, se méfiaient avant de poser des questions et frappaient avant d'écouter. Bien sûr, ils n'étaient pas tous ainsi, mais comme toujours, l'exception confirme parfois la règle, et ce qui s'était produit une fois commença à se répéter, lorsque les limites de la peur s'étendirent de part et d'autre, non pas en hauteur, mais en intensité. Le regard d'un cadet imberbe a ses limites, mais derrière elles se cachent les yeux des officiers, munis de jumelles de guerre.
Je me suis levé et j'ai regardé par la fenêtre. Des files de militants défilaient dans la rue, bloquant la circulation, brandissant des pancartes et des slogans truffés de fautes d'orthographe. Je me demandais comment on pouvait les prendre au sérieux avec toutes ces expressions éculées, banales et usées : « Péron », « justice sociale », ou « la loi du poilu et du bison ». Au-dessus des manifestants, la même vieille classe patricienne : les syndicats qui dormaient sur des matelas de dollars, ronflant comme des bœufs, pour se réveiller en milieu de matinée et vociférer contre le gouvernement dans un micro officiel. Nous étions au cinquième étage, et la fenêtre donnait sur San Martín. D'un côté, Corrientes était plongée dans l'obscurité depuis une demi-heure

environ, avant que les lumières des boutiques et des théâtres ne commencent lentement à s'allumer. San Martín, malgré son étroitesse, était un véritable fourmilière, une foule dense se déversant sur l'avenue. Ils allaient faire tout un périple : ils longeaient Corrientes jusqu'au 9 de Julio, puis l'Avenida de Mayo, avant de revenir par le fleuve pour rejoindre la Plaza. Tant de détours, me disais-je ; je n'avais aucune envie de les suivre. J'observai mes collègues, certains écrivant, d'autres fumant, les jambes posées sur leur bureau, attendant la fin de la journée.

« D’accord », dis-je, les mains sur les hanches. « Qui vient avec moi ? »

« Où allons-nous, Ceci ? » m’a demandé l’un d’eux, peu importe lequel, car dans les ombres qui s’étendaient à la tombée du soir, luttant dans l’air près des fenêtres, contre les lumières blanches du plafond, indifférentes, glaciales, typiques d’une veillée funèbre, tous les visages me semblaient identiques : des cadavres qui n’avaient plus que des mains vivantes pour saisir une cigarette, pour se suicider en tapant sur les touches de la machine à écrire, ou pour se gratter l’entrejambe sans la moindre dissimulation.

« Pour couvrir la manifestation », ai-je répondu.

— Tu veux mourir, Ceci ? Moi, non.

C'est Marizza qui a pris la parole.

Braulio, le bras droit du metteur en scène, prit la défense du projet. Il frappa dans ses mains pour rétablir l'ordre et éleva la voix comme un professeur cherchant à remettre ses élèves au pas. Ses manières caractéristiques transparaissaient alors, et les autres ne purent que rire et faire exactement le contraire de ce qu'il attendait. Mais cette fois, Beltrame apparut, sans cravate et la chemise déboutonnée. Les poils de sa poitrine étaient de la même couleur que sa moustache : un brun foncé aux reflets dorés, sous la lumière directe du projecteur. Il ne nous regardait pas, car un éclat argenté aveuglait ses lunettes.

Taboada et Scarfionne , vous vous en occupez. Je veux tout ce qui est sous presse pour la première édition.

Scarfionne, l'Italien , m'a jeté un regard noir ; il n'aimait pas les femmes qui travaillaient, mais c'était un gentleman, cela ne fait aucun doute. Il a dit que veiller sur moi et empêcher les prolétaires de me tripoter l'empêchait de faire son travail en paix.

« Ne t'inquiète pas », dis-je dès qu'elle me regarda. « J'ai perdu ma virginité il y a longtemps, et ça ne me manque pas. »
Les autres rirent, et je vis Beltrame me regarder d'un air triste. Elle avait ôté ses lunettes sous prétexte de les nettoyer et observait nos réactions. Braulio reprit son rôle d'assistant, abandonnant celui de professeur boudé, et c'est alors que je compris : Gloria Sanmarco, l'institutrice qui n'avait peut-être jamais vraiment enseigné, serait l'une des meneuses de la marche. Pourquoi avait-elle choisi ce soir-là, à cette heure-ci ? J'aurais bien aimé le lui demander. Chaque fois qu'elle était à l'origine de la marche, les violences éclataient à la tombée de la nuit. C'était comme une attirance pour l'obscurité, ou peut-être simplement une manie de s'opposer à l'ordre établi. Mais la vérité, c'est que les coupures de courant avaient contraint nombre de personnes à sauver leur vie, se cachant dans les entrées d'immeubles, se réfugiant dans les halls ou forçant les rideaux métalliques des commerces. Dans le regard de Beltrame, j'ai perçu quelque chose qui ressemblait à de la complicité. Non, ce n'en était pas encore, mais plutôt un appel à la complicité. Moi, une femme, j'allais confronter l'autre femme. Bautista Beltrame me le demandait. « Traitez-la bien », me suppliait-il du regard.
Nous sommes descendus et sortis dans la rue. Tano Scarfionne avait son appareil photo. Il avait laissé Marizza derrière lui. Il allait tout photographier et, pour le reste, il comptait sur ma mémoire auditive, même si je ne voulais pas l'admettre.
« Vous avez l'enregistreur allumé en permanence », m'a-t-il dit alors que nous descendions dans l'ascenseur. Deux employés de bureau qui partaient plus tôt nous regardaient avec inquiétude.
Tu vas à la marche ? On pourra prendre le métro ? Que faut-il faire ?
ta place, je resterais dans le bâtiment. Tout est bloqué pour sortir dans la rue… mmm … je te le déconseille…

Scarfionne se délectait de ce cynisme assumé, effrayant ces pauvres types dont les épouses, rivées à leur téléviseur, devaient suivre le déroulement de la marche et attendre que la sonnette retentisse – certaines anxieuses et inquiètes, d'autres en colère et offensées, mais toutes sachant que les hommes sont des menteurs. N'importe quel prétexte était bon pour justifier leur retard : une rencontre entre amis dans un bar, un bus bondé, une grève

des transports, une manifestation politique, et même la mort elle-même, tout cela était une excuse valable pour ne pas rentrer chez eux, où leurs femmes les attendaient, leurs pensées tournoyant sur un manège infernal d'émotions contradictoires, chevauchant ces chevaux de bois délabrés au son d'une vieille musique désaccordée qui finirait bien par s'arrêter. Sachant que ce jour-là, la sonnette ne retentirait plus jamais, et qu'il y aurait une personne de moins sur ce manège déraillé qu'est leur existence.

La rue était noire de monde. Le portier de l'immeuble gardait les grilles verrouillées. Après les avoir refermées, en nous souhaitant bonne chance, nous nous sommes dirigés vers le trottoir, où les badauds curieux qui ne participaient pas à la marche étaient regroupés, immobiles et maussades. Un brouhaha de chants et de tambours, de cris et de quelques hurlements de jeunes femmes dont je ne pouvais distinguer l'origine s'élevait. Les sifflets des agents de sécurité en service étaient assourdissants et insistants, mais il ne s'agissait que d'une escorte formelle avant l'arrivée des gendarmes, attendus d'un instant à l'autre. Nous savions, pour les avoir aperçus de notre fenêtre, que sur l'avenue Corrientes, des rangs de soldats étaient déjà formés et que quelques chars étaient immobiles, comme endormis.

« Allons à San Martín, Ceci », dit l'Italien en élevant la voix. « Ça ne sert à rien de continuer la marche. Ça va être le chaos sur la place. »

Il avait raison ; c’était absurde de s’épuiser à marcher pour ensuite décrire ce que tout le monde avait vu : la longue et lente marche, parfois interrompue par des bousculades, par des échauffourées occasionnelles aux coins des rues où la circulation était bloquée et où les automobilistes klaxonnaient ou descendaient de voiture pour protester. Des banderoles étaient brandies à différentes hauteurs au-dessus de leurs têtes, et de temps à autre, l’une d’elles tombait, piétinée.

Nous avons suivi le cortège chaotique au milieu de la rue en direction de Rivadavia. À l'angle de Sarmiento, une autre colonne parmi tant d'autres s'est formée, se rejoignant à différents carrefours, comme des ruisseaux formant des rivières secondaires se jetant dans le cours principal. J'ai réalisé que cette fois, tout semblait bien organisé : le nombre de personnes était impressionnant, et l' ordre qu'elles s'efforçaient de maintenir, étonnant. Pas de provocations inutiles, pas de cris insultants, pas de coups de feu ni

d'explosions, pas encore. Et c'est pourquoi j'avais peur, et j'ai regardé l'Italien, qui dissimulait son visage derrière l'appareil photo. À chaque déclenchement, je ressentais un léger tremblement, le maximum qu'un homme comme lui pouvait se permettre : l'âge et le professionnalisme l'empêchaient de ressentir autre chose que du ressentiment et un profond mépris pour tout cela. Combien de fois avais-je vu la même chose au cours de sa carrière ? Le résultat était toujours le même, mais il semblait extatique malgré le désenchantement tenace qui couvait au fond de son âme. La ville et ses habitants le fascinaient. Il me l'avait dit un jour, ou peut-être était-ce cet après-midi-là, au milieu de tout ce bruit, quand la réalité accablante avait stimulé son imagination. « Tu sais, Ceci, » avait-il dit, « parfois j'aimerais sauter dans un de ces chars et tirer sur les balcons. Tous ces imbéciles qui se suicident politiquement à chaque élection et qui essaient ensuite de continuer à vivre leurs vies sans sommeil dans ces taudis, avec des chiens qui aboient comme des fous, à se disputer toute la journée du dimanche, à faire la tête toute la semaine, et où le seul plaisir est de médire sur n'importe qui pendant une demi-heure au coin d'une rue, ou dans un bar miteux à regarder un cafard ramper sur le sol pour pouvoir l'écraser et ensuite sourire, satisfaits de cet exploit, le seul qu'ils réussiront ce jour-là, jusqu'à ce que Dieu ait la bonté de leur offrir un autre prix semblable. »

Scarfionne avait raison lorsqu'il philosophe ainsi. Je contemplais les balcons des immeubles qui bordaient la rue San Martín. Les gens regardaient de tous côtés, certains une calebasse à maté à la main, d'autres avec leur petit chien qui aboyait par-dessus les balustrades. « Si seulement tout s'écroulait », pensai-je, et je ris intérieurement. Pauvre animal, victime de ses maîtres ; pauvres gens, victimes de leurs « maîtres ». Scarfionne avait raison, d'une certaine manière, on finit toujours par avoir le gouvernement qu'on mérite. Mais que faire si on nous tient un pistolet sur la tempe chaque jour et qu'on nous dicte notre conduite ? Quand on finit par s'en rendre compte, il ne nous reste plus d'armes que celles de notre esprit, et le comportement persiste. Je repensais à ces chiens, cobayes de l'étude de Pavlov sur les réflexes conditionnés. Qui, parmi tous ces hommes et ces femmes, savait qui il était, suffisamment pour se regarder dans le miroir et réfléchir ? Et pourtant,

Pavlov fut l'un des rares à avoir été victime de la vulgarisation scientifique, dans la revue Billiken , par exemple.
Il faisait presque nuit quand nous sommes arrivés à Rivadavia et avons traversé la place. Le palais du gouvernement était encerclé de barricades, et de longues rangées de gendarmes se tenaient prêts à faire feu. La manifestation était déjà très importante, à tel point qu'elle semblait parfois submerger même les organisateurs – des hommes que je reconnaissais pour les avoir vus à la télévision et dans la presse à de nombreuses reprises, des militants de la gauche officielle. Mais il y avait aussi les émeutiers, cagoulés comme des criminels, car c'est ce qu'ils étaient, même s'ils proclamaient la liberté qu'ils hurlaient à pleins poumons tout en détruisant tout sur leur passage à coups de bombes, indifférents aux victimes. Devais-je pleurer les soldats morts, dont le devoir d'obéissance était la croix latente qu'ils portaient sur leurs épaules ? Ou devais-je pleurer les enfants tués dans les bus touchés par ces bombes, les femmes gisant dans les rues, ou les hommes qui fuyaient une bombe pour être fauchés par une autre, qui ne leur était pas destinée, mais qui visait à abattre un système qui affectait tout le monde, coupables et innocents, victimes et bourreaux ? Parce que nous étions tout cela à la fois, tantôt l'un, tantôt l'autre, selon les rues que nous parcourions et les pensées qui nous habitaient. La rancœur nous transformait en monstres qui tuaient par l'imagination, ou le chagrin nous accablait comme des anges sans ailes.
Soudain, la marche s'arrêta. Poussés de tous côtés, nous fûmes inévitablement emportés par la foule. Le ciel crépusculaire était clair, les immeubles des autres rues semblaient étrangement lointains, et la faible lueur des lampes à vapeur de mercure dans cette pénombre de Buenos Aires me donnait l'impression d'être dans un immense champ peuplé de têtes velues, les bras levés, poussant un cri unique, comme des animaux menés à l'abattoir. Les ridicules palmiers de la place, cette tentative saugrenue de ressembler à un pays d'Amérique latine que nous n'avons jamais été, ajoutaient une touche étrange au paysage. Oui, me disais-je, cette ressemblance remonte à loin, et nous avons été si stupides que, regardant au loin, nous ne voyons que le désert de l'absurdité historique, incapables de percevoir la profondeur du gouffre que nous avons creusé dans nos particularités, qu'elles soient de race ou d'espèce, physiques ou

psychologiques. Les classifications ne sont que des méthodes, rien de plus, mais elles nous confinent à la superficialité des illusions : l’un contemple l’autre, émettant un discours dialectique qui n’est autre que l’inversion des autres. Et nous ne scrutons pas les ténèbres des profondeurs, où tous succombent et forment la monstruosité qui nous caractérise : ce que nous ne comprendrons jamais.
Pendant ce temps, nous manifestons et protestons, et nous nous laissons submerger par les armes de l'ignorance. L'armée avait parfois raison : le savoir ne détruit pas l'ignorance. C'est pourquoi elle n'a pas interdit beaucoup de choses qu'elle était censée interdire, mais plutôt l'acquisition de l'intelligence, qui n'est pas la sagesse. C'est tout autre chose : un comportement en perpétuelle évolution, car il s'agit d'une association d'idées qui s'alimentent mutuellement à chaque instant de l'histoire humaine. Un ensemble d'opinions où les classifications importent peu, mais plutôt la manière dont elles s'expriment : comportement, conversation, dévouement. L'intelligence n'est pas le chemin vers la sagesse éternelle ou la vie éternelle telles que les sectes ou les religions les conçoivent, mais plutôt ce sentiment ambivalent, cette symbiose incongrue entre réussite et échec, entre satisfaction et désenchantement, qui nous pousse à nous asseoir dans n'importe quel bar, à siroter un café noir, à regarder les gens passer sur le trottoir, certains avec un vieux chien en laisse, d'autres s'appuyant sur une canne à un rythme d'escargot.
Ils ne sont pas à la marche cet après-midi ; ils sont chez eux, en train de mourir. Voilà ce qu’est l’intelligence : accepter l’inévitable et les épreuves que chacun peut traverser. Même ceux qui se suicident le savent.
Le bruit des mégaphones et des microphones résonnait comme les cris d'animaux préhistoriques, puis un effet Larsen, et enfin un silence. Un coup de feu retentit soudainement, et presque tout le monde se retourna. Sur la scène que les activistes avaient érigée en à peine deux heures, sous le nez des gendarmes, sans que personne ne les arrête, mais sachant qu'il s'agissait d'une bombe à retardement, plusieurs hommes et une femme y montèrent. Là se tenait Gloria Sanmarco, la chef incontestée de toute cette frange de l'opposition. Chacun voulait la ranger dans un groupe politique ou social précis, mais bien qu'elle agisse selon des dogmes exprimés dans un manifeste

improvisé, un soir de cette décennie en Argentine, dans un comité de banlieue près de la capitale, elle agissait et se contredisait constamment. Les méthodes, disait-elle, étaient différentes chaque jour, parfois même le matin avant de se lever, d'autres l'après-midi. Mais l'objectif était le même. Le gouvernement de facto devait tomber. Qui le remplacerait ? Certains répondraient : « Il y a toujours un imbécile. » Je répondrais : « Le chien du coin aboie, mais ne mord pas. »

Elle se leva et s'empara du mégaphone. Elle le tenait avec une dextérité telle qu'il semblait ne peser rien, car elle n'était ni grande ni d'apparence robuste. De loin, là où je me tenais, scrutant la scène à travers les têtes et les bras qui me cachaient la vue, j'aperçus ses cheveux châtain foncé, longs mais ne dépassant pas ses épaules, séparés par une raie sur le côté gauche. Un peu ébouriffés, ils se remettaient facilement en place d'un léger mouvement de tête lorsqu'ils retombaient sur son front, ou d'une main derrière son oreille. Sa voix était forte, mais appropriée pour une institutrice qui devait gérer quarante élèves dans une classe ressemblant à un hangar. Elle répétait les mêmes rengaines, ce que tout le monde attendait : l'ignominie qui ne pouvait plus durer, les crimes qu'il fallait stopper (et d'autres crimes ? Personne ne posa la question, mais cela allait de soi). Elle parlait de la patrie (mais pas de Dieu, bien sûr), et l'élevait au niveau des pauvres qui espéraient un espoir dans les bidonvilles. Son approche était sans doute originale pour l'époque et pour ce qu'on attendait d'une dirigeante. Son statut de femme lui conférait des privilèges exceptionnels : certains la considéraient avec affection filiale, d’autres comme une stratégie visant à bouleverser temporairement l’ordre politique traditionnel. Tout cela fut exploité, comme dans toute guerre, pour remporter des victoires ponctuelles. Et Gloria les remportait.

Puis les tirs ont commencé à fuser des rangs des hommes armés. D'abord, une série de salves en l'air, que l'on pouvait considérer comme un avertissement. Ensuite, un homme sur scène a été touché par une balle ; nous l'avons vu tomber et disparaître par-dessus le bord de l'estrade. Gloria a jeté le mégaphone et a tenté en vain de descendre pour lui porter secours ; les autres l'avaient déjà saisie et l'emmenaient pour la protéger, car il était évident qu'elle était la cible de l'attaque. Mais qui sait, peut-être était-ce une stratégie du gouvernement pour semer la peur sur un terrain qu'il savait très

difficile, ou peut-être une manœuvre du parti lui-même pour se forger une image de victime auprès du grand public, et surtout de la communauté internationale. Nous savions pertinemment que les médias manipulaient tout cela, et que les médias étaient les marionnettes des Américains.
Quoi qu'il en soit, mon récit n'est qu'une anecdote, teintée de doutes et d'opinions contradictoires, déformées, voire imaginaires. Le fait est que toute la commotion attendue a éclaté ; les gens autour de nous se sont mis à courir car les balles sifflaient à nos oreilles et les explosions parmi nous résonnaient, polluant l'air. Certaines n'étaient que des grenades assourdissantes, mêlées aux grenades lacrymogènes de l'armée. Les balles en caoutchouc blessaient et laissaient les gens à terre, souffrant, faciles à capturer. Mais j'ai aussi vu beaucoup de sang, de plus en plus abondant sur l'herbe et les dalles piétinées. Sur un banc, un homme se tenait le ventre, du sang coulant le long de ses jambes. Certains ont essayé de le relever, mais ils sont vite repartis. Les soldats l'ont traîné au loin. J'ai croisé beaucoup d'autres personnes qui faisaient la même chose, traînant des morts ou des inconscients par les jambes ou les bras, ou simplement ceux qui résistaient.
L'Italien prenait photo sur photo, et je crois qu'il m'avait oubliée. Mon magnétophone était déchargé, alors je l'ai changé, mais quelqu'un m'a bousculée et il est tombé par terre. Impossible de le ramasser ; d'autres l'avaient déjà piétiné, il ne restait plus qu'un boîtier en plastique brisé. Scarfionne craignait que je sois blessée, car j'étais à terre. J'allais le rassurer, mais je n'en ai pas eu le temps. Une balle l'a touché à la tête. J'ai vu du sang jaillir de son oreille, et quand il a laissé tomber l'appareil, il s'est pris la tête entre les mains et s'est jeté au sol, se tordant de douleur. Au moment où je me relevais, quelqu'un m'a attrapée par les bras. Je hurlais, je jurais, et j'ai fini par pleurer quand j'ai senti deux soldats m'entraîner de force. Ils empestaient la fumée, le fer, et même la merde, cette odeur qui, sans aucun doute, avait exprimé leur peur.
Cette obéissance partagée, bien sûr, les a poussés à m'éloigner de force du corps de Tano, que j'ai vu pour la dernière fois, à demi mort, agonisant après tant d'années de résistance, mais toujours à son service. C'est ainsi que meurent ceux qui ont le triste privilège de vivre ainsi.

Environ quatre heures plus tard, je me suis réveillé dans une cellule. J'avais dû m'endormir d'épuisement, ou peut-être m'avaient-ils battu. Je ne me souviens de rien après avoir vu le ciel et l'asphalte, simultanément, tandis qu'ils me traînaient à travers la foule vers un camion, puis l'obscurité de mon téléphone portable, l'odeur d'urine et de sueur, et les questions des pauvres hères qui, dans la pénombre, demandaient s'il y avait quelqu'un, implorant de l'aide. Ils pleuraient, ces pauvres gens. Mais je ne pleurais pas, j'essayais juste de me rappeler si j'avais quitté Tano vivant ou si j'avais déjà vendu mon âme à Mitre, par exemple, que j'admirais tant. Si le vieux Bartolo était venu le chercher au milieu de la place, témoin d'une guerre qu'il n'aurait pu imaginer à son époque, récitant peut-être un fragment de sa traduction de Dante. Et il l'avait emmené, comme ça. Ils parlaient et argumentaient, invisibles au milieu de tous, bénissant la patrie à laquelle ils avaient pensé si longtemps, pour le meilleur ou pour le pire, avec bienveillance ou avec égoïsme.
De retour dans la cellule, j'ai regardé ma montre, mais on me l'avait prise. Mon pantalon était trempé et déchiré. Avais-je été violée ? me suis-je demandé, non sans ironie. Je me suis touchée : c'était de l'urine, la mienne ou celle déjà présente sur le sol. Il y avait beaucoup de femmes avec moi. Il y avait à peine un mètre d'espace libre dans cette pièce sombre, éclairée par une simple ampoule au plafond du couloir. Les autres parlaient à voix basse ; elles avaient toutes sans doute été capturées sur la place.
« Quelle heure est-il ? » ai-je demandé au hasard.
Celle qui était assise par terre, les genoux pliés et les coudes posés dessus, a dit :
-Trois heures du matin.
« Et comment le savez-vous ? » ai-je demandé.
-On peut deviner l'heure grâce aux ombres et à l'odeur.
- Y êtes-vous allé plusieurs fois ?
— Et qui ne le serait pas ? Tu es nouveau, n'est-ce pas ?
- Est-ce évident ?
— Bien sûr, à cause de tes questions idiotes , et à cause de tes jolies mains . Que faisais-tu sur la place ? Es-tu une petite fille curieuse qui cherche à se faire bien voir des gens du peuple pour frimer devant tes copines chics ? Ou bien as-tu lu Rosa Luxemburg et te prends- tu maintenant pour une martyre ?

Le sarcasme ne m'a pas affecté ; au contraire, il m'a réconforté, me prouvant que même en ce lieu et à cette époque, il y avait suffisamment d'intelligence pour échapper à cette vulgarité ambiante.
« J'ai lu Rosa, bien sûr. Mais je ne pense pas qu'elle soit facile à imiter, si je l'ai bien comprise. Il n'y a qu'une seule personne qui lui ressemble, ou du moins qui essaie de l'imiter avec une certaine dignité. »
L'autre me regarda ; je le sais car j'ai vu une lueur dans ses yeux, même si ses traits étaient dissimulés dans l'ombre. Elle prit mes mains et caressa mes doigts.
-Vous êtes écrivain …
J'ai ri.
— Mes doigts me trahissent, évidemment. Je suis plutôt journaliste, c'est pour ça que j'étais sur la place.
« Eh bien, c'est mieux ainsi. J'imagine que vous serez un magnétophone ambulant, enregistrant tout ce que nous faisons et disons. Si vous étiez de la télévision, nous vous tuerions avant qu'ils ne le fassent… »
« Je viens de Radar, un milieu des plus conservateurs. » Je l'ai dit en sachant que la sincérité était un risque à prendre si je voulais qu'on me le rende. J'étais dans un endroit où peu de mes collègues se trouveraient un jour. C'était une opportunité, c'est comme ça que je le voyais à l'époque. L'insinuation de cette femme à leur sujet… je ne l'ai pas comprise, et je ne voulais pas la comprendre.
L'autre femme se tut. Elle se leva et s'assit sur le matelas qui, curieusement, était vide. Toutes les autres étaient assises ou allongées par terre, certaines debout, les bras croisés, transies de froid et de peur, ou enlacées. Ce matelas appartenait à la femme dont je parlais ; toutes l'avaient respecté comme si elle était différente.
Alors j'ai deviné, avant même de voir son visage à peine éclairé par la faible lumière du couloir.
« Tu n'as pas peur ? » demanda-t-elle, m'invitant à quitter le sol humide et à m'asseoir à côté d'elle.
— Un peu, mais la nouveauté de l'expérience me fait davantage réfléchir et moins ressentir.

— C’est comme ça qu’on se défend, nous tous, hommes et femmes. Quel est votre nom ?
-Cecilia Taboada.
— Je crois avoir lu certains de vos articles. Vous écrivez très bien, c'est ce qui a attiré mon attention ; les journalistes sont tellement paresseux quand il s'agit de lire et de se relire.
Le temps fait partie du travail... et c'est ce qui nous perd.
Bautista dit la même chose.
Voilà, la révélation, enfin. Mais pourquoi moi ? Peut-être savait-il qu’une confidente comme moi n’aurait pas l’occasion d’écrire quoi que ce soit le lendemain.
- Beltrame ?
Ne faites pas l'innocent. Bautista parle de vous tous, et vous seriez surpris de la fierté qu'il dégage. La perspicacité de Braulio, le lyrisme de Taboada, le bon goût de Sarfio …
Alors j'ai craqué et j'ai pleuré.
« Ils l'ont tué », ai-je dit.
Elle ne m'a pas réconfortée.
— L’Italien ? J’aurais dû m’en douter en l’apercevant de loin, depuis la scène.
— Est-il vrai que vous êtes enseignant(e) ?
-Oui, j'ai obtenu mon diplôme d'enseignement à l'âge de dix-neuf ans, là-bas à Dolores.
- As-tu fait de l'exercice ?
— Pas plus d'un an. J'étais responsable des élèves de sixième dans une école de La Boca. Ils ne m'ont même pas payé pendant six mois.
C'est pourquoi tu es parti…
« Ce n'était pas une question d'argent, mais… je ne sais pas… de désillusion. Je ne supportais pas de voir tous ces jeunes gâcher leur vie. Ils étaient si intelligents, mais ils ne lisaient ni n'écoutaient ; ils emportaient des couteaux et des pistolets à l'école, et ceux qui n'en portaient pas se droguaient ou rentraient ivres. Ils étaient si intelligents… »
— Mais comment saviez-vous qu'ils l'étaient si… ?
« Parce qu'ils parlaient, Cecilia. Certains se rassemblaient autour de mon bureau et nous bavardions. Nous fumions, moi assise à table, les jambes

croisées, sachant que cela les excitait d'une certaine manière, mais c'était le seul moyen d'attirer leur attention. Ils se tenaient debout, une main dans la poche et l'autre cigarette à la bouche. D'autres s'asseyaient par terre, écoutant simplement. D'autres encore se laissaient distraire en dessinant des images obscènes au tableau. Ils parlaient de leurs parents, s'ils en avaient, de la misère qui n'était de la misère que pour ceux d'entre nous qui ne la connaissaient pas, car pour eux, c'était le quotidien. Le mot « saleté » n'existe pas pour ceux qui vivent dans la saleté ; c'est simplement la vie qu'ils mènent, ce qu'ils connaissent. Le reste n'existe pas. Mais de temps en temps, un mot peut déclencher un cataclysme. Tu connais ce proverbe chinois qui dit que le vol d'un papillon peut provoquer un tremblement de terre à l'autre bout du monde ? C'est le mot d'un professeur. Je dirais « France », pour Par exemple, ils fronçaient les sourcils, boudeurs. Je mentionnais Pardo López, et ils souriaient. Puis, si je leur disais que Pardo avait voyagé en France, leur visage s'illuminait d'une curiosité qui était l'essence même de l'humanité. Là, dans ce fragile instant suspendu, tout résidait. Savoir saisir cette opportunité était l'élixir recherché par tous les sages depuis la nuit des temps. C'est si incroyablement difficile à appréhender que, si cela se produit ne serait-ce qu'une fois, on devrait se sentir presque divin.

— Et cela vous est-il arrivé ?

Une fois, et je n'ai fait que la moitié du chemin. Il y avait un garçon, l'un des plus renfermés. Il ne parlait presque jamais, sauf si on lui adressait la parole. Il était laid, avait une barbe fournie et avait déjà quinze ans. Il avait redoublé deux années de suite et rien n'indiquait qu'il allait s'améliorer. La directrice l'avait pris sous son aile par faveur, car l'évêque tenait à rester en bons termes avec la Société de Bienfaisance et accueillait parfois certains de leurs protégés. La mère du garçon, à ce que je sache, était une prostituée et une ivrogne occasionnelle. Les garçons avec qui il couchait devaient le droguer, car il avait presque toujours les yeux brillants comme quelqu'un qui sniffe de la colle. Et ce n'était rien comparé à ça. Il marchait voûté, et même si les autres garçons se moquaient de lui, ils finissaient par le laisser tranquille car il savait se défendre à coups de poing, et pire encore. J'ai même découvert qu'il était assez intelligent pour concevoir des formes de violence extravagantes et élaborées.

« C'était un tueur potentiel », ai-je dit.
« Je le serais bientôt, Cecilia. Je le savais déjà, mais que pouvais-je y faire ? Un jour, lors d'une de ces occasions, il m'a dit : « Puis-je vous poser une question, mademoiselle ? » « Oui », ai-je répondu, étonnée de l'entendre se joindre à la conversation. « Pensez-vous que je puisse guérir ? » J'avais enfin percé le mur qui nous séparait, et nous parlions de ce que nous faisions semblant d'ignorer. Mais je ne pouvais pas être aussi directe, de peur qu'il ne se referme. J'ai dû le forcer à avouer. « Guéri de quoi ? » lui ai-je demandé. Il a levé les mains et les bras, révélant la pilosité d'un homme adulte sur le corps d'un garçon de quinze ans, avec l'esprit d'un enfant, peut-être huit ans, à la frontière entre l'innocence et la découverte de la malice. « Ma mère dit », a-t-il commencé à bégayer, « que je suis une malédiction. » Les autres garçons ont ri, mais se sont tus en voyant mon expression. » « Charly, dis-je – c'est ainsi qu'ils l'appelaient –, il était une fois un homme nommé Darwin, et il a découvert que tous les humains descendaient des singes. Nous ne sommes pas malades ; c'est notre héritage. Je ne sais pas si tu comprends . » Les autres, pauvres idiots, se mirent à se moquer de moi en imitant des singes. J'enlevai ma chaussure et frappai le tableau noir du talon. Le silence se fit. Je les punis avec des corvées que je savais qu'ils ne feraient pas, mais au moins ma colère sembla les calmer. L'heure passée, ils partirent, et Charly revint, cette fois de lui-même. « Qu'est-ce qui ne va pas ? » lui demandai-je. « Est-ce vrai, mademoiselle Gloria ? » « Bien sûr que c'est vrai, Charly. » Je lui pris la main et le conduisis à la bibliothèque de l'école, une petite pièce avec pas plus de cinquante livres, tous des manuels scolaires et quelques encyclopédies données. Je parcourus les rayons du regard, puis nous nous assîmes. « Regarde », dis-je en ouvrant une encyclopédie animalière. Je lui ai montré les photos des singes qui ressemblaient le plus aux humains. Je l'ai vu ouvrir les yeux, extatique, émerveillé de voir ce qu'il n'avait jamais vu ailleurs que dans le miroir. Il a caressé le papier du bout des doigts, comme s'il voulait toucher les feuilles des arbres qui entouraient les singes. « Et où sont-ils ? » m'a-t-il demandé. « Un peu partout, Charly. En Afrique, surtout, mais aussi ici, en Argentine. » « Et on peut aller les voir ? » Je lui ai promis de l'emmener au zoo un de ces jours.

On entendait des portails s'ouvrir et se fermer. Ils étaient venus chercher deux femmes.
- Où les emmènent-ils ?
- Comment pourrais-je le savoir !
L'atmosphère s'était brisée ; nous étions revenus à la réalité de cette nuit à Buenos Aires. Mais Gloria reprit son récit quand personne d'autre ne parla. Ils dormaient, ou l'écoutaient.
« Nous n'y sommes jamais allés. On m'a toujours refusé la permission de les emmener au zoo. Il était évident que c'étaient des garçons plus âgés et perturbés, et je n'aurais pas pu les maîtriser en cas d'imprévu. Je ne pouvais pas non plus emmener Charly seul ; la directrice a demandé au prêtre, qui a contacté la Société de bienfaisance. Sa mère était en cure de désintoxication, et à sa sortie, des cérémonies fastueuses ont été organisées en l'honneur de la directrice de la Société, qui était la belle-sœur du colonel Ansaldi. Et Ansaldi, d'après certaines sources, était celui qui avait soutenu l'élection du président. La mère a bien sûr replongé dans ses vices, et le garçon a été interné. Plus tard, il a violé et tué des femmes. »
Gloria resta silencieuse et me regarda d'un air coupable.
« Ne me regardez pas comme ça. Je ne suis pas assez naïf pour croire que si je l'avais emmené au zoo, sa vie aurait été différente. Mais souvenez-vous de ce dont nous parlions : ce point de rupture où les choses paraissent si évidentes qu'il ne reste plus qu'à les saisir. Ce point est irréversible : soit il s'ouvre à nous, soit il se referme à jamais. La plupart des gens, l'immense majorité, ignorent jusqu'à son existence ; certains ne l'entrevoient qu'en rêve ; d'autres, quelques privilégiés, l'ont vécu et s'en souviennent avec mélancolie. Un ou deux en ont profité, et ce malgré eux. »
- Et toi, Gloria ?
« Je l'ai vu le jour où j'ai quitté l'école. J'ai démissionné quand j'ai appris que Charly avait été renvoyé. Si cette école avait une utilité, c'était bien celle de le protéger. La salle de classe était le cocon qui lui manquait. La parole incarnée, se concrétisant en un discours d'attachements et de savoir, car c'est cela l'éducation. Et maintenant, ils se remplissent la bouche des mots « liberté » et « patrie », leur attribuant des significations exactement contraires à celles qu'on leur trouve dans n'importe quel dictionnaire. Mais il est bien

connu que les dictionnaires sont depuis longtemps des objets obsolètes que chacun construit au gré de ses envies. »
— Et pour vous, la démocratie est-elle la meilleure forme de gouvernement ?
« C'est le gouvernement des fous et des idéalistes, et surtout, des gens intelligents comme Charly. Laissez-moi vous expliquer. Charly a développé son intelligence en planifiant les meurtres ; je crois que c'est ce que je l'ai aidé à découvrir. Quand je disais que je n'étais arrivé qu'à mi-chemin, je faisais référence au bien que ce point crucial peut engendrer. Mais j'étais aussi un fou, oubliant que la malice, ou cette chose incertaine que nous appelons le mal, ou la maladie, ou quoi que ce soit d'autre, ne peut pas aussi se développer et prendre conscience de son propre potentiel. Les photos des singes étaient une reconnaissance d'appartenance, mais pas au sens où je voulais leur donner ce sens ancestral de l'humanité. J'avais oublié que l'humanité inclut aussi le ressentiment, la colère, la torture et la mort. »
C'est en partie de ma faute.
— Vous préférez donc l'anarchie ?
« En tant que système idéal, oui, mais c'est retomber dans l'idéalisme et les utopies. Si même les nations les plus expérimentées n'ont pas pu le supporter, comment pouvons-nous l'espérer de nous ? Je préfère la démocratie si, au moins, les imbéciles et les corrompus sont exhibés en vitrine, comme des mannequins nus, pour qu'on les repère facilement. Et dans l'arrière-boutique, on trouve les vêtements qu'ils portent selon les circonstances. »
J'ai dû m'endormir. J'avais mal aux pieds et je n'avais pas mes flacons d'insuline. J'aurais fait une hypoglycémie si j'étais restée plus d'une journée en cellule. Mais je n'ai rien dit. La mort de Tano m'avait abattue, presque anesthésiée. Seule l'histoire de Gloria Sanmarco m'avait suffisamment intéressée pour que j'en mémorise chaque mot et chaque expression afin de la restituer mot pour mot lors de l'interview.
Vers six heures du matin, ils sont venus nous emmener tous, sauf Gloria.
Les gardes ouvrirent les portes, l'air renfrogné. Derrière eux, des officiers supérieurs montaient la garde, les mains derrière le dos, casquette vissée sur la tête, uniformes impeccables. Gloria ne se leva pas. Je me retournai et elle me dit :
-Dis à Bautista d'arrêter de me chercher.

-Je ne le savais pas déjà…
« Ça n'a pas d'importance, dis-lui juste ça. Il est obsédé par l'idée de tuer tout le monde, même lui-même, pour une femme. Et comme tous les hommes, il ignore que les femmes valent bien plus qu'il ne le croit, ou que nous ne méritons pas le moindre effort de leur part. Le rang auquel ils nous attribuent n'est qu'une vaine illusion que leurs mères leur ont inculquée. »

Ce jour-là reste gravé dans ma mémoire comme des fragments épars que je dois patiemment reconstituer pour leur donner la chronologie exacte. Mario et Braulio étaient dans la Peugeot 404, devant le commissariat du Retiro. Mario était à l'intérieur, fumant, et Braulio était debout sur le trottoir, appuyé contre le capot . Quand il m'a vu, il m'a serré dans ses bras comme un enfant au bord des larmes. Mario est sorti et m'a dit :
- Prends une cigarette, Ceci.
Quand Braulio m'a lâchée, j'ai perdu connaissance. Je crois qu'ils m'ont installée sur la banquette arrière, et j'ai senti le moteur et la voiture tourner en rond dans la rue. Je les ai entendus se disputer sur ce qu'il fallait faire. Deux adultes visiblement paniqués, car leur sœur ou leur mère s'était évanouie et ils ne savaient pas comment réagir. Ils m'ont emmenée à l'hôpital Rivadavia, où travaille Bernardo, ce qui explique, m'ont-ils dit plus tard, la longue attente. Mais ils continuaient de se disputer, se rejetant la faute, disant que j'aurais pu mourir à cause de la vitesse à laquelle nous avions roulé.
Bernardo était arrivé un peu plus tôt ; il était à peine huit heures du matin. Je l'avais appelé la veille après-midi pour lui dire que j'allais couvrir la manifestation, et il pensait que je serais de retour à la rédaction ensuite pour rédiger la première édition. Il était donc préparé. Mais il ne s'attendait pas à me voir à l'hôpital. En voyant mes collègues, il s'est pris la tête entre les mains, du moins c'est ce qu'on m'a dit, et est resté planté au milieu du couloir à regarder arriver le brancard sur lequel j'étais allongée, porté par un brancardier et les deux autres hommes, pâle et effrayé.
« Docteur… » commença Braulio, avec cette fausse condescendance avec laquelle il se plaçait docilement et volontairement devant quiconque il

considérait comme supérieur à lui, ce qui me rappelait Uriah Heep, mais sans véritable malice, seulement une vanité toujours inefficace.
Mario intervint, écrasant sa cigarette en voyant le regard provocateur de Ruiz. Il expliqua tout, mais ce n'était pas nécessaire. Bernardo s'occupa de mon admission et des examens.
Je suis restée jusqu'à l'après-midi, et quand je me suis sentie mieux, nous sommes rentrés. Il m'a aidée à monter les escaliers jusqu'à l'appartement de Sarmiento. Il a défait le lit qu'il avait fait le matin même après avoir dormi seul toute la nuit. Il s'en est voulu de ne pas m'avoir appelée à la rédaction ce matin-là ; il n'avait même pas vu les informations sur les émeutes lors de la manifestation avant d'arriver à l'hôpital et d'acheter le journal au kiosque du coin. Alors, il a imaginé le pire, et c'est à ce moment-là que nous nous sommes croisés dans le couloir.
Alors qu'il m'aidait à m'allonger, je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, que personne ne s'attendait à ce qui s'était passé.
— Et vous me dites ça, vous qui êtes bien plus au courant de tout ça que moi ?
- Comment pourrais-je le savoir ! Évitons de discuter, s'il vous plaît.
— Pardonne-moi , mais ça me rend folle quand tu te négliges. J'ai peur, Ceci, et parfois je ne sais pas comment prendre soin de toi…
J'ai caressé sa barbe, j'ai caressé ses paupières closes du bout des pouces. Je ne voulais pas le voir pleurer, pas lui, qui était mon soutien et mon refuge.
Il a dormi avec moi jusqu'à la nuit tombée, mais il se levait sans cesse pour aller à la cuisine m'apporter des en-cas, vérifiant ma tension et ma glycémie.
Cette nuit-là, nous avons fait l'amour ; j'en avais besoin. Je savais que mon corps me trahissait, et je voulais lui montrer que j'étais maîtresse de ma vie. Si mon corps souffrait, si mes pieds étaient meurtris et mon visage pâle, je lui montrerais que je pouvais encore l'utiliser à ma guise. Il y avait un homme qui me désirait, un homme ordinaire, ni trop beau ni trop laid, juste un exemple inébranlable et viril de ce qu'un homme peut être : doux ou colérique, patient ou blessant. C'était tout cela, et c'était ce dont j'avais besoin. Non pas un gentleman bien élevé ou une marionnette sans valeur, mais l'animal qui hurle et l'homme qui proteste. La voix qui exige et revendique, puis se mue en chagrin et en mélancolie. La main qui caresse la tête et les lèvres qui embrassent le cou quand les mots ont déjà prouvé leur impuissance et leur

importance illusoire. Et le corps qui s'approche du mien au cœur de la nuit, au milieu d'une ville assiégée par les mêmes vieilles prophéties sinistres, qui s'accomplissent une à une : violence, lassitude, pauvreté.
Bernardo a refusé les appels du bureau, ainsi que deux visites à son domicile. Le lendemain matin, j'ai insisté pour retourner travailler. J'ai appelé Beltrame, qui m'a expliqué ce qui s'était passé avec Scarfionne . La veillée funèbre avait eu lieu la veille.
— Mais pourquoi ne m'ont-ils pas prévenu ?
Bernardo, qui m'écoutait parler avec le tube collé à l'oreille et à moitié en pleurs, me fit signe de raccrocher.
« Non, attendez », lui dis-je. « Mais Beltrame, bon sang, je voulais venir avec vous… »
« Tu l’as fait, Ceci. Je ne pense pas que j’aurais choisi quelqu’un d’autre si j’avais su ce qui allait lui arriver. Prends toute la semaine ; les autres s’occuperont des nouvelles importantes. »
« D’accord », ai-je dit, et j’ai raccroché.
Je me suis assise à mon bureau et j'ai commencé à écrire. J'ai dit à Bernardo d'aller travailler ; j'allais bien et j'avais besoin de calme. Son agitation et son inquiétude me mettaient mal à l'aise. Parfois, la résignation est la seule solution, nécessaire et souvent inévitable. Il est parti et j'ai commencé à taper. Mot après mot, image après image, l'interview de Gloria Sanmarco a été retranscrite sans, je crois, rien oublier. Les méandres de l'esprit sont insondables.
Le matin, je suis allé au journal. Deux jours s'étaient écoulés depuis la manifestation, et le ciel de Buenos Aires était comme tous les autres : nuageux et ensoleillé, humide, froid puis chaud, avant de se rafraîchir à la tombée de la nuit. Les rues réagissaient comme toujours à ces changements de temps, qui n'étaient rien d'autre que les changements d'humeur du passant lambda : trébucher sur les trottoirs défoncés, l'attente interminable aux feux rouges, la bousculade d'un piéton la tête baissée, une ambulance au coin d'une rue aidant un retraité faisant la queue à la banque, deux policiers bavardant les bras croisés, des femmes poussant des poussettes chargées de sacs de courses, des hommes en costume ou en tenue de sport perdus dans

leurs pensées, contemplant le néant et l'univers, et comment appréhender le tout.
Dans la salle de rédaction, ils m'ont regardé entrer avec étonnement, et il leur a fallu un certain temps avant de m'accueillir par des applaudissements et des accolades.
« Mais pourquoi viens-tu si tôt, Ceci ? » me demanda Mario.
le bureau de Scarfionne , vide. Beltrame avait quitté le bureau à cause du tumulte. Il m'a regardé et a dit :
-Entrez, madame la journaliste.
Je me suis approché et les autres ont applaudi timidement à nouveau cette fois.
Une fois à l'intérieur, je me suis assis devant le bureau de Beltrame qui, avant de se rasseoir, m'a offert un verre d'eau.
« Il y a des mouchoirs là-bas », dit-elle en montrant la boîte en carton sur le bureau.
Nous avons souri pour détendre l'atmosphère.
« Merci pour cette transaction », ai-je dit.
— De rien, Ceci. Tout ça… enfin, ce qui s’est passé avec Tano… en valait la peine parce que tu es saine et sauve.
Je ne pouvais pas continuer comme ça. Je lui ai tendu le dossier contenant le manuscrit de l'interview.
- Qu'est-ce que c'est?
-L'article couvrant la marche, tardif mais complet, et avec en prime une interview qu'aucun autre média n'avait pu réaliser auparavant et ne réalisera pendant longtemps, il me semble.
Il ouvrit le dossier et commença à feuilleter rapidement les pages. Il était évident que cela l'affecterait, mais je ne voyais d'autre solution que le professionnalisme pour contrebalancer ces sentiments.
« Je suis à nouveau surpris, Madame la journaliste. La vérité, c'est que je ne sais pas quoi dire… »
- Et une augmentation, ça vous dirait ?
Nous avons souri à nouveau, c'était tout.
Il a promis de le lire cet après-midi-là et de me dire quand nous le publierions ; il fallait choisir le moment exact pour surprendre tout le monde.

Rentre chez toi et repose-toi jusqu'au week-end. Je t'appellerai.
Je suis restée un moment à discuter avec les gars ; ils voulaient des détails sur ce qui s'était passé, surtout sur la prison. Ils savaient qu'ils me forçaient, mais j'étais contente qu'ils ne me ménagent pas, comme une femme faible. À ce moment-là, je n'étais pas faible ; je ne crois même pas qu'ils me voyaient comme une femme, mais comme l'une des leurs, sans préjugés ni idées préconçues. J'avais le vertige, alors j'ai bu du thé et mangé des petits sandwichs qu'ils avaient envoyés chercher.
J'ai dit au revoir cinq minutes avant le passage du bus à l'angle des rues San Martín et Corrientes. En descendant dans la cage d'ascenseur de ce vieil immeuble de Buenos Aires, je repensais au rêve ancestral qui avait toujours animé les Porteños : un courage démesuré, une honnêteté supposée, une éthique du travail controversée, une intelligence douteuse et une culture vaine. Le tout superficiel, comme s'ils se voyaient dans le miroir déformant de l'immense Río de la Plata. Sa taille et son nom symbolisaient ce que nous sommes : un mirage de richesse sur une rue boueuse.
Deux jours plus tard, je reçus le manuscrit chez moi. Il m'était remis par un des cadets, qui changeait presque tous les jours. Avant même que je puisse l'ouvrir, le téléphone sonna. C'était Beltrame, qui m'informait qu'il me l'envoyait avec les corrections, afin que je puisse les relire avant publication. L'article paraîtrait dans l'édition du dimanche, dans le supplément Politique mensuel. J'étais responsable de la mise en page des dix pages et de la supervision des autres articles consacrés à Tano.
Je me suis assis pour examiner les corrections.
Je dois vous prévenir que je ne fais généralement pas de photocopies ; ce n'était pas dans mes habitudes, car j'ai débuté dans le journalisme sans diplôme ni formation préalable, hormis ma formation littéraire. Peut-être était-ce la naïveté de quelqu'un qui sous-estimait son propre travail. Quoi qu'il en soit, je n'y avais jamais vraiment prêté attention jusqu'à aujourd'hui, où j'ai vu les ratures que Beltrame avait faites dans de nombreux paragraphes, avec des flèches pointant vers les marges et des phrases ajoutées de sa main brouillonne et serrée, pleine d'abréviations. Ce qui m'a dérangé à la lecture, c'est que les ratures n'avaient pas été faites avec le même stylo que lui, mais avec un marqueur noir qui masquait l'écriture

originale. Si je n’étais pas capable de la reconstituer, des phrases et des paragraphes entiers seraient perdus.
J'avais voulu annuler certaines choses, beaucoup de choses. Je savais, évidemment, que je commettais toujours la même erreur : lui donner systématiquement les originaux. L'ambivalence de Beltrame refit surface. Qui était cet homme ?
C'était mercredi, et vendredi je suis retourné à la rédaction. J'y suis allé en milieu d'après-midi, sachant qu'entre 14 h et 15 h, j'allais généralement déjeuner avant l'édition du soir.
-Salut Cecilia, je te l'avais dit…
— Oui, je sais, Betrame , mais tu me connais . Il faut qu’on règle un problème avant de donner le feu vert à cette édition.
- Qu'est-ce qui ne vous plaît pas ?
J'ai soupiré profondément.
Il ne restait plus grand-chose après les ratures.
Beltramn s'assit et alluma une cigarette.
-D'accord , d'accord , alors quelles sont vos critiques ?
Ce qui change presque complètement la perception que l'on a de Mlle Sanmarco. Ce qu'elle m'a confié lui confère une dimension plus humaine et idéaliste, offrant au public une image plus nuancée que celle, habituelle, d'une femme subversive et violente.
Beltrame me regarda à travers la fumée qu'il exhalait, comme pour me défier.
« Je ne suis pas d'accord pour insister sur cet aspect de sa personnalité. Vous ne l'avez peut-être pas remarqué, mais ses réponses sonnent faux. On dirait qu'elle essaie d'influencer le gouvernement par des manœuvres douteuses… »
J'ai regardé Beltrame. Que cherchait-il à protéger Gloria ? Tentait-il de la dissimuler et de masquer ce qu'il considérait comme ses faiblesses ? Ou voulait-il préserver sa vie privée, comme si cette interview l'exposait au grand jour ? Puisque la femme publique appartenait à tous, il aurait dû garder l'autre pour lui.
-Le journal est à vous, Beltrame.
« Ne fais pas cette tête-là. On y va. Je te laisse carte blanche pour une nouvelle version ; envoie-la-moi ce soir avec le nouveau… » Je claquai des

doigts, essayant de me souvenir. « … Comment s’appelle le nouveau ?… Peu importe. Je reste jusqu’à une ou deux heures de toute façon. »
Nous en sommes restés là, et je suis rentré chez moi.
Heureusement, Bernardo avait un garde, et je fus soulagée de ne pas le voir m'espionner. Sa vigilance était certes préoccupante, mais il était impossible de le contredire sans le froisser. Je me suis attelée à la relecture du manuscrit, l'ai réécrit, et j'ai récupéré pratiquement tout ce que je croyais avoir oublié et raturé, et j'ai consenti à quelques modifications qui allongeaient inutilement le texte. Beltrame était un écrivain né, je le savais ; il maîtrisait la narration avec une présence imposante, et parfois il oubliait les contraintes de l'imprimerie.
J'ai appelé le cadet, un adolescent maigrelet qui haletait sans cesse comme s'il courait constamment. Je lui ai offert un soda à son arrivée.
« Tes parents te laissent travailler si tard ? » lui ai-je demandé.
-Je n'ai que mon père, et il travaille comme porteur au port et comme veilleur de nuit.
- Quel âge as-tu ?
-Quatorze, mademoiselle.
-D'accord, allez à la salle de rédaction et occupez -vous bien de ça.
Je lui ai donné un pourboire et il était content.
Braulio m'a appelé samedi midi. Beltrame voulait me voir et il était de mauvaise humeur. Je m'y attendais, mais j'ai pris mon courage à deux mains et j'y suis allé.
Le samedi était presque plus chargé que le reste de la semaine. Beltrame avait rendez-vous avec le rédacteur en chef du supplément littéraire à onze heures, et la réunion s'éternisait souvent jusqu'en début d'après-midi. Le rédacteur en chef du supplément économique attendait lui aussi dehors, assis patiemment avec ses lunettes rondes et son dossier de notes, que je n'ai jamais vu mais que j'imaginais rempli de chiffres et de graphiques. J'ai croisé Dora Cifuentes, qui ne faisait rien d'autre que livrer des épreuves pour le supplément Mujer, entrant et sortant du bureau sans prévenir. Elle m'a saluée à la hâte, et son expression m'a indiqué que Beltrame était de très mauvaise humeur. J'étais persuadée qu'après sa réunion avec Leandro

Mallea, récemment nommé à la tête du département littéraire, Beltrame serait plus calme.
Au bout d'une heure, Leandro est sorti. Il m'a serré dans ses bras et nous avons échangé quelques mots, tandis que je regardais Beltrame me chercher du regard, les yeux aveuglés par la lueur des tubes fluorescents, qui restaient allumés malgré la lumière du jour qui entrait par les fenêtres.
- Mademoiselle Taboada, entrez !
Leandro m'a fait un clin d'œil pour me rassurer.
Beltrame ne m'a pas dit de m'asseoir. Il a pris l'enveloppe que je lui avais envoyée la veille et a dit :
Cecilia, nous ne sommes plus des enfants. Je ne vais pas poursuivre cet échange de corrections. Je n'ai pas le temps, et surtout, ça ne m'intéresse pas.
— Qu’est-ce qui ne vous intéresse pas ? Mon opinion ou le sujet de l’article ?
Il s'approcha, et je sentis l'odeur de tabac dans son haleine et la transpiration sur sa chemise. Sa cravate était serrée, et un parfum d'eau de Cologne émanait de sa barbe hirsute. Il n'était guère plus grand que moi, et je le regardai d'un air de défi ; il me rendit mon regard avec une grande colère.
« Si Taboada veut la guerre, il l'aura. Je suis le visage de ce journal, qu'ils le veuillent ou non. C'est moi qui rends des comptes au public. Je ne dirige pas une coopérative ni une maison d'édition communiste clandestine. »
J'ai répondu avec ironie :
-Je trouvais que cela reflétait les idéaux de la liberté de la presse.
Il jeta l'enveloppe sur le bureau et s'assit.
- Voilà votre problème et vos idées !
Il regarda sa montre.
« Il n'y a plus de temps pour discuter. Soit on publie avec les corrections que j'ai apportées, soit on ne publie rien. L'hommage à Scarfionne et vos notes prises sur le vif seront publiés. L'interview est hors de question. »
J'étais très nerveuse et je me suis assise. Je me suis agrippée au bord du bureau et j'ai pris une gorgée d'eau dans le verre de Beltrame. Je ne lui ai pas laissé le temps de me plaindre.
— Vous savez que je peux proposer l'interview à n'importe quel média et qu'ils me paieraient très bien, en plus de m'offrir un emploi.
Il me regarda sans moquerie.

— Toi aussi, petite maligne. Tu es comme toutes les autres. Elles nous manipulent et nous menacent. Tu sais que je peux faire en sorte que tu ne travailles plus jamais nulle part, n'est-ce pas ?
— Bien sûr que je sais. Mort et enterré, je n'écrirai rien.
Je me suis levé pour partir.
— Alors, quelle est la décision finale ?
J'ai pris l'enveloppe. Il n'y avait pas d'autre exemplaire, à moins qu'il ne l'ait fait après ses corrections. Mais je n'en étais pas convaincu. Je me suis dirigé vers la porte, mais avant de l'ouvrir, je me suis retourné.
— J’ai oublié de vous dire, Beltrame, que Gloria m’a confié un message pour vous.
Il s'était remis à feuilleter ses papiers, accablé par la tâche de devoir relire l'intégralité de la nouvelle édition du dimanche. Il leva les yeux et ôta ses lunettes en m'entendant.
-Elle a dit de ne plus la chercher.
Quand je suis sortie et que j'ai fermé la porte, j'ai entendu un bruit sec. J'ai imaginé un coup de feu, et je ne l'ai presque pas regretté, mais ce n'était rien de plus que le bruit sourd du tiroir du bureau, et aussitôt le cliquetis incessant et final de la machine à écrire a commencé.

2

J'ai laissé passer plus d'une semaine. Beltrame ne m'a ni appelé ni formulé de demande concernant mon absence. Le dimanche, le supplément spécial consacré à Scarfionne est paru . On y trouvait des photos de Tano, professionnelles et privées, de toutes les périodes de sa vie, même de son enfance à Rome pendant la guerre. Veuf, il n'avait qu'un fils, qui avait fourni toutes ces photos. Je l'avais rencontré lorsqu'il était venu à la rédaction, quelques années auparavant. Grand et mince comme son père, le visage buriné et la barbe épaisse mais soignée, il travaillait, je crois, aux douanes. Il était venu le chercher, vêtu d'un costume sombre et d'une cravate, les

cheveux un peu longs mais impeccablement coiffés. C'était comme revoir Tano jeune, sans les cheveux gris et les rides sur son front, qu'il disait être dues à l'inquiétude. Ensemble, ils ressemblaient à deux frères. Tano m'avait confié que son fils, Teo, était né lorsqu'il avait vingt ans, de son union avec sa femme, sa seule et unique épouse, et qu'elle était décédée d'un cancer quelques années après sa naissance. Elle travaillait comme femme de ménage pendant qu'il étudiait la philosophie et les lettres, tout en travaillant comme journaliste amateur à La Prensa.

« Je dois lui offrir le meilleur », m'avait-il dit à l'époque, « non seulement parce qu'il est mon fils, mais aussi en raison de la dette que j'ai envers sa mère. »

« Je ne pense pas qu'elle ressente la même chose », lui ai-je dit.

Il haussa les épaules, assis à son bureau, prêt à retourner au travail, mais il n'y parvint pas.

« Je lui ai trouvé ce boulot aux douanes. S'il sait en tirer le meilleur parti, il y prendra sa retraite. C'est le maximum que je puisse faire pour lui. Il est très austère et réservé ; les rares fois où il parle, il me fait penser à son grand-père maternel, un anarchiste violent à l'ancienne, pendu par ses compatriotes en Calabre, victime d'un complot ourdi par des trahisons. Si vous voyiez les photos, il ressemble trait pour trait au Calabrais, avec ces moustaches et ces yeux noirs qui scrutent tout et semblent le foudroyer du regard. »

J'ai remarqué tout cela à leur retour de déjeuner. C'était un jour férié, Teo était donc venu nous rendre visite, mais nous n'avions évidemment pas de jours de congé fixes. Teo me parla sérieusement de politique, une cigarette noire pendante aux lèvres. Il avait ôté son pardessus et portait une chemise et une cravate, toutes deux grisâtres. Il était élégant, et sa simple présence le faisait paraître ainsi. Sa voix était lente et basse, si basse qu'il fallait tendre l'oreille pour ne pas manquer un mot, car son attitude ne se prêtait pas aux questions.

« C'est l'Italien qui m'a parlé de votre grand-père », ai-je dit.

-Oui, c'était une autre époque et un autre lieu.

Il se renversa dans son fauteuil, s'appuya sur le bureau et me dit : « Mais les hommes sont égaux partout, et mes amis et moi croyons qu'il est nécessaire

de préserver les bonnes idées et les bons sentiments envers l'humanité, je veux dire. »
Je savais ce qu'il voulait dire, et je suis resté là à réfléchir, déterminé à le provoquer un peu.
-Je ne pense pas que les anarchistes, avec leurs méthodes, aiment beaucoup l'humanité.
Il sourit en laissant échapper une bouffée pleine de bon tabac.
« La sentimentalité, c'est pour les femmes… les femmes faibles, je veux dire… et pour les imbéciles qui ne savent pas ce qu'ils veulent. La paix ? Qu'est-ce que la paix, sinon une discorde refoulée ? Je ne parle pas de guerre permanente ou de guerre civile tous les deux jours, mais de mettre un terme à la débauche une fois pour toutes. »
J'aurais bien voulu lui demander par qui elle la remplacerait, mais Tano apparut, interrompant ce que j'écoutais sans doute depuis mon bureau. Il me fit un clin d'œil, et ils partirent ensemble. Ils passeraient l'après-midi à flâner sur l'avenue Corrientes et à parcourir les librairies d'occasion. Je les imaginais feuilletant des livres, l'un au rayon philosophie et littérature, l'autre au rayon histoire et sciences politiques, parfois même simultanément.
Ce supplément était donc un hommage qui a suscité des éloges dans les jours suivants. Braulio est venu me voir lundi soir.
— Que va faire Ceci ? Le patron ne va pas te payer à ne rien faire, et tu n'es pas de ceux-là non plus.
— Ne sois pas naïf, Braulio, Beltrame attend que je démissionne pour ne pas avoir à me verser d'indemnités.
— Mais je te croyais plus fier, pas du genre à t'offenser et à démissionner.
Je ne savais pas si je devais me sentir flattée ou traitée comme un simple dossier.
-Je pense que plus qu'offensée, je suis très en colère, et comme vous le savez , puisqu'ils ont une mauvaise opinion de moi, j'agirai en fonction de ce que certaines personnes pensent.
— C’est immature, si vous me permettez l’expression, comme une petite fille qui cherche à provoquer…
- Tu as raison, Braulio.

Aucun des deux n'a mentionné que mon nom n'apparaissait nulle part dans le supplément, surtout quand on sait que j'étais le dernier collègue de Scarfionne à l'œuvre qui a causé sa mort, que c'était moi qui avais rédigé l'article sur la marche paru dans le numéro principal, et aussi l'une des épitaphes de Tano. Parmi les vingt pages du supplément, j'ai retrouvé plusieurs de mes phrases, sans citation ni référence, à divers endroits, et notamment dans l'épitaphe de Mario Marizza, en dernière page, illustrée par Baldessari. « Mario a enfin gravi quelques échelons », me suis-je dit, « qui sait ce qu'il a fait. »

Leandro Mallea m'a appelé pour me donner rendez-vous dans un café du centre-ville. « Il faut que je te parle », a-t-il simplement dit. Nous nous sommes retrouvés à « La Academia », rue Callao. Le claquement des boules de billard formait une musique constante et monotone qui facilitait la lecture ; en fait, ce claquement s'accompagnait d'un rythme qui se fondait avec les mots que je lisais. Le même phénomène se produisait lors des conversations, mais nous, qui parlions, en étions moins conscients.
J'étais arrivée en retard car j'avais mal aux pieds. Ces six derniers mois, on m'avait amputé trois orteils à chaque pied. Les cicatrices avaient guéri lentement, mais je pressentais déjà ce que Bernardo ne voulait pas me dire : la maladie progressait. Je voyais rarement Leandro. Absorbé par son écriture et le problème de son fils, je crois qu'il me comprenait mieux que beaucoup. Il ne me demandait pas d'aller mieux ni d'être différente. Il n'exigeait pas ce que les autres, et moi-même, exigions : l'impossibilité d'éviter l'inévitable.
« Comment vas-tu ? » demanda-t-il après m'avoir embrassée sur la joue et s'être assis. Nous étions à une table près de la vitrine.
— Et vous, comment me voyez-vous ?
-Têtue, comme toujours.
Il m'a parlé de ce qu'on attendait de moi, de l'atmosphère ambivalente et incertaine qui régnait au sein du journal. Beltrame était presque toujours nerveux, buvant des litres de café et tapant frénétiquement sur sa machine à écrire.
« Ou comme un tueur en série », ai-je dit.
— C'est votre propre décision, et vous saurez pourquoi vous le dites.

Parfois, l'indifférence de Leandro m'exaspérait ; elle sonnait comme le sempiternel « ne t'en mêle pas » des lâches. Mais je le connaissais, et ce n'était que du mépris pour ce qu'il considérait comme futile : la politique, les partis, les ragots mesquins. Des sentiments comme le ressentiment, la vengeance et l'envie étaient si superficiels qu'il était inutile de s'y attarder. Le remords, en revanche, le tourmentait, la culpabilité l'intimidait, et l'insignifiance de la mort ou la décomposition inéluctable du monde le poussaient à imaginer des mondes étranges, qu'il décrivait par écrit. J'admirais sa capacité à transformer les atrocités du monde en création.
-Braulio m'a demandé de vous parler…mais attendez, ne vous emballez pas … ce n'est pas seulement à cause de ce que vous savez déjà , mais parce qu'ils ont appelé la rédaction pour vous parler.
- OMS?
Il n'a pas laissé son nom. Il a parlé avec Braulio. Le type lui a demandé ton numéro, et bien sûr, l'abruti a refusé de le lui donner ; il a dit qu'il devait te le demander d'abord.
— Et que voulait-il ?
« Ne vous inquiétez pas . Elle a dit avoir des informations exclusives très importantes concernant Gloria Sanmarco. C'est elle qui voulait vous parler. »
— Cela ne vous semble-t-il pas être un piège ?
« C’est ce que pensait Braulio, c’est pourquoi il m’a appelé pour me demander conseil. Vous savez à quel point il adore le patron. Il est conscient de ce que fait Beltrame, mais tout ce qu’il peut faire, c’est se montrer condescendant envers l’objet de son idolâtrie. »
« Il me paraît très étrange que Sanmarco veuille me reparler ; elle prendrait un gros risque. J'ai appris qu'elle avait été libérée le lendemain de ma libération, et personne ne sait où elle est. »
« Personne ? » demanda Leandro en pointant du doigt vers le haut.
-Comment le saurais-je ? C'est un jeu du chat et de la souris.
« Jusqu’à ce que la souris se lasse », dit-il, et, commandant un deuxième café et trois croissants, il sortit de son classeur en cuir quelques histoires qu’il voulait me lire.
Quand nous nous sommes dit au revoir, tard dans la nuit, nous avons convenu que la prochaine fois que cet homme appellerait, ils lui donneraient mon

numéro de téléphone. S'ils avaient vraiment voulu me tuer, ils l'auraient déjà fait. Je ne suis pas quelqu'un d'important. Mais qui sait, dans ce pays, même une mouche pourrait être soupçonnée d'espionnage.
Je n'ai rien dit à Bernardo ; il était déjà bien assez inquiet pour ma santé et mon travail. Mais il venait de commencer son congé de l'hôpital quand le téléphone a sonné. Il a répondu depuis son bureau, où il lisait ou écrivait habituellement des articles scientifiques. Je craignais le pire : la prochaine scène familiale, faite de disputes et de reproches.
- Ceci, ceci est pour toi !
Je me suis approchée et j'ai décroché, en regardant Bernardo avec une curiosité feinte. Il n'est évidemment pas tombé dans le panneau. Il me connaissait trop bien. Il m'a regardée avec un calme forcé et a continué sa lecture. Dans notre appartement de la rue Sarmiento, nous n'avions qu'une seule ligne téléphonique et un seul poste, je ne pouvais donc pas bouger, debout près du bureau, le combiné collé à l'oreille, tandis qu'il était assis à quelques centimètres de moi, l'air distrait, absorbé par sa lecture, mais attentif au moindre mot que je prononçais. Tout cela parce qu'il voulait me protéger, et que je ne voulais pas l'inquiéter. Chacun de nous jouait le rôle de victime de l'autre, avec les meilleures intentions du monde. Et j'ai pensé à Beltrame et Gloria.
« Bonjour », dis-je, la voix me semblait familière.
-Bonjour, Mademoiselle Taboada.
- Qui es-tu?
— Théodore Scarfionne. Je vous appelle de la part de Gloria ; elle aimerait vous voir.
- Pourquoi?
— Des professionnels, sans aucun doute. Je sais qu'elle est méfiante, mais elle tient à la bonne relation qu'ils ont nouée cette nuit-là en prison.
- Quand et où ?
-Vous recevrez la notification par un autre moyen ; nous devons prendre des précautions.
-Bien.
Il n'a pas répondu ni dit bonjour, la cordialité s'est interrompue brutalement sur un ton qui s'est répété après qu'il ait raccroché.

Bernardo leva les yeux et me questionna sans un mot. Je m'assis alors sur le bureau, séparant les lourds ouvrages de pathologie, ouverts et fermés, couverts de flèches et de soulignements. Je le regardai droit dans les yeux et lui donnai un baiser inoubliable. Pas un de ces baisers furtifs dont il disait que je lui donnais. Pour oublier les désagréments de la vie commune, pour chasser les mauvais moments et les pensées de futures disputes, rien ne vaut le sexe. Quand les hommes le désirent, il n'y a pas de retour en arrière ; le problème survient lorsque l'obstination intellectuelle s'installe et qu'ils s'enferment dans des schémas de pensée insolubles. Bernardo était de ceux-là. Je l'embrassai, et je ne le convainquissai pas. Alors je renonçai au corps, dont l'efficacité était déjà compromise par la maladie, cette entité étrangement incompréhensible qu'il s'obstinait pourtant à comprendre, à lire, à raisonner, à observer. Mais la frustration était sa croix, et j'étais le Christ cloué dessus.
Alors j'ai commencé à tout lui expliquer. Elle a dû comprendre, car j'ai vu son regard osciller entre tendresse et dureté, troublé par ce qui se trouvait devant lui : une femme qu'ils adoraient sans pouvoir la pénétrer. Tel un dieu dont les créatures se rebellent, et qui parfois préférerait les tuer plutôt que de les perdre.

Je me suis rendu à l'adresse qui m'avait été donnée sur un morceau de papier froissé que quelqu'un avait ramassé dans la rue.
« Mademoiselle, il est tombé de votre poche », m’a dit une dame âgée que j’ai croisée sur le trottoir, en déposant le morceau de papier plié dans la paume de ma main et en le serrant un instant dans la sienne.
C'était un endroit à Villa Luro, et j'écris tout cela maintenant parce que cet endroit n'existe plus, et encore moins pour ceux qui, autrefois, couraient un danger si son emplacement était révélé. Une impasse près de la voie ferrée, à un pâté de maisons du passage à niveau près de la gare de Sarmiento. Je suis descendu les escaliers métalliques de la passerelle piétonne, à travers les hautes herbes, les canettes et les bouteilles. Les pavés menaient à l'angle de la rue Rivadavia. J'y étais, à sept heures du soir, le ciel commençait déjà à s'assombrir et le trafic dense du retour vers la province se traduisait par un concert de klaxons.

C'était un atelier de matelas qui avait ouvert ses portes au coin de la rue. Ses murs, blancs et moisis, étaient couverts de vieux slogans politiques et de quelques obscénités plus récentes. Un auvent carrelé délabré masquait inutilement l'entrée, et une enseigne indiquait : « La Sorpresa, magasin de matelas, par Álvaro Libertella ». Je me suis dit que ce nom de famille était tout à fait approprié si c'était là que se réunissaient, à cette époque, les défenseurs d'une liberté bafouée.

J'ai tenté de regarder à travers la vitre sombre de la double porte en bois, mais la crasse était à l'intérieur et je n'ai aperçu qu'un vieux comptoir derrière lequel se trouvaient des étagères. Le magasin devait être fermé depuis longtemps.

- Qui recherchez-vous ?

Un garçon qui semblait avoir environ dix ans m'a posé cette question.

« À quelques amis », ai-je dit.

Don Álvaro reçoit ses amis pour sa partie de cartes le vendredi soir, et aujourd'hui c'est jeudi, et vous…

Il me dévisagea de haut en bas, comme pour m'examiner de la tête aux pieds. C'était un garçon au regard intelligent, qui jetait de temps à autre un coup d'œil aux plus grands qui fumaient au coin de la rue, sur le trottoir d'en face. Sans doute ne le laissaient-ils pas traîner avec eux à cause de son âge ; l'un d'eux était peut-être même son grand frère. Et la distance qui le séparait de l'avenue et de son trafic incessant constituait un autre obstacle, le principal prétexte justifiant le temps qui lui restait avant de pouvoir intégrer ce groupe qui, peut-être, jouissait de la liberté et de l'impunité de faire ce qui lui plaisait. Pourtant, le regard du garçon me laissait penser qu'il était plus conscient de bien des choses que les autres ne pouvaient percevoir. Parfois, nous autres adultes traitons les enfants comme des chiens, tournant autour de nous, apparemment perdus dans leurs pensées, alors qu'ils voient et entendent, mais gardent tout pour eux et n'agissent que bien plus tard.

-Je n'ai pas l'air d'être un de ces amis qui jouent des tours, c'est ce que vous voulez dire, et vous avez raison.

Il me saisit une main et, de l'autre, sortit une clé de sa poche pour ouvrir la porte. Nous entrâmes dans la boutique faiblement éclairée. Le comptoir était vieux, le bois marqué par des traces de cutter et des vitres cassées et sales

sur les côtés, derrière lesquelles gisaient des chutes de tissu et de cuir, de la corde et des pots de colle périmés. Sur les étagères, le long des murs, se trouvaient des échantillons de tissus pour matelas et des ressorts rouillés. L'odeur de colle était forte, mais elle ne me dérangeait pas. Elle me rappelait la chaussurerie de Morón, dont le propriétaire avait été un camarade d'école de mon père, Renato, et que nous fréquentions lorsque nous allions voir Leticia dans l'Ouest. L'odeur de cuir et de colle m'enveloppa d'une tranquillité bien éloignée de ce que j'aurais dû ressentir à cet instant. Un chien aboya dehors, me tirant de ma rêverie, puis un homme de taille moyenne, un peu chauve, trapu, avec une barbe courte et claire – entre le roux et le blond cendré – apparut par une porte près des étagères. Il portait des lunettes rondes, et les relevant légèrement, il me regarda attentivement et dit au garçon :

-Merci Ignacio, allez -y.

-À demain, Don Álvaro.

Il est parti et a refermé la porte à clé.

-Travaille pour moi, il me faut des petites mains pour les aiguilles, tu sais.

Il me montra ses mains calleuses, avec d'épais nœuds aux articulations.

— Je comprends. J'ai été convoqué…

Il leva ces mêmes mains et dit :

— Pas de tout ça, mademoiselle Taboada. Vous êtes une amie de Gloria, et vous n'avez besoin d'aucune présentation ni préambule.

Il me fit passer par la porte de derrière, et nous entrâmes dans une pièce remplie de matelas de toutes tailles et de toutes sortes, alignés en hautes rangées qui montaient presque jusqu'au plafond. Il y avait une odeur de colle, oui, et une odeur de cuir aussi, parfois de térébenthine, parfois de kérosène. Et dans l'une des allées entre les rangées de matelas, des chaises étaient disposées en cercle. Nous nous assîmes en silence. Je regardai autour de moi ; c'était comme être dans une ville où les pâtés de maisons étaient constitués de ces matelas comme des immeubles de différentes hauteurs, et les espaces entre eux comme des rues ou des avenues. Nous étions peut-être au milieu d'une avenue, perturbant une circulation inexistante comme en grève.

Nous avons entendu des pas de femme, suivis de ceux d'un homme. Ses talons étaient un peu hauts, mais pas trop, et nous avons entendu le bruit de bottes d'homme qui claquaient. Gloria et Teodoro sont apparus, m'ont salué et se sont assis.
« Merci d'être venue, Cecilia », dit-elle.
Ce que je ne comprends pas…
-Je sais qu'il y a beaucoup de choses que vous ne comprenez pas , mais vous n'en avez pas besoin .
-Non, non, ça va, je comprends, mais me faire suffisamment confiance pour me donner cette adresse…
« Ne vous inquiétez pas, nous avons de nombreux lieux de réunion, et nous n'en utilisons jamais un plus d'une semaine, voire moins. Vous connaissez déjà Teodoro, et Álvaro est un collaborateur de longue date de la cause, courageux et sans scrupules, je dirais. »
Le fabricant de matelas dut se sentir flatté. Il posa les mains sur ses genoux, écarta le tablier qu'il portait encore et se gratta la cuisse jusqu'en haut.
« Ce que je fais, hélas, n'est rien comparé à ce que fait Gloria. Je fabrique des choses, vous imaginez bien, j'écoute les confidences derrière le comptoir, et c'est à peu près tout, mis à part les disputes avec les voisins à propos de ce que je trouve dans les matelas, si seulement vous saviez… »
J'imaginais tout ça, ce que les gens mettaient à l'intérieur, comme une vieille coutume clandestine venue de Sicile.
— Font-ils tous partie du même groupe ?
« Des anarchistes, vous voulez dire ? » me demanda Teodoro. « Pas du tout. Beaucoup d’entre nous pensent différemment, et c’est pourquoi nous débattons, et c’est pourquoi nous rencontrons ceux qui nous ressemblent davantage. Mais il y a des socialistes de la pire espèce, les plus conservateurs, et des fascistes aussi, que voulez-vous, et une foule de criminels et d’assassins-nés qui nous barrent la route. »
« Tout le monde est utile », a déclaré Gloria. « S’il sert la même cause. »
« La fin justifie-t-elle les moyens ? » ai-je demandé.
Tous trois sourirent et me regardèrent ; ils avaient dû parier peu de temps auparavant que je poserais cette question, mais je n'ai jamais su qui avait gagné.

« Parfois, Cecilia, » m'a-t-elle dit. « Comme cette fois… »
- Que va-t-il se passer ?
Gloria allait parler quand Teodoro lui toucha la main et l'interrompit. Elle le regarda et me dit :
« Teo ne veut pas que nous prenions de risques, mais je lui ai déjà expliqué que c'est ma décision, avant tout personnelle. Et les garanties sont en place depuis un certain temps : rien n'empêchera ce qui doit être fait. » Il l'affirma avec la certitude d'une déclaration, et c'était pour rassurer le jeune Scarfionne .
— Alors pourquoi me le dire ?
Vous pourrez donc l'annoncer à tout le monde une fois que ce sera terminé. Mais si vous souhaitez en parler à une personne en particulier, c'est à vous de décider.
Mon Dieu, pensai-je. Ces deux-là m'avaient entraînée dans leur querelle d'amoureux, sauf que cette querelle impliquait tout un cercle immense autour d'eux, et ils ne semblaient pas se soucier beaucoup de qui ils impliquaient.
« Eh bien, Gloria », dis-je en serrant l’anse de mon sac à main, toujours en bandoulière, ce qui le rendait encore plus fragile. Je me sentais minuscule sur cette chaise, au milieu d’une pièce encombrée de matelas, chacun semblant abriter un mort rêvant d’être enterré dans un cimetière privé. « Je n’ai jamais cru à l’honnêteté des journalistes, mais je crois en celle des gens. Tu te sers de moi pour régler un différend personnel… »
Gloria se leva, effrayée, comme si ce que je croyais être la chose la plus importante de sa vie…
« Non, non ! » s’exclama-t-il en s’arrêtant. Il jeta un coup d’œil à Scarfionne, puis à Libertella . Il se rassit et retrouva les particularités de sa pensée formelle.
« Ce n'est pas exactement comme ça que je veux que vous le voyiez. Cela vous aidera à garder votre emploi, car je l'ai déjà découvert, bien sûr. Je veux que vous me soyez utile, c'est vrai, vous avez tout à fait raison, mais ce sera aussi très utile pour vous. Imaginez l'impact que votre histoire aura ; vous pourriez choisir n'importe quel journal pour la publier, même à l'étranger, bien sûr. »

Je voulais que tout le monde le sache, comme une explosion qui réveillerait enfin tout le monde, faisant tomber les murs aveugles. Et je me demandais : et s'ils la recherchent à cause de moi ? Et s'ils la retrouvent ? Car tout cela ressemblait au dénouement d'un long roman de Dostoïevski.
Il n'y eut pas d'autre conversation ; le reste était resté non-dit. En partant, je retrouvai le même garçon qui m'avait salué, assis sur le trottoir. Il faisait déjà nuit, environ 22 heures, et la circulation se raréfiait.
faites -vous encore ici ? » lui ai-je demandé.
-J'attends le bus, mademoiselle.
- Où habites-tu?
-Là-bas, à Constitución, mais avant cela ailleurs, et nous habitions à Belgrano.
J'aurais bien aimé lui demander la raison de tous ces changements de comportement, mais je l'ai en partie imaginé.
— Et tes parents te laissent prendre le bus seul(e) ?
Mon père travaille et rentre tard.
— Et que fait-il ?
« C’est un médecin. » Et il désigna du doigt, de l’autre côté de l’avenue, à un pâté de maisons de là, l’emplacement de l’ancienne clinique Saravia, fermée depuis deux ans. Je me suis souvenu de l’article que nous avions publié. Il traitait de détournement de fonds, de négligence médicale et de décès.
« Quel est votre nom ? » demandai-je, prête à partir car la nuit commençait à tomber entre les lumières sur l'asphalte et le silence grandissant des trottoirs. Je rêvais d'entendre le bruit du train sur les rails, comme un messager venu me sauver.
-Ignacio.
— Mais vous connaissez votre nom de famille, n'est-ce pas ?
-Saravia, mademoiselle.
Se levant parce que le bus arrivait, et juste avant de monter, comme honteux de l'avoir presque oublié, il prononça fièrement la phrase qu'il avait dû entendre maintes fois dans sa salle à manger au bon vieux temps, mais qui sonnait maintenant comme une épitaphe :
-Petit-fils du général Saravia.

3

Quand je suis rentrée, il était deux heures du matin et je me sentais très mal. Le trajet avait duré plus de deux heures car j'avais dû attendre près de quarante minutes à l'arrêt de bus, seule et transie de froid. Je n'avais rien mangé ni mangé ; je savais que je devais être en hypoglycémie. J'ai commencé à trembler et je me suis touché le front. Bernardo devait être à la maison, fou d'inquiétude. J'ai pensé retourner au magasin et l'appeler, mais il était trop tard et j'avais honte de ma faiblesse. Comme toujours, je n'aimais pas demander de l'aide quand je pouvais me débrouiller seule. Quand le bus est arrivé, je suis montée et me suis assise, mais je me suis endormie, ou peut-être ai-je perdu connaissance. Le fait est que j'étais assise à l'arrière et que le chauffeur a dû m'oublier jusqu'à ce que nous arrivions à la gare routière de Retiro. Il me semble me souvenir de sa voix qui parlait à un collègue de travail, de sa femme et de ses enfants, puis je me suis réveillée quand les lumières se sont éteintes.
« Attendez ! » ai-je crié, surprise, serrant mon manteau contre moi et tendant le cou pour me protéger du froid. Les lumières se sont rallumées. Le chauffeur a descendu l'allée et s'est arrêté, les mains sur les hanches, l'air agacé. Il devait avoir hâte de rentrer chez lui après douze heures de route, et voilà que je le retardais.
- Qu'est-ce qui ne va pas, madame ?
« Quoi de neuf, Nacho ? » demanda une autre personne depuis la rue.
Une femme ivre s'est endormie. Il faut appeler la police.
Nacho, pensai-je. Ignacio, comme le jeune Saravia. Tout semblait former un cercle vicieux menant au même enfer dans lequel je sentais m'enfoncer.
J'essayai de me relever, mais je tombai à genoux devant le chauffeur. Il pensa que j'étais ivre, évidemment, et je ne pouvais pas lui en vouloir. Au moins, ils ne me laissaient pas seul, car j'étais incapable de me tenir debout. Ils me portèrent tous les deux à l'intérieur de la maison où ils mangeaient et se relayaient. Il y avait une table avec une calebasse à maté et une bouilloire qu'il fallait transporter sans cesse entre le fourneau et cette table jonchée de

mégots et de restes de sandwichs. Ils me laissèrent assis sans rien me proposer. Je voulais expliquer mon malaise, mais ma voix était nasillarde, comme celle d'un ivrogne. J'attrapai un vieux sandwich, probablement de l'après-midi, et le dévorai, littéralement. Les hommes rirent. La voiture de patrouille est arrivée, ils m'ont fait monter et m'ont ramenée chez moi après avoir fouillé mon sac à main à la recherche de mes papiers. Je les ai laissés faire.

Ils m'ont déposée devant l'entrée de l'immeuble Sarmiento. La rue était déserte et silencieuse, et seul un éboueur, à l'écart, fouillait encore les poubelles. J'ai cherché mes clés dans mon sac, mais la police avait tellement saccagé que je ne reconnaissais plus mes affaires. J'ai sonné, une fois, deux fois, trois fois. Une lumière s'est allumée dans le hall, j'ai vu l'ascenseur arriver au rez-de-chaussée, et Bernardo est venu m'ouvrir la porte en pantalon de pyjama et pantoufles, le torse nu, laissant apparaître les cheveux noirs que j'aimais caresser la nuit. Quand la porte s'est ouverte, j'ai perdu connaissance.

Je me suis réveillée à l'hôpital, dans la même chambre que la dernière fois, avec la même infirmière et le même médecin, bien sûr, mon Bernardo. L'homme qui était à la fois mon sauveur et mon juge. Il était au pied du lit avec un collègue – je crois que c'était Cisneros ; je l'avais vu deux ou trois fois chez moi. Ils me regardaient comme si j'étais un cobaye. Ils murmuraient quelque chose, du moins c'est ce qu'il m'a semblé. J'étais encore engourdie, la tête lourde et engourdie à la fois. On me nourrissait par perfusion de glucose. L'autre homme est parti et Bernardo s'est approché. L'infirmière lui a souri et est repartie. J'ai toujours soupçonné les infirmières, jamais Bernardo, mais cette fois, j'ai imaginé le roman de ma tragédie.

-Une jolie jeune femme, n'est-ce pas ?

Il m'a pris la main et a dit :

-Si vous êtes jaloux, c'est parce que vous réussissez, mais…

— Mais rien… elle est belle et en bonne santé, qu’attendez-vous pour laisser ce prochain cadavre pourrir en paix ?

Sa blouse était impeccable, sa cravate légèrement de travers, et il avait les mains parfaites du médecin idéal. Mais je le connaissais de chez moi : ses faiblesses, ses accès de colère, sa maladresse, et tout ce corps que j’aimais et

qui me survivrait. C’est ce que je détestais chez lui, et je me suis mise à pleurer.

Le lendemain après-midi, il s'assit près de moi, passa un bras autour de mes épaules et s'allongea. Il avait verrouillé la porte. Quelqu'un – l'infirmière ou la femme de chambre – essaya de l'ouvrir, mais renonça rapidement. Il allait me dire quelque chose ; je le savais. Mon pied droit était enflé, le rouge ayant viré au violet. Je soulevai le drap et me regardai ; il fit de même. Je le vis fermer les yeux et le recouvris de ma couverture. Cet après-midi-là fut difficile à oublier. La nuit tomba et nous étions toujours dans le même lit d'hôpital : médecin et patient unis dans un espace hors du temps, un espace partagé où nous ne nous disputions pas, et où l'amour n'était plus une chose obstinée et confuse, mais une sorte de limbes où il n'y avait pas de péchés à expier, car le corps s'en chargeait.

Ce soir-là, on ne m'a pas servi à dîner ; je devais être à jeun pour l'opération du lendemain matin. On allait m'amputer le pied, ou une partie de celui-ci, lors de ce que Bernardo appelait l'opération de Charcot. Je n'étais pas seul ; Cisneros, l'anesthésiste, était avec moi.

— Ne t'inquiète pas, Cecilia, elle ne sentira rien, elle le sait déjà.

J'avais envie de répondre à cette évidence par l'insulte la plus obscène qui me soit venue à l'esprit. Bien sûr, je n'aurais rien ressenti, juste cette sensation de membre fantôme, cette démangeaison inexistante, et tout le chaos que l'esprit crée autour du corps restant, inventant une anatomie qui n'existe pas. Mais je me suis tu.

Soudain, la porte s'ouvrit et Soledad, l'infirmière du bloc opératoire, entra. C'était elle aussi qui venait dîner chez Ibáñez. Ils formaient un couple, je crois. La femme de Mateo était décédée, le laissant seul avec un fils toujours malade. Soledad m'inspirait confiance par son sourire éclatant, car elle était incroyablement blonde, avec des taches de rousseur si petites qu'il fallait les regarder de près, mais qui formaient néanmoins une constellation sur ses joues et son front. Elle me prit dans ses bras, me complimenta sur mon apparence, me redonna courage, chassant les sombres souvenirs qui pesaient sur les visages abattus de ces hommes qui se tenaient là, tels des bourreaux : l'un avec une seringue et un masque à la main (c'est ce dont je rêvais), l'autre avec une scie et un marteau (pour découper et reconstruire avec des éclats et

de la colle un corps qui se décomposait depuis longtemps). Ils étaient tous deux des dieux mesquins et vaniteux attendant leur tour, patients car ils possédaient l'éternité – l'éternité des hommes, l'éternité des bien portants. Et je répétais ce long mot incompréhensible pour moi-même tandis qu'ils me regardaient, écoutant le torrent de mots de Soledad, qui coulait comme l'eau et, comme l'eau, disparaissait, ne laissant derrière lui que la surface sèche de son cours sinueux.

Quand ils partirent, je restai couchée sur le côté, la tête sur l'oreiller et une main dessous. J'entendis alors un froissement de papier. C'était un bloc d'ordonnances volé dans un bureau de l'hôpital, et l'écriture était sans aucun doute celle d'une femme, brouillonne mais lisible. Le nom Salustiano Saravia y était inscrit, et en dessous, un chiffre qui pouvait être un numéro de dossier médical ou une date. Les chiffres du calendrier du lendemain correspondaient. Qui avait bien pu glisser ce papier sous mon oreiller sans que je m'en aperçoive ? Soledad, assurément, profitant de la distraction des salutations et de la conversation. Elle n'était donc qu'un rouage de plus dans l'intrigue politique, loin d'être subtile. Et Saravia était sans aucun doute le Général dont on parlait depuis quelque temps comme d'un candidat sûr à la présidence l'année suivante. Saravia, qui vivait dans la partie ouest de la ville, au Parque Leloir pour être précis, dans une maison de campagne que j'avais aperçue de la rue lors de mes promenades chez Leticia. Mais ce nom de famille me disait quelque chose ; Je l'avais appris très récemment, ni dans les journaux ni à la télévision. Et je me suis souvenu du garçon du magasin de matelas, qui prétendait être le petit-fils du général Saravia. J'ai passé la demi-heure suivante à faire des rapprochements, et plus ils étaient imaginatifs, plus ils me semblaient plausibles. C'était le nom de la prochaine attaque, car c'était précisément le sujet du scoop que Gloria me confiait. J'avais vu le ressentiment sur le visage du fabricant de matelas quand le plan avait à peine été évoqué, et j'avais entendu les murmures, un mélange de colère et d'appréhension, dans la voix de cet homme petit et trapu qui cousait et soulevait les matelas avec le même soin et le même dévouement, la même force et la même délicatesse, même si cette dernière commençait à peser sur ses mains usées et tordues, raison pour laquelle il avait embauché le garçon. Et pourquoi avait-il engagé un membre de la famille qu'il méprisait sans

aucun doute ? Étais-je censé sauver le général ? Il m'était indifférent. Le garçon était ma priorité, mais le dénoncer entraînerait davantage de morts et de disparitions que la vie que je tenais à sauver. Et je n'avais d'autre certitude que les déductions de mon imagination.

J'éprouvais le besoin d'écrire, et je l'aurais fait même si cela n'avait pas été l'intention de Gloria. Je fouillai le tiroir de la table de chevet. Je déplaçai les ordonnances, les serviettes usagées, les emballages de biscuits et les pots de crème. J'appuyai sur le bouton pour appeler l'infirmière, une fois, deux fois, trois fois. Il était presque minuit.

« Que voulez-vous ? » demanda-t-il en entrant, en bâillant.

J'ai demandé du papier pour écrire ; j'avais déjà un stylo. Elle m'a lancé un regard étrange, voire furieux. Était-ce pour cela que je l'avais dérangée ? Elle m'en a apporté une seule feuille. J'en ai redemandé, mais elle n'est pas revenue. Je me suis levée et suis allée aux toilettes chercher des serviettes en papier. Puis j'ai écrit frénétiquement, comme je ne me souvenais pas l'avoir jamais fait auparavant. À la rédaction, je tapais lentement à la machine, distraite par les conversations des autres bureaux. Chez moi, je m'asseyais et me relevais toutes les dix minutes pour chercher quelque chose ou faire autre chose, des moments où mon esprit créait ce que je retranscrirais ensuite à la main. Mais maintenant que le papier était rare et le temps encore plus, j'écrivais vite, d'une petite écriture très soignée. Les typographes n'auraient pas le temps d'hésiter.

Quand j'eus terminé, je pris le téléphone et composai le numéro extérieur, puis celui de la rédaction. Braulio devait encore être là. Une voix de vieil homme répondit ; c'était celui qui nettoyait les bureaux la nuit.

-Eusebio, ici Cecilia, pouvez-vous me passer Braulio ou la personne responsable ce soir ?

Un moment de silence pendant lequel je l'imaginais levant les yeux et scrutant les bureaux.

-Il n'y a que le garçon de courses ici, mademoiselle.

Il était inutile de discuter.

Dis-lui de venir à l'hôpital où je loge ; c'est urgent pour le travail. S'il te plaît, Eusebio !

Lorsque j'ai prononcé ces trois derniers mots, qui sonnaient comme une supplique, j'ai failli fondre en larmes.
-D'accord, mademoiselle, ne vous inquiétez pas, je vais vous le dire, je vais vous le dire…
Et avant qu'il ne raccroche, je l'ai entendu appeler le garçon comme un vieil homme en colère.
Il était presque deux heures du matin quand le même garçon qui était venu chez moi est arrivé. On ne l'avait pas laissé entrer, et j'ai dû insister après qu'une personne de l'accueil m'ait appelée pour me demander si je le connaissais. Les lumières se sont allumées dans le couloir, deux ou trois infirmières se sont réveillées, et un agent de sécurité en a appelé un autre. Quand tout ce remue-ménage inutile s'est calmé, le garçon s'est approché du lit, l'air effrayé. C'était le même garçon, et je me suis rendu compte que je ne connaissais pas son nom.
Tadeo Espinoza me l'a dit.
- Avez-vous un lien de parenté avec le vieux Eusébio ?
« C'est mon grand-père maternel, mademoiselle. Voyez-vous, mes grands-parents étaient cousins germains et ils se sont mis ensemble, vous savez… »
J'étais impatient, mais j'avais entendu parler d'un homicide dans la campagne près de General Lavalle, et d'un règlement de comptes familial, disaient-ils. Il s'en est rendu compte.
-Ils ont tué mon père.
Il n'y avait pas le temps, il n'y a pas le temps, me répétais-je comme si la répétition n'était pas le gaspillage de temps le plus injustifiable.
— Apportez ceci à la rédaction et demandez-leur de l'inclure dans la première édition.
Je m'assurai que ma signature soit parfaitement lisible pour que Beltrame n'ait aucun doute. Après tout, je lui rendais service. En annonçant l'attaque imminente, il s'attirerait les faveurs de ses amis au gouvernement. Le garçon reçut les papiers froissés avec un air affecté qui me surprit, sans doute habitué aux feuilles de format officiel, dactylographiées avec soin, même si raturées et truffées de fautes d'orthographe, qu'il apportait souvent aux ateliers. Il se contenta de répondre : « Oui, mademoiselle Cecilia, ne vous inquiétez pas », et s'enfuit.

J'ai posé ma tête sur l'oreiller, plus qu'épuisée, submergée par la nervosité et le désespoir. Mon corps me lâchait une fois de plus ; mon esprit m'avait toujours trahie. Seuls les mots que j'avais écrits me remplissaient de fierté, comme s'ils étaient le dogme de ma vie. Une foi placée dans des mots qui allaient bientôt se coucher sur du papier qui, quelques jours plus tard, servirait à allumer un barbecue. Plus superflus que la viande, et même plus faibles que le feu lui-même, voués eux aussi à s'éteindre.

Le matin, je me suis réveillée pile à l'heure où ils devaient m'emmener au bloc opératoire. Je me sentais si vulnérable, surprise par ce que je considérais comme un oubli dans ma prise en charge, que j'ai réalisé qu'ils m'avaient donné un somnifère la veille au soir. Pourtant, j'avais surmonté les effets secondaires du médicament par la seule force de ma volonté, car c'est avec la même énergie que j'avais abordé l'article que je devais écrire. Il n'y avait personne à blâmer ; tout était déjà écrit, même ce qui allait se passer ce matin-là, et lui, comme moi, n'était qu'un instrument. Les mains qui me caressaient seraient les mêmes qui me couperaient. Je l'avais choisi, tout comme il avait accepté son rôle dans le drame de notre vie commune.
Mais d'abord, je voulais savoir.
« Apportez-moi le journal, s’il vous plaît », dis-je en lui serrant la main.
À contrecœur, il me l'apporta. Je vis les gros titres annonçant l'attentat contre la maison du général Saravia en pleine nuit. Mes doigts, crispés sur la feuille de journal, se mirent à trembler. Trop tard, me dis-je, tellement tard, déplorai-je. La bombe avait explosé à quatre heures du matin, au moment précis où la première édition était imprimée, défilant à toute allure sur les roues vertigineuses des presses rotatives. Le temps que chaque exemplaire soit plié, ficelé, chargé dans les camions de livraison et dispersé dans les rues de Buenos Aires, la maison du général était déjà détruite et ses habitants morts. Un homme et sa femme.
J'ai parcouru frénétiquement chaque page, et là, il était là, mon article, dans la deuxième colonne de la page cinq, inchangé comme si les événements relatés en première page n'avaient jamais eu lieu. Une telle contradiction ne passerait pas inaperçue et déclencherait une nouvelle explosion. Où était Beltrame à présent ? Que ressentait-il ? Gloria avait magistralement tiré les

ficelles de nos vies. Elle m'avait utilisée, mais pour quoi faire ? Ce qui semblait être une vengeance contre Beltrame, avec le double discours de son journal, avec cette double réalité où l'une abolissait l'autre, ou peut-être où les deux coexistaient dans une autre réalité, plus vaste : la fiction dans laquelle nous évoluions tous.

Ainsi, Bautista Bletrame avait été démasqué devant les hommes dont il cherchait à s'attirer les faveurs, quels que soient ses motifs. Ce qu'il avait apparemment laissé paraître prématurément comme une révélation – sans le savoir, car j'avais ignoré son autorité, et le garçon avait apporté le manuscrit directement à l'imprimeur quelques minutes avant la fermeture, et les dactylographes avaient travaillé dans l'hébétude de leur routine étourdissante – était précisément ce qu'il annonçait comme un fait avéré en lettres noires et grosses à la une. Il devait se prendre la tête entre les mains, les coudes sur son bureau, en train de pleurer, peut-être de rage, ou peut-être simplement d'une amertume profonde, celle qui marque nos vies, celle qu'est parfois une amie qui nous brûle, oui, nous brûle, de ses mains ardentes.

Il attendra leur arrivée. Il ne se servira pas du pistolet dans le tiroir. Il aime trop la vie pour cela, ou peut-être a-t-il trop peur. Il parlera comme lui seul sait le faire, car les mots ont toujours été sa meilleure arme. Et alors, qu'adviendra-t-il du premier objectif du plan de Gloria (non pas l'objectif politique ou social, mais le plan intime pour sauver l'âme de l'homme qu'elle aime) ? La rédemption de Bautista Beltrame, qui devrait lui parvenir face au désastre, il saura la réduire en cendres en s'échappant des décombres qui deviendront son journal.

Je m'endormis avec cette pensée, qui se transforma en un rêve qui me quitta lui aussi pendant l'anesthésie. L'après-midi, alors que la nuit tombait sur la rue, où flottaient les klaxons de l'avenue et l'odeur de diesel des bus, j'ouvris les yeux et me retrouvai allongé dans mon lit, sous les draps. Un instant, je crus que c'était l'aube et que le jour n'était pas encore passé, et j'espérai vainement que le journal n'était pas encore sorti. Mais la nuit était tombée. La lumière du couloir entra, accompagnée de l'infirmière et de sa voix plaintive, mais cette fois-ci empreinte d'une compassion qui me fit éprouver plus de pitié qu'elle n'en avait sans doute pour moi. Ce ton ne lui allait pas. Comment lui annoncer la nouvelle ? me demandai-je. Mes pensées vagabondèrent

tandis que je sortais de l'anesthésie. Puis j'aperçus Bernardo assis dans un coin de la chambre.
Je me suis découverte pour regarder mes pieds.
L'une avait disparu, et pourtant je le sentais. Ce fragment de mon corps, à la fois aimé et haï, comme chaque fragment de notre corps.

Le lendemain matin, comme toujours à cette heure-ci dans les hôpitaux, se déroula la visite du médecin, le changement des pansements et l'inévitable échange de phrases plus ou moins rassurantes. « Tout va bien, Cecilia, vous rentrerez bientôt à la maison. » Et je suis partie à la fin de la semaine.
L'appartement de la rue Sarmiento était impeccable, comme s'il revenait de vacances. Bernardo avait dormi à l'hôpital tous ces jours-là et, à notre arrivée, il ouvrit la porte-fenêtre, fit le lit et m'aida à m'allonger. La béquille était appuyée contre le mur ; dès lors, elle devint mon inséparable compagne. Au début, je la détestais, puis, comme ce fragment de mon corps rejeté, désormais disparu, j'en ai eu besoin comme on a besoin de son âme.
Presque tous mes collègues de la rédaction sont venus me voir. Les bureaux et l'imprimerie avaient été perquisitionnés, et le journal avait cessé de paraître. Tout le personnel avait été emmené au poste de police. L'article que j'avais écrit n'était pas signé. Qui l'avait omis à l'impression ? J'ai posé des questions sur Beltrame. Braulio et Mario ont échangé un regard de complicité stupide.
Il a passé plusieurs jours à faire des allers-retours entre le commissariat et le palais du gouvernement. On pensait qu'il serait le premier à tomber, mais on ne sait pas comment il fait pour s'en sortir. Il retombe toujours sur ses pattes.
« À nos dépens », dit Mario.
Braulio, comme toujours, est sorti pour le défendre.
« Et de quoi te plains - tu ? Si on est libres, c’est peut-être parce qu’il… je ne sais pas, il a dit quelque chose, il les a convaincus. Quand je suis allé le voir, le voisin m’a dit qu’il avait pris la voiture hier midi et qu’il n’était toujours pas revenu. »
« Il est parti à sa recherche », dis-je, les yeux rivés sur le balcon.
C'était le second objectif du plan de Gloria. Le premier était la rédemption de Bautista (elle lui avait offert sa tête, mais il l'avait remise sur ses épaules).

Beltrame n'avait rien fait de plus que ce qu'il avait toujours fait : survivre et penser à elle. Il la chercherait partout où il irait, et ainsi, les autres – les traqueurs et les chasseurs – dans la savane diurne ou nocturne de cette jungle de béton, de saleté et d'excréments qu'est chaque banlieue du tiers-monde, le suivraient, l'épiant à son insu, ou peut-être sans qu'il le veuille, ignorant cette part de lui qui sait que tout ce que nous faisons est invariablement observé. C'est ainsi qu'elle devint l'agneau sacrificiel.
La martyre, comme on l'appellerait désormais, le symbole de la résistance.
Les garçons restèrent silencieux autour du lit, me regardant, tandis que le soleil disparaissait derrière les immeubles, projetant des ombres dans l'appartement. Puis il fit froid, et Braulio dit :
-Eh bien, Ceci, nous partons.
Ils avaient laissé des fleurs, et Bernardo remplit le vase d'eau de la cuisine, puis retourna le poser sur la table de la salle à manger.
« Merci de votre visite », ai-je dit.
Ils sont partis et nous nous sommes retrouvés seuls. Il s'est assis sur le lit, serrant fort ma main, regardant la rue mourir dans l'obscurité et les gens renaître comme des fantômes sous les lumières blanches du mercure.
Le lendemain, elle retourna travailler. Je me retrouvai seul, mais j'avais le téléphone pour me tenir compagnie. Je demandai le journal du matin, pas « El Radar », bien sûr, car j'avais eu le privilège d'écrire dans son dernier numéro, comme on rédige une épitaphe pour un ami. Le portier m'apporta « La Prensa ». Je feuilletai les pages une à une, sentant des fourmillements dans ma jambe opérée, mais je n'y prêtai pas attention, car je lisais la nouvelle de la disparition d'une des principales figures de l'opposition. On l'avait vue pour la dernière fois dans un quartier pauvre de Lomas de Zamora, montant dans un bus dont on ne l'avait jamais revue descendre.
Je n'ai alors pu m'empêcher d'imaginer Bautista Beltrame dans sa voiture, derrière ce bus, tel un petit parasite abritant les germes de la mort.

LA RESPONSABILITÉ

1

Du balcon du troisième étage donnant sur la rue Sarmiento, je pouvais apercevoir l'imposant immeuble Abasto.
Les arcades se dressaient comme de hautes coupoles sous le ciel de la ville. Les dimanches d'hiver, gris et nuageux, régnaient à cette hauteur un silence presque religieux. Mes béquilles, appuyées contre le mur, me faisaient inévitablement penser à Dieu, malgré les préceptes que ma mère s'efforçait de m'inculquer. Pourtant, je ne pouvais me défaire des racines catholiques

toujours sous-jacentes aux paroles de mon père, Tejada, et surtout à sa façon de parler. Nous n'allions pas à l'église, nous ne priions pas, nous n'avions pas de crucifix. C'était simplement ce cercle de fatalisme dans lequel les catholiques s'obstinent à demeurer, comme une zone de drame perpétuel, et pourtant d'une familiarité attachante. Ils se complaisent dans la tragédie, dans un orgueil dont ils ne peuvent s'échapper. Même l'humiliation est vanité.
Un dimanche après-midi de juillet, après un déjeuner frugal, seule car Bernardo était parti faire un service supplémentaire à l'hôpital, je contemplais les arcades du marché Abasto qui se dressaient à quelques rues de là. Fermé depuis longtemps, on annonçait des travaux de rénovation, mais l'intérieur restait désert, les portes condamnées, et les sans-abri dormaient sur les trottoirs et dans les entrées d'immeubles. L'église d'Abasto, comme j'ai décidé de l'appeler, m'appelait.
Mais pourquoi me lever, moi qui passais mes journées au lit depuis la fermeture du journal ? Écrire ne me procurait aucun réconfort, et quand je me décidais enfin à écrire, c'était aussi automatique que monotone. J'écrivais des poèmes pour rompre la routine. Je prenais la feuille de papier de la machine à écrire, celle où j'écrivais une nouvelle ou un article, et j'en mettais une autre où je composais un poème qui ressemblait à des épitaphes pour des inconnus. Une brise s'engouffrait par la fenêtre donnant sur la rue, et de temps à autre, un coup de klaxon retentissait, apportant une touche de chaleur, une familiarité peut-être, à ces poèmes. Un cri des voisins, ou les aboiements des quelques chiens de l'immeuble tandis que leurs maîtres se dirigeaient vers l'ascenseur. Nous ne l'avions pas utilisé en emménageant, car il ne desservait que deux étages, mais maintenant, je ne pouvais plus m'en passer. Et plutôt que de céder, ou de reconnaître ma résignation face à cette nécessité, j'essayais de l'éviter en restant chez moi.
C’est pourquoi les gens venaient me voir, et ils revenaient rarement une fois que mon caractère difficile les avait fait fuir. C’était le cas avec Bernardo. Les disputes étaient de plus en plus fréquentes, et comme il ne voulait pas me blesser avec les remarques blessantes que j’entendais malgré tout, même en silence, il allait à l’hôpital. Ce qu’il ne voyait pas, me répétait-il souvent, pouvait être considéré comme irrémédiablement perdu.

Il faisait évidemment référence aux visites de Leonardo González, un de mes collègues à la rédaction. C'était un Cubain noir, petit et trapu, à la peau brune tachetée, et non ébène. Il avait plus de quarante ans lorsqu'il a rejoint le journal. Il venait du Brésil, et c'est pourquoi il était devenu le collègue de Fabio Contreras. Nous discutions au bureau le soir, en attendant un coup de fil pour confirmer une information, et il s'est avéré qu'il était un parent éloigné. Son nom de famille d'origine était Gonçalvez, mais à force de naviguer dans le labyrinthe des douanes et des administrations des deux pays, avec le Paraguay entre les deux, il avait fini par l'hispaniser. Nous savions tous qu'il consommait régulièrement toutes sortes de drogues, même du Beltrame, mais c'était quelqu'un que nous ne pouvions pas nous permettre de licencier. González écrivait bien, mais surtout, il avait une compréhension cruciale de la politique latino-américaine, et c'est pourquoi lui et Contreras étaient responsables des informations internationales. Je le voyais souvent fumer des joints au bureau, tard le soir, et parfois je pouvais le sentir depuis les toilettes des hommes en journée.

Depuis la mort de Contreras, il était toujours seul. Je savais que c'était lui qui donnait à Fabio les antidouleurs pour les maux d'estomac qui ont fini par l'emporter. Il vendait de la marijuana ou de la cocaïne aux gens, au bureau, dans les couloirs, aux toilettes ou sur le trottoir. Sa marchandise était acceptable, et parfois même excellente lorsqu'il recevait des colis de l'extérieur. Quand il disait un vendredi qu'il partait en voyage pour le week-end, on savait ce qu'il voulait dire.

À l'époque, je n'étais pas impliquée. Cela ne m'intéressait pas ; je ne ressentais aucune affinité pour le plaisir, l'évasion, ou quoi que ce soit d'autre, que ces drogues procuraient aux autres. J'étais la seule femme journaliste de la rédaction, du moins la seule qu'ils considéraient comme sérieuse en raison des sujets que je traitais, et à ce moment-là, ils me tenaient à l'écart, c'est-à-dire surprotégée et marginalisée. Il y avait aussi des hommes dont le tempérament ne laissait aucune place à de telles dérives, comme Beltrame ou Leandro, mais ils fermaient les yeux.

Gonzalez m'a proposé une idée pour m'aider à surmonter le manque de travail après la fermeture de Radar : publier un magazine d'actualités. Il avait déjà des contacts en Uruguay et au Chili pour des articles politiques (plutôt

légers, insistant sur le fait que ce serait innocent, car la situation était difficile), et il comptait convaincre Dora Cifuentes d'y contribuer avec ses articles inédits sur le féminisme. Je lui avais dit que s'il voulait vendre des exemplaires à ce moment-là, le magazine devait se concentrer sur les artistes et la télévision. Il a souri, comme pour dire qu'on ne pouvait pas trop s'éloigner de ses principes, car sans eux, que sommes-nous, m'a-t-il demandé ?

Il s'asseyait sur le lit et nous discutions, et quand ces sujets revenaient sur le tapis, je regardais mon pied amputé et je pleurais. Alors Leonardo me proposait un joint, et un après-midi de ce même hiver, j'ai accepté. Ce n'était pas la première fois ; je n'étais pas si prude, mais à partir de ce moment-là, c'est devenu une habitude. Ensuite, nous fumions tous les deux, regardant par la fenêtre du troisième étage, observant le crépuscule s'estomper, et quand nous apercevions Bernardo marchant sur le trottoir d'en face, prêt à traverser, il disait :

-Il est temps pour moi de partir, Ceci.

Nous écrasions nos joints dans le cendrier, et il dispersait les cendres sur le balcon. Nous nous croisions presque à la porte, nous saluant d'une mauvaise humeur à peine dissimulée. Bernardo m'embrassait, respirant le parfum persistant même à travers la fenêtre ouverte, puis la fermait car il faisait froid. L'enfermement engendrait du ressentiment. Parfois, il me reprochait des choses, parfois il sombrait dans un silence sombre qui me blessait plus que les mots que je savais tourbillonner dans son esprit, perdu dans un labyrinthe de colère et de chagrin. C'était un homme admirablement méthodique, et pourtant, à maintes reprises, il s'accordait des libertés auxquelles je ne m'attendais pas. Sa bonne humeur, son affabilité, son honnêteté parfois exagérée étaient des vertus qui se manifestaient sans même qu'il y pense, mais précisément lorsqu'il apercevait son reflet dans un miroir, comme un sourire voilé ou une remarque incertaine d'autrui, il replongeait dans son sérieux. Je le connaissais depuis dix ans, je l'aimais et il me manquait terriblement quand il n'était pas là. J'adorais ses mains et ses cheveux, les poils de son corps et le son de sa voix, un parfum et une voix mêlés dans une symbiose de menthe et de Jockey Club. Parce qu'il fumait

aussi, en cachette, bien sûr. Sur le parking de l'hôpital ou sur la terrasse de l'immeuble. Quand Ibáñez venait lui rendre visite, il me disait :
« Allons sur la terrasse, Ceci. » Mateo me faisait alors un clin d'œil, et je souriais, car cette pause libérait Bernardo de mon fardeau. C'est ce que j'étais : un poids auquel il se sentait lié. Prendre soin de moi n'était pas uniquement par amour, car l'amour y contribuait bien sûr, mais il y avait aussi ce sentiment de responsabilité qui l'accablait, que je voyais dans son corps lorsqu'il s'allongeait près de moi, et que je voyais encore aujourd'hui, sous la forme d'une bosse sur son dos, lorsqu'il franchissait la porte de l'appartement en allant ou en revenant de l'hôpital. Un poids qui le consumait.
Je savais que c'était la culpabilité, incertaine, anonyme et multiple. Sans nom et pourtant portant tous les noms à la fois.

2

Tu vois, Ceci. Les grands hommes, ou ceux qui se croient grands, font aussi des erreurs, et quand ils chutent, ils provoquent un désastre plus grand qu'un cataclysme, car ils entraînent dans leur chute tous ceux qui les entourent. Ils reconnaissent leur culpabilité par d'inimaginables circonlocutions, par une rhétorique élégante qui sème le cauchemar chez ceux qui les écoutent. Et tout cela pour masquer l'impuissance qui les a déjà submergés.
Voilà ce qui est arrivé à mon père, Ceci. Le grand docteur Adalberto Ruiz m'a appelé il y a à peine deux semaines. Il ne m'avait plus adressé la parole depuis mon départ de General Lavalle. Il m'a mis à la porte parce qu'il n'appréciait pas mes amis, mais surtout parce qu'ils n'étaient pas aussi bons médecins que lui. De retour en ville, je ne pouvais plus travailler à ses côtés ; je me sentais intimidé et observé. S'il me confiait ses patients, au début, il m'accompagnait à chaque visite. Pendant qu'il discutait et riait avec le patient

ou sa famille, qu'il connaissait depuis toujours, j'écoutais leur cœur et leurs poumons, je prenais leur tension, j'examinais leurs yeux et leur langue, et je palpais leur corps, assis sur le lit, en silence, car c'est ainsi qu'il convient aux morts-vivants. Le patient, un vieillard mourant ou un enfant en phase terminale, et moi, nous étions tous deux des marionnettes qui prenaient vie sur ordre de mon père. Alors il claquait des mains et sa voix tonitruante semblait capable de faire s'écrouler le toit en bois ou les murs en adobe du ranch. Puis nous partions dans la campagne, ou bien nous marchions dans la boue ou les pâturages d'hiver, et nous montions nos juments pour la prochaine visite. Il me faisait la leçon, me prodiguant conseils et réprimandes, mais d'abord, un silence désapprobateur s'installait, qui se brisait comme un éclair dans le ciel clair. « Mince alors ! » s'écriait-il, « Espèce d'idiot ! Tu n'as pas compris que ce gamin fait semblant ? Son père veut prendre quelques jours de congé et leur fait dire qu'il est malade. Ces ouvriers agricoles sont tous pareils. Et ils te trahiront sans hésiter. Si tu ne te réveilles pas , Bernardo... »

Et ça a toujours été comme ça, depuis mon enfance. Je suis devenu médecin parce qu'il l'était, et à l'époque, je l'admirais. Son allure : le béret de travers, la barbe épaisse, soignée et légèrement bouclée, noire comme l'aile d'un corbeau, le nez aquilin, le corps robuste dans sa tenue d'équitation et les babouches, ces bottes qu'il portait constamment, en toute occasion, du matin au soir. Quand il les enlevait, pour moi, enfant, c'était comme s'il enlevait ses pieds... Oui, riez tant que vous voulez, Ceci, mais j'allais même jusqu'à me glisser dans la chambre de mes parents au milieu de la nuit pour jeter un coup d'œil dans ses bottes. Quand je l'ai vu se lever, à moitié nu et pieds nus, je me suis caché dans un coin de la salle de bains. Il est entré et a commencé à uriner. J'ai vu son corps fort et viril, celui que je n'avais pas, et j'ai décidé de lui ressembler. Combien de fois, plus tard, adolescente, me suis-je tenue devant le miroir, essayant de prendre la pose et d'imiter son geste fanfaron ? Mais vous me connaissez : mon corps est maigre, presque aussi maigre que celui de ma mère. J'ai hérité de mon père mes cheveux, son visage, son nez, et aussi sa frustration. Car aujourd'hui, j'ai compris que toutes ses vantardises n'étaient que l'expression du désespoir tenace de l'impuissance qui le rongeait depuis toujours. La douleur, peut-être, de voir mourir ceux qu'il

voyait ? C'est un grand médecin, je le sais. Sa sagesse a commencé dans les livres et s'est enrichie par l'expérience. La campagne est une grande maîtresse, rustique, essentielle, si simple qu'elle en est parfois presque pitoyable, mais sa rudesse cache une bonté, qu'elle réserve aux nuits, dissimulant son savoir jusqu'à ce qu'il faille agir. Et alors, elle découpe et ouvre la viande comme s'il s'agissait d'une vache. J'ai vu mon père remettre en place des fractures qui transperçaient la peau, recoudre une plaie avec de la ficelle de boucher faute de mieux, drainer des tumeurs grouillantes de putréfaction. Tout cela au milieu de la douleur, exigeant du patient qu'il l'endure, et les cris justifiaient ses actes, car ils masquaient en quelque sorte la certitude du doute et la culpabilité de ce qu'il faisait. Je l'ai vu froncer les sourcils tandis qu'il accomplissait ces prouesses au milieu d'une misérable cabane, sur un matelas déchiré. Il y avait une lueur dans ses yeux, et j'ai même cru y déceler une certaine malice.

Parce que c'est ça, les médecins, Ceci. Un mélange de sensibilité, d'intuition, d'art, de savoir, de colère, de culpabilité, de vanité et d'une pointe de malice. Est-ce qu'on prend plaisir à la souffrance des autres ? Non, bien sûr que non, me direz-vous ! On fait ce qu'il faut, et la douleur en fait partie. Mais vous ressentez une force immense dans ces moments-là, croyez-moi . Ou peut-être l'avez-vous déjà compris, si je pense à qui je parle. Ma pauvre chérie. Ma précieuse et talentueuse Cecilia…

Je suis devenu médecin parce que, depuis trois générations, il y avait des médecins dans ma famille. Mon père racontait que son grand-père était le fils illégitime d'un médecin persécuté pour des raisons politiques. On dit qu'il a été fusillé et enterré dans une tombe anonyme près de Santa Fe. C'était un médecin éminent, formé à la Salpêtrière . Il maîtrisait tout : l'anatomie, les neurosciences, la médecine clinique et la chirurgie. Je voulais leur ressembler et ressembler à l'image que je me faisais de mon père, cette sorte de dieu à cheval qui surgissait des buissons, toujours en retard, comme il sied à la figure qu'il incarnait, pour faire baisser une fièvre, prescrire des herbes, faire une piqûre ou amputer une jambe. Le sang l'accompagnait toujours en quittant l'hôpital, comme il sied à un bon médecin.

J'ai dû partir. Mais j'ai dit qu'il m'avait mis à la porte, n'est-ce pas ? La vérité, c'est que je ne m'en souviens plus, et cet oubli n'est qu'un détour de plus dans

le labyrinthe où je vis. C'est une ville comme le Río de la Plata, mon esprit, je veux dire. C'est pour ça que j'y suis allé. Il y a des choses et des lieux, des gens, qui nous appellent, parce qu'ils sont déjà en nous. Mon esprit a toujours été très méthodique, élaborant des plans géométriques de plus en plus complexes, que la logique tente de justifier en traçant des lignes qui constituent le théorème de nos vies. Et qui comprend tout cela ? Même Dieu s'y perd et se contredit. Mais la contradiction n'est-elle pas l'essence même des choses ? Le chaos n'est-il pas, peut-être, l'explication rationnelle de l'irrationnel ?

L'ambivalence des médecins n'est perceptible que par quelques initiés. Le malade qui vient nous consulter est tellement accablé par la douleur qu'il ne voit rien d'autre, et le bien-portant est trop préoccupé par sa santé pour s'intéresser à quoi que ce soit d'autre. Nous vivons, pour ainsi dire, sur deux plans. Deux étages d'une maison subdivisés horizontalement en de multiples pièces. Nous changeons de pièce jour et nuit ; on nous y conduit, ou nous y allons. Nous décidons d'être dans l'une, et soudain dans l'autre, du froid à la chaleur, du vent à la sécheresse, de l'odeur d'un cadavre à celle de l'éther. Une poignée de porte peut contenir un scalpel, et le sol peut être jonché d'aiguilles égarées. Et l'eau que nous buvons a toujours un goût de sirop.

Vous allez dire que je me victimise, je le sais. La vanité, cette maudite vanité qui enveloppe cet autre sentiment, plus pressant, incompréhensible, qui ne s'estompe ni ne meurt jamais. La vanité change de visage au gré du temps, car elle est faite d'une matière fragile et de piètre qualité, un plastique dont la durée de vie est proportionnelle à la consistance de la pâte aqueuse dont elle a été faite. Mais la pierre au fond ne disparaît pas. Elle est au fond de mes yeux, je sais que vous l'avez remarqué, je la vois dans votre regard quand vous me regardez la nuit, quand je crois que vous me prenez en pitié . Je ne veux pas admettre que cette pitié me rend vaniteuse, car la vanité repose sur ces piédestaux solides qui ressemblent à de la compassion, même lorsqu'elle tente de les orner de fioritures qui ne sont que du maquillage. La vérité, c'est qu'elle ne peut pas pousser sur d'autres fondements, car elle est trop grande et trop légère . Elle a besoin de beaucoup d'espace, autant qu'elle s'en réclame et s'en empare sans permission, mais le moindre vent pourrait

l'emporter sans grand effort, et c'est pourquoi il faut l'installer, et l'attacher, à la pierre de la culpabilité.
Cette honte, Ceci, que mon père m'a inculquée.
Mon père allait à l'église tous les dimanches. Je ne sais pas s'il croyait en Dieu, mais il nous accompagnait à la messe du village à 19 heures l'été et à 18 heures l'hiver. Parfois il arrivait en retard, parfois il partait tôt, toujours à cause de son travail. Un accident dans la rivière, un coup de hache à la jambe, ou un accouchement imminent. Mais quand il restait, il chantait les hymnes de sa voix de baryton, et même quand j'étais adulte, il me tenait la main, accomplissant ainsi son devoir envers Dieu. Il portait ses plus beaux vêtements du dimanche, un foulard et le chapeau à larges bords qu'il ne mettait qu'une fois par semaine pour une promenade à cheval. Il changeait même de cheval. Le dimanche, il laissait Judith, la jument qui connaissait tous les chemins, pour le poulain gris et blanc qu'il avait lui-même mis au monde trois ans plus tôt dans un terrain vague qui n'existait plus, car à l'époque, les sabots de la mère étaient enfouis dans la boue à cause de l'inondation. Il m'a raconté comment il avait pratiqué la césarienne sur la jument, puis l'avait abattue. Et le poulain lui appartint dès lors, et il le nomma Job parce qu'il le réservait pour le plaisir et pour la messe.
Vous riez de nos contradictions, nous, la famille Ruiz. Nous devrions nous appeler les médecins croyants. Judith, la vengeresse, la femme cruelle prête à massacrer pour sauver son peuple. Job, l'homme de l'impossible, toujours désireux et pourtant prêt à tout.
C'est ce cheval qui a tué ma mère, si ce n'est moi.

Bernardo venait de rentrer de l'hôpital ce dimanche-là lorsqu'il croisa González. Il était de mauvaise humeur. Il entra dans la salle de bains ; j'entendis la chasse d'eau, toujours défectueuse, et ses grognements. Puis le couvercle claqua, presque comme un coup de feu. Ce qui nous faisait d'habitude rire était devenu une insulte. Il revint dans la chambre, en caleçon long, pieds nus et torse nu. Il sentait la transpiration. Il s'allongea sur le lit à côté de moi. Mon pied, opéré quelques mois plus tôt, suintait à nouveau une odeur nauséabonde, et le pansement, malgré tous mes efforts pour le changer, se salissait chaque jour. Nous faisions l'amour ainsi, sans que

l'odeur de nos corps ne nous dérange ; c'est précisément ce qui nous unissait, je crois : la familiarité de nos maladies. La mienne, physique, chronique, suffocante, accablante et épuisante, était mienne. La sienne était mentale, ou spirituelle, si vous préférez, détraquée, accablante, contradictoire, confuse, complexe, construite et déconstruite à chaque instant.
Nous nous sommes réconfortés mutuellement après nous être affrontés verbalement et visuellement.
— Ce type est-il de votre famille ?
Il demanda sérieusement, s'efforçant de feindre ce qu'il ne pouvait pas, avec une ironie à peine voilée. Je le regardai du coin de l'œil ; son regard était fixé au plafond, sa barbe avait poussé depuis au moins trois jours, ses mains étaient croisées sur sa poitrine, comme celle d'un mort aux yeux ouverts.
« Comme je l'ai dit, je pense qu'il s'agit d'un cousin au second ou au troisième degré, d'après ce que nous avons compris en nous remémorant les familles. Croyez-le ou non, sa mère était blanche et avait les yeux bleus. »
Il tient de son père, ça se voit…
C’est alors qu’il a commencé à parler. Parfois, il s’asseyait sur le lit, dos à moi, pour cacher son visage et son regard ; d’autres fois, il s’asseyait en tailleur et me parlait avec de doux sourires, évoquant les bons et les mauvais moments, surtout lorsqu’il pensait à sa mère. Il me caressait le visage, m’appelait « ma pauvre », même si je détestais ce terme. Mais je ne pouvais pas, et je ne voulais pas, l’arrêter : ces accès de lucidité étaient si rares que c’était comme essayer d’arrêter un train lancé à toute vitesse.

Tu vois, Ceci, comme je passe d'un sujet à l'autre. Je n'ai même pas fini de te dire pourquoi mon père m'a appelée. Il ne m'a pas parlé depuis des années, depuis que je suis partie vivre à La Plata. Et puis, quand je suis arrivée à Buenos Aires et que j'ai commencé ma carrière, sachant que mes anciens amis médecins qui le connaissaient avaient dû lui parler de moi, je n'ai toujours pas eu de nouvelles. C'est vrai que je ne suis pas retournée le voir ni ne l'ai appelé. Pourquoi ? Nous sommes deux spécimens rares d'une espèce en voie de disparition : ceux qui ne pardonnent pas. Car la fureur et la violence de notre époque ne proviennent pas d'une incapacité à pardonner, mais de la frustration. Ceux qui oublient ne pardonnent pas forcément ; autre

chose occupe simplement leurs pensées. Car soyons honnêtes, l'humanité n'est pas aussi sentimentale qu'on le croit ; elle utilise son cerveau de manière asynchrone pour se souvenir et oublier. On dit que sans souvenir, pas de culpabilité – il me semble avoir lu ça dans une nouvelle de Beltrame. C'est une bonne théorie, pratique, bien sûr, surtout pour des gens comme lui, mais ça ne la rend pas moins intéressante, voire précieuse pour la survie. Parce que c'est à ça que servent ces corps et ces foutues testicules. Excuse-moi, Ceci, pour ce coup de gueule, mais je m'emporte. Non, je n'ai rien pris avant de venir ici, et je ne pense pas que la fumée du joint que vous avez laissée traîner, toi et Gonçalvez, m'ait fait quoi que ce soit (remarque que je l'appelle par son vrai nom de famille, parce que je te respecte, Ceci, parce que j'aime et j'admire ton esprit autant que je déteste le mien, parce que lire et apprendre ne me servent à rien si ça ne me permet pas de persévérer : de survivre).

Ma mère montait à cheval, bien sûr, et elle m'a appris avant que mon père ne m'emmène avec lui lors de ses visites. Nous faisions de l'équitation tous les samedis depuis mes sept ans. Non pas sur un poney, mais sur un poulain né presque la même année que moi. Il était fait pour moi, car c'était Job, celui dont je vous ai déjà parlé. Je le montais le samedi, et mon père le dimanche. Nous partagions le poulain comme une jument : nous ne nous croisions jamais, nous ne nous voyions même pas, et c'était la seule chose qu'il n'osait pas me reprocher, car ma mère me l'avait appris. Comme deux mâles en rut, nous partagions le même cheval le week-end. Et c'est cela, je crois, qui l'a retourné contre moi, quand je suis devenu un homme, c'est-à-dire quand j'étais adolescent et que je me masturbais tout le temps, toujours seul, n'importe où : à la maison, dans un champ ou au bord de la rivière. Et lorsqu'il m'a emmenée au bordel du village, il est resté debout à me regarder depuis une chaise près du lit, pour me protéger, disait-il, pour empêcher la prostituée de profiter de moi ou de me transmettre une maladie.

Ce fut une nuit mémorable, Ceci. La putain était une vraie putain, bien sûr, et elle savait parfaitement ce qu'elle faisait (suis-je en train de délirer ? Qui sait ?). Quand j'eus fini, je regardai le visage de mon père, et quand j'aperçus son approbation, mon âme plongea dans l' extase la plus intense et la plus profonde que j'aie jamais ressentie jusqu'à ce jour, cette nuit-là, dans le

bordel de la grande ville, dans une chambre nauséabonde, où la chaleur des bougies et la sueur imbibaient le matelas et les draps sales.

Je ne me souviens plus exactement de mon âge, mais bien avant cela, je chevauchais aux côtés de ma mère. Elle avait une longueur d'avance sur moi avec sa vieille jument, car Job était lent à certains égards, soumis, presque coupable. Peut-être était-ce dû à sa naissance ? Les animaux le savent ; ils sentent qu'ils n'auraient dû naître que pour mourir. Le temps qu'il a vécu a dû lui paraître un cadeau immérité, ou pire : une erreur de la nature. Mon père s'était mêlé de tout, car tout médecin est un importun dans le cours naturel des choses. La médecine n'est-elle pas un savoir inventé par l'humanité ? Ne consiste-t-elle pas à rompre le cycle des êtres, y compris celui de ce que nous appelons les microbes ? La maladie n'est-elle pas aussi une autre forme de vie ? Qu'est-ce que la santé ? Le prétendu équilibre ?

D'où notre culpabilité : nous avons créé un artifice, la vie au sein de la mort. Dès l'instant où la maladie nous frappe, nous succombons ; le reste n'est que temps perdu, aussi précieux qu'un pont de bois enjambant des eaux tumultueuses. Et parce que nous le savons, notre responsabilité est double. La vie que nous avons prolongée est notre responsabilité, et chaque goutte de poison qui l'affecte est de notre faute.

Le jour de mes quinze ans était un vendredi, et j'ai passé la nuit au bordel. Le lendemain matin, je me suis levé à six heures, encore ensommeillé, et je suis rentré dormir. Mais c'était samedi, et je devais partir avec ma mère. La femme noire qui travaillait avec nous est venue me réveiller. Elle me connaissait depuis ma naissance, et cela ne la dérangeait pas de venir me déshabiller, même si j'étais un homme maintenant et nu.

« Sa mère l'attend », dit-elle avec colère.

Je me suis réveillé en tremblant, le dos couvert de plaies et le pénis en érection. Vous riez, mais c'est ce qui nous arrive sans même y penser. Je me suis couvert à nouveau, mais je savais que je n'avais pas le choix ; en fait, je ne voulais même pas demander la permission de partir. Car les exigences de mon père étaient contrebalancées par la bienveillance de ma mère, et je ne voulais pas me sentir coupable d'avoir abusé de son amour. J'avais mal compris, bien sûr, l'amour de ma mère comme celui de quiconque. Mais quand cette étrange sensation, cette entité qui grandit sans cesse, prend

racine, elle abhorre tout le reste et le détruit. Ce que l'on fait par culpabilité est aussi arbitraire, incongru et contradictoire que la culpabilité elle-même : se vautrer dans la boue putride parce qu'elle est chaude et parce qu'elle est nôtre.

Je me suis levée, habillée, j'ai enfilé mes bottes et je suis sortie. Job m'attendait, calme, près de la vieille jument. Maman la montait et me regardait d'un air moqueur. Nous nous sommes mises en route vers le nouveau champ, une vaste prairie que mon père avait achetée aux enchères un an auparavant. Il ne s'en était jamais occupé. De temps à autre, des vagabonds et des ouvriers agricoles d'autres ranchs l'occupaient. Ils y construisaient des cabanes qu'ils détruisaient en partant. Ma mère et moi trottions côte à côte.

« Le cadeau t'a plu ? » m'a-t-il demandé.

La veille au matin, elle avait apporté dans ma chambre un lourd paquet emballé dans du papier kraft. Il contenait les quatre volumes originaux de Testut, en français. Elle savait que si je devenais médecin, seule l'anatomie saurait m'attirer comme un corps en rut.

« Je t'ai déjà dit oui », ai-je répondu d'un ton grognon. J'avais les yeux fatigués et éblouis par le soleil de midi, et mes testicules me faisaient mal contre le dos de Job.

J'ai eu honte de ma réponse, mais je n'ai pas été intimidé ; au contraire, je suis devenu plus audacieux. Nous autres hommes appelons souvent courage ce qui nous sert de prétexte pour fuir. J'ai rassemblé mes forces et j'ai volé Job, qui s'est mis à courir.

J'ai entendu ma mère m'appeler. Je l'ai ignorée. Soudain, j'ai vu un éclair qui a éclipsé le soleil, et entre les deux, une ombre s'est formée, dans laquelle j'ai aperçu les barbelés. Ce n'était pas la première fois que quelqu'un tentait de s'emparer d'une partie du terrain. J'ai réussi à changer de cap à temps ; Job était jeune et fort, et, tout comme il était calme, il savait repérer les dangers très tôt.

Mais maman est arrivée à cheval derrière nous, éperonnant la vieille jument, croyant qu'il m'était arrivé quelque chose. Alors que je m'étais déjà éloignée de la clôture et que Job s'arrêtait lentement, elles se sont précipitées toutes les deux vers le fil de fer. Je ne pouvais ni crier ni la prévenir, je ne pouvais

pas l'arrêter, allez savoir pourquoi. J'étais jeune, j'aurais pu sauter, courir, me mettre en travers de son chemin, même au risque de me blesser. Pourtant, je suis restée là, à regarder ma mère, terrifiée, sa culotte d'équitation tombant bas sur ses larges hanches, son corps couvert d'une chemise blanche laissant entrevoir son buste trempé de sueur, et son casque révélant ses longs cheveux blond cendré.

La jument, nommée Cléo, tenta de sauter, mais il était trop tard pour s'arrêter. Ses deux pattes avant se prirent dans le fil de fer. Elle se débattait pour ne pas tomber, et s'emmêlait encore davantage. Je regardais la clôture, mal fixée et incomplète, former des couronnes d'épines autour d'elle. Puis je vis ma mère se cramponner à sa jambe. Le fil se resserra autour d'elle tandis que l'animal luttait pour se libérer, et les barbes s'enfoncèrent plus profondément dans leurs plaies. La botte de ma mère était coincée dans l'étrier, et elle ne pouvait pas s'échapper à cause du fil. L'animal tomba sur le côté, sur la jambe que ma mère avait maintenue libre jusque-là. Les barbes lui percèrent la peau et la firent saigner.

Je les ai vues étendues dans le champ, la mère, une jambe et un bras sous la jument, l'autre pris dans le fil de fer. L'animal hennissait d'un hennissement que je n'avais jamais entendu. J'ai couru, mais je n'ai pas osé bouger de peur de faire plus de mal à la mère.

" Tuez-la !" m'a-t-elle crié en pleurant de douleur.

Que devais-je faire, Ceci ? J'étais là, tout seul, un garçon inutile bon à rien d'autre qu'à coucher avec des prostituées.

Que ferais-je face à la mort, voulez-vous dire ?

Je suis allé chercher les ouvriers agricoles ; ils avaient trouvé mon père. Ma mère agonisait depuis une semaine. Mon père refusait de l'emmener à l'hôpital. Ses jambes étaient gangrenées et son bras droit était brisé en plusieurs os infectés. Elle mourut finalement le samedi suivant, exactement une semaine plus tard, également à midi. Si elle avait survécu, il aurait fallu l'amputer. Mon père le savait très bien. Toute la semaine, j'ai dévoré des livres d'anatomie comme s'il s'agissait de boîtes de Pandore, cherchant des réponses, mais je n'y ai trouvé que des faits. Voilà ce qu'est l'anatomie : la réalité immuable qui se dévoile peu à peu, et c'est pourquoi elle nous trompe

et nous fascine. Ses surprises perdent vite leur nouveauté, car sous cette surface se cache la rouille de l'ancien.
C'est mon père qui a coupé les fils ce jour-là, avec la grosse pince que notre contremaître lui avait apportée. Il avait donné un antidouleur à maman, qui s'est endormie. Il m'a tendu le revolver qu'il portait toujours à la ceinture pour se protéger des serpents ou de toute autre menace, et m'a ordonné de poser Cléo.
Je l'ai regardé quelques secondes, mais son visage était si furieux que je n'osais pas le contredire. J'ai tiré deux fois, puis deux fois de plus, jusqu'à ce qu'il m'arrache le fusil des mains et me dise de les aider à soulever l'animal. Les ouvriers agricoles et moi avons séparé la jument et chargé maman à l'arrière du camion. J'ai vu sa patte écrasée, l'autre écorchée par le fil de fer, son bras cassé. J'ai regardé mon père et l'infirmière qui l'aidait la déshabiller dans sa chambre, la nettoyer, lui poser une perfusion et lui remettre ses fractures. Des médecins sont venus de Buenos Aires ; je ne sais pas si papa les a appelés. Papa était membre de l'Académie de médecine, et ses articles sur la médecine rurale paraissaient de temps à autre. Ils le respectaient, je crois, mais ils lui en voulaient. Il était trop arrogant.
Quand maman est décédée, elle m'a appelée dans la pièce qui lui servait de bureau et de bibliothèque. Les livres d'anatomie qu'elle m'avait donnés étaient empilés sur son bureau, projetant des ombres sur son visage.
-Je te les rendrai quand tu m'auras prouvé que tu mérites d'être médecin.

« Et il me les a rendus ? » demandai-je en le caressant pour le réconforter. Son esprit se libérait peu à peu, déformé comme ses paroles.
Jamais, même pas après avoir obtenu mon diplôme et mon doctorat. C'est ainsi que j'ai acquis la certitude qu'elle ne m'avait jamais pardonné la mort de ma mère.
— Peut-être qu'il ne pouvait pas se pardonner, Bernie.
« Ne te livre pas à de la psychologie superficielle, Ceci, tu vaux bien mieux que ça. Tes silences sont plus éloquents, tes écrits plus subtils que ceux des fanatiques de Freud ou de Lacan. Pourquoi agit-il ainsi, pourquoi dit-il ce qu'il dit ? L'explication réside dans la dissociation de toutes ses cellules, dans la

déconstruction de ses molécules, ou peut-être tout simplement dans l'œuvre d'une scie sur l'un de ses os. »
Je ne savais pas si je devais rire ou pleurer ; sa façon de le dire était si blessante que je ne savais pas si je voyais un ange ou un démon sur son visage. Il n'était qu'un homme, et le sien, comme le mien, n'était que deux corps prisonniers des limites du vide.
Le dimanche soir, l'ennui règne en maître. Le désir d'une éternité est ancré dans les fondements du lundi, que nous abordons comme s'il s'agissait des murs d'un camp de concentration. Et comme on s'habitue à tout, le camp d'extermination ne paraît plus si terrifiant. Mais le dimanche soir, cette certitude est encore un nouveau-né, sans personnalité et très malade. C'est pourquoi Bernardo m'a dit :
-Allons manger une pizza.
J'ai froncé les sourcils ; je n'aimais plus aller me promener. Je détestais les béquilles, même s'il avait insisté pour que je porte la chaussure orthopédique, qui me donnait des ampoules et de nouvelles infections.
« D'accord », dis-je, car ce dimanche était différent. J'ai pris mes béquilles, nous sommes descendus en ascenseur et avons marché jusqu'à Corrientes, à un pâté de maisons. Il y avait une pizzeria au coin de la rue. Un sol carrelé à damier, un billard au fond, des tables aux pieds bancals, de vieilles nappes en toile cirée, d'épais verres et les habituelles photos et fanions de foot aux murs.
Une pizza mozzarella et une bière, des empanadas en entrée, et un flan à la crème en dessert. Et un café, pour lui. Un dimanche triste, mais d'une tristesse féconde. Comment expliquer cela ? La loquacité de Bernardo, avouant enfin après nous avoir si longtemps bombardés de grossièretés, a transformé cette pizzeria de quartier en un paradis retrouvé.
Les coudes posés sur la table, une bouteille de bière dans une main et une part de pizza dans l'autre, je lui ai demandé, en regardant par-dessus son épaule le panorama de la rue nocturne, le bus qui passait, les taxis vides et un clochard avec sa charrette et son chien sur le trottoir.
— Et pourquoi vous a-t-il appelé ?
« Un voisin est malade. Papa dit qu'il n'a pas encore trouvé de diagnostic. Il veut l'emmener à l'hôpital Rivadavia pour des examens. Et le plus étrange,

c'est que… Mon Dieu, je n'en croyais pas mes oreilles quand je l'ai entendu au téléphone. » Bernardo sourit avec sarcasme, se frottant le visage comme s'il sortait d'un rêve. « Non seulement il m'a demandé de l'aide, mais il m'a aussi demandé conseil, tu te rends compte ? Je sais que tu ne comprends pas , tu ne peux pas comprendre parce que ton père est si différent, mais tu apprendras à le connaître bien assez tôt. »

- Quand arrive-t-il ?

-Ce soir.

J'ai laissé tomber la pizza et je l'ai regardé comme s'il me racontait une blague.

« Excuse-moi , Ceci, mais il ne m'a appelé que cet après-midi à l'hôpital pour confirmer qu'il accompagnait déjà le patient dans le bus qui arrive à Retiro demain matin. Nous l'avons admis et ensuite nous sommes rentrés à la maison. »

-D'accord, Bernie. Je comprends, bien sûr, il faut aérer le matelas supplémentaire et trouver des draps et des couvertures.

« Ne t'en fais pas. Mon père n'est pas exigeant, sauf en ce qui concerne son métier et moi, et il s'adapte à tout. Mais je te demande une faveur très spéciale… »

-Dites-moi.

« Je ne veux pas que nous soyons seuls tous les trois demain, je veux dire… je serais submergée… Je ne sais pas si tu comprends … c’est juste que je me sens déjà suffoquer à l’idée de ce qu’elle va dire, de son expression quand elle verra l’appartement… »

-Et quand ils m'ont vu.

Je n'ai pas été juste envers lui, je l'admets. Si j'ai perçu un instant une pointe de honte de sa part, mon dégoût de moi-même n'a fait qu'amplifier ce sentiment.

- Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien, excusez-moi. Voulez-vous que j'invite papa ?

Il hocha la tête. Il avait l'air d'un garçon désemparé, honteux et au bord des larmes. Je pris ses mains, veinées et saillantes, aux doigts longs et aux ongles presque impeccables.

Nous avons commandé une fainá supplémentaire et sommes restés jusqu'à la fermeture. À minuit, bras dessus bras dessous, nous avons traversé lentement l'avenue quasi déserte, le feu passant au vert pour une seule voiture, ou peut-être pour un chien qui nous a suivis jusqu'à l'immeuble, au rythme de mes béquilles. Lorsque nous avons fermé la porte de l'ascenseur, nous l'avons vu nous observer depuis le trottoir, le regard levé vers le ciel comme s'il assistait à l'ascension de deux dieux handicapés.

J'ai rencontré mon beau-père lundi soir, au restaurant. C'était un homme simple, un peu plus de soixante-dix ans, robuste et grand. Il est arrivé avec des bottes qui semblaient incongrues en ville, mais vêtu d'un costume sombre, d'un nœud papillon orné d'un pendentif en argent, d'une fine ceinture de cuir et d'un châle tissé drapé sur l'épaule gauche. Lorsqu'il a ôté son béret, j'ai aperçu ses épais cheveux gris. Il portait un gros paquet qu'il a posé sur la table dès son entrée, et il m'a longuement serré dans ses bras, me parlant affectueusement d'une voix forte. Un instant, j'ai cru que j'allais m'évanouir. Il avait le même parfum que son fils, mais un physique plus imposant. Ce que Bernardo possédait de tendresse, son père le compensait par une brusquerie excessive.
-Je suis ravi de enfin vous rencontrer, monsieur…
— Quoi, monsieur ? Appelez-moi Beto, comme le faisait ma défunte épouse.
Dès la première phrase prononcée dans l'appartement de son fils, le ressentiment était évident, car ce commentaire, apparemment anodin et né du plus profond du cœur du vieil homme, n'était rien de moins que cela.
Il avait apporté un chevreau cuit, qu'il suffisait de réchauffer. Il nous durerait toute la semaine. Bernardo l'emporta à la cuisine et commença à préparer le reste. Il s'éclipsa, bien sûr. Le vieil homme et moi nous assîmes sur le canapé. Il jeta un coup d'œil autour de lui, et je perçus, derrière son air satisfait, une désapprobation hostile qu'il s'efforçait, je dois l'avouer, de dissimuler.
— Et qu’écrivez-vous, ma chère ?
J'écris pour moi-même, rien de plus. Actuellement, je suis sans emploi, mais un ami et moi avons quelques projets d'édition.

— Je trouve ça formidable. Les femmes écrivaines sont exceptionnelles ; ma fille Ada lisait beaucoup et correspondait avec de nombreuses personnes à l'étranger.
J'ai ignoré le sarcasme.
-Je ne savais pas qu'elle s'appelait Ada, enfin... vous voyez ce que je veux dire ?
— Bernardo ne t'a jamais dit le nom de sa mère ? Mon Dieu ! Je le pensais après toutes ces années… mais honnêtement, ça ne m'étonne pas.
Le vieil homme fixait la porte de la cuisine, le regard immobile. Je me suis retourné. Bernardo était appuyé contre l'encadrement de la porte, les mains crispées, le regard vide.
Soudain, le vieil homme éleva la voix :
« Vous n'allez pas me croire, j'en suis sûr. On racontait cette histoire à la moindre occasion, jusqu'à ce qu'on en ait marre. Ma défunte épouse et moi nous sommes rencontrés au ranch des Larrière ; c'est l'un de leurs fils que j'ai emmené à Buenos Aires. Je venais d'obtenir mon diplôme et ils étaient mes clients, rien de grave à l'époque, mais ils avaient toujours des problèmes digestifs et d'autres maux, surtout les hommes de la famille. Figurez-vous qu'Ada était gouvernante, elle avait fait ses études à Londres, vous ne le saviez pas ? Elle enseignait donc tout à l'école rurale, que la famille Larrière finançait elle-même, bien sûr. »
-C'étaient donc des philanthropes…
Il me regarda, évaluant la stature de son adversaire.
« On peut les appeler ainsi, mais ils ont toujours été en dehors de tout intérêt politique. Ils ont d'autres soucis, notamment leurs maladies chroniques qui m'ont donné bien du fil à retordre. »
Le vieil homme n'avait pas cessé de jeter des coups d'œil à ma jambe et à mon pied bandé, recouvert par la chaussure, ainsi qu'à mes béquilles.
— Comme cette fois-ci, n'est-ce pas ?
« C'est exact, Cecilia. Mais ne parlons pas de maladies aujourd'hui, s'il te plaît. Bernardo ! » appela-t-elle, ou plutôt cria-t-elle.
Mais soudain, la sonnette retentit. Enfin, pensai-je, papa Renato était arrivé.
Le vieil homme se leva pour ouvrir la porte.
-Avec votre permission, Cecilia.

Papa entra, portant deux bouteilles de vin, vêtu du blazer qu'il mettait à l'école, ses lunettes rondes perchées sur son visage fragile. Ils se serrèrent la main.
« C’est un honneur de vous rencontrer, docteur », a-t-il dit.
« L’honneur est tout à fait pour moi, Professeur. Je disais justement à votre fille que ma femme est professeure d’anglais et de français… »
Ils se dirigèrent ensemble vers le canapé et s'assirent. Bernardo, tel un domestique, silencieux et furieux, prit les bouteilles et les emporta à la cuisine. L'arôme du rôti flottait délicieusement dans l'atmosphère tendue du salon.
Il a tout appris à Natalia et Vicente au fil de leur enfance. Ils ont toujours été d'excellents enfants, obéissants et bien élevés. Un peu trop fragiles à mon goût, alors…
« Vous ne me laissiez pas leur rendre visite… ils étaient trop pour moi, ou peut-être pas assez pour ce que vous attendiez de moi, il me semble », dit Bernardo en revenant avec les verres à vin pour les quatre et un somptueux buffet sur le plateau en bois.
« Je voulais que tu sois fort, robuste, que tu deviennes médecin. Les garçons Larrière étaient et sont toujours fragiles ; la seule forte est Natalia, mais Vicente est un garçon efféminé que je plains beaucoup… »
— C’est exact, papa, tu comprends, Ceci ?
Il leva son verre pour porter un toast. Renato l'interrompit, tentant de recoller les morceaux, fragilisés depuis longtemps. Bernardo réagissait enfin après un long silence, et il avait choisi ce soir-là.
« C'est normal, Bernie, ne t'en fais pas. On fait des erreurs presque tout le temps. Espérons qu'on n'en fera plus jusqu'à la fin de nos jours, et puisse-t-elle durer longtemps. »
Nous avons trinqué, bien sûr, et après de longs coups de klaxon sous le balcon et le bruit de deux pare-chocs qui s'entrechoquent, le vieux docteur a dit :
« Je suis d'accord avec toi, Renato, tes paroles sont très sages. Mais ces enfants ne comprennent pas encore ; ils comprendront quand ils auront leurs propres enfants. »

J'aurais dû me douter que Bernardo ne m'avait rien dit, et il n'en avait d'ailleurs pas besoin. C'était simplement l'impétuosité du vieil homme et son don étrange pour doser sa malveillance, comme s'il était incapable de doser correctement l'anesthésie pour soulager la douleur d'un patient. « La douleur se soigne par la douleur », pensai-je soudain, et je fus surpris par l'expression de tous, car je ne m'étais pas rendu compte que je l' avais dit à voix haute.
— Je vois que vous comprenez, ma chère. C'est un dicton populaire, mais tellement vrai.
Quand les autres s'attendaient à ce que je pleure, j'avais répondu comme Ada l'aurait peut-être fait. Bernardo se couvrit le visage de ses mains, et le vieil homme se cacha derrière le verre du gobelet. Renato me regarda avec pitié, le poing dans la poche de son manteau, et dit :
- Quand est-ce qu'on mange dans cette maison ? Je meurs de faim.

Après le café, mon beau-père et mon père sont sortis fumer sur le balcon. Je me suis assise sur le canapé à côté de Bernardo, l'obligeant à rester avec moi. Il aurait voulu se lever, débarrasser la table, faire la vaisselle – n'importe quoi pour éviter de penser à ce que son père disait sur le balcon, à voix haute et probablement sans s'en rendre compte, habitué qu'il était aux vastes étendues de la campagne et à son propre domaine. Mais le ressentiment était une tumeur qui se développait dans l'appartement, nous étouffant tous les quatre.
— Et que pensez-vous de ce couple, monsieur ?
Nous avons entendu la voix du vieil homme qui, malgré ses efforts pour l'étouffer, résonnait comme un coup de feu. L'odeur du tabac imprégnait ses paroles comme de vieilles soies.
« Je pense qu'ils sont faits l'un pour l'autre », répondit Renato.
« C’est ce qui m’inquiète. Les couples complémentaires semblent parfaits au premier abord, ils s’emboîtent comme deux pièces de puzzle utilisées dans les hôpitaux psychiatriques. Mais je préfère les couples harmonieux, comme ceux d’aujourd’hui. L’épouse d’un médecin devrait être une partenaire qui ne perturbe pas, qui ne fait pas obstacle, qui voit le quotidien et qui comprend aussi nos soucis. »

« Vous en demandez trop, docteur. Ils ont leurs propres problèmes ; ils sont tout aussi perdus que nous. »
Ma grand-mère était une femme très cultivée ; elle avait ses opinions, mais elle ne m'a jamais contredite. Elle savait ce qu'elle avait à faire.
- Votre devoir ?
-En tant qu'épouse, je veux dire.
« Oui, oui, je comprends. Une sorte de sacerdoce, ou de régime militaire. L'obéissance ou la consécration au Christ. Tout est parfait sur le certificat de mariage, ou dans le contrat de vie commune, comme nos enfants, peu importe, l'engagement est le même. Mais laissez-moi vous dire quelque chose. Ma femme, la mère de Ceci, est à la maison. Vous vous demandez peut-être pourquoi elle n'est pas venue. Elle est atteinte d'Alzheimer, docteur, elle est en fauteuil roulant depuis deux ans. C'était une militante de gauche, marxiste-léniniste, si vous voulez. Sa voix et ses arguments résonnaient dans la rue et à la maison comme dans un temple. La force qu'elle avait, l'intelligence qu'on pouvait encore parfois voir dans ses yeux. Elle ne me reconnaît plus, et Cecilia ne vient plus la voir car cela la fait souffrir. Je suis déchiré entre elles deux, l'une presque morte, l'autre mourante. Que me dites-vous maintenant ? Quel est le rôle de nos femmes dans le mariage ? Je n'ai le temps que de me demander quel est le mien. »
Alors que je pleurais en silence, Bernardo a dit :
-Je vais apporter les os au chien du coin.
Il se leva et rassembla les restes dans un sac.

Tu vois, Ceci, je te raconte toujours les choses de la même façon ennuyeuse et désorganisée. Mais à bien y réfléchir, n'est-ce pas contradictoire ? La désorganisation perturbe la routine que l'ennui engendre, et pourtant, ma désorganisation est devenue une habitude, et comme toutes les habitudes, elle mène à l'ennui. Je ne sais pas raconter des histoires comme toi, dans un style littéraire. Je n'écris bien que lorsque je me consacre à un travail scientifique, et c'est parce que la structure méthodologique me sert de squelette et de protection. Comme un scarabée, peut-être. Un squelette cartilagineux d'apparence robuste, mais bien trop fragile. Le pas d'un homme le détruit, le pas d'un monstre. Voilà ce que nous sommes : des bêtes qui

détruisent les théories. L'homme est un animal prédateur ; je ne me souviens plus qui a dit ça. S'il se limitait à détruire les théories, qui ne sont rien de plus que des hypothèses, de cette destruction naîtrait la graine de la construction. Mais lorsqu'elle détruit la beauté, telle une poésie, cette synthèse incompréhensible du corps et de l'esprit que l'humanité a patiemment, péniblement et cruellement forgée au fil des siècles, même au prix de sa propre tranquillité. Car la tranquillité de l'ignorance et de la paresse est une paix toujours menacée par des volcans intérieurs. Nous sommes corps (c'est pourquoi nous sommes terre), os (et les roches nous surprennent par leur fragilité), sang (la lave rouge qui se refroidit et laisse des traces indélébiles, qui ne peut être ramenée à son contenant, qui se perd, et avec elle ce que nous appelons vie, et dont nous ignorons la véritable nature).
Voilà pourquoi nous ne comprenons pas la maladie, et mon père, qui s'est toujours vanté de son sens pratique pour résoudre les problèmes, se retrouve confronté à l'incompréhension. A est devenu B, et B s'est soudainement transformé en un W trompeur, ou peut-être en un 8 ? Les termes, pourtant si mal liés, se confondent. On ne mélange pas les genres sans conséquences. Les théories atomiques ne se comparent pas au scalpel du chirurgien. Parfois, il est plus facile de prendre un enfant spastique pour un oiseau mort sur le trottoir.
Lundi, nous sommes allés à l'hôpital. J'ai vu mon père marcher lentement et délibérément dans les vieux couloirs délabrés, croisant des infirmières qui le dévisageaient et souriaient d'un air moqueur en le voyant vêtu comme un gaucho élégant, ou peut-être comme un médecin déguisé. Les jeunes collègues l'ont salué respectueusement lorsque je l'ai présenté. Mateo en premier, puisque nous l'avions trouvé à l'entrée, mais il ne nous a pas accordé beaucoup de temps car son fils avait été réadmis. Nous sommes ensuite arrivés dans la chambre de Vicente Larrière. Il était éveillé, nu sous le drap. Sa poitrine était maigre, tout comme son visage, ses jambes et ses bras, mais son ventre était proéminent, ce qui, même si cela peut paraître ridicule, ressemblait beaucoup à celui d'une femme enceinte. Mon père m'a regardé pendant que je palpais l'abdomen de Vicente. C'est un homme aimable, un peu timide, ou plutôt réservé. Il a un peu plus de trente ans, et sa famille se limite à son père et sa sœur. Sa mère est décédée en France lorsque les

enfants étaient adolescents, du moins c'est ce qu'on m'a dit. Après ce décès, la relation qui n'avait pratiquement jamais existé entre eux et moi est devenue impossible, car ils faisaient constamment des allers-retours en Europe. Vicente étudiait l'agronomie à Amsterdam et Natalia au Conservatoire de Paris avec Bolanger et Ansermet .

« Comment te sens-tu aujourd'hui ? » lui demanda son père, d'un ton familier, ce qui fit rire les résidents arrivés peu après. Il les ignora, tout comme il ignorait les plaintes des vieilles dames qui rôdaient autour des lits des patients avec leurs herbes, les enfants qui sautaient partout, ou les chiens qui aboyaient. Cette particularité de son caractère est admirable et, au final, c'est un don que possèdent certains médecins : la capacité de se détacher de tout ce qui n'est pas au centre de leurs préoccupations dans ces moments-là.

Larrière haussa les épaules.

— Comme toujours, docteur. Ça ne fait pas plus mal que lorsqu'ils bougent.

J'ai regardé mon père car je ne savais toujours pas exactement ce qu'il pensait. En chemin, il m'avait parlé de la longue maladie de Larrière , une affection familiale qui se manifestait chez les hommes entre vingt et trente ans. Son père en avait souffert, mais dans son cas, il y avait eu une période de latence admirable. Chez son fils, en revanche, les symptômes étaient précoces et toujours intenses. Il y avait des moments où son ventre gonflait au point de provoquer des douleurs insupportables, et papa était sur le point d'opérer. Pourquoi ne l'avait-il pas fait ? lui ai-je demandé. Il n'a pu que répondre de manière évasive. Ce genre de doute ne lui ressemblait pas. Si cela avait été moi, comme lorsque j'étais resté là, impuissant, à assister à l'accident de maman, j'aurais eu honte.

C'était là le cœur de son caractère, vous comprenez ? Une stabilité inébranlable, un centre immuable, tel un soleil autour duquel gravitaient tous la famille, les amis, les patients. Le monde, en somme. Et pourtant, à présent, le savoir, aussi éternel dans son univers que ce centre qu'il croyait stable, s'était perverti. Les lettres s'entremêlaient, leurs significations se transformaient, et les nombres s'additionnaient pour former des codes. Le tableau périodique et la nomenclature anatomique n'avaient plus cours ; seuls ces codes, aussi difficiles à mémoriser qu'à prononcer, régnaient en maîtres.

Un arbre est un arbre, et il pousse sous certaines conditions. Mais un homme n'est pas un arbre dont le tronc blessé laisse des cicatrices sur son écorce, et un comportement n'est pas la sentence invariable d'une manière d'être.
Il nous écoutait discuter avec l'oncologue, échanger nos points de vue, débattre des hypothèses diagnostiques et des méthodes d'examen : radiographies, fluoroscopies, analyses de sang et de liquide, ponctions abdominales. Nous disposions d'un scanner que le gouvernement avait acheté aux États-Unis, mais le technicien argentin était encore en formation. Quoi qu'il en soit, nous avons décidé de soumettre Larriere à cet examen.
Une fois dans la salle de repos des médecins, nous n'avions plus le temps de parler de l'affaire. Les anciens collègues de papa arrivaient les uns après les autres. Surtout des camarades de fac, qu'il n'avait pas revus depuis son retour à la campagne. J'étais de trop, bien sûr. Je crois même qu'il m'avait oubliée en partant avec le père de Mateo. Je l'ignorais, mais ils avaient été amis au département d'anatomie et d'hygiène. J'étais contente pour lui. Je l'avais vu quitter la chambre de Larrière avec une expression inquiète, très semblable à celle qu'il avait à la mort de maman. Tout ce qui sortait de ses habitudes l'inquiétait, voire le rendait furieux. Ses habitudes étaient immuables, mais l'hôpital de Rivadavia l'avait déstabilisé : les lits étaient comme des machines, les infirmières hésitaient et les médecins parlaient un charabia incompréhensible. Vous en riez, bien sûr, mais c'est comme ça qu'il me l'a dit. Parfois, ça me surprend, parce que lui aussi, après tout, il est humain. Il critique la mécanisation de la médecine, tout en se battant pour préserver les statues des médecins antiques. Qu'est-ce qui est préférable ? Parallèlement, le savoir circule plus vite que notre compréhension. La rédaction de manuels prend du temps car elle fait intervenir un facteur que la technologie ne prend pas en compte : l'intuition créatrice. Vous le savez bien : même une liste de courses relève de l'esprit humain.
Mercredi, nous avons emmené Larrière dans la salle du scanner. Je l'avais déjà vu fonctionner deux fois, mais il n'y en avait que trois à Buenos Aires, et le technicien allait et venait sans cesse, prenant son temps. L'installation de la machine a duré deux heures, et parfois l'équipement surchargeait le système électrique, provoquant des coupures de courant dans les services, ce qui n'était pas grave, mais les lumières des blocs opératoires s'éteignaient

également. Pendant ce temps, nous discutions dans la salle technique, remplie de panneaux de commande et d'écrans ; et par la fenêtre, l'énorme machine dans laquelle nous avions placé Larrière . Nous avons dû le sédater ; il avait peur. Habitué à l'immensité de la campagne, le tunnel étroit était pour lui synonyme de claustrophobie.

« Cela n'a aucun avenir », a dit mon père, les mains derrière le dos et le front froncé, plus effrayé que contrarié.

Le technicien ne cachait pas son sourire, les yeux rivés sur les boutons et les molettes. Nous, médecins, doutions de ce que nous voyions, mais les images sur les radiographies nous fascinaient. Nous éteignîmes les projecteurs et contemplâmes les kystes blanchâtres sur l'abdomen de Vicente Larriere. Ceux qui ne comprenaient pas – et nous étions quinze médecins à cette réunion convoquée pour ce cas très particulier – gardèrent le silence pendant toute la durée de la réunion. Seul mon père prit la parole, fort de sa connaissance du dossier, cherchant toujours à faire correspondre ce qu'il voyait à ses idées préconçues (mais il échouait presque toujours lorsqu'il essayait de faire entrer un carré dans un cercle, et il gommait les espaces vides). La famille Ibáñez, père et fils, pensaient qu'il s'agissait de polypes malins ; les images ne faisaient que confirmer les résultats des biopsies, qui, jusque-là, étaient restés non concluants et loin d'être définitifs. Les pathologistes obtenaient des résultats contradictoires à chaque prélèvement, et l'ambivalence finit par devenir leur principe directeur. Mais cela ne sert à rien aux chirurgiens, et nous ne pensons pas en avoir besoin. Face à l'incertitude, il nous faut explorer comme dans une jungle vierge ou un désert glacé. C'est comme plonger la main dans les ténèbres : l'extase est une symbiose entre peur et plénitude. Le résultat, dans la plupart des cas, est la frustration.

C'était il y a presque deux semaines, et vous savez ce qui s'est passé. Mon père qui n'arrêtait pas de faire les cent pas, le visage déformé par la colère, ses crises de colère. Il utilisait notre téléphone pour gérer ses affaires en ville. Son irritation ne cessait de croître. Mais le seul qui se sent bien maintenant, c'est le malade qui a provoqué toute cette situation. Il veut aller au ranch avec sa famille. J'ai revu sa sœur après tant d'années que, forcément, je ne l'ai pas reconnue. Elle loge chez un vieil ami de la famille à

Palerme, un vestige de la vieille aristocratie, les Martin . Elle veut l'emmener avec elle, mais elle m'a dit :

— Docteur, si vous décidez d'opérer, je veux que vous le fassiez.

J'ai compris : les mains de mon père sont usées. Ses doigts se transforment en branches sous l'effet de l'arthrite, malgré ses efforts pour les dissimuler, mais la douleur transparaît dans ses yeux, et il n'est ni une statue comme celles qu'il idolâtre, ni un spécimen anatomique qui ne pleure plus. La forme anatomique est heureuse car elle est belle, et la beauté réside à la fois dans le tératogène et dans la normalité. Lequel choisirons-nous, le moment venu ? Le spastique qui ressemble à un corbeau ou le David de Michel-Ange ?

Bref, papa m'a refilé le fardeau. Il doit partir ; ses patients l'attendent, surtout ceux qu'il peut sauver. Je vois bien sur son visage qu'il regrette de l'avoir amené ici, car il a gravé l'échec dans sa conscience. Machines, modernité, technologie, coutumes : voilà la matière première. Avant, la maladie et la mort n'avaient rien de mystérieux. C'étaient des tiques qu'on pouvait facilement extirper de la conscience et du corps. Ce qui devait mourir, on le laissait mourir, même avec un scalpel à la main, en essayant d'extirper le démon intérieur. Les civilisations anciennes, avec leurs guérisseurs, le savaient : on enlève la masse, pas la plus petite entité. Et cette masse peut être une planète, comme une tumeur au cerveau. Tout dépend du regard. L'obsession de découvrir le microcosme est une force qui nous ramène au macrocosme, et on ne peut l'arrêter.

« Don Isidro Braulio, je vous en ai déjà parlé. Il a un cancer de la prostate. Si vous voyiez le vieux, il se plaindrait davantage de ses testicules, durs et inutiles comme de la pierre, que de la mort. Il ne cesse de se remémorer le bon vieux temps avec les filles du village, dans les années vingt, quand il était un jeune homme fougueux. Il a quatre-vingt-dix ans maintenant, et mourir comme ça, seul, surtout que son fils – votre femme le connaît, je crois – est un pédé qui ne veut rien avoir à faire avec son père. C'est pourquoi je dois y aller et faire quelque chose. »

« Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? » lui ai-je demandé.

—Coupez-lui les couilles et dites-lui d'arrêter de s'en prendre à ces idiotes avec leurs tresses.

Je le fixai du regard.

L'ironie, au final, l'a en quelque sorte racheté.

3

Pendant plus de six mois, Larrière fit de nombreux allers-retours à l'hôpital. Bernardo ne me tenait pas toujours au courant, puis il ne me disait plus rien, bien que je le voyais avec une expression soucieuse, perdu dans des pensées qui semblaient errer à travers des livres appris par cœur après une lutte intérieure contre ses préjugés. La lutte des idées contre les principes enracinés dans la moelle des os — comme il se permettait de le dire, s'égarant dans des tournures lyriques que les médecins pragmatiques désapprouvaient — est le propre des recoins de l'âme. Je crois que c'est Hérophile qui disait que l'âme se trouvait quelque part dans le cerveau, mais pourquoi là ? se demandait Bernardo, qui, après tout, et après tant de siècles, en savait plus que le simpliste Hérophile, si tant est qu'un tel personnage ait existé. Vicente Larriere a subi une chimiothérapie, pris des médicaments et des séances de radiothérapie, mais lorsqu'on a décidé d'opérer, il a refusé à maintes reprises. Sa sœur, que je n'ai jamais rencontrée, l'accompagnait au début, mais plus tard, le jeune homme est venu seul à Buenos Aires, se rendait à l'hôpital le matin et, l'après-midi, s'enfermait dans sa chambre d'hôtel à l'angle des rues Libertad et Lavalle, sombre comme tous ces vieux immeubles aux murs épais qui isolaient du bruit de la circulation. Peut-être, allongé dans son lit, sentait-il le mouvement de ses habitants intérieurs. Les petits monstres qui le rendaient malade pour survivre. J'ai imaginé tout cela, bien sûr, après avoir longuement écouté Bernie parler des hypothèses diagnostiques. En l'absence de diagnostic définitif, tout est mis sur le dos du cancer, comme un grand sac de la mort qui accepte tout. Et bienvenue, dit Ella, la Faucheuse avec sa faux, ou simplement une vieille femme portant un sac qui contient absolument tout parce qu'il ne semble jamais se remplir. Et il n'a aucun poids car il est plein d'âmes. L'âme a-t-elle une taille, une dimension ? J'ai lu quelques nouvelles de Beltrame qui s'interrogent à ce

sujet. Ce thème lui est familier ; sa propre âme doit être une préoccupation majeure pour lui.
Mais Larrière disparut peu à peu des conversations dans notre triste appartement du troisième étage, rue Sarmiento, à quelques rues des arcades de l'Abasto, le grand marché couvert désormais fermé et perpétuellement en travaux. Et les disputes recommencèrent, pour des broutilles, des désaccords, des exigences et des intolérances – des absurdités qui rongent l'amour et soumettent ce qui reste de notre affection à une épreuve inutile chaque jour.
Alors que nous commencions à prendre nos marques dans cette routine, le vieux docteur Adalberto Ruiz est décédé. Un appel de la ville est arrivé en plein samedi matin. Bernardo s'est levé et est allé à la cuisine où le téléphone était posé sur une petite table près de la porte. Il grommelait, persuadé que c'était les urgences. Je l'ai entendu parler par monosyllabes, des mots qui pouvaient exprimer aussi bien son accord que son désaccord. Il a raccroché et est retourné dans la chambre. Sans me regarder, il est reparti et est allé aux toilettes. J'ai entendu le jet d'urine dans la cuvette, d'abord fort, puis faible, jusqu'à ce qu'il s'arrête, mais il n'est pas revenu. Je me suis levé et suis allé voir ce qui se passait. Il était assis sur les toilettes, nu, les mains sur le visage.
- Quoi de neuf, Bernie ?
-Je vais prendre une douche, veuillez ouvrir le robinet.
Je m'exécutai, et tandis que l'eau coulait et se réchauffait lentement, je demandai à nouveau :
- Une urgence ?
— Quelque chose comme ça, Ceci. Mais on ne peut rien faire maintenant.
- Larrière est-elle morte ?
Il m'a regardé et a ri.
Non, il est toujours vivant, et je pense qu'il sera encore là longtemps. C'est le médecin qui est mort cette fois-ci. Mon vieux, Ceci, nous a enfin quittés.
Il se leva et entra dans la douche. Je le regardais comme si je le voyais pour la première fois de ma vie, tandis que l'eau ruisselait sur sa tête et le long de son corps, lui apportant peut-être un soulagement. Je me déshabillai et le rejoignis. Il ouvrit les yeux, qu'il avait gardés fermés le temps que l'eau l'habitue à cette sensation qu'il cherchait en lui, une sensation à laquelle son

corps ne se soumettait pas. Toujours le corps, je le savais bien. La douleur physique domine l'âme. C'est pourquoi je voulus le réconforter et je le pris dans mes bras, essayant d'imaginer combien de temps s'était écoulé depuis notre dernier moment d'intimité. Il posa sa tête sur mon épaule et se mit à pleurer, je crois, ou peut-être était-ce l'eau de la douche qui tentait de masquer les sanglots pathétiques d'un homme qui croyait n'avoir jamais aimé son père, et pourtant il le pleurait comme un enfant abandonné.

Nous avons rapidement emballé quelques affaires dans deux sacs, Bernardo a appelé l'hôpital et nous sommes partis à sept heures du matin en voiture, la Falcon qu'Ibáñez lui avait vendue pour acheter la Peugeot dans laquelle on le voyait faire des allers-retours dans tout Buenos Aires et La Plata.
Nous sommes arrivés à General Lavalle à midi. Nous avons traversé en voiture les rues tranquilles, que je découvrais pour la première fois et que j'aurais volontiers appréciées à une autre occasion. Le climat champêtre était agréablement adouci par la proximité de la côte. Les bosquets à l'entrée projetaient des ombres intermittentes sur la route et, en baissant la vitre, j'ai senti le parfum de l'eucalyptus. J'ai alors été enveloppé par l'intensité de cet arôme, qui m'a un instant effrayé, car la radio diffusait la Symphonie pastorale, et le contraste avec la situation que nous vivions m'a troublé. À quoi bon, me suis-je demandé, toute cette liberté de pensée et le prétendu athéisme de ma mère, si les réserves esthétiques et morales du catholicisme ressurgissaient si facilement ? Comme l'interdiction tacite d'écouter de la musique le Vendredi saint ou de manger de la viande rouge pendant le Carême, se réjouir du décès d'une personne quelques heures auparavant était perçu comme un blasphème. Les vestiges de l'Inquisition, peut-être.
L'oppression morale et la honte étaient palpables.
J'observai Bernardo, les mains sur le volant, le regard rivé sur la route, sans doute absorbé par les magnifiques mélodies bucoliques et transcendantes de Beethoven. Je lui touchai l'épaule et il me regarda un instant ; son regard était plus que triste, résigné. Il avait probablement espéré la liberté avec cette mort, s'imaginant peut-être même gambader à travers ces champs au rythme de Beethoven. Mais soudain, il se vit seul au milieu de la plaine, car le vieil homme qui avait toujours été à ses côtés avait disparu. Je vis son front se

froncer, traçant d'étranges lignes de pensées incertaines, que je supposai tordues, cherchant leur propre voie, ou bien s'entre-dévorant, n'ayant d'autre nourriture que leur propre chair d'idées conceptuelles. Et soudain, il arrêta la voiture devant une vieille maison aux murs gris, aux hauts plafonds ornés de décorations du siècle dernier, aux portes et fenêtres hautes et étroites, et à l'immense portail qui dévoilait une cour intérieure luxuriante, où se trouvait une vieille citerne. Son visage s'illuminait, et c'est pourquoi il éteignit la radio. Le bonheur n'était pas total ; ce n'était qu'un vernis, comme la mémoire recouvre souvent les visages innocents. La mémoire est une vieille femme acariâtre qui aime taquiner les enfants, comme cet adulte qui s'était perdu pour la première fois au milieu de la rue.

Nous sommes descendus et Bernardo a poussé le portail en fer forgé. Nous avons traversé le couloir frais en direction du patio. Plusieurs personnes s'y étaient rassemblées : certaines discutaient, d'autres arpentaient l'espace sous la pergola, et d'autres encore consultaient leur montre en marchant dans le couloir vers le trottoir pavé, attendant la cérémonie funéraire.

Bernardo me présenta certains d'entre eux : ma tante Edelmira, cousine de ma mère, une vieille fille ; une jeune fille rondelette aux traits un peu mongols, qui riait et pleurait à la fois, et dont la main était serrée par ma tante Edelmira avec une force étrange et touchante ; un homme grand et costaud, Don Isidro Braulio, à qui j'avais dû accepter de parler car je connaissais son fils, dont je voulais avoir des nouvelles malgré des années de ressentiment, ou autre. Il y avait des voisins de la ville, et beaucoup d'autres les rejoignirent, tous patients du docteur Ruiz, qui ne tarissaient pas d'éloges et de lamentations tout en savourant les empanadas et le vin que mes cousines Sara, Eva, Aurelia, Clara et Rosa avaient apportés de chez elles, à trois rues de là. Elles étaient les nièces du docteur, filles d'un oncle de Bernardo, mort du charbon lors de l'épidémie désormais oubliée des années 1930. Toutes les cinq étaient nées à un an d'intervalle, et leur père était décédé un an plus tard. Les filles — je ne sais pas laquelle — me racontaient, dans un rire étouffé, que sa mère l'avait tué pour qu'il ne la mette plus enceinte. Était-elle stupide, ou faisait-elle semblant ? Les autres ne semblaient pas différentes, mais la plus jeune paraissait plus distraite.

Était-ce cela que Bernardo avait si souvent laissé entendre à Buenos Aires, lors de ses rares occasions d'évoquer sa famille ? Une malformation congénitale qui ne se manifestait qu'occasionnellement et chez certains individus, et qui touchait les deux parents. Et il s'agissait toujours de femmes, car les hommes étaient rares dans ces familles. Je me souvenais de la famille Larrière et de leurs maladies chroniques qui frappaient presque exclusivement les hommes.

La vieille maison était ancienne et vaste. J'ignore le nombre de pièces qui entouraient la cour. Des portes, encore des portes, presque toutes identiques, menaient non seulement aux chambres, mais aussi aux cuisines et aux salles de bains. Le tout sur un rez-de-chaussée tentaculaire qui évoquait la campagne plate et les quelques arbres qui ombrageaient la galerie : lauriers, jasmins, rosiers, citronniers, néfliers. Les parfums étaient si variés qu'ils n'étaient jamais les mêmes, même en se déplaçant de quelques mètres seulement. Le chemin de dalles était bordé de mosaïques et de carreaux, de pots en terre cuite aux anses brisées, et au milieu, la citerne blanche, fermée par un couvercle pour éviter les chutes. Mais il n'y avait plus d'enfants qui pouvaient se pencher et tomber dedans. Ils étaient tous adultes maintenant, et je me demandais si les filles Ruiz avaient jamais osé jeter un coup d'œil dans les profondeurs obscures.

Je m'assis au bord d'un parterre de fleurs, les jambes lourdes. Les hommes m'avaient proposé des chaises, que j'avais refusées car je voulais marcher bras dessus bras dessous avec Bernardo, jusqu'à ce qu'ils réclament tellement son attention qu'il sembla m'oublier. L'une après l'autre, les jeunes filles m'apportèrent des boissons et des viennoiseries. Elles regardaient l'heure dès qu'un silence s'installait dans la conversation et jetaient un coup d'œil vers le couvercle de la chasse d'eau.

« Pourquoi l’ont-elles murée ? » ai-je demandé à celle qui devait être la deuxième ou la troisième. Elles étaient toutes blondes foncées, les cheveux coiffés en chignons de différentes manières, ce qui m’a suffi pour les distinguer un peu.

Il rit en prenant une gorgée du verre qui semblait contenir du vin.

-Nous sommes tombés, mademoiselle.

— Appelez-moi Ceci, s'il vous plaît. Et vous ? Lequel ?

« Tous, Ceci. Sara a été la première. Elle s'est cognée la tête, c'est ce qu'on m'a dit, parce que je ne m'en souviens pas. Mais maman racontait tout le temps comment chacune de nous était tombée en naissant. Sara a été la première, et elle s'est coupée au front, c'est pour ça qu'elle a une frange. Elle a failli mourir. Le médecin l'a soignée, et il l'a même sortie du puits avec une corde. « Elle était à l'article de la mort », c'est ce qu'on disait à la maison, au village et à l'église. Ils ont tellement bien pris soin d'elle qu'elle est devenue très malpolie, pas comme nous, mademoiselle. Elle est très gâtée et prétentieuse. Elle utilise sa cicatrice pour quémander l'attention de la famille. Elle a toujours eu les plus beaux cadeaux d'anniversaire et de Noël. Et puis, nous aussi, on est tombées… »

-L'un après l'autre, je suppose…

Oui. Je me suis cassé le bras parce qu'il s'est pris dans la chaîne et je suis resté suspendu. Ma peau était à vif. J'ai failli le regretter en voyant mon bras dans cet état. Mais ce qui a suivi en valait la peine : les cadeaux et la gentillesse.

Elle m'a montré la cicatrice sous la manche de sa robe.

Puis ce fut le tour d'Aurélia. Une nuit, somnambule, elle tomba sur ses pieds dans l'eau profonde. Elle se cassa les talons et resta plâtrée pendant six mois. Ce fut le coup dur pour nous tous : imaginez six mois alitée, avec un plateau-repas et sans école ! Ensuite, ce fut la chute de Clara… Mais voulez-vous que je continue ? Les pompes funèbres sont sur le point d'arriver.

-Continue de raconter l'histoire, ma chère…

« Eh bien, ma sœur est tombée en jouant, elle ne l'a pas fait exprès. Elle était tellement douée à la corde à sauter qu'elle avait construit une échelle jusqu'à la citerne, car c'est le seul endroit en hauteur que nous ayons par ici. Nous n'avions pas le droit d'aller jouer dans la rue et le toit ne nous tentait pas encore beaucoup. »

-Oui, j'imagine que les fosses septiques sont plus intéressantes…

- Comment savez-vous?

— Moi aussi, je suis une femme, Eva, mais j'ai continué… — J'ai déjà vu dans cette histoire un bon article, ou du moins une histoire à publier.

Clara avait refusé parce que maman parlait des souffrances qu'elle avait endurées pour ses filles, et elle ne voulait pas la faire pleurer. Toutes les trois, nous nous sommes moquées d'elle à cause de sa peur.
— Mais attendez une minute, pourquoi n'ont-ils pas scellé la citerne après que la première personne soit tombée dedans ?
Il haussa les épaules.
-Ils l'ont utilisé…
« Cela me paraît étrange », dis-je. « Toutes les citernes sont à sec maintenant, à l'exception de celle d'eau de pluie, et vous n'allez pas me dire qu'ils buvaient cette eau… »
« Non, Ceci, on a des tibias pour ça. » Et elle rit, la sotte, trouvant soudain une occasion de se moquer de quelqu'un qu'elle croyait plus intelligente.
-D'accord, alors qu'est-il arrivé à… Clara, n'est-ce pas ?
-Comme elle ne voulait pas tomber, nous l'avons poussée.
Trente secondes de silence, deux petites gorgées de soda ou de vin, peu importe.
— Et qu'est-ce qui a cassé ?
Rien, à part une piqûre de scorpion qui se trouvait au fond. Ils ont dû lui amputer un pied ; le médecin l'a opérée. C'est elle qui boite, vous la voyez ?
Elle m'a désignée du doigt à une jeune fille qui boitait en portant un plateau d'un groupe à l'autre. La cour était presque pleine à craquer. Les branches des buissons étaient écartées par les gens qui se retrouvaient après une longue séparation. On entendait des salutations et beaucoup de rires, qu'ils tentaient d'étouffer par des changements de voix brusques et déplacés.
-Il en reste un, n'est-ce pas ?
« Rosa, oui. Elle ne voulait rien savoir, et même si on l'a forcée, elle s'est mise à hurler et maman est arrivée en courant. Elle nous a dénoncés, tu te rends compte ? Du coup, maman a ordonné à papa de construire le mur. Tante Edelmira a beaucoup refusé. Elle a porté plainte à la mairie. Ils la traitent bien là-bas. »
- A-t-il de l'influence ?
— Qu'est-ce que j'en sais ? Peut-être parce qu'il a été l'assistant du médecin pendant longtemps.
J'avais quelques idées.

- Et plus maintenant ?
« Je crois qu'elle s'est brouillée avec le médecin. Depuis que je les connais, ils s'échangent des regards étranges et ne se parlent plus. C'est à cause de la citerne, vous savez ? Les employés municipaux viennent toujours la chercher, et elle se précipite pour s'occuper de toutes les urgences concernant les bébés et autres. »
« Petite ville, grand enfer », me suis-je dit. J'ai touché le couvercle et me suis dit que le commerce était fermé pour un moment.
— Et cette petite fille malade, la rondelette, qui est chez sa tante ?
« C’est grave, Ceci, aucun de nous ne lui parle. Ils l’accusent de… » Elle s’est penchée près de mon oreille et a prononcé le mot « luxure ».
J'ai observé les hommes autour de moi. Presque tous étaient du village, mais beaucoup étaient des étrangers. Des gens des villes voisines, peut-être de toute la province, et même de Buenos Aires. Avortements, trafic d'enfants, le commerce traditionnel des petites villes. La drogue vient des villes, la prostitution aussi, mais à la campagne, les enfants naissent comme des lapins, et tout le monde a la même mentalité que ces animaux.
Je suis entré dans la pièce où se déroulait la veillée funèbre. Bernardo était assis sur une chaise, adossé au mur. De chaque côté de lui se tenaient deux femmes qui semblaient tout droit sorties d'un roman italien, des pleureuses professionnelles. À ma vue, elles se sont levées et sont parties. Je me suis assis près de lui et lui ai pris la main.
- Comment te sens-tu?
Il haussa les épaules. Un peu plus tard, je ne pus réprimer ma curiosité.
« Vous savez ce qui se passe ici, n'est-ce pas ? » dis-je en faisant un geste vers la terrasse.
-Je suis née ici, Ceci.
— Ton père t'a donc rendu service en te donnant des raisons de partir.
Il allait dire quelque chose qui, je le pressentais, ne me plairait pas, mais un homme nous interrompit, se plaçant devant nous et nous tendant la main. Bernardo le regarda, parut hésiter un instant, puis se leva brusquement et ils s'étreignirent.

Il n'avait ni frères ni cousins. C'était un homme de son âge, peut-être un peu plus âgé. Il avait une barbe bouclée assez longue, des cheveux bruns foncés mi-longs et des yeux bleus comme le ciel.
« Mes condoléances », dit-il avec un accent français indéniable, peut-être provençal ou breton, les lèvres presque collées à l'épaule de Bernardo.
Ils devaient être de très bons amis, car je ne l'avais jamais vu aussi ému avec quelqu'un d'autre. Il s'est retourné et me les a présentés.
-Cecilia, c'est Mauricio Dergan.
Ils se regardèrent avec des sourires radieux, se tapotant l'épaule comme s'ils n'arrivaient pas à croire à ces retrouvailles.
-Ceci, c'est à cause de lui que j'ai quitté la ville.
-Je ne comprends pas…
dit Dergan , …excusez-moi… le vieux docteur ne m’aimait pas. Je n’ai jamais su pourquoi, mais c’est comme ça les parents ; ils sont obsédés par le choix des amis de leurs enfants, et surtout, comme Bernardo était fils unique, il avait placé tous ses espoirs en lui. J’étais une mauvaise influence à l’époque, et je le suis toujours. »
La blague, qui n'était pas censée en être une, a encore renforcé leurs liens. Nous sommes allés sur la terrasse et nous nous sommes assis. Il était deux heures de l'après-midi et le cortège funèbre n'était pas encore arrivé. Ils m'ont parlé du bon vieux temps, de la tragédie des frères Espinoza.
-On peut encore les voir par ici, se plaindre de la terre, plus pauvres que des souris.
— Et vous, Mauricio, que faites-vous ?
-Je suis vétérinaire, Cecilia.
Il m'a parlé de son enfance en Europe, de son arrivée en province, et cela n'avait rien d'autre à ajouter. Il tenait une flasque de whisky qu'il sortit ouvertement de sa veste, levant le coude et repoussant ses longs cheveux. Mais l'alcool n'était chez lui qu'un symptôme. J'en avais vu beaucoup, et je savais que pour Bernardo, il n'y avait pas de mystère. J'ai remarqué la pâleur de son visage et de ses mains, qui contrastait avec ses vêtements sombres, patinés par la brillance de ses coudes, de son col et de ses poignets. Son pantalon noir était taché de sang séché, une tache qui aurait pu passer pour de la simple saleté pour quiconque n'avait jamais vu de sang sur les

vêtements d'un professionnel de santé. Sa conversation était cultivée et polie ; il ne haussait pas le ton, mais je sentais qu'il faisait partie de ceux qui réservaient leur colère à certains moments où la frustration et le ressentiment se rejoignaient. C'étaient des explosions, des accès de colère dont il valait mieux se tenir à distance ou se taire. Je le savais, Bernardo, à quelques nuances près, avait le même tempérament.

Et Bernardo l'observait parler avec une joie étrange sur le visage, une joie que je n'avais pas vue depuis longtemps. Au début, ils m'ont inclus dans la conversation, mais ensuite ils ont commencé à parler du bon vieux temps, et Bernie s'est frotté les yeux avec son poing droit, comme le font les petits garçons. Dergan a pris son autre main et l'a tapotée affectueusement, me faisant un clin d'œil complice. Je l'ai remercié pour son aide, car la distance émotionnelle avait pesé sur notre relation, et je ne savais plus comment communiquer avec lui. Je me suis alors demandé si ce n'était pas moi qui m'éloignais. Comme deux personnes marchant côte à côte, perdues dans leurs pensées, les yeux rivés sur la terre et la poussière, leurs pas ralentissent : l'un accélère, l'autre ralentit, ou les deux en même temps. Quand on lève les yeux, on réalise qu'il faut regarder devant ou derrière soi, et peut-être, avec un peu de chance, on peut encore se voir.

Bernardo se leva de sa chaise et rentra. Le cercueil était encore ouvert. Nous l'accompagnâmes, restant en retrait. Des sentiments contradictoires se lisaient sur le visage de Bernie, mêlant la colère qui s'exprimait à une sorte de libération que lui procurait cette mort. Dergan s'approcha de lui dès qu'il aperçut le mouvement de ses épaules et le serra dans ses bras. Il semblait le retenir, non pas dans son chagrin, mais dans sa colère, comme pour l'empêcher de profaner ce corps qui n'était plus maître de lui-même. « Le ressentiment, pensai-je, qui tente de se manifester trop tard, et qui le sait, c'est pourquoi il souffre, s'aigrit et se tord de douleur dans son impuissance. »

Parfois, le visage de Bernardo était un véritable paradoxe d'émotions et d'humeurs. La joie cherchait à s'imposer lorsqu'il nous regardait ; la plénitude ou l'accomplissement, je ne sais pas, lorsqu'il plongeait son regard dans le mien, et que mes yeux se voilèrent soudain, comme le ciel d'été au-dessus d'une plage. Le soleil radieux fut soudain voilé de nuages gris qui virèrent au noir, et le froid s'intensifia ; quelque chose d'insondable germait dans l'air,

quelque chose d'invisible qui aspirait désespérément à se manifester. Maintenant que le vieil homme était mort, il était maître de sa conscience, mais il prenait seulement conscience que celle-ci avait longtemps appartenu à plusieurs personnes. L'une d'elles était une sorte de propriétaire terrien qui exploitait les hectares (la mort de sa mère, ses études de médecine) ; une autre était un voisin (peut-être moi) qui occupait un espace restreint, peu exigeant, mais à qui il avait cédé cette terre, craignant ce que le propriétaire penserait de la façon dont lui, Bernardo, occupait les terres mêmes de sa conscience.

Et puis il y avait Mauricio Dergan, un inconnu pour moi, mais à en juger par son comportement, il possédait plus de terres que moi, bien que son occupation ait toujours été clandestine. C'était une zone que le vieil homme avait jugée exécrable, mais Bernardo se la réservait secrètement, sans jamais l'occuper ni la céder à quiconque. Elle était devenue une zone morte.

Lorsqu'ils se séparèrent, Bernardo resta les mains posées sur le bord du cercueil, comme s'il pesait le poids de son héritage. Son corps portait le poids des malades qu'il avait laissés derrière lui, peut-être Larrière , peut-être tant d'autres, mais surtout celui du jour de l'accident dans le champ, ces secondes d'immobilité devant sa mère et sa jument qui furent sa perte. Son héritage, alors, était une sentence.

J'ai posé mes mains sur ses épaules et ma tête sur son dos. Il n'a rien dit, ni même tendu la main pour me caresser. Dans mon imagination, je le voyais lutter pour rester debout, portant un cercueil devant lui et mon corps sur son dos.

Les heures passèrent samedi. On m'annonça que les obsèques étaient reportées à dimanche matin. D'innombrables voisins continuaient d'aller et venir, présentant leurs condoléances à la famille et faisant leurs adieux au docteur Ruiz. Le maire arriva avec un ou deux conseillers et ils s'entretinrent longuement avec Bernardo. Il retourna ensuite auprès de Dergan et moi, assis sur des chaises sous la vigne, près d'une table croulant sous les plats et les boissons, constamment réapprovisionnée au gré des services des sœurs Ruiz. Infatigables, elles me laissèrent un instant, lasse de tant de monde, me faire croire qu'il s'agissait d'une seule et même personne, et que les blessures de chacune ne faisaient plus qu'une. Il était sept heures et demie, la nuit était

déjà tombée, et la lumière des vieilles lanternes éclairait les tables, les chaises et les vêtements des personnes qui entraient et sortaient du funérarium. La Ruiz qui, à présent, remplissait la table était un mélange de chacune d'elles. J'avais peut-être le vertige et ma glycémie était déréglée, ce qui explique pourquoi j'ai cru voir une boiterie, un bras cassé et des cicatrices sur son visage et ses bras. Un instant, mon imagination, qui semblait pourtant à ma merci, m'a trahie. Tandis qu'elle s'éloignait et que son dos dissimulait ces étranges traits, j'ai compris qu'elle était la dernière des sœurs, la seule à ne pas être « tombé » dans la citerne.

« Tu es fatiguée, n'est-ce pas, Cecilia ? » m'a demandé Mauricio.

-Ouais.

« Attendez encore un peu, c'est comme ça qu'on est dans les petites villes. On n'a pas beaucoup de patience pour les choses qu'on peut faire soi-même ; on s'y met tout simplement. Mais on est lents, et il y a des choses qui ne nous dérangent pas. On aime parler pendant des heures de la même chose ou rester silencieux à écouter les chiens aboyer dans les champs. Personne ne se presse. C'est pourquoi le docteur Ruiz avait une telle emprise sur eux tous. Son intelligence lui avait permis de déceler le point où il pouvait manipuler la volonté des autres à sa guise. »

« La culpabilité est un excellent outil pour ça », lui ai-je dit.

« Vous parlez de Bernardo ? Bien sûr, il devait exercer une autorité totale sur lui. Étant son fils, il partageait son intelligence et ses particularités. Il devait composer avec les deux. »

— Et il a gagné la guerre, même après sa mort.

Qui sait…

« Je vois que vous vous appréciez beaucoup, tous les deux. » Le sarcasme fusait, alimenté par le ressentiment.

— C’est exact, Cecilia. L’amitié entre deux hommes est indéfinissable. C’est de la complicité ; c’est, je dirais, une forme d’amour.

— Inconditionnelle, peut-être même plus que celle d'un couple ?

« Tu me fais penser à Ada. Elle était d'une intuition hors du commun, comme seule une personne de sa personnalité pouvait l'être. Elle savait quand parler et quand se taire, quand caresser et quand réprimander. Elle acceptait les aspects inévitables du caractère d'autrui avec une tolérance qui n'était jamais

remise en question par celui qui la lui accordait. Ou du moins, la plupart du temps, elle s'efforçait de ne pas le faire. »
Bernie arriva et s'assit de l'autre côté de la table dressée, complètement affalé. Il ôta la cravate qu'il avait portée toute la journée et déboutonna trois boutons de sa chemise.
-Le maire souhaite prononcer quelques mots d'hommage demain au cimetière.
J'ai ri.
— Nous sommes au XXe siècle, mon amour, qu'est-ce que c'est que cette histoire de cimetière ?
le cimetière du Cœur Antique », m’a expliqué Dergan . « C’est un tout petit village, deux rues plus loin. Tu ne l’as pas dit à Bernie ? C’est là que sont enterrées les familles de la classe moyenne du coin. »
— Ah, un fief. Tout cela est fort intéressant ; il semblerait que nous autres, habitants de Buenos Aires, soyons bien ignorants…
Ils ne purent s'empêcher de rire. Mais comme si la présence d'une autre personne dans la pièce les entendait, Bernardo se tut soudain et son visage reprit un air contrit.
« Vous avez mis le doigt sur le problème, Cecilia. Vous avez résumé tout le problème de l'histoire argentine en une seule phrase percutante. »
— Et c'est un Français qui me dit ça ?
« C’est précisément pour cela que je vous le dis. Que sont leur littérature, leur philosophie, et même leur droit constitutionnel, sinon une monstruosité née de l’esprit français, à la fois irascible et cultivé, souvent anticonformiste et irrationnel ? Une ouvrière parisienne qui, au cœur de la révolution, brandit fièrement les testicules qu’elle avait coupées à un bourgeois en pleine rue. »
- Et notre père ?
— Un jésuite, peut-être. Austère, compétent, sage et astucieux, le tout mélangé à des doses variables qui ont engendré indolence, vantardise et sévérité.
- L'entêtement …
Dergan riait de façon incontrôlable. Beaucoup de gens le fixaient du regard, et il décida de se couvrir la bouche.
«Vas-y, continue de parler. Je vais dormir», dit Bernardo en bâillant.

-Je viens avec toi…
-Non, restez .
Il est parti et je l'ai perdu de vue parmi les autres.
- Où vas-tu dormir ?
— Dans sa chambre d'enfance, je suppose. Je vais la lui montrer…
Nous avons déambulé parmi les gens, qui le saluèrent d'un air absent. Ils ne me reconnurent pas. Nous avons traversé deux sections de la galerie intérieure, passant devant plusieurs portes, jusqu'à en atteindre une où deux pots en terre cuite contenaient chacun une plante fanée. Nous avons frappé et sommes entrés. Bernardo s'était endormi sur le lit. La chambre était typique d'un homme de ce lieu et de cette famille : de nombreux livres, des dossiers sur un *secrétaire* , de vieilles reproductions de scènes champêtres aux murs et plusieurs crucifix. Le plafond s'écaillait et les murs étaient humides. Le lit était grand et recouvert d'une courtepointe en peau de chevreau. L'armoire occupait tout un mur. Elle était si haute que l'espace entre le haut et le plafond était rempli de valises et de sacs de couvertures, probablement, ou qui sait.
Je me suis approchée de lui et je l'ai embrassé. Lui, encore à moitié endormi, a essayé de me retenir.
« Je vous quitte maintenant, à demain matin », dit Dergan .
— Et où vas-tu dormir ?
-Dans une autre pièce, j'habite loin d'ici et je suis venu en bus.
-Attends, aide-moi à lui enlever ses vêtements parce que je ne peux pas le faire seul.
- *Excusez -moi .*
— Peu importe, je suis flatté que vous ne m'ayez pas considéré comme un invalide.
Tandis qu'il tenait le matelas assis dans son lit, je sortis la couette, qui sentait le renfermé. Je cherchai des draps dans l'armoire, et il me fallut un temps fou pour ouvrir et fermer les tiroirs et fouiller les étagères remplies de centaines de vieux vêtements et d'habits d'hommes et de garçons d'autres décennies. J'avais probablement hérité des vêtements de mon grand-père, qui à l'époque duraient bien plus longtemps qu'aujourd'hui, et il avait pris l'habitude de

s'habiller ainsi. Même maintenant, il allait à l'hôpital en costume-cravate, et se changeait sur place en enfilant sa blouse ou sa sarrau par-dessus.
Je suis retournée me coucher sous les draps blancs unis qui n'étaient pas exempts d'une odeur de naphtaline.
Bernardo était assis, les bras pendants et la tête posée sur le ventre de Dergan .
— Ce n'est pas lourd, n'est-ce pas ?
-Pas du tout…
-Alors soulève-le un peu, je dois le suspendre.
Tout en m'y prenant avec une lenteur exaspérante, j'observais leur image, celle de deux frères et sœurs qui ne s'étaient peut-être jamais disputés.
Quand je me suis aperçue que l'oreiller avait disparu, je suis sortie en chercher un autre. J'ai cherché les sœurs Ruiz, mais je n'ai trouvé que Rosa, un plateau vide à la main.
— Oui, bien sûr, mademoiselle Cecilia. Nous n'habitons pas ici, mais c'est comme si nous faisions partie de la famille. La femme noire qui travaillait pour le docteur est âgée maintenant ; elle ne faisait que cuisiner pour lui et faire son lit.
J'attendais près d'une colonne, observant le déroulement de la veillée funèbre. Moins de monde, moins de bruit, et bientôt, le silence de la nuit arriva de la campagne environnante, se cachant dans les interstices des pavés, seulement troublé par les quelques chiens qui osaient le trahir. Mais la nuit noire ne pouvait rien contre eux, ses messagers incorruptibles.
Je suis revenu avec le vieux oreiller de plumes. J'ai constaté que Mauricio avait déjà déshabillé Bernardo et l'avait recouvert des draps, et que Dergan lui-même était allongé à côté de lui, vêtu des mêmes vêtements noirs, ses cheveux ébouriffés lui cachant la moitié du visage.
« Mauricio », dis-je à voix basse.
Avais-je vraiment envie de le réveiller ?
J'ai ajusté l'oreiller sous la tête de Bernie du mieux que j'ai pu. Je me suis dirigée vers la porte et les ai regardés une dernière fois avant de partir. Je me suis dit que la culpabilité finit peut-être par apaiser les choses. Et moi, qui ne ressentais aucune culpabilité, je portais le poids tragique de ma vie comme un cancer.

4

Dimanche matin, à six heures et demie, je me suis levé et suis allé dans la chambre de Bernardo. Je les ai trouvés tous deux presque prêts pour les funérailles. Mauricio m'a salué depuis la salle de bains, où il se coiffait les longs cheveux avec du gel, la chemise ouverte, dévoilant son torse maigre et osseux, couvert de poils bouclés.
Bernardo m'a embrassée.
« Comment te sens-tu ? » lui ai-je demandé.
— Je vais bien, ne t'inquiète pas, Ceci. Où as-tu dormi ?
-Avec l'une des sœurs Ruiz.
« Laissez-moi deviner lequel », dit Dergan en sortant de la salle de bains et en boutonnant sa chemise. « Celui qui n'a qu'un œil, j'imagine. »
« Il n'y a pas une seule femme borgne », ai-je répondu.
Il aurait dû y avoir…
J'ai apprécié le sarcasme qui nous a sauvés de l'ennui et de la morosité.
Comment vas-tu ? As-tu changé tes pansements ? As-tu pris l'antibiotique ?
J'ai oublié de te dire qu'il y a des pansements dans la salle de bain…
« J'ai déjà fait tout ça », l'ai-je interrompu. « Ne t'énerve pas comme ça. »
On frappa à la porte et l'une des sœurs Ruiz jeta un coup d'œil dehors.
- Bien « Bonjour », dit-elle en me saluant et en portant un plateau garni. « Je vous ai apporté le petit-déjeuner, et à vous aussi, mademoiselle. » Quand je suis retournée dans la chambre, elle était déjà partie, mais j'imaginais qu'elle était avec les messieurs.
-Merci beaucoup, Rosa, n'est-ce pas ?
Il hocha la tête et dit que le personnel des pompes funèbres arriverait à sept heures. En partant, Bernardo dit :

« C'est bien la fille borgne, Mauricio avait raison. En tombant dans le puits, elle a perdu la vue d'un œil. Petite, elle trébuchait et regardait autour d'elle la tête penchée, mais elle s'est vite adaptée. »
— Mais les autres m'ont dit qu'elle était la seule à ne pas être tombée...
-C'est parce qu'on ne sait absolument rien de lui et qu'ils lui en veulent.
Bernardo finit de s'habiller avec le costume noir qu'il avait trouvé dans l'armoire – vieux, mais encore à sa taille. Il dit que ce devait être celui qu'il portait lors de sa remise de diplôme de médecine, à la réception donnée en son honneur au village. Dergan , les cheveux soigneusement peignés et vêtu de son pardessus sombre qui dissimulait ses vêtements usés, avait l'air étrange, comme toujours, mais avec une élégance discrète.
-Vous deux, vous vous en sortez très bien, vous formez un beau couple.
« Arrête de plaisanter, Ceci », me dit Bernardo, et il me sortit une robe de femme du placard .
« Il appartenait à ma mère ; je l'ai trouvé par hasard ce matin. Elle l'utilisait quand elle était jeune, avant de se marier, et elle rangeait les vêtements qu'elle ne portait plus dans les placards des autres chambres. Il est plein de ses vêtements et de ceux de mon père. »
Je me suis changée et me suis regardée dans le miroir sur l'une des portes de la commode. Elle était noire, avec de la dentelle, de discrets volants aux manches et un col montant ; elle m'arrivait juste en dessous des genoux.
« Tu ressembles à Ada », dit Dergan .
Bernardo me fixait du regard, comme il avait dû le faire le jour de l'accident. Il ne bougeait pas, il ne venait pas au secours de sa mère. Et je lisais dans ses yeux l'inquiétude qu'il éprouvait pour moi. La culpabilité, bien sûr, était à l'œuvre. Et j'étais l'objet de son repentir.
« Tu vas rendre mes cousins jaloux », dit-elle en me serrant dans ses bras.
-J'en doute fort, vous avez une famille très particulière.
« Et quelle famille ne l'est pas ? » a demandé Mauricio.
Je me suis retournée et j'ai redressé le col de sa veste. Je l'ai embrassé sur la joue et je l'ai remercié d'avoir pris soin de Bernardo.
« Et vous, avez-vous de la famille ici ou en France ? » ai-je demandé, avec mon manque de tact habituel.
Il retira mes mains, qui s'étaient posées un instant sur sa barbe.

-Ma famille, ce sont des chiens.
Comme un présage, des aboiements se firent entendre dans la rue.
« Les croque-morts sont arrivés », dit Bernie.
Nous sommes sortis dans la cour. Une quinzaine d'hommes en deuil étaient entrés. Certains attendaient à la porte et dans le couloir menant à la rue. D'autres organisaient la foule dans la cour, répondant aux questions et donnant des indications d'un geste grave. Quatre d'entre eux se présentèrent à Bernardo et lui présentèrent leurs respects. Ils lui demandèrent de les accompagner au funérarium. Mauricio et moi sommes restés dehors, écoutant les murmures et le bruit des marteaux frappant le cercueil de bois. Puis ils sont sortis, portant le cercueil. Bernardo les a suivis, s'est arrêté pour que je puisse prendre son bras, et nous sommes allés sur le trottoir. Ils ont laissé le cercueil dans le corbillard, et nous sommes montés dans un autre. Le voyage vers le cimetière, ou plutôt le cimetière, comme ils l'appelaient, a alors commencé.
Nous avons d'abord emprunté l'autoroute, sous un ciel dégagé. Un quart d'heure plus tard, nous l'avons quittée pour un chemin de terre. Alors que la voiture prenait le virage, j'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur à la longue caravane qui nous suivait, comme si toute la ville était de la partie. Le chemin bordé d'arbres laissait place à une petite place, entourée des bâtiments habituels : une épicerie, un magasin d'alimentation animale et d'autres commerces qui semblaient fermés. Puis nous avons suivi une autre route qui se rétrécissait de plus en plus jusqu'à ce que nous nous arrêtions et descendions de voiture. La poussière soulevée par les voitures nous parvenait portée par le vent, et pendant longtemps, nous pouvions à peine nous distinguer. Soudain, j'ai aperçu un groupe émerger de la poussière qui retombait lentement, ses pas résonnant déjà à nouveau. C'étaient des gens qui approchaient, ou des individus solitaires, comme le vieux Isidro Braulio qui, malgré ses propres maux, accompagnait le vieux médecin qui l'avait abandonné et s'était mis en colère contre lui. Peut-être était-il venu aujourd'hui rongé par la culpabilité, ou peut-être pour répéter une cérémonie qui allait bientôt le mettre en scène.
Et de la poussière émergèrent quatre vieilles femmes, comme surgies de la terre du chemin, faites d'argile séchée et modelées par la chaleur d'une forge.

Ou peut-être avaient-elles émergé des herbes sèches et clairsemées qui bordaient la route, car il n'y avait là que des troncs d'arbres tronqués. Toutes portaient des robes démodées, étaient presque de la même taille, sans maquillage, les cheveux relevés en chignon à la nuque, et dissimulaient leur couleur sous un voile noir. Elles nous saluèrent et nous présentèrent leurs condoléances. En leur serrant la main, je ressentis un frisson inexplicable, car l'incertitude est précisément l'essence des pressentiments. Elles précédèrent le cercueil et entamèrent le cortège funèbre vers le cimetière.

Nous suivions le cortège funèbre, porté à dos d'homme par la famille Gonçalvez – c'est ainsi qu'on appelait les employés des pompes funèbres. Bernardo m'expliqua que ces vieilles femmes étaient propriétaires de l'entreprise, toutes issues de familles aristocratiques venues d'Europe avant ou pendant les guerres. Je les observais marcher d'un pas calme et assuré, mais au bout d'une demi-heure environ, je demandai :

— Est-ce beaucoup plus long ?

J'avais laissé mes béquilles dans la voiture, espérant m'appuyer sur le bras de Bernie, mais il était distrait. Que pouvais-je espérer d'autre, vu la situation ? Il devait parfois me laisser seule pour s'occuper des gens qui lui parlaient. Il proposa de retourner à la voiture les chercher, mais je le dissuadai. Je repris mon chemin, boitant et m'appuyant sur lui. Les chaussures que j'avais enfilées appartenaient aussi à Ada, fascinée par ces vieux vêtements élégants que j'avais trouvés dans le placard. Mais la vérité, c'est que la maladie ne tolère pas l'élégance, et c'est pourquoi la mort est si attirante. Son raffinement réside dans la discrétion de ses contours.

Nous arrivâmes enfin au vaste champ, parsemé de pierres tombales parmi les buissons. Le maire et deux adjoints nous attendaient depuis une heure. Ils avaient installé une estrade, et il nous invita à nous asseoir près de lui pendant qu'il prenait la parole. Il fit l'éloge du vieux médecin, de son caractère, de son dévouement à la ville, de sa sagesse et de sa générosité, de sa bonté et de son altruisme au service de la médecine. Il était certain que son souvenir ne s'effacerait jamais car il avait transmis ces mêmes vertus à son fils. La ville resterait entre de bonnes mains, dit-il, car le sang du père coulait dans les mains du fils.

Une image étrange, me dis-je, sans doute une construction grammaticale délibérée, à l'intention bien précise. Je vis Bernardo tressaillir, je ne sais si c'était par obligation de rester au village ou par désir intense de se débarrasser de son père. En vérité, toutes ces conjectures étaient laissées à son imagination, et bien sûr, à la mienne, soit par attachement sentimental, soit par ce que ma mère appelait l'intuition féminine. De la sorcellerie, jurait-elle, abhorrant cet aspect qui condamnait les femmes au mépris et à l'ignominie. Elle était l'une des rares à avoir renoncé à la prémonition de l'avenir pour un brin de véritable raison.
Le discours s'acheva, le cercueil fut descendu dans la tombe et le silence se fit. Pas un oiseau, pas un bruit. J'ai cru devenir sourde un instant. Il n'y avait ni vent, ni respiration, ni toux, pas même le léger bruissement d'une semelle sur la terre sèche. Je m'attendais même à entendre les minuscules pattes du scarabée qui tournoyait autour de mon pied bandé et douloureux, à l'intérieur de ma chaussure à petit talon.
Quand la réalité me rattrapa — car le son des choses en est l'essence —, je tentai de me lever pour dire adieu au maire qui s'était approché, mais je ne pus tenir debout. Le maire me dit alors qu'il me laissait m'asseoir sur la chaise et ordonna aux employés de me conduire à la voiture. Ils le firent avec autant de douceur qu'avec le cercueil, à tel point que je ne sentis presque rien, comme si mon corps s'exerçait aux sensations de la mort.

L'après-midi, la sieste était une parenthèse brumeuse de poussière et de silence qui envahissait les rues menant au village, puis s'installait dans la cour de la vieille maison. Chacun regagnait sa chambre après avoir longé le sol carrelé, frôlant les murs du bout des plinthes et des carreaux, comme dans le conte de Mujica Láinez. Des petits hommes et des lutins dans un lieu où la lumière noire est la messagère de créatures étranges.
Bernardo et Dergan sont allés se promener. Je me suis allongée après avoir pris un analgésique, plutôt un sédatif pour me faire oublier la douleur. Ai-je raison ? Ce n'est qu'une théorie ; chacun expérimente avec son propre corps, trouve des moyens de combattre l'ennemi, celui qui vit en moi, celui que je porte en moi, celui qui m'habite, celui qui a hurlé avec moi le jour de ma naissance. Celui-là même qui ne se taira qu'à ma mort.

C’est pourquoi j’ai cru rêver en entendant ces gémissements. Je me suis retournée dans mon lit, somnolente à cause du sédatif et de l’épuisement dû aux tensions du week-end, que mon corps avait absorbées comme si elles lui incombaient entièrement. J’ai alors ouvert les yeux et regardé l’horloge sur la table de chevet. Il était quatre heures de l’après-midi. Je n’avais aucune idée de l’heure de la sieste dans ces villes ; je pensais que c’était à cinq heures, mais j’ai entendu des pas dans la cour, une femme courir et des cris étouffés par la colère. Tout cela avait les caractéristiques sonores d’un rêve, c’est-à-dire de quelque chose d’inaudible mais d’imaginé. L’imagination de l’ouïe est étrange, plus encore que celle de la vue. Ce qui est vu, bien qu’imaginé, est bien là, et sa fausseté n’est confirmée que par l’insaisissabilité des images lorsqu’on essaie de les toucher. Mais les hallucinations auditives sont d’un autre ordre, me semble-t-il. Elles échappent aux certitudes et acceptent n’importe quelle explication. C’est pourquoi nous les ignorons souvent. Mais comment éviter ces conversations gênantes et les incessantes demandes de silence lancées par les femmes qui disaient « chut, chut » en mettant un doigt sur leurs lèvres ?

C’est ce que j’imaginais qu’il se passait dehors. Je me suis levée et j’ai jeté un coup d’œil dans le couloir. Rien. Puisque j’étais déjà réveillée, j’ai décidé d’aller à la cuisine me faire un thé, peut-être, ou quelque chose qu’il y avait. Il devait rester beaucoup de choses dans le réfrigérateur après la veillée funèbre. (Encore une subtile métaphore funéraire, me suis-je dit.) Je savais où était la cuisine, mais je n’y étais jamais entrée. Je crois que j’ai erré sur le patio et que je me suis perdue, sans voir les portes fermées. J’ai de nouveau entendu un gémissement. La voix m’était inconnue. J’ai pensé aux femmes qui avaient dû être à la maison ce week-end-là. Ce n’étaient certainement pas les sœurs Ruiz ; je me souvenais de leurs voix, et puis, elles n’étaient pas du genre à se plaindre de la douleur, mais peut-être même à l’apprécier. La voix était basse et grave, mais c’était sans aucun doute celle d’une femme à cause du ton et du rythme. Un gémissement sans paroles d’un homme est différent, mais je ne saurais pas comment le décrire. La voix qu'il écoutait maintenant provenait de l'arrière-salle, celle qui se trouvait à l'angle de la rue, face au terrain vague qui occupait le reste du pâté de maisons.

Je me tenais devant la porte, en bois et sans fenêtre, avec des rideaux intérieurs comme dans le reste de la maison. J'ai songé à me présenter et à demander, mais si je le faisais, ceux qui étaient à l'intérieur — car je savais qu'il y avait d'autres personnes que celle qui se plaignait — changeraient de ton, se tairaient et cesseraient ce qu'ils faisaient. Et je sentais que c'était quelque chose qui m'intéressait, non pas parce que c'était banal, mais parce que c'était inhabituel. Peut-être déplacé, peut-être interdit. J'imaginais beaucoup de choses ; je ne vis, en ouvrant la porte, que le grand lit aux pieds de bois et aux supports supplémentaires, et dessus, entourée de draps tachés d'excréments et de sang, la femme handicapée mentale que j'avais vue la veille. La nièce de tante Edelmira, de la famille de la mère de Bernardo. La jeune fille, nue et présentant tous les signes d'une grossesse avancée, la peau couverte de cicatrices de césarienne, se débattait et hurlait comme une truie, bien qu'elle s'efforçât de se contenir. Elle ne me vit pas car ses yeux étaient cachés par ses cheveux mouillés et ses paupières étaient closes. J'avais à peine entrouvert la porte et jeté un coup d'œil dehors que ma tante ne m'a pas vue sortir de la salle de bain avec une trousse chirurgicale. Assise sur le lit, dos à moi, je l'ai vue prendre une seringue et une aiguille hypodermique, puis injecter le produit dans le ventre de la fillette. Les cris se sont tus et le silence est retombé. J'ai entendu les voix des sœurs Ruiz. J'ai refermé la porte précipitamment et regardé vers le patio. Deux d'entre elles s'approchaient, parlant et riant nerveusement, des draps pliés dans les bras. Elles ne m'ont pas vue car les rosiers les obligeaient à faire un détour pour rejoindre le couloir.

« Mademoiselle Ceci », m’a surprise l’une d’elles alors que je tentais de retourner dans ma chambre. « Êtes-vous réveillée ? Voulez-vous du maté ? J’ai fait des biscuits moi-même. »

-Plus tard.

« Oui », dit l’autre, « nous sommes très occupées, mademoiselle. Le thé sera servi à cinq heures. » Tandis qu’elle s’éloignait, je remarquai que l’une réprimandait l’autre pour son indiscrétion. L’important était qu’elles ne m’aient pas vue les espionner. Je m’assis au bureau où Bernardo avait dû étudier. Je fouillai les tiroirs et trouvai des feuilles jaunies, mais vierges. Je découvris un vieux stylo et un encrier à l’encre séchée. Il n’y avait pas de

stylos à bille, seulement des crayons. J’écrivis un brouillon d’article sur ce qui se passait dans cette ville.
À cinq heures précises, j'entendis un bruit de pas précipités. C'étaient les sœurs Ruiz qui préparaient le thé et le distribuaient dans les chambres. Je ne connaissais personne qui habitait cette maison. Puisque leur père n'y était plus, qui y vivait ? Mes cousins avaient leur propre maison à quelques rues de là. Ma tante Edelmira et sa nièce y vivaient à cause du vieux monsieur. Bernardo envisageait-il de déménager en ville ? Cette pensée me fit frissonner. Où trouverais-je ma place, alors ?
Mais l'odeur des biscuits, des gâteaux, du pain chaud et de la confiture embaumait la pièce, m'attirant irrésistiblement. On frappa à la porte. Rosa m'invitait à les rejoindre sur le patio. Je rangeai les papiers dans un tiroir et sortis. Ils avaient dressé la table : nappe, théières, bouilloires et calebasse à maté. Des plateaux de biscuits et de beignets semblaient plus qu'appétissants. Le service à thé était ancien et magnifique ; les cuillères et les couteaux à beurre étaient en argent.
« Vous écrivez quelque chose, mademoiselle ? » me demanda tante Edelmira. Rosa lui avait déjà raconté l'histoire de celle où elle m'avait vue à mon bureau.
« Oui, tante. » Et j'ai répondu à cette indiscrétion par une autre indiscrétion.
« Et comment va la fille ? »
La tante se retrouva à tenir la calebasse à maté à mi-chemin de ses lèvres. Lissant son front, elle tenta de dissimuler sa surprise.
Matilde va bien maintenant, elle est toujours sujette à des indispositions, vous comprenez…
Les sœurs Ruiz ont ri, se couvrant la bouche de gêne.
« Je comprends », ai-je dit. « C'est la punition divine pour être des femmes. »
« Vous croyez ça, mademoiselle ? » rétorqua-t-elle. « Je pense que c'est un don, et ceux qui se plaignent sont stériles. On déteste ce qu'on envie, n'est-ce pas ? »
Oui, ils lui avaient rapporté plusieurs histoires à mon sujet. C'est un passe-temps courant dans les petites villes, mais je savais qu'ils en avaient d'autres, plus intéressantes.

Les hommes arrivèrent, et une multitude de jupes tourbillonnèrent autour d'eux, d'autant plus qu'ils étaient jeunes et d'apparence peu commune. C'est le mot qui décrit le mieux le trio qui entra dans la cour et salua tout le monde. Bernardo s'assit près de moi et invita un autre jeune homme qu'ils avaient rencontré dans la rue, grand et au visage émacié, mais avec un ventre proéminent sous sa chemise, aussi large qu'une jupe. Il avait l'air juif, me semblait-il, et ses vêtements me le suggéraient, comme une vieille coutume, si ancienne et si répandue que plus personne ne remarquait ce vestige de tradition.

-Ceci, voici Vicente, celui dont je t'ai parlé, le patient de papa.

Nous nous sommes serré la main, et il a jeté un regard entendu à mes béquilles appuyées contre le dossier de la chaise. Dergan discutait avec les sœurs Ruiz, qui tournaient autour de lui comme des mouches malgré ses tentatives de les éviter à grands gestes et à grands jurons en français. Et c'était précisément ce qui les attirait : la façon de parler excentrique de Mauricio et son allure. Il parlait des animaux et des hommes comme s'il s'agissait de la même espèce, et nous savions tous que lorsqu'il décrivait une opération ou une maladie animale, c'était un euphémisme pour désigner les êtres humains. Ce que Bernardo n'aurait pas supporté d'entendre, Mauricio le présentait comme une anecdote teintée de cosmopolitisme.

Avec eux trois, un quatrième chien mâle était entré, un de ces nombreux chiens errants qui s'attachaient régulièrement à Dergan pour disparaître quelques heures plus tard, le suivant partout, aussi silencieusement qu'ils étaient apparus. Il avait le pelage roux, et les femmes, après avoir un peu discuté, décidèrent de l'appeler Loup. Tante Edelmira s'approcha de nous et murmura quelque chose à l'oreille de Bernardo. Il se leva d'un bond et me dit :

-Je reviens tout de suite.

Je les ai vus entrer dans la chambre de Matilde. Cela a pris beaucoup plus de temps que prévu.

Il devait être environ huit heures du soir quand je me suis réveillé en sursaut. La léchouille du chien sur mon visage, arrivée cet après-midi-là, était rauque

mais agréable. J'ai ouvert les yeux et j'ai vu Bernardo, debout près du bureau, le tiroir ouvert, feuilletant ce que j'avais écrit.
— Quand comptes-tu le publier, parce que pour autant que je sache, tu es au chômage, ou peut-être que ton ami noir te facilitera la tâche ?
Il y avait de la colère dans ses yeux, et sa voix, plus que ses mots, résonnait comme un marteau-piqueur dans mes oreilles. Son sarcasme ne m'offensait pas, sa colère ne me surprenait pas, mais sa malice me força à me défendre.
« Ne dis pas de bêtises, Bernardo. Tu sais que j'écris par nécessité, parfois pour donner un sens aux choses qui arrivent, tu sais. Ne me force pas à expliquer ce que tu sais déjà . »
Je me suis assise sur le lit. Le chien est allé vers lui après que je l'ai appelé, comme s'il voulait s'éloigner de moi. Ces caprices d'un garçon immature, enfant unique peut-être, ou quoi que ce soit d'autre, m'exaspéraient plus que n'importe quelle insulte.
— Et qui vous a donné la permission de les lire ?
« Ceci est ma maison et mon bureau », a-t-il déclaré.
— Et moi, quelle est ma place parmi tous ces biens ?
Je suis allée dans la salle de bain et j'ai fermé la porte. Je me suis regardée dans le miroir et je me suis lavée le visage. Le chien grattait à la porte de l'extérieur ; Bernardo l'appelait, fort et furieux. Je me disais qu'il s'en remettrait, qu'il était fatigué et bouleversé ; après tout, son père était mort.
Je suis sortie, prête à me réconcilier. J'avais déjà remis les papiers dans le tiroir. Appuyé sur le bureau, les paumes posées sur le bureau, la tête baissée entre les épaules et les yeux fermés, je l'ai enlacé par derrière.
Bernie, s'il te plaît, ne nous disputons pas. Je veux juste te réconforter, c'est tout.
Il se retourna brusquement, manquant de me renverser. Il ne parvint pas à me rattraper ; je crois qu'il s'en fichait, car il savait que cela arriverait. Il était furieux contre le monde entier, et j'étais pris au piège de sa colère.
-D'accord, d'accord. Je crois qu'il s'est passé quelque chose d'important chez Matilde, non ?
- Que voulez-vous savoir ? Y a-t-il quelque chose qui puisse compléter votre rapport ?

J'ai pris une grande inspiration et je l'ai giflé. Il m'a regardé avec étonnement, les yeux pétillants, puis, après s'être assis sur la chaise, il s'est couvert le visage et s'est mis à pleurer.
« Ils veulent que je reste, vous comprenez ? Et je ne sais pas quoi faire. C'est ce que le vieux aurait voulu, tout le monde le dit, et je me souviens qu'à chaque fois qu'il me parlait, il me reprochait de partir, mais c'est lui qui m'a mis à la porte, jusqu'à ce que je guérisse, jusqu'à ce que j'apprenne, jusqu'à ce que je devienne un homme et un médecin… » Il parlait sans s'arrêter, presque sans reprendre son souffle.
— Les gens meurent, Bernie, et le seul point positif, c'est que nous n'avons plus à leur rendre de comptes.
« Mais il est toujours là », dit-elle en tapotant ses tempes. « Et tout le monde me le rappelle… »
-Alors retournons à Buenos Aires et oublions -les.
-Vous ne savez pas quels sont les liens d'un peuple, plus forts que ceux du sang.
Je ne savais pas comment lutter contre ces liens, ni quelle était ma place.
-Je vous demande simplement d'y réfléchir attentivement, et quoi que vous décidiez, ne quittez pas l'hôpital, vous pouvez adapter votre emploi du temps.
Alors le chien courut vers la porte et se mit à sauter et à aboyer désespérément. On entendit un cri dehors, puis d'autres, des cris de femmes. Bernardo sortit et le chien courut après Matilde, qui se tenait au bord de la citerne. La lumière du patio était allumée et je la vis soulever le couvercle métallique, qui paraissait lourd, mais la jeune fille avait la force et la stature pour y parvenir. Je ne pus l'arrêter à temps : le couvercle était déjà au sol et elle jetait quelque chose dans le puits. Le chien arriva le premier et se mit à aboyer frénétiquement. Bernardo se pencha et attrapa Matilde, à moitié nue, avec de gros seins flasques comme ceux d'une femme de quarante ans. Son ventre était taché de sang, le même sang que j'avais vu couler dans le couloir depuis sa chambre. Bernie la rattrapa avant qu'elle ne tombe. La jeune fille gémissait comme une bête, sans prononcer un seul mot intelligible. Tante Edelmira était arrivée en robe de chambre, les cheveux défaits, et trois des sœurs Ruiz l'observaient depuis la treille, effrayées et se tenant la main.

Lui et sa tante portèrent Matilde dans la chambre. Je les accompagnai et les aidai autant que je pus, en remettant les draps sales en place et en cherchant des serviettes. Puis sa tante dit :
-Le garçon.
Bernardo courut vers la citerne. C'est ce que Matilde y avait jeté. Il grimpa sur la corde qui pendait de la poulie et commença à descendre.
« Mon Dieu », ai-je dit, mais une des sœurs Ruiz m'a serrée dans ses bras et m'a dit de ne pas m'inquiéter, que Bernardo faisait la même chose quand il était enfant.
Nous n'avons pas osé regarder dans les ténèbres du fond, et les cris de Matilde nous parvenaient, incessants et exaspérants. Bien sûr, ce n'était pas une adolescente, mais une femme âgée qui avait été exploitée comme reproductrice pendant des années. Qu'est-ce qu'ils faisaient des enfants ? Ils les vendaient, évidemment, et ceux qui étaient nés morts ou malades finissaient dans la citerne. Matilde était malade mentale, et elle n'avait fait que reproduire ce qu'elle avait vu auparavant.
La voix de Bernardo nous parvint de derrière.
« Tirez ! » cria-t-il. Croyait-il que nous aurions la force de le soulever ? Où était Mauricio, qui n'était pas apparu au milieu de toute cette agitation ?
— Va trouver Dergan — J’ai dit à Sara, ou à Eva, peu importe.
Ils m'ont regardé, ont haussé les épaules et sont partis à sa recherche.
Ils sont déjà partis à la recherche de Mauricio, patientez encore un peu. Ça va ? Avez-vous trouvé quelque chose ?
-Oui, plein d'insectes. Fais-moi une faveur et dépêche-le, il doit cuver sa gueule de bois, tu sais .
Je m'en suis rendu compte à son arrivée : il était ivre, mais il tenait encore debout. Je lui ai expliqué qu'il devait saisir la corde et tirer. Il a ri comme un idiot, mais il a fait ce qu'il avait à faire.
-Je suis là, Bernardo, je suis là, mon chéri, je vais te ramener.
Les filles rirent. Puis Bernardo surgit, comme sorti des ténèbres, ses vêtements à moitié déchirés et sales, agrippé à la corde d'une main et portant un nouveau-né dans l'autre bras.
« Je crois qu'il est mort », dit-elle.

Mais une fois dans la chambre, après l'avoir nettoyé, il l'examina. Il respirait, mais ses bras et ses jambes étaient inertes. Je regardais par-derrière Bernardo tandis qu'il le manipulait doucement, le retournant, le palpant, le nettoyant, sans laisser les femmes intervenir. Aucune d'elles, cependant, n'essaya. Elles observaient, fascinées, tandis que Mauricio faisait de même, assis sur le lit, buvant le café que Rosa lui avait apporté. Elle était assise à côté de lui, le regardant comme pour le protéger. Il était clair qu'elle était amoureuse de cet homme qui avait dix ou quinze ans de plus qu'elle et qui ne pouvait pas partager ses sentiments.

Le bébé se mit à pleurer, signe de rétablissement. Bernardo me raconta que Matilde avait accouché deux ou trois heures plus tôt. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il survive, mais on l'avait laissé dans le berceau près du lit. Matilde avait trente-neuf ans, me dit-il, et c'était d'une stupidité sans nom ce que sa tante lui faisait subir à cet âge-là : le risque de donner naissance à des enfants malades dont elle devrait se débarrasser plus tard, et le risque de la mort de Matilde. Mais rien de tout cela n'inquiétait la vieille femme ; on pouvait cacher les enfants morts, et Matilde était condamnée depuis ses quinze ans. La seule chose qui préoccupait la tante était la perte de ses revenus. Elle avait essayé de trouver d'autres filles, elle avait même tenté de convaincre les sœurs Ruiz, orphelines, mais elles étaient trop réticentes : elles aimaient leur corps au point de ne le maltraiter que comme bon leur semblait. Il avait cherché, comme disait le vieux Ruiz, de jeunes femmes aux tresses venues de la campagne, mais la plupart partaient pour Buenos Aires après leur premier enfant. Seule Matilde restait pour le protéger dans sa vieillesse, et Matilde allait bientôt mourir, si ce n'est ce soir.

« Ils auraient dû l'enfermer depuis longtemps », a déclaré Bernardo.

— Et la tante, pour être une criminelle, ai-je répondu.

« Alors la ville disparaîtrait », répondit-il.

Rosa posa sa tête sur la poitrine de Mauricio. Je m'approchai du bébé, pâle sous le teint jaunâtre qu'il avait hérité de sa mère et d'un ouvrier agricole du coin. Il ouvrait les yeux de temps à autre, et je crus qu'il me regardait. Mais Bernardo me dit qu'il était probablement aveugle ; cette couleur d'yeux était typique des cataractes congénitales.

Je le pris dans mes bras et m'assis dans un fauteuil à bascule en osier, dans le couloir. Le clair de lune éclairait la fraîcheur du patio, et Lobo s'allongea par terre à côté de nous. Les sœurs Ruiz passèrent en riant et en appelant leur sœur, mais Rosa était en train de déshabiller Dergan pour le mettre sous la douche. Je les observais depuis le couloir, la porte ouverte. Quand ce fut son tour de lui enlever son pantalon, elle s'arrêta tandis que Mauricio regardait du côté où Bernardo était assis, la tête baissée.
« Je crois que je devrais y aller », dit-elle. « Je n'ose pas… »
Ne t'inquiète pas, Rosa. Je vais t'aider.
le pantalon de Dergan , et ensemble, ils le portèrent jusqu'à la salle de bain. J'entendis l'eau couler sous la douche, puis Rosa sortit. Elle me regarda un instant en souriant. Le bébé dormait dans mes bras.
« Vous devriez le garder », dit-il. « Emmenez-le à Buenos Aires, ne le laissez pas rester. »
Elle ne parlait plus du bébé, mais de Bernardo. Elle ne pensait pas au bien de la ville, mais à l'obstacle qu'il représenterait pour elle s'il restait. Pauvre sotte, pensai-je, elle ignore qu'il existe des obstacles insurmontables, des forces intérieures aussi immenses qu'un cataclysme. La culpabilité a le mérite d'être comme une bombe dont l'efficacité réside dans le fait de ne jamais exploser, car si elle explose, elle relève déjà du suicide.
Il devait être minuit quand Bernardo est sorti et s'est placé derrière moi, une cigarette à la main. Lobo le regardait avec des yeux adorateurs.
- Comment va Maurice ?
« Je suis content que vous l'ayez appelé comme ça ; ça lui ferait plaisir de l'entendre. Il se sent mieux ; la douche froide lui a fait du bien. »
« Je suis content de te voir avec un ami proche, Bernie. À Buenos Aires, on est toujours seul, sauf pour le travail. »
Il ne m'a pas répondu.
« Crois-tu qu’il va survivre ? » ai-je demandé en regardant le garçon.
Qui sait ? Il vaudrait mieux qu'il meure pour l'avenir qui l'attend. Il devrait être à l'hôpital, mais bien sûr, nous ne pouvons pas l'y emmener.
— Et votre père parlait de tout ça ? Excusez-moi , je…
« Ça n'a pas d'importance. Mon père savait tout, mais il fermait les yeux, du moins au début, quand j'étais enfant, voire même avant. Il était très strict, ne

serait-ce que pour les apparences. Je me souviens que lorsque le père Espinoza est mort, il a dit que ses fils l'avaient tué et enterré. Toute cette histoire a fait grand bruit. »

- Et que s'est-il passé ?

Une tragédie après l'autre. Un prêtre est mort, et la jeune sœur a péri brûlée vive, mais elle a survécu. Quelle tragédie !

-Oui, depuis mon arrivée, j'ai l'impression d'être dans une pièce de Sophocle.

La nuit passa, calme, bercée par le hululement des hiboux au loin. Les gémissements de Matilde s'estompaient au rythme de ces mêmes hululements qui semblaient prédire son avenir. Je m'endormis avec le bébé dans les bras. Je rêvai de choses que je n'avais plus rêvées depuis l' adolescence, lorsque ma mère avait commencé à semer en moi, malgré moi, comme une tradition tenace imposée aux femmes, peut-être par réflexe, les rêves insensés de la jeunesse : la maison, le mari et les enfants. Je ne pouvais pas donner d'enfants à Bernardo, malgré nos nombreuses tentatives, mais nous avions fini par renoncer. Ma maladie et son tempérament ne se prêtaient pas à notre projet d'élever un enfant. Je n'y pensais pas souvent, mais chaque fois que j'y pensais, je souffrais, et c'est pourquoi je l'évitais. Mais le petit garçon dans mes bras me parlait dans mes rêves, comme une promesse d'espoir.

- Voulez-vous que nous le gardions ?

La voix de Bernie semblait venir du fond de la citerne, me dis-je. Non, il était à côté de moi, accroupi, agrippé à l'accoudoir du fauteuil à bascule, l'empêchant de se balancer, figeant le temps en un instant où toute la nuit et ses événements semblaient converger. L'odeur de l'herbe, de la terre humide, le vent embaumé d'eucalyptus venu des champs, l'odeur même du fumier sur les pavés, le parfum d'une eau de Cologne bon marché qui flottait dans la pièce, et l'odeur du garçon malade.

Je crois que j'ai accepté, car un moment comme celui-ci ne se représente pas. Mais il n'est pas juste de prendre des décisions dans des instants qui semblent hors du temps, qui rongent et détruisent tout.

« Tu veux ? » lui ai-je demandé.

Il haussa les épaules.

«Nous serions une famille», m'a-t-il dit.

Alors j'ai compris que le devoir accompli était un commandement. Le châtiment était une épée de Damoclès qui planait au-dessus de sa vie.
« On ne peut pas être en bons termes avec Dieu et le diable », dis-je, cédant au cliché, à la formule toute faite, à la sagesse populaire qui, bien comprise, est rarement fausse. Pas un seul vers de Milton ou de Shakespeare, pas la vanité d'une citation biblique, pas les vaines fanfaronnades de la philosophie. Le garçon était l'expiation de ses péchés : la mort de sa mère, la déception de son père et l'obligation de me guérir.
Et maintenant, je commençais à me sentir coupable de le garder. Avais-je raison de porter sa culpabilité et de la transformer en un fardeau unique à faire peser sur mon âme ? La culpabilité nous pousse parfois à mal agir, mais je pensais avoir l’occasion d’accomplir un seul geste qui effacerait la culpabilité de Bernardo. La culpabilité ne disparaît pas ; elle se transforme. C’est cette fameuse énergie dont parlait Lavoisier, même s’il ne faisait pas référence à elle.
Le garçon dans mes bras était une pierre faite de tous les remords et de toutes les tragédies : la lucidité idiote de Matilde, la malice de tante Edelmira, la complicité de toute une ville. Une pierre lourde qui refusait de mourir, même si elle était née sans vie. L'idiote avait eu un éclair de lucidité fatal lorsqu'elle avait tenté de le jeter dans la citerne. Mais c'est Bernardo qui avait été chargé de sauver la créature de la culpabilité. Le petit monstre qui se détestait, qui respirait à peine car son propre air vicié suffisait à le maintenir en vie. La culpabilité n'a pas besoin de bouger ni de marcher ; elle habite et respire, tout simplement, et le souffle qu'elle exhale contamine à jamais les corps qu'elle infecte. Et la pièce où elle respire ne peut être purifiée que par le feu, c'est pourquoi la maison Espinoza a brûlé cette fois-là, celle dont tout le monde parlait en ville. Il y a des tragédies qui finissent par d'autres tragédies, tout comme on dit qu'il y a des guerres pour y mettre fin.
Cependant, la culpabilité ronge l'esprit de l'individu : il n'y a pas d'hommes, il n'y a qu'un seul homme.
Chacun est responsable de ses propres actes, tout comme chacun est à la fois son propre enfant et son propre cadavre.
Bernardo était allé se coucher après sa visite à Matilde. Elle était morte, m’avait-il dit, et sa tante pleurait inconsolablement. J’étais assise là, berçant

le petit garçon. Je me suis réveillée à trois heures du matin, pile. Je me suis levée du fauteuil à bascule et j’ai jeté un coup d’œil dans la chambre. Ils dormaient tous les deux, et le chien était couché entre eux. C’était une image tendre, me suis-je dit, presque un symbole de l’avenir, si ce n’était le fait que l’avenir se transforme dès qu’on l’imagine.
Les Trois Maries brillaient de mille feux dans le ciel clair, haut au-dessus des eucalyptus, tout comme lorsque Papa Tejada me montrait ces étoiles dans le ciel de Mataderos depuis le trottoir devant notre maison, les soirs d'été.
Je me suis rassis dans le fauteuil à bascule, et le doux balancement a repris. Je ne connaissais aucune berceuse ; ma mère ne m’en avait jamais chanté, et je ne m’étais jamais donné la peine d’en apprendre. Je me suis alors mis à fredonner une mélodie inventée, peut-être un écho d’un poème encore inachevé.
J'ai recouvert le garçon sans nom avec le drap et je l'ai enveloppé étroitement comme un paquet.
Elle n'a pas résisté, elle est simplement allée trouver quelqu'un d'autre.

CASSANDRA DÉCHAÎNÉE

1

Pourquoi les couples se séparent-ils ? Il n’y a pas de réponse, seuls les individus qui ont formé la relation demeurent. L’un d’un côté, l’autre de l’autre, dans le même espace, se faisant face. L’un ouvre les yeux et observe l’autre, tandis que l’autre les garde fermés, conscient d’être observé. Jusqu’à ce que vienne son tour d’ouvrir les yeux et de contempler le visage apparemment endormi de celui ou celle qui est à ses côtés. Et pendant tout ce temps, chacun élabore les stratégies pour la guerre qui est sur le point d’éclater.

Le visage de celle que nous avons aimée est la carte du territoire que nous allons détruire, car dans les replis de ses traits, dans les sillons de sa peau, dans les puits sans fond de sa mémoire, nous avons laissé des fragments de notre armée, des fragments de son âme, autant de jours passés ensemble, chaque mot, chaque geste, chaque caresse, chaque claquement de porte, chaque écho de rires et d'éclats de rire dispersés dans l'univers d'une maison qui fut jadis un foyer.

Bernardo et moi sommes ennemis sans l'avoir voulu, comme les instigateurs de ces révolutions qui surgissent presque spontanément après une crise économique majeure. Et notre malheur, c'est le passé, qui s'éloigne en rampant comme des serpents dans le désert, cherchant des rats dans leurs

terriers, tandis que des rapaces planent au-dessus de la poussière et des chardons, à leur recherche. Ennemi sur ennemi, dans une chaîne qui est aussi un cercle, comme le symbole de l'amour. Car on sait que là où il y a eu de l'amour, il y a souvent de la haine, ou du moins cette créature qui se contente d'être un dieu mineur, un serviteur soumis de l'autre, une sorte de rampant au museau court et aux dents acérées, qui se nomme ressentiment. Et il mord, Dieu sait, terriblement.

Nous ne vivons plus ensemble, et pourtant nous ne pouvons nous séparer. Paradoxalement, nous sommes des amants irréconciliables. Nous nous haïssons parce que nous ne pouvons cesser de nous aimer, mais puisque nous ne nous aimons plus, ce qui nous lie n'est plus le même sentiment, mais deux créatures que chacun de nous a portées en son sein. Lui, la culpabilité, raison pour laquelle il ne peut me quitter complètement, alternant jours et nuits à l'appartement et autres dans sa maison du village, conscient qu'il doit prendre soin de moi, qu'il a besoin de me protéger, inflexible dans sa vision utopique de ma guérison. Moi, mon désespoir, une nouvelle métamorphose de l'angoisse existentielle que mon père, Tejada, a semée durant les quelques années que nous avons vécues ensemble. La tristesse, lorsqu'elle n'a nulle part où s'échapper, désespère, et le désespoir, lorsqu'il s'apaise, prend la forme d'un rongeur qui se mordille. Mes pensées inébranlables hantent ce même appartement rempli de vieilles choses : la frustration de l'impuissance, la déception de l'espoir. Mon appartement, c'est mon corps qui se désagrège. Bernie m'a dit que je devais me faire opérer de la jambe. Malgré mes nombreuses injections d'insuline et mes traitements antibiotiques incessants, ma jambe est irrémédiablement perdue. Je n'ai aucun moyen de subsistance. J'écris pour des magazines de province, certains indépendants, d'autres liés aux engagements gouvernementaux dans des municipalités perdues dans les méandres d'idéologies dépassées. J'écris comme un rêveur ; remplir certaines obligations ne me dérange pas, car elles ne me détournent pas de mes idéaux. J'écris et je les remplis exactement comme lorsque j'écris de la fiction. Toutes ces contributions, nombreuses mais qui ne représentent qu'un maigre revenu, je les dois à Braulio et Leandro, qui y renoncent par amitié.

L'appartement au troisième étage de la rue Sarmiento appartient à Bernardo Ruiz, bien sûr. Ma modeste contribution à l'achat remonte à mes belles

années à « El Radar ». Mais je ne peux pas partir avec cette jambe, véritable nid de vipères fantômes qui se développent lentement et qui ne tarderont pas à se manifester. Il ne voulait pas me laisser partir, et je ne suis pas en position de le contredire, ou plutôt, je me sens obligé de me délecter de sa culpabilité. C'est pourquoi je dis que nous sommes tous ennemis ; ce que nous appelons amour n'est le plus souvent rien d'autre que l'exploitation des faiblesses d'autrui. Il y a des concurrents par la force, mais beaucoup d'entre nous rivalisent pour savoir qui est le plus faible, et ce sont les faibles qui gagnent. Les forts s'attaquent à ceux qui sont différents d'eux, mais les faibles s'attaquent entre eux.

Leandro m'a appelé. Nous avons parlé comme si nous ne l'avions pas fait depuis des lustres, avec une hypocrisie feinte. Assis sur le lit, me grattant la jambe malgré la douleur, j'écoutais le mensonge abominable qu'il me racontait sur son travail au supplément littéraire, les caprices des écrivains reconnus et ses récits laconiques de cauchemars politiques, les piques grammaticales polies que s'échangeaient les mécènes littéraires de Belgrano à San Isidro. « Tous les écrivains sont des experts en détournement de fonds », ai-je entendu Beltrame dire un jour.

« Et Bautista ? » lui ai-je demandé.

Qui sait, il fait peut-être sa longue pénitence de silence, mais il finira bien par publier un nouveau livre pour se justifier.

Puis, n'ayant plus de mensonges à raconter, il mentionna quelque chose qui pourrait m'intéresser. Je pourrais en tirer le meilleur parti, dit-il, et tisser des liens politiques et sociaux comme à son habitude. L'affaire était insignifiante, du genre de ces anecdotes pittoresques ou sensationnalistes que Dora Cifuentes publiait dans son supplément. Moi, en revanche, je saurais transformer n'importe quel employé de bureau ennuyeux en un cafard monstrueux et gigantesque.

« Si Dieu le veut », dis-je, sans croire en Dieu. Les superstitions ont la vie dure ; la nécessité les rend indélébiles. Je raccrochai, avec la sensation, au bout des doigts, que l’allégorie kafkaïenne était sur le point de se réaliser. Mais ce n’était pas un employé de bureau, bien sûr, ni un homme, mais une femme, et plus précisément, une femme réputée sorcière.

Quand je l'ai annoncé à Bernardo, nous nous sommes disputés. Comment allais-je me débrouiller seul à La Plata ? Il me faudrait peut-être arpenter des rues entières à la recherche d'une maison, et qui savait qui m'accueillerait, si l'on me laisserait rester ou si je devrais trouver un hôtel, et qui savait à quelle heure du jour ou de la nuit. Et si j'avais un problème de santé, et si ma jambe me faisait terriblement mal ? Avais-je tout ce qu'il me fallait ? Pourquoi lui dire que j'avais déjà pensé à tout cela, et à bien d'autres choses qu'il ne pouvait sans doute même pas imaginer ? Au lieu de le remercier, je le regardai avec amertume, assis sur le lit, les mains entre les jambes croisées, tandis qu'il parlait avec les gestes et l'intonation de son père, qui émergeait maintenant des ténèbres de la mort pour s'installer en son fils, qui l'avait si farouchement combattu.
« Je ne suis pas encore invalide », lui ai-je dit. « Et même si je l'étais, je peux encore penser et parler pour moi-même. »
- Mais que se passe-t-il si vous vous évanouissez au milieu de la rue, et que personne ne vous trouve pendant des heures, et… ?
« Et si je meurs ? » ai-je demandé.
Il est parti en claquant la porte. J'aurais aimé qu'il me prenne dans ses bras.
L'après-midi, j'ai pris le bus pour Constitución et me suis assis sur le quai pour attendre le train de 15h10. Coïncidence, comme ces choses qu'on n'explique pas, préférant s'en remettre au mystère du destin qui nous épargne l'effort de la réflexion et nous divertit en noyant nos neurones. Un vieux western m'est revenu en mémoire : des images et de la musique, surtout, car c'est cela le cinéma, me semble-t-il. Plus que des mots, des gestes et des visages. Comme l'opéra, qui est plus musique que paroles. Les mots appartiennent à la littérature et se trouvent dans les livres, ces amis qui offrent une paix qui est peut-être la seule vérité possible. La vérité multiple, à la fois une et multiple. Toutes s'harmonisant dans un même corps, qui parfois se déchire, comme le mien.
J'attendais sur le quai, le regard perdu dans les hauts plafonds, les colonnes, les vestiges d'époques révolues transplantés sur ces terres qui aspiraient à être ce qu'elles ne pouvaient être. Des hommes et des femmes qui contemplent l'avenir depuis le passé, vivant dans des temps qui n'existent plus. Des pays qui se sont construits d'immenses et précieuses cellules avec la

certitude utopique que le passé serait identique à l'avenir. Une telle incongruité est absurde, bien sûr, mais les idéalistes pèchent souvent par excès de folie lorsqu'ils n'ont pas de présent pour les éblouir et les plonger dans le silence du néant. Car c'est bien cela, le présent : le néant érigé en loi. L'abolition de la nécessité. L'immersion dans les eaux du silence. La mer est un peu comme ça, et c'est pour cela que je l'aime. Je devrais en parler à ma cousine Leticia, mais je ne sais pas si je la reverrai un jour.

Le train était là, vide, tel un dinosaure anesthésié dans l'immense hangar d'un laboratoire sud-américain. J'ai pensé à Ameghino, bien sûr, et au musée de La Plata. Des associations qui m'ont ouvert les portes du train peu avant 15 heures. Il y avait peu de monde ; il se remplirait sûrement aux prochaines gares. Je me suis assis sur un siège à dossier interchangeable, où l'on pouvait s'asseoir face au train ou dans le sens inverse. Face à la destination ou au lieu désert. J'ai choisi de regarder en arrière, peut-être parce que je voulais encore régler des affaires inachevées, qui ne sont rien d'autre que la compréhension des attitudes des autres, et qui, au final, sont les réponses à nos propres questions. Mais surtout, je ne voulais pas abandonner mon corps, pas encore. Des parties de moi étaient laissées derrière moi en chemin, et je ne leur avais pas dit adieu.

Le temps passa et le train poursuivit son voyage à travers des paysages urbains : murs bordant les voies, passerelles piétonnes, passages à niveau aux barrières inutiles, bâtiments semblant coupés du monde par les rails. Puis apparurent les paysages de la province et de la grande agglomération tandis que nous nous dirigions vers le sud, les gares devenant de plus en plus petites, la pauvreté omniprésente, des maisons, des magasins, des gens allant et venant dans les rues. Des enfants en uniforme scolaire se rendaient à l’école, les épaules affaissées, ou rentraient chez eux, entrecoupés de jeux. Plus tard, la campagne et les pâturages, de vastes étendues boisées parsemées de cultures éparses ou de terrains vagues. Nous passâmes près d’anciens ateliers ferroviaires. Les gares se succédaient, et nous n’allions plus tarder à arriver. Je crois que je me suis endormi.

Je me suis réveillée au son de la conversation de deux hommes assis derrière moi. Ils parlaient si fort que même le bruit du train couvrait les bruits parasites. L'un d'eux, celui près de la fenêtre, se répétait sans cesse. Était-il à

moitié sourd ? Peut-être. Sa voix était grave, légèrement rauque, son ton sceptique, désabusé. La voix de l'autre, en revanche, était agréable, insouciante, forte et claire, car il voulait se faire comprendre. Je ne savais pas à quoi ils ressemblaient, car je ne les voyais pas, même si je me faisais une idée en les écoutant. Nous, les femmes, avons tendance à parler de futilités, de ces petits tracas du quotidien ; ce sont des conversations en apparence superficielles, comme des nappes blanches recouvrant de vieilles tables en bois rayées. Les hommes parlent de choses futiles ou de l'origine de Dieu ; il n'y a pas de juste milieu, et quand ils parlent des femmes, ils mélangent les deux. Ils passent d'une idée à l'autre, irréconciliables, confus et tristes. Les femmes finissent par hausser les épaules et se dire au revoir d'un baiser. Les hommes finissent par être déstabilisés et maladroits, se serrant les uns contre les autres pour se soutenir jusqu'à la prochaine rencontre.
Ces deux-là discutaient comme s'ils étaient seuls dans le train. Devant moi, un couple était absorbé l'un par l'autre, et je ne prêtais attention à rien d'autre. De l'autre côté de l'allée, des gens lisaient, bavardaient ou regardaient simplement par la fenêtre. L'un d'eux dormait, sa casquette rabattue sur le visage, et ronflait, même si le bruit du train couvrait ses ronflements. Mais la conversation derrière moi était claire, presque comme si elle m'était adressée, et c'est pour cette raison que j'ai ressenti le besoin d'écouter.

- Qu'est-ce qui te prend, mec ?
-Rien.
Êtes-vous inquiet(e) pour vos parents ?
- Quelque chose comme ça.
Je pense qu'elle a dû faire un geste de dédain d'une main, puis placer la main entre ses cuisses de l'autre, comme si elle avait froid.
-Ne t'énerve pas , ça arrive toujours quand on retourne chez nos parents après une longue absence.
-Vous ne les connaissez pas .
-Non, mais j'imagine qu'ils sont comme tout le monde, une vraie plaie.
Il aurait dû s'attendre à une réaction compatissante et amicale, mais il ne l'a pas obtenue, soit parce qu'on ne l'écoutait pas, soit parce qu'on l'ignorait. Cela arrive parfois aux personnes malentendantes ; elles restent souvent un

mystère. Rares sont ceux qui abusent autant de leur handicap, comme si les autres leur devaient quelque chose. Elles n'écoutent pas, ou font semblant de ne pas écouter . On ne peut ni voir leur impuissance, ni la ressentir, ni la définir précisément, et ceux qui entendent bien sont comme des aveugles pour ceux qui entendent mal. Ma jambe, en revanche, est perceptible à l'odeur, à la vue et au toucher. Mon incapacité à feindre m'empêche de ressentir du ressentiment, mais pas de l'apitoiement sur moi-même. Eux, en revanche, nourrissent du ressentiment comme un monstre invisible qui attaque de toutes parts.

« Écoute , Juan. Je me souviens de mon premier voyage à Buenos Aires. J'étais tout petit, une quinzaine d'années. Je ne sais pas si tu te souviens de cette grande maison près de la boulangerie des Casas. Elle avait une réputation sulfureuse. Certains disaient que c'était une maison close, mais nous, on ne voyait que des chiens errant sur le terrain vague et un va-et-vient incessant de gens, surtout des femmes. La mère et la fille y vivaient, et nous, les gamins de l'école, on aimait bien la fille. Elle n'était pas d'une beauté à couper le souffle, évidemment, et elle était bizarre. Silencieuse, presque secrète. Impossible de lui soutirer un mot sur sa famille ou sur le métier de sa mère. Et on se moquait d'elle, on la taquinait sans arrêt, je dois l'avouer. On la suivait dans la rue jusqu'à la maison, et seulement une fois à l'intérieur, on jetait des pierres sur les chiens ou sur les murs. Nos parents ont dû payer les vitres qu'on avait cassées, et je préfère ne pas en parler. » Un jour, la fille du boulanger, une autre amie et moi avons décidé de faire un acte de miséricorde, c'est comme ça qu'on l'appelait…

L'orateur rit, et se couvrit peut-être le visage de ses mains, perdu dans ce souvenir qui devait lui être cher.

« Vous m’entendez ? » demanda-t-il. L’autre homme regardait probablement par la fenêtre.

- Que?

Es-tu distrait(e) ou fais-tu semblant ? N'as-tu rien entendu de ce que je t'ai dit ?

— Excusez-moi, oui, je vous ai entendu. Et quel était le nom de cette femme ?

« Lidia, c'était son nom. C'était une adolescente comme nous, mais elle paraissait plus âgée, et parfois plus jeune, je ne sais pas. Tout dans cette

famille était étrange. On disait que son père avait été abattu par la police, et que sa mère était voyante, et tout ça. L'histoire dont je te parlais, on voulait sauver les chiens parce qu'on disait qu'une sorcière les mangeait. Eh bien, tout a mal tourné. C'est bizarre que tu n'en aies pas entendu parler… Je sais, excuse-moi, il m'arrive de t'oublier. Le truc, c'est que sa mère a gardé des séquelles d'un AVC. On n'a plus jamais remis les pieds dans cette maison ; on nous l'interdisait formellement. Plus tard, quand je suis allée à Buenos Aires, j'ai croisé Lidia dans le train. Elle allait se construire une vie en ville, si l'on peut dire. Je sais que ce sont des préjugés innés, mais c'est comme ça qu'on nous a appris à penser. On était assises comme toi et moi maintenant, à discuter, et je la regardais, en pensant à son corps et à ce que je lui ferais, parce que je n'avais aucun doute. » maintenant qu'elle était une pute.
Celui qui parlait baissa la voix et je l'entendis bouger légèrement, se penchant peut-être plus près de l'oreille de l'autre. Il reprit la parole.
« Tu sais , Juan. On parlait de tout et de rien, mais j'avais l'impression d'avoir les couilles pleines, tu vois ? J'ai eu une érection et je n'arrivais pas à me contrôler. Je regardais ses lèvres quand elle parlait, mais je n'écoutais pas vraiment. J'imaginais juste ses seins sous sa robe d'été et la culotte qui couvrait à peine son sexe. Ça m'excite encore quand j'y pense. »
L'autre garda le silence, seul le cliquetis du train rappelant tristement ce souvenir. Puis il dit :
- Et que s'est-il passé ?
« Alors, que s'est-il passé ? J'ai couché avec elle dans le train, dans les toilettes. Elle n'était pas comme les autres prostituées, joyeuses et démonstratives. Elle était calme, voire indifférente, quand on la croisait dans la rue ou à l'école. Pendant l'acte, elle était différente, comme toutes les femmes, je crois. On s'est séparés à la station Constitución ; elle ne voulait pas aller à l'hôtel ce soir-là, ni aucun autre. Elle ne voulait plus me voir, et je ne l'ai plus cherchée. »
« Mais tu ne l'as pas oubliée, n'est-ce pas ? Ce sont des femmes comme les autres, celles qui méritent qu'on pense à elles et qu'on les aime. Ce ne sont pas des prostituées, Eduardo. Ce sont des femmes, tout comme nous, les hommes. On nous l'a appris, même nos mères, qu'elles sont là pour nous. Ne

t'es-tu jamais demandé si, même si nous n'étions pas là, elles seraient toujours là ? Qui a dit qu'elles avaient besoin de nous ? »
— Vous parlez de lesbianisme ?
J'ai entendu un clic las qui coïncidait avec le mien, silencieux.
« Arrête de dire des bêtises ! Je ne parle pas de sexe, mais de sens existentiel. De combien de façons la nature a-t-elle besoin pour survivre ? Ce n'est pas la question. Cette fille a peut-être vu l'avenir… »
— Comme la mère ? Oui… c'était probablement comme ça, je n'y ai pas pensé sur le moment.
-Ton cerveau était dans le gland de ta bite…
L'autre a ri, et je l'ai senti bouger, probablement en passant un bras autour des épaules de son ami.
-Je sais que tu fais semblant d'être coincé, distingué et intellectuel, mais au fond, tu es comme nous tous…
— Et nous, comment sommes-nous ? — demanda-t-il.
La réponse m'intéressait, je pensais à Bernardo.
Vous savez que le désir est aussi fugace qu'un souffle, qu'il dure si peu de temps qu'on se demande parfois s'il vaut la peine de s'y attarder. Mais nous continuons à penser à cet instant infime toute notre vie, car c'est ce qui nous fait avancer. Tout le reste, l'intelligence ou quel que soit le nom qu'on lui donne, n'est qu'une tentative vaine de comprendre ce qui nous arrive.
- Qu'est-ce qui ne va pas chez nous, Eduardo ?
— Les gares, Juan. Nous sommes arrivés à La Plata.

L'allée commençait à se remplir alors même que le train n'était pas encore arrêté. J'ai réorganisé le contenu de mon sac à main, je l'ai fermé et je me suis levée pour aller chercher mon sac dans le compartiment à bagages.
- Puis-je vous aider, mademoiselle ?
Au moment où je me retournais pour le regarder, le train s'arrêta brusquement et je perdis l'équilibre. L'homme qui avait parlé me saisit par-derrière. Grand et mince, il portait un costume de représentant de commerce, sans cravate, et un chapeau sombre qui laissait apparaître ses cheveux clairs et projetait une ombre sur ses yeux bleus. Je reconnus la voix d'Eduardo. Je

jetai un coup d'œil à l'autre homme, qui rangeait des échantillons dans deux grandes valises, et levai les yeux à plusieurs reprises.
-Merci, j'apprécie beaucoup.
« Ce n'est rien, heureusement que je l'ai remarqué à temps… », dit-il en regardant la béquille appuyée contre le siège.
-Ne t'inquiète pas, j'y suis habitué.
Heureusement, il n'a pas insisté. Une fois descendus du train, j'ai longé le quai. Je portais mon petit sac d'un bras, mon sac à main en bandoulière, et je m'appuyais sur ma béquille. J'avançais lentement, habituée à la prudence dans les foules où l'on ne fait pas attention où l'on va ni à qui l'on bouscule. Je ne voulais pas tomber ; surtout, je ne voulais pas me blesser. Je m'étais vantée auprès de Bernardo de me débrouiller seule, et il était hors de question que je rentre avec le corps et l'ego meurtris.
La rue commençait à s'assombrir. Je m'assis sur le banc dur d'un arrêt de bus et vérifiai mes papiers pour trouver l'adresse où je devais me rendre. C'était chez les Cortéz. Leandro m'avait dit qu'il avait déjà parlé à la famille. Je lui demandai pourquoi ils avaient accepté ; il expliqua qu'ils avaient des difficultés financières à cause du loyer et que le journal leur avait promis un versement. « Et moi, quel est mon rôle ? » demandai-je. « Ne t'inquiète pas , » répondit-il, « si tout se passe bien, tu trouveras un emploi au journal. »
Travailler à La Prensa ou à La Nación était une perspective que j'avais écartée depuis longtemps, et je faillis maudire Leandro d'avoir ravivé mes espoirs. De toute façon, je n'avais rien à perdre, et me voilà. Perdue, je crois, et encore plus convaincue en voyant les hommes au coin de la rue, en train de parler à un couple de personnes âgées, pas si âgées que ça, qui devaient être les parents de Juan – Juan, le taciturne, petit homme aux larges épaules, au visage et à la barbe sombres. Ils formaient un couple étrange : l’un optimiste et insouciant, mais aussi désabusé et comme s’il avait surmonté quelques déceptions ; l’autre sérieux, obsessionnel et taciturne. L’un grand, l’autre petit, tels deux comédiens de cinéma jouant leur numéro de disputes et de réconciliations. Ils montaient dans une voiture, mais le grand m’aperçut avant d’y entrer, dit quelque chose aux personnes à l’intérieur et courut vers moi.
« Où allez-vous, mademoiselle ? Voulez-vous que nous vous rejoignions quelque part ? Il commence à faire nuit… »

J'allais refuser, mais soudain je me suis sentie impuissante et épuisée. Le regard clair et le sourire radieux de cet homme m'ont convaincue.
-Écoutez, je ne sais pas où c'est, je ne pense pas que ce soit en centre-ville, donc je ne sais pas quel bus prendre.
Ne te laisse intimider par rien. Mon ami et moi avons grandi ici, et ces rues en diagonale ne nous cachent rien.
Il lut le journal où figurait l'adresse. Soudain, il me regarda d'un air grave.
« Excusez-moi de vous demander cela », dit-elle tandis que nous nous dirigions vers la voiture, portant mon sac à main et refusant que je l'aide avec ma béquille. « Allez-vous rendre visite à la famille Cortez ? »
-C'est pour un entretien d'embauche, vous les connaissez ?
-Oui, nous passerons devant car la maison de Juan est tout près.
Nous sommes montés dans la voiture. Il m'a présenté, et j'ai perçu un air de mécontentement, mais personne n'a rien dit. Ils se sont tous regardés quand j'ai mentionné l'adresse ; le silence était pesant. À notre arrivée, le vieil homme a dit :
-Vous pouvez descendre.
La mère me regarda, comme si elle voulait me demander quelque chose, mais le vieil homme posa la main sur son épaule et elle s'arrêta. Juan était sur le trottoir ; il descendit et m'aida. Il regarda vers la maison ; la rue et le trottoir étaient déjà plongés dans l'obscurité. J'entendis des aboiements, et alors je compris. La grande maison et la fille dont ils avaient parlé, c'était celle-ci, devant laquelle nous nous trouvions. Il y avait une lumière sur le porche et dans une pièce à l'étage.
« Tu veux… ? » commença Juan.
« Allons-y ! » cria le père.
Le fils est retourné à la voiture et est parti avant que j'aie eu le temps de le remercier ou de lui faire un signe de la main. Les chiens, dont les aboiements provenaient des jardins, continuaient d'aboyer sans relâche. Soudain, la porte d'entrée s'est ouverte et une jeune fille mince est sortie. Certains chiens se sont enfuis, tandis que d'autres se sont cachés derrière la clôture qui les séparait du trottoir ; elle était si basse qu'ils auraient pu la sauter, mais ils ne l'ont pas fait. Elle a posé des casseroles sur la pelouse. Les animaux faisaient les cent pas, alternant entre manger et aboyer. Elle m'a jeté un coup d'œil, et

je me suis approché de la clôture pour observer le comportement des chiens. Elle était loin, à la porte, à une quinzaine de mètres, et je n'étais pas sûr qu'elle puisse m'entendre à cause de tous ces aboiements et du bruit des casseroles renversées.
— Mme Cortez est-elle là ?
- Qui la recherche ?
— Cecilia Taboada, pour l'interview.
Elle entra un instant et alluma la lumière. L'allée était pavée de dalles, entourée d'herbe et d'excréments de chien. La jeune fille restait immobile et grave près de la porte. Elle me vit peiner à gravir les cinq marches, en évitant les chiens qui me dévisageaient et me reniflaient, rendant mon passage difficile. Finalement, arrivé devant elle, je dis :
Je m'excuse pour l'heure tardive ; je crois que M. Mallea a déjà parlé à la dame de mon hébergement. Je m'excuse encore, mais elle aura déjà compris mes difficultés.
« Ne t'énerve pas, ma chère, » dit une voix venue de l'obscurité de la pièce intérieure. « Lidia, ne reste pas plantée là à aider la jeune fille avec ses affaires. »
C'était donc Lidia, la fille dont ils parlaient dans le train. Mais si c'était une fille, elle ne pouvait pas avoir plus de treize ans, quatorze tout au plus. Ce devait être quelqu'un d'autre, sans aucun doute.
Nous sommes entrées, elle portant mon sac à main, tandis que je tenais la main de la femme en fauteuil roulant. Elle paraissait à la fois vieille et jeune. Elle n'avait pas plus de quarante-cinq ans, peut-être, mais elle était maigre et décharnée, la peau ridée et son maquillage plus macabre qu'autre chose. La pièce où je suis entrée, maintenant baignée de lumière, était dépourvue de meubles. J'ai pensé au salon de Graciela, si rempli de bibelots, et celui-ci semblait désert. Je ne pouvais m'empêcher de regarder autour de moi ; il n'y avait même pas de tableaux. Juste une table et deux chaises. Et une armoire si lourde qu'elle semblait incrustée dans le sol et les murs.
Ma fille vous montrera la chambre après avoir mangé ; nous vous avons préparé un dîner léger. Monsieur m'a déjà dit que vous êtes diabétique.
Merci, Leandro, pensai-je, comme toujours lorsqu'ils m'ont devancée en annonçant mes handicaps et les précautions à prendre à mon égard ;

cependant, chacun érigeait encore plus haut les murs des préjugés qu'il essayait justement d'éviter.
J'ai regardé l'escalier ; j'aurais bien aimé un peu d'aide. Mais la femme n'a pas semblé le remarquer, peut-être parce qu'elle dormait en bas. La jeune fille est revenue et a disparu à l'arrière. Un peu plus tard, elle a apporté une nappe et une assiette : une soupe de tomates assez triste, une miche de pain et un verre d'eau.
« Excusez-moi, mademoiselle, mais nous n'avons pas beaucoup de ressources. Monsieur vous a probablement déjà expliqué notre situation. »
« Oui, il me l'a expliqué », dis-je en m'asseyant et en goûtant la soupe, fade et sans sel, mais enfin de quoi agrémenter ma dure journée de voyage. « J'espère que ma présence ne vous dérange pas ; je comprends que ces notes soient agaçantes. »
« Oui, pour ceux d'entre nous qui ne sont pas célèbres, ils sont agaçants, sauf pour ceux qui recherchent leurs quinze minutes de gloire à la télévision ou dans les journaux. Mais vous savez, M. Leandro nous connaît depuis toujours, depuis notre plus jeune âge, et il est comme un père pour nous, on pourrait dire ; il nous connaît tous. Il est partout, même invisible, tel un dieu créateur, alors je ne peux pas lui en vouloir. Il nous donne tout, même s'il peut se montrer parfois assez cruel envers nous. »
-Je ne comprends pas bien... si vous voulez dire qu'il écrit.
C'est ce que je veux dire, et parfois elle exagère. Mais peu importe. Tu es différente, tu es une femme, et nous nous entendrons à merveille, n'est-ce pas, Lidia ?
« Oui, maman », répondit-elle, debout à côté d'elle, les mains derrière le dos, les agitant. Même si je ne la voyais pas, je devinais ses gestes. Son visage était blanc et pâle, ses yeux aussi sombres que ceux de sa mère. Par moments, j'avais l'impression de les voir l'une dans l'autre, leurs visages superposés : la fille assise sur la chaise et la mère debout. Lidia devait être le portrait craché de sa mère à cet âge-là. Quel âge avaient-elles ?
« Moi ? » demanda la jeune fille.
-Ne soyez pas stupide et n'obligez pas les gens à se répéter, nous avons déjà beaucoup de personnes sourdes.

Je me suis arrêtée à mi-chemin avec la cuillère, qui a renoncé à continuer. Je n'avais rien demandé, du moins pas à voix haute, et cette allusion à la surdité m'a rappelé l'homme dans le train.
-J'ai dix-neuf ans, mademoiselle.
J'ai failli rire, mais je l'ai évité en faisant semblant de tousser, ce à quoi personne n'a cru.
-Oui, il est encore très jeune.
-Elle ressemble à une petite fille…
« C'est une enfant, bien sûr », dit la mère en caressant le bras de Lidia, mais sans vraiment la toucher. « Elle a fait quelques bêtises, mais elle apprend. »
Je n'avais plus envie de continuer ; j'étais complètement désorientée. C'était peut-être mon taux de glycémie et la menace d'un nouvel effondrement que Bernardo ne me pardonnerait jamais, et moi encore moins.
-Je vais dormir, je suis très fatigué.
Lidia m'accompagna dans l'escalier. Je remarquai qu'elle me regardait sans ressentiment, mais avec la lassitude d'un rituel qui l'ennuyait. Depuis quand s'occupait-elle de sa mère invalide ? Et tandis que je montais les marches, j'entendis le craquement des marches.
-Désolé pour tout ce bruit, ce sont les béquilles.
D'en bas, sans s'attendre à ce que je l'aie entendue, la mère a dit :
-Ne vous énervez pas, la maison se plaint parce que c'est une vieille dame grincheuse qui n'aime pas les étrangers.

2

Au matin, je me suis réveillée, mon horloge biologique parfaitement réglée, sans à-coups ni angoisses. Un réveil m'a tirée des yeux à huit heures précises. « Quelle absurdité ! » ai-je pensé, plus de déception que de véritable regret ou de lassitude existentielle. Ces états auxquels je m'étais habituée, comme à un mari dont je ne pouvais me débarrasser, ces états où je me couchais et me réveillais, face à la mort maquillée comme une actrice de feuilleton, à mes

côtés, me montrant les positions de l'éternité comme si elle m'enseignait un Kamasutra si ridicule qu'on aurait dit deux os qui s'entrechoquent et se brisent. Le fruit de l'amour n'est pas la vie, mais la poussière du néant qui se dépose dans le séjour des souvenirs, comme des taches de plaisir formant des oasis où l'on croit apercevoir des portes vers l'univers, et qui ne laissent derrière elles que des traces plates, dures et irrévocables, telles les briques apparentes d'un cimetière.

Mais ce matin-là, comme tous les autres, ce qui n'avait été jusque-là qu'une simple déception s'était mué en chagrin et s'était attardé dans la salle de bains de la vieille maison, avec son plancher grinçant et ses portes qui fermaient mal. Ni la porte de la chambre, ni celle de la salle de bains, ni les fenêtres. Des cadres à peine entrouverts, quelques millimètres de différence, ces mêmes millimètres qui permettent de mesurer la différence entre la vie et la mort : le seuil d'un espace si incertain qu'on ne peut le voir, ni le mesurer, et pourtant calculé avec la précision non pas de l'instinct, trop attaché au biologique, mais de la prémonition.

Et ce mot me parvint du rez-de-chaussée. Comment le sais-je ? Tout simplement parce qu'il apparut sur le seuil de la porte de la salle de bains, qui s'ouvrit, comme je l'ai dit, car je n'avais pas réussi à la fermer, révélant María Cortéz. Au premier abord, je crus que c'était sa fille : elle paraissait jeune, debout, calme, dans une robe verte qu'elle portait avec élégance, sa silhouette fine et ses courbes bien définies. C'était la même que j'avais vue en fauteuil roulant, le visage peint, la voix rauque, donnant des ordres impérieux. Mais celle qui m'observait pendant que je me coiffais après m'être brossé les dents, bien qu'ayant le même âge, autour de ces quarante-cinq ans dont on parle souvent quand les limites sont floues, n'était pas maquillée, parlait d'une voix basse et calme, comme si elle pesait soigneusement chacune de ses phrases, et elle était toujours aussi belle, avec ses cheveux châtain clair ondulés qui encadraient ses oreilles. Ses mains étaient derrière son dos, et je ne sais pas ce qu'elle en faisait (ce genre de choses m'a toujours inquiétée, car je m'inquiète de ce que je ne peux pas voir).

-Viens prendre le petit-déjeuner, Cecilia.

Nous sommes descendues ensemble. Imperturbable, elle descendait les escaliers marche après marche sur ses petits talons, tandis que je grondais

sur mes béquilles. J'ai froncé les sourcils, gênée. Elle m'a adressé un sourire qui s'est mué en un petit rire.
Hier soir, elle m'a énervée, la maison, enfin, elle aussi, comme nous, a ses rythmes circadiens. On vieillit, on devient irritable, on crie, on casse des choses, on se fâche contre ceux qu'on aime le plus, et on est même capable de tout. Tu comprends ça, n'est-ce pas ?
Avez-vous fait votre injection d'insuline ce matin ?
J'ai secoué la tête. Dans la cuisine, nous nous sommes assis à la table où Lidia avait posé trois vieilles tasses en porcelaine, une assiette de morceaux de sucre et une théière contenant du café. Puis elle a sorti une boîte en métal avec une publicité pour un pain sucré des années 1950, peut-être, où ils rangeaient des biscuits au miel. Ils m'ont aidé à me faire l'injection. Ça ne les a pas impressionnés.
« Juste un demi-morceau de sucre ou un biscuit au miel pour vous », disait-elle, s'occupant de moi comme si j'étais une reine ou une malade. « Je sais ce que vous pensez, mais nous devons prendre soin de vous. Vous êtes notre dernier recours. »
Elle n'avait pas besoin de me dire que le salut de la maison dépendait de l'issue de l'entretien. Le journal avait probablement déjà donné son accord, même au prix minimum, mais son sourire énigmatique et l'attention intense qu'elle me portait semblaient cacher quelque chose.
« On peut commencer l'interview après le petit-déjeuner, si ça vous convient. Où aimeriez-vous vous installer ? Dehors, dans le jardin des chiens ? Mais non, ils pourraient vous blesser par inadvertance, et surtout… » Je devrais mentionner l'odeur de ma plaie au pied. « Le salon serait mieux. Il y règne un silence après midi qui me donne parfois l'impression que la maison dort, même si je sais, après toutes ces années, qu'elle ne fait que concocter de nouvelles façons de nous embêter. »
C'était ma première question.
— Et pourquoi vouloir rester dans une maison qui vous déteste ? Vous semblez déménager sans cesse, car il n'y a que le strict minimum, comme des meubles intégrés, et vous cloueriez les chaises au sol si vous le pouviez.
Elle éclata de rire, un rire bruyant et saccadé. Lorsqu'elle se calma enfin, elle me dit :

« Vous êtes des nôtres, sans aucun doute. Mais permettez-moi une comparaison. Vous connaissez la médecine, bien sûr, et vous savez que les tissus endommagés ont tendance à durcir et à adhérer à leur environnement. Cicatrices, kystes, ou peu importe comment on les appelle, ce sont les conséquences les moins effrayantes de quelque chose qui aurait pu nous être fatal. La maison est comme le corps. Pablo, mon mari, a passé des mois à clouer les meubles et les planches pour essayer de les empêcher de bouger, et tout ce qu'il a réussi à faire, c'est les faire grincer et craquer. Presque tout est collé aux murs ou au sol, à l'exception des petites choses inutiles et incontournables — ces tasses, par exemple, ou une brosse à dents. Et nous, bien sûr, finirons par nous immobiliser. »

— Je comprends la psychologie de la maison. Mais, avec cette logique, n'avez-vous pas peur quand vous dormez ?

« Le contrat tacite est différent de celui que nous avons par écrit avec le propriétaire et entre les mains d'un notaire. Nous la maintenons en vie » — et il fit un geste de la main, pointant les plafonds et les murs — « avec ce qu'elle veut, et en retour elle nous laisse tranquilles, hormis les gémissements de la vieille femme, auxquels nous nous sommes habitués. »

-Alors c'est pour ça que vous travaillez comme voyante.

Maria haussa les épaules et me tendit l'autre moitié du morceau de sucre, comme pour récompenser un chien intelligent. Lidia s'était assise presque à côté de sa mère, et elles se ressemblaient tellement que je crus que leurs visages avaient été superposés. Le rajeunissement soudain de la mère me troublait encore, mais je soupçonnais que c'était une comédie qu'elle jouait souvent devant les étrangers ou ses clients, adaptant son apparence au décor du manoir. Une vieille sorcière était tout à fait appropriée pour une maison hantée. Voilà qui ferait un bon titre pour l'article, pensai-je.

Nous sommes sortis sur la terrasse. Le matin était maussade, le ciel voilé de gris, et une bruine fine emplissait mes poumons d'une brume humide qui, je le sentais, s'infiltrait dans mes veines et intensifiait l'odeur de ma blessure. Les chiens – dix, quinze, vingt – accoururent dès que je posai le pied sur le plancher en bois derrière la porte. Un cri de Maria suffit à les faire s'arrêter et me renifler. Ils ne nous sautèrent pas dessus, bien qu'ils fussent tous nerveux et se retenaient.

— Ça suffit ! Sors ! Je voulais que tu saches que c'est une amie, pour que tu la laisses tranquille. Rentrons.
Nous sommes entrés dans le salon et nous nous sommes assis dans deux fauteuils près de la cheminée éteinte. Dehors, nous entendions les bruits de la ville : klaxons, moteurs de bus, cris d'enfants et, de temps à autre, un fracas métallique qui contrastait avec le crépitement du bois à l'intérieur.
— Et pourquoi ces bruits ?
Il a attendu que je sorte mon carnet de la poche de mon pantalon.
— Je te l'ai déjà dit, une maison est un organisme vivant, comme toutes les maisons, tu ne trouves pas ? Surtout celles qui sont très anciennes et qui ont été construites dans un but précis, pour quelqu'un ou une famille en particulier , pas comme celles d'aujourd'hui qu'on fabrique pour vendre à n'importe qui, comme une usine de vis fabrique des vis, toutes identiques, et même celles-ci sont différentes !
- Qui l'a construit ?
« Je ne sais pas, je ne sais même pas ce qui s'est passé. Je vois l'avenir, Cecilia, pas le passé. Le passé me parvient par indices, comme à tout le monde, et il me suggère des choses, comme à tout le monde. Je ne connais que mon propre passé, et c'est tout, bien sûr. Il y a des choses oubliées, d'autres dont on croit se souvenir. Ce qui est mon passé dans cette maison était simplement l'avenir quand Pablo et moi sommes arrivés. Je sais que la maison était malade, avec tous ces bruits qui, au début, m'effrayaient, tandis qu'au début, ils faisaient souffrir Pablo comme de cruelles plaisanteries. Comment expliquer la différence ? Ce ne sont que des sensations qui, plus tard, deviennent des convictions. Comme je le disais, au début, j'en avais peur, parce que je ne comprenais pas pleinement mes propres capacités, si je peux les appeler ainsi, celles qui étaient des malédictions et des tourments pour mon âme, et que j'ai appris à apprivoiser avec le temps, comme ces chiens, tu comprends ? »
J'ai hoché la tête. Il parlait de choses aussi éthérées que mon imagination débordante, que j'apprécie parfois plus que la réalité.
« Pablo était tourmenté par la culpabilité. C'est le problème des hommes : ils se laissent submerger par ce sens du devoir qu'ils ne peuvent remplir. Et l'éducation catholique qu'il a reçue de ses grands-parents à Tandil ne lui a été

d’aucun secours. Nous nous sommes rencontrés à Mar de Ajó. Il travaillait dans le bâtiment, et moi, j’avais quitté la maison de mes parents à Madariaga et je travaillais comme femme de chambre pour les touristes d’été. L’entrepreneur de Pablo s’appelait Octavio Rinaldi… » Elle marqua une pause pour s’assurer que je devais noter le nom. « Il était le seul à l'avoir embauché là-bas, sur la côte, car Pablo avait fait de la prison. Il lui était tellement reconnaissant qu'il le couvrait d'éloges. Grâce à cela, nous avons pu louer un appartement et je suis tombée enceinte. Je n'étais même pas enceinte de trois mois quand j'ai appris le vol. Le type l'avait piégé en lui faisant trouver un autre emploi dans une société financière louche à Mar Chiquita. Mais les gens de cette société avaient aussi escroqué beaucoup de monde et ils avaient plus d'argent qu'ils ne le déclaraient. » C'était tout un réseau qui impliquait la police provinciale, qui a fermé les yeux, et les maires locaux. C'est ce que j'ai lu dans les journaux après le vol. Pablo m'a dit que nous devions partir. Rinaldi lui avait dit qu'un troisième complice avait pris plus de la moitié du butin. Il était furieux et a menacé de le tuer s'il le retrouvait, mais en attendant, Pablo, le pauvre, apprenti devenu ouvrier agricole au service des plus démunis, devait se cacher. Dès qu'il apprenait quelque chose, il me le faisait savoir. Sais-tu où nous avons fini ? Nous voici à La Plata, une ville où, vu sa taille, nous pensions passer inaperçus. Mais c'est un véritable repaire de voleurs, le berceau de Rinaldi et des autres, les prétendus complices de Pablo. Tous, quel que soit leur nombre, ont profité de lui. Pablo n'a pas terminé son primaire, Cecilia, et il avait du mal à lire les panneaux dans la rue ou dans les bureaux. En prison, on l'a traité comme un chien, et quand nous nous sommes retrouvés sur la plage, il m'a dit que la mer était comme un autre mur de sa prison. Il a même pensé au suicide. Oui, je le vois encore sur son visage, que tous les hommes sont pareils, que Pablo voulait me manipuler en se faisant passer pour la victime. Que je l'aimais et que j'étais aveugle à la réalité. Laisse-moi te dire : je voyais la réalité, car j'entrevoyais l'avenir. C'est ce que j'ai vu, ou plutôt, entendu, dans cette maison. Les coups de feu ont commencé à me submerger. Je les entendais dans la rue, et ici, la maison m'avertissait par sa forme peu subtile. Puis, ce qui pour moi était une horreur incompréhensible s'est mué en une culpabilité absolue : je devais prévenir Pablo de ce qui allait arriver. Peu à peu, j'ai vu la culpabilité qu'il ressentait

d'abord, ces bruits qui lui paraissaient être les gémissements du Christ en croix, se transformer en horreur, jusqu'à modeler son visage dans cette expression avec laquelle je l'ai vu mourir. L'horreur de voir la trahison de la femme qu'il aimait avec le même courage que celle des autres hommes.
— Vous êtes en train de dire que vous saviez que vos associés allaient venir vous tuer ?
« Non, non ! Tu ne sais rien de ce qui s'est passé. Ce n'était pas comme ça, je vais te le dire. Je ne savais pas qui ils étaient, j'ai seulement entendu les coups de feu venus du futur. Comment aurais-je pu le lui dire et le prévenir ? À cette époque, il ne savait pas grand-chose de mon tourment car je le lui cachais. Je préférais passer pour folle, et c'est ce que la plupart des gens pensaient. Pablo ne croyait, du moins un peu, qu'à ce qu'il appelait mes rêves, car j'utilisais ce mot pour masquer ce que je ne comprenais pas, ce qui m'arrivait depuis mon enfance dans les champs de Madariaga, où l'on enterrait tant de morts inconnus, toujours, que ce soit dans les années 1930 sous la dictature, ou plus tard avec Perón, et plus tard encore dans les fosses communes où les militaires font disparaître les morts. J'entendais, avant même que cela n'arrive, les gémissements des morts comme s'ils avaient été enterrés vivants. Imagine une fillette de huit ans, avec une imagination débordante et, de surcroît, une capacité… » « Cela dépassait sa compréhension ? Vous ne pouvez pas imaginer à quel point j’ai souffert. » J’ai raconté à mes parents, un éleveur de poulets et une institutrice, ce qui m’arrivait. Ils se sont regardés, comme s’ils déploraient que leur seule fille soit semblable à ma grand-tante, enfermée dans un asile jusqu’à sa mort. Celle qui voyait des ombres sur les murs et des monstres dans ses bols de soupe, celle qui s’était rasé la tête pour qu’elle ressemble à une boule de cristal. Un jour, j’ai pris une pelle et je suis sortie très tôt pour déterrer les morts. On m’a trouvée évanouie d’épuisement au beau milieu d’un après-midi d’été, près de fosses d’où sortaient des vers et des coléoptères, rien d’autre. On m’a retirée de l’école et on m’a mise à travailler dans les champs avec les volailles. À quatorze ans, j’ai quitté la maison, seule. J’ai travaillé comme domestique, et deux hommes m’ont entretenue pendant quelques mois, l’un pendant quelques mois, puis l’autre pendant quelques mois. Je n'étais pas une prostituée, non, j'étais simplement une femme. Les images qui me

tourmentaient commencèrent à semer les graines de la paix en moi. Seul ce que j'aimais me causait de l'angoisse ; je n'aimais plus ces hommes. C'est pourquoi, lorsque j'ai rencontré Pablo, je n'ai pas pu lui dire ce que je ressentais. J'aurais dû ; peut-être aurais-je pu empêcher ce qui allait suivre. C'est absurde pour quelqu'un comme moi, mais j'y pense encore : les formes ne sont que des formes ; l'essence d'un objet ne détermine pas la forme qui le contient. C'est ce que me disent les métaphores de mes rêves, les symboles qui me parlent. Les mots sont interchangeables ; ce ne sont que des formes, mais le concept, lui, ne change pas.

Kant a dit quelque chose de semblable dans ses prémisses.

« Et alors ? Inutile d'être philosophe pour l'interpréter. Les diseuses de bonne aventure ne sont pas infaillibles, cependant. Quand on ne fuit pas l'avenir, on fuit le présent. Ce corps, cette chair qui nous définit, nous condamnent, tu le sais bien, Cecilia. Nous sommes égoïstes par nature ; le corps craint la douleur. Et ma douleur, c'était de quitter cette maison qui, étant mon fardeau, était mon ventre. Comment te l'expliquer ? Dire à Pablo qu'ils allaient le tuer, c'était comme nous demander de partir. Et je ne pouvais pas quitter la maison où j'avais enfin trouvé la paix. Tu me demanderas : la paix ? Et je répondrai : le crépuscule de cet après-midi à Madariaga, parmi les puits, fut l'après-midi le plus paisible de ma vie. Je ne l'ai jamais dit à personne, mais avant de sombrer dans un sommeil profond, les spectres m'ont effleurée en se libérant. Chacun m'a dit adieu d'un léger contact, comme le baiser d'une mouche. »

Il était deux heures de l'après-midi, l'heure où beaucoup font la sieste. Que c'était ennuyeux ! Mon Dieu, je n'arrivais pas à m'y faire ; j'avais l'impression de perdre un temps précieux. Je commençais à taper mes notes. Dans ma chambre, il y avait une vieille machine à écrire Remington qui nécessitait quelques gouttes d'huile pour fonctionner comme une biche traversant la forêt de lettres. Au moins, elle masquait, pendant un long moment, les bruits de la maison, qui ne se distinguaient ni par leur persistance ni par leur originalité, même si parfois cette dernière se manifestait sous la forme d'un son étrange, non pas un craquement de bois, mais plutôt une sorte de sifflement, comme celui d'un garçon asthmatique, ou plutôt, de quelqu'un qui ne pouvait plus retenir son souffle.

Mais mes projets pour l'après-midi furent bouleversés par l'arrivée de Juan, celui du train. C'était celui dont la mère de Lidia avait parlé la veille au soir, lorsqu'elle avait évoqué les visites des sourds. Juan, bien sûr, n'était pas complètement sourd, mais il avait du mal à entendre les phrases longues ou les chuchotements. Il entra dans le salon lorsque Lidia lui ouvrit la porte d'entrée, sans qu'il ait sonné. Elle devait l'attendre, car lorsqu'ils arrivèrent ensemble, non pas main dans la main, mais unis tacitement, María sursauta, se leva de sa chaise et s'exclama :

— Je te l'avais bien dit, Lidia ! Je ne veux plus le voir, et tu ne cesses de me le rappeler.

Mais Lidia avait profité de ma présence, une visite dont elles avaient besoin pour faire bonne impression, ou du moins pour être le témoin opportun de ce qu'elle souhaitait faire savoir. Car chacune avait des raisons différentes de vouloir ma présence. La mère voulait l'argent pour garder la maison, peut-être aussi pour apaiser une vieille rancune, et la fille voulait défendre la seule chose qui, selon elle, pouvait la sauver du destin déjà inscrit au plus profond d'elle-même, si bien que s'en défaire revenait à s'amputer elle-même.

« Excusez-moi, Cecilia, dit ma mère d'un ton sarcastique et agaçant, comme une femme de la campagne. Comme vous pouvez le constater, ce garçon n'est pas le bienvenu ici. Son père a tué mon Pablo, et vous imaginez ? Ma Lidia l'emmène partout comme si c'était son petit ami. »

« C’est mon mari », dit la jeune fille, qui avait l’air d’une adolescente de treize ans parlant de mariage.

— Arrêtez de dire des bêtises ! Le mariage a été annulé il y a longtemps, mais il semble qu'aucun des deux ne veuille le reconnaître.

« Je m’en vais », dis-je, mais Juan prit la parole, comme s’il s’accrochait à moi comme à une bouée de sauvetage.

-Nous nous connaissons déjà, mademoiselle, vous vous souvenez du train ?

-Bien sûr que je me souviens, c'est juste que je ne veux pas m'impliquer dans les affaires familiales.

« Il n’y a rien de tout cela, Cecilia », dit la mère. « C’est fini entre eux. Lidia et lui se sont mariés adolescents, malgré ce qu’elle savait déjà sur la famille Rinaldi. Car cet imbécile qui n’écoute rien, ou qui fait semblant de ne pas écouter parce que ça ne l’arrange pas, est le fils d’Octavio Rinaldi, l’associé

de mon mari dont je vous ai parlé, qui court toujours parce qu’il a trahi Pablo. »
Lidia et Juan firent les mêmes gestes de lassitude qu'ils faisaient toujours en entendant la même chose depuis des années. Ils sortirent sur la terrasse ; les chiens aboyaient autour de Juan, mais sur un bref ordre de Lidia, ils se turent et s'assirent autour d'eux.
Maria regardait depuis le salon, impuissante et en larmes.
« Je ne peux pas t'en parler maintenant », dit-elle. « On en reparlera plus tard. Je travaille à 17 h. »
Je suis allée à la cuisine et j'ai cherché quelque chose à manger dans le réfrigérateur. Des nouilles froides, des restes de quiche aux blettes, un morceau de pain de viande. Aucun des deux n'a pris la peine de déjeuner ni de m'offrir quoi que ce soit ; l'attention du petit-déjeuner avait disparu, remplacée par la morosité et le sentiment de vieillissement qui, peu à peu, coloraient la maison et le ciel de La Plata. L'ombre du début d'après-midi obscurcissait la cuisine. J'ai entendu la sonnette retentir deux fois, puis le grincement du fauteuil roulant vers la porte d'entrée, puis vers le salon, suivi d'un léger claquement de talons, qui s'est répété plusieurs fois jusqu'à près de 21 heures. Des chuchotements, quelques faibles cris étouffés d'une femme, se mêlaient à la pénombre de la maison.
Juan et Lidia étaient toujours dans le patio, assis dans deux fauteuils à bascule. Les chiens étaient couchés là, tels des adorateurs de la déesse païenne qui avait à ses côtés la concubine que les sujets détestaient mais toléraient sur ordre de leur maîtresse. Pendant ces heures passées dans la cuisine, à écrire sur des bouts de papier trouvés dans les tiroirs, je surprenais des bribes de leur conversation, qui me parvenaient avec l'odeur âcre de quelque chose de vieux et d'enfermé, comme s'ils tentaient tous deux de préserver leur amour comme on tente de conserver une rose dans un livre. Après longtemps, la fleur sera toujours là, intacte comme une pièce de musée qu'il est interdit de toucher, de peur qu'elle ne se brise en morceaux et ne se réduise en cendres.
Vers huit heures du soir, ils entrèrent et Lidia alluma les lumières.
— Que faites-vous dans le noir, et en train d'écrire ? Vous allez vous abîmer les yeux, mademoiselle.

Ma vue y est déjà habituée, et le diabète ne l'a pas encore affectée. J'espère ne pas devenir aveugle avant de mourir.
Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cette remarque terriblement pessimiste et morbide. La maison commençait-elle à me connaître et à me dicter ma vie ? Peut-être que Maria avait raison, les murs faisaient partie d'un corps doté d'une vie propre, et où était donc le cerveau ?
Je vais préparer le dîner, maman va bientôt terminer ses rendez-vous. On dîne tard.
Juan s'assit et posa ses coudes sur la table.
« Tu restes ? » lui ai-je demandé, en veillant à lui parler fort et directement.
-Non, je profite juste des dernières minutes, c'est tout.
-Ils ont peu d'occasions de se voir, n'est-ce pas ?
— Et vous, qu'en pensez-vous ? Dans le cadre de mon travail, je ne viens que lorsque je suis affecté à ce secteur.
-Alors ils se sont mariés…
Lidia nous tournait le dos, ouvrant des bocaux, coupant des légumes, son attention concentrée sur la cuisine et son regard sur les vieux carreaux, mais elle écoutait néanmoins.
— Mes parents nous ont séparés parce que ce n'était pas légal, disaient-ils, nous étions tous les deux des garçons.
-Je croyais que c'était Maria…
« Ma mère… » dit Lidia, assise près du comptoir de la cuisine. Son tablier, vieux de trente ans, la vieillissait encore, la faisant presque ressembler à la mère de son amant. Cette maison avait le don de vieillir les femmes à certains moments de la journée. Mais l'homme restait jeune, et seul son ressentiment vieillissait son âme. « …elle fait ce qui est le mieux pour elle, et souvent elle n'en a même pas conscience. Même si elle protestait, je pense qu'elle aurait fini par accepter notre mariage, car ce qu'elle veut, c'est qu'on la laisse tranquille. Maman fait tout pour qu'on la laisse en paix dans cette maison ; c'est son refuge, celui qui la soutient. Comme tu peux le voir, elle a protesté quand Juan est venu, mais finalement, elle s'est résignée. »
Deux amoureux qui chérissent chaque instant, les couchers de soleil lents et ombragés sur une rue morne de La Plata. Acculés, ils espèrent passer

inaperçus le plus longtemps possible, ce qui n'est jamais long, car il y a toujours quelqu'un qui rôde.
- Puis-je vous poser une question, Juan ?
— Oui, mademoiselle. C’est pour l’entretien ? Lidia me l’a déjà dit…
— Il s'agit du rôle de votre père dans le vol. Écoutez, ne le prenez pas mal, c'est du passé et le délai de prescription est expiré.
Il s'est agacé et s'est levé. Oui, il l'avait visiblement mal pris.
Demande-lui s'il est partant. Je dois y aller, ils m'attendent à la maison.
Il est parti sans dire au revoir à personne.
J'ai aperçu Lidia, le regard inquiet et absent, fixée sur la porte d'entrée. Elle tenait un couteau et coupait une carotte sur une planche en bois . Je me suis excusé.
« Demandez-moi. C'est pour ça que vous êtes venu. On habite toujours ici, et rien n'a changé. Le père est pire que ma mère, au cas où vous voudriez le savoir. Le vieux est une bête. C'est un alcoolique, mais ce n'est pas le problème. Il a battu Juan si fort qu'il en est devenu sourd, et la mère… comment dire ? C'est une vraie ratée qui cautionne les agissements du vieux, se cache dans son trou à rats quand elle le voit faire des siennes, et sort pour le défendre quand il est accusé. Juan a grandi entre ces deux-là. Il a une âme de verre qui rend tout transparent, mais c'est un verre qui ne se brise pas… »
« Il y a des vitres en verre trempé, Lidia, qui sont exposées à tout pendant des années et des années, et un jour elles se brisent… »
Ce soir-là, nous avons dîné tous les trois. Lidia, telle une ménagère, faisait des allers-retours entre le comptoir et la table pour apporter les plats. Maria, dans son fauteuil roulant, jouait le rôle de la vieille sorcière. Je restais silencieux, portant ma fourchette à ma bouche où se trouvaient des nouilles tachées d'une sauce à la viande insipide. Les chiens aboyaient, attendant leur tour.
« Maintenant », dit Maria en posant ses couverts sur l'assiette vide. Lidia se leva et sortit nourrir les animaux.
« Qu'est-ce qu'ils leur donnent ? » ai-je demandé.
La vieille femme, les coudes appuyés sur la chaise, se curait les dents avec un cure-dent. Combien de femmes vivaient dans cette maison ? Une multitude que je n’avais pas encore rencontrées.

« Sa propre merde », a-t-il répondu.
Je ne savais pas si je devais me permettre de rire. Remarquant cela, elle a dit :
— Ce n'est pas une blague. Du fumier séché et des ossements de ceux qui meurent.
- Êtes-vous sérieux?
- Quoi ? Tu vas me dénoncer comme les voisins ? Ils l'ont déjà fait et ça ne leur a servi à rien. Tu crois qu'on peut vivre avec ce que je gagne au foot ? Qu'est-ce que tu crois avoir mangé, ma chérie ?
Les larmes me montèrent aux yeux, mais je les retins. J'avalai ma colère et mon humiliation. Je me levai et, m'appuyant sur mes béquilles, je fis un vacarme infernal jusqu'à ma chambre. Le couloir et l'escalier résonnèrent comme des fournaises. J'allais rivaliser avec la maison en matière de scandale et d'ignominie ; la bagarre ne m'intimidait pas. La vieille femme devait être contente, sans doute ; elle m'avait déjà suffisamment serrée dans ses bras pour faire ressortir le pire en moi. Dehors, la jeune fille jeta les restes des morts aux chiens, et c'est ainsi qu'elle apprit à être une femme dans cette maison où les sorcières pullulaient.

3

Le deuxième matin de mon arrivée, je me suis réveillée tard. J'ai cru entendre frapper à la porte à plusieurs reprises, mais à moitié endormie, je n'y ai pas prêté attention. J'avais mal dormi à cause de la dispute de la nuit précédente. Je suis allée aux toilettes sans fermer la porte et, dès que je me suis relevée, j'ai vu Lidia, appuyée contre l'encadrement de la porte, les bras croisés. Je ne sais pas si je l'ai déjà décrite. Elle était mince et maigre, le visage émacié, mais d'une beauté saisissante grâce à ses traits fins et ses pommettes hautes, si prisées des mannequins de haute couture. Ses longs cheveux, lui arrivant sous les épaules, étaient toujours lâchés, châtain clair avec de douces boucles naturelles aux pointes. Ses yeux verts me fixaient avec malice.

- Tu descends prendre le petit-déjeuner ?
Je me demandais ce que signifiait ce ton, et même ce manque d'intimité, mais elle ne manifestait rien de plus que de l'agacement lorsqu'elle devait monter me prévenir, comme si je lui avais simplement causé du travail supplémentaire.
« J'arrive », dis-je, et je me plantai devant le miroir pour me laver le visage et me coiffer. Elle continuait de me regarder, attendant. Et je compris que c'était sa façon hostile de vouloir parler, parce que peut-être ne connaissait-elle pas d'autre solution.
-Dis-moi un peu, tu ne travailles pas , tu n'étudies pas ?
- Tu crois que je ne travaille pas ?
— Tu vois ce que je veux dire, gagner sa vie. Tu as terminé tes études secondaires ?
Elle haussa les épaules et cacha son visage avec ses cheveux.
-Je suis allée à Buenos Aires il y a quelques années. Vous savez, pour échapper à maman.
— Et qu'avez-vous fait ?
— J'ai fait le ménage dans des maisons, des bars, ils m'ont forcée à me prostituer, mais les hommes n'aimaient pas ça, j'avais l'air trop jeune, et ils avaient peur des descentes de police qui avaient lieu de temps en temps.
« Tu as eu de la chance », dis-je. Je me brossai les dents et pris sa main pour nous asseoir sur le lit. « Et pourquoi es-tu revenue ? »
« À cause de Juan. Il m'a cherchée partout en ville pendant toute cette histoire d'annulation. Je détestais ma mère, je ne voulais pas lui ressembler, mais… »
-Puis vous êtes revenu et vous vous êtes consacré à prendre soin d'elle.
-Je n'ai pas d'alternatives.
— Et Juan ?
« Rien, je suppose. On passe du temps ensemble. C'est bien qu'il vienne me voir, même si ça me fait mal de lui donner de faux espoirs. Aucun homme n'est assez bien pour maman ; elle les déteste tous parce qu'aucun ne ressemble à mon père. Quand il vient en ville, il doit loger chez elle, sinon ses parents se fâchent, et il vient ici en cachette, même si j'imagine qu'ils sont déjà au courant. »

— Et que penses -tu du travail de ta mère ?
Elle me regarda avec surprise, comme si elle n'en croyait pas ses oreilles. Et elle sourit pour la première fois.
« Ce n'est pas un travail, mademoiselle. C'est un don merveilleux. Vous n'y croyez pas ? »
J'ai du mal à l'admettre, mais ma mère était une sceptique convaincue et mon père un catholique.
— Alors ma mère la convaincra.
—Il me semble que vous l' admirez .
« C'est son seul atout, ce qui la rend si spéciale. Ce n'est pas une bonne femme, ce n'est pas une bonne mère, je le sais. Mais c'est une prophétesse… Le problème, c'est que les gens du quartier la détestent parce qu'ils ne veulent pas entendre ce qu'elle veut savoir. Et ma mère ne veut pas dire ce qu'ils ne lui demandent pas, de peur qu'ils ne prennent peur et ne la quittent. Pourtant, elle a tellement de choses à raconter, comme quand papa est mort… »
Elle me l'avait déjà dit, mais maintenant tout le monde la connaît et elle a trouvé le moyen d'en vivre.
Bah ! Vu le prix qu'il demande…
Nous sommes descendus prendre le petit-déjeuner. La table était vide, le café froid et le pain grillé brûlé. Nous l'avons gratté avec un couteau et tartiné de confiture. María était dans son bureau, en train de lire, m'a dit Lidia. Elle m'a aidée à prendre mon insuline comme une infirmière professionnelle.
« Elle est enfin levée », dit Maria en entrant dans la cuisine avec le même air radieux que la veille. « Lidia, occupe-toi de l'étage, puis nettoie le jardin du chien. »
Nous sommes allés au salon.
N'est-ce pas trop de travail pour elle seule ?
« Et comment voulez-vous que nous payions un serviteur ? Ou parlez-vous de moi ? J'ai fait la même chose à votre âge et même après, jusqu'à ce que je rencontre Paul. Il m'a promis que je vivrais comme une reine, et puis ils l'ont tué. »
-Elle s'accroche à des fictions qui ne lui permettent pas de nourrir sa table, Maria.

« Les fictions, comme il les appelle, nourrissent l'âme, et c'est l'âme qui soutient le squelette et la chair. Bref, quoi qu'il en soit, nous ne mourons pas de faim… »
« Je sais », dis-je en pensant aux chiens.
Il y aura toujours des gens qui s'intéressent à la mort, non pas tant à la leur qu'à celle des autres. Ce sont eux qui paient le plus cher, et cela leur suffit pour vivre…
- Comment avez-vous découvert que c'était Rinaldi qui avait trahi votre mari ?
Maria s'installa dans son fauteuil, posa les mains sur ses genoux et soupira.
« C'était bien après la fusillade, quand les enfants se sont mariés… Quelle horreur, quelle stupidité ! Ils pensaient que leur mariage serait valide, même s'ils l'avaient consommé, ce qu'ils avaient déjà fait avant, évidemment. Ce n'étaient que des adolescents naïfs qui voulaient s'émanciper de leurs parents. Je comprends pour Juan Rinaldi ; son père est un ivrogne violent et sa mère une sorcière, une vraie méchante, bien sûr. Mais je ne pouvais pas le croire pour ma Lidia, à qui j'ai consacré ma vie après la mort de son père. »
« Peut-être a-t-il passé trop de temps à ruminer sa culpabilité », ai-je dit.
Les coups de klaxon de midi et les cris des enfants entrant ou sortant des écoles environnantes offraient un cadre peu propice à la conversation, tout comme la lumière intense provenant de la fenêtre principale, qui n'avait pas de rideaux, comme c'était le cas dans toute la maison.
« Une solide connaissance de la psychologie est toujours un atout pour un journaliste, j’apprécie cela », répondit-elle. « Je connais mes défauts, mais surtout mes erreurs, et je n’ai jamais rien trouvé pour réparer le passé. L’avenir, Cecilia, est peut-être terrible, mais sa beauté réside dans le fait qu’il n’est pas encore advenu. »
La lumière était devenue irisée et éblouissante à midi. C'était peut-être le reflet argenté des pare-chocs des voitures ou des camions, mais la maison avait perdu son aspect lugubre. Maria savait que j'y pensais quand elle me vit lever la tête et regarder vers la fenêtre et le plafond. Il n'y avait pas de toiles d'araignée sur les hauts plafonds, et le parquet était silencieux.
C'est le seul moment de la journée où la maison reste silencieuse, comme si elle observait une minute de silence pour Pablo. Pour moi, c'est un supplice, car cela me rappelle ce que j'aurais pu empêcher, mais la lumière est

splendide, et parfois il me rend visite, ou plutôt, j'entends sa voix comme j'entendais les coups de feu qui l'ont tué.
« Parlez-moi des associés et de l'argent. » Je posai mon carnet sur mes genoux. Ma jambe douloureuse me faisait atrocement mal, mais je n'y prêtais pas attention. J'avais mélangé un peu de cet élixir cubain que González m'avait vendu avec l'insuline.
C'est Rinaldi qui a tout balancé un jour où il avait trop bu. C'était il y a quelques années, quand les gars se sont mis ensemble. Jusque-là, je ne comprenais pas pourquoi la police le recherchait lui et pas les autres. Je ne connaissais pas leurs noms ; je les ai découverts au fil du temps, et tout s'est éclairci. C'était un plan voué à l'échec dès le départ parce que les associés étaient des salauds, sauf Pablo, qui était un imbécile . C'est pour ça que Juan en veut autant à ses parents, pas parce qu'il tenait à mon mari, mais à cause de Lidia, bien sûr.
-Ils m'ont dit que sa surdité était due à des coups…
« Oui, et puis, bien sûr, j'avais déjà oublié. Mais je ne le regrette pas, vous savez ? Les sourds, comme les aveugles, ont une capacité extraordinaire à percevoir les autres. Leur vie intérieure est bien plus riche. »
— Alors pourquoi ne veut-il pas que je me remette avec Lidia ?
« Parce qu'il y a des choses impardonnables. Appelez ça une vendetta, pour mes ancêtres italiens, ou comme vous voulez. Mais Juan est trop sombre pour ma Lidia. Les ténèbres ne se mélangent pas, je ne sais pas si vous comprenez, Cecilia. La lumière et l'ombre sont le couple nécessaire à la vie et à la mort. L'obscurité totale est stérile, et elle n'engendre même pas la mort nécessaire. »
Je restai pensive. Je ne comprenais rien, bien sûr, et elle le savait. Mais j'étais aussi consciente qu'il n'y avait rien à comprendre, seulement à percevoir. Toute cette maison était une entité de perception, et je comprenais maintenant la raison de la fidélité de María Cortez à cette demeure. Elles ne faisaient qu'une.
Rinaldi était tellement furieux que son fils ait fréquenté une famille de prostituées hystériques, comme il nous appelait, qu'il s'est déchaîné. Il s'est vanté d'avoir fait tuer Pablo, ce qui n'avait pas été difficile puisque les flics

étaient de mèche. Il lui avait dit de venir à La Plata, qu'il le protégerait là-bas jusqu'à ce qu'il retrouve Méndez.

— Et qui était-ce ?

Bruno Méndez était le troisième complice du vol. Il possédait une concession automobile et travaillait parfois avec la société de financement, il était donc au courant de la fraude. De l'avis général, c'était un homme bien : calme, intelligent, toujours élégant et très beau. Marié et père de famille, il avait cependant des liaisons notoires, dont la plus célèbre fut avec une institutrice ou une professeure, je ne sais plus. En fait, la plupart des gens le plaignaient, surtout les femmes. Voyez-vous, dans sa jeunesse, il avait été victime d'un accident de la route : une locomotive lui était tombée dessus et il avait dû être amputé d'une jambe. Vous savez comment ça se passe. Bref, Méndez garda tout l'argent, ou du moins la majeure partie, le cacha et disparut pendant longtemps.

- Combien ont-ils volé ?

Seize millions de pesos, vous vous rendez compte ? C’était une somme énorme. Alors Rinaldi s’est mis à la recherche de Méndez, sachant pertinemment qu’il avait peu de chances de le trouver, au cas où il se serait débarrassé de Pablo. Car la moitié d’un petit montant, c’est toujours quelque chose, n’est-ce pas ? Quelques mois plus tard, je ne me souviens plus exactement, mais je crois que c’était la même année, on a retrouvé Méndez mort dans son atelier. Son crâne avait été fracassé par une grosse clé à molette. La police a enquêté, mais l’enquête est restée superficielle, évidemment. Officiellement, on a parlé de vol ou de règlement de comptes, car on savait que Méndez était impliqué dans le trafic de véhicules volés et tout ça. Plus tard, il s’est passé quelque chose que beaucoup ont lié à la mort de Méndez. L’institutrice dont j’ai parlé, celle qui était connue pour être sa maîtresse, a été renversée par une voiture. Il s'agissait de jeunes garçons, les fils de Marcelo Benítez, propriétaire de plusieurs papeteries, un homme très riche qui avait récemment dû en fermer deux en raison de la situation économique sous la présidence d'Illia. Un de ses entrepôts prit feu, et des rumeurs circulaient selon lesquelles il s'agissait d'un incendie criminel. La compagnie d'assurance refusa de l'indemniser, semble-t-il, et l'on disait déjà qu'il allait faire faillite. Tout le monde fit donc le lien avec le braquage de la

société financière. De plus, l'armée faisait pression sur le gouvernement, et Onganía ne tarda pas à entrer en scène.
— Attends une minute, Maria. Allons-y étape par étape. Elle me parlait de l'enseignante…
« Oh oui. Ces garçons étaient de vrais gamins gâtés, et on raconte qu'ils ont renversé Mlle Inés parce qu'elle les avait fait redoubler une année de lycée. Ils lui ont cassé la jambe, et elle est restée à l'hôpital pendant plus d'une semaine. Mais finalement, elle est décédée un jour. »
- À cause des blessures ?
Ils ont dit oui, mais ceux qui lui ont rendu visite ont affirmé qu'elle allait bien, hormis sa jambe cassée. Les journalistes, toujours prompts à spéculer sans jamais rien établir, ont transformé la mort de l'enseignante en une scène macabre. Ils prétendent l'avoir entendue crier et agiter les bras dans l'obscurité de la salle de consultation, comme si elle se défendait contre un fantôme, et l'avoir entendue avouer et implorer le pardon de ce prétendu fantôme. Avait-elle tué Bruno Méndez ? C'est ce qu'ils ont avancé, par pure méchanceté. Méndez avait une famille, elle le savait, bien sûr, mais qui sait quelles histoires s'étaient formées dans son esprit ? Lui avait-il promis de la quitter ? J'en doute. L'avait-il trompée avec d'autres amantes ? Peut-être. Puis sont apparues les versions plus réalistes, mais jamais vérifiées. La plus plausible était qu'elle l'avait tué, et que quelqu'un d'autre l'avait ensuite assassinée.
— Et pourquoi, si elle n'était qu'une simple enseignante ?
« C’est précisément pour cela, Cecilia. Benítez, qui avait vu disparaître peu à peu tout son empire du papier, ses vacances en Europe, ses voitures, ses maisons de plage et tous ses autres biens, ne pouvait se résoudre à laisser une simple institutrice lui coûter seize millions de pesos. Car en tuant Méndez, elle a anéanti toute chance de découvrir où Bruno avait caché l’argent. Imaginez, Benítez devait espérer en garder plus de la moitié, car avec Pablo et Méndez éliminés, il pouvait bien sûr manipuler Rinaldi à sa guise – Rinaldi, violent mais incroyablement intelligent. »
— Mais ce ne sont que des conjectures, n'est-ce pas ?
« Bien sûr, mais la plupart des vérités sont ainsi. Ma chère, vous devriez le savoir. Il n'existe pas une seule vérité. Et lorsque nous nous berçons

d'illusions en pensant avoir trouvé la version la plus plausible, nous constatons qu'elle est construite à partir d'une multitude d'indices, dont la plupart sont invérifiables – voire de simples suppositions. Et avec ces fragments, on peut aisément assembler diverses formes, toutes possibles, et donc déconcertantes. »
La vérité est sans aucun doute plus troublante que le fantasme. L'imagination utilise les éléments que nous offre la réalité et résulte toujours d'une réflexion poétique : le créateur qui entreprend de penser est un travailleur. Mais qui construit la réalité ? Où est le créateur qui assemble les éléments – multiples, inconnus et immensément trompeurs dans leur détermination ? Comment trouver le fil de l'écheveau si les fils qui le composent sont innombrables ?

Cet après-midi-là, et les suivants, je flânais tranquillement dans les rues de La Plata. Je commençai par faire le tour du pâté de maisons, pour découvrir le quartier. Une vieille boulangerie au nom typique de « La Colonial », un vieux bar ou une taverne où un homme en tablier gris attendait ses habitués : ouvriers, employés de bureau, femmes attendant leurs maris devant les usines. Les enfants sortaient de l'école en milieu d'après-midi, et les instituteurs passaient en bavardant et en se plaignant, le visage marqué par un sourire las et mécontent, les mains calleuses à force de livres et d'aquarelles, les chevilles gonflées par les petits talons. Les enfants me regardaient avec curiosité à cause de mes béquilles ; certains riaient.
Cet après-midi-là, Juan est venu me voir et, quand je lui ai dit combien j'étais fatiguée de continuer, il m'a proposé de me faire visiter les environs. Nous avons roulé en silence, mais je lui demandais de temps en temps mon chemin. Une pharmacie a ouvert ses hautes portes métalliques, ornées de bronze terne. Elle appartenait à un certain Valverde, m'a-t-il dit d'un claquement de doigts dédaigneux. Nous sommes passés devant un petit hôtel, étroit et pas plus haut que trois étages. « Hôtel Ansaldi », a-t-il mentionné, presque comme s'il crachait le nom. Il n'avait visiblement pas une très haute opinion du quartier, et je lui ai posé la question.
« Qu'est-ce que vous voulez que je vous explique ? Ici, tout le monde est comme partout ailleurs. On peut trouver un échantillon représentatif du monde en quatre pâtés de maisons. On rentre ? »

J'ai regardé ma montre ; il était six heures du soir. Il restait deux ou trois heures à Maria pour ses rendez-vous.
-Si vous n'êtes pas pressé de renouer avec Lidia, j'aimerais discuter avec vous.
Il me jeta un rapide coup d'œil avant de reporter son regard sur la rue pavée. La Fiat dans laquelle nous étions appartenait à son père, m'avait-il dit. Un instant, je le vis s'inquiéter, mais il eut un sursaut fugace, claqua la langue, et dit :
-Allons chez Santos, c'est l'endroit le plus proche au cas où…
-D'accord, ne t'inquiète pas, si tu ne veux pas…
-Ce n'est pas que je ne veuille pas le faire, c'est ce que je dois faire.
Ces après-midis, ces journées passées en ville, lui étaient volés. Il était un membre inutile, victime de la rigidité de la structure familiale. Il donnait l'impression d'être une pièce cassée, non pas un rouage essentiel, dont le retrait peut affecter le fonctionnement de l'ensemble. C'était là, me semble-t-il, sa frustration, son conflit insoluble : être un morceau de ciment, aussi insignifiant qu'un autre dans la structure dont il faisait partie. Mais en dehors de cela, il n'était rien non plus, un simple morceau de ciment voué à s'effriter lentement avec le temps : les enfants qui donnaient des coups de pied dans les décombres, les bousculades indifférentes des passants, l'action de la pluie. Ces heures volées avec Lidia, et j'imagine aussi pendant son travail à Buenos Aires ou en province, lui donnaient l'illusion de *l'éternité. mobile* , qui s'arrêterait cependant progressivement jusqu'à ce que les débris qu'il transportait sur sa poitrine ne soient plus que de la poussière dispersée dans l'air.
Nous nous sommes garés juste devant le bar où se tenait l'homme que j'avais déjà vu, vêtu d'un tablier gris et tenant un torchon blanc dans une main ou l'autre, ou parfois sur l'épaule. Il devait avoir une trentaine d'années, mince, pas très grand, avec une moustache noire et une voix forte et légèrement nasillarde lorsqu'il salua Juan.
— Rinaldi, ça fait tellement longtemps qu'on ne t'a pas vu par ici !
Ils ne s'adressaient généralement pas la parole de façon familière dans le quartier, semblait-il, même s'ils se connaissaient depuis l'enfance. Ils

s'étreignirent longuement comme deux personnes qui ne s'étaient pas vues depuis des années.
- Juana, viens ici ! Regarde qui est là.
Une femme rousse surgit des tables et des chaises et s'avança sur le trottoir. Elle serra Juan dans ses bras, mais ne put l'enlacer complètement, car son ventre, enceinte de huit ou neuf mois, l'en empêchait.
- Quelle surprise !
« Vous voyez ? » dit l'homme en essorant nerveusement le torchon sec. « On fait ce qu'on peut. »
- Avez-vous déjà choisi un nom ?
-Juana.
— Et si c'était un garçon ?
« Il ne le fera pas, on nous l'a déjà dit », a répondu la femme.
- OMS?
— Et qui va le faire ? Je suis surpris, Juan !
Nous sommes entrés et nous nous sommes assis à une table près de la fenêtre. Le soleil était chaud et éclairait directement la table, recouverte d'une toile cirée à fleurs. Des gens nous regardaient et saluaient Juan.
« J'espère que je ne le mets pas dans une situation difficile », ai-je dit.
« Ne t'inquiète pas, on est tous catalogués ici depuis longtemps ; chacun de nous entre dans une case dont il ne peut pas sortir. Moi, par exemple, je suis l'éternel petit ami de Lidia, quoi qu'il arrive. Regarde ce type là-bas, tu le vois ? »
J'ai tenté de jeter un coup d'œil dans le coin du fond, près de la porte de la salle de bain. Il était jeune, la tête appuyée sur un poing, appuyé sur la table. De l'autre coude, il poussait un verre vide et le faisait tinter contre un autre que Santos lui apportait, plein à craquer.
« Qu'est-ce qu'il fait ? » ai-je demandé. « Est-ce qu'il porte un toast à lui-même ? »
Au contraire, il tente d'expliquer les lois de la mécanique, qui l'ont trahi il y a quelque temps. Il a tué son petit garçon. C'était un accident, bien sûr. Mais croyez-vous qu'il soit pardonné ? À son image, cet endroit est un véritable zoo.
— Et vous, que faites-vous ?

— C’est ce que vous vouliez me demander ?
-En fait, je voulais vous demander si vous croyez vraiment que Maria possède des pouvoirs surnaturels.
— Et en quoi cela me concerne-t-il ? Ne voyez-vous pas que tout le monde le croit ? Si Santos, un ancien soldat, venait lui demander des nouvelles de la grossesse de sa femme, pas un chien ne le croirait.
« À propos de chiens… » dis-je, et aussitôt les mains poilues de Santos déposèrent les tasses de café au lait et l’assiette de croissants. Il dut m’entendre, car il dit : « Il faut parfois abattre les chiens ; ils se reproduisent comme des lapins et envahissent les rues. »
Quand il est parti, Juan a ri.
-Un obsessionnel…
J'ai remué mon café au lait et me suis offert un croissant. J'ai observé la rue : la circulation, d'abord dense, puis soudainement ralentie et de plus en plus irrégulière, indiquait presque 19 heures.
« J'ai besoin de savoir quelque chose, Juan. S'il vous plaît, ne le prenez pas mal, ou prenez-le comme vous voulez, je n'y peux rien. Après tout, je suis venu ici en tant que journaliste. »
— N'hésitez pas à demander. Je sais que vous n'êtes pas venu ici pour faire un reportage sur la sorcière de la 47e rue dans la ville aux diagonales.
— Exactement, mais je ne peux rien prendre pour acquis d'après le récit de Maria. Tout s'imbrique trop bien, comme si c'était inventé. Pouvez-vous confirmer quoi que ce soit concernant l'implication de votre père dans le vol ?
« Quel sang-froid ! Tu me demandes de trahir mon père parce que tu sais que je le déteste. Tu as dû le comprendre rien qu’en nous voyant ce jour-là dans la voiture, quand nous l’avons ramenée à la maison. »
-Bon, je ne m'excuse pas. Ça m'arrive aussi, et tout ça m'a aidé à oublier un peu les malheurs qui me tourmentent.
Elle me regarda en fronçant les sourcils, cherchant sur mon visage une trace de sincérité, car mes paroles semblaient récitées. Était-ce vraiment le cas ?
« Des femmes », dit-il en soupirant lourdement. Il frappa du poing sur la table ; la nappe, vieille et raide, ne se froissa même pas. « Un whisky , patron ! » cria-t-il vers le comptoir.

J'attendais qu'on lui apporte. Il prit deux gorgées rapides, reposa son verre et fixa mon regard. Il me haïssait. Ce n'était pas du mépris, mais la haine la plus absolue que j'aie jamais vue. Je n'étais rien de plus qu'une cible à ses yeux, mais sa haine était déjà formée, déjà conçue en lui comme la créature qui grandissait dans le ventre de la femme de Santos. Mais la haine de Juan Rinaldi n'était pas une créature, c'était un être mature, puissant et calculateur, car elle n'avait pas encore été déchaînée.
« Les femmes, et alors ? » ai-je demandé, en le défiant. Au risque de provoquer une réaction violente, je me sentais plus vivante que depuis longtemps.
— Ils font mal, comme ma femme. Ou ils mentent, comme Lidia. Mon père est un chien enragé, mais il ne cache pas ses crocs.
— Et de quoi Lidia ment-elle, si je peux me permettre ?
« Son amour repose derrière une pierre tombale, et chaque fois que je viens, je m'y recueille. Cette maison est un cimetière, tu ne l'as pas encore compris, Cecilia ? D'où viennent ces bruits ? Des souris ? Cette maison sait tout ; c'est comme un univers clos, comme si Dieu l'avait choisie pour y déposer sa dépouille. »
Il termina son verre et en commanda un autre. La nuit tombait et les lumières du coin de la rue et de quelques boutiques s'allumèrent. Un salon de coiffure, à quelques pas de là, laissait entrer des hommes et des garçons qui criaient les encouragements d'une équipe de football. Une brise fraîche s'engouffra par la porte.
« On rentre ? » ai-je dit.
- Quoi ? Tu as peur maintenant ? Tu as peur de moi ? Ne t'inquiète pas, je ne suis qu'un animal inoffensif, j'aboie mais je ne mords pas, je n'ai pas assez de crocs, je laisse ça à mon père.
Il avait finalement répondu à ma question.
Je ne l'ai pas attendu. Je suis allée me promener seule, quelques rues plus loin, suivie par deux chiens qui m'ont vite abandonnée quand les bruits venant de la maison sont devenus plus forts.

4

Les jours suivants n'apportèrent aucune information nouvelle. María Cortéz me saluait le matin, puis allait faire ses courses ou se retirait dans son cabinet. Des protagonistes de l'histoire, seuls les fils de Rinaldi et Benítez étaient encore en vie. Je ne pouvais évidemment rien attendre du premier, et je ne connaissais pas le second. Lidia me dit qu'ils étaient jumeaux ; l'un avait un enfant en bas âge et vivait dans la vieille maison de ses parents, dans une rue éloignée du centre. L'autre était célibataire, coureur de jupons et acariâtre, et conduisait une Torino. Mais aucun des deux ne voulait me parler de leur père, décédé quelques années auparavant des suites d'un AVC qui l'avait cloué au lit pendant longtemps.

Je me suis attelé à organiser mes notes et à rédiger l'article. J'imaginais écrire quelque chose d'intéressant, de bien écrit, qui ne choquerait personne. Mais il n'en est ressorti qu'un pamphlet sociopolitique sur la corruption des fonctionnaires, dans un contexte policier et psychologique qui n'inquiéterait personne, mais qui heurterait la sensibilité du journal et de ses lecteurs. Malgré tout, je l'ai écrit, et le texte ressemblait beaucoup à une chronique ou une gravure d'Arlt . Je l'ai tapé soigneusement. À trois heures du matin, j'ai terminé les cinq pages et les ai mises dans une enveloppe que j'emporterais à Buenos Aires le lendemain. Leandro envisagerait peut-être de le publier dans « El Conciliábulo », une sorte de revue culturelle indépendante qui n'excluait pas les essais politiques, économiques et sociaux des textes purement littéraires. C'était trop ambitieux, et même si je ne le lui ai pas dit au téléphone, il savait que le projet était voué à une existence intense mais probablement très brève.

Il était temps de partir, me dis-je samedi midi. J'ai demandé à Lida le numéro de téléphone de la gare pour connaître les horaires des trains. À peine avais-je raccroché sur la petite table près de l'escalier que María Cortéz est apparue à mes côtés sans que je l'aie entendue arriver.

- Des nouvelles ?

Il parlait bien sûr du chèque. Leandro lui avait promis que le journal le paierait bien, mais maintenant que la destination de l'article avait changé, il ne savait pas comment il allait se sortir de ce pétrin.
-Vous devez parler à M. Mallea, je ne suis pas responsable des questions financières.
M. Mallea manipule les événements à son avantage. Il fait des promesses, ne les tient pas, et c'est nous qui subissons les conséquences de ses ambitions capricieuses d'intellectuel frustré.
Elle se tenait là, telle qu'elle était le matin, mûre et pourtant séduisante, vêtue d'une robe blanche et les cheveux relevés en chignon. Son teint pâle semblait hâlé par le soleil, même si je la voyais rarement sortir, tout au plus à quelques pas de chez moi, ou jusqu'au jardin du chien.
-Parfois, je préfère les vantardises de la famille Benítez qui, se croyant supérieure, est tout comme nous.
-Je suis vraiment désolée, Maria, je sais que je comptais sur cet argent pour sauver la maison.
Puis elle monta à l'étage, et je l'entendis faire les cent pas dans le couloir deux ou trois fois. Cette hésitation me parut étrange. Je suis allé à la cuisine et j'ai dit à Lida que je partais cet après-midi-là, et je lui ai demandé si Juan pouvait venir me chercher à la gare. Elle a mis la casserole sur le feu, s'est essuyé les mains avec le torchon et m'a dit :
« Je ne sais pas, mademoiselle. Elle s'est disputée avec son père hier soir… »
Soudain, elle tourna la tête vers la rue. Elle avait dû entendre quelque chose d'inattendu, mais je ne distinguais que les bruits habituels de midi. Juste au moment où elle allait dire autre chose, elle s'arrêta de nouveau et sortit presque en courant de la cuisine, traversa le couloir jusqu'au salon et regarda par la fenêtre ouverte. Je la suivis lentement.
- Qu'est-ce qui ne va pas, Lidia ?
Tu n'as pas entendu la voiture ?
— Lequel ? Beaucoup passent devant…
— Le moteur de la Torino de Benítez, le freinage et les virages. Il le fait toujours le samedi soir, quand il sort faire la fête, et le dimanche quand il va au stade avec son frère.
-Mais il est tôt…

C'est pourquoi cela m'a paru étrange... à moins que...
J'avais vu venir cette mascarade.
-Alors vous l'avez entendu, qu'est-ce que cela signifie ?
— Ce n'est peut-être rien, mais Jorge Benítez ne passe généralement pas par ce quartier, surtout pas à cette heure-ci.
- Donc ça ne s'est pas produit...
« Non, mademoiselle, cela n'arrivera certainement pas avant très tard dans la nuit, probablement », dit-il d'un ton condescendant, comme s'il parlait à un idiot.
Je suis montée dans ma chambre pour finir de faire ma valise. J'allais appeler un taxi pour la gare. J'avais mal à la tête et j'ai fouillé partout à la recherche de ma boîte de médicaments. Elle n'y était pas, ni la boîte d'insuline. J'ai cherché encore et encore ; j'étais sûre de ne jamais l'avoir sortie de la poche gauche de mon sac. J'ai vérifié le placard et le tiroir de la table de chevet, puis le sol sous le lit et dans les coins. Elle n'était pas non plus dans la salle de bain. J'ai repensé aux pas hésitants de María Cortéz dans le couloir une demi-heure plus tôt. Ce que je pensais ne pouvait pas être vrai. Et si c'était vrai, pourquoi ? Quelle idée absurde et enfantine elle avait dû avoir si c'était le cas. J'étais tellement furieuse que je suis sortie dans le couloir et j'ai frappé à la porte de sa chambre, mais j'ai alors entendu un moteur de voiture faire des allers-retours à toute vitesse dans la rue juste devant la maison, le crissement des freins sur les pavés et les accélérations et décélérations brusques d'un moteur puissant. Il faisait grand jour, et un soleil splendide inondait la maison par les fenêtres ouvertes, car c'était le jour du ménage.
Je suis allée à la fenêtre du couloir qui donnait sur le côté de la maison. Il n'y avait pas de voitures, seul un bus est passé. Mais j'entendais le rugissement du moteur, comme s'il faisait rage. Je suis descendue à la cuisine.
- Où est ta mère ?
-Dans son cabinet de consultation.
-Je suis déjà passé et il n'y est pas.
-Puis, à la porte, regardez...
María Cortéz se tenait sur le seuil, appuyée contre le chambranle, les bras croisés, la tête oscillant de gauche à droite, comme si elle regardait un match de tennis. Je sais ce qu'elle a vu, tout comme je l'ai entendu. Une voiture qui

roulait dans la rue, comme si elle faisait le guet. Mais ce n'était pas le cas ; elle rôdait, elle ne se cachait pas. Où était donc cette voiture sous le soleil de l'après-midi, qui amorçait sa sieste provinciale et languissante ?
« Ils nous surveillent, Cecilia. Tu dois rester », me dit-il en se retournant et en fermant la porte. La lumière s'échappa de la maison, et je compris alors que le temps des négociations était révolu et que celui des tractations secrètes avait commencé.

Une tempête se leva, mais ce n'était d'abord qu'un vent violent, avec des rafales brèves et intenses qui faisaient claquer les volets et les portes en traversant les couloirs, car les fenêtres n'étaient pas encore fermées. Lidia parcourut chaque pièce et les ferma, et tandis que le vent se retirait, la maison tremblait sous les cris d'angoisse. C'est ce que j'entendis : des cris et le battement d'ailes. Quelque chose s'était produit bien avant, lors de la construction de la maison, et le vent y avait joué un rôle. Ailes et vent étaient liés par une nécessité intime, mais surtout, un symbolisme subsistait, les contraignant à perdurer sous la forme d'une tragédie. Un garçon, m'avait-on raconté un après-midi dans le quartier, avait été écrasé par un mur qui s'était effondré, le fils du propriétaire de l'épicerie du coin, qui était depuis lors murée comme un tombeau.
J'avais l'impression d'être dans une tragédie d'Eschyle, confrontée à une Cassandre furieuse.
Quand María Cortéz referma la porte d'entrée au son du moteur de la Torino, j'étais encore près du téléphone. J'étais piégée, je le savais pertinemment, intimidée par l'absurdité et les caprices de cette sorcière qui dévoilait son vrai visage à la tombée de la nuit. La lumière extérieure céda sous les nuages charriés par le vent, créant un ciel digne de cette scène lugubre et de mauvais présages. La maison s'assombrit ; personne n'alluma la lumière. Lidia avait fini de fermer toutes les fenêtres, et quand la maison put enfin émettre ses bruits caractéristiques, María Cortéz s'approcha de moi, arborant un sourire cynique et une grimace si étrange que je n'aurais jamais cru possible avec les muscles du visage. Comme si ces muscles étaient formés sur une structure différente de celle du crâne. Un souvenir fugace me revint en mémoire : les fissures du crâne se referment durant l'enfance, mais certains

adultes ont la capacité de les élargir, ou peut-être de les ouvrir, comme s'ils avaient besoin d'expulser ou de recevoir les éléments du ciel, les brumes des nuages et les cris de la terre.
J'ai décroché le combiné du téléphone.
« Qui vas-tu appeler, Cecilia ? » m’a-t-elle demandé. « La police ? Tu aurais dû comprendre la leçon. Mais tu fais tout pour étouffer ce qui te fait nous apprécier, et ce n’est pas bon. »
Il avait raison, il n'admettrait jamais ce qui s'était enraciné au point de persister comme un cancer, pour ensuite exploser dans les pièces où le suicide est profondément ancré.
Elle me saisit le bras, fermement mais doucement. Sa main me servait presque de béquille, alors nous restâmes au sol. Elle me conduisit à la cuisine, plongée dans la pénombre des arbres du jardin. Elle n'alluma pas la lumière. Puis Lidia entra ; elle était sortie nourrir les chiens, mais elle était revenue plus tôt que d'habitude. Les animaux se remirent à aboyer à son retour. Elle s'essuya les mains avec le torchon, jeta un coup d'œil autour d'elle, se demandant peut-être s'il restait quelque chose à faire, puis s'assit à table avec nous. Nous restâmes là toutes les trois, à attendre, car c'était tout ce que je connaissais. La vie de ces femmes était une attente constante des événements qu'elles savaient inévitables. Quand on ignore ce que l'avenir nous réserve, quand le futur est aussi incertain qu'une énigme, il ne nous reste que le présent, et le passé un cauchemar qui, jouant le rôle de l'ésotérique, nous console de la médiocrité, le seul nom que l'on puisse donner au présent : cette chose qui n'existe pas, cette illusion de l'esprit, une oasis souillée où l'on nage vers des rivages qui s'éloignent.
Je pleurais, mais malgré mes efforts pour dissimuler mes sanglots ridicules, mon visage était devenu une loque, mes cheveux, qui le recouvraient, maculés de larmes. Ils me fixaient sans dire un mot. Les heures passèrent, peut-être deux, et le temps et le silence finirent par me résigner. Seuls les chiens me tenaient vraiment compagnie, et pendant quelques instants, je crus comprendre les mots dans leurs diverses formes d'angoisse, car c'était bien ce qu'étaient leurs aboiements et leurs hurlements en cette nuit venteuse et sans pluie, une étrange nuit sur la pampa de Buenos Aires qui semblait

renaître de temps à autre pour reconquérir le terrain perdu sous l'expansion de la ville.
J'ai jeté un coup d'œil à l'horloge murale au-dessus de l'évier. Il était dix heures du soir. Le vrombissement de la voiture persistait dehors, mêlé à une multitude d'autres bruits, ce qui était prévisible un samedi soir. J'essayais donc de rationaliser tous ces signes qui me rendaient folle. Je ne pouvais pas m'enfuir, et il était inutile de parler ou de demander quoi que ce soit ; je ne pouvais qu'attendre que les plans de María Cortéz se concrétisent.
La sonnette retentit. Tous trois se tournèrent vers la porte. Lidia se leva. Je l'entendis ouvrir la porte, la refermer, puis le léger claquement de ses talons suivi de pas lourds. Sur le seuil de la cuisine, elle tenait le bras de Juan. Il sentait l'eau de Cologne bon marché et ses cheveux étaient plaqués en arrière, avec une raie sur le côté. Soudain, je remarquai qu'il paraissait vieux et usé, vêtu, chose inhabituelle, du costume d'un employé de bureau solitaire qui se rend le samedi soir dans un bordel où il se faufile. Je compris alors leurs intentions pour la nuit, et je n'eus pas besoin d'entendre ce que María dit ensuite. Ils partirent lorsqu'elle fit un geste de mépris et de résignation, haussant les sourcils et tordant ses lèvres dans une expression si figée que je me demandai si son visage avait des os.
Nous allons faire correspondre l'opinion du quartier à la réalité. Si nous sommes des prostituées, ce sera une maison close.
Il se leva et, fouillant dans un placard plongé dans l'obscurité, en sortit une bouteille qu'il posa sur la table. Il apporta deux verres et les remplit à moitié. Le parfum sucré de l'alcool embauma la cuisine, où le vent semblait prisonnier. Je compatissais avec le vent ; mes chaînes étaient l'infirmité et la maladie.
« Tiens, Cécilia. C'est une liqueur que je fais moi-même, d'après une vieille recette de ma grand-mère. Elle est morte quand j'étais toute petite. Mes parents n'arrivaient pas à comprendre comment je pouvais me souvenir d'autant de choses sur elle. Si seulement je leur avais tout raconté, toute l'histoire de ma grand-mère, dont ils n'avaient même pas entendu parler. C'était la mère de mon père. Italienne, sicilienne, une vraie méridionale, têtue et acariâtre. Elle a vécu un temps à Buenos Aires, et je ne l'ai pas vue mourir ; on m'a seulement dit qu'elle était partie pour toujours. La dernière fois que je

l'ai vue, elle était alitée, le corps maigre mais ferme comme un tronc d'arbre, le teint blafard et les cheveux châtain clair mêlés de gris. Ses cheveux me fascinaient avec leurs étranges reflets dorés, tantôt ternes, tantôt éclatants, et ces mèches blanches qui étaient comme des ombres lumineuses dans un tableau. Je ne me souviens plus des mots qu'elle utilisait pour expliquer tout ce qu'elle savait, seulement de l'essentiel. Cet héritage qui a détruit la vie que j'essayais de construire quand j'ai rencontré Pablo. » Cet héritage que je ne peux renier sans perdre l'essence même de ce que je suis.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Je suis une putain de sorcière, si vous voulez m'appeler comme ça, parce que c'est ce que vous pensez.

J'ai bu une gorgée de mon verre. C'était une liqueur douce comme un élixir. Quelques secondes plus tard, je l'ai sentie me parcourir, suivant le cours de mes veines. Était-ce un poison doux ? J'aurais peut-être souhaité que ce soit le cas, mais ce n'était pas ainsi que cela fonctionnait. Si c'était un poison, c'était à cause des ravages qu'il causerait à mon corps sans le réconfort de l'insuline.

— Ça lui plaît, n'est-ce pas ? C'est incroyable ce que Marietta Sottocorno savait.

Allais-je parler de Grand-mère, de l'essence même de son être ancestral ? Le temps me manquait, et ce ne serait plus jamais nécessaire. La sonnette retentit de nouveau, et je devinai, ou plutôt, je sus qui cela pouvait être. La voiture s'était arrêtée un instant auparavant, le temps pour un homme de parcourir une cinquantaine de mètres sur un trottoir désert, de donner un coup de pied à un chien errant et de s'arrêter quelques secondes devant la maison pour allumer une cigarette. Puis il sonna, le son résonnant comme un cor de chasse au cœur d'une forêt sombre par une nuit d'orage. La maison avait des murs de bois, et les vieux arbres semblaient revivre leur ignominie, abattus et vaincus. Ceux qui n'avaient pas servi de cercueils étaient utilisés dans la maison. Peut-être, le même sort.

Elle alla ouvrir la porte. Elle revint accompagnée d'un jeune homme au visage masculin, mais à l'expression sèche. Son visage semblait avoir été lacéré par un couteau émoussé : des cheveux blond foncé et une barbe naissante qui paraissait encore rêche, un nez droit, un menton carré marqué de cicatrices et des sourcils d'apparence soyeuse au-dessus d'yeux gris. Ils n'étaient pas

verts, même s'ils avaient pu l'être autrefois sous l'effet de la lumière, mais gris, comme empreints d'une mélancolie taciturne et d'un désenchantement implacable. Il se tenait sur le seuil de la cuisine, me regardant. Une cigarette aux lèvres, les mains dans les poches de son blouson de cuir.
« C’est ça », dit María Cortéz en les regardant tous les deux. Puis elle s’assit, posa les mains sur la table et les bougea comme si elle comptait de l’argent. L'homme, qui était sans aucun doute Jorge Benítez, sortit une liasse de billets de sa poche et la posa sur la table.
« Le reste lundi », a-t-il dit.
Elle m'a regardé.
— Monte à l'étage. Tu vois, ma chère. Ce ne sera pas suffisant, mais c'est déjà ça.
Benítez s'est approché et m'a saisi le bras. J'ai résisté, mais je ne voulais pas lui donner la satisfaction de me voir pleurer et supplier. Ni ma faiblesse ni ma volonté n'ont suffi à l'empêcher de me forcer à marcher tant bien que mal, sans béquilles, m'obligeant à m'appuyer sur le bras qui me faisait souffrir. C'était une douleur et une punition qui, pourtant, me maintenaient debout. Nous avons monté les escaliers lentement, il me poussant si nécessaire, je ralentissais le pas pour tenter de trouver les mots qui le feraient abandonner, mais mon esprit était aussi vide que mon corps.
Nous sommes arrivés à la chambre. Qui sait s'il ne la connaissait pas déjà, s'il m'observait peut-être de l'autre côté de la rue ? C'était peut-être cet homme anonyme qui passait en fumant après le dîner. Il m'a poussée sur le lit, sans forcer, par simple impulsion. Debout près du lit, cigarette à la bouche, enlevant sa veste et son t-shirt, il devait réfléchir au sens de mes paroles, celles que je parvenais à articuler d'une voix brisée.
-Non, s'il vous plaît.
—Vous vouliez donc salir le nom de mon père, n'est-ce pas ?
Il se dirigea droit vers le sac posé au sol. Il se baissa et commença à le fouiller. Je vis son large dos et ses épaules se contracter comme s'il creusait la terre. Il se releva avec le manuscrit de l'article et alla vers la lampe sur la table de chevet. Il était si près que je pouvais sentir le duvet clair de sa poitrine et l'arôme de tabac et de bière de son haleine lorsqu'il dit :

Juan Rinaldi m'a dit, tu sais ? Je ne te laisserai pas ternir la mémoire de mon père.
« Et pourquoi Rinaldi s'intéresse-t-il à défendre son père ? » demandai-je, prenant de l'assurance, sentant que la colère m'aidait à résister.
Il haussa les épaules.
-Beaucoup de gens aiment ceux qui leur font du mal.
Il a déchiré les draps en deux, puis en quatre, puis en autant de morceaux qu'il a pu. Il les a jetés sur le lit à côté de moi.
« Ils étaient très bien écrits », dit-il en s'asseyant.
Il laissa sa cigarette sur la table, sans cendrier. Il baissa son pantalon. Il se plaça près de moi et commença à me caresser les seins.
-Je vais vous aider.
Sa voix était basse et rauque, comme s'il avait crié sur le terrain cet après-midi même. Mais il serait sûrement venu dimanche ; aujourd'hui, ce n'était que le froid soudain que le vent avait apporté de ces régions glaciales et mortelles. Je fermai les yeux, sachant que la seule chose que je pouvais faire pour l'empêcher, c'était de me blesser, voire de me tuer. Je ne voulais pas mourir ainsi, peut-être brisée, sur un lit ensanglanté.
Il m'a embrassée sur les lèvres, mais je n'ai pas réagi. Je ressentais l'effet de l'alcool et de la cigarette. Je ressentais quelque chose de différent. Ce n'était pas l'haleine fraîche et familière de Bernardo, celle avec laquelle il comptait me guérir.
Jorge Benítez savait qu'il n'y a pas de remèdes, et que l'argile se façonne avec l'argile.
Ce n'était pas un viol, ni un désir explicite. J'ai simplement senti son corps sur moi et en moi, j'ai entendu sa voix calme, mûre et sage. Il connaissait la douleur, et il l'a partagée avec moi ; c'est pourquoi je lui ai transmis la mienne.
Contrairement à Bernardo, il l'a accepté.
Quand il eut fini, il s'assit sur le lit. La cigarette était complètement consumée, ne laissant qu'une légère trace de cendre sur le bois. Il en alluma une autre et se tourna vers moi.
- Tu le veux ?

Sans attendre de réponse, il posa l'extrémité brûlante sur mon pied blessé. Je ne sentis que l'odeur de chair brûlée. Plus aucune douleur ; ils pourraient bientôt m'amputer, même sans anesthésie, me dis-je. Je cachai mon visage dans mes mains et fondis en larmes.
Je l'ai entendu s'habiller, puis les pas sur le plancher. Les lames de parquet semblaient s'être tues au lieu de grincer et de craquer comme d'habitude.
« Au revoir », dit-il.
Le silence, empli de bruits, m'assourdissait. Mon corps nu gisait en lambeaux sur le lit.

Bien sûr, je n'ai pas dormi. Allongé sur le matelas aux draps froissés et humides de sueur, les lambeaux de l'article éparpillés comme des confettis après une fête déjà terminée par l'aube naissante, j'essayais patiemment d'entrer dans la chambre par les interstices des volets, car la maison fermait ses fenêtres comme un aveugle ferme les yeux. Je suis allé à la salle de bain, me suis installé dans la vieille baignoire vide et ai ouvert les robinets qui grinçaient et giclaient d'eau comme le faisait toujours la vieille plomberie défectueuse. Je me suis lavé, habillé et ai rassemblé les plus grands morceaux de papier pour les remettre dans mon sac. Je l'ai traîné sur le sol et suis sorti dans le couloir. Je me suis appuyé contre les murs en me dirigeant vers l'escalier et suis passé devant la porte de Lidia. Elle était entrouverte et j'ai entendu des voix.
J'ai jeté un coup d'œil par l'entrebâillement. Lidia était sur le lit, adossée à la tête de lit, caressant le dos de Juan. Il était assis par terre, nu, les mains sur le visage. La pièce était éclairée d'une lueur étrange, un mélange de la lumière artificielle de la lampe de chevet et des rayons du soleil qui filtrait au pied du lit.
Juan pleurait, ou du moins ses sanglots étaient inarticulés, ponctués de monosyllabes dénuées de sens. Lidia lui parlait, comme pour le consoler. Juan découvrit son visage et posa les mains sur ses genoux. Il se tourna vers elle et, à la lumière, je vis son expression désespérée.
«Qu'est-ce que je vais faire maintenant?» dit-il.
Le ton était empreint d'une angoisse urgente, comme s'il avait tué quelqu'un.

Lidia prit le visage de Juan entre ses mains et, du bout des pouces, elle essuya ses larmes.
« Vous ne l'avez pas tué », dit-il.
— Mais je l'ai emmené à l'hôpital, tu sais ? Et qu'est-ce que ma mère va penser ?
L'homme qui détestait ses parents se sentait perdu sans eux.

Tout le dimanche matin, j'ai arpenté les trottoirs de La Plata, cherchant un taxi pour me conduire à la gare, mais sans mes béquilles et mon sac, je ne pouvais aller bien loin. Des branches jonchaient les trottoirs, les bordures étaient recouvertes de feuilles et les rues étaient parsemées d'ordures. La tempête avait fait des ravages et chacun semblait occupé à balayer devant sa maison, tandis que les chiens fouillaient les décombres. Personne ne m'a aidée ; on me dévisageait simplement tandis que je passais, l'air d'une sans-abri, le visage blême et la démarche chancelante.
Une voiture qui passait a klaxonné et s'est arrêtée.
-Bonjour mademoiselle. Vous vous sentez bien ?
C'était Eduardo, l'ami de Juan. Je lui ai expliqué ce dont j'avais besoin et il m'a proposé de me prendre en voiture. En chemin, au bout d'un moment, il m'a dit :
-J'imagine qu'elle a vécu des moments difficiles. Personne ne sort indemne de cette maison.
— Connaissez-vous le père de Juan ?
— Oui, ce matin, quand elle a dit au revoir. Elle ne restera pas pour les funérailles ; elle ne peut pas supporter les reproches de sa mère.
Nous sommes arrivés au terminal, elle m'a aidé avec mon sac et a attendu avec moi jusqu'au départ du train.
Il y avait peu de monde sur les quais et le service était réduit. Nous avons dû attendre longtemps.
« Merci beaucoup. Je suis désolée de vous déranger ce dimanche », dis-je, alors que nous nous asseyions sur l'un des bancs durs de la salle d'attente.
- Ce n'est rien. J'ai toute la journée devant moi…
« Où allons-nous ? » ai-je demandé.
Il m'a regardé et a souri comme s'il était gêné.

« Une petite amie ? Ne me le dites pas… » ai-je dit, évitant toute confidence. Il haussa les épaules, se résigna, et chez lui, la résignation était un acte choisi.
— Que voulez-vous que je fasse ? J'ai toujours été amoureux de Lidia.
Je n'ai jamais publié l'article. Je l'ai réécrit en détail, y ajoutant de nombreuses réflexions, le transformant presque en récit. Je l'ai rangé dans un tiroir, parmi les morts.

LES MORTS DE MALDONADO

1

Soledad est venue, comme tous les après-midi, changer mes pansements. C'est la seule infirmière à qui Bernardo confie ma plaie jusqu'à mon opération. Elle a bavardé avec moi pour me distraire de la douleur du changement de compresses sur les ulcères. Elle a parlé de sa vie, de sa relation avec Ibáñez, constante et clandestine. Même si Mateo est maintenant veuf, son fils malade le condamne au souvenir insupportable de sa femme qui l'a abandonné – car quand on meurt, n'est-ce pas nous qu'on abandonne ? – avec cette épave humaine qui va et vient de l'hôpital. Mais, tout comme

Mateo ne renoncera pas avant que le garçon n'atteigne l'âge adulte, Bernardo porte le fardeau de mon corps sur ses épaules.
Je suis rentrée du travail à La Plata avec la jambe pratiquement inutilisable, à l'agonie, menaçant d'entraîner le reste de mon corps dans sa chute. Fièvre et frissons étaient les symptômes, l'angoisse la conséquence. Il m'a admise à l'hôpital Rivadavia, en attendant une date d'opération. Mes amis restants viennent me voir, certains du journal, d'autres à peine connus, à la demande de Bernardo. « Je ne dois jamais être seule », conseillait-il à tout le monde dans mon dos. Je sais pourquoi il dit ça. Je parle peut-être en dormant, ou peut-être lit-il les petits mots griffonnés sur mon bureau. Peu importe ; ils lui appartiennent maintenant, ma façon de payer pour ses soins, car je lui ai déjà rendu son amour au centuple, si tant est que ce soit nécessaire. La loi du talion n'épargne pas les sentiments, me semble-t-il ; ma mère m'a inculqué cette notion de devoir et de justice. Bernardo n'a fait que resserrer les vis qui maintiennent cette structure en place dans mon esprit. Lui, pauvre et cher enfant coupable, avec le marteau de charpentier que son père lui a mis entre les mains, détruit ce qu'il essaie de réparer.
Soledad me sourit toujours en lavant ma plaie. Je l'interroge sur le monde extérieur. Elle s'y connaît autant en politique qu'en médecine ; elle sait que le monde est malade et irrémédiablement perdu. De temps à autre, des populations entières sont massacrées, comme on ampute un membre. Et cette odeur, mon Dieu, qui émane de la jambe infectée, que rien ne peut dissimuler. Je l'ai vue froncer les sourcils derrière le masque qui cache sa grimace de chagrin et de pitié. Si habituée soit-elle, ce n'est pas la même chose quand il s'agit d'un être cher. La douleur est inhérente à l'affection. C'est une odeur que chacun feint d'ignorer, mais elle est bien présente. Et cet après-midi-là, tandis qu'elle parlait, je n'entendais que le bruissement de mes souvenirs. L'imagination est souvent un refuge, et la mémoire n'en est qu'une de ses nombreuses manifestations. C'est pourquoi le goût doux-amer de la gangrène a fait ressurgir les souvenirs des cadavres de l'hôpital Maldonado, quand j'avais douze ans, je crois.

Maman avait récemment épousé Papa Taboada, et maintenant qu'elle était plus soulagée quant à notre avenir financier, qui l'avait tant tourmentée

pendant la longue et douloureuse maladie de mon père, elle avait repris ses rencontres avec ses camarades militants. Je l'ai entendue pour la première fois parler longuement au téléphone le soir, à son retour de l'école. À l'école du soir où elle donnait des cours aux adultes, elle croisait des personnes de son époque d'activisme socialiste. Mais les temps avaient changé ; le socialisme démocratique avait pris les armes et s'était radicalisé à gauche. Selon eux, la situation du pays exigeait des actions plus décisives. Peut-être voulaient-ils dire agressives, mais ils n'osaient pas l'affirmer ouvertement. Leurs cris sur les places publiques réclamaient la liberté et la justice sociale, et ils dissimulaient les mains qui s'emparaient des armes.

C’est ainsi qu’elle rencontra les hommes et leurs épouses venus à l’école pour apprendre ce qu’ils n’avaient pu apprendre enfants, à cause de la pauvreté ou de la négligence parentale. Ils venaient de quartiers pauvres de la région de Buenos Aires et travaillaient dans des usines ou sur des chantiers. Les femmes avaient essayé de l’inciter à participer aux manifestations, mais Maman n’avait que faire de ces formalités, qu’elle qualifiait avec dédain de « féminines ». Là, au premier rang d’une classe, elle avait vu que ses élèves étaient tous des hommes, certains forts, d’autres faibles, qui traversaient le Riachuelo pour s’asseoir sur des bancs inconfortables et exigus, avec des cahiers à spirale et des crayons qui cassaient toutes les deux minutes. Tous, pourtant, avaient les yeux attentifs et un peu rêveurs, car ils voyaient dans les mots qu’elle leur enseignait et qu’elle écrivait au tableau de nouvelles raisons de vivre. Des mots qui s’ajoutaient aux rouages qui, chaque matin, lorsqu’ils se levaient tôt, mettaient en marche les moteurs qui actionnaient leurs jambes jusqu’aux arrêts de bus et leurs bras qui soulevaient les sacs de ciment. Elle ne s'intéressait pas aux femmes qui travaillaient comme domestiques et se plaignaient de devoir, une fois rentrées chez elles, faire le même travail et, en plus, subir les accès de violence de leurs maris. Ma mère était féministe, bien sûr, mais elle ne cautionnait pas les stratégies que les femmes avaient toujours utilisées pour survivre. Se victimiser n'était pas la solution, disait-elle.

C’est ainsi qu’elle n’a jamais été victime de personne d’autre que d’elle-même. C’est pourquoi, lors du coup d’État d’Onganía, elle ne rentra chez elle qu’à deux heures du matin, sans rien cacher à Renato. Elle lui raconta les

réunions clandestines du comité dans les maisons des étudiants, toutes dirigées par d'anciens militants qu'elle avait rencontrés et par de nouveaux. J'écoutais depuis ma chambre, et parfois je me levais et me cachais dans le couloir, près de la porte, pour l'écouter exposer à Renato son opinion sur chacun d'eux, tout en essayant d'apaiser l'inquiétude de son mari, qui se manifestait par de brèves crises de colère après de nombreuses objections justifiées.

« Ne t'inquiète pas », lui dit-elle, probablement en le caressant, même si je ne pouvais pas les voir. « J'ai toujours su me débrouiller toute seule. »

Et il en fut ainsi jusqu'à ce rassemblement sur la Plaza de Mayo, le lendemain du coup d'État. Le coup d'État était connu depuis plusieurs mois ; le gouvernement d'Illia était à l'agonie. C'est pourquoi les militants de gauche étaient déjà organisés lorsque le coup d'État fut officialisé. Tous descendirent dans la rue et, bravant les tirs et les bombes des forces armées, atteignirent la Plaza, principalement par Rivadavia et Juan B. Justo, rejoints par des colonnes arrivant de Costanera, de l'Avenida Centenera, de Díaz Vélez et d'Álvarez Jonte. Caballito était un véritable chaos près de Primera Junta, et l'Avenida General Paz était bloquée. Les fourgons de presse et de télévision ressemblaient à des voitures de fuite, les manifestants quittant les hostilités tout en filmant. Je me demande combien de ces heures d'images ont survécu non seulement à la censure, mais aussi aux destructions de la décennie suivante.

Maman était dans l'une des colonnes principales, et on l'avait choisie comme chef car elle était farouche et combative. Son corps était frêle, mais elle dégageait une énergie que beaucoup, hommes et femmes confondus, lui enviaient ; sa voix ne se lassait jamais de crier, ses bras levés, désarmés, mais tremblants dans des gestes de lutte perpétuelle. Ce jour-là, deux hommes qui avaient fréquenté son école l'ont soulevée et déposée sur une estrade de fortune, dans un coin. Elle était faite de caisses de légumes et de planches pillées sur les chantiers où ils travaillaient. Elle n'avait qu'un mégaphone pour se faire entendre de loin, si le vacarme de la foule et les sirènes de la police ou des ambulances le permettaient, même les explosions qui résonnaient dans plusieurs rues au sud. De la rue Balcarce et du siège du gouvernement, on disait que plusieurs pelotons arrivaient en tête de trois chars.

Rien de tout cela n'avait d'importance à cet instant. L'après-midi s'éternisait, pluvieuse et empreinte d'un désespoir profond, non pas de celui qui paralyse, mais plutôt de celui qui pique et qu'on ne peut apaiser, parfois suivi de lamentations, mais rarement présent chez certaines personnes. Ma mère était de celles-là. Elle parlait et criait contre la dictature, presque en pleurs, mais elle ne pleurait pas, car les larmes étaient dans sa voix et dans le choix de ses mots. C'était son chant du cygne, j'imagine, car après tout le temps qu'elle avait consacré à prendre soin de nous, à semer dans son esprit les graines qui germeraient ce jour-là, la dictature avait impitoyablement anéanti les récoltes semées durant ce long après-midi sur la place. Il n'y eut pas de moisson, seulement un grand feu de joie dans les silos du pays.

Parfois, je voyais dans les yeux de Renato une succession d'émotions contradictoires qui tentaient de se dissimuler derrière ses lunettes et sa barbe, mais maman préférait ignorer le reproche implicite tandis qu'elle continuait de faire sa valise et de peaufiner les banderoles que les membres du parti viendraient chercher dans leur camion. Puis, Renato et moi, assis à la table de la cuisine, lui corrigeant les examens de ses élèves et moi faisant mes devoirs, l'avons regardée partir ce dernier après-midi et monter dans le camion comme n'importe quel autre homme. Elle n'était plus institutrice, mère ou épouse, mais une militante dévouée à l'avenir de son pays, du moins c'est ce qu'ils disaient tous. Ils ont laissé la porte ouverte, si bien que nous avons pu regarder le vieux camion s'éloigner, bondé d'hommes agitant les bras, des drapeaux et des banderoles, criant et chantant un mélange de chants patriotiques et d'hymnes du parti truffés d'obscénités. Quand ils ont tourné au coin de la rue et que le camion a disparu de notre vue, je me suis levée et j'ai fermé la porte. Renato retourna à ses papiers et je l'entendis fredonner une sorte de marche entre ses lèvres closes.

« À quelle heure maman rentre-t-elle ? » lui ai-je demandé.

« Qui sait ? » m’a-t-il dit.

Il n'est pas rentré de la nuit. Je l'ai entendu faire les cent pas dans la maison, déplacer les chaises de la cuisine, ouvrir et fermer le réfrigérateur, parler au téléphone avec plusieurs personnes. Le matin, je me suis réveillée, mais quand je suis sortie de ma chambre en uniforme scolaire pour qu'il m'emmène à l'école, je l'ai vu les poings serrés sur la table du téléphone, et j'ai cru qu'il

pleurait. Il m'a regardée, s'est frotté les yeux et s'est caché derrière ses lunettes à monture écaille.
« Il n'y a pas école aujourd'hui », dit-elle. « Il y a eu une altercation sur la place, Ceci. Ta mère a été arrêtée. »
Bien sûr, je comprenais ce que cela signifiait, mais comme c'était tout nouveau pour moi, mes sentiments étaient différents des siens. J'étais exaltée par le frisson de l'inconnu, par ce qui rompait la routine et donnait des couleurs nouvelles à la journée. Lui, en revanche, retenait sa colère et son angoisse uniquement pour moi. Il me prit fermement la main, mais je sentais mon corps trembler. Nous sommes montés dans la voiture et avons traversé les rues et les avenues grouillantes de soldats. Il y avait des voitures abandonnées, portières ouvertes, et les pavés jonchés de détritus. Peu de civils osaient s'aventurer dehors, seulement quelques vieilles femmes indifférentes à ce qui se passait et qui frappaient les soldats avec leurs sacs de courses lorsqu'ils les raillaient et tentaient de les arrêter. J'entendais des coups de feu de temps en temps, mais quand je me retournais, il n'y avait que des groupes d'enfants épars qui couraient se cacher dans les terrains vagues.
« Où allons-nous ? » ai-je demandé à Renato.
— Au poste de police, il semblerait qu'ils l'aient emmenée au commissariat. As-tu peur ?
L'apparente incongruité de leurs caractères, que je croyais avoir perçue durant mes premières années d'adolescence, commençait à s'estomper. La vie de ma mère était un tourbillon d'exaltation et de réserve, et Renato me dévoilait désormais une facette de sa personnalité dissimulée derrière le masque du professeur. Il était cynique par désillusion, mais surtout, je découvrais en lui une force qui ne résidait pas dans l'agressivité, mais plutôt dans une immense tolérance qui absorbait tout ce qui le blessait et le digéait jusqu'à ce que cela devienne une partie intégrante de lui-même. Sachant ce que ma mère endurait, tout ce qu'il pouvait faire était d'aller l'aider, du mieux qu'il pouvait, et s'il ne pouvait rien faire, au moins il attendrait devant la porte du commissariat, subissant peut-être les bousculades et les coups dont on tenterait de l'expulser.
« N’ayez pas peur », m’a-t-il dit sans quitter le pare-brise des yeux. « Je vous ai amené ici parce que c’est le seul moyen pour eux de nous laisser la voir.

J’ai besoin de savoir qu’elle va bien, vous comprenez ? Qu’ils ne lui ont rien fait. Et si les soldats vous voient, et si les journalistes prennent des photos, nous aurons au moins la garantie minimale qu’ils ne la toucheront pas. »
C’est ce midi-là que j’ai commencé à comprendre l’utilité des façades que nous, journalistes, construisons, des façades que tous jugent superflues, voire nuisibles. Les politiciens l’ont toujours su, mais les stratèges militaires ont tardé à en tirer la leçon, même s’ils ont fini par l’appliquer, mieux que nombre de ceux qui se sont vantés d’en être des maîtres. Les dictatures latino-américaines sont précisément cela : des structures tortueuses bâties dans l’ombre du théâtre ou des films à gros budget. On dit aussi que le football sera le prochain instrument de pouvoir de la dictature, et cela ne me surprend pas de voir des hommes au crâne vide courir après cette chimère ronde avec laquelle ils tentent de combler le vide de leur esprit, un esprit que certains n’ont jamais eu, et que d’autres ont perdu à cause d’une blessure dans une usine mal éclairée.
Tout s'est passé comme Renato l'avait prévu. Les bousculades, les corps écrasés, tout cela m'a suffoqué, me laissant une sensation d'étouffement et de compression intense. Il me tirait le bras comme un sac, refusant de le lâcher pour rien au monde. Soudain, nous étions au commissariat de Monserrat, dans un vieux bâtiment du centre historique de Buenos Aires, d'où l'on voyait les entrées des tunnels dont il m'avait parlé : ceux qui menaient à l'église, au couvent, à la léproserie et aux quais du port. Je ne comprenais rien aux voix, aux injonctions, seulement les coups de feu dans la rue et les cris stridents des mégaphones, semblables à ceux de dinosaures agonisants. Renato me serrait la main si fort que j'en avais presque mal, mais mon bras était presque engourdi après avoir été tant bousculé et serré. J'avais l'impression d'avoir parcouru un long couloir, mais il ne faisait que quelques mètres jusqu'à un haut comptoir rempli de fournitures de bureau accrochées à des crochets métalliques, et de machines à écrire qui s'obstinaient à se faire entendre grâce à l'insistance inflexible des doigts des employés de bureau.
Renato donna des noms, des numéros de documents et des affiliations. Finalement, ils nous laissèrent entrer dans le long couloir qui menait aux cellules. Ils essayèrent de m'empêcher d'y aller, mais il insista pour m'y emmener. Les soldats clignèrent des yeux au flash d'un appareil photo dont

personne ne savait comment il avait été introduit clandestinement, ni même où il se trouvait. Ces étroites grilles d'aération, perchées en haut des épais murs, étaient-elles des traîtres que personne n'avait soupçonnés ? Des ordres arriveraient sûrement en retard, mais le mal était fait, ou peut-être le bien aussi, pour nous. Ils nous conduisirent à la cellule de maman. Nous la vîmes agrippée aux barreaux, angoissée. Je les vis se regarder dans les yeux : elle lui reprochait de m'avoir amenée, il supportait son regard et ravalait ses reproches.
Et moi, ce passage incertain et sûr entre eux deux, j'ai vu naître l'amour au milieu du ressentiment et de l'amertume. Un amour fragile, précaire, comme un enfant prématuré, mais qui survivrait à la fille de chair et de sang.

Quelques jours plus tard, la plupart avaient été libérés, mais maman et beaucoup d'autres, notamment des militants et des radicaux de gauche, restaient emprisonnés. Papa faisait des allers-retours au commissariat, mais il ne m'emmenait plus. Il me gardait enfermée à l'intérieur car l'école était fermée depuis les attentats à la bombe dans les écoles de Mataderos et de Barracas. Je préparais le repas comme je voyais maman le faire quand je l'attendais après ses cours de l'après-midi. Quand j'entendais la voiture reculer sur le trottoir, que je voyais les phares s'éteindre, puis la clé dans la serrure, mon cœur s'emballait de joie. Renato était à moi, rien qu'à moi, me disais-je alors. Je pris conscience pour la première fois de la jalousie que j'éprouvais envers ma mère. Elle, si intelligente, si sûre d'elle, si inaccessible, était désormais hors de ma portée. Mais quand il est entré et que je l'ai vu, l'air complètement dépassé, se laisser tomber sur le vieux canapé, abandonner ses clés sur la table basse, desserrer sa cravate et enlever ses chaussures, qui gisaient là, telles des bêtes mortes, sur le tapis, je me suis dit qu'il ne m'aimait pas, que je n'étais pas sa vraie fille, que l'autre femme, ma mère, continuait de rivaliser et de gagner du terrain depuis sa prison. Et c'était justement parce qu'elle était en prison qu'elle gagnait du terrain dans le cœur de Renato.
Je n'avais évidemment pas la sagesse de ma mère. J'étais une adolescente capricieuse, uniquement préoccupée par mes propres intérêts. Je lui servais à manger sur la table de fortune, lui apportais des cigarettes, allumais la

télévision pour qu'elle puisse regarder son western préféré – je crois que c'était *Gunsmoke* , trop intellectuel pour le goût de l'époque. Elle finissait son steak avec de la salade sans jamais quitter des yeux Matt Dillon, ou peut-être les filles du bar du coin. Sans ses lunettes, avec sa barbe hirsute, l'odeur de tabac et de sueur, l'odeur de la rue étouffée par l'habitacle de la voiture sur le chemin du retour, c'étaient les seuls aperçus de masculinité que j'ai connus à cette époque.

« Vous ont-ils dit quelque chose ? » demandai-je tandis que la musique du générique de fin résonnait à la télévision, nous désignant comme la seule chose réelle dans ce monde qui s'effondrait sur nous. Et je ne m'en rendais compte que maintenant.

« Rien, Ceci. Ils l'ont cataloguée comme une péroniste de la vieille école à cause de ce qui s'est passé ce jour-là, tu sais . Peu importe combien d'explications je donne, ils ne veulent rien entendre. »

- L'avez-vous vue ? Est-ce qu'elle va bien ? Lui avez-vous apporté des vêtements ?

— Oui, que voulez-vous que je dise ? Je ne sais pas s'ils lui en donnent. Elle est maigre, et ça m'inquiète.

Le pauvre, il essayait de ne pas pleurer en regardant l'émission de questions-réponses qui venait de commencer.

— Et l'avocat, papa ?

Il me regardait comme il regardait ma mère, avec admiration. J'avais douze ans, je n'étais pas une idiote, mais peut-être me voyait-il encore comme une petite fille.

« Aussi intelligente que ta mère », dit-il en me tirant affectueusement les cheveux. « Mais la réalité est bien différente de ce qu'on voit à la télé, Ceci. Ici, il n'y a pas d'avocats, il y a des tireurs d'élite et des bourreaux. Il y en a des tas. » Il désigna la porte d'entrée du pouce. « Reste ici et ne sors pas. »

Ce soir-là, assis sur le canapé devant la télévision, quelques minutes avant la fin de l'émission, la sonnette retentit. Renato porta son doigt à ses lèvres, me faisant signe de me taire. Il était presque minuit. Il se leva silencieusement et regarda par le judas. Il ouvrit la porte et le docteur Sebastiano Farías entra, un autre membre de cette famille d'avocats et de médecins bien connue, toujours à la radio et dans les journaux, occupant des postes officiels ou

siégeant au Congrès. Mais Sebastiano était un drôle de personnage, d'après ce que disait Maman, car il était le seul ami en qui Renato avait confiance. Il entra tel un messager de la nuit, son costume noir moulant sa silhouette fine, où seule la montre de poche à son gilet brillait. Il déposa son chapeau noir sur la table avec les assiettes.
-Ceci, s'il te plaît…
« Laisse tomber , mon chéri… » dit-elle en réprimandant Renato.
-C'est juste que je ne veux pas...
« Ce que je suis venu vous dire la concerne », dit-il en sortant de sa poche une feuille de journal pliée en quatre. Il la déplia sur la table. La graisse de la viande avait séché sur l'assiette, et deux ou trois mouches tournaient autour de lui comme des gardiennes. Je vis la photo, tout à droite de la deuxième page de l'édition du soir de La Prensa, où mon père et moi figurions, pris sur le vif dans les couloirs du commissariat. La photo était sombre, mais nos visages étaient parfaitement nets, et surtout l'expression de ma mère derrière les barreaux.
Alors Papa Renato se mit à pleurer, et le docteur Sebastiano le prit dans ses bras. En me regardant, il me fit un clin d'œil.
Le baume de la nuit était entré.
Je me suis levé pour emporter la vaisselle sale à la cuisine.

2

Quinze jours s'étaient écoulés, plus ou moins, peu importait, car le fait était que maman était toujours détenue. La photo parue dans le journal avait servi à diffuser une affaire insignifiante dans le milieu politique, une affaire où nous, simples inconnus, nous étions soudainement forgé une mauvaise réputation aussi éphémère que le tirage du journal. Or, ce sur quoi Renato et le docteur Farías s'étaient appuyés pour assurer la sécurité de maman et, finalement, sa libération, était précisément ce qui avait engendré un

ressentiment politique persistant au sein de l'armée, ou plutôt, c'était le prétexte à autre chose que nous ne saurions probablement jamais.
Le passé militant de ma mère, l'épisode confus et absurde de la visite de Perón, les origines modestes de mon père Tejada – dont la soumission et le désintérêt, au fil du temps et à travers diverses interprétations, se sont transformés en une école de résistance que le groupe qui a succédé à ma mère a utilisée comme une arme contre les nouvelles forces de rébellion qu'Onganía n'avait fait qu'attiser par son coup d'État. Il leur avait ouvert la porte, qu'il le veuille ou non, ou peut-être précisément à cause de cela, comme on utilise un appât pour attirer une bête hors de sa tanière et la tuer. Mais mes parents étaient une institutrice qui utilisait ses dernières ressources et ses dernières ruses en tant que syndicaliste de gauche chevronnée et retranchée, selon ce que les médias officiels chantaient chaque jour à travers la verbosité rhétorique des journalistes de service, et l'autre était un ouvrier d'abattoir qui avait perdu une main puis la vie à cause de la corruption politique, déjà qualifié de dirigeant syndical dans une lutte permanente et mortelle pour les droits des exploités.
Ainsi, mes parents furent érigés en martyrs, ne leur manquant que les images pieuses emblématiques que chaque ménagère du quartier pauvre portait sur son corsage en faisant ses courses à l'épicerie du coin, et que chaque homme à la poitrine velue gardait dans la poche de sa salopette en travaillant à l'usine. Des images sales et usées, touchées et trimballées dans le quartier, imprégnées de la crasse des pantalons et de l'humidité de la transpiration de ceux qui travaillent sous le soleil dans les rues ou enfermés dans des entrepôts où la poussière recèle les éléments invisibles de la mort.
Renato plaida devant les tribunaux, mais dans l'antichambre du Palais du Gouvernement, où on le fit patienter des heures durant avant de le mettre à la porte en plein après-midi, il conserva sa fierté. N'aurait-il pas dû faire le contraire ? On ne mendie pas la justice, on implore le roi pour obtenir l'absolution. Mais lui, fin observateur des vérités contradictoires et des mensonges légalisés, savait que quoi qu'il fasse, il s'égarerait toujours. Pour réussir, son esprit devait être structuré comme celui d'un homme qui séquestre sa femme, et c'était une chose qu'il ne pouvait changer. Sa vision des choses était plus concrète que celle des autres, et ces autres vivaient à

l'horizon d'une oasis, toujours lointaine et inaccessible, en contradiction avec la raison, faite de fantasmes imaginés avec un fusil en bandoulière comme un lys élancé et ferme. Dans cette oasis, il n'y avait pas d'eau, seulement du sable parsemé de gros cailloux, et les palmiers étaient des murs d'acier formés par des canons, menaçant le ciel. Et comme tout ce qui monte doit redescendre, la mort n'explose pas dans le ciel, mais sur la terre qui la nourrit.

Renato imaginait tout cela durant ses nuits blanches, allongé sur le canapé devant la télévision allumée, dont l'écran vacillait, diffusant une image morte, endormie, ou peut-être interrompue par les caprices des bouffons : ceux qui tapent à la machine à écrire ou ceux qui allument les appareils qui envoient les ondes de télévision ou de radio, où les voix de Yorick, Falstaff et Shylock finissent par s'accorder pour tuer Hamlet, puis se partager le butin des morceaux de sa chair.

C'était en janvier, et il faisait chaud, trop chaud.

Maman avait été transférée à la caserne d'El Palomar, alors Renato passait ses journées dans l'ouest. Il prenait le train, puis deux bus, attendait avec d'autres familles de détenus qui rôdaient autour de la gare, et rentrait chez lui vers minuit. Les nombreux appels déposés par Sebastiano Farías étaient toujours au point mort ; personne ne savait exactement où ils en étaient. Pendant ce temps, j'accompagnais papa pour qu'au moins l'un d'eux puisse lui parler, puisqu'on ne le laissait pas entrer. Les soldats lui en voulaient, alors dès que les gardes l'apercevaient, ils ne pouvaient rien faire d'autre que de croiser leurs fusils et de lui barrer le passage.

"À demain alors, mon vieux..." dit l'un d'eux.

« Arrête d'embêter ta femme, elle le mérite… », lui dit un autre.

« Va t'en trouver une autre, mon pote… » lança un autre gars plus loin dans la file. « Tu vois bien qu'elle ne veut rien avoir à faire avec toi ? Elle a déjà assez à faire avec nous… »

Il ne me l'avait pas dit ; je l'ai entendu moi-même le dernier jour de janvier, quand je l'accompagnais. Quand j'étais avec lui, ils restaient silencieux et me laissaient passer, mais cette fois-ci, j'avais traîné en ramassant le sachet de biscuits que j'avais laissé tomber. J'ai entendu leurs rires, puis ils se sont immédiatement tus en me voyant. Ils m'ont écarté, moi, cet adolescent

maigrelet et sans charme, traversant le couloir des gendarmes avec mon sac de vêtements propres et les miettes de biscuits – ceux que ma mère aimait tant.

Quand la porte de la caserne se referma, j'entendis le tumulte dehors. J'avais peur pour Renato, pour ses lunettes à monture écaille qui risquaient de se briser s'il se battait avec les gardes, mais surtout pour sa fierté, la seule chose qui subsistait intacte dans son âme brisée depuis le départ de sa femme. Mais je ne pouvais pas perdre une seconde ; les occasions de voir maman, de savoir comment elle allait, étaient rares. Nous avons parlé à travers les barreaux, sous le regard d'une policière qui nous espionnait, plantée là à côté de nous comme une chouette, et tout aussi laide.

En ces occasions, nous nous tenions la main, serrées, car les baisers étaient interdits. Je me demandais pourquoi les autres détenues pouvaient recevoir la visite de n'importe quel membre de leur famille dans leur cellule, et s'embrasser et se serrer dans les bras. Ma mère, en revanche, était différente. On la traitait bien, mais on la laissait maigrir, on gardait sa cellule propre, mais on la forçait au silence, on lui permettait de voir sa fille de temps en temps, mais sans lui permettre de sentir le parfum des cheveux de la petite Cecilia, la petite Cecilia qui grandissait et qui deviendrait une femme qui, un jour, n'aurait que cela en tête : la prison, la colère et la honte. Trois sorcières qui ne s'entendaient pas et qui se disputaient sans cesse, des cris au silence, dans une valse qui usait le cœur jusqu'à la rupture.

— Comment allez-vous ? — m’a-t-elle demandé, assise sur le petit banc de la cellule, les coudes sur les genoux et se frottant les mains.

J'ai haussé les épaules. Elle le savait déjà, car elle s'en doutait.

« Fais ce que tu peux », m'a-t-il dit.

J'ai laissé mes affaires par terre.

« Je m’en vais », dis-je, de plus en plus précipitamment, consciente de l’inutilité de ces visites. En partant, je me suis souvenue de l’essentiel. Elle avait cet effet sur moi : une fois les sentiments apaisés, le social, ou ce qu’elle appelait la société humaine, apparaissait comme fondamental.

-Il y a quelque chose que je dois te dire, papa ne veut pas te laisser partir, mais moi, je veux partir.

- Où aller ?

— Tante Martins a appelé hier soir . Les parents de Leti sont décédés hier après-midi.
J'ai bien sûr rapporté à Renato ce qu'ils nous avaient dit au téléphone. Il me l'a dit plus tard, ajoutant que même s'il ne connaissait pas la famille de ma mère, ma cousine Leticia avait besoin de moi.
Ils disent avoir été attaqués par des guêpes sur la plage. Leti a survécu. La veillée funèbre a lieu demain, mais papa ne veut pas te quitter…
Dis-lui de t'emmener ; je reste un moment. Leticia a besoin de toi, ma chérie. Tu es sa seule cousine.
Quand je suis sortie, Renato m'a pris la main. Nous avons marché vers la sortie. J'ai remarqué qu'il avait les doigts meurtris et coupés, et qu'un de ses verres de lunettes était cassé. J'avais l'impression que cette fois, c'était moi qui lui tenais la main et qui l'éloignais, au moins pour un temps, de ceux qui l'avaient battu.

La mère de Leticia était Manuela Tejada, la seule sœur de mon père. Ces dernières années, je la voyais très peu, tout comme mon oncle Eber, son mari. Mais du vivant de mon père, nous allions une fois par mois dans sa maison de campagne à Haedo et passions les fêtes dans leur grande demeure entourée d'arbres. Elle était d'une grande beauté, avec un teint olivâtre et des yeux en amande, une Sophia Loren locale, et c'est en partie pour cela que mon oncle, un homme blond et rondouillard, était tombé amoureux d'elle presque sans espoir d'être aimé en retour. Mais à sa grande surprise, elle l'aimait aussi.
Eber Martins était issu d'une famille aisée et travaillait dur dans l'entreprise dont je n'ai jamais vraiment compris l'activité . « Une société de services », répondait-il lorsqu'on lui posait la question, et comme tout se chuchotait et était entouré de mystère en cette période de persécution sociale, tout le monde pensait qu'il était impliqué dans des affaires louches et clandestines, protégé par l'armée. De là est née une certaine vérité qu'il n'est pas pertinent de relater pour le moment, peut-être plus tard.
Le fait est que ma tante et mon oncle sont morts dans d'atroces souffrances. Ils étaient sur la côte, un midi comme les autres, à la plage. Apparemment, un essaim de guêpes est arrivé et ils n'ont rien pu faire. Ils sont montés dans la voiture, mais ils se sont retrouvés piégés, sans pouvoir s'échapper. Ma

cousine Leticia était leur fille unique, et elle n'avait qu'un an de plus que moi. Elle était avec eux, mais les guêpes ne l'ont pas attaquée. La question planait, mais personne ne la posait à voix haute. Elle se lisait dans les regards des personnes qui l'entouraient et essayaient de la réconforter, notamment celui de tante Eriberta. Martins , les policiers, les infirmières, les mêmes experts médico-légaux qui ont pratiqué les autopsies sur les corps qu'ils ont sortis de la voiture, gonflés et suintants de poison par les perforations qui ressemblaient à de petits cratères dilatés par la chaleur de cet été-là.
L'après-midi de notre retour à Barracas après notre visite à maman, Renato m'a demandé, une fois de plus, si je voulais vraiment y aller.
« Tu les connaissais à peine », m'a-t-il dit, cherchant des excuses pour éviter la culpabilité de laisser sa femme sans visite pendant les prochains jours.
« Je connais Leti », ai-je répondu.
Elle a dû imaginer cette petite fille de mon âge, aux cheveux noirs et aux yeux verts comme sa mère, debout sur la plage, entourée de guêpes qui l'évitaient, regardant ses parents mourir dans des gestes de terreur derrière les vitres de la voiture.
Le lendemain, nous nous sommes levés vers sept heures du matin. Nous avons pris le petit-déjeuner en vitesse car la voiture du docteur Farías klaxonnait déjà. Ce n'était pas la première fois que j'étais dans la Fairlane , mais cette fois, j'avais l'impression d'être transporté dans un corbillard, même si elle n'était pas noire mais vert foncé, avec des pare-chocs et des rétroviseurs multicolores. C'était le corbillard habituel pour les défunts ; nous étions dans une situation similaire. Renato pensait probablement la même chose.
— Tu n'aurais pas pu trouver mieux aujourd'hui ? Tu n'as pas une Fiat, ma chérie ?
Sebastiano, vêtu d'un costume gris à petits carreaux dans un tissu peut-être en lin car il paraissait frais et de saison, laissa échapper une remarque qui constituait une insulte à laquelle Renato était habitué, la même qu'il avait faite à la Chambre lorsqu'il s'était prononcé contre une loi pour laquelle il ne voulait ni voter ni opposer son veto.
La General Paz était alors une route étroite à deux voies qui contournait la ville. Nous sommes arrivés à Rivadavia et avons pris l'avenue vers l'ouest. La

gare de Liniers était bondée : les gens faisaient la queue pour le train et attendaient le bus sur les trottoirs. Entrer dans la province était une entreprise risquée à l'époque. Les contrôles de police étaient omniprésents ; on nous demandait nos papiers et on scrutait la banquette arrière avec suspicion. Deux hommes et une petite fille dans une voiture de luxe semblaient moralement suspects, mais la moralité est subjective. Une apparence soignée suffit parfois à apaiser les soupçons et à dissimuler les failles potentielles qui mènent aux recoins les plus sombres de l'âme.
Nous sommes arrivés à Haedo et j'ai commencé à reconnaître des endroits que je n'avais pas revus depuis longtemps : le virage où convergent deux branches de la ligne Sarmiento, l'ancienne imprimerie à l'angle où commencent les ateliers ferroviaires, puis les longs hangars d'où dépassaient de vieux wagons désaffectés, certains détruits lors d'accidents, d'autres incendiés lors de récentes manifestations et grèves. De toute cette zone émanait une odeur de rouille et de métal brûlé, mêlée à celle des herbes hautes qui envahissaient les trottoirs, léchant les clôtures.
Nous avons tourné sur Rawson et traversé le passage à niveau, aussi large qu'une rivière, sillonné d'innombrables voies parallèles ou entrecroisées, formant un véritable labyrinthe qui m'émerveillait autant qu'il me déconcertait à l'époque. Nous étions déjà tout près de la maison de campagne de Leticia. La Cantábrica était juste là, qui pour moi n'était rien de plus qu'une immense propriété avec quelques bâtiments bas ressemblant à des parties d'usine, entourée d'immenses cours carrelées, de hautes herbes, de grilles en fer et de grillages, et de deux hautes cheminées dénudées. C'était en fait la frontière entre Haedo et Morón, et la maison de campagne se trouvait rue Lamadrid.
Renato baissa la vitre et regarda vers l'usine que nous longions.
Sont-ils en grève ?
« Depuis six mois », répondit Farías. « Tout a commencé avec les licenciements, puis les membres du syndicat se sont mêlés de la mêlée et ont tout gâché en se battant entre eux. Il y avait les modérés qui, comme toujours, attendaient patiemment de mourir ou de retourner travailler pour les mêmes salaires de misère. Les gauchistes s'en sont mêlés et ont commencé à tirer sur les soldats de garde. »

-Je suis déjà au courant, mais où sont-ils maintenant ?
Sebastiano arrêta la voiture et désigna du doigt l'un des portails qui menait à un coin de rue.
- Vous voyez ce poste de garde ? Les soldats l'ont construit et ils surveillent ceux qui sont à l'intérieur de là.
Sont-ils assiégés ?
« Quelque chose comme ça, une cinquantaine de personnes, selon certains, une centaine d'autres, des hommes avec leurs familles. Un jour, des femmes se sont jointes à eux, même avec leurs enfants. Les propriétaires de l'usine se sont lavé les mains de toute implication et ont passé un accord avec l'armée. »
Plusieurs hommes en civil et en tenue de travail circulaient sur le trottoir.
-Ce sont sûrement des chômeurs…
— Oui, mais seulement ceux qui cherchent du travail auprès d'autrui. Il n'y a pas de retour en arrière ; soit ils rentrent, soit ils sont tués.
Renato claqua la langue, écartant cette possibilité. Farías dit :
— Ne te laisse pas effrayer, ma chère. Ton âme de poète devrait déjà connaître le cœur humain.
Ils ont ri. Je ne comprenais pas, pensant seulement à Leticia. À quoi pouvait-elle bien penser ? Je ne pouvais cependant pas l’imaginer pleurer.
Le domaine n'était pas tout à fait cela, mais une grande maison de plain-pied avec un toit de tuiles espagnoles à pignons, un jardin d'hiver débordant de plantes et un immense parc où se côtoyaient arbustes, arbres fruitiers, pins et deux cyprès solitaires. Petites, Leticia et moi jouions dans les hamacs suspendus aux branches du chêne centenaire. Les chaînes grinçaient de rouille et la planche menaçait de céder, mais elles tenaient toujours bon, tandis que nous dégustions les figues mûres cueillies sur le figuier avant de nous balancer. Nous adorions le vertige, puis la nausée que nous provoquait le balancement saccadé et incessant, accompagné du bruit des charnières qui se mêlait aux nausées et aux vomissements. Notre défi ? Tenir le plus longtemps possible avant de vomir. Deux jeunes filles au visage teinté de violet regardaient le ciel derrière les branches du chêne, un ciel qui se rapprochait ou s'éloignait, et lorsque nous fûmes au point le plus haut de l'arche de la balançoire, nous vîmes la cime des cyprès, tels des dieux imperturbables, qui nous attendaient.

Dans la voiture, le goût de la pulpe de figue me revint en mémoire, et je revis cette teinte pourpre qui, soudain, envahit le ciel à mesure que des nuages inattendus s'amoncelaient, imprimant sur les teintes dorées successives une nuance rouge clair puis foncée au-dessus de l'usine. Les flaques d'eau dans les caniveaux, le long des trottoirs, prirent une teinte similaire.
« Orage d'été », dit Farías en se garant sur le trottoir, à côté de plusieurs autres voitures, appartenant sans doute à la famille dont je ne me souvenais pas et que Renato ne connaissait pas. Nous étions comme trois étrangers à un enterrement, ce qui m'avait paru étrange sur le moment, compte tenu de ce que j'ai découvert plus tard : cette apparente ambivalence des funérailles, où les inconnus du défunt sont plus fréquents que les inconnus tout court.
Tante Eriberta nous accueillit . Je ne la reconnus pas tout de suite ; elle avait pris du poids et avait perdu toute son élégance en quelques années. Ses cheveux étaient teints en noir de jais, ses lèvres d'un rouge vif, et elle portait beaucoup de mascara. Lorsqu'elle me serra dans ses bras en pleurant, je sentis l'odeur du vin sur sa robe noire. Blotti contre elle, je vis Renato parler à Farías.
— Qu'elle est grande et belle, Cecilia ! Quelle chance tu as eue d'être là, ma chère ! Leti est inconsolable, et c'est la seule petite fille au milieu de tant d'adultes.
Puis il salua Renato et Sebastiano.
-Merci de l'avoir amenée.
— Ce n'est rien, madame. Ma femme…
« S’il vous plaît, ne me parlez pas d’elle, je ne veux pas être irrespectueuse, surtout pas devant sa fille. » Elle avait baissé la voix, mais aussi stridente fût-elle, cela ne lui servit à rien. Nerveuse, elle serra les mains sur sa jupe noire, incapable de retenir les mots qu’elle redoutait : « Le seul frère de Manuela… »
-Mais elle l'est…
« Tu crois que je ne savais pas ? S'il avait oublié toutes ces bêtises, il serait à sa place. Bref, entrons. Il y a beaucoup de membres de la famille ici. »
Nous entrâmes dans la maison, fraîche malgré la chaleur estivale. Les pièces spacieuses étaient meublées d'antiquités, les sols en mosaïque formant de grands motifs, et les plafonds étaient ornés de poutres apparentes et de

lustres de style colonial. De nombreux hommes et femmes s'approchèrent de nous, et ma tante fit les présentations. On me complimenta sur ma croissance ; les hommes me pinçaient les joues, les femmes les frottaient pour enlever le rouge à lèvres qu'elles avaient laissé en m'embrassant passionnément. Renato fut pratiquement ignoré, tandis que Farías était respecté. Sebastiano semblait jauger le caractère de chaque personne qu'il saluait, et cela ne passait pas inaperçu. C'était un député renommé, et personne ne savait vraiment de quel côté il se situait. C'était peut-être cet équilibre qui le sauva, comme presque tous les membres de sa famille. La politique de santé était intimement liée à la politique judiciaire ; l'une soignait l'autre, et l'autre la protégeait.

Il y avait deux chambres mortuaires, une pour chaque époux, celles où ils avaient dormi séparément, probablement après la naissance de Leticia. Une pièce pour chaque famille, afin qu'elle puisse se recueillir et faire ses adieux, presque en privé, au défunt. Les corps, déformés, étaient exposés dans des cercueils fermés. Mais ce qui m'a frappée, c'était l'odeur de décomposition. J'ai regardé les fleurs et les couronnes : elles étaient neuves et tentaient vainement de masquer l'arôme que tous feignaient d'ignorer. J'imaginais, à l'intérieur de chaque cercueil, le pus qui continuait de suinter des corps, comme si des larves de guêpes s'y étaient développées, attendant qu'on soulève le couvercle.

J'ai sursauté quand j'ai senti la main de Leticia dans la mienne. Nous nous sommes enlacées sous les regards de tous. Certains avec une sentimentalité superficielle, mais chez d'autres, je lisais une sorte de reconnaissance, ou peut-être de sagesse. Les Tejada avaient leurs rituels domestiques : la croix et les prières, les vêtements simples, pantalons et jupes en tissu bon marché, dans les poches desquels ils dissimulaient les chapelets que les Martin n'appréciaient guère. Les Martin, quant à eux, avaient l'habitude d'ignorer les rites catholiques et d'appliquer leurs propres coutumes, qui n'étaient rien d'autre que l'austérité et un silence feint destiné à masquer les mystérieux desseins qu'ils murmuraient entre eux. Des mots obscènes, sans doute, en portugais et en anglais, un étrange mélange. Eber Martins avait été un représentant peu brillant de ce camp, et Manuela Tejada était le cœur et l'âme de cette famille. Le père était le pilier financier, la terre travaillait pour

gagner cet argent. L'usine, j'ai appris plus tard, était l'une des principales activités de Martins . Son nom était dissimulé derrière les innombrables documents qui s'entassaient sur les étagères bureaucratiques du ministère de l'Économie, simple succursale des multinationales qui avaient toujours tiré les ficelles dans notre pays. Au-delà, impossible de connaître l'identité des personnes impliquées, un domaine réservé aux conjectures et aux théories du complot qui, immanquablement, finissaient par noyer les catastrophes du réel dans le royaume de la fiction.

Quand elle s'est rendu compte qu'on nous observait, elle m'a attrapée par la main et m'a entraînée hors de la maison. Nous avons couru dans le parc et continué à longer l'allée de dalles. Elle était devant, courant avec entrain dans sa robe noire à manches de dentelle retroussées à cause de la chaleur, et j'étais derrière, haletante, lui demandant où nous allions. Elle s'est arrêtée à la pépinière. Un homme barbu, le torse nu et couvert de poils noirs, nous a arrêtées devant le portail.

- Que faites-vous ici?

Leticia s'éloigna de lui comme si elle avait peur.

« N'y touche pas ! » m'a-t-il chuchoté à l'oreille.

L'homme, qui devait être le jardinier, a dit :

« Très bien, fais ce que tu veux. » Il se retourna, attrapa une chemise et partit, disparaissant dans les arbres.

Nous sommes entrés et nous nous sommes assis sur un banc à côté de quelques pots de fleurs vides.

« Il fait plus frais ici », dit-elle. « Mais il dort sur un matelas tout au fond, et je ne peux pas toujours venir. »

J'ai pensé à la fraîcheur qui régnait dans la maison, j'ai senti l'humidité collante entre les plantes, et j'ai compris ce qu'elle voulait dire. Elle sentait l'odeur des tiroirs mieux que quiconque ; ça avait toujours été comme ça. Elle savait les choses à l'avance.

- Pourquoi m'as-tu dit de ne pas y toucher ?

— Qu’est-ce que j’en sais, vous me connaissez … Cet homme est mauvais… Vous a-t-il fait quelque chose ?

— Rien. Mais c'est pour ça qu'il va le faire.

-Je ne te comprends pas.

« Je ne me comprends même pas moi-même, Ceci. Je savais ce qui allait leur arriver. »
- Vos parents ?
-Ouais.
— Mais comment auriez-vous su qu'il y avait des guêpes ? Et comment les auriez-vous arrêtées ?
Je lui ai souri, prétextant l'absurdité de la situation. Elle ne pleurait pas.
-Je te l'ai dit il y a longtemps, tu ne te souviens pas , quand ton père est mort ?
Maintenant, je me souvenais : elle m'avait emmenée à la remise, qui devait encore se trouver quelque part dans le parc ; la pépinière n'était pas encore construite. Nous sommes entrées, parmi les outils, et elle m'a montré les haches. Elle m'a demandé si c'était celles que papa utilisait pour abattre les vaches. Puis elle m'a demandé de lui dire de faire attention. Je ne l'ai pas écoutée cette fois-ci. Comment avertir un homme qui a manié ces outils presque toute sa vie du danger ?
— As-tu pu l'empêcher de se couper la main ? On le sait, Ceci, mais les choses n'arrivent pas toujours.
Voilà pourquoi elle ne pleure pas, me disais-je. Elle avait déjà pleuré avant que cela n'arrive, et même plus ensuite, car l'expérience lui avait appris que les larmes sont inutiles face à l'inévitable. Plus tard, bien plus tard, en méditant sur tout cela, en philosophant comme Leticia ne le faisait pas, car elle savait les choses sans avoir besoin de les réfléchir, j'ai compris qu'elle ne pleurerait plus pour rien, car toutes choses dans le monde étaient interconnectées de telle sorte que chaque chose était à la fois cause et conséquence de l'autre. Quiconque comprenait toutes ces relations – et des femmes comme Leticia étaient capables de construire des univers d'associations complexes, sans pour autant les saisir toutes – n'avait besoin de pleurer la perte de rien, tout au plus de s'en affliger. Tout est perdu, et le nouveau ne ressemble en rien à ce qui est mort.
Il n'y a aucune consolation.
La seule consolation réside dans la froideur du savoir lui-même, et l'acceptation est une autre forme de sagesse. Non, je ne parle pas de sagesse. Cela implique une métaphysique de l'âme.

la voix de tante Eriberta . Elle nous a trouvés assis en silence.
- Que fais-tu ici ? Allez !
Il nous a pris par la main et nous a ramenés à la maison.
« Ces filles sont un cas désespéré ! » lançait-elle à qui voulait l'entendre, tout en nous installant dans la pièce principale pour recevoir les condoléances qui défileraient avant la fin de la veillée. Mais nous nous sommes éclipsés dès qu'elle a cessé de nous surveiller. Chargée de l'organisation, elle faisait des allers-retours entre la cuisine et la salle de réception, apportant verres et boissons, des amuse-gueules discrets, et demandait de temps à autre à la femme de ménage ou répondait au téléphone, ce qui la faisait sursauter à chaque sonnerie dans le silence artificiel des chuchotements et des conversations à voix basse.
Nous sommes allés dans une pièce que Leticia appelait la salle de jeux, mais qui était en réalité la bibliothèque et le bureau de son père. Des dizaines de dossiers étaient disposés sur deux bureaux séparés par deux canapés. Sur les bureaux, des carrousels de timbres, de pots à crayons, de taille-crayons, de lampes de chevet, de papier buvard et d'encriers – des objets anciens et modernes dans un agencement à la fois chaotique et harmonieux.
Puis nous avons entendu les coups de feu. Leticia a couru chercher le téléviseur, caché derrière les portes d'un placard. Lorsqu'elle l'a allumé, un reportage montrait des images de ce qui se passait à quelques mètres de la maison. Les ouvriers stationnés à La Cantábrica étaient abattus alors qu'ils partaient. Le bruit des tirs nous parvenait par les fenêtres, après avoir traversé le feuillage du parc, comme des chasseurs qui se rapprochent.

3

Leticia courut à la fenêtre, et je restai devant la télévision. Je lui racontai ce que disaient les journalistes, et elle me disait si elle apercevait quelque chose entre les troncs d'arbres et la clôture. Je ne pensais pas pouvoir distinguer quoi que ce soit d'aussi loin, mais il était clair que je découvrais à chaque fois

quelque chose de nouveau sur elle, comme si je ne l'avais jamais vraiment connue.
— Vous entendez quelque chose ? On dit ici que des ouvriers sont sortis chercher de l’eau au réservoir et que les soldats leur ont tiré dessus.
— Je sais, Ceci, je les vois. Ils sont allongés sur le sol de la terrasse, au pied du château d'eau.
— Mais comment pouvez-vous les voir d'ici ?
C'était la voix de Renato ; il était venu prendre de nos nouvelles. Leticia se retourna, surprise. Tante Eriberta et le docteur Farías apparurent sur le seuil.
« Renato, je vais voir ce qui se passe », dit-il.
— Je viens avec vous. Les filles, ne partez pas d'ici et ne regardez pas par la fenêtre.
— Mais monsieur…
-Rien, il y a toujours des balles perdues…
Elles sortirent toutes les deux, et ma tante entra et s'assit devant la télévision, tremblante. Elle nous ignora, même lorsque Leticia rouvrit la fenêtre et commença à me raconter ce qui se passait.
Les journalistes se déplaçaient d'un endroit à l'autre sur la propriété, tentant de progresser. La caméra tremblait, interrompant la diffusion, probablement parce que le caméraman avait trébuché sur les pavés du trottoir.
« Elle trébuche sur les corps », a dit Leticia.
Elle était assise, le dos appuyé contre le cadre.
Ton père et le médecin sont sortis, je les vois maintenant. Les soldats leur barrent le passage, mais ils se disputent, surtout le médecin. Il sort des papiers de sa poche et les montre aux soldats. Les soldats braquent leurs fusils sur ton père. Il leur dit quelque chose, « Palomar », je crois.
La tante gardait les yeux rivés sur le téléviseur, se frottant les mains et déplorant que tout cela se produise aujourd'hui, de tous les jours. Les autres attendaient dans le salon ou la cuisine. On entendait leurs voix : les femmes parlaient fort, les hommes leur demandaient de se taire, mais eux aussi parlaient fort et arpentaient la terrasse, impatients de voir ce qui se passait.
-Les oncles Tejada veulent sortir… mais les Martins fument et ne veulent pas bouger de leurs fauteuils.
- Hé , Leti, entre et ferme la porte !

C'était la voix de mon grand-oncle Baldomero qui criait du jardin, un Martin , mais un inconnu, comme je l'ai entendu cet après-midi-là. Sa sœur s'occupait des pompes funèbres, ou plutôt, elle gérait toute l'entreprise qu'ils avaient héritée avec d'autres associés.
Leticia l'ignora et rit. Le vieil homme se rassit pour continuer à fumer tranquillement son cigare. Les coups de feu ne l'affectaient pas ; peut-être ne les avait-il même pas entendus, tant sa surdité était avancée. Ce devaient être de simples sifflements, comme ceux des oiseaux de la jungle équatorienne où, disait-on, il avait vécu.
La télévision avait montré les cadavres, mais seulement une seconde. Les journalistes ne pouvaient atteindre l'endroit où se trouvaient la plupart d'entre eux, et pour beaucoup, ils n'étaient pas sûrs qu'il s'agissait de morts, mais simplement d'hommes accroupis qui, cachés, pointaient du doigt les soldats : ces bras levés étaient-ils un signe de défaite ? Et que représentaient les yeux couverts par la crosse d'un fusil : le coup de feu imminent ou le coup au visage ?
La caméra sembla soudain s'éteindre, laissant place aux images hachées d'une diffusion interrompue, accompagnées de bruits de fond indistincts. Le présentateur de la chaîne s'excusait auprès des téléspectateurs en marmonnant des phrases inintelligibles qui avaient fuité alors qu'ils étaient censés être hors antenne. Malgré la confusion, les micros étaient restés ouverts, et des cris provenaient du téléviseur, mais aussi de la fenêtre.
J'ai regardé Leticia, qui se tenait au bord du précipice. Ma tante était partie en verrouillant la porte. Ma cousine nous épiait sur la pointe des pieds, comme si elle regardait par-dessus les arbres. Je ne voyais que le château d'eau et les deux cheminées. Des cris ont retenti, puis soudain le grondement des machines de l'usine.
« Qu'est-ce qui ne va pas ? » lui ai-je demandé.
Ils allumaient les machines, je les entendais toujours d'ici. Elles m'endormaient, tu sais , Ceci ? C'était comme une chorale…
— Mais que se passe-t-il ? Tu vois mon père ?
Il est avec le médecin, en train de parler à l'un des propriétaires. C'est le cousin de mon père, je crois que c'est l'oncle Guillermo, oui, le grand patron de l'usine.

— Mais votre père était-il aussi propriétaire ?
-Je suppose que oui, comme tous les Martin .
Il commença à me raconter, tandis que je jetais des coups d'œil au loin, invisible à mes yeux, que la vieille famille était arrivée de Galice il y a près d'un siècle. Qu'ils avaient donné à l'usine le nom des montagnes. Ils étaient mineurs et savaient extraire le métal de la roche. Mais c'était au début ; le père de Leticia et ses associés avaient exploité l'industrie par la suite.
— Mais ensuite, que s'est-il passé ?
« Papa disait que tout a basculé avec l'arrivée de Perón. Les ouvriers ont commencé à se croire plus importants qu'ils ne l'étaient. »
« Et de quoi s'agit-il ? » demandai-je, anticipant sa réponse intellectuelle, tout comme elle pouvait entrevoir l'avenir métaphysique. Car c'est bien ce qu'elle faisait. Ce qu'elle me racontait était un mélange du présent et du futur immédiat. Je l'avais déjà remarqué lorsqu'elle décrivait des événements qui se déroulaient à la télévision avant que l'image ne s'interrompe. Elle ne percevait probablement pas ces subtiles différences, qui constituaient l'aspect le plus rudimentaire de son don. Ce qui allait bientôt commencer à la préoccuper, c'étaient les événements majeurs qui se tramaient dans les recoins cachés de la réalité. Le tournant d'un virage qui n'existe que lorsqu'on l'atteint.
J'ai pensé à maman, si proche de nous dans ce quartier de l'ouest de Buenos Aires. Renato devait non seulement penser à sa femme, mais aussi en parler à son cousin Martins , car ils l'accusaient sans doute de complicité avec le reste de la résistance ouvrière.
— Ton père se dispute avec mon oncle, le médecin les sépare.
Soudain, d'autres coups de feu la coupent. Elle aussi sursaute. Les machines continuent de fonctionner, et le bruit du métal se fait entendre, parfois rauque, presque toujours strident.
— Mais pourquoi ont-ils commencé à travailler maintenant ?
-Comment pourrais-je le savoir…
La télévision reprit ses émissions. Les retransmissions se faisaient désormais depuis le palais présidentiel. La Casa Rosada était entourée de monde, et Onganía apparut au balcon, entouré de gardes et d'assistants. Un journaliste

apparut à l'écran, micro en main ; visiblement agité, il regardait autour de lui en parlant.
Ils *ont ordonné la reprise des activités à l'usine Morón ; les machines ont redémarré après six mois d'arrêt. Le gouvernement national se félicite de l'issue de ce conflit, qui avait débuté par la corruption désastreuse de l'administration précédente.*

Après midi, Renato est revenu. Il m'a serrée dans ses bras et nous nous sommes installés devant la télévision. Leticia se dégageait sans cesse des bras de tante Eriberta chaque fois qu'elle essayait de l'emmener au salon avec les autres. Les bruits et les mouvements à l'usine continuaient comme un chant : des voix dans les haut-parleurs donnant des ordres de travail, les sirènes des ambulances qui s'estompaient peu à peu à la tombée de la nuit, et les pas des soldats qui montaient la garde en permanence autour de l'enceinte.
J'entendais Renato et Farías parler à voix basse, assis sur le canapé, jetant des coups d'œil à l'écran. Les corps dans les morgues attendaient toujours la réouverture des rues fermées pour que les corbillards puissent y accéder. Rien n'était encore décidé, ni l'heure ni le déroulement des événements. Leticia s'était assise à côté de moi sur un banc de piano, le dos voûté, mâchant lentement un morceau de pâtes frola , apparemment absorbée par ce qui se passait à l'écran. Depuis leur arrivée, la fenêtre était verrouillée et les lourds rideaux sombres projetaient une ombre sur la bibliothèque. À huit heures cet été-là, alors qu'il faisait encore jour dehors, la pénombre du bureau luttait contre la télévision. Dans la lumière diffuse et vacillante, les visages semblaient irréels. Le costume de Farías était devenu une sorte d'uniforme aux tons sombres ou argentés, et les lunettes de Renato laissaient filtrer des reflets qui lui donnaient l'air d'un personnage de bande dessinée pour adultes. Mais ce qui me frappa le plus, au point de me faire reculer de quelques centimètres, ce fut le visage de Leticia. C'était une femme maintenant, avec de longs cheveux grisonnants, vêtue de vieux vêtements, comme une sans-abri. Et je sentis l'odeur de la mer sur ces vêtements. Leticia entendit alors la même chose que moi : la conversation des hommes à l’ombre du fauteuil, l’arôme de cigarettes et de whisky , et cette odeur de

viande, diffuse et fumée. Qui l'avait apportée avec eux, imprégnée dans leurs vêtements ou sur leurs mains ?
« Tu n'étais pas obligé de faire ça », dit la voix de Sebastiano Farías, aussi douce que lorsqu'il me parlait, car il parlait à son meilleur ami.
— Que veux-tu ? Elle parlait d'elle comme si c'était une extrémiste.
— Et n'est-ce pas ?
-Vous savez , comme un criminel…
— Et n'est-ce pas ?
- De quel côté es-tu ?
-De la part d'amis, bien sûr, mais la loi est la loi.
— Cela change en fonction de la couleur des rideaux de la résidence du gouverneur.
Farías rit. La flamme de la cigarette s'éteignit dans un cendrier.
-Convenons-en, mon ami, Martins peut faire ce qu'il veut, c'est son usine depuis un siècle.
— Mais ces hommes ne vous appartiennent pas.
Ils appartiennent à celui qui les paie. Demandez aux travailleurs.
-Je ne peux pas s'ils sont morts.
J'ai toussé.
« Qu'est-ce que tu manges, Ceci ? » demanda Renato.
-Juste quelques biscuits.
« Si ce sont les pains secs que la vieille dame nous a servis… passez-les dans l'eau. » La voix de Sebastiano était douce et réconfortante.
Mais je savais que ce n'étaient ni les biscuits ni les pâtes frolas qui m'avaient fait tousser, mais le souvenir de cet après-midi, avant leur retour. Leticia était assise à la fenêtre, en pleurs. Je me suis dit qu'enfin, elle pleurait pour ses parents. J'étais allée la consoler.

-Calme-toi, Leti…

Elle m'a regardé, furieuse.

- Comment puis-je rester calme si je les vois allongés là ?

- À qui ?

—Aux hommes de l'usine, espèce d'idiot.

Elle n'avait pas quitté sa chambre de tout l'après-midi et n'avait même pas aperçu les images fugaces à la télévision. On n'avait pas encore donné le

nombre de blessés, car il n'y en avait pas, seulement des morts, et cela viendrait plus tard.
Soixante *et un. Je les ai comptés, vous savez . Ils sont morts à une heure de l'après-midi, tous adossés aux colonnes du char. Ils étaient ligotés quand ils sont sortis chercher de l'eau. Comme dans les villes assiégées dont on nous parle en cours d'histoire à l'école.*
« Tu essaies de me dire ce que j'aurais dû faire… » poursuivit la voix de Renato, se mêlant à celle de Leticia qui résonnait dans les murs depuis des heures ? « …si elle parlait de moi comme de celui qui était responsable de la résistance qui émergeait des ténèbres pour faire revivre le combat de son défunt mari ? »
— Mais était-il nécessaire que vous y alliez ?
Un homme s'approcha d'eux et leur releva la tête pour regarder leurs visages, comme s'il les connaissait. Il me sembla qu'il essayait de les mémoriser, comme s'il comptait les décrire plus tard. Je vis son visage, avec ses lunettes et ses mains fines et noircies par la suie .
La craie, peut-être, avec laquelle il tenterait plus tard d'écrire les noms des morts sur un tableau noir. Ou peut-être la tache qui reste sur la peau lorsqu'on touche une chair brûlée par les balles.
« Je sais que tout cela a paru très théâtral, et j'en suis gênée. Mais c'est comme ça que je suis quand je suis en colère. Je n'ai pas pu m'empêcher de les reconnaître… »
— Comme si tu étais de sa famille ? Allons, Renato, c'est ce que j'appelle de la littérature…
— Et alors ? Ce qui est écrit dure plus longtemps que la viande, non ?
le bureau d' Eber Martins .
— Et dites-moi, qu'avez-vous gagné à cela ? Si je ne les convaincs pas, ils vous arrêteront, et qu'adviendra-t-il de Ceci alors ?
— Je sais, tu crois que je ne suis pas reconnaissant ? Mais au moins, j'ai pris ma revanche en montrant à Martins que nous savons ce que son frère, son cousin ou je ne sais quoi a fait aux ouvriers.
« Tu crois qu'ils s'en soucient ? Tu es un idéaliste pathétique, Renato. Au moins, ta femme est plus pragmatique. Elle ne se bat que lorsqu'elle sait qu'elle a une chance de gagner. »

-Il est en prison…
C'est précisément en cela que consistent le combat et la victoire. Dans ces gouvernements, ceux qui sont à l'extérieur n'ont pas voix au chapitre ; ce sont des marionnettes qui changent au gré du vent.
- Tout comme toi, Sebastiano !
-Ne dis pas de bêtises. Je suis un navire, ma chère, qui survit aux naufrages.
« C'est ce qu'ils appellent le navire de l'État, n'est-ce pas ? Là où des hommes comme Martins embarquent , trahissant les autres pour en tirer profit. Ceux qui ne travaillent pas, boum ! Et les machines se remettent en marche. Et tu sais ce qui les fait tourner ? La peur, Sebastiano. »
— Quelle découverte, mon ami ! Tu mérites le prix Nobel.
Et Renato continua de parler à voix basse jusqu'après minuit. La télévision, désormais éteinte, n'avait plus rien à montrer. Le pays était en paix. Mais il comptait, jusqu'à soixante et un, puis recommençait. Il prononçait le nom de ma mère après chaque dizaine, et recommençait à un, isolé et seul. Renato gémissait de détresse et sous l'effet du whisky , au beau milieu de la nuit. À trois heures du matin, Sebastiano le serrait de nouveau dans ses bras, essayant de le réconforter.
Leticia, allongée sur le tapis au pied du bureau sur lequel les dossiers contenant les noms d'entreprises et d'hommes importants menaçaient de lui tomber dessus, savait que j'écoutais moi aussi ce long monologue entre deux hommes qui méprisaient le monde dans lequel ils vivaient.

4

Je me suis réveillée vers sept heures du matin, je crois. Les hommes étaient partis, Leticia aussi. Seule, j'ai allumé la télévision. L'émission n'avait pas encore commencé. J'ai ouvert le rideau et le soleil a inondé la pièce, brisant les ténèbres. Le bruit des machines de l'usine semblait recréer l'univers de la pièce : les bibliothèques, le salon , les bureaux. J'avais faim, et je me sentais

moite et sale. La journée s'annonçait aussi chaude, sinon plus, que la précédente.
Je suis sortie et j'ai traversé le couloir jusqu'à la cuisine. La cuisinière m'a saluée d'un « bonjour, mademoiselle ».
« Où sont tous les autres ? » ai-je demandé.
— Ils se disputent encore, ils ne l'ont pas encore découvert ?
- À propos de quoi?
Les rues sont fermées depuis des jours ; c'est un ordre du gouvernement. Ils ne nous laissent ni entrer ni sortir. Et nous sommes coincés avec les morts à l'intérieur !
J'ai alors entendu des voix se disputer à l'entrée du parc. Tout le monde parlait en même temps et entourait un homme en costume qui ressemblait à un fonctionnaire typique. Dehors, sur le trottoir, il y avait des soldats armés de fusils. Leticia est arrivée en courant vers moi.
- Ce qui se passe?
Les rues sont bloquées et les pompes funèbres ne peuvent pas accéder au lieu de l'intervention. Mais ils trouveront tous un moyen de partir.
L'après-midi, il ne restait plus que les proches parents. Dix personnes en tout. Renato nous dit qu'il fallait attendre qu'on nous autorise à entrer. Le soir même, nous nous sommes réunis dans la pièce principale, un grand espace meublé de fauteuils et de tables basses. Certains lisaient, d'autres jouaient aux dés. Tante Eriberta semblait ravie d'organiser cette petite réunion, qui aurait été parfaite sans l'odeur nauséabonde des fleurs fanées, bientôt jetées sur le trottoir. Mais le lendemain, l'odeur de décomposition persistait, et nous savions tous d'où elle venait. Des pièces où se trouvaient les cercueils, bien sûr, mais même dans le parc, l'odeur était encore plus forte. Cela ne me dérangeait pas outre mesure ; je ne sais pas pourquoi. Peut-être que cette douce odeur de chair en décomposition était quelque chose d'inné en moi, comme la mémoire des os, ou peut-être celle des muscles. La singularité de Leticia résidait dans sa compréhension intellectuelle du temps et du monde. Son corps était sain, comme elle l'a longtemps prouvé par la suite, et c'est pourquoi elle a pu endurer et intégrer les conséquences de cette connaissance, que peu auraient pu supporter. Pourtant, j'étais incapable de voir au-delà du présent ; mon corps m'y enfermait, et c'est précisément cette

circonstance qui a transformé mon corps en un filet piégeant la tragédie et la métamorphosant en maladie. Et la douleur, alors, ressurgit comme une vieille parente qui nous rend visite de temps à autre, jusqu'au jour où elle refuse de nous quitter.
L'odeur s'échappait de l'usine, traversant la rue et surmontant l'humidité du feuillage du parc et les émanations d'essence des voitures garées quelques rues plus loin, qui poursuivaient leur chemin immuable. Je m'enfermais dans la pépinière, et Leticia me tenait compagnie tout l'après-midi, flânant sur les allées parmi les plantes, sous l'œil vigilant du jardinier qui semblait vouloir nous déshabiller du regard.
« Les grues sont arrivées », dit-il en brisant des azalées pour tenter de les transplanter.
Nous avons essayé de l'éviter, mais c'était inutile. Nous avons dû demander.
- Ressusciter les morts, quel est l'intérêt ?
C'était vrai. Nous sommes allés à l'entrée et avons regardé par le portail. Un bulldozer travaillait sur le terrain de l'usine, déversant les matériaux excavés dans de grands conteneurs. Il s'agissait apparemment de terre, mêlée à des pierres et des morceaux de maçonnerie. Mais une odeur nauséabonde flottait dans l'air, accompagnée d'essaims de mouches.
Quatre jours passèrent. Les barrières bloquant Lamadrid, entre Azcuénaga et Rawson, furent levées. Tante Eriberta répondit au téléphone.
-Ils arriveront tôt demain.
Il était dix heures du soir. La partie d'échecs entre Farías et Renato fut interrompue par l'annonce. Le grand-oncle se réveilla en sursaut et, bien qu'il ne l'eût pas entendue, il était clair qu'il l'avait rêvée.

Les corbillards sont arrivés le matin. Ils ont chargé les cercueils. Derrière eux, trois ou quatre autres voitures chargées de couronnes. Puis le petit cortège des membres de la famille.
« Où allons-nous ? » demandai-je à Renato, assis à côté de moi, et à Leticia, qui se trouvait de l'autre côté. Jusque-là, j'avais cru que nous allions au cimetière de Morón.
— À Flores, Ceci, au cimetière San José de Flores. C'est là que se trouve le mausolée familial.

— Le Panthéon ? Oh oui, pardon.
— Ça n'a pas d'importance, Ceci. C'est comme une grande maison pour les cadavres.
Farías, qui était à côté de moi, a dit :
— Et là où règne un silence enviable, à l’exception des cafards qui parlent de Dieu.
Tous deux parlaient sans se soucier de blesser Leticia. Apparemment, elle était insensible. Personne ne l'avait jamais vue pleurer pour ses parents, et les larmes qu'elle versa pour les ouvriers quelques heures plus tard ne semblaient que des pleurs théâtraux, ceux de quelqu'un qui se sentait observée parce qu'elle se croyait spéciale. J'étais déjà exaspéré par cette différence qu'elle exploitait à son avantage : la condescendance de tante Eriberta et les silences de Papa et Farías, qu'ils utilisaient pour tenter de dissimuler ce qui, au final, ne semblait pas l'affecter le moins du monde : les affaires de son père et leurs conséquences pour les hommes de son usine. Cette nuit-là, je l'avais observée attentivement dans l'obscurité, allongée sur le tapis foulé par les chaussures d'Eber Martins , le caressant presque de ma joue, comme si j'entendais la voix de son père donner l'ordre de réprimer les ouvriers par tous les moyens et de les remplacer par ceux qui voulaient travailler. J'ai moi aussi écouté le récit de Sebastiano Farías, qui avait commencé dans l'obscurité du studio cette nuit-là, interrompu par le sommeil de Renato et repris dans la voiture qui avançait lentement sur l'avenue Rivadavia.
Comme je te l'ai dit, Renato, Eber a fait tout son possible pour vaincre la résistance de ses hommes. Il a renvoyé les premiers, mais comme ils ont refusé de partir et ont occupé l'usine, il a fait appel à des ouvriers payés à la pièce. Il n'a pas été trop surpris de leur rébellion, car il y avait de nombreux infiltrés de gauche. Alors, il les a pratiquement affamés, interdisant tout contact entre les femmes et les enfants. Il a coupé les lignes téléphoniques et, avec des soldats postés aux portes, a interdit tout ravitaillement. Puis il a tenté la diplomatie de la caserne, puis la diplomatie médiatique, recourant à la télévision pour convaincre ce qu'il appelait « le peuple » que les ouvriers barricadés étaient des communistes meurtriers. Et il a failli réussir avec cette approche douce. Mais l'été est arrivé, et à quoi a-t-il pensé ? À emmener sa

famille en vacances comme si de rien n'était. Cela faisait partie de la stratégie, bien sûr, mais il l'a mal gérée, comme on dit maintenant. La trentaine d'hommes était passée à plus de cinquante. Ils avaient faim et soif, et des femmes étaient venues pour convaincre leurs hommes de céder.
— Mais savaient-ils que Martins était déjà mort ?
« Comment pourrais-je le savoir ! Je veux croire que non, car sinon ils ne seraient pas allés chercher de l'eau à la citerne. Chien mort, plus de rage — c'est ce qu'ils auraient dû penser en premier s'ils avaient entendu parler de Martins , et ensuite ils auraient tenu un peu plus longtemps. Ce qui n'était pas une garantie, bien sûr, mais cela aurait beaucoup compté pour eux. »
Quelques heures seulement s'étaient écoulées depuis l'arrivée des nouvelles de la côte.
Mais les radios à piles devaient être déchargées, et il n'y avait plus d'électricité. Je ne pense pas qu'ils s'en soient rendu compte. C'était la chaleur, j'en suis sûr. Ceux qui sont sortis étaient presque nus et très maigres.
-C'était un vrai endroit, comme autrefois.
-Oui, ma chérie, comme aux premiers temps de la civilisation, n'est-ce pas ?
Le sarcasme était tranchant, froid et précis, comme une lame au milieu de la voiture. Leticia écoutait en silence, le regard fixé derrière les vitres closes de la Fairlane, semblant embrasser du regard les commerces de l'avenue : Haedo, Ramos Mejía, Ciudadela. Arrivés à Liniers, nous avons traversé la rue General Paz et la voiture a tourné sur la rue Juan B. Justo. Et à ce moment précis, elle s'est mise à hurler.
Mais je m'emballe, négligeant des indices précédents dans cette histoire dont l'essence même est le temps, car c'était le don de ma cousine Leticia. Sans temps, elle n'était rien. Son esprit était un labyrinthe où le Minotaure apparaissait et disparaissait comme s'il était multiple, et Leticia le poursuivait, tentant d'esquisser le diagramme du temps, où l'espace n'était rien de plus qu'un des multiples plans des schémas qu'elle entendait concevoir. Et comme toute esquisse, elle était effacée et redessinée, acquérant ainsi une vie éphémère qui lui était propre.
Un peu plus tôt, alors que nous marchions dans le centre-ville de Rivadavia, elle a demandé :

- Maldonado est-il en dessous ?
Nous la regardions avec curiosité, tous sauf le chauffeur, qui la dévisageait avec un rictus. Peut-être sentait-elle quelque chose, elle aussi ? Car Leticia reniflait littéralement l'air autour d'elle. Nous suivions, bien sûr, le corbillard, mais les odeurs de la rue masquaient l'odeur à laquelle nous nous étions habitués pendant notre séjour dans la maison. Nous fîmes comme elle, mais nous ne sentîmes rien.
« Oui, plus ou moins », lui répondit Renato. « La rivière Maldonado prend sa source près de San Justo et elle est canalisée dans cette région depuis longtemps. »
— Et jusqu'où cela va-t-il ?
Dans la capitale, elle passe sous l'avenue Juan B. Justo et se jette dans le fleuve. Pourquoi ?
-L'odeur est si forte qu'elle vient des égouts.
Elle baissa la vitre et montra les caniveaux de part et d'autre de l'avenue. Puis elle se boucha le nez, les yeux larmoyants à cause de l'odeur. Nous, on ne sentait rien.
« Fermez-le , chérie », dit le chauffeur.
C'est en tournant sur Juan B. Justo qu'elle s'est mise à hurler. D'abord, c'était un cri strident qui nous a fait croire qu'elle allait s'arracher les cordes vocales, mais nous l'avons sous-estimée. À chaque cri, de plus en plus fort, elle se mettait à donner des coups de pied. Farías a essayé de la retenir, mais malgré tous ses efforts pour lui tenir les bras, elle donnait des coups de pied dans le siège avant. Le chauffeur s'est arrêté et est sorti de la voiture. Il a ouvert la portière arrière et a giflé ma cousine. Renato et Farías étaient furieux. Les insultes fusaient de part et d'autre, et c'est alors que j'ai reconnu le chauffeur : c'était le jardinier des Martins .
Elle comprit que je l'avais reconnu, mais comme il était courant à l'époque que les hommes cumulent plusieurs emplois, aucun d'eux ne dit rien, même s'ils le connaissaient eux aussi. Leticia se tut après la gifle et le foudroya du regard.
« Tu vas finir comme eux », lui a-t-il dit.
« Quel est votre nom ? » demanda Farías en sortant un carnet, menaçant et méticuleux comme lui seul savait l'être.

— Oscar Méndez, monsieur… — dit-il, en utilisant le « monsieur » comme s'il avait prononcé un gros mot.
Les autres voitures du convoi s'étaient garées sur le bas-côté, feux de détresse allumés, tandis que les autres automobilistes klaxonnaient. Les conducteurs juraient ou faisaient simplement le signe de croix. Un autre conducteur arriva et demanda ce qui se passait. Ils s'expliquèrent. Puis ils parlèrent à l'écart, sur le trottoir, adossés à un mur, sous le regard des piétons qui s'arrêtaient.
« Je vais continuer le service », dit le nouveau venu. Méndez se dirigea vers l'autre voiture.
Alors que nous nous apprêtions à monter, Leticia s'est approchée d'une bouche d'égout sur le trottoir, s'est mise à quatre pattes et a approché son visage du caniveau.
« Leti ! » ai-je crié.
— Ils sont là, Ceci ! Il y en a tellement, Ceci. Ils veulent sortir.
Nous l'avions tous entendue, même Méndez s'était rapproché. Leur relation dépassait la simple animosité ; quelque chose s'était passé, et même si je n'osais l'admettre, j'en serais plus tard certain.
Quelques heures seulement s'étaient écoulées depuis la fusillade et la fin du soulèvement à l'usine. Les informations à la radio, diffusées dans la voiture, annonçaient que les rebelles étaient emprisonnés à Ezeiza, dans l'attente du jugement. Chacun d'eux bénéficierait d'un procès équitable, assurait la journaliste de service d'une voix mielleuse, à l'image de ces mannequins qui s'étaient emparées des médias en ces temps troublés, typiques de ce chaos dont tant de chansons parlaient sans que personne ne le comprenne.
Comment, dès lors, comprendre ces principes pervertis quand même les rôles les plus simples et les plus traditionnels étaient inversés ?
De la famille, seule tante Eriberta arriva, après avoir parcouru les deux cents mètres qui séparaient l'endroit où l'autre voiture s'était arrêtée. Elle saisit Leticia par le bras et commença à la traîner. Elle en avait assez de ces caprices, dit-elle.
« Laissez-la tranquille, madame, je vous en prie. » La tante céda à la seule voix qu'elle semblait respecter. Farías s'accroupit près de Leticia, lui caressa le visage et essuya ses larmes.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda-t-il.
« Les hommes, monsieur Farías, sont là-bas. Tous ceux de l'usine. Je les connais ; ils me faisaient signe de la main depuis l'entrée en entrant et en sortant. Les femmes venaient avec leurs enfants après leur service. Elles me faisaient signe, et je ne connaissais pas leurs noms, mais je reconnais leurs voix. Et je les entends encore maintenant, crier, flottant face contre terre dans cette rivière profonde, là-bas. »
Il désigna la bouche d'égout du bras tendu, les doigts tremblants.
-Ils m'appellent.
Il s'allongea sur les pavés et colla une oreille au sol.
-Écoutez, Monsieur Farías.
Le député, jeune politicien déjà prometteur, s'agenouilla sur les pavés et colla son oreille contre eux. Peut-être perçut-il quelque chose à travers les fissures, mais il ne sut jamais s'il s'agissait de son imagination ou d'une prémonition de ce qui allait suivre. Une fois encore, le temps brouille cette histoire, comme il brouille tout.
« Je n’entends rien », dit-il à Leticia. Qu’il ait menti ou dit la vérité importait peu ; sa réponse était le fruit de l’incertitude quant à la douleur de cette fillette de douze ans, ou était-ce celle de la femme ? Une douleur qui ne s’apaiserait jamais.
Elle le regarda, visiblement angoissée.
« Même pas l'odeur ? C'est horrible, docteur… » Son visage se crispa de dégoût. « Ils essaient de nager dans des eaux putrides. »
Leticia a vomi en pleine rue. Elle n'avait rien mangé, et n'avait bu qu'un peu de thé au lait ce matin-là. Son vomi était cependant abondant et dégageait une odeur âcre et insupportable qui obligeait tous ceux qui l'entouraient à se boucher le nez.
C'était l'odeur typique de la charogne.
Ils lui ont nettoyé le visage et lui ont donné de l'eau minérale de la bouteille que nous avions dans la voiture cet après-midi-là, sous une chaleur accablante. Le chauffeur a dit :
« Allons-y, messieurs ? » C’était sans aucun doute un Gonçalvez, un ouvrier agricole de Gamaliel, le nom pompeux et, surtout, énigmatique de l’entreprise de pompes funèbres qui organisait toute la cérémonie pour un membre de sa

famille élargie. Mais c’était en l’honneur des Martins , bien sûr, et non des Tejadas. Avec le temps, j’ai appris que chaque lettre correspond au nom de famille des familles fondatrices ; le « m » fait référence aux Martins , bien sûr, l’une des familles survivantes, avec les Arriagas, par exemple, d’Entre Ríos et de Santa Fe, les Arangurens du centre-ouest de la province de Buenos Aires, les Larrierees du centre-est, et les Gonçalves, bien sûr, qui sont comme une plaie partout, surtout au Brésil et en Uruguay. C’est ce que j’ai entendu lorsque nous avons repris notre route vers le cimetière de Flores. Le trajet le long de l’avenue Juan B. Justo était court, mais suffisamment révélateur – tragiquement révélateur, je dois dire.

Le docteur Farías avait pris Leticia dans ses bras et l'avait portée jusqu'à la voiture. Pendant une demi-heure, elle dormit contre lui, comme si elle était la fille qu'il n'avait jamais eue, ou du moins qu'il n'avait jamais reconnue. Car il était de notoriété publique que Don Sebastiano était un coureur de jupons invétéré, mais trop discret, trop séduisant et trop courtois, un esprit débordant de culture dans chacun de ses mots et chacun de ses gestes, pour que les femmes qui étaient ses victimes puissent être si différentes de lui au point de le calomnier, exigeant quelque chose qu'il n'avait pas lui-même pris à cœur. S'il avait eu des enfants, ils étaient les siens sans que le monde ait besoin de le savoir ; un simple coup d'œil suffisait peut-être à le reconnaître, à la beauté de leurs visages, à la finesse de leurs corps, au raffinement de leurs manières. Leticia et moi, alors, nous sommes appuyées chacune sur les hommes qui nous accompagnaient. Ce n'étaient pas nos vrais pères, mais ils méritaient ce titre.

Le spectacle sinistre qui régnait cet après-midi-là au cimetière San José de Flores, enveloppé de nuages gris et d'une humidité suffocante, ne nous donnait aucune raison de quitter la voiture. Mais les cercueils étaient déchargés des autres véhicules, et si les morts acceptaient de s'exposer à ce climat qui allait accélérer leur décomposition, pourquoi pas nous, vivants et ruisselants de sueur ?

Un enterrement en été est l'expérience la plus déroutante qui soit.

Les mouches sont les seuls invités d'honneur, celles qui orchestrent la chorégraphie des mains agitées des proches du défunt, celles qui rythment les applaudissements sur la peau par de furieux tapotements, et celles qui

bourdonnent comme un chœur grégorien délétère en arrière-plan des murmures et des réponses inépuisables.
Les funérailles d'Eber Martins et de Manuela Tejada étaient une comédie déguisée en tragédie. Personne parmi les personnes présentes ne put supporter les paroles du prêtre, tirées de l'Ancien Testament – une dichotomie que je ne comprenais ni ne me permettais d'apprécier à l'époque, et qui constitue les éléments d'une autre histoire que je ne suis pas censée raconter. Mon héroïne est ma cousine Leticia, qui se tenait là, près des cercueils de ses parents, main dans la main avec le docteur Farías. Cet homme en costume impeccable, qui ne sentait jamais mauvais, dont le corps était une sorte d'amalgame détruit et reconstruit à chaque instant, et qui, de ce fait, n'accumulait ni odeur ni transpiration. Je l'ai vu si souvent poser la main sur son ventre maigre que je pouvais distinguer, sous son gilet, la chaîne de sa montre qui le traversait, non pas comme un ornement, mais comme si elle l'emprisonnait. Pour que quelque chose, à l'intérieur ou en dessous, ne puisse s'échapper.
Ce fut ma première pensée en le voyant là, droit comme un i, le seul homme à avoir véritablement compris le don de Leticia, si l'on peut dire. Le seul à l'avoir crue avant même de voir et de confirmer ses prédictions. Et le parfum flottait dans l'air, évoquant la fumée et la guerre.
Grâce au silence du prêtre, nous avons entendu les nouvelles diffusées par la radio de la voiture, à plein volume, comme si Oscar Méndez, le jardinier-chauffeur, sans doute capable d'exercer d'autres professions d'une valeur incertaine et douteuse, était sourd. Les informations annonçaient une manifestation massive d'ouvriers marchant du centre de Buenos Aires vers la périphérie ouest de la capitale pour protester contre les événements tragiques encore inexpliqués . Ils marchaient le long de l'avenue Juan B. Justo, qui formait en grande partie le toit de l'immeuble Maldonado, tous sourds aux cris que Leticia affirmait avoir entendus des morts.

5

À notre retour à la maison après les funérailles, j'ai dit à Papa Renato que nous ne pouvions pas laisser Leticia comme ça. Il avait hâte de retourner voir Maman, mais il a reconnu que j'avais raison. Comme nous étions près d'El Palomar, j'irais cet après-midi-là. Si Maman allait bien, nous resterions quelques jours de plus, qui sait, le temps qu'il faudrait pour voir si ma cousine se rétablissait. Farías l'avait portée, endormie et épuisée, jusqu'à la chambre et l'avait couchée. Tante Eriberta et d'autres lui avaient dit qu'ils s'occuperaient d'elle, mais Leticia protestait et pleurait dès qu'on la touchait. Elle ne se calmait qu'avec les mains du médecin.
Sebastiano Farías ne devait pas avoir plus de quarante ans. Il était, comme on dit, dans la fleur de l'âge. Il dégageait une assurance et une force naturelles, tant par ses mains que par son visage impeccablement rasé ; même ses favoris courts invitaient à la caresse, doux et prélude à ses cheveux à peine longs glissés derrière les oreilles. Un parfum de tabac fin l'accompagnait constamment, imprégnant ses épaules et ses jambes d'une démarche d'apparence lente, qui n'était en réalité que le reflet d'une grande confiance en soi. Pourtant, lorsqu'il écoutait autrui, son visage trahissait à la fois intérêt et doute, comme s'il partageait leurs préoccupations tout en cherchant une solution satisfaisante. S'il en trouvait une, il la formulait comme une simple remarque, sans vouloir offenser ; sinon, il gardait le silence ou disait : « Très intéressant, laissez-moi y réfléchir un instant. »
Il n'était pas surprenant que la brève relation de Leticia avec lui se soit transformée en une sorte de complexe d'Œdipe ; la même chose m'était arrivée avec Renato. Sebastiano était le père que Leticia aurait dû avoir, et le mari qu'elle n'aurait jamais.
Tante Eriberta , jalouse, lui disait, assise au pied du lit de ma cousine tout en la regardant dormir :
— Vous êtes un homme très occupé, docteur, laissez les femmes s'occuper de la jeune fille.
Farías, allumant une cigarette près de la fenêtre par laquelle entrait à nouveau le bruit familier des machines, lui dit sur le ton de quelqu'un qui n'a pas l'intention d'offenser qui que ce soit :
-Parfois, les femmes ont besoin des hommes, madame.

J'avais peur, moi aussi, qui étais dans la pièce, tenant la main de Leticia, la seule femme qu'il n'avait pas repoussée. Je pensais à Méndez, qui écoutait peut-être de loin, dans le parc, habitué à regarder par cette fenêtre par laquelle Farías entendait maintenant la sirène de six heures annonçant la fin de la journée de travail et le départ imminent des ouvriers. En vingt-quatre heures, ce qui avait été perturbé pendant six mois avait retrouvé son cours normal. Les murs de l'usine n'étaient pas aveugles, seuls les hommes qui passaient et jetaient à peine un coup d'œil par-dessus, craignant de voir ce qu'ils ne voulaient pas voir, car ce qui n'est pas vu n'est pas connu, et l'ignorance la plus totale est le dernier bastion, peut-être le plus imprenable, de l'ignominie.

Ce soir-là, comme les nuits suivantes, je dormais dans le même lit que Leticia, mais nous dînions encore dans la chambre. Elle ne voulait pas finir son assiette et s'était rendormie. Un médecin de famille, je crois un cousin de Farías, l'avait examinée, nous assurant qu'elle était simplement perturbée et qu'il fallait la laisser tranquille. « Les garçons sont plus forts qu'on ne le croit », avait-il dit, et Sebastiano l'avait remercié pour ce diagnostic si subtil. Comme ils ne s'entendaient pas, le médecin était parti sans dire au revoir. Nous étions presque dans le noir malgré la lampe de chevet à côté du lit.

- Tu crois qu'elle le sait ?

Il me regarda depuis le fauteuil, un livre ouvert à la main, faisant semblant de lire, je crois, même si son esprit vibrait simultanément sur d'autres plans.

« L’ignorance volontaire est la pire de toutes, Cecilia. On ne peut la vaincre. Elle est plus inflexible que la mort. Leticia ne connaît pas de limites. Elle peut voir des brumes, mais elles finissent toujours par se dissiper. C’est un fardeau bien lourd pour une petite fille. »

-Nous les filles, nous grandissons, docteur.

— Je sais, heureusement que c'est comme ça. En tant que femmes, elles nous survivent.

— Maman sort, n'est-ce pas ? Tu vas l'emmener ?

« Bien sûr. Ta mère est un roc, elle appartient à cette terre urbaine, têtue et enfantine, ignorante et méchante. Elle aime lutter contre le béton, par exemple, contre les murs de cette usine qui dort désormais de son sommeil de fer. Mais Leti est au-dessus de tout cela, elle voit tout et ne peut pas

descendre et l'ignorer comme les autres au niveau du sol. Elle est faite d'eau, peut-être, ou d'air. »
— N'est-ce pas la même chose ?
— Exactement, Cecilia. Nous sommes le carbone de nos os, elle est l'oxygène et l'hydrogène. Nous sommes opaques, elle est transparente, mais je parle de transparence de l'intérieur. Nous vivons dans une grotte aux parois qui ne se fissurent presque jamais, elle est comme un cristal qui se brise ou vibre.
Qui était le député Sebastiano Farías ? Un homme politique ? Un libre penseur ? On n'a pu apprécier pleinement l'étendue de son talent qu'après l'avoir longtemps connu et avoir pénétré les multiples strates de son discours.

Renato était revenu heureux, si l'on peut dire, de sa visite chez maman. Il m'a dit qu'elle était très fière de moi, de la façon dont je prenais soin de ma cousine et dont je m'inquiétais pour elle. Et que je devais mettre de côté mes inquiétudes à son sujet, qu'en prison, elle se sentait à l'aise avec tous ces prisonniers politiques de la même catégorie qu'elle. Renato me l'a répété mot pour mot, sachant que cela aurait l'effet inverse sur moi, et que c'était précisément l'intention de maman. C'est ainsi que j'ai hérité de cette façon de penser, si proche du sarcasme, si rebelle contre la sagesse conventionnelle, mais chez moi, ces structures de la pensée intellectuelle étaient toujours fragilisées par les eaux du pessimisme, ou plutôt de l'amertume, qui pourrit les fondements.
Farías a déclaré, deux jours plus tard, qu'il devait retourner au Congrès pour réunir le *quorum.* Indispensable à son groupe et pour d'autres affaires en cours. Leticia allait déjà mieux, mangeait et allait au parc, mais elle avait de profondes cernes sous les yeux, comme si ses yeux voulaient plonger dans l'abîme. C'était une sensation étrange, qui me donnait envie d'imaginer une scène de mauvais film d'horreur : plonger la main dans ses orbites vides pour sauver ses yeux de ces abysses.
Leticia était-elle folle, ou ce qu'elle prétendait voir était-il vrai ? C'est là, en fin de compte, le thème central de ce long récit. Bien plus tard, j'ai compris que son don ne résidait pas uniquement dans la vision complète de l'avenir, mais dans sa capacité à percevoir ce que les autres ne pouvaient voir : des images qui auraient pu être le passé ou l'avenir, mais qui demeurent latentes

dans le présent. C'est avec cette matière que travaillent des personnes comme Leticia ; tout n'existe que dans le présent, car c'est la seule chose qui existe véritablement, et elle est insaisissable.
Combien de temps dure un instantané ?
Février avait commencé. La famille était déjà partie ; seules restaient tante Eriberta et ses interminables plaintes, et Méndez, qui errait dans le parc avec son sécateur, ses bottes crissant sur les feuilles mortes. Renato et moi étions des invités de passage, une nuisance pour la possessivité de tante. Je sais qu'elle parlait tous les jours avec grand-père Martins , lui racontant le moindre détail concernant la maison, baissant la voix lorsqu'elle parlait de nous. Pendant tout ce temps, le téléphone sonnait sans cesse, utilisé aussi bien par elle que par Renato, qui parlait avec Sebastiano tous les soirs. Tante passait et jetait un regard désapprobateur, pensant à la facture de téléphone, qui n'était sans doute qu'un prétexte pour justifier son avarice naturelle.
Un soir, après notre conversation, Renato est venu nous dire bonsoir avant d'aller se coucher. Il revenait de chez Farías et semblait inquiet.
- Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à maman ?
-Rien, Ceci, tout se passe bien de ce côté-là.
— Alors, qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?
Sebastiano avait l'air souffrant, comme s'il était fatigué. J'ai même cru, ou du moins c'est l'impression que j'ai eue, qu'il allait pleurer. Vous savez, cette sensation de boule dans la gorge ?
-Oui, papa, je comprends.
Renato ôta ses lunettes et me regarda de ses yeux bleus, comme les vagues de deux mers déchaînées, une fureur née de l'impuissance face à ce qui troublait la tranquillité de son monde. À cet instant, il n'était pas mon père adoptif, mais le mari de ma mère, et j'avais envie de le serrer dans mes bras et de bercer sa tête contre ma poitrine pour lui permettre de pleurer. Pourtant, ni lui ni moi n'avions la permission de faire ce que nous désirions.

6

En juillet, tout semblait être rentré dans l'ordre, si tant est que l'on puisse qualifier ainsi la situation fragile de l'entre-deux-guerres. Le gouvernement d'Onganía se maintenait en exploitant son impuissance par l'arrogance. Certains prédisaient le retour imminent de Perón au pouvoir ; le climat politique était déjà préparé à cette éventualité. Pendant ce temps, les révoltes se poursuivaient dans les universités, et les syndicats et corporations se livraient à des luttes intestines.
Les ouvriers de La Cantábrica continuaient de travailler sans donner matière à conversation. Personne ne les connaissait, et ils ne parlaient pas à la presse. « Qui étaient-ils ? » s'interrogeaient les lettres silencieuses de certains pamphlets de gauche, impossibles à détruire complètement ; ils réapparaissaient toujours à un coin de rue, même si, des heures plus tard, on les retrouvait tous brûlés vifs dans une 12CV calcinée. On ne mentionnait pas les corps ; ils n'apparaissaient jamais dans les versions officielles des événements de cet été-là. Ces versions affirmaient que les insurgés avaient été réintégrés, et quelques autres licenciés, sans que personne ne sache ce qu'ils étaient devenus. Mais chacun savait que ce n'étaient pas les mêmes hommes, et le nombre soixante et un prit une tournure de propagande subversive, tout en acquérant une couleur étrange, semblable à celle d'un tirage au sort : 61 était « le fusil ». Ainsi, les deux symboles se combinaient habilement ; le populaire se mêlait au rebelle. C'est ce que le gouvernement détestait.
Farías était parti en vacances tout le mois de février, avait-il dit à mes parents. Maman avait été libérée le 14 février. Son dossier était vierge, avait affirmé Farías, et il avait fallu une véritable bataille pour faire disparaître ces dossiers. Malheureusement, les hommes qui se souvenaient d'elle étaient toujours au pouvoir, et il n'y pouvait rien. Elle l'avait remercié pour tous ses efforts, bien sûr ; elle n'avait pas grand-chose d'autre à lui dire que les mêmes choses qu'avant. Elle aurait sans doute aimé le serrer dans ses bras, mais malgré tout, ils restaient des adversaires au sein du même système. À chaque rencontre, une étincelle de conflit idéologique jaillirait inévitablement ; cependant, elle, la guerrière, se montrerait condescendante, et lui, l'intellectuel, s'adapterait à elle. Tous deux étaient assez intelligents pour

survivre à une guerre sans fin. Tel était le gouvernement argentin, quel qu'il soit : une zone de guerre où régnait la stupidité et où la folie était loi.
« La loi est un anachronisme », avait-il dit un jour à sa mère, peu après son retour à la maison. « Nous formons des leaders et abattons les murs de la loi. »
-Et nous avons construit des autoroutes…
-Oui, elles sont imposantes, et le plus beau, c'est que personne ne voit où elles finissent ; cela peut se trouver à mille kilomètres ou à deux pâtés de maisons, lorsqu'elles relient des déserts.
« Toi, mon ami, mon cher ami », dit-il en lui serrant les mains avec gratitude. « Tu ne dis pas ça dans tes discours. »
Il a ri.
« Bien sûr que non, ou alors vous voulez ma mort ? Croyez-vous qu'ils ignorent mes visites dans cette maison ? Ils le tolèrent parce que je suis un tombeau. J'ai une famille qui me protège, mais qui me contraint aussi. Parfois… »
-Parfois, vous aimeriez pouvoir vous anéantir, n'est-ce pas ?
C'était la première fois que j'entendais maman parler de quelque chose qui ressemblait de près ou de loin au suicide. Elle, si forte d'habitude, savait aussi combien ses luttes incessantes étaient vaines.
Puis Sebastiano Farías disparut de nos vies pendant quelques mois. Nous écoutions ses discours à la radio et lisions sporadiquement des nouvelles le concernant. En mai, des rumeurs commencèrent à circuler selon lesquelles il dirigeait une commission gouvernementale chargée de réprimer plusieurs soulèvements étudiants et ouvriers. Il apparut aux informations télévisées, entouré de nombreux collaborateurs civils et gardé par des soldats, entrant dans des usines hostiles. Il appelait de temps à autre, car il ne voulait pas que Renato ou Maman l'appellent, de peur que les lignes ne soient sur écoute. Il était au-delà du bien et du mal, comme il aimait à le dire. « Je suis à l'aise au paradis comme en enfer », cette phrase, prononcée un jour de cet été fatidique, est gravée dans ma mémoire. Et lors de ces appels, il parlait en langage codé que Renato me révéla bien plus tard. Il utilisait des mots familiers, des mots de tous les jours, qui faisaient pourtant référence à des responsables gouvernementaux ou à des événements précis.

Un jour de juin, le 20 je crois, à mon retour de l'événement scolaire, j'ai trouvé Renato debout près du téléphone, qui était décroché. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Il m'a ignorée, mais a répondu à la même question que ma mère. Il a répondu à voix haute, comme perdu dans ses pensées.
-Il s'est impliqué dans l'exacerbation de la question de La Cantábrica.
Il fit une pause.
« C'est trop tentant pour lui d'avoir ces dossiers à portée de main et de ne pas les espionner, vous ne croyez pas ? » C'est ce qu'il m'a dit.
« Ne t'inquiète pas, c'est un caméléon… », dit maman.
Je n'ai pas pu m'empêcher de rire, en imaginant un caméléon dressé sur sa queue, aussi grand que le docteur Farías, en costume et fumant, comme dans un film Disney (le Disney d'avant le rachat). Ils m'ont regardé.
« Je crois que tu te trompes, dit Renato. Sebastiano est comme un cafard. Il va dans les pires endroits et en ressort toujours indemne. »

Le 9 juillet, jour férié, la sonnette a retenti à minuit. J'ai entendu les pantoufles de maman sur le sol de la salle à manger et le grincement de la porte, si peu discret. Puis, le claquement des gonds, un gémissement d'homme et le cri étouffé de ma mère. Je me suis levée d'un bond et j'ai couru ; Renato était déjà là avec eux. Sebastiano s'accrochait à elle, mais j'ai alors compris qu'elle le soutenait pour qu'il ne tombe pas. À deux, ils l'ont installé sur le canapé, lui ont soulevé les jambes et lui ont demandé sans cesse ce qui s'était passé.
Il portait un de ses costumes habituels, mais avec les coudes déchirés, son gilet ouvert et sans cravate. Maman lui a enlevé ses chaussures couvertes de boue, et c'est là que j'ai senti l'odeur. Ce n'était pas seulement de la boue, mais de la merde, et tout son corps en était recouvert, ainsi que d'autres choses. Une odeur de choses pourries, déchiquetées et rongées par les rats, et les rats par les chats de l'avenue Juan B. Justo, ces mêmes rats qui rôdaient sur les trottoirs la nuit et s'introduisaient dans les maisons et les appartements comme si c'était chez eux.
Renato le ramassa.
« Je m'en occupe, prépare -lui quelque chose à manger. Il est si maigre… » Sa voix se brisa.

Il l'emmena dans la salle de bain et entrouvrit la porte. J'entendais le bruit de l'eau qui coulait de la douche et les paroles réconfortantes de Renato, mêlées aux gémissements et aux sanglots de Farías. Je les voyais distinctement à travers l'un des panneaux miroir de l'armoire à pharmacie au-dessus du lavabo. Le visage de Farías était couvert de crasse, sa barbe hirsute, il ouvrait à peine les yeux et sa tête oscillait comme un pendule, comme si ses muscles du cou ne pouvaient la soutenir. Renato lui retira délicatement ses vêtements, car il savait combien son ami y tenait, même s'ils étaient désormais inutilisables. Je ne l'aperçus que de dos, nu, tandis que Renato l'aidait à entrer dans la douche. Nous n'avions pas de baignoire, alors il dut s'y installer et le soutenir pendant qu'il le lavait avec une éponge savonneuse. Soudain, j'entendis un grand bruit : ils étaient tombés tous les deux. Je leur demandai s'ils allaient bien. « Oui », répondit Renato, et il me demanda d'aller chercher des serviettes et de les laisser par terre, près de la porte.

Un peu plus tard, ils sortirent tous les deux. Farías portait un peignoir de Renato, et Renato était en pyjama mouillé. Ils allèrent dans la pièce qui servait de bureau, et elle l'allongea sur le fauteuil qui faisait parfois office de lit. Maman apporta de la soupe, dont l'odeur ne parvenait pas à masquer la puanteur qui avait envahi la maison. L'odeur persistait sur les chaussures et les vêtements, sur le sol où figuraient les traces de chaussettes sales, sur le tissu du canapé de la salle à manger. C'était la même odeur que je sentirais pendant des années, avec la honte qu'ils les aient invités et qu'ils sentent la même chose. Mais ils ne sentaient rien, ou du moins ils faisaient semblant. Maman lui donna la soupe à la cuillère, et Renato lui frotta le dos pour le réchauffer. C'était en juillet, comme je l'ai dit, et le poêle ne chauffait que quelques mètres carrés, et nous n'en avions qu'un seul pour la chambre. Farías avait chaud, mais peu à peu, la soupe fit son effet.

« Je lui ai donné un puissant sédatif », dit maman à voix basse.

Quand il s'endormit, ils allèrent se coucher. Je les suivis, mais je restai dans mon lit, perdue dans mes pensées, dans l'obscurité. L'odeur des égouts était forte, et je n'aurais jamais imaginé qu'elle puisse être si forte, car je ne sentais jusqu'alors que les odeurs provenant des toilettes ou des bouches d'égout. Se retrouver au beau milieu des égouts, c'était une autre histoire. C'est ce qu'avait fait Farías ; il n'y avait pas d'autre explication. Il était

descendu, peut-être, dans les tunnels de Maldonado – mais pourquoi ? Je me souvins de Leticia, allongée sur les pavés, fixant l'ouverture sombre de la bouche d'égout sur le trottoir. Elle avait senti exactement la même odeur que moi à cet instant, avec toute l'intensité que nous ne ressentions pas, peut-être parce qu'elle n'était pas encore arrivée.

Le seul à l'avoir cru était le docteur Farías, ce petit malin qui lisait de la poésie et s'imaginait des tragédies imaginaires, celui qui, tout en parlant de la réalité, la façonnait à son goût. Il était comme un architecte capable de construire un opéra, mais qu'on avait engagé pour concevoir les bidonvilles qui allaient peupler le pays.

Sous le rocher, le clapotis de la boue.

J'avais besoin de le revoir, de savoir s'il avait besoin de quelque chose. L'engouement de Leticia avait fini par déteindre sur moi. Elle avait déjà tout oublié, recluse dans sa maison d'Haedo, à planifier ce qu'elle ferait bien plus tard : aller à la maison sur la côte, se débarrasser de tout et expier ses péchés (les siens ? ceux de ses parents ?). J'avais reporté mon étrange désir pour Renato sur cet homme capable de s'aventurer en enfer pour vérifier ce qu'une fillette de douze ans lui avait dit, des mois auparavant, qu'il trouverait sous les rues.

Je suis entrée dans la chambre et j'ai aperçu son ombre dans l'obscurité. J'ai allumé la lampe de chevet, aussi faible que toutes les petites lampes que nous avions à la maison pour économiser l'électricité. Il dormait encore. Ses lèvres étaient gonflées et douloureuses. Sa robe ouverte laissait apparaître sa poitrine hérissée de poils clairs. Il ne portait pas de sous-vêtements, bien sûr, mais je n'ai pas regardé ce que je n'aurais pas dû, ou peut-être l'aurais-je fait si autre chose n'avait pas attiré mon attention. L'abdomen de Sebastiano Farías était couvert de cicatrices. Des opérations ? me suis-je exclamée en m'approchant. Ce n'étaient pas des cicatrices, mais des plaies ouvertes. Je me suis dit qu'il avait dû se les faire cette nuit-là, où qu'il soit allé ; il pouvait même s'agir de morsures de rats. Mais elles étaient longues et nettes, et leurs bords étaient épaissis, comme si elles n'avaient pas été refermées depuis longtemps. Puis j'ai aperçu quelque chose qui bougeait au fond des plaies. Ce n'était ni du sang ni des sécrétions infectées. Je les connaissais très bien pour avoir soigné Papa Tejada tant de fois.

C'étaient les intestins, sous une couche transparente parcourue d'un réseau de veines. Les intestins, qui s'agitaient comme des vipères.

7

Farías resta à la maison toute la semaine, alité la plupart du temps. Il ne lisait pas, fumait cigarette sur cigarette et regardait la télévision – uniquement les informations – se levant sans cesse pour changer de chaîne, à la recherche d'une publicité. Son bureau restait fermé, les fenêtres et les stores baissés, car, disait-il, la lumière lui faisait mal. Il portait toujours le même peignoir, qu'il laissait même ouvert lorsqu'il quittait sa chambre pour aller aux toilettes au bout du couloir. Les vacances d'hiver étaient terminées et maman et Renato avaient repris le travail, si bien qu'ils n'étaient pas à la maison la majeure partie de la journée. Je rentrais de l'école, j'aérais un peu les pièces enfumées en ouvrant les fenêtres, puis je préparais le déjeuner pour lui et moi. Ensuite, il se levait, nouait son peignoir et s'asseyait à table. C'était la seule attention qu'il nous témoignait pendant ces jours-là, et il ne le faisait que pour moi, disait-il. Je le regardais couper la viande avec une fourchette, comme un vieil homme sénile, et cela me rendait tellement triste de le voir ainsi changé. Je me demandais s'il redeviendrait un jour le même.

Ce soir-là, maman et Renato se disputèrent. Elle savait que je devais de l'argent à Farías, mais sa négligence n'était pas bonne pour moi, dit-elle. Je voulais intervenir, mais cela aurait impliqué de hausser le ton et de me disputer. Renato acquiesça, mais c'est mon ami, dit-il, le seul que j'aie vraiment. Je savais que cette nuit-là mettrait fin à toute cette passion larmoyante dans laquelle Farías semblait se complaire.

Vers midi, j'ai entendu Renato entrer dans le bureau, puis le scintillement de la télévision et le clic sec du bouton qui l'éteignait. Ils allaient sans aucun doute discuter.

Je me suis levée machinalement, comme si ma présence dans cette pièce était une évidence. Après tout, je m'étais occupée de lui presque toute la journée,

et ce, durant toute la semaine. Au moment de frapper à la porte entrouverte, je me suis arrêtée. Les deux hommes étaient assis sur le canapé. Farías était toujours allongé, mais les pieds au sol, et Renato ne se penchait pas en arrière. Je venais d'avoir treize ans. Étais-je une fille ou une femme ? Sans en être certaine, je savais que je n'avais pas à assister à leur conversation. Pourtant, je devais écouter, et les premiers mots prononcés par Farías ont éveillé ma curiosité, façonnant peu à peu mon rapport à ces événements. Il y a des lieux où nous ne sommes jamais allés, et pourtant nous nous en souvenons ; il y a des événements auxquels nous n'avons jamais assisté, et pourtant cette implacable impression *de déjà- vu* . Il y a aussi des choses qui ne nous seront jamais étrangères, des choses du passé ou du présent qui, en apparence, ne nous appartiennent pas, mais qui soudain, un jour incertain, deviennent l'essence même de notre existence. Comment transforment-elles ainsi notre sentiment d'appartenance ? Un jour, elles appartiennent à quelqu'un d'autre, elles ne nous émeuvent plus, elles ne nous attristent plus. Puis, elles sont nôtres, nous les avons vécues, ressenties, et elles constituent, de façon inattendue, l'architecture de notre mémoire.

C’est ce que j’ai commencé à entendre, et tout a commencé par la mention d’un nom qui ne me disait rien.

« Ils me surveillent, Renato. Depuis des mois, peut-être des années. Tu le sais , tous ces allers-retours chez toi, c'en était trop. C'est pour ça qu'ils m'ont nommé président de la commission, et c'était l'idée du colonel Ansaldi, ce type de La Plata, un salaud qui a saboté tous ses amis pour être promu colonel à vingt-huit ans, pour entrer sans aucun doute dans les annales de l'armée. Ils voulaient me tenir à leur merci, me faire souffrir le martyre si possible, tant mieux. Au début, tout était très clair et bien fait : des statistiques, les noms des usines et des employés, un dossier complet pour constituer de futures listes noires. Une perte de temps bureaucratique, rien de plus. Mais je les connais depuis toujours, et les combines louches n'ont pas tardé à se savoir, les combines financières, bien sûr, des arrangements avec les patrons d'usines et les chefs syndicaux. Gouvernement, entreprises et syndicats, un trio infernal dont personne, même avec un minimum d'imagination, ne se lasse jamais. »

Farías se leva et alla chercher le briquet argenté sur le bureau, mais ne le trouva pas, même en tâtonnant dans la faible lumière de la lampe de chevet. Il retourna au canapé, soupira, épuisé, et le trouva finalement dans la poche de son peignoir.
Dans cet ouvrage, j'ai trouvé le dossier contenant le rapport sur La Cantábrica, le rapport officiel, bien sûr. En résumé, toute la procédure avait été parfaitement conforme aux règles, tant l'intervention du gouvernement que la réintégration des ouvriers rebelles. Il n'y a eu aucun mort, malgré des coups de semonce tirés lorsque certains mutins ont semblé résister ; mais à la vue des femmes et des enfants, ils ont capitulé. Alors, qu'avons-nous vu de la maison d'Haedo ?
-Vous savez ce que nous avons vu.
— Vous êtes sûr ?
— Parfois les yeux mentent, Sebastiano, mais j’ai encore la sensation des corps sous mes pieds, comme si j’avais marché dessus.
Un sentiment privilégié, honorable, digne d'un soldat, comme sur ces champs de bataille mémorables. Mais je suis avocat, député du parti au pouvoir, même si tout cela n'est qu'une façade . Je leur suis trop utile, ou plutôt, je l'étais, alors ils ont dû s'assurer de ma loyauté. En réalité, ils font ça avec tout le monde. Il n'y a pas un collaborateur qui ne soit suspecté. Chacun reçoit ses pots-de-vin, certains en liquide, d'autres en secret. Bref, il y avait ce rapport pour lequel je n'ai pas eu besoin de passer des mois à faire des recherches, des entretiens, ni même à rédiger. Il était déjà prêt, à être signé et envoyé aux archives officielles de la Nation. Tant que je ne l'avais pas signé, ce n'était qu'un brouillon, comme ma vie. Je l'ai vu clairement cet après-midi-là, à deux heures, après avoir déjeuné à la Confitería del Molino. J'ai demandé à être seul dans mon bureau. J'y suis resté jusqu'à cinq heures… non, jusqu'à sept heures, car il faisait déjà nuit. De ma fenêtre, j'ai contemplé la place, la fontaine et le monument aux Deux Congrès. On pourrait dire que c'était un élan sentimental, incongru dans ma nature. C'est vrai, mais dans la vie, tout est soit rose, soit noir.
Sebastiano posa sa main sur le genou de Renato.
-Mon cher ami, tu es le seul à ne jamais m'avoir rien demandé, c'est pourquoi je t'ai tout donné.

- Que voulez-vous dire ? Ne dites pas de bêtises…
Renato le savait, bien sûr, mais il abhorrait la sentimentalité. Ce n'était pas seulement la vie de Farías qui était en jeu.
J’ai signé, et laissez-moi vous raconter comment : debout devant la fenêtre, je contemplais cette grande femme de marbre, insensible aux intempéries, sur la place. J’ai apposé ma signature sans regarder le papier, comme je l’avais fait tant de fois auparavant, mais cette fois, mon esprit était ailleurs, perdu dans le paysage, tandis que ma main remuait la boue.
Vers sept heures et demie, je suis parti et j'ai longé Combate de los Pozos. Le froid était agréable, car il était mordant. J'ai baissé le col de mon pardessus et j'ai senti la fraîcheur grandissante de la nuit. J'avais laissé la voiture près de Congress, mais je voulais marcher. J'ai rejoint Rivadavia et j'ai continué du côté impair de la rue, regardant les vitrines et les bus qui prenaient des gens rentrant chez eux. J'ai pris Díaz Vélez et San Martín, jusqu'à Juan B. Justo. Il était déjà environ neuf heures du soir. Je me suis assis à une table de bar et j'ai commandé un sandwich au steak et un verre de vin. N'importe quoi, comme vous pouvez le constater, rien ne m'importait. Je n'arrêtais pas de penser à l'après-midi des funérailles, à cette petite orpheline qui pleurait avec une inconsolabilité si atroce que je n'en avais jamais vue. Elle ne pleurait pas pour ses parents, c'était là le nœud du problème, quelque chose que je ne comprenais pas, ou que je refusais de comprendre, car cela ébranlait les derniers recoins de mon esprit. Je pleurais pour ces hommes assassinés, qui n'existaient pas encore, ou qui étaient conduits à la mort cet après-midi même, ou plus tard, qui sait. Ce jour-là, je me suis dit que Leticia était folle, mais ne l'étais-je pas moi-même, à parcourir ces avenues et ces rues des mois plus tard ? Car j'aurais dû admettre que cette longue marche n'était qu'une tentative naïve de défier l'inévitable. Puisque je devais signer, je voulais au moins m'accorder ce geste chimérique de vérifier la vérité, et si elle était fausse, que Dieu ait pitié de mon âme parjure et de mon esprit dérangé. Mais cette dernière possibilité n'était qu'un rêve bâti sur un rêve, un rêve qui ne laisse derrière lui que poussière de pyrite ; un jour il brille, le lendemain il n'est plus que terre compactée.
Habituée, donc, à la déception, je repris ma marche le long de la rue Juan B. Justo, ralentissant délibérément, observant les bus presque vides, les chiens

qui déchiraient les sacs-poubelles aux coins des rues, les enseignes des commerces fermés. Ici une quincaillerie, là un magasin de meubles, et de temps à autre un kiosque vendant des cigarettes et des bonbons dont le propriétaire laissait transparaître son ennui par des bâillements et une mine débraillée.

Je suis arrivé à Warnes, où je savais qu'il y avait une entrée vers les tunnels de Maldonado. C'était comme une entrée de métro que personne n'utilisait, sauf les employés de la compagnie des eaux, et encore, très rarement. Je suis descendu les escaliers, couvert d'excréments et d'urine des sans-abri qui y dormaient. Aujourd'hui, il n'y en avait aucun. La grille était verrouillée par un verrou entouré de plusieurs chaînes, mais sans cadenas. La chaîne cliquetait entre les façades de la rue, cachée par les voitures et les camions, tout comme le grincement de la grille rouillée. À l'intérieur, la première chose que j'ai vue, c'était l'obscurité qui se fondait peu à peu dans une pénombre dont la lumière émergeait lentement à mesure que les choses apparaissaient. Mais la première chose qui m'a frappé, c'est l'odeur de l'eau sale et le murmure du courant lent et régulier sur le canal en béton. Les colonnes de part et d'autre du tuyau semblaient former de longues rangées couvertes de moisissures et d'excroissances de toutes les couleurs. Il y avait ici et là des lampes à la lumière tamisée au plafond, mais la lumière principale provenait des égouts. Partout où j'allais, je trébuchais sur des détritus charriés par la pluie : des pneus, des fils téléphoniques et électriques abandonnés, disposés en cercles concentriques que je devais enjamber pour ne pas tomber. Tout ce qu'il me fallait, me disais-je, c'était Virgile pour guider ce Dante des temps modernes à travers les nouveaux cercles de l'enfer.

Il y avait de nombreux pâtés de maisons, peut-être autant qu'il en faut pour atteindre l'endroit où les corbillards s'étaient arrêtés cet après-midi-là. Mais il ne pouvait en être certain, bien sûr. Là-bas, tout est très différent ; le temps n'existe pas ou s'écoule si lentement qu'il est imperceptible, car ce qui donne du réalisme à son passage, c'est l'espace et ses variations. Là-bas, pourtant, tout était pareil, ou du moins une répétition constante du même décor. Une pièce de théâtre, peut-être, où tous les actes se déroulent au même endroit ? Si tel était le cas, il ne serait pas étonnant que les personnages et les dialogues soient également les mêmes, avec de légères variations dans les

mots ou les gestes pour que la répétition ne soit pas un automatisme impersonnel, mais plutôt la monotonie délibérée et exaspérante d'un esprit tourmenté. Cette même exaspération qui peut mener au suicide.
Mais cette parole fut jurée par la réalité.
Un monticule sombre occupait tout l'espace entre le lit du ruisseau, le mur et le plafond, masquant les colonnes et menaçant d'obstruer une partie du courant. Et c'était cette odeur dont Leticia avait parlé ; il ne pouvait s'agir que de cela. Quelque chose de si putride et de si obscène à la fois qu'elle l'avait affectée physiquement et sensoriellement.
Le nauséabond mêlé à l'âcre.
Je n'ai aucun moyen de le définir de manière à ce que tu puisses le comprendre, Renato, ni même t'approcher de la compréhension de cette odeur .
-Tu l'as amené avec toi, Sebastiano.
« Une partie, oui, mais seulement un échantillon exquis, comme dans un petit flacon de parfum Dior. De toute façon, c'était une montagne recouverte de draps de cuir qui tentaient de la dissimuler, augmentant l'humidité qui à la fois consumait et ralentissait la décomposition de tous ces cadavres. Je ne les ai pas comptés, je n'ai pas pu, bien que j'aie voulu essayer, mais ils étaient tous si pourris que la chair et la peau de chacun ne formaient plus qu'une masse putride mêlée à celles des autres. C'était comme si leurs corps étaient unis dans la mort d'une manière qu'ils n'auraient jamais pu l'être de leur vivant. Curieux, n'est-ce pas ? Pathétique, n'est-ce pas ? »
- Vous voulez dire...? Mais que vous demandez-vous !
« Vas -y, pose des questions , mais ne pose pas de questions dont tu connais déjà la réponse. Il y a déjà bien assez de gens qui disent des bêtises, au gouvernement, dans les assemblées, dans les tribunaux. Et sur ce monstre aux millions de langues qu'on appelle la radio, et sur cet autre, sournois comme une ombre que la merveilleuse boîte d'images introduit dans chaque pièce, et que tu as éteinte en y entrant. L'ombre lumineuse qui cache ce qu'elle éclaire, parce qu'elle est trop maladroite, trop stupide, une chose grosse et inamovible qui ne bouge pas de son coin, et qui attend toujours notre retour, parce que nous y revenons toujours. »

C'étaient les morts de Leticia. Les morts de Maldonado. Tant de monde que lorsque le courant du ruisseau monta, il était inévitable qu'il déborde et emporte certains d'entre eux dans le fleuve. C'est pourquoi, parfois, l'odeur imprégnait Buenos Aires. Car je ne peux croire que ce n'étaient pas seulement les soixante et un ouvriers de l'usine, mais tant d'autres qui avaient quitté la capitale cet été-là pour les provinces afin de manifester et de protester. Ceux qui ne sont jamais revenus et qui n'ont jamais été arrêtés.
— Et vous pensez que Leticia le savait déjà ?
« Bien sûr, et bien plus encore. Mais comment une petite fille comme elle, même dotée d'un tel don, aurait-elle pu exprimer toute l'immensité de la tragédie ? Elle a entrevu l'avenir, mais ne pouvait en montrer, en expliquer qu'une infime partie. Le reste était rendu explicite par son corps, clairement, avec les vomissements et la maladie. Et même cela, j'imagine, n'était pas suffisant. Croyez-vous que lorsqu'un système applique ces méthodes, ce n'est que pour quelques-uns, une poignée, et puis c'est tout ? Ce qui fonctionne une fois, fonctionne pour toujours, sans fin. Les nombres sont infinis, n'est-ce pas, institutrice, professeure, diplômée de Carlos Pellegrini, récipiendaire de la médaille d'honneur de votre promotion ? »
Pourquoi blessait-il son ami ? me demandais-je. En réalité, il ne le blessait pas ; il recourait simplement à son sarcasme habituel, mais cette fois, cela sonnait comme un reproche cinglant. C'est ainsi que Renato l'a perçu.
-Personne ne vous a demandé de…
C'est exact, personne d'autre que moi, ma bêtise et mon ego. Jouer sur les deux tableaux, c'est ce qui se rapproche le plus d'un sentiment de véritable puissance. Ceux qui détiennent le pouvoir sont arbitraires, le doute les ronge et l'arbitraire les détruit. Nous, en revanche, sommes des arbitres. Combien de fois avez-vous insulté un arbitre de foot ? Oui, je sais que ça ne vous plaît pas, que vous trouvez ça stupide que onze types courent après un ballon pendant près de deux heures et s'entretuent pour l'avoir. Mais réfléchissez- y un instant : que sont les partis politiques, alors ? Une bande de joueurs qui courent après le ballon pour le garder pour eux.
Elle s'est tue, du moins c'est ce que j'ai entendu depuis le couloir sombre, assise par terre, les genoux serrés contre ma poitrine et le visage caché entre eux, mais les oreilles grandes ouvertes.

« Et qu'as-tu fait ? » demanda Renato.
« Et que vouliez-vous que je fasse ? Je n'ai pas commencé à pleurer ni à hurler comme dans un film d'horreur. Je me suis simplement approchée, le nez couvert d'un bras, et de l'autre, j'ai soulevé un peu les peaux. J'ai vu des crânes, des mains, des jambes, qui dépassaient comme des mendiants. Puis quelqu'un m'a interpellée : « Que faites-vous ici ? » Je me suis retournée, et c'était le jardinier des Martins , et le conducteur du corbillard, vous vous souvenez ? Oscar Méndez, c'est son nom. Je me souviens de cet échange de regards entre Leticia et lui dans la rue. Un salaud, une bête pour quiconque voudrait l'utiliser, un des plus bizarres fils de pute que j'aie jamais vus. C'est le genre de type qu'on pourrait qualifier de sans âme, parce qu'un cœur… quoi !… juste un organe qui fait circuler le sang obscène qu'ils portent en eux. « Que faites-vous ici, Méndez ? » ai-je rétorqué. Il a haussé les épaules. » « Docteur, qu'en pensez-vous ? Je travaille comme veilleur de nuit à Maldonado, je fais des allers-retours au milieu de la merde, mais de temps en temps on tombe sur une perle rare, comme vous, docteur, avec votre tenue élégante, même si, à vrai dire, elle est un peu sale maintenant. »
Je n'allais pas lui répondre. J'ai regardé vers le portail et l'escalier de sortie, si loin maintenant. J'ai commencé à marcher, mais il m'a arrêté. « Je ne peux pas vous laisser partir, docteur. » Je me suis dégagé des mains qui me retenaient. Il m'a attrapé de nouveau. « Ne soyez pas idiot, docteur, vous savez mieux que quiconque… » « Lâchez-moi », ai-je dit, mais il m'a fait trébucher et m'a jeté à terre, face contre terre sur le sol souillé d'excréments. J'ai attendu un instant pour me remettre du choc, et j'étais certain qu'il ne s'attendait pas à une résistance de ma part. Alors, quand il a relâché son emprise, je me suis retourné et je l' ai assommé . J'ai couru dans la seule direction possible, vers la montagne des morts. Mon Dieu, ai-je pensé, en réalisant que je ne pouvais pas aller plus loin à moins de sauter dans l'eau. J'ai retrouvé, une fois de plus, cette stupidité du bon sens qui a tant de mal à s'accorder avec la réalité. Je ne vais pas échapper à ce type, à cette bête, me suis-je dit. Je n'avais pas le temps de me défendre ; Il m'avait déjà plaquée au sol et me frottait le visage contre les ossements des cadavres. Je sentais tout le poids de Méndez sur moi. Il allait me tuer, j'en étais sûre. Il m'avait encore une fois prise au dépourvu, à tel point que je n'avais plus la force de bouger.

Ses jambes étaient sur les miennes, ses mains me plaquaient les bras au sol. Il était fort, je le savais. Plus musclé que moi, plus entraîné à tous les travaux. Ses bras étaient comme des piliers, et mon corps était prisonnier. Mais je n'imaginais pas… Je le jure devant Dieu et devant tout ce qui t'est cher, je te le jure, Renato, sur la vie de Ceci…
Sa voix s'est soudainement brisée, juste au moment où elle prononçait mon nom. J'entendais sa respiration haletante alors qu'elle tentait de reprendre son récit, mais c'était comme lorsqu'on a la gorge nouée et qu'il est difficile de continuer.
Je n'avais pas imaginé ce qui allait se passer, ce qu'il a fait…
« Mais Sebastiano, s'il te plaît, calme-toi . » Renato disait n'importe quoi, et il le savait, mais que dire quand on ne sait pas quoi dire, surtout quand le silence frôle, involontairement, l'indifférence ?
-Il m'a maîtrisé, Renato.
Sebastiano Farías pleurait en silence, les mains sur le visage. Ses épaules tremblaient, agitées, et son dos était comme la terre secouée par une catastrophe.
J'ai jeté un coup d'œil. Farías serrait Renato dans ses bras, qui le berçait comme un enfant, lui caressant la tête et lui tapotant le dos.
Ils ne se parlèrent plus cette nuit-là. J'attendais que l'un d'eux bouge pour pouvoir aller me coucher, mais ils restèrent sur le canapé, immobiles, jusqu'à l'aube. Avant cela, dans le silence, j'aperçus l'ombre de maman dans l'embrasure de la porte de la salle de bain. Elle savait que j'avais tout entendu, comme elle. Elle ne pouvait évidemment pas me gronder. Nous étions complices.

Bien plus tard, j'ai reconstitué le déroulement des événements. Méndez l'a laissé là, sans autre intention que de suivre sa propre brutalité. Il a disparu, peut-être réfugié dans ces tunnels que personne ne cherchait, surtout lorsque, peu après, le réseau de métro a commencé à s'étendre, passant d'une manière ou d'une autre par le tunnel sous l'avenue Juan B. Justo. Il aurait pu se cacher comme un vagabond, ou travailler comme n'importe quel autre ouvrier à la construction des nouveaux tunnels.

Sebastiano se leva plusieurs heures plus tard, probablement. Il marcha, appuyé contre les murs, jusqu'à la sortie. Il faisait déjà jour ; beaucoup de gens dans la rue auraient pu l'aider, mais il avait honte de son apparence. Sale, blessé et humilié. Il resta là toute la journée, sans manger ni boire. La circulation se calma à la tombée de la nuit. Puis il partit et marcha vers notre maison, puis sonna. Il n'était plus qu'un corps, rien de plus, quand Maman le vit à la porte, appuyé contre le chambranle. Lentement, au fil des jours, il retrouva une certaine dignité. C'est ainsi qu'il la qualifia lorsqu'il nous dit au revoir dimanche, élégant dans le costume que Renato était allé chercher à l'appartement de Palerme, et son parfum, moins fort que son eau de Cologne habituelle, s'était estompé. Malgré tout, il ne put s'empêcher de renifler l'air ambiant, un geste qu'il interrompit aussitôt par sa politesse bien acquise. Il m'embrassa tendrement sur la joue, serra ma mère dans ses bras, ou plutôt, elle le serra si fort qu'elle semblait ne plus vouloir le lâcher. Puis, la porte ouverte, il enlaça Renato longuement. Ils se chuchotèrent des mots, se donnant de petites tapes mêlées de colère et d'affection. Les lunettes de Renato tournèrent sur lui-même, et il les retira. Tandis qu'il les nettoyait, il ne pouvait plus distinguer clairement son ami qui descendait la rue Barracas pour la dernière fois.

La nouvelle décennie avait commencé, ou plutôt, nous étions à ses portes. De nouvelles révolutions se profilaient à l'horizon, la pauvreté et l'effondrement économique – toujours la même rengaine. La nouveauté pour nous fut d'apprendre la nouvelle concernant le docteur Farías. En août, il avait démissionné de son siège au Congrès ; on disait qu'il prenait sa retraite pour se consacrer à son cabinet d'avocats. Il avait défendu deux hommes accusés de meurtres privés, une affaire qu'il avait perdue très facilement, si facilement qu'on aurait cru à une collaboration avec le procureur. Après cela, il avait également abandonné son cabinet. Il était, bien sûr, très riche. Sa maison à Palerme n'était pas grande, mais suffisante pour un homme seul. Avec sa façade étroite et majestueuse, entourée d'arbres, elle ressemblait à une petite maison de campagne où une duchesse vieillissante aurait pu vivre confortablement. Il ne sortait presque jamais, ne dînant que le samedi soir avec quelques amis du Congrès au restaurant Barolo Palace, sur l'avenue de

Mayo. Puis il rentrait à pied ; il n'utilisait plus de voiture, il n'avait plus peur de se faire agresser. Quiconque le voyait voyait un homme prématurément voûté, fumant cigarette sur cigarette dans la rue, arpentant les trottoirs, certains intacts, d'autres défoncés, s'arrêtant de temps à autre devant un bar pour contempler ces gens ordinaires dont il avait tant parlé dans ses discours. En valait-il la peine ? Sans se poser la question, il continua son chemin.
Un jour, fin décembre, entre Noël et le Nouvel An, elle quitta sa maison. C'était un mardi, sans doute le dernier jour ouvrable avant les fêtes. Elle portait son chat, son seul compagnon, dans un panier. Le chat était âgé, et elle l'emmena chez le vétérinaire qui le connaissait depuis longtemps. Elle paya la facture et partit, sans assister à son euthanasie.
Il attendit un moment le bus et dut demander à une femme au bout de la file si c'était bien celui qui le conduirait à l'hôtel Castelar. La femme le dévisagea, l'air offensé. Elle avait dû mal comprendre. Il s'excusa. Ce genre de décalage est fréquent chez les personnes qui changent brusquement leurs habitudes et coutumes, et pour qui le fait de se sentir déraciné devient la norme.
Il arriva en milieu d'après-midi. Le sauna de l'hôtel Castelar, sur l'avenue de Mayo, où il se rendait tous les mardis pour discuter, conclure des affaires, se disputer et se renouveler, venait d'ouvrir. C'était aussi le jour où le colonel Ansaldi s'y rendait.
Dans le vestiaire, il se déshabilla et plaça une serviette autour de sa taille et une autre autour de son bras gauche. Il entra dans le sauna sec. Il était encore vide ; il était tôt. Les hommes politiques et les hommes d’affaires s’y rendaient après six ou sept heures du soir.
Mais le colonel Ansaldi était arrivé plus tôt ; ils s’étaient déjà croisés, et nombre de ces rencontres avaient contribué à l’accord de cette année-là. Le colonel n’aimait pas être entouré de grandes foules ; ses bureaux, situés dans l’immeuble Libertador, étaient justement destinés à cet usage.
Farías attendit une heure, peut-être. Puis il le vit entrer. Ils se saluèrent d'un signe de tête. Le colonel, pas très grand mais musclé et poilu, avait une moustache qui transpirait plus que le reste de son corps. C'était cocasse de le voir ruisseler de sueur comme la pluie qui tombe d'un auvent. Mais ils ne pouvaient pas rire de lui. Le colonel restait sérieux tout en s'essuyant le front à plusieurs reprises.

Ils se regardèrent en silence, chacun sachant ce qui s'était passé durant ces mois. Sebastiano se leva et lui fit face. Ansaldi le regarda d'abord avec curiosité, puis avec moquerie, et dit :
— Vous me cherchez, docteur ?
Farías laissa alors tomber la serviette qui recouvrait sa main gauche et tira à bout portant dans sa poitrine. Le silence fut presque total, mais il ne pouvait prendre le risque que quelqu'un entre. Il plaça le canon du revolver dans sa bouche et tira.

CONSÉCRATION DE LA CHAIR

1

Le téléphone sonna sans cesse vers trois heures du matin. Je ne répondis pas ; j’étais trop épuisée, fiévreuse et souffrante pour me lever et aller à la petite table dans le couloir, près de la porte de ma chambre. Depuis le départ

de Bernardo, j’avais retiré le téléphone de la chambre, lassée des appels qu’il recevait de l’hôpital à toute heure.
La seconde fois, une demi-heure plus tard peut-être. Elle se remit à sonner comme un animal obstiné, sans cesse, mais moi, à moitié endormi, je laissai cette cloche obsédante, mue par une pure malice, se métamorphoser, sous l'effet des cauchemars qui hantaient le plan intermédiaire de mon sommeil, en gémissements de dinosaures ou en chants venus des abysses. Quels abysses ? Le seul que nous connaissions, ou plutôt, le seul que nous ignorons, celui qui rassemble toutes nos peurs et s'empare de notre volonté.
La sonnerie cessa, et les horreurs s'évanouirent. Jusqu'à ce que ma jambe infectée me saisisse à nouveau, ses griffes de douleur s'agrippant à ma chair, et me ramène brutalement à la réalité de mon appartement rue Sarmiento, près du marché Abasto, en ce mois de janvier étouffant à Buenos Aires. Et la douleur était vive, comme les crocs des chiens que les Furies m'avaient renvoyés après si longtemps. Les morsures étaient la sonnerie du téléphone, encore une fois, insistante et implacable. Comment la faire taire ? En décrochant, bien sûr. Mais alors retentirait la sonnette, puis les voix des hommes qui s'inquiétaient pour moi. Cette inquiétude qui se mue vite en lassitude, puis en mépris, puis en haine. Les chemins de l'amour, bien sûr, car ce n'est pas toujours une autoroute asphaltée et confortable. Les nids-de-poule sont des cancers qui rongent la surface, et bientôt la route devient une piste défoncée, comme après un cataclysme.
Il était six heures du matin, sonnait le réveil sur la table de chevet. Le téléphone, aussi clair que le matin, m'appelait. Je me suis levé en boitant.
« Bonjour », dis-je, sans reconnaître ma propre voix.
C'était Renato. Sa voix, toujours assurée et calme, tremblait, comme s'accrochant à un doute tel une bouée de sauvetage inutile.
-Je crois que ta mère est morte…
Il m'a dit qu'elle avait dû se lever en pleine nuit pour aller aux toilettes. Atteinte de sénilité à cause d'Alzheimer, elle se déplaçait avec précaution dans la maison de Mataderos. Lui aussi était fatigué et devait bien dormir à un moment ou un autre, même s'il essayait de veiller sur elle constamment. C'est pourquoi il se lamentait et se reprochait de l'avoir négligée lors d'un accident domestique. La pension d'enseignant qu'ils percevaient tous deux

était, bien sûr, insuffisante pour employer une infirmière, et la placer en maison de retraite était une option que beaucoup lui avaient suggérée, mais qu'il n'avait jamais osé envisager. Les moments de lucidité de sa mère, bien que de plus en plus brefs et rares, le dissuadaient de prendre cette décision.
Je n'ai pas intercédé. Je savais qu'il s'agissait peut-être d'une décision essentielle, mais je me suis abstenue non seulement de l'influencer, mais aussi de prendre progressivement mes distances avec maman, car je supportais de plus en plus mal les scènes dignes d'un mauvais drame télévisé que mes visites devenaient. Ses caresses larmoyantes, son visage angoissé où je reconnaissais l'intelligence lucide et immense de ma mère, prisonnière d'un corps devenu son pire ennemi. Puis, les pleurs, et enfin les injures qu'elle me lançait quand, dans sa maladie, elle ne me reconnaissait plus, me prenant pour une ennemie. Je n'étais plus sa fille, mais la mort incarnée.
Ce matin-là, en baissant les yeux sur ma jambe blessée, j'ai eu l'impression de me voir à travers les yeux de ma mère. La mort était comme une liane qui poussait du sol, qu'il s'agisse de terre, de ciment ou du carrelage d'un appartement au troisième étage. Tandis que Renato me racontait ce qui s'était passé cette nuit-là, je me suis excusé de ne pas avoir répondu à ses appels précédents.
J'ai fondu en larmes et j'ai raccroché, en disant que je viendrais dès que possible.
J'ai pensé à maman, allongée sur le sol de la salle de bain, Renato déjà agenouillé près d'elle, lui caressant la tête. Il fallait que j'appelle Bernardo et que je le dérange au travail. Pour lui, c'est son devoir de m'aider, à cause de cette culpabilité qui le hante depuis toujours, et c'est pourquoi ses sentiments sont mêlés, contradictoires, ambivalents. L'amour peut aussi se transformer ainsi, malléable et symbiotique comme aucun autre sentiment. L'amour n'a pas de forme ; c'est un monstre qui se métamorphose au gré des circonstances.
Je me suis douché tant bien que mal, je me suis injecté mon insuline, j'ai soigné les plaies à ma jambe et je les ai recouvertes de pansements. J'ai pris mes médicaments et je me suis injecté une toute petite dose de cocaïne. Le cannabis était dans un petit pot et la cocaïne dans un sachet, dans le tiroir de ma table de chevet. Je n'avais plus besoin de les cacher, mais faire semblant

un peu me faisait du bien, comme pour sauver les apparences face à ma propre perversité.
Bernardo arriva avec sa blouse sous le bras.
- Excusez-moi si vous alliez travailler…
Il me regarda comme il le faisait toujours quand je me faisais passer pour la victime. Il posa le dos de sa main sur mon front puis m'embrassa.
-Vous devez être hospitalisé…
-Maman est décédée…
-Tu me l'as déjà dit… laisse -moi aller chez Renato et je m'occuperai de tout…
- Tu crois ?
Ce n'était pas une question. Elle baissa les yeux et se frotta les yeux.
-Je sais que je vous fatigue…
« Ne nous disputons pas, Ceci. Si tu veux y aller, allons-y. On se reverra plus tard… »

Nous sommes arrivés à la maison de Mataderos. Impuissant, du haut de mes béquilles, je les ai vus soulever le corps de maman du sol de la salle de bain et le porter dans la chambre pour le déposer sur le lit. Elle avait une blessure au front ; elle avait dû être assise sur les toilettes et tomber la tête la première. Renato n’avait rien entendu ; il était partiellement sourd depuis quelques mois, et cela le faisait culpabiliser de ne pas avoir été plus attentif aux besoins de maman. Bernardo l’a serré dans ses bras et lui a dit de ne pas s’inquiéter, que cela pouvait arriver à tout moment, pour n’importe quelle raison. J’étais fier de leur complicité profonde.
Bernardo appela les pompes funèbres, la compagnie d'assurance et les services sociaux. Il s'assit près du téléphone, sur la table de la salle à manger, là où Perón avait pris place avant ma naissance. Renato était à ses côtés, fouillant dans les nombreux papiers que maman conservait dans un tiroir de la commode de la chambre. Des feuilles volantes, pliées, déchirées, ou enveloppées dans du papier ou des enveloppes en cellophane. Des cartes d'identité , des photos, des diplômes. De vieilles choses, négligées. Assise sur le lit près du corps, je voyais les mains de Renato trembler, car il était âgé maintenant. Il se retenait de pleurer, mais j'apercevais dans son regard triste et désespéré les questions de Bernardo, qui, parlant à un fonctionnaire à

l'autre bout du fil, se fâchait et ses mains tachetées de rousseur tremblaient encore plus. Alors Bernardo lui saisissait une main tandis que de l'autre il continuait de presser le tube contre son oreille, attentif à la lenteur des procédures administratives des pompes funèbres.
« Appelle les vieilles dames », dis-je. « Elles simplifient tout. Après tout, maman était une Gonçalvez. »
Durant cette longue matinée, j'ai entendu plusieurs fois le nom complet de ma mère : Rosa Mística Gonçalvez. Elle détestait son nom, Rosa pour sa simplicité et sa sentimentalité, Mística pour la superstition religieuse honteuse à laquelle sa propre mère l'avait condamnée. Elle me disait toujours que ses parents étaient aussi contradictoires qu'elle et mon père, Benjamín Tejada, l'avaient été. Ma grand-mère était une catholique fervente qui vénérait presque tous les saints, mais elle avait une affection particulière pour sainte Rose de Lima. D'une certaine manière, me disait-elle, elle préférait cette sainte qui avait fait preuve d'un courage particulier dans son autoflagellation. Elle n'était pas comme les autres, disait maman, ces hypocrites qui prétendaient être des saints grâce à quelque miracle douteux et bon marché, ou à quelque apparition encore plus douteuse dans la brume d'un matin de campagne ou au milieu de la fumée et du smog d'une petite chapelle de ville. En tout cas, elle abhorrait cette tradition, que sa grand-mère avait abandonnée pour l'attirer, depuis qu'elle avait découvert Marx et les socialistes à l'adolescence, et plus encore lorsqu'elle avait rejoint des groupes de gauche. Sa grand-mère mourut d'un cancer à trente-cinq ans, et sa mère à quinze. Dès lors, l'influence de son grand-père, Gustavo Gonçalvez, fut incontournable, l'amenant à rendre visite à sa famille paternelle dans tout Buenos Aires et les provinces, jusqu'aux abords du Brésil. Lors d'une de ces visites, à La Plata, elle rencontra un pharmacien nommé Valverde qui avait épousé la nièce de son grand-père. Mais elle ne revit jamais cette cousine, qu'elle appelait Rosa, comme sa mère, car elle était alitée. Elle avait une infection à la main depuis quelque temps ; ainsi, ce souvenir se mêla à sa propre réalité.
J'ai touché ma jambe mourante et pensé aux roses qui, malgré leur nom, se fanaient elles aussi, s'imprégnant du parfum de la décomposition. Sainte Lima le savait bien ; cela m'apparaissait clairement, malgré la douleur qui me

transperçait l'âme et la jambe. C'était peut-être l'effet des drogues, qui parfois me plongeaient dans une sorte d'extase de conscience suprême, où tout ce que je voyais et entendais était une douleur aiguë et inévitable, dont j'étais incapable de saisir toute la portée et les implications. Passé et futur ne faisaient qu'un dans un long détail synthétique de toute chose : couleurs, dimensions, mots, gestes, sons. Tout résonnait en moi ; je voyais tout clairement, et il n'y avait aucune raison de douter ni de pleurer. L'inévitable n'est pas un sujet de larmes.

Ils m'écoutèrent et acquiescèrent. Pendant que Bernardo appelait les pompes funèbres, je pensais à maman dans ses derniers jours. Elle avait prétexté ma maladie pour espacer mes visites, mais en réalité, je ne supportais pas de quitter cette maison, où j'avais passé mon enfance, avec ce sentiment d'étrangère que me procuraient mes visites. Je savais déjà qu'elle souffrait de démence sénile et à quoi m'attendre, bien sûr, mais dans mon ignorance, j'espérais que même si elle ne me reconnaissait pas à mon arrivée, la conversation et l'intimité de nos moments passés ensemble à la fin de chaque après-midi finiraient par lui permettre de me reconnaître un peu, et que ce petit quelque chose me permettrait de retrouver mon sentiment d'appartenance, ou plutôt, mon identité. À mon arrivée, je la trouvais dans son fauteuil à bascule ou dans son lit, le regard perdu dans le vide, perdu dans le vide, et lorsqu'elle me voyait entrer dans la chambre, elle me tendait les mains. Que ce soit une reconnaissance ou non, cet accueil me réconforta, surtout lorsqu'elle m'appela aussitôt « ma fille », presque timidement, car je voyais bien qu'elle s'efforçait en vain de se souvenir de mon nom. Mais ce détail importait peu. Que je m'appelle Cécilia, Violette des Alpes ou autrement, j'étais sa fille. Cependant, au fil de l'après-midi, la conversation devint décousue et les silences s'allongeèrent, l'irritant. Soudain, elle me fusillait du regard et me demandait qui j'étais et ce que je faisais là. Impossible de la faire redescendre sur terre. Mes explications et mes excuses, parfois inventées pour coller à l'image qu'elle se faisait, ne la satisfaisaient pas ; elle entrait dans une rage folle et devenait si agitée que je préférais partir comme une intruse.

D'autres jours, cependant, elle se lançait dans des divagations mystiques si éloignées de sa personnalité habituelle qu'elles m'inspiraient plus de pitié que

la fureur avec laquelle elle me traitait. C'est alors que je me souvenais souvent du nom de Rosa Mística, celui qu'elle avait reçu à son baptême. En ces occasions, maman regardait par la fenêtre, serrant contre elle les grains d'un chapelet que Renato avait dû chercher partout dans les tiroirs et les vieux vêtements de grand-mère. Maman ne savait pas prier, mais depuis que la maladie l'avait frappée, elle récitait ses prières sans interruption et sans faute. Qu'elle les ait inventées ou non importait peu ; sa logique construisait des phrases grammaticalement correctes, empreintes d'un contenu mystique qu'elle n'aurait jamais pu lire dans ses livres de politique et d'histoire. Les fois où j'en ai parlé avec Renato, il m'a dit que, peut-être petite, elle avait lu des textes religieux et des catéchismes pour faire plaisir à sa mère, et que ces choses étaient restées enfouies quelque part dans sa mémoire, comme une pièce close par la personnalité qui domine toute sa psyché. Et quand cette personnalité tombe malade, les entités cachées et enfermées peuvent se manifester. J'ai demandé à Renato comment il pouvait en être aussi sûr, et c'est alors que le docteur Cisneros, l'ami neurologue de Bernardo qui la soignait depuis près d'un an, est entré.

Nous étions dans la chambre de maman. Assise sur le lit, elle nous observait tour à tour avec la même méfiance qu'elle manifestait lorsqu'elle évaluait les intentions des hommes lors des réunions de comité. Mais entre ses mains, le chapelet glissait avec fluidité, comme une machine bien huilée. Chaque grain était une prière pour chacune de nous : moi, la femme indiscrète qui venait de temps à autre l'importuner ; son mari, qu'elle agaçait précisément parce qu'elle se souvenait de lui et ne parvenait pas à l'oublier, malgré tous ses efforts ; et le médecin qui la touchait et l'examinait, la questionnant et l'occupant avec des instruments. Alberto Cisneros était le seul bienvenu dans cette maison. Maman ne l'appelait pas par son nom ni ne disait « docteur », mais elle souriait lorsqu'il écoutait son cœur ou prenait son pouls, ou lorsqu'il approchait son visage du sien pour l'embrasser.

« Je suis content que vous soyez le seul qu'elle veuille, docteur. Elle a besoin de vous », ai-je entendu Renato répéter plusieurs fois.

« Il a besoin de nous tous », répondit Cisneros.

« Non, docteur, nous avons besoin d'elle… Mais c'est mieux ainsi ; au moins, cela donne l'impression qu'elle ne souffre pas. Sans mémoire, il n'y a pas de souffrance… »
« Vous croyez ? La maladie d'Alzheimer, c'est comme une grande bataille ; les souvenirs se livrent à un combat incessant. Rosa souffre intérieurement, même si nous ne pouvons pas le voir. »
— Et ces croyances mystiques, docteur ? — ai-je demandé un après-midi de fin décembre, plus précisément le 24, jour que nous n'avons jamais fêté et que maman voulait commémorer pour la première fois en insistant sur un dîner qui n'a finalement jamais eu lieu.
« Je vous l'ai déjà dit, habitants des recoins clos de l'esprit. Voyez les choses ainsi, Cecilia. Les neurotransmetteurs sont le trafic qui circule le long de nos neurones. Ils véhiculent des messages positifs ou négatifs ; ils sont comme des entreprises qui se font concurrence. Le premier arrivé remporte le marché, et la concurrence est bloquée. Quand une maladie apparaît, l'économie s'emballe. L'inflation et le déficit rongent l'esprit, des barrages routiers se forment, des entreprises ferment, et la révolution n'est plus très loin. »
« Du chaos, vous voulez dire, Docteur. » Et elle adorait ces situations. C'était une rebelle par excellence, une anticonformiste qui devait parfois se taire pour qu'on la laisse tranquille.
« Pourquoi parles-tu d'elle comme si elle était morte ? » ai-je demandé à Renato cet après-midi-là, le mois dernier.
Maman commença à réciter une prière que nous ne connaissions pas. Elle se leva et se mit à arpenter la pièce, serrant toujours son chapelet contre elle. Soudain, nous remarquâmes que son visage s'était métamorphosé, prenant une expression que nous ne lui avions jamais vue, si étrange et si béate qu'une pointe de crainte nous saisit. Elle s'approcha alors de moi et s'agenouilla à mes pieds. J'étais assise, mes béquilles appuyées contre le dossier de ma chaise. J'essayai de l'empêcher de se pencher, mue par le préjugé absurde qu'il y avait à voir une vieille femme se fatiguer au risque de nuire à sa santé, mais elle me tapota les mains en guise de douce réprimande et caressa ma jambe douloureuse. Puis elle commença à défaire les bandages. Cisneros tenta de la soulever, mais non seulement elle refusa, mais je lui dis

de la laisser faire. Lorsque les ulcères furent à nu, Maman les toucha de ses mains, et je sentis les grains du chapelet effleurer les plaies, qui ne me faisaient plus guère mal. Elle les embrassa, et ses lèvres étaient légèrement teintées de sang.

Renato pleurait, appuyé sur la commode d'un coude, essuyant ses lunettes avec son mouchoir. Cisneros, derrière elle, était perplexe. Maman, en revanche, avait un regard béat lorsqu'elle m'observait, une lueur de reconnaissance ultime. Cherchait-elle à concilier ses convictions de toujours avec les croyances les plus anciennes de sa mère ? La douleur de la chair dont la sainte s'était flagellée en sacrifice à un Dieu incertain n'était-elle pas aussi la douleur de la pauvreté et de la faim endurent les hommes et les femmes déracinés et prisonniers des injustices sociales ? Comprenait-elle maintenant que toutes les morts et tous les corps, avec leurs os et leurs muscles souffrants, étaient identiques à la chair et au sang des saints et du Christ tant loué ?

Finalement, maman s'effondra sur le sol et se mit à hurler de rage. C'était son esprit qui était en proie à un conflit intérieur ; elle ne parvenait pas à concilier les deux. Elle se rebellait contre la béatitude, car la béatitude n'était pas pour elle. La Rose mystique qui avait couru dans les rues autour du Congrès et de la Plaza de Mayo, celle qui avait crié des discours, celle qui avait forcé les portes des bâtiments gouvernementaux – était-ce la même Rose dont les canons de fusil étaient couverts d'épines, ceux qu'on avait pointés sur elle tant de fois pendant tant d'années ?

Derrière son visage se cachait une guerre sans fin.

Cette nuit du 24 décembre, je suis restée avec eux. Maman dormait, les yeux ouverts. Renato était assis sur le canapé, écoutant un disque. C'était une messe de Mozart, peut-être la K. 427, je ne me souviens plus, mais le Credo jouait à ce moment-là. De la chambre de maman, j'entendais les gémissements de voix qui tentaient de croire à ce en quoi elles ne croyaient pas. Et le texte, bien qu'en latin, parodiait ce qu'elle avait chanté cet après-midi-là.

La consécration de la chair et la vie éternelle.

J'ai enduré cela aussi longtemps que j'ai pu, c'est-à-dire aussi longtemps que dura la lente organisation des funérailles par les employés de Gamaliel, la société dont je crois avoir parlé dans un de mes articles. Les cérémonies étaient fastidieuses, plus que larmoyantes, ressuscitées de l'oubli et accentuées par la volonté de souligner le contraste saisissant avec la modernité à laquelle elles s'opposaient. Des cortèges interminables, des routes qui paraissaient longues, même si elles ne l'étaient pas. La veillée funèbre dura vingt-quatre heures, un véritable supplice pour mon corps épuisé. Renato et moi nous sommes soutenus mutuellement, prêts à supporter tous les artifices d'une aristocratie bourgeoise poussiéreuse pour éviter les lourdeurs administratives. De nombreux parents que je ne connaissais pas sont venus à la maison, tous ou presque tous de la famille de ma mère. Aucun des Tejada n'était là, et quelques Taboada de Renato, que je ne connaissais pas, s'éclipsèrent après avoir présenté leurs condoléances, murmurant entre eux en observant les originaux de Gonçalvez. C'est ce que nous étions, et j'étais l'une d'entre eux. Une blonde hagarde, maigre et maladive, qui avait fait parler d'elle ces derniers temps à cause des manifestations et de la fermeture du journal. Une marginale qui marchait avec des béquilles et qui allait bientôt se retrouver paralysée. Un oiseau qui sautillait sur les pavés de Buenos Aires, dont la simple apparition était de mauvais augure. Étais-je trop dure envers moi-même ? Cette autoflagellation psychologique n'était-elle qu'une mise en scène, ou une véritable victimisation qui, elle aussi, n'avait aucune raison d'exister ?

Je sombrais dans la dépression, c'était évident.

Les funérailles eurent lieu au cimetière de Chacarita. Ensuite, nous sommes rentrés à Mataderos. Bernardo m'a forcée, sous la menace de m'abandonner à jamais, à me faire hospitaliser à l'hôpital Rivadavia le lendemain. J'ai vu dans ses yeux quelque chose que je n'avais jamais vu auparavant, et ce n'était plus de l'amour. J'ai donc compris que sa menace serait mise à exécution. Que me resterait-il sans lui ? M'abandonner au lit dans l'appartement de la rue Sarmiento, à attendre que le temps, lentement, apporte les vestiges de ma mort.

C’est ainsi que je me suis retrouvée emmenée de chez mes parents à l’hôpital. Ils ont fait les examens habituels : analyses de sang, radiographies,

électrocardiogrammes. On m’a transportée à travers les couloirs vétustes du laboratoire, avec ses vastes salles et ses longues rangées de chaises, jusqu’aux tables de radiographie, entourée d’appareils qui se déplaçaient au-dessus de mon corps comme d’antiques dinosaures métalliques, ou des dragons crachant un feu invisible ; des faisceaux qui me transperçaient, explorant, sans révéler, l’essence même de mon être. Puis vinrent les services de cardiologie, et il me sembla même entendre le rythme perturbé des tachycardies, des arythmies, les vieilles artères se dilatant et se contractant au rythme d’une musique dissonante. Allongée sur la table, des électrodes fixées à mes poignets et à mes chevilles, collées à ma poitrine par ces horribles ventouses, je fixais du regard les morts-vivants sur les tables voisines.

Quand on m'a conduite dans la chambre, des amis m'attendaient. Ils ont continué à venir jusqu'à la veille de l'opération. Braulio, par exemple, toujours fidèle ; quelques autres du journal ; le docteur Ibáñez, qui passait régulièrement car il était ami avec Bernardo ; et surtout, l'éternel amoureux de Soledad, l'infirmière qui était bien plus qu'une simple professionnelle pour moi. Je me suis retrouvée entourée d'hommes et j'ai réalisé que je n'avais aucune amie. Je n'éprouvais aucune empathie pour les femmes, c'est vrai, et elles ne semblaient pas disposées à m'offrir ce qu'elles sentaient que je recherchais. Nous, les femmes, ne nous plaignons pas entre nous, et la pitié n'est que pure hypocrisie.

L'opération a été reportée plusieurs fois : une fois à cause d'une hypoglycémie, une autre fois à cause d'une grève des anesthésistes, et une autre fois encore parce que j'étais si déprimée que j'ai inconsciemment demandé une dose de cocaïne. Leonardo González était là, ainsi que Bernardo. Ils me surveillaient tous deux de part et d'autre du lit. Bernardo était au courant de mon habitude, dont j'ignore s'il s'agissait d'une addiction ou simplement d'un besoin. Je dis n'importe quoi ; c'est la même chose. Ce n'est pas la fréquence qui crée l'addiction, c'est la raison. Il avait déjà vu les marques d'aiguilles sur mes bras, mais il a eu la sagesse de ne rien dire jusqu'à ce jour-là.

Leonardo m'a chuchoté à l'oreille :

-Détends-toi, Ceci.

Bernardo s'approcha de lui et dit quelque chose que je n'ai pas entendu. Leonardo hocha la tête, et ils quittèrent tous deux la pièce. Soledad entra et ajouta quelque chose dans la perfusion qui me calma.
« Ils se battent ? » lui ai-je demandé.
Elle a ri.
-Non, Ceci. Ne te mets pas à dos.
L'opération a été suspendue le lendemain, mais le lundi 14 février, j'ai été emmené au bloc opératoire.
Pendant deux jours, je dormis, hormis de brefs réveils emplis de rêveries et de silhouettes qui défilaient devant mes yeux, sans que je sache si elles étaient réelles ou imaginaires. À mon réveil, plus lucide, il était environ six ou sept heures du soir. La bonne venait de partir, déposant le plateau-repas sur la petite table. Je vis Bernardo et Renato, qui paraissaient vieux et fatigués. Il y avait des fleurs dans deux ou trois vases d'eau. Je ne ressentais aucune douleur et demandai si l'opération avait encore été reportée.
« Non, Ceci », me dit Soledad, apparaissant par la porte au moment précis où elle devait sauver les hommes présents.
-Mais si…
C'était bien cela, le membre fantôme dont on m'avait tant parlé. Sans douleur, ma jambe errait dans la pièce comme dans un dessin animé : les os semblaient sourire et la chair danser au son de la Cinquième Symphonie de Beethoven.
Soulever le drap pour voir l'asymétrie de mon corps ? Pourquoi faire ? Je me suis mise à pleurer comme une idiote, déplorant une fois de plus l'inévitable, sans avoir retenu la leçon que j'avais pourtant entendue mille fois. Mais si le cerveau est obstiné, que peut-on attendre de ce monstre qui grandit dans notre poitrine et qui répète sans cesse la même chose comme un disque rayé ? Jusqu'à ce que quelqu'un retire l'aiguille et ramène le silence.

2

Trois semaines plus tard, à peu près, je suis sortie de l'hôpital. C'était début mars, et j'entendais les enfants jouer sur le trottoir à midi ou l'après-midi. Bernardo est arrivé avec les papiers de sortie et un sourire qui ne trompait personne.
« D'accord, Ceci, » m'a-t-il dit, « je vais t'emmener chez Renato, il a tout préparé. »
- De sorte que?
—Vivre avec lui.
-J'ai mon appartement rue Sarmiento, à moins que vous ne me l'ayez pris.
J'ai été dure, c'est vrai, mais je ne pouvais pas l'être moins quand ils avaient organisé mon avenir sans rien me dire.
-Mais tu ne peux pas vivre seul…
— Et pourquoi pas ? Je me débrouille très bien avec les béquilles, et une jambe en moins ne change pas grand-chose…
-Mais la stabilité n'est pas la même, vous savez , dans les escaliers…
-C'est à ça que servent les ascenseurs…
-Mais…
— Rien Bernie… Je sais que si je tombe, tu te sentiras responsable, mais les os se réparent.
-Mais…
—Encore une fois… tu as eu un haut-le-cœur en entendant ce mot ? Ce qui t'inquiète vraiment, c'est ma stabilité émotionnelle. Je te promets que si je me suicide, je laisserai un mot pour te dégager de toute responsabilité.
J'étais assise sur le lit, une jambe pendante, l'autre presque invisible car je la sentais encore. Comme toujours, le médecin restait silencieux et se repliait sur lui-même.
À la porte de la chambre, d'autres personnes, fraîchement arrivées, avaient perçu l'angoisse qui planait comme une odeur nauséabonde. Elles entrèrent et Dora Cifuentes me serra fort dans ses bras, le visage soucieux, mais sans larmes. À côté d'elle se tenait un homme de taille moyenne, trapu, aux larges épaules et à la barbe sombre non rasée. Sa chemise à carreaux ressemblait à celle d'un bûcheron et son jean était taché d'une substance qui semblait provenir d'un atelier. Lorsque Dora me lâcha, elle me présenta son mari.
-Voici Pedro, mon mari, je vous ai déjà parlé de lui à la rédaction.

L'homme me serra la main ; sa peau était épaisse et tachée de marques indélébiles, probablement aussi de graisse.
— Excusez-moi, mademoiselle, je sors de l'atelier pour amener Dora.
« Ça n'a pas d'importance, Pedro », ai-je dit.
— Et comment va-t-il ?
Dora lui donna un coup de coude dans les côtes et dit :
- Excusez-le , Ceci, il est un peu distrait…
Pedro ne savait comment s'excuser. Il se frotta les mains et regarda Bernardo avec embarras. Le médecin et sa blouse blanche l'intimidaient. Plus tard, il comprendrait qu'il ne s'agissait pas de peur, mais d'un profond respect pour les médecins.
« Merci d'être venue », dis-je à Dora en lui souriant. Pour la première fois depuis tout ce temps, je me sentais libre de faire et de dire ce que je voulais, et non ce que Bernardo, Renato et tous les autres attendaient de moi. Nous nous sommes tenues la main pendant quelques secondes qui valaient bien plus que ces trois semaines de soins. Je n'avais pas vu Dora depuis longtemps, et comme son visage m'était étranger depuis si longtemps, c'était comme une oasis de nouveauté. Elle me connaissait, bien sûr, mais la distance avait adouci le ressentiment qui poussait autour de moi comme de la mauvaise herbe. Ceux qui m'entouraient m'étouffaient comme un haut mur épais de chardons.
— Et toi, Dora, quoi de neuf ? Que fais-tu ?
Elle haussa les épaules.
« Maintenant, je suis juste une femme au foyer, rien de plus, je m'occupe des enfants. Je suis la femme à qui j'ai dédié le supplément, tu te souviens ? Mais je t'en parlerai plus tard. As-tu été démobilisée ? »
En regardant Bernardo, il m'a demandé la permission de m'accompagner.
« Écoutez, docteur. Je vous comprends, mais ne vous inquiétez pas, Pedro et moi prendrons soin de Cecilia. »
J'ai commencé à refuser. Dora m'a couvert la bouche d'une main et a dit :
— Je ne vais pas t'écouter. J'ai tout mon après-midi de libre après avoir déposé les enfants à l'école.
J'ai vu le visage de Bernardo se transformer en un sourire de soulagement, qui eut pour effet de détendre tout son corps. Sa blouse lui parut soudain trop

grande, et il posa une main sur l'épaule de Pedro. Par ce simple geste, il exprima sa gratitude et demanda :
-Si je peux les aider de quelque manière que ce soit.
« Ne vous inquiétez pas, docteur. Je gagne bien ma vie dans une entreprise de réfrigérateurs. Je répare tout, docteur : les vieux moteurs, les portes, tout le système de réfrigération. Si vous pouviez me voir… »
Pendant que je parlais à Bernardo, il avait tourné la tête et j'ai remarqué une cicatrice sur son flanc, au-dessus de l'oreille, qui recouvrait toute la tempe et une partie du pariétal. Il n'avait pas beaucoup de cheveux ; il devait avoir presque quarante ans, mais ses cheveux, bien que clairsemés, poussaient et s'arrêtaient brusquement à cette longue ligne de peau blanche.
Ils m'ont conduite en fauteuil roulant jusqu'au parking qui donnait sur Las Heras. C'était une vieille camionnette Dodge en bon état. Bernardo et Pedro m'ont aidée à monter, tout en discutant du véhicule. Au moment de nous dire au revoir, je lui ai donné un baiser comme on le faisait quand on était ensemble.
— Merci, Bernie. Excuse-moi pour ma mauvaise humeur… Dis à papa de me pardonner, je l’appellerai ce soir.
Elle commença à avoir les larmes aux yeux et les essuya avec la manche de sa blouse. Dora et Pedro, assis à l'avant, firent mine de ne rien remarquer. Nous démarrâmes la voiture et je me retournai, disant adieu à l'hôpital, et sans vraiment le savoir, pour la dernière fois. Le bruit de la circulation justifiait notre silence. Pedro alluma la radio où Antonio Carrizo s'exprimait sur la situation nationale. La culture, disait-il, allait survivre.
« Tu crois ? » me demanda Dora. Mon regard était fixé sur la cicatrice de son mari. L’opération avait dû être très importante, très sérieuse. Il semblait plutôt lent à réagir, maladroit dans ses gestes automatiques, mais lent à s’adapter à la nouveauté. Il conduisait avec prudence dans la circulation dense de midi, peut-être même trop prudemment pour un homme comme lui : costaud, d’âge mûr, et endurci par l’expérience de la rue.
Je me suis alors souvenue que Dora m'avait dit qu'elle travaillait à l'imprimerie du journal et qu'elle était illettrée. Ce contraste intellectuel saisissant m'a agréablement surprise.

« Ils m'ont aidé à monter les escaliers car il n'y avait pas de lumière dès le début », nous a dit le portier.
« Dieu merci, le médecin n'est pas venu », dit Dora en riant avec moi d'un air complice. Pedro m'aidait presque entièrement à me relever, car le souvenir de ma jambe me hantait encore.
À l'intérieur, on m'installa dans le fauteuil, et Dora commença à préparer le déjeuner pour nous trois. Pedro, en regardant sa montre à son avant-bras droit poilu, demanda : était-il gaucher ? Pourtant, je l'avais toujours vu utiliser principalement sa main droite.
« Je dois y aller, Dora, il est presque 14 heures et je suis en retard… »
Dora sursauta, lasse de la situation.
— Comme tu veux. Viens chercher les enfants. Aujourd'hui, comme c'est le premier jour, je reste jusqu'à ce soir.
Refusant d'écouter mes protestations, elle l'embrassa et le poussa affectueusement vers la porte.
« À demain, mademoiselle ! » m’a-t-il crié.
-Tu dois t'adresser à moi de façon informelle, Pedro.
Elle hocha la tête et partit. Dora ferma la porte et se rassit avec moi sur le canapé. Elle mit ses mains entre ses jambes et se mit à se balancer d'avant en arrière comme une petite fille, en regardant silencieusement autour d'elle. Soudain, il claqua des mains, comme pour se donner un coup de pouce, et dit qu'il allait à la cuisine.
-Si vous avez besoin d'aide pour la salle de bain, ne soyez pas stupide et prévenez-moi.
Avant qu'elle ne se lève, je lui ai pris le bras et je lui ai demandé :
- Qu'est-il arrivé à votre mari ?
Me regardant d'un air moqueur, il répondit :
-Votre curiosité journalistique semble suinter de tous vos pores…
-Vous ne comprenez pas , c'est juste toute l'appréciation que j'ai pour vous tous…
« Je n’ai pas tort, Ceci », dit-il en se rassoyant. « Les journalistes dans l’âme, ou les écrivains — car vous écrivez très bien —, ne se trompent jamais quand quelque chose capte leur attention. »

J'ai vu la cicatrice, et j'ai eu l'impression qu'il avait subi une opération importante. Peut-être une blessure, je ne sais pas. Mais si vous ne voulez pas me le dire, ce n'est pas grave.
Dora rit.
— Pas de problème, Ceci. Je te dirai depuis la cuisine. Tu dois avoir faim, et moi encore plus.
Je l'ai entendue ouvrir et fermer les portes du placard, puis le bruit des casseroles et des poêles.
Pedro était policier, vous ne le saviez pas, n'est-ce pas ? Ça vous surprend ? Bien sûr que oui, vous le voyez comme un imbécile et vous vous demandez comment un type comme ça a pu avoir un permis de port d'arme.
Dora se posait des questions et y répondait dans ce long monologue qui durait tout le temps qu'elle préparait l'omelette aux pommes de terre pour le déjeuner. Toutes deux étaient assises à la table de la salle à manger en milieu d'après-midi, une heure qui approchait dangereusement du goûter. Mais les emplois du temps étaient complètement chamboulés, et les obligations, si lourdes, s'étaient effondrées sous leur propre poids.
« Si tu l'avais vu à l'époque, quand je l'ai rencontré… Un vrai tombeur dans son uniforme, à se pavaner avec sa matraque sur le trottoir du quartier. Il n'était pas un génie, certes , mais c'était un bon flic, responsable et attentionné, et c'est pour ça que j'avais peur qu'ils le tuent. Mais ça ne s'est pas passé comme ça, Ceci. » Visiblement, Dora avait lu dans mes pensées. « On était déjà mariés et on avait notre premier enfant quand la révolution a éclaté. Pedro travaillait dans la capitale, en plein centre-ville, sur l'Avenida de Mayo, dans le quartier le plus chic où traînaient les députés et tous les autres politiciens opportunistes. Les militaires allaient à l'hôtel Castelar et dans les restaurants autour des Galerías Pacífico et du Palacio Barolo. Il y avait beaucoup de monde, mais ce n'était pas très dangereux parce que les Noirs n'y allaient pas d'habitude, comme on dit. Mais un jour, il passait devant l'hôtel et ils lui ont crié dessus depuis le tambour. » « Allez, allez ! » lui crièrent le concierge, le groom et quelques autres. Mon Pedro entra, et ils ne lui laissèrent pas le temps de poser la moindre question. Ils le traînèrent à travers le hall, puis en bas des escaliers jusqu'aux vestiaires du sauna. « Ils ont tué le colonel ! » lança l'un d'eux en ouvrant la porte du hammam. Un

nuage de vapeur aveugla Pedro, mais il aperçut bientôt deux hommes allongés au sol. L'un était sur les marches, l'autre à même le sol. Celui qui était à terre tenait un pistolet à la main. Il venait de se tirer une balle après avoir abattu l'autre. « C'est le colonel Ansaldi ! » gémit le concierge, transpirant plus de désespoir que de chaleur. Pedro me raconta qu'il s'était approché du corps nu du colonel et qu'il avait réalisé qu'il respirait encore malgré la blessure à bout portant qui lui couvrait presque toute la poitrine. Mon Pedro était vif d'esprit à l'époque ; il savait qu'il était inutile de demander s'ils avaient appelé une ambulance, et que de toute façon, cela ne servirait à rien. S'il n'était pas admis à l'hôpital et au bloc opératoire dans la demi-heure au plus tard, il était certain de mourir.

L'arôme délicieux des tortillas s'échappait de la cuisine. Je me suis levée en essayant de ne pas faire de bruit et d'éviter les reproches de Dora. Il me fallait m'entraîner avec mes béquilles, m'habituer à mon nouveau corps – le même vieux corps, mais avec un nouveau design, plus léger, certes, mais malheureusement asymétrique. J'ai commencé à mettre la table, tout en écoutant.

« Tu sais ce qu'il a fait ? » Il y avait de l'admiration dans la voix et le ton de Dora. Sans même la voir, je l'imaginais debout devant la cuisine, les mains sur les hanches, les yeux rivés sur la tortilla, savourant ce souvenir. « Il a soulevé le colonel, est monté à l'étage, a traversé le hall pour rejoindre la rue, a recouvert l'homme d'un drap et s'est précipité contre la porte tambour. Il a insulté tous ceux qui l'entendaient, jusqu'à ce qu'ils ouvrent la porte d'entrée. Il est sorti sur le trottoir et a couru les vingt mètres qui le séparaient de la voiture de patrouille garée. Il a actionné la sirène et s'est rendu directement à l'hôpital Rivadavia. »

Je me suis assise sur une chaise et j'ai appuyé mes béquilles contre le dossier. J'ai commencé à plier des serviettes, et j'ai compris la raison du regard que Pedro portait à Bernardo et aux médecins, mais ce n'était que le début d'une telle admiration.

« C'est prêt », ai-je entendu dire Dora, et je l'ai vue apparaître avec l'impeccable omelette espagnole, la posant sur la table et me regardant comme pour me gronder d'avoir fait autant d'efforts alors que je venais de quitter l'hôpital.

« Je me sens bien, Dora. Et si je ne m'occupe pas, je sais que je vais mal finir. »

Nous avons commencé à manger.

- Et que s'est-il passé ?

« Quant au militaire ? Il a été sauvé, bien sûr, grâce à Pedro. Il lui a fallu plusieurs mois pour se rétablir et une pension à vie qui n'a fait qu'accroître son influence politique. Vous avez sûrement entendu parler de lui. »

Je lui ai alors parlé de Sebastiano. Elle m'a regardée comme si les planètes s'étaient alignées ou que les constellations avaient formé la figure exacte d'un événement capital : le jour où son histoire et la mienne se rejoignaient.

« Qui l'aurait cru ? » dit-elle en secouant la tête, incrédule, et en mâchant sa tortilla avec délectation. « Mais tu crois que Pedro a eu une médaille ou quelque chose comme ça ? Il a à peine été promu, mais ça lui a suffi pour obtenir un poste permanent dans la garde rapprochée du colonel. Un an plus tard, notre deuxième fils est né. Pedro travaillait tous les jours, car ce militaire allait partout : au Congrès, au siège du gouvernement, à la Banque centrale, dans les studios de télévision, dans les restaurants et, bien sûr, dans les maisons closes de luxe. Mon Pedro, lui, attendait à la porte. » Dora me regarda et rit. « Bien sûr, je lui ai toujours fait confiance ; c'est l'avantage d'avoir un mari beau, mais un peu lent d'esprit. » « Bref, il y a eu une autre insurrection, ou plusieurs, je ne sais pas, je ne suivais pas la politique de près avant de commencer à travailler au journal. C'était place de Mai. Ansaldi était présenté comme le principal orateur pour soutenir le renversement de Cámpora et Isabel, ça, je m'en souviens très bien. » J'adorais Perón, mais pas cette garce qui se prenait pour une nouvelle Evita. Le fait est qu'il y a eu des coups de feu, comme d'habitude à l'époque, et on ne sait pas si c'était une balle perdue ou un tir destiné au colonel. Mais mon Pedro, têtu comme il est, a mis sa tête en plein sur la trajectoire de la balle. Sans préméditation, bien sûr, comme il n'y en avait pas eu cet après-midi-là, alors qu'il était de garde devant l'hôtel. La balle lui a transpercé le crâne et a détruit près d'un cinquième de son cerveau. Le lobe pariétal, ont dit les chirurgiens, et une partie du lobe temporal. Ils m'ont montré les radios, et même si je n'y comprenais rien, j'ai cru voir une sorte de volcan avec un cratère tout neuf. C'est ce que j'ai vu quand ils m'ont expliqué que l'os pétreux, la mastoïde,

plus précisément, avait éclaté, libérant le pus de l'infection, principale raison de ses mois d'hospitalisation à l'hôpital militaire.
Dora avait cessé de manger et parlait, le regard perdu dans le mur en face de la table, les coudes posés sur la nappe et ses cheveux, autrefois roux et maintenant grisonnants, bougeaient légèrement sous l'effet du ventilateur qu'elle avait allumé un peu plus tôt.
Il fait chaud, n'est-ce pas ? Quand arrivera l'automne ? J'aime ça, et vous ?
Je la regardai, ne sachant comment la réconforter face à la douleur qui la submergeait lorsqu'elle se souvenait.
— Mais Dora, Pedro a survécu.
— Tu crois ? Ce n'est même pas la moitié de ce que c'était, Ceci, et parfois j'ai l'impression que c'est une personne complètement différente.
Il se mit à tapoter du bout des doigts sur la table. Ce bruit accompagnait le cliquetis des vieilles pales du ventilateur, et dehors, les moteurs des bus allaient et venaient, parfois ponctués par un retour de flamme d'un pot d'échappement. Il regarda l'heure.
Les enfants devraient quitter l'école maintenant. J'espère que Pedro est arrivé à l'heure. Une fois, il les a fait attendre plus d'une heure. Les professeurs ont fait un scandale la dernière fois, mais ils s'impatientent car ils veulent rencontrer les couples.
Elle commença à débarrasser la table, empilant les assiettes et les couverts. Elle alla à la cuisine, laissant l'histoire qu'elle racontait inachevée.
— Excusez-moi, Dora, je ne veux pas être indiscrète, mais depuis que vous avez commencé…
Un rire m'est parvenu de la cuisine, et elle a jeté un coup d'œil, posant ses mains mouillées de détergent sur le cadre.
-Mais bien sûr, pardonnez-moi, Ceci.
Sans cesser de laver la vaisselle, qui était dans l'évier en cinq minutes, puis retournant dans la salle à manger, s'asseyant sans lâcher le torchon, elle continua en disant :
Il a été hospitalisé pendant cinq mois. Le premier mois en soins intensifs, puis dans un service classique, mais à chaque nouvelle opération, il passait quelques jours en soins intensifs. Les chirurgiens ont lentement réparé son crâne fracturé, morceau par morceau. Ils ont posé des plaques de métal, mais

il a d'abord fallu nettoyer le pus et les tissus nécrosés de son cerveau blessé. La balle était l'une des pires, Ceci, une de celles qui explosent dès l'impact. Pendant tout ce temps, je faisais des allers-retours incessants entre la maison et l'hôpital, et j'étais épuisée, pour les enfants, bien sûr. Ils n'arrêtaient pas de demander des nouvelles de leur père, et je devais tout gérer : les tenir à l'écart du drame autant que possible, m'occuper des formalités administratives avec la sécurité sociale et obtenir les remboursements malgré tous les obstacles dressés par les fonctionnaires. On me disait qu'il était stable, dans un état végétatif ou quelque chose comme ça. Les électroencéphalogrammes montraient l'activité cérébrale minimale nécessaire à sa survie. Parfois, je souhaitais qu'il meure. Tu sais , j'ai même pensé à lui retirer les tubes auxquels il était branché quand j'étais seule avec lui dans la chambre ? Tu me prends pour une garce, hein ?
« Non, Dora, n'importe qui aurait pensé la même chose à un moment donné. La différence, c'est de le faire… »
« Et vous savez ce qui est le plus drôle ? Je ne l'ai pas fait parce qu'il y avait des caméras de sécurité. Elles étaient cachées, car elles n'étaient pas utilisées pour la sécurité, mais précisément pour la surveillance. Des hauts gradés pouvaient débarquer dans un hôpital militaire… C'est la seule raison pour laquelle je me suis retenu cette fois où j'étais pourtant déterminé. »
Elle soupira profondément et essuya ses larmes avec le torchon.
« Dieu merci, c'est propre », dit-elle en essayant de se ressaisir. Deux mois passèrent, puis Pedro commença à réagir. Il bougea les mains et ouvrit les yeux. Il me suivit du regard et sourit même. Les médecins expliquèrent que la réparation des neurones chez un adulte était pratiquement impossible, mais que tout dépendait de la zone endommagée. Je voulais juste savoir si je devrais le ramener à la maison comme ça, comme une bûche qu'il faudrait déplacer, nettoyer et nourrir. Je sais que je suis une garce, mais je pensais à mes enfants et à moi. Pedro avait déjà disparu ; il n'était plus un homme, juste un fardeau. Bref, grâce aux soins du kinésithérapeute et des neurologues, il guérit. Ses cheveux repoussèrent et il se levait et marchait seul dans la pièce. Il reconnaissait toute la famille, heureusement. Mais il ne parlait pas. Quand on lui posait une question, il répondait d'un hochement de tête. On lui a demandé d'écrire la réponse dans un cahier, mais quand il prenait le stylo, il

était incapable d'écrire quoi que ce soit. Nous lui avons demandé de dessiner quelque chose, et il n'a fait que des traits tordus. Je l'ai vu se démener pour comprendre pourquoi il n'y arrivait pas, car il était évident qu'il se souvenait l'avoir déjà fait. De toute évidence, il ne savait pas lire non plus. Il fixait les lignes du regard et les suivait du bout de l'index, plissant les yeux et essayant de bouger les lèvres pour nous convaincre, mais en réalité, il n'en avait aucune idée. J'ai demandé aux médecins s'il allait guérir. Ils m'ont dit que nous pouvions essayer de lui réapprendre à lire comme à un enfant, mais que, très probablement, cette partie de son cerveau n'existait plus. Exactement cinq mois plus tard, ils l'ont sorti de l'hôpital. C'est à la maison qu'il a commencé à parler. Il se promenait dans le quartier, saluant tous les voisins qui le félicitaient et l'encourageaient. Son premier mot a été prononcé sur le trottoir, et je ne l'ai pas entendu ; ce sont la voisine d'en face et son mari qui me l'ont dit. Pedro marchait avec les enfants, et alors qu'il descendait du trottoir pour traverser la rue, une voiture a freiné brusquement et un pneu a éclaté. Le bruit alarma tellement Pedro qu'il s'accroupit et serra les garçons dans ses bras, les protégeant de son corps. Les voisins lui dirent que ce n'était rien, de se calmer, mais il ne les lâcha pas pendant plus de quinze minutes, tout en criant « Au feu ! »

Dora pleurait à chaudes larmes. J'ai pris le torchon et lui ai donné un mouchoir propre et des serviettes en papier. J'ai dû me lever et aller à la cuisine avec mes béquilles pour cela, mais elle ne m'a presque pas grondé à mon retour. Je l'ai serrée dans mes bras.

« C’est moi qui devrais te réconforter », dit-elle.

Ne vous inquiétez pas. L'important, c'est que Pedro aille bien ; c'est vraiment incroyable qu'il ait guéri…

— Oui, Ceci, mais dans quel but, voulez-vous dire ? Pour qu'ils puissent profiter de lui ?

-Je ne te comprends pas.

D'une certaine manière, c'est un enfant maintenant. Il est très dur d'oreille et rate beaucoup de conversations, se contentant parfois de dire oui ou non pour éviter d'avoir honte d'avouer qu'il n'a rien entendu. Quant à lire et à écrire, n'y pensez même pas. Il conduit parce que le colonel Ansaldi l'a pris sous son aile lorsqu'il a appris ce qui s'était passé. Un jour, il est allé à sa visite

médicale de routine et a croisé le colonel, qui était là lui aussi pour des examens liés à l'attentat d'il y a des années. Pedro est resté planté là comme un idiot, à le regarder comme s'il était un dieu. Ansaldi l'a salué chaleureusement et l'a serré dans ses bras. « Ça fait si longtemps, mon cher, je t'avais perdu de vue ! » Ceux qui l'accompagnaient lui racontèrent ce qui était arrivé à Pedro cet après-midi-là sur la Plaza de Mayo. Il n'était alors qu'un simple agent de sécurité, même s'il lui avait déjà sauvé la vie. Ansaldi insista : ils ne lui avaient rien dit. « C'était un tel chaos ces mois-là… » « C'est vrai, Colonel, ne vous en faites pas. » Pedro parla lentement, et Ansaldi le regarda comme quelqu'un qui observe un homme qui n'était plus policier et ne pouvait plus manier une arme, avec des yeux d'agneau. Je vis la tristesse gravée sur le visage d'Ansaldi, surgie des profondeurs de son âme, et, comme il l'essuyait, il dit à Pedro qu'il veillerait sur lui désormais. « Je serais un ingrat, mon cher, un vrai salaud, si je ne protégeais pas l'homme qui m'a sauvé la vie deux fois. » Il le serra dans ses bras, lui tapotant l'épaule avec force.
« Et a-t-il tenu sa promesse ? » ai-je demandé.
— Oui, Ceci, il a tenu parole comme le diable.

3

Dora est partie ce soir-là peu après dix heures. Elle m'a demandé la permission d'appeler un taxi. Non, ne t'inquiète pas, elle ne s'offrirait pas ce luxe tous les jours, juste parce que c'était le premier jour et qu'il se faisait tard. Elle voulait me voir au lit avant de partir. J'ai accepté, mais ensuite je me suis levé et me suis assis sur le lit, une jambe pendante dans le vide, sans toucher le sol, le moignon reposant sur le matelas, à peine visible. Il était aussi court, aussi insignifiant que le corps auquel il appartenait.
Ça commençait à faire mal. On m'avait enlevé les points de suture, mais la cicatrice était encore gonflée. Le téléphone sonna sur la table de nuit, qu'on avait remise à sa place pendant mon absence grâce à Bernardo. Il pensait à

tout sauf à la gêne que je lui causais. C'était lui, sans doute, ou Renato. Je n'avais aucune envie de répondre à l'un ou à l'autre ; je n'avais pas le droit de refuser.

— Je vais bien. Oui, un peu fatiguée. Non, je n'ai pas de fièvre. Oui, j'ai pris mes médicaments. Non, vous n'avez pas besoin de venir.

La même réponse pour les deux personnes lors de deux conversations espacées de cinq minutes.

J'ai raccroché et j'ai entendu le taxi démarrer, emportant Dora avec lui. Je suis resté assis là, dans le noir. J'ai allumé la radio. J'allais l'éteindre après les défilés militaires, les bruits parasites intermittents qui résonnaient comme le tonnerre en cette nuit d'été, un chamamé de protestation, une ballade de Julio Iglesias et la douce mélodie d'ABBA. Mais au milieu des aléas techniques et de la médiocrité rudimentaire des radios d'État, un tango a surgi, trop mélancolique et triste, chanté par El Polaco . J'ai monté le volume en entendant la bruine de *Garúa* et le vent dans la rue qui la poussait comme le vent d'été m'avait poussé sur le trottoir. Ma jambe manquante était un fantôme qui allait pourrir à la morgue de l'hôpital, ou peut-être qu'un étudiant en médecine viendrait la disséquer, déconstruisant mon anatomie. Dehors, la bruine de l'automne qui allait bientôt commencer ; À l'intérieur, les mains agitées d'un homme explorant à la recherche de quelque chose de nouveau dans l'éternel ancien.

Et l'espoir vain de cet étudiant solitaire et renfermé, qui aimait peut-être les cadavres parce qu'ils sont silencieux et ne posent pas de questions, était peut-être aussi l'espoir que j'ai perçu lorsque Dora m'a raconté ce qui était arrivé à son mari après sa rencontre avec le colonel.

Ángel Ansaldi avait pris sa retraite de l'armée, mais il avait bien sûr conservé son grade et tout son prestige. Il avait même accru son influence et son pouvoir en nouant des contacts avec diverses personnalités auxquelles il n'avait pu accéder auparavant, précisément à cause de son service militaire. Des politiciens du Sénat et de la Chambre des députés, des journalistes qui parlaient en son nom dans les médias – tous étaient trop faciles à identifier, car même les esprits les plus brillants succombent et sont incapables de dissimuler leur véritable nature. Est-ce la culpabilité qui les trahit, ou peut-être l'inverse : l'orgueil. Mais surtout, Ansaldi était entouré de nombreux

hommes d'affaires, pour la plupart trop puissants pour être connus de nom ou de lieu de résidence. On disait qu'il était l'un des nombreux associés de multinationales, d'entreprises agroalimentaires et de boissons. L'industrie textile ne semblait pas l'intéresser. On l'a entendu dire un jour, dans des interviews aujourd'hui perdues ou effacées, que les hommes peuvent vivre nus, mais jamais sans nourriture, et surtout pas sans eau. Mais même les chiffres astronomiques des multinationales qui contrôlaient et exploitaient les boissons alcoolisées ne lui convenaient pas. Dans ses bureaux de l'avenue Libertador, près du Retiro – à quelques rues du port, qu'il surplombait du haut des immeubles de Las Catalinas, et juste là, devant la douane, où s'affairaient des subordonnés respectueux vérifiant et classant les déclarations de millions de dollars à son nom, et faisant sans cesse l'aller-retour depuis le bâtiment Kavanagh – où on l'avait vu aller et venir en compagnie d'une danseuse de revue pour laquelle il avait acheté un étage entier, en plein cœur de ce bâtiment un peu délaissé mais toujours prestigieux –, il tenait des réunions avec des hommes de laboratoires pharmaceutiques. Que des connaissances, bien sûr, car il n'y avait rien de plus louable qu'investir dans la recherche de ces nobles entreprises qui œuvraient pour l'humanité. Où étaient donc ces médecins ? Dans leurs laboratoires en Suisse et en Allemagne, et bien sûr dans de nombreuses villes des États-Unis : Boston, Los Angeles, ou Oesterville . Dispersés un peu partout, impossibles à localiser précisément. Les études sur le cancer, et la chaîne interminable de virus et de bactéries conservés dans des tubes pas toujours protégés par des mesures de sécurité incertaines, qui, pour être vraiment précis, respectaient la fameuse règle de l'exception, offrant ainsi une échappatoire bienvenue.

Pedro Palacios, le mari de Dora, dont le nom évoquait celui du poète des prisonniers et du malheur, fut embauché, pour ainsi dire. Mais pourquoi douter du respect du droit du travail par le colonel, s'il était une figure connue ? Était-ce là la raison ? En réalité, Palacios commença à travailler dans l'une des usines de conditionnement de viande où Ansaldi détenait des parts, bien qu'il n'en fût ni propriétaire ni gérant. C'était l'un de ses nombreux investissements diversifiés, sous la marque Frigidaire, commercialisée à l'échelle nationale comme une entreprise de réfrigérateurs

renommée, reconnue pour sa qualité. Rares étaient les foyers de la classe moyenne où l'on ne trouvait pas un produit de cette marque. Le principal concurrent à l'époque était Siam, mais sa clientèle se situait essentiellement dans les quartiers ouvriers. On disait que l'influence d'Ansaldi s'étendait également à ces derniers, et comment pourrait-il en être autrement, puisque, après tout, les hommes qui faisaient confiance à celui qui défendait leur classe sociale exerçaient aussi la même profession qu'Ansaldi ? À cette époque, les officiers supérieurs étaient très appréciés pour leur culture, et le silence glacial qui précédait les grands affrontements de rue où des pelotons de soldats faisaient étalage de leur savoir-faire avec les armes, les chars et les bombes en était la preuve.

La succursale de l'entreprise où travaillait Pedro se trouvait à Devoto. Il était un employé comme les autres, et il respectait les horaires établis, habitué aux routines traditionnelles de la classe moyenne : le réveil à sept heures, l'arrêt de bus, le pointage à l'arrivée et au départ, et le trajet en bus pour rentrer à la maison. Au début, Dora l'interrogeait sur ses tâches à l'atelier, car Pedro rentrait toujours en ne parlant que des enfants et de la comptabilité.

« J’étais inquiète pour les dettes du magasin, de la boucherie, le loyer et les honoraires du pédiatre. À partir de ce moment-là, nous n’avons plus jamais manqué de rien, et le silence de Pedro semblait être une condition essentielle », m’avait-elle confié.

Après bien des encouragements, il finissait par prononcer quelques mots : rembobiner, réparer, et autres. Pedro s’y connaissait en moteurs ; son père avait été mécanicien de tracteurs à la campagne, mais lui, il voulait entrer dans la police après ses études. Il avait un don pour la mécanique et l’électricité, et personne n’avait jamais été surpris de le voir réparer n’importe quelle machine, aussi complexe soit-elle, qu’il s’agisse d’un moteur de voiture, d’un téléviseur ou d’un sèche-cheveux. Il avait même réparé le tourne-disque à la maison, raconta Dora.

Mais il commença aussi à se rendre aux ateliers le week-end, sans horaire fixe, pendant quelques heures qui parfois s'étendaient jusqu'à la nuit. Dora le soupçonnait de la tromper avec une employée, mais bientôt, des reportages télévisés annoncèrent les menaces de grève des syndicats. Frigidaire n'était pas nommée, mais on savait que toutes les usines sous contrôle militaire

allaient être boycottées par les syndicats, insatisfaits des réductions de salaire qu'ils obtenaient.
Pedro devint en quelque sorte le porte-parole d'Ansaldi. Les week-ends, lorsqu'il devait remplir ce rôle, il quittait la maison après avoir dit au revoir aux enfants et marchait jusqu'au coin de la rue où une voiture venait le chercher – une voiture qui se distinguait des autres garées le long des trottoirs de notre quartier. À ce moment-là, tous les voisins étaient au courant et ne lui posaient plus de questions. Ils en savaient probablement plus que Dora elle-même. Elle, en revanche, avait été journaliste et connaissait des personnes qui pouvaient l'informer. Elle m'a raconté avoir repris contact avec Mario Marizza lors de rencontres censées être clandestines, qui se tenaient dans différents bars du centre-ville. C'est ainsi qu'elle a découvert l'écheveau tissé par les intérêts d'Ansaldi ; il n'était qu'un parmi tant d'autres à commercer à l'étranger et à importer des marchandises qu'il faisait passer pour légales : de la drogue camouflée en marchandise légale, des colis déchargés de navires du Río de la Plata en provenance du Paraguay et du Brésil et destinés à l'Europe. Et ceux qui arrivaient… impossible de les identifier.
Dora demanda s'il y avait des femmes. Marizza haussa les épaules : la présence des femmes était connue et tolérée comme le symptôme le plus insignifiant d'un schéma plus vaste. Mais quel était ce schéma ? demanda Dora. Marizza répondit que c'était à cela que servait l'imagination.
D'après elle, Mario avait essayé de l'intimider. J'étais d'accord ; je le connaissais bien, ayant travaillé avec lui à la rédaction. Pendant un temps, elle tenta de persuader Pedro de démissionner. Elle lui disait qu'ils trouveraient une solution, comme toujours. Mais Pedro s'agitait et allait faire le tour du pâté de maisons. C'était un refus qu'il ne pouvait prononcer sans trahir sa femme, mais sa loyauté envers le colonel Ansaldi primait. Comme si le fait de lui avoir sauvé la vie à deux reprises le liait à lui pour toujours. Je lui dis que ce n'était pas inhabituel. Quand un homme sauve la vie d'un autre, il est plus redevable envers ce dernier que l'inverse. « Je sais », me dit Dora, « mais Pedro ne le voyait pas ainsi. » Sa loyauté était une conviction à laquelle il ne pouvait renoncer sans se renier. C'était presque la seule chose qui était restée intacte après le coup de feu et l'atrocité qu'il avait subie au

cerveau. Quand Dora m'a dit que Pedro était un homme différent après sa guérison, ce n'était pas tant à cause de ses habitudes, de ses goûts ou de ses valeurs morales. Tout cela était resté plus ou moins inchangé. Ce qu'elle percevait comme différent, elle ne pouvait pas vraiment me l'expliquer, car elle n'en savait rien, et parfois elle pensait que son imagination lui jouait des tours. De même qu'elle avait jadis souhaité que Pedro meure pour enfin trouver la paix, elle souhaitait maintenant qu'il change lui aussi, afin d'avoir un prétexte pour le quitter un jour. Mais elle savait aussi qu'elle ne le ferait jamais, car au fond de toutes ces pensées se trouvait le lien qu'ils avaient tissé dans leur jeunesse, et leur amour était trop pur et d'une telle qualité que, malgré la tempête de cette époque, le filet avait résisté.
Dora, faisant fi de ses doutes, voyait dans la loyauté de Pedro envers Ansaldi un rempart inébranlable, que le colonel avait réussi à conquérir avant même qu'elle puisse se mettre en travers de son chemin pour le protéger. La loyauté de Pedro était solide comme le granit, fortifiée avant tout par la bêtise. « J'ai eu tort de juger son mari ainsi », me dit-elle, « mais c'est précisément nous qui sommes durs envers nous-mêmes, par amour ou par haine. Les indifférents ne nous blessent pas car ils ne pénètrent pas notre monde. » La naïveté idiote de Pedro, qu'elle soit innée ou acquise après sa maladie, était ce qui l'excusait.
« Crois-tu, Dora, que sans mémoire, il n’y a pas de culpabilité ? » lui demandai-je. « Et quel rapport avec la mémoire ? » répondit-elle. « La mémoire est le creuset des valeurs morales, lui dis-je. L’enfant qui met le doigt dans la casserole où mijote se brûle. Sa mère n’a pas besoin de le gronder ; dans ses yeux, il lit les règles qui le façonneront pour toujours. À chaque instant, dans chaque action qu’il entreprend, il verra ce visage, qui est celui de la loi. »
« La loi, c'est le texte écrit, Dora. L'ignorance n'est pas une excuse pour quelqu'un qui ne sait pas lire », ai-je insisté.
Je sais que je la confrontais à ce qu'elle savait déjà, mais je devais fermer les yeux pour continuer à vivre avec Pedro et pour le bien de nos enfants. C'est pourquoi, pour la première fois depuis notre rencontre, elle m'a regardée comme si elle ne comprenait pas, lorsque, deux jours plus tard, voyant le camion arriver du balcon, j'ai crié à Pedro avant de partir travailler.

« As-tu besoin de quelque chose, Cecilia ? » m’a-t-il demandé.
— J’ai besoin d’un travail, Pedro. Sais-tu s’il y a des postes vacants à l’usine ?
C’est à ce moment-là que Dora sortit de la cuisine et me regarda ainsi. Après notre conversation, elle ne comprenait pas pourquoi je voulais me jeter dans la gueule du loup. « C’est comme ça », aurais-je voulu lui dire, « mes besoins les plus futiles cachent souvent des besoins plus profonds, aux desseins plus sombres. » Avant tout, il y avait mon besoin d’argent ; je ne pouvais pas poursuivre ma convalescence sans l’aide de Bernardo. Ensuite, il me fallait du soutien moral, quelque chose pour me donner un coup de pouce et me distraire de la dépression, et la curiosité journalistique était un moteur irremplaçable. Enfin, au fond de moi, mais de plus en plus présent, il y avait ce besoin de me retrouver dans des situations comportant un certain danger, comme si, ainsi, je pouvais hâter la fin de ma vie sans le remords constant de ma conscience. Il y avait un obstacle que je créais moi-même sur le chemin que la dégradation de mon corps traçait inévitablement : la peur. Une façon de l’éviter était de la dissimuler, mais elle était toujours là, au terme de chaque nuit d’angoisse et de désespoir. Mais il y avait un autre moyen de l'éviter : le déstabiliser en me confrontant aux arguments qu'il croyait utiliser pour m'intimider. Et ainsi, le détruire.
Pedro regarda sa femme, comme pour lui demander la permission. Elle haussa les épaules et retourna à la cuisine.
-C'est une drôle de coïncidence, non ? Ils recherchent justement un employé pour le service des réclamations.
— Et en quoi consiste ce travail, Pedro ?
« C'est un poste de secrétaire, Cecilia, un travail de bureau. Je crois comprendre que vous recevez des lettres de clients et des réclamations concernant les garanties et les défauts. Vous devrez les lire, les classer et les transmettre à votre supérieur. »
— Tu crois qu’ils vont m’accepter comme ça, enfin, avec mon handicap ?
-Viens avec moi et il n'y aura aucun problème.
Dora était déjà assise et préparait le maté pour nous. Résignée à ne pas comprendre ni accepter, c'était sa façon de vivre.
« C'est un travail de bureau », m'a-t-il dit. « Il n'y a rien de plus adapté pour vous, et en plus, vous seriez tranquille à lire. »

— Oui — Je lui ai dit — Des absurdités que je devrais rejeter à 90 %.
« Si le patron l'entendait, dit Pedro, il serait déjà au travail. »
Nous avons décidé que je l'accompagnerais le lendemain. Je devais non seulement me préparer mentalement, mais aussi soigner un peu mon apparence.

Le matin où nous sommes allés à l'usine était un mercredi, jour redouté par tout directeur d'usine. Aux problèmes hérités du lundi, qui semblaient à peine se résoudre, s'ajoutaient ceux du milieu de semaine : fournisseurs, pannes de machines, accidents du travail, manifestations, ordres du conseil d'administration imposant de nouvelles réglementations avant même que les précédentes n'aient été comprises ou appliquées, et surtout, la pression constante pour une performance maximale, qui à l'époque se résumait à la nécessité d'éviter la faillite en maintenant des niveaux de production minimums. Tout cela se lisait sur le visage bouffi de l'homme dans le bureau duquel nous sommes entrés.
L'immeuble de Villa Devoto était immense. Loin du centre-ville, il occupait tout un îlot triangulaire entre une avenue et deux rues. Une atmosphère résidentielle traditionnelle imprégnait le bâtiment, avec sa vieille façade, construite peut-être dans les années 1940, à l'époque où Devoto n'était encore qu'un quartier de maisons de campagne, plutôt désert. La première succursale de l'entreprise y avait été implantée. Le siège social se trouvait quelque part au Paraguay ou au Brésil. Je n'étais pas parvenu à obtenir beaucoup d'explications de Pedro pendant qu'il conduisait ; il parlait sans ordre précis, posant ses phrases avec une telle minutie que quiconque ne le connaissait pas le prenait pour un homme cultivé et distingué. Il l'était, bien sûr, et je me demandais dans quelle mesure il l'était aussi. Depuis sa maladie et son arrivée à l'atelier, Dora regrettait notamment cette ambivalence entre son caractère expansif et une taciturnité presque pensive, comme si elle ruminait des choses qu'elle ne parvenait pas à digérer, mais dont elle ne pouvait se débarrasser. Comment comprendre une dichotomie aussi complexe ? Peut-être moi, témoin impartial, pourrais-je la déchiffrer.
Le visage de Pedro s'illumina de fierté lorsque nous entrâmes dans le bureau d'Arnaldo Aranguren, une pièce au haut plafond où un ventilateur tournait

très lentement. Une grande fenêtre derrière le bureau, encombré de papiers, laissait à peine entrevoir le bois, poli par des années d'usage. Les étagères débordant de documents et de dossiers étaient vétustes et ternes, les murs décrépits et tachés d'humidité formant d'étranges motifs, comme des cartes. Soudain, j'eus l'impression d'avoir pénétré dans un espace figé dans le temps, où l'on allait m'expliquer de nombreuses choses afin de comprendre le fonctionnement complexe de l'ingénierie bâtie autour de l'usine d'origine. Une usine de réfrigérateurs qui s'était étendue au fil du temps à d'autres domaines, mais où tout était lié à la réfrigération.

— Le ventilateur vous dérange-t-il, mademoiselle ?

J'avais remarqué que j'avais jeté un coup d'œil au plafond une ou deux fois.

- Tu as froid, peut-être ?

Était-ce une vengeance ? L'homme avait un peu plus de soixante ans, était grand et mince, avec un ventre à peine perceptible sous sa chemise et sa cravate. Il s'habillait comme n'importe quel directeur d'usine désargenté de l'époque, dans un costume ordinaire, sa cravate soigneusement nouée, ses cheveux gris plaqués en arrière, avec des nuances de gris qui lui donnaient une allure à la fois cérémoniale et terre-à-terre. Parfois, son visage, même sans sourire, était affectueux et familier, comme celui d'un oncle que l'on visite de temps à autre, peut-être encore célibataire, dans son vieil appartement à l'odeur de renfermé.

Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, j'étais simplement frappée par la beauté du bureau.

« J'apprécie le compliment, mais il n'y a pas lieu d'être condescendant. Notre ami Pedro m'a parlé un peu de vous, et j'ai l'occasion de vérifier ce qu'il a dit. »

Pedro, qui se tenait près de la porte, baissa les yeux vers le sol.

« Je vous serais reconnaissant de nous laisser tranquilles, mon ami. Quelle sotte j'ai été, mademoiselle Taboada ! Veuillez vous asseoir. » Il m'aida à placer mes béquilles contre le mur, puis se rassit derrière le bureau.

« Et quelles sont vos attentes, mademoiselle ? Je me dois de vous informer que nous manquons de ressources ces temps-ci, et si nous embauchons du personnel, c'est parce que l'ancien responsable du service des sinistres vient de prendre sa retraite. En raison des négligences habituelles, mais non moins

répréhensibles, personne n’a pris la peine de lui trouver un remplaçant. Cela étant dit, je tiens à préciser que vous ne devez malheureusement pas vous attendre à un salaire très élevé. »
Pendant qu'il parlait, je jetais des coups d'œil aux photos accrochées aux murs, pour la plupart des portraits photographiques d'hommes à longues moustaches d'une autre époque. Les fondateurs, peut-être, et d'autres en uniforme militaire. J'ai reconnu Roca, par exemple, et le général Justo aussi.
— Cela ne me pose aucun problème, bien sûr, Monsieur Aranguren, tant que cela représente le minimum prévu par la loi.
-Je pense que vous êtes surcotée pour ce poste, mademoiselle.
— C'est non ?
Il rit, essayant de dissiper la mauvaise impression que ses propos avaient suscitée.
— Rien de tout ça, j'essayais juste de vous dire que peut-être, juste peut-être, nous attendons plus de vous que vos fonctions officielles.
— Par exemple, quoi ?
Je pouvais déjà voir comment mon esprit se révélait.
Ne vous méprenez pas, j'essaie parfois d'être à la fois direct et discret, et à mon âge, je devrais savoir que c'est impossible. Ce que j'essaie d'expliquer, c'est que le service des réclamations reçoit de nombreux litiges, la plupart étant de pures absurdités et des broutilles, mais certains sont des réclamations légitimes qui sont résolues tôt ou tard, d'autres non, et ce sont celles-ci qui causent de réels problèmes. Quand je dis que vous êtes surqualifié, je fais référence à la simple tâche de lire et de classer les réclamations. Or, d'après ce que j'ai entendu, vous êtes une personne intelligente dotée d'un grand discernement. Nous avons besoin de quelqu'un dans ce service qui non seulement fasse la différence entre la réalité et les fantasmes des gens, mais qui prenne aussi le temps de leur répondre comme si ce client qui a acheté l'un de nos produits était le plus important de tous. La plupart des gens veulent simplement être entendus, et cela leur suffit, mais pour cela, il faut répondre avec quelques mots aimables. De nos jours, comme vous le savez, personne ne prend ce temps, et le silence est un complice malveillant.

Était-il possible que toute cette rhétorique dissimule des messages subliminaux sur le processus militaire et la situation du gouvernement ? Le silence nous rend complices, même face à cette allusion indirecte à la justice, alors que je venais de voir le portrait du général qui avait gouverné le pays pendant ce que certains ont appelé la décennie infâme.

L'homme qui me parlait me paraissait de plus en plus étrange. Je ne savais pas encore s'il tentait de me séduire intellectuellement, de pénétrer mon âme. C'était un psychologue sans diplôme, plus qu'un fabricant de moteurs frigorifiques.

— Je comprends, monsieur Aranguren. Je n'y vois rien de déplaisant.

« Très bien, mademoiselle. Comme je le disais, vous aurez également la responsabilité de traiter les plaintes les plus désagréables. Des personnes obtus et impolies qui tentent de profiter de vous. Vous essayerez de les convaincre poliment, mais fermement. Il y a ensuite les questions importantes, que vous devrez bien sûr nous laisser gérer, puisqu'elles impliquent des aspects juridiques. Vous en distinguerez facilement certaines car elles sont très directes ; d'autres impliqueront des menaces voilées, et c'est sur cela que consistera votre analyse. Pour saisir certaines subtilités, il vous faudra être une bonne lectrice, et pour cela, vous nous serez extrêmement précieuse. »

Il était presque midi. Le soleil inondait la pièce à travers les rideaux ouverts de la grande fenêtre. Je plissai les yeux et me protégeai le visage lorsque les nuages du matin se dissipèrent soudain, laissant transparaître l'éclat intense du soleil, jusque-là caché. Le soleil semblait se venger, me mettant en position de faiblesse face à l'homme qui allait m'embaucher. J'étais une silhouette maigre et asymétrique, malgré une tenue soignée et une coiffure impeccable, comme il se devait pour une secrétaire. Devant moi, à cause de la lumière, je ne distinguais que l'ombre d'un homme dont la voix était aussi incertaine que ses paroles.

Elle se leva et ferma les épais rideaux. Le bureau s'assombrit, mais une fois mes yeux habitués, la lumière devint suffisante et chaleureuse.

« Excusez-moi, mademoiselle. Vous vous sentez bien ? Prenez un verre d'eau. » Elle me tendit un verre qu'elle avait pris parmi les piles de dossiers et de l'eau d'une carafe qu'elle avait sortie d'un petit réfrigérateur dissimulé dans

un coin, camouflé en meuble en bois. Dessus, il y avait un plateau en plastique et des papiers froissés.
-Monsieur Aranguren, j'apprécie vos éloges, mais vous connaissez déjà mon parcours journalistique et certaines de mes opinions.
Il hocha la tête, déplaçant ses mains pour minimiser ce que je disais.
« Ne vous en faites pas, mademoiselle. Avoir travaillé avec M. Beltrame est déjà une garantie pour nous. Quant à vos idées, qui sommes-nous pour vous enlever vos principes, ou quel que soit le nom que vous leur donniez, tant que vous faites correctement votre travail ? La loyauté et l'efficacité sont les seules valeurs auxquelles nous devrions tous nous conformer dans ce pays. »
C’est la fin de la conversation, me dis-je. J’étais déjà complètement absorbé par le conflit. L’architecture était conçue, et le jeu des événements avait bâti l’édifice dans lequel j’étais plongé depuis lors.

4

J'ai commencé à travailler la semaine suivante après avoir fourni les documents habituels et le certificat médical que Bernardo m'avait donné. Nos relations étaient tendues, même si nous nous détendions parfois, comme cet après-midi-là où il est venu me voir après l'hôpital.
« Tu vois toujours González ? » demanda-t-il après avoir posé le certificat sur la table de chevet. C’était de la jalousie, oui, un peu, mais aussi ce besoin de s’inquiéter pour cette femme dont il n’arrivait pas à se débarrasser.
-Depuis l'opération, aucun…
-Ou depuis que nous nous sommes croisés à l'hôpital…
« Je n'ai jamais su ce que tu lui as dit. » J'ai croisé les bras et froncé les sourcils, feignant la colère, mi-plaisantin, mi-sérieux, en repensant à ces problèmes non résolus. « Tu ne t'en es jamais pris à mes amis, mais à lui… »
« Ce type n'est pas bon pour toi, Ceci, il me donne la chair de poule… »
J'ai ri de cette expression peu professionnelle. Je me suis dit qu'il devait se rendre plus souvent dans sa ville natale.

À l'usine, on m'a attribué le bureau de l'ancienne employée. Tout était exactement comme elle l'avait laissé à son départ à la retraite, mais rangé dans des dossiers et des fiches étiquetées : tâches en cours, demandes en cours ou sur le point d'être déposées, et une série de recommandations dactylographiées, corrigées en marge et agrémentées d'une écriture soignée et féminine, rappelant la calligraphie apprise lors de ma formation d'institutrice. Cela me rappelait ma mère. Soudain, j'ai eu le vertige et j'ai dû me tenir au bureau, même assise. C'étaient sans doute les souvenirs qui me submergeaient, accumulés pendant tout ce temps où ma santé et l'opération avaient presque effacé le souvenir de ma mère. J'ai pris mes médicaments, essuyé mes larmes avant que quiconque n'entre et je me suis mise au travail. La pièce était étroite mais longue, et le long des hauts murs, des étagères regorgeaient de papiers et de dossiers. Au fond, une grande fenêtre donnait sur la rue Cabezón, comme l'appelaient les employés. La lumière y pénétrait abondamment toute la journée, si bien que je n'avais que rarement besoin d'allumer la lumière, ce qui me convenait parfaitement, surtout après 14 heures, une fois le travail le plus urgent terminé. Je m'asseyais alors dos à la fenêtre pour lire les lettres qui me semblaient moins importantes.

J'ai été chaleureusement accueillie par les ouvriers de l'usine, dont 90 % étaient des hommes, bien sûr. Les femmes étaient le personnel de nettoyage ; je les voyais en arrivant le matin, en train de laver les sols et d'épousseter les étagères, ou lorsqu'elles passaient devant moi en allant déjeuner. Cependant, lorsque je restais juste pour prendre un thé ou un café afin de terminer quelque chose, l'une d'elles entrait sans frapper, d'abord surprise, mais ensuite, habituée à mes habitudes, s'excusait et lavait le sol autour de moi et sous mon bureau, sans que j'interrompe mon travail sur la machine à écrire Remington que mon prédécesseur chérissait comme une relique et qui fonctionnait mieux que n'importe quelle machine moderne. Un jour, alors qu'une des femmes nettoyait, voyant à quel point mes doigts se salissaient en changeant le ruban, elle m'a tendu un chiffon humide.

«Merci», ai-je dit.

« Inutile, mademoiselle », dis-je, et je vis qu'elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à ma jambe coupée. Je compris alors la raison de ces

nettoyages, qui n'avaient pas lieu aux heures habituelles. On me l'avait déjà dit, mais je ne connaissais pas les coutumes à l'époque. Ces femmes qui entraient pendant que je travaillais, qui nettoyaient sous le bureau pendant que j'écrivais, et dont je sentais le balai ou la serpillière effleurer ma seule chaussure… Ce sont elles, et non les hommes, qui me faisaient me sentir différente. Devais-je les remercier ? Peut-être, car malgré le peu de temps que j'y avais passé, je commençais déjà à me sentir à l'aise, presque détendue et acceptée. Et presque, pendant quelques instants, heureuse.

Dans la grande salle à manger au haut plafond, qui avait un petit air de couvent, le brouhaha était assourdissant de midi à 13h30. Ouvriers et personnel administratif, chefs et contremaîtres, tous se mêlaient et s'asseyaient sur ce qui ressemblait, de loin, à une tapisserie Art nouveau. De longues tables anciennes et robustes, des chaises de toutes sortes – certaines d'origine, d'autres achetées dans le magasin de meubles à deux rues de là, des chaises de cuisine, des chaises en osier comme celles d'une vieille terrasse, certaines que les hommes avaient sans doute apportées de chez eux, et d'autres si branlantes qu'elles provoquaient des rires lorsqu'un occupant tombait à la renverse . Tout le monde riait, tout le monde parlait fort, sauf ceux qui, tels des îlots, restaient silencieux, mangeant seuls. La première fois que j'entrai, la plupart me fixèrent du regard, me suivant du regard à pied et avec ma béquille, le bruit de mon talon claquant contre l'embout en caoutchouc. C'était un bruit étrange, une sorte de rythme qui déplaisait à des oreilles habituées à une musique harmonieuse. Je suis resté là quelques secondes, sous le regard fixe de tous, dans un silence soudain.

« Je suis désolée », ai-je dit. Les larmes me sont presque montées aux yeux, même si au fond de moi je ressentais de la colère et de la fureur. Nous luttions tous deux pour l'emporter, et finalement, épuisés, nous avons laissé l'amertume prendre le dessus.

« Ce n’est rien, mademoiselle », dit Pedro, que je n’avais pas remarqué parmi tant d’autres, vêtu de sa combinaison bleue et couvert de graisse. Il s’approcha sans me toucher, me suivant à peine pour me faire une place à côté de lui.

À partir de ce moment-là, plus personne n'osa dire un mot déplacé. On regardait Pedro avant de me parler, mais ensuite, ce n'était plus nécessaire.

Ce jour-là et les jours suivants, point de silence ni de ressentiment respectueux, mais une complicité qui me faisait du bien car elle n'impliquait aucune différence. Malgré tout, quelques plaisanteries grossières et à connotation sexuelle s'échappaient, brisant parfois la monotonie du respect. Les quelques autres femmes qui travaillaient à l'administration, à l'accueil ou au standard gardaient leurs distances, cherchant à capter l'attention qu'elles avaient soudain l'impression de perdre de la part des hommes. Elles recherchaient la différence, cette vulgarité qu'elles désapprouvaient mais dont elles avaient besoin pour se sentir, peut-être, femmes au milieu de cet océan d'hommes. Car nous n'étions rien avec notre silence volontaire et notre coquetterie à peine esquissée, pour éviter tout malentendu. Trois d'entre elles étaient secrétaires ou employées de bureau ; peut-être étaient-elles célibataires, veuves ou vivaient-elles chez leurs parents. Deux étaient mariées et avaient des enfants adultes. Elles furent les seules à me parler dans les toilettes des femmes, un taudis de fortune après des années de plaintes.
« Ils t’aiment bien parce qu’ils ne te voient pas comme ils nous voient », m’a dit l’une d’elles en se regardant dans le miroir rouillé où seul son visage rond tenait, tout en essayant de se maquiller.
Je me suis levée des toilettes en jonglant avec mon sous-vêtement et en m'agrippant à ma béquille pour ne pas tomber. Peut-être m'a-t-elle vue dans le miroir, je n'en sais rien. Puis une autre femme est entrée, s'est assise et m'a regardée un moment.
« Tu devrais exiger qu'ils y installent un support mural. » Sans me regarder à nouveau, il se mit à fumer.
L'autre rit et se détourna.
« Excusez-moi , mais elle ne sait pas de quoi elle parle. Il nous a fallu quinze ans pour que les patrons réparent cet endroit. Avant, on devait aller aux toilettes du bar sur l'avenue, ou aux toilettes des hommes, où ils avaient l'habitude de nous voir entrer dans les cabines pendant qu'ils urinaient aux urinoirs, ou qui sait quoi d'autre. »
Elles ont ri, je les ai ignorées, mais avant de partir, je me suis souvenue des paroles de l'autre femme à son reflet. C'est leur rire qui m'a provoquée.
— Que vouliez-vous dire tout à l'heure, quand vous disiez qu'ils m'aiment même s'ils ne me voient pas comme ils vous voient ?

L'autre, qui s'appelait Cintia, je crois, réfléchit un moment.
« Ah oui, c'est pour ça… ma chérie », dit-elle en désignant la béquille du bout des lèvres. « Ils ne te voient pas comme une femme, et c'est forcément négatif. Tu travailles en paix, mais eux, ils ne nous laissent pas tranquilles. »
Après la fumée de cigarette, j'ai entendu des rires venant des toilettes.
-C'est ce que vous souhaitez, vieille femme.
Quand je suis sorti, je les ai entendus se disputer.
Oui, les hommes me considéraient comme l'une des leurs parce que je ne parlais pas de maquillage, de garçons, de robes ou d'artistes. La rumeur s'est répandue que j'écrivais et que j'étais journaliste, et les conversations à la cafétéria ont délaissé les sorties du samedi soir, les petites amies et les femmes du bordel du week-end précédent pour se tourner vers des discussions politiques, qui n'étaient jamais bien vues là-bas. Les patrons, qui ne faisaient pas de discrimination hiérarchique, à l'exception d'Aranguren, bien sûr, qui déjeunait dans son bureau, mais qui circulaient néanmoins entre les tables deux ou trois fois par semaine, serrant des mains et s'asseyant parfois même pour bavarder. Il y avait comme un parfum de malhonnêteté dans l'atmosphère politique de l'entreprise qui, malgré son caractère confidentiel, entretenait des liens étroits avec les gouvernements en place. Cela se savait depuis des années, mais je ne l'avais appris que de journalistes qui avaient tenté de rester indépendants et qui avaient ensuite été réduits au silence, pour ne plus jamais entendre parler d'eux. Les ouvriers, qui avaient donc beaucoup à perdre, ont contenu leurs angoisses, ce qui, au final, ne leur a pas coûté cher puisqu'ils pouvaient parler des femmes et du sexe, sujets qui leur prenaient beaucoup de temps et leur causaient bien des maux de tête, car les femmes étaient difficiles à comprendre.
C'est ainsi que Pedro me l'a expliqué un jour en me ramenant chez moi. D'habitude, je prenais le bus, sauf quand nous rentrions en même temps. J'ai fini par comprendre qu'il était un homme très important à l'usine. Habillé comme n'importe quel autre ouvrier anonyme, il errait dans tous les services après son service : ateliers, entrepôts, garage, bureaux. J'ai remarqué que ses mains étaient calleuses et couvertes de taches de graisse tenaces.
« Ils ne sortent plus, n'est-ce pas ? » lui ai-je demandé.

« Si tu m'avais vue il y a quelques années, Ceci… J'avais des mains soignées et des ongles propres, car dans la Force, c'est un signe distinctif. Maintenant, je n'arrive plus à m'en débarrasser. C'est la graisse qu'ils utilisent, qui sait ! »
Je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé à Lady Macbeth.
— Pedro, crois-tu que les garçons me voient différemment des autres ?
Il réagit avec colère en claquant la langue.
—Cette garce de Cintia t'a déjà parlé, non ? Ne fais pas attention à elle et ne t'énerve pas.
— C'est en partie vrai, je crois, Pedro. Je suis un peu garçon manqué.
Un autre clic.
« Tu t'es vue dans le miroir, Cecilia ? Les garçons me parlent parce qu'ils savent que c'est moi qui t'ai fait venir. Ils te trouvent belle, avec tes cheveux bruns et tes yeux noisette, mais ils n'osent pas t'aborder. C'est en partie à cause de l'opération – que voulez-vous ? Mais c'est aussi à cause de ce dont ils parlent avec toi, de ce que tu dis. Tu es différente des femmes ordinaires qu'ils côtoient tous les jours. »
« Je suis un monstre de pensées », me disais-je.
-Ils ont peur de moi.
-Ils la respectent.
— N'est-ce pas parfois la même chose ?
Il haussa les épaules.
« Qu'est-ce que j'en sais ? Mais laissez-moi vous dire une chose. Les hommes comme nous ne sont rien comparés aux femmes ordinaires. Ma Dora est intelligente, elle écrit, et elle a un monde intérieur si riche que je ne comprends même pas ce qu'elle me lit, mais quand elle va au magasin, elle discute tranquillement avec les autres femmes de garçons, de couches et de la maison. Sans elle, je serais mort de chagrin, et vous ne pouvez pas imaginer à quel point je ne me pardonne pas de l'avoir déçue. »
Je ne m'attendais pas à cette tournure dans la conversation. Nous arrivions à Once, l'avenue était bondée de voitures.
- Pourquoi dites-vous cela ?
Un autre clic, un reniflement comme s'il avalait ses morves, et un autre haussement d'épaules. J'ai remarqué que la cicatrice sur son crâne palpitait légèrement, ou peut-être était-ce mon imagination.

Il y avait quelque chose qui clochait chez Pedro, quelque chose qu'il n'arrivait pas à définir, mais c'était la seule chose qu'il pouvait faire. Il m'a laissée en plan devant l'immeuble, et je ne lui ai rien demandé. Il m'a serré la main. En prenant les clés de l'appartement, j'ai remarqué que ma main droite était sale, d'une substance qui n'était pas de la graisse. Je l'ai essuyée en entrant, mais je n'ai senti l'odeur que le lendemain matin, après ma douche.

Le dossier des lettres de réclamation en attente s'était accumulé depuis le départ à la retraite de mon prédécesseur. En reprenant celles déjà en cours, j'ai pensé rattraper mon retard sur les plus anciennes, dont certaines pourraient s'avérer importantes. C'est ce qu'Aranguren m'a demandé à la fin de ma première semaine. Il est entré après avoir frappé et attendu la permission. Il était déjà en train de me confier la tâche lorsqu'il m'a aperçu avec une lettre datant de deux mois. Il s'est excusé mille fois.
-Je vois que je n'ai rien à vous dire…
-Veuillez me dire tout ce que vous jugez nécessaire.
« Voilà comment ça se passera, mais d'après ce que je vois, je ne pense pas que cela la dérangera trop. L'employée précédente était une vieille dame fragile ; on lui avait diagnostiqué la maladie d'Alzheimer. »
La polémique est de retour.
— Et est-ce une mauvaise chose, Monsieur Aranguren ?
-En cas de maladie, mademoiselle.
— Je sais, monsieur Aranguren. C'est de ça que ma mère est décédée récemment.
S'est-il excusé ? Juste assez pour montrer qu'il savait se montrer poli en toutes circonstances. Derrière ses yeux, encadrés par de petites lunettes, je voyais la colère. J'ai pris plaisir à le voir faire semblant que ça ne le blessait pas.
La lettre que j'avais commencée à lire datait de deux mois auparavant, en plein été. Elle venait d'une femme du Paraná. J'étais sur le point de la jeter à la poubelle après avoir lu deux lignes, car elle commençait par des affaires familiales qui semblaient n'avoir aucun rapport avec une plainte contre l'entreprise, quand j'ai aperçu le mot Frigidaire au milieu de la page et une tache d'eau recouvrant les mots suivants. Je me suis levée et me suis assise

dans le fauteuil près de la fenêtre, prête à me plonger dans ce qui allait devenir une habitude : fouiller dans la vie des personnes qui m'écrivaient.
Ce n'était pas une plainte au sens strict, ni une demande de réparation, d'échange de produit, de réclamation au titre d'une garantie expirée, ni même un simple besoin de se plaindre parce que le lait du bébé avait caillé à cause d'un appareil défectueux. C'était une explication, peut-être, un exposé des faits par une femme manifestement instable mentalement, ou du moins traumatisée par la situation qu'elle avait vécue, qui l'avait clouée au lit, plongée dans une dépression dont elle ne sortait que pour agir sous l'emprise de délires, mais qui lui permettait néanmoins de s'exprimer correctement par écrit. Sa grammaire, cependant, était truffée de fautes flagrantes par moments, en contradiction avec le vocabulaire et les tournures de phrase qui suggéraient un certain niveau d'instruction. Cela m'est apparu clairement en tournant les pages, une vingtaine ou une vingtaine-cinq, à l'écriture tantôt petite et serrée, tantôt grande et irrégulière, comme celle d'un enfant.
Elle s'appelait Dominga et vivait à Paraná, où elle travaillait comme domestique. Elle allait à l'école primaire le soir, quand le sommeil et les médicaments qu'on lui donnait le lui permettaient. Le travail était précaire, et elle reconnaissait que c'était de sa faute. Qui embaucherait quelqu'un qui arrivait en retard ou s'endormait en lavant du linge dans la cour ? Pourtant, elle s'en sortait tant bien que mal grâce à ses sœurs dont elle savait tirer profit des obligations familiales. Elle avait quitté Buenos Aires après que son mari l'eut chassée du ranch près de General Lavalle. Il l'avait chassée pour prostitution, alors qu'elle n'avait fait que boire quelques verres à l'épicerie du village. Elle ne se souvenait pas de la suite, mais elle aurait préféré que les choses soient différentes de ce qu'elle vivait depuis quelque temps avec Nicanor, son mari, qui ne l'avait pas touchée depuis des lustres, et elle n'était même pas sûre d'en avoir envie. Elle connaissait des hommes, notamment les frères Espinoza ; elle avait eu des relations avec deux d'entre eux. D'abord avec le frère, qui s'était enfui le lendemain du meurtre de l'aîné des trois, puis avec Nicanor. Tous deux s'étaient révélés être des meurtriers, l'un par son propre suicide, l'autre par pure stupidité. Ils avaient acheté un réfrigérateur, et le mari et le fils étaient allés le chercher en ville. Sur le chemin du retour, le pont qui enjambait la rivière était fermé. Le courant était gonflé par les

pluies hivernales, les mêmes qui avaient inondé les champs. Nicanor décida de traverser avec la camionnette, un véhicule robuste qu'il avait récemment acheté à son ancien employeur, celui avec lequel il sillonnait les villes et les routes de la province. Il transportait des ballots de paille et du bétail, un spectacle impressionnant. Mais ce jour-là, la camionnette s'enlisa. Le fils prit le volant lorsque Nicanor sortit pour pousser. Et lorsqu'elle fut enfin dégagée des rochers, le courant emporta la camionnette et le garçon, qui, comme un imbécile, se retrouva coincé, le pied sur un rocher au fond de la rivière. Le père vivant, le fils mort. Elle n'avait plus aucun moyen de le réprimander pour sa stupidité ; elle les avait tous épuisés au fil des mois. Et quand elle ne sut plus quoi dire, elle n'eut plus besoin de parler, car elle comprit qu'elle avait vidé l'âme de son mari de toute fierté. Il n'était plus qu'un ivrogne, une paire de mains bonnes à rien d'autre qu'à le frapper après qu'elle se soit vidée de ses insultes. Deux fois, ils avaient couché ensemble après la mort du garçon, et les deux fois, il l'avait déchirée et fait saigner de ses coups. Pour elle, il était impossible de le quitter, et elle ne savait pas pourquoi. Il était le garçon qu'elle n'avait plus, l'adolescent en qui elle avait vu le futur corps de son père. Finalement, un jour, elle se laissa voir, ou plutôt se fit voir, par les commères du village, qui rapportèrent la nouvelle à Nicanor. Dominga, ivre, frottait l'entrejambe d'un des nombreux routiers qui s'arrêtaient là, derrière une table du magasin de Saverio. Il l'a alors mise à la porte et l'a traînée jusqu'à la route où elle a attendu le bus. Après cela, elle a erré de ville en ville.
Pourquoi avait-elle écrit cette lettre ? me demandais-je. Impossible qu'elle tienne l'entreprise responsable de la mort de son fils. C'était de la pure folie, mais j'en comprenais la logique dans les sentiments qu'elle n'exprimait pas vraiment, des sentiments qui transparaissaient dans les silences. Cette lettre était une sorte de libération. Qui sait ce qu'elle a ressenti après l'avoir écrite et postée ? Peut-être était-elle toujours la même, ou peut-être s'était-elle suicidée. Maintenant qu'elle avait tout dit, il n'y avait plus rien à ajouter. Quand il n'y a plus d'arguments, où trouver des raisons de vivre ?
Ce qui m'a poussé à conserver cette lettre, ce n'était pas seulement la curiosité ou une fascination morbide déguisée en sentimentalité ou en conscience sociale, mais plutôt le souvenir de l'affaire des frères Espinoza, car Beltrame l'avait couverte pendant plusieurs semaines, tentant de

retrouver Pedro, le frère de Nicanor, qui avait tué l'aîné. Il s'était enfui avec un homme grand et mince, et on ne l'a jamais revu.
Il s'appelait Pedro, et cela s'était passé une dizaine d'années auparavant.
Le mari de Dora était policier à cette époque, à Buenos Aires.
Pedro, celui qui portait la cicatrice témoignant de sa perte de mémoire.
Nous avions souvent discuté avec Beltrame de cas similaires, et il était obsédé depuis quelque temps par la recherche d'une conclusion plausible à la question de savoir si l'amnésie pouvait disculper le meurtrier. Je sais que certains actes en dissimulent d'autres, comme des couches de béton, certaines coulées délibérément, d'autres par l'étrange servilité des circonstances. Le temps ne guérit rien et déforme tout ; c'est pourquoi il survit. Bernardo m'a raconté l'histoire d'un patient qu'il avait opéré parce que la femme qu'il avait tuée l'avait poignardé avant de mourir, et l'homme avait survécu à l'opération. Rien n'est fiable entre les mains des hommes, m'avait-il dit, car ils sont faits de chair, et la chair est temps. La chair est espace, volume, taille, mesure. On la touche parce qu'elle est masse, et cette masse n'existe pas dans l'infini ni dans l'intemporalité. Le temps perturbe tout. Le temps est un traître qui prévient toujours à l'avance, mais parle si doucement, si docilement, que même ceux qui l'entendent ne peuvent lui échapper. Le temps est immuable, tout comme chaque heure. Si tu ne peux le vaincre, disais-je à Bernardo, alors il est permis de le trahir. Le temps est notre Dieu, Ceci, me disait-il, le dieu des médecins, celui qui donne et celui qui reprend, et il n'est pas juste de le trahir.
Mais je sais qu'il y a un moyen.

Toutes ces pensées concernant Pedro m'obsédaient. Laisser libre cours à mon imagination me semblait absurde et déloyal envers le couple qui m'aidait tant. Dora, avec son soutien depuis l'époque de mon journal intime et son aide inconditionnelle en venant chez moi chaque jour après mon opération, et Pedro, en m'ayant trouvé un emploi. Mais chaque fois que je le croisais à l'usine ou qu'il me prenait en stop, je voyais quelque chose de différent, et ce n'était pas le fruit de mon imagination. Après tout ce temps, j'ai reconnu cette intuition qui m'avait si souvent permis, dans mon travail de journaliste, de déceler certaines réticences chez les personnes interviewées, traduites en

signes : mouvements oculaires involontaires, rides sur le front, gestes de la main. Mais c'était presque toujours ce qu'ils ne disaient pas qui révélait leurs pensées, comme si je pouvais lire sur leurs lèvres closes. De la sorcellerie comme celle de ma cousine Leticia ? Non, c'est simplement ce que l'on appelle l'intuition, qui n'est rien d'autre que l'enchaînement d'associations déjà vérifiées à maintes reprises. L'homme et la femme sont des êtres d'habitudes ; nous sommes davantage guidés par nos réflexes et nos instincts que par une pensée élaborée. C'est pourquoi la chair l'emporte, avec ses nerfs et le sang qui les nourrit.

Comme je ne passais pas beaucoup de temps à l'appartement, Dora venait parfois me donner un coup de main pour les tâches ménagères, une heure ou deux, et parfois juste pour bavarder de tout et de rien. Elle me demandait comment j'allais. Sans ma jambe et les douleurs constantes de mon corps, j'aurais répondu que j'étais heureuse. Je n'avais pas appelé Leonardo González depuis longtemps, et je n'avais besoin ni de morphine ni d'aucun autre médicament. Le travail m'occupait l'esprit ; les lettres étaient une sorte de thérapie où je voyais défiler les cas cliniques les uns après les autres, et pour chacun d'eux, j'essayais d'établir un diagnostic. J'ai été tentée à plusieurs reprises d'interroger Dora sur Pedro, comment elle l'avait rencontré, s'il lui avait déjà parlé de son enfance ou de ce qu'il faisait avant de devenir policier. La seule fois où j'ai osé, j'ai failli mettre fin à notre amitié, et même si elle ne l'a pas fait, elle n'a plus jamais été la même.

Elle était épuisée. Un des garçons était tombé d'un toboggan au parc et s'était cogné la tête. Il avait été hospitalisé deux jours en observation car il avait perdu connaissance en tombant. Il allait bien maintenant, mais ses réflexes étaient un peu lents. Elle craignait, m'a-t-elle confié, qu'il ne développe un handicap mental comme Pedro. C'est alors que j'ai vu une opportunité.

« Ne t'inquiète pas, les garçons ont une grande capacité de récupération, Bernardo me le dit toujours. Et dis-moi, comment as-tu rencontré Pedro ? »

Nous étions sur le canapé, la télévision allumée mais sans le son, Roberto Maidana parlait probablement de football ou de la guerre froide, un joueur aux cheveux longs courait avec un ballon et la seconde d'après, Nikita Khrouchtchev est apparu.

« À l'époque, je travaillais au journal, à la rubrique des actualités générales. Le féminisme et les droits des femmes n'étaient pas encore à la mode quand les suppléments qui nous étaient consacrés sont apparus, ce qui n'a fait que renforcer les clichés qui nous enfermaient dans des stéréotypes. Je couvrais tous les sujets et personne ne me disait rien. Un jour, on m'a demandé d'enquêter sur la disparition d'une femme à General Lavalle. Les habitants et les voisins de la maison à moitié construite où elle vivait n'ont rien pu me dire d'autre que le fait qu'elle avait un amant qui venait la voir de temps en temps, et qu'à chaque fois, il posait quelques briques puis repartait jusqu'à un mois plus tard, où il posait d'autres briques, mais qu'il consacrait sans doute plus d'énergie à des choses moins constructives au lit. » Elle a ri, moi pas.
Des témoins ont déclaré l'avoir vue dimanche dernier dans le quartier ; l'homme était accompagné d'un ami et ils ont passé la journée ensemble. Lundi, l'homme était seul et ils n'ont vu ni l'ami ni la femme partir. Au commissariat, on m'a donné les réponses évasives habituelles.
— Alors pourquoi y ont-ils accordé tant d'importance au point de vous envoyer enquêter ?
— Parce que le directeur de la communication de l'époque m'a dit que le même homme qui avait tué un frère dans le même secteur avait été reconnu comme l'amant de Maria, c'était le nom de la fille.
— Et quel était son nom ?
« Pedro Espinoza. » Dora rit de nouveau, mal à l'aise. La coïncidence du nom ne lui plaisait pas. « Comme mon Pedro… Je l'ai déjà rencontré à La Plata. Parce que, je te le dis, après avoir mené mon enquête, j'ai appris que deux hommes qui se ressemblaient beaucoup avaient été aperçus dans une camionnette sur la route de La Plata. Il était fort peu probable que ce soit la même personne. Tu sais combien d'hommes on croise de ville en ville, faisant des petits boulots ? Et presque tous se ressemblent : cheveux bruns, minces mais avec des corps robustes à force de travailler dans les champs, portant des bérets et des bottes, et barbus. La plupart sont silencieux quand ils ne sont pas ivres, et même alors, ils ne sont pas très bavards. »
Dora prit une profonde inspiration, réfléchissant, se souvenant.
À La Plata, je suis allée au commissariat où un collègue connaissait quelqu'un qui lui avait transmis des informations pour le journal. Je l'ai rencontré, et il

s'est avéré que c'était Pedro. Il était jeune, dix ans de moins que moi, pas énorme, mais beaucoup vu ce qui allait se passer ensuite. Il avait intégré la police quelques mois auparavant. Le courant est passé tout de suite. En le voyant avec son teint mat, son uniforme, son corps svelte et ses mains poilues, je m'imaginais déjà coucher avec lui. Et lui, eh bien, vous pouvez l'imaginer. Nous nous sommes retrouvés dans un petit bar près de la cathédrale. Il était en civil et il était encore plus beau. Nous avons parlé de l'affaire. Il m'a dit qu'ils avaient retrouvé les restes calcinés de la femme et de son amant dans un champ, sur un terrain vague. « Et l'autre homme ? » ai-je demandé. « Lequel ? » On m'avait dit qu'il y avait deux hommes avec elle ce dimanche-là. Pedro a ri nerveusement ; il ne savait pas comment me parler directement. Il a dit que j'étais une femme, et j'ai répondu que j'étais aussi journaliste, mais Pedro restait un homme de la campagne avec des vestiges de machisme exacerbé. Il pensait que les femmes bien élevées n'étaient pas préparées à certaines choses. « Bon sang ! » s'est-il exclamé. « Les deux hommes la partageaient, tu comprends, Dora ? Il paraît qu'ils se sont disputés. L'ami de l'amant est parti cette nuit-là. Deux voisins qui se lèvent vers quatre heures pour faire leurs corvées l'ont vu courir comme une ombre, et les chiens aboyaient après lui plus qu'après n'importe quel autre homme. Il avait l'air d'un mort », ont-ils répété. « Les superstitions de la campagne, Dora, que veux-tu ? »

« Alors, » ai-je demandé à Dora, « María et Pedro ont été assassinés par cet homme maigre ? Par vengeance ? Un pur crime passionnel ? Et on ne l'a jamais retrouvé ? »

« Arrêtez, arrêtez un instant. Une chose à la fois. » Il fronça les sourcils et me demanda :

- Pourquoi tant de curiosité ?

— Rien, juste… je ne sais pas. Ça fait partie du boulot, vous savez. Allez, dites-moi …

« On n'a plus jamais entendu parler de ça, Ceci. Le meurtrier présumé n'a jamais été retrouvé ; il était maigre comme un clou », tel était le titre de la chronique qui m'a été confiée dans l'édition de samedi. Affaire classée. C'est pourtant ainsi que j'ai rencontré Pedro.

Dora se rassit sur le canapé, le regard fixé sur l'écran silencieux, comme si elle m'évitait tout en m'espionnant.
Il fallait que je lui pose la question. Je ne pouvais pas l'éviter ; je ne supportais pas de voir cette femme se mentir à elle-même pour préserver la fiction qui la rendait heureuse. J'idolâtrais la vérité, même si elle détruisait la moitié du monde, moi y compris. Si mon corps était impitoyable envers mon âme, s'il était l'aveu implacable de chaque douleur à chaque instant de ma vie, pourquoi les autres devraient-ils la perpétuer derrière le fragile bouclier des excuses, ou le symbole de la maternité ? Tout cela pour protéger les enfants ? De quoi ? La vérité se dissimule, mais elle est toujours tapie dans l'ombre.
— Dora, sais -tu quel est le nom de famille de la mère de Pedro ?
Il me regarda avec ressentiment.
-Tu fouillais dans les poubelles…
—Si c’est comme ça qu’on appelle des bibliothèques et de vieux journaux dont les pages sont à moitié collées par l’humidité…
« Palacios, c'était le nom de la mère. C'était une mère célibataire », m'a-t-il dit, coupant court à ma question suivante. « Le père s'est enfui », m'a dit Pedro.
— Et vous l' avez cru ?
« J’ai cru tout ce que vous avez dit, Cecilia. À la fin du mois où nous nous sommes rencontrés, j’étais déjà enceinte du bébé qui venait de quitter l’hôpital et qui risque d’être handicapé à vie. »
Depuis, Dora m'a parlé au téléphone, quand je l'ai appelée, et elle ne m'a plus jamais rendu visite.

Je n'avais aucun doute sur la véritable identité de Pedro, mais mes soupçons, pourtant bien fondés, présentaient des failles. Ce qui me troublait surtout, c'étaient ses motivations et l'apparente irrationalité de ses actes. Il me fallait donc d'abord déterminer si son aphasie était réelle. À cette fin, j'ai élaboré un plan rudimentaire, susceptible d'échouer et dont les résultats seraient pour le moins incertains, mais qui me fournirait néanmoins quelques pistes à suivre. Un de ces nombreux jours où il me ramenait du travail en voiture, je lui ai dit en descendant du camion :
-Pedro, j'ai besoin d'un service.

-Dites-moi, mademoiselle.
-J'ai fait une demande de prêt auprès de la banque, et j'aurais besoin que vous signiez certains documents en tant que garant.
« Mais vous savez que je ne sais pas écrire. Voulez-vous que je parle à Aranguren ? »
Non, je ne veux pas demander de services à des gens que je connais à peine. Je vous donnerai le nom et vous écrirez quelque chose.
Elle a cédé et nous sommes montées à l'appartement. Nous avons parlé des garçons pendant que je préparais le café et cherchais un formulaire au hasard dans mes tiroirs.
-Tiens, Pedro.
Je lui ai tendu un stylo et j'ai attendu. S'il ne savait vraiment pas lire, il aurait gribouillé sans regarder. Mais il a jeté un coup d'œil à la page pendant quelques secondes, comme quelqu'un qui lit rapidement et en diagonale. Il n'a pas levé les yeux vers moi. Faisait-il semblant ? Probablement. Dora l'avait peut-être mis en garde contre mes soupçons, ou bien il était tout simplement trop malin pour se trahir d'un regard. Il a signé, d'un gribouillis presque enfantin. Je me suis demandé ce qu'il cachait vraiment : avait-il honte de ne pas savoir lire et faisait-il semblant d'essayer, ce qui faisait partie de son côté benêt et soumis, ou avait-il compris mon piège et jouait simplement le jeu ?
— Merci, Pedro. J'ai mis votre nom complet ici. Pedro Espinoza, ça vous convient ?
Il leva alors les yeux et posa la tasse à café sur la soucoupe, qui se cassa.
« Désolé », dit-il.
« Je suis désolé de vous avoir surpris, Pedro, mais je n'avais pas d'autre choix que d'inventer cette stratégie. Appelez ça de la ruse journalistique si vous voulez. »
Il se leva et fit les cent pas autour du canapé comme un animal en cage. Il me fixait du regard, et je le suivis des yeux, serrant ma jupe de mes mains moites. Debout derrière moi, il dit :
— Sais-tu qu'il y a des choses dont je ne me souviens pas, Cecilia ?
-C'est ce qu'ils m'ont dit, Pedro.
— Mais celles que je veux oublier, je ne peux pas.
-Cela arrive souvent, malheureusement.

— Et ces choses que je ne peux oublier, qui sont comme des aliments amers ?
-Bien sûr, je comprends très bien.
— Mon cœur est amer, Cecilia, mais c’est mon cœur, après tout.
— Oui, Pedro, je sais. Et on le porte toujours en nous, et ça ne nous laisse pas l'oublier. C'est comme un goût amer qui nous revient sans cesse à la gorge, n'est-ce pas ?
Il se rassit.
Tu comprends très bien, Cecilia. Dora me pardonne parce qu'elle m'aime, je suppose…
— Ou parce qu’il est trop réaliste pour s’accorder le luxe d’avoir un cœur fait d’une autre matière que la pierre.
D'une manière ou d'une autre, je savais que cet homme n'était pas un seul homme, mais plusieurs.
— Pedro, veux-tu me dire qui tu es ?
Il regarda l'heure sur sa montre. Il la tapota doucement du doigt, comme si les aiguilles s'étaient arrêtées.
Dora doit être rentrée avec les garçons maintenant. Voulez-vous que je parte ?
« Nous ne sommes pas en mesure de choisir, Pedro. N'est-ce pas ? »
Il s'est adossé au canapé à côté de moi. Il a posé ses bras sur le bord, presque contre moi, et a étendu ses jambes comme un mari fatigué qui s'allonge pour se reposer après le travail.
J'ai commencé à fréquenter Dominga avant même la mort de mon père. C'était une prostituée, je le savais, mais je l'aimais trop pour y renoncer. Nous avons eu quatre enfants en huit ans. Comme ça, je pouvais la garder à la maison, me disais-je, et ça a été le cas pendant un temps. Le travail à la ferme était trop dur, comme toujours. Mauvaises récoltes, emprunts, enfants malades. Le plus jeune est mort ; le médecin a dit qu'on avait oublié les vaccins. Avons-nous oublié ? Je ne m'en souviens pas. Dominga s'en est occupée. Le jour de son enterrement, on s'est disputés. Elle m'a dit qu'il n'était pas de moi, puis elle a dit la même chose pour les autres, mais elle s'est mise à pleurer comme une folle et s'est rétractée. Je l'ai attrapée et j'ai commencé à la gifler pour qu'elle me dise la vérité. J'étais hors de moi, qu'est-ce qu'elle voulait ? Elle disait une chose, puis une autre, jusqu'à ce que je

n'obtienne plus rien d'autre que des cris et des gémissements. Les enfants nous regardaient. À qui sont-ils ? Dis-le-moi, ou je te tue devant eux ! Le prêtre, tu sais ? L'épicier, le médecin, et ce valet de ferme, le maigre, je le désirais tellement ! Elle me provoquait, bien sûr, mais comment aurais-je pu nier la vérité ? Elle m'a dit qu'ils l'avaient baisée jusqu'à ce qu'elle voie le paradis et toutes ces conneries, salope. Alors je l'ai jetée à terre, et comme je ne pouvais pas tuer la semence de tous ces hommes, j'ai décidé de tuer les fleurs.

On n'en savait rien, rien n'avait été rapporté dans les journaux.

Je les ai tués, et c'était plus facile que je ne l'avais jamais imaginé. Elle m'a regardé les envelopper dans le drap et porter le paquet sur mes épaules vers les champs. Elle m'a suivi, trébuchant sur les chardons, au cœur de la nuit, criant, mais personne ne répondait, à part les chiens. Les voisins étaient habitués à nos disputes, et puis, ils étaient loin. Nous étions deux monstres en pleine odyssée pénible à travers les ténèbres de la campagne. Je les ai jetés dans la fosse septique d'une vieille carrière effondrée depuis longtemps et qui s'effritait encore davantage sous les fortes pluies. Plus tard, les inondations ont tout recouvert. Dominga s'est jetée à terre en pleurant. Je me suis penché près d'elle un instant, arrachant les chardons, racines comprises, et les déchirant à pleines mains, me coupant jusqu'au sang. Parce qu'ils ne saignaient pas, Cecilia, mes mains étaient propres, et cela m'inquiétait. C'était trop, même pour mon esprit avide de désirs pervers.

— Mais je ne comprends pas, quand a-t-il tué son frère Raúl ?

Ce matin-là, je me suis réveillé en sursaut aux cris de mon frère aîné, comme s'il revenait d'une guerre gagnée à bord de son char. C'était insupportable. Dominga était nue dans le lit. Je l'avais traînée hors des champs, et ses vêtements étaient déchirés par les pierres. Arrivés au ranch, je lui avais dit qu'elle aurait enfin mes enfants. Je l'avais prise entièrement, tu sais ce que ça veut dire, Cecilia ? Le lendemain matin, alors que le soleil inondait la pièce par la porte que nous avions laissée ouverte, elle me suppliait encore de lui donner des enfants. J'ai ri, bien sûr, déjà lassé de son corps. Tandis que j'enfilais mon pantalon, j'ai aperçu au loin le nouveau tracteur de mon frère et toute sa famille heureuse. Alors j'ai pris le fusil de sous le lit et je suis sorti.

Il était minuit. Le téléphone sonna. C'était Dora, qui demandait si Pedro était toujours avec moi.
- Oui, le voilà. Rien, Dora, il a eu un malaise en voiture, alors il s'est allongé sur le canapé. Préviens-les au travail demain. Oui, je sais que tu dois t'occuper du petit ; ce n'est pas bien de le laisser seul. Ne t'inquiète pas pour ton mari ; il prendra un taxi tôt demain matin ou conduira lui-même s'il se sent bien. De rien, Dora. Oui, je le garderai, ne t'en fais pas.
Pedro me regarda, et je le regardai en retour.
« Je sais ce que pense Dora », m'a-t-il dit. « Elle s'accroche à ça pour survivre. »
-Il y a plusieurs façons de le faire, Pedro.
— Allez-vous appeler la police ?
« Est-ce que ça servirait à quelque chose ? Vous me suivez, monsieur l’agent ? Vous m’avez dit qu’on ne cesse jamais d’être ce qu’on a toujours été. Les médecins, par exemple, sont toujours des médecins, n’importe quand, n’importe où. Et un esprit habitué à soupçonner, soupçonne toujours. Et il lui est très facile d’employer les mêmes tactiques que ceux qu’il soupçonne. Comme ces médecins, par exemple, qui peuvent tuer pour ce qu’ils peuvent guérir. »
-J'aurais aimé la rencontrer plus tôt, Cecilia.
— Mais alors ce ne serait ni toi ni moi, ou du moins l'un de nous ne serait pas là.
-Continuez à me le dire.
-Je suis fatigué et j'ai faim.
Il se leva et alla à la cuisine. Je l'entendis ouvrir le réfrigérateur, ouvrir des bocaux, couper quelque chose et déboucher une bouteille de vin que Bernardo gardait pour sa prochaine visite.
Il apporta tout et le déposa sur la table de la salle à manger. Il m'aida à me lever et à m'asseoir sur la chaise, en posant la béquille. Il mâchait lentement ses sandwichs, la cicatrice ondulant comme un ver accroché à son crâne.
— Qui était « le maigre » ? — lui ai-je demandé.
Il s'appelait Norberto ; je n'ai jamais su son nom de famille. On l'appelait Beto, ou « Maigre », comme il aimait qu'on l'appelle. Il s'est interposé entre Raúl et moi à propos de la terre et de tout un tas d'autres différends que mon

frère et moi n'avions pas réglés. Nous étions très différents. Je ressemblais à mon père par mon caractère aigre et renfermé, mais lui, il n'a jamais tué personne ; il n'a fait que brûler des terres et condamner sa famille à la misère. Raúl lui ressemblait physiquement, mais il était intelligent et réfléchi. Maigre semait la discorde, et c'est comme ça que j'ai fini par comprendre qui il était vraiment.

- C'était comment ?

Une heure du matin. Le camion-poubelle est passé, faisant son bruit habituel de métal et de plastique. Puis, la sirène d'une ambulance.

« La Mort, Cecilia, ou un messager, peut-être. On ne sait pas, mais on avait une sœur, et Raúl est responsable de sa mort par le feu. Elle est restée une morte-vivante. Le maigre s'occupait de Raúl, et j'étais son instrument. Il m'a utilisé, en quelque sorte. Quand je suis tombé sur le maigre sur la route en fuyant ce matin-là, il m'a pris en stop, et je ne l'ai pas reconnu parce qu'il était toujours le même que d'habitude. J'ai écarté toute possibilité que ce soit la même personne, tu vois ? C'est comme quand on voit ce qu'on cherche juste sous nos yeux, et qu'on ne le reconnaît pas. C'est comme un trou de mémoire, et ce n'est que quand j'ai reçu la balle que j'ai commencé à comprendre. En le ressentant dans un autre aspect, plus concret, de mes souvenirs, j'ai compris comment le maigre avait agi. »

Pedro avait maintenant l'air d'un fou. Cherchait-il encore à justifier ses meurtres ?

Le maigre et moi sommes partis ensemble. J'allais retrouver María, vous la connaissez sans doute. Je comptais l'emmener à La Plata et recommencer notre vie à zéro. Le maigre était un ami, un copain. Il me comprenait. On n'a pas trop bu et on est passés devant les commissariats comme des enfants. On est arrivés et María nous a accueillis en faisant la moue. Elle travaillait à l'usine du matin au soir, alors elle se levait tôt. J'avais commencé à y travailler sur recommandation de María, mais ça ne me convenait pas, et je ne savais pas combien de temps je pourrais tenir. J'avais des problèmes, alors ils m'ont muté dans un autre service. Ils m'ont mis de nuit un samedi. J'ai proposé au maigre de venir avec moi ; j'avais du gin et du vin, et on devait dormir jusqu'au lendemain matin – de toute façon, il ne se passait jamais rien. Il n'a pas voulu ; il a dit que María lui avait demandé de m'ignorer, qu'il devait

garder son boulot. Le dimanche matin, je suis retourné à la maison que j'avais commencée à construire brique par brique. Je les ai vus tous les deux au lit. Le maigrelet la pénétrait violemment, elle était allongée face contre terre, la tête enfouie dans l'oreiller par ses mains. Alors j'ai attrapé la pelle à ciment et j'ai commencé à frapper Beto à la tête. Je l'ai réduit en miettes, ne laissant sur le lit que des fragments d'os et des morceaux de cervelle. Maria était morte elle aussi ; je lui avais lacéré le visage avec la pelle. Je les ai enveloppés dans le drap et je les ai mis dans le coffre de la voiture.

— C'était un dimanche soir ?

— Je vois que vous avez mené l'enquête, Cecilia. M'ont-ils vue partir ?

— Les voisins ont déclaré avoir vu une personne maigre quitter la maison en pleine nuit.

« Vous voyez ce que je veux dire ? Je n'avais pas tué le maigrelet, après tout, mais plutôt une forme de son apparence. Son âme maigre était toujours libre, même si je pensais l'avoir dans le coffre de la voiture sur la route de La Plata. »

— Et pourquoi est-ce que j'y allais ?

« Parce qu'une cousine, Clara Palacios, du côté de ma mère, habitait là. Clara avait épousé Rodrigo Casas, un boulanger prospère. Ils m'ont accueilli chez eux, mais j'ai laissé la voiture un peu plus loin. La vieille Valiant était pleine de mouches, et il me fallait du temps pour me débarrasser des cadavres. J'ai dîné avec Rodrigo et Clara, et leur petite fille, qui avait environ huit ou neuf ans. Je devais commencer à travailler à la boulangerie le lendemain matin. Rodrigo est allé se coucher. « Je vais surveiller le four », lui ai-je dit. Le gamin qui s'en occupait d'habitude m'a remercié et est rentré chez lui. Je suis allé à la voiture, je l'ai garée sur le trottoir devant la boulangerie, j'ai sorti le paquet et je l'ai mis au four. Il était 1 h 30 du matin. À 4 h, quand Rodrigo est arrivé, il ne restait plus que des os. Quand il a ouvert la porte et senti la vapeur, il m'a regardé et a dit : »

— Qu'est-ce que t'as mis là-dedans, espèce d'enfoiré ? Si t'as bousillé mon four…

Je lui ai expliqué. Il s'est pris la tête entre les mains et s'est appuyé contre le comptoir, se lamentant sans cesse. Il était mon complice, lui ai-je dit, avec tout ce tapage autour des conséquences et des catastrophes. Finalement, à

six heures du matin, il a accepté de pétrir le pain comme d'habitude. Et à sept heures et demie, nous avons sorti la première fournée, cuite sur les braises des os. Le premier client à entrer était un homme tenant la main d'un garçon, et un chien était resté sur le trottoir, à attendre.
« Bonjour, Casas », dit-il.
Rodrigo, abattu et toujours amer, répondit :
-Bonjour, Colonel.
C'était la première fois que je voyais Ángel Ansaldi.
— Un kilo de la première fournée, comme toujours, Casas. Mais qu'est-ce qui te prend aujourd'hui ? Tu as une tête pareille.
« Rien, Colonel », dit-il, tandis que je plaçais les miches sur la balance jusqu'à ce qu'elles atteignent un kilo. « Les soucis habituels. »
— Je vois, votre femme va bien, ne vous inquiétez pas. Et celui-ci, un nouvel employé ?
« Quelque chose comme ça », dis-je en lui tendant le sac de pain.
Ansaldi en coupa un morceau et le goûta.
— C’est original, n’est-ce pas ? On dirait du pain avec des couennes de porc, mon ami.
Casas transpirait, j'attendais.
« Je crois l'avoir déjà vu quelque part, mon ami », m'a-t-il dit.
Le garçon partit lorsque son père le lui fit signe d'une poussée ferme. Tandis que j'observais le garçon timide jouer avec le chien sur le trottoir, un chien qu'il semblait aimer plus que son père, le colonel me dit :
— Sa photo est au commissariat, mon ami . Jusqu'ici, il s'en est très bien sorti.
Il continua à mâcher calmement.
— Toi, Rodrigo, laisse-nous tranquilles et ne t'énerve pas.
Une vieille dame frappait à la porte ; Casas a accroché le panneau « Fermé ».
Elle est partie en protestant. Il est allé dans la cuisine.
« S’il est aussi bon gardien que boulanger, il pourrait m’être utile, mon ami », m’a-t-il dit.
« Le maigre » savait comment me piéger.

Le bon vieux Pedro croit-il vraiment ce qu'il dit ? Ses actes ne peuvent être uniquement motivés par la survie ; il devait être convaincu que c'était le

mieux qu'il pouvait faire compte tenu des circonstances. On ne décelait ni remords ni culpabilité, juste une approche mesurée, conforme à ce que l'on juge nécessaire à un instant donné, qu'il s'agisse d'acheter du vin pour le dîner ou de tuer quelqu'un. Les deux sont tout aussi essentiels, quelles que soient leurs implications morales.

Était-ce de la froideur ? Je ne le voyais pas ainsi, seulement une austérité des sentiments et un fatalisme implacable. Mais surtout, c'était la capacité de sa mémoire à se modeler et à se remodeler au gré des circonstances, atténuant toujours ses actes, l'innocentant systématiquement. La mémoire de Pedro se remodelait après chaque crise, comme un os qui se fracture et se remodèle anatomiquement jusqu'à ce qu'il ne reste que de vagues traces de la catastrophe. La souplesse du cartilage, peut-être, et la fermeté de l'os alternaient dans son esprit, au point que c'était précisément la mémoire qui le guidait dans la vie. Sans souvenirs, point de remords ; sans remords, la culpabilité n'est qu'un fin nuage qui nous hante toute notre vie, blanc, à peine visible, et qui ne s'obscurcit que sporadiquement lorsqu'il se dissipe en une bruine légère, gênante et éphémère.

Les yeux de Pedro Espinoza me fixaient maintenant depuis le canapé, avec cette obscurité qui le troublait sans aucun doute.

— Tu vas me dénoncer, Cecilia ?

— Crois-tu, Pedro, que si j'avais pu le faire, tu m'aurais tout dit ?

« Vous pensez que je vous ai raconté tout ça parce que je sais que vous n'avez aucune preuve et que personne ne vous croirait. Vous dites que je suis fou depuis que j'ai reçu une balle dans la tête, et que c'est parce que je suis ami avec le colonel Ansaldi, etc. , etc. Mais je ne réfléchis pas beaucoup à ce que je fais… je le fais, c'est tout. »

« C'est une règle de vie intéressante, Pedro. J'aimerais pouvoir l'appliquer, mais je pense qu'il faut naître comme ça. »

« Je n'ai pas toujours été comme ça. J'aimais mon père, jusqu'à ce que je finisse par le haïr. Les coups, la faim, le déracinement, la tristesse, les cris, les échecs, et cette odeur de fumée qui nous enveloppait et nous suivait comme si nous étions des anges venus de l'enfer. C'est ainsi que ma mère et mon père Macabeo nous appelaient. Pauvres enfants, disaient-ils, chacun

affrontera la vie du mieux qu'il pourra. Et je suis le seul encore en vie, vous vous en rendez compte ? Comment pourrais-je le nier ? »
— Au contraire, Pedro. Il devrait être fier.
Il me regarda avec méfiance, l'air plutôt agacé et confus, car la confiance, ou son absence, n'avait aucun sens pour lui.
Vous vous moquez de moi ?
« Pas du tout », dis-je en me recroquevillant sur le canapé, serrant ma jambe libre contre moi et posant mon menton sur mon genou. Il s'approcha. L'odeur de graisse et d'essence me fit céder, je crois. L'odeur des garages m'enveloppait toujours d'une aura étrange, d'un sentiment de négligence inquiétant.
-Tu es très belle, Cécilia.
-Tu devrais partir, Pedro.
« La laisser seule pour appeler la police ? Je comprends, vous êtes très intelligent, et vous pourriez peut-être réussir à les convaincre. Pour moi, ce sera une période très difficile, et je préférerais l'éviter. »
— Alors vous comptez me tuer ?
Il sourit d'une manière que j'aurais qualifiée de cynique si je n'avais pas considéré son esprit trop simple pour s'attarder sur ces traits presque toujours inutiles que sont l'hypocrisie et les manières vulgaires.
-Le seul moyen que je connaisse pour briser l'esprit, c'est de lacérer la chair.
Cet homme pouvait-il concevoir une telle idée, un concept aussi abstrait, à la limite d'une philosophie déterministe et pessimiste ? Heidegger et Nietzsche en un seul homme ?
Il me souleva dans ses bras. D'une main, il soutenait mon corps, de l'autre ma jambe, et une main caressa lentement ma cuisse, remontant tandis qu'il me portait jusqu'à la chambre. Il était trois heures du matin ; à six heures et demie, le réveil sonnerait pour que je parte à l'usine. Je ne savais pas si je serais encore en vie pour l'entendre, et pourtant, je m'inquiétais des quelques heures de sommeil qu'il me restait. Une préoccupation vaine et subtile qui révélait mon esprit contradictoire, cette ambivalence qui m'empêchait de détester les monstres.
Il m’allongea sur le lit, me déshabilla, et je contemplai l’asymétrie de mon corps. Le tranchant du scalpel m’avait lacérée à plusieurs reprises, même par

les mains d’un homme qui m’aimait. Cette nuit-là, où les rideaux du balcon ondulaient dans la brise de la rue et où les lumières clignotantes des quelques lampadaires, les lampes à vapeur de mercure intermittentes, les enseignes au néon à demi fonctionnelles, cette nuit-là où les hautes arcades du marché d’Abasto servaient de toile de fond à la toile d’un artiste rongé par la tristesse, je vis l’ombre de Pedro, nue comme la mort, imprégnée d’une odeur de sueur et de caoutchouc brûlé, de métal surchauffé et de vieux cuir.
J’entendis le craquement de son corps, comme celui d’une machine dont les articulations étaient huilées pour se remettre en marche, jusqu’à ce que le silence retombe et qu’au dehors, le moteur du camion-poubelle gronde.
Je sentais sa barbe contre mon visage, ses lèvres humides et gercées, l'odeur de cigarettes et de vin. Son corps était une armée de métal, un fusil dont l'obscénité flagrante n'en était pas moins dévastatrice. La fierté des forts est semblable à celle des sages. La sécurité repose sur la capacité à saisir l'instant. C'est pourquoi Pedro a agi si vite et avec une telle précision. Il savait que je ne résisterais pas, que je ne crierais pas et que je ne le laisserais pas me faire plus de mal que je n'en souffrais déjà.
La lacération de la chair consistait à séparer le muscle en ses composantes essentielles : la chair et le tendon. Pedro choisissait parfois de déchirer la chair, qui finissait alors par succomber aux dents des chiens ou pourrir sous la pluie dans une décharge. D’autres fois, il préférait sectionner le tendon, mais la tâche était alors plus délicate, à l’instar d’un vivisecteur, séparant les fibres musculaires à la recherche de l’essence qu’il allait lacérer pour mettre fin à la vie.
Et que pouvais-je faire, si j'étais mon corps, si mon âme était imprégnée de chair et y adhérait comme à un moyen de survie ?
Mon corps, dès le début, a été ma perte.
Je sentais le poids de la nuit et les ténèbres de la mort m'écraser. L'une m'étouffait, et quand je reprenais mon souffle, mon esprit était aussi brisé que mon corps. L'autre me plongeait dans la désorientation et me menait, tel un vieux chien aveugle, dans l'épouvantable cercle du désespoir.

5

Pedro est parti tôt ; il faisait encore nuit. Je suis restée éveillée un temps indéterminé, dans l'obscurité, à écouter la rue s'éveiller sous le balcon. Je fixais la fenêtre ouverte comme une issue vers des lieux et des gens inconnus, le quotidien et pourtant étranger à mes yeux. Là, des gens, sans me connaître, verraient ma vulnérabilité et mon impuissance, et sans poser de questions ni me juger, ils m'aideraient. Le paradis était peut-être recouvert d'asphalte – qui sait ? La terre est parfois plus cruelle que le sol façonné par l'homme. Elle étouffe, mais s'obstine à nous rappeler la vie : l'eau, les vers, les graines, et le cycle qui nous ramène à la mort. L'asphalte ne s'interroge pas, ne considère pas les possibilités, pas même la pensée, ce qui, pour moi, est une sorte de paradis reconquis.

Mais je n'avais pas la force de me lever ni d'aller sur le balcon. Je sombrai dans un sommeil profond, chose qui ne m'était pas arrivée depuis longtemps. Je me réveillai après midi, alors que le téléphone avait déjà sonné plusieurs fois, interrompant mes rêves tantôt comme des coups de klaxon, tantôt comme le bruit des perceuses des employés municipaux sur le trottoir. Je me levai tant bien que mal, tantôt à quatre pattes, tantôt à trois (pardonnez ces erreurs d'habitude ; l'esprit a besoin de temps pour s'adapter à la réalité). Je pris un bain et y restai une heure, peut-être, à songer aux différentes manières de me suicider. L'eau chaude devint froide et je frissonnai, et comme on dit que le froid apaise les accès de colère autant que les dépressions les plus profondes, j'eus soudain faim. Et le téléphone sonna de nouveau, comme la cloche qui appelle les patients à table dans un hôpital psychiatrique. L'appartement de la rue Sarmiento retrouva sa réalité épuisante, mais non moins apaisante pour autant, telle la vaine consolation des saints. Quelque part dans ma bibliothèque, Boèce m'attendait, prêt à être consulté. La rue Sarmiento, près du marché Abasto, était une sorte de paradis privé où la chute dans le péché avait toujours son bon côté, car mon Adam insondable portait une blouse blanche quand il n'était pas nu. Oui, le téléphone sonnait, et c'étaient sûrement ses doigts qui avaient composé le numéro.

Je suis sortie prudemment de la baignoire, trébuchant à plusieurs reprises. J'avais laissé mes béquilles dans la chambre. Je me suis séchée assise sur le rebord, puis j'ai mis l'eau de Cologne que Bernardo m'avait laissée pour après le rasage. J'ai traversé la salle de bain en me dandinant jusqu'au lit, déplaçant mon pied valide comme une chenille et m'appuyant contre les murs. J'ai enfilé un peignoir et j'ai attrapé le téléphone pour appeler, et soudain il a sonné.
« Bernie ! » ai-je dit sans hésiter, la gorge serrée par l'angoisse.
- Mademoiselle Taboada ?
C'était Cintia, de la société, qui avait récemment été promue secrétaire d'Aranguren, et elle fêtait ça en me passant cet appel réprimandant.
- N'est-il pas venu aujourd'hui ?
Soudain, mon sarcasme a refait surface, et j'ai su que je me sentais mieux.
— S’il me parle au téléphone, c’est évident, à moins qu’il n’ait un sosie et qu’il ne l’ait pas vue, Cintia.
Ne tente pas de me berner, Cecilia. Je veux savoir pourquoi tu n'es pas venue travailler.
-J'ai de la fièvre et des frissons…
« Oui, Pedro nous l'a déjà dit, mais je ne comprends pas bien comment il a pu le savoir si tôt. Qu'en penses-tu ? Bref, si tu ne veux pas qu'ils te retiennent ton salaire, apporte un certificat médical. Ça ne te coûtera pas cher ; tu as beaucoup d'amis, à ce que je sache. Les handicapés se la coulent douce ces temps-ci. »
Elle n'a même pas entendu le « salope » que je lui ai lancé ; elle avait déjà raccroché. J'ai continué à l'insulter de la tête aux pieds comme si elle était juste devant moi, j'ai frappé l'oreiller comme si c'était elle, et je me suis lassé de cette rage inutile, comme toujours, à moins qu'elle ne produise un changement. J'avais besoin de me calmer, et l'obligation de prendre mes médicaments quotidiens m'exaspérait tant leurs effets étaient insignifiants. Alors j'ai fouillé dans le tiroir de ma table de chevet. Des boîtes, des gélules et des comprimés en vrac, des flacons d'insuline, des seringues et des aiguilles, de la gaze, de l'alcool à friction. Au fond, un peu de marijuana qui ne me faisait plus aucun effet, mais j'avais besoin de cocaïne. C'était nouveau pour moi ; je n'en avais pas pris depuis au moins un an, mais même si ses effets étaient parfois contradictoires, ils avaient tendance à me sortir d'un état

d'apathie intérieure. Extérieurement, j'étais toujours un chiffon délirant, riant et pleurant par intermittence ; Intérieurement, je marchais dans une extase sublime, tentant de récupérer l'énergie perdue. C'était comme un long arrêt à une station-service, le temps de faire le plein avant le voyage qui m'attendait sur la route. Une fois les effets dissipés, leurs échos persistaient, moins profonds qu'escompté, et de plus en plus éphémères. C'est pourquoi mon bon sens résistait aux suggestions de Léonard de Vinci.

J'ai pensé à lui, mon fournisseur. Ce n'était pas un mauvais bougre, comme le disait Bernardo ; c'était une sorte de médecin qui savait doser les substances qu'il vendait ou donnait, comme dans mon cas. Ce n'était pas un trafiquant ; il n'en avait pas besoin pour vivre. La famille Gonçalvez lui envoyait de l'argent du Brésil, mais il avait le devoir de les tenir informés de ce qui se passait ici lorsqu'il n'écrivait pas pour le journalisme, une activité dont il avait tenté de se détacher, au détriment de l' héritage familial, mais qui ne faisait que l'y impliquer davantage. Car plus il en apprenait sur la politique et la société latino-américaines, sur les particularités de ceux qui les composaient, plus ces informations l'aidaient à prévoir, d'une certaine manière, les prochains soulèvements, les catastrophes imminentes perpétrées depuis l'étranger, que ce soit d'Amérique du Nord, d'Europe ou d'Asie. Les Américains, disait-il, avaient le pouvoir invincible de l'argent ; l'Europe, les armes ; les Chinois, la conquête par la soumission. Et tout ce qu'il avait appris lors de ses voyages et de ses entretiens, au lieu de l'utiliser pour faire progresser sa carrière professionnelle, il l'employait au profit de l'entreprise familiale, qui était indirectement la mienne. Il avait compris que toutes les vérités qu'il était venu découvrir étaient contradictoires et si complexes qu'il était impossible de les démêler sans que tout l'édifice du continent ne s'effondre. Et les autres étaient déjà prêts à le reconstruire, ceux qui avaient apporté les bombes dissimulées dans des documents portant d'abord le nom de contrats, puis celui de lois.

Oui, me dis-je en essuyant mes larmes avec l'oreiller où Pedro avait posé sa tête. J'appellerais Leonardo, on parlerait de tout ça, et tant qu'à faire, je lui demanderais l'injection.

La nuit tomba. Entre-temps, je m'habillai et discutai avec Bernardo, dont la voix trahissait plus d'inquiétude pour ses patients que pour moi, et avec

Renato, dont la voix laissait également transparaître le vide que l'absence de ma mère laissait dans ses conversations. Leonardo arriva, le teint sombre, couleur de cendre noire.
« Qu'est-ce qui ne va pas ? » ai-je demandé alors que nous nous asseyions sur le lit. Ses yeux brillaient lorsqu'elle m'a regardée, mais ils voyaient autre chose.
-Excusez-moi, Ceci, c'est juste que…
Je me suis retourné pour regarder le mur, blanc, à moitié sale, où il ne restait plus que le crucifix qui avait subsisté depuis le départ des anciens propriétaires.
« Cela doit être très précieux », dit-il. Mon premier réflexe fut de me moquer de lui, mais je compris qu'il parlait avec amertume.
« Je ne sais pas, c'était là quand nous sommes arrivés avec Bernardo. Cela nous paraissait, je ne sais pas, étrange, et nous éprouvions aussi une sorte de malaise à l'idée de l'enlever, surtout de lui, qui, malgré tout son savoir, est parfois plus superstitieux, religieusement parlant, que beaucoup de gens ignorants. »
-Vous savez qu'on ne peut pas revenir en arrière après avoir reçu ces enseignements, tout comme on ne peut pas revenir d'un membre amputé.
Il me l'a dit comme ça, sans ménagement, comme s'il m'arrachait un autre morceau de corps. Si je pleurais, il n'en aurait rien eu à faire ; il était aussi cruel que le Dieu qui avait tué son Fils, qu'il contemplait désormais avec une tristesse digne des dieux, compréhensible aux hommes uniquement par l'optique de l'utilité. Ce qui nous paraît hypocrite ou mensonge est peut-être quelque chose de plus profond que la véritable tristesse, quelque chose d'aussi éloigné de la douleur. C'est pourquoi la chair nous a été donnée, pour éprouver, d'une certaine manière, la douleur de Dieu. Qui a dit que Dieu est éthéré parce qu'il est partout ? La chair est partout. Qui a dit que Dieu ne meurt pas ? La chair ne meurt pas en tant que telle, mais se transforme en terre, en feu, en eau et en air. Les éléments du tableau périodique, les quelques-uns que l'on connaît, sont ce que nous appelons chair. Ils sont la douleur qui nous rappelle la vie, et la mort est le souvenir éternel de ce qui a été perdu. On ne récupère pas la chair, on ne récupère que l'os, l'os sur lequel elle poussera, sur lequel s'exercera la force inopportune et obstinée de

l'ennui, l'exigence constante des meurtris et l'amertume éternelle de la frustration.
« C’est un Christ difforme et tordu », dis-je à Leonardo. « Ça rappelle à Bernie les malades qu’il doit soigner, et à moi aussi. » Je ris. « Je suis humble, n’est-ce pas ? »
Il ne m'a pas répondu, il a continué à regarder le crucifix.
-Je reconnais le style ; il vient de certains Indiens de la côte, de Corrientes ou d'Entre Ríos, car il n'est pas très ancien, mais il est réalisé avec des détails que ces Indiens utilisent depuis leur arrivée du Brésil.
— Et pourquoi as-tu cette tête-là, Leonardo ?
« Je ne vois le Christ que maintenant, je ne l'avais pas vu auparavant. A-t-il toujours été là ? »
-Oui, toujours.
— Et comment se fait-il que je ne l'aie pas vu avant ?
Perdue dans ses pensées, elle alla à la cuisine, prit deux verres et se servit la bière qu'elle avait apportée. Elle me regarda, et dans ses yeux brilla une lueur de découverte.
« C’est cette satanée famille qui nous insuffle ces sentiments. Ce qui pour les autres n’est que rêverie devient obsession pour nous. Le médecin vous a sans doute dit que la spontanéité n’existe pas, que tout est le fruit d’un long processus. Les rêveries, comme les sentiments, ne sont que poussière, pour ainsi dire, car même la formation de la poussière prend des milliers d’années. Mais la réalité, telle que nous la connaissons, est le produit d’une multitude de processus et de transformations, qui impliquent aussi leurs propres morts et résurrections. »
— Mais vous n'êtes pas catholique.
« Ne sois pas naïve, Ceci. Le catholicisme, en tant que doctrine, est un fouillis de légendes et de mythes empruntés à des sources diverses. La seule chose enviable chez les prêtres, c'est, ou plutôt c'était, leur passion pour la lecture et l'imagination presque sublime avec laquelle ils créaient leurs spectres. »
« Les fantômes font peur », ai-je dit.
-C'est de là que vient le pouvoir, Cecilia.
— Et quel rapport avec l'expression de votre visage ?
Il se frotta la barbe de deux ou trois jours et sembla se sentir mieux.

Je te connais depuis quelques années, et pendant tout ce temps, je n'ai pas vraiment vu ce qui t'arrivait. Mais aujourd'hui, en te voyant comme ça, je veux dire après l'opération, une fois que tout a été planifié…
- L'architecture finale de mon corps ?
— Si c'est ainsi que vous voulez l'appeler, ou la construction finale avec laquelle ils nous enterrent.
Il me regarda, de nouveau visiblement angoissé.
— Nous, les Gonçalvez, ne sommes pas de simples éboueurs, comme certains de vos amis aiment à nous appeler, ni de simples fossoyeurs. Nous ne venons que lorsque nous savons que le bouillon est prêt.
J'ai éclaté de rire en voyant cette expression, qui brisait la solennité. Mais j'ai soudain cédé en pensant au pus qui suintait sans cesse avant l'amputation, ce véritable nid à microbes. Quelqu'un, une divinité mineure, comme les médecins, était venu réclamer ma jambe morte. Combien de temps faudrait-il avant le reste ?
-Tout cela ressemble aux délires d'un toxicomane.
-Je sais pourquoi vous m'avez appelé.
Et il commença à préparer la seringue.

Je me plongeais dans ce qu'il appelait des rêveries, inutiles à la construction du réel, de simples maillons dans des silences éloquents en musique, des passages dans le demi-sommeil des siestes ou des matins. Je sentais à peine les piqûres après tant, tant, à l'hôpital, non pas pour m'administrer des substances qui auraient pu m'offrir le paradis, mais pour soutirer un peu plus de sang que mon corps avait déjà payé, ou pour me donner un médicament qui, au lieu de soulager la douleur, me plongeait généralement dans un état de conscience rudimentaire de la douleur naissante, comme une limace consciente de la menace du scalpel.
Il commença à me raconter sa vie. Leonardo était né à Bom Jesus, une petite ville du sud du Brésil, non loin de la frontière avec Misiones. Une ville de ranchs misérables et de baraques construites le long des routes tracées à travers la jungle quelques années auparavant. La plupart des habitants étaient pauvres, noirs et métis, d'autres à la peau blanche mais d'ascendance noire. Leurs comportements portaient les stigmates de l'esclavage, difficiles à

effacer, surtout quand le monde qui les entourait suivait les mêmes schémas qu'il y a des siècles ; le paysage change souvent plus que les coutumes. Là où il y avait des arbres, il y a maintenant généralement des routes. Là où régnait le préjugé, il y a maintenant souvent le dogme.

Voilà pourquoi des gens comme lui et sa famille, privés de l'instruction dont ils entendaient parler à la radio lorsqu'ils allaient à l'épicerie du village ou dans les camions de ceux qui vendaient peaux et viande, ou encore des Argentins et des Paraguayens qui les regardaient avec pitié en fumant, leur demandant s'il y avait une école au village. Il n'y avait rien de tout cela, seulement des chiens galeux qui leur avaient appris à survivre avec de vieux os et l'eau de pluie dans la boue, des femmes qui faisaient des allers-retours entre le ruisseau et la maison avec des seaux, des chiffons et des pelles pour cultiver de maigres légumes, et des hommes, beaucoup d'hommes, pour la plupart silencieux, mais la bouche pleine de salive et buvant avec ferveur de l'aguardiente, quand il y en avait ; sinon, il y avait de l'alcool dénaturé, que les femmes savaient préparer avec de la chicha et autres mixtures. Les femmes possédaient le savoir pour tout ; les hommes avaient des corps qui pouvaient endurer presque tout. Le travail dans les champs, lorsque les inondations le permettaient parfois, le désherbage annuel et la lutte contre les ravageurs , si un tronc d'arbre, un serpent ou un marécage ne les y avaient pas déjà conduits. Et bien sûr, les fusils de chasse entraient souvent en jeu.

J'observais tout cela tandis que Leonardo parlait de sa petite voix d'enfant, la voix d'un garçon de neuf ou dix ans, nu et pieds nus, pataugeant dans la boue entre les baraques, suivi par le grand chien maigre, le seul capable de s'enfouir les pattes dans la boue et de les en retirer, jusqu'au jour où il s'y embourba et mourut. Leonardo se glissait alors par une ouverture sans porte et entrait dans une pièce aux murs et au toit de tôle ondulée. Sur la table, il y avait des assiettes, des bouteilles et une casserole avec une louche. Il s'asseyait, se servait de ce qu'il y avait et mangeait vite et avec appétit, guettant de voir si son père, la tête posée sur ses bras croisés sur la table, allait se réveiller de sa torpeur d'ivrogne. Deux choses pouvaient arriver : soit il le fusillait du regard et le giflait violemment, soit il plongeait la tête dans la casserole et le frappait avec la louche en riant. Fureur ou amusement,

Leonardo ne savait jamais quelle était la réaction préférée de son père. Le problème, c'est que sa mère le sauvait rarement des festivités, car elle écoutait et observait tout depuis sa place près du four à bois. Elle n'intervenait que lorsque son père le giflait jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Alors, elle s'approchait et posait une main sur son dos, et il s'arrêtait net, hébété, comme brûlé par la glace – des brûlures qui ne le faisaient souffrir que le lendemain, lorsqu'il travaillait au soleil. Et tous, voyant son dos nu, riaient ou se signaient, car la femme l'avait marqué une fois de plus. Combien de vies lui restait-il à mourir ? se demandaient-ils entre eux, car ils n'osaient pas lui poser la question.

J’ai demandé, la tête sur l’oreiller, la voix nasillarde et les yeux clos, entourée de jungle et d’épines, de chiens qui m’observaient, assis, couchés, se débarrassant de leurs poux ou léchant leur gale, m’observant, attendant d’être nourrie. J’ai demandé, dis-je, combien de vies il lui restait. Leonardo a répondu : autant qu’elle le souhaitait.

Ma mère aimait ce vieil homme. Elle avait eu d'autres hommes avant elle, mais aucun ne lui avait donné de fils. Mon père s'appelait Eleuterio Gonçalvez, et il ne servait qu'à me faire un enfant. C'est ce qu'elle me disait en soignant les bleus qu'il m'avait faits, car les fois où il l'avait touchée, il avait appris à ses dépens à ne plus recommencer. J'ai demandé à ma mère si je pouvais apprendre à faire pareil, mais elle m'a répondu que pour ça, il fallait être une femme. « Tes testicules, disait-elle, sont comme deux cerveaux qui s'annulent. Trop de pénis et pas assez de cerveau, ça ne sert qu'à procréer, et après, retour à la terre. » Ma mère était aussi une Gonçalvez, je ne sais pas de quel village. Ce sont elles qui dirigent tout ; les hommes sont les cueilleurs, ceux qui vont d'un endroit à l'autre selon leurs directives. C'est pour ça que mon père avait ces cicatrices dans le dos. Chacune était suffisante pour s'en débarrasser à sa guise, mais chaque nouvelle marque effaçait la précédente, et ce qu'elle prenait pour une sentence se transformait peu à peu en pardon. Ma mère mourut un jour. J'étais déjà adulte, et un professeur argentin, un homme efféminé qui avait tenté à plusieurs reprises de me séduire, m'emmena néanmoins dans un lycée à Misiones, puis à l'université. Ai-je couché avec lui, vous voulez savoir ? Oui, bien sûr, quelle importance un homme ou une femme, si le désir est le même ? Le professeur

était bon et cultivé. Ce qu'il ne pouvait faire, c'était effacer les taches, véritables cancers, de la superstition. Comment aurais-je pu lui expliquer, ou plutôt, lui faire comprendre ? Mais ce qu'il ne comprenait pas, il le laissait filer, comme le fleuve d'Héraclite. Un jour, nous étions ensemble, le lendemain, « au revoir, gamine », me disait-il avec son accent de Buenos Aires. Márquez, c'était son nom. Comme je le disais, un jour, ma mère est morte comme il se devait, au milieu des prières et des rituels de la famille Gonçalvez, dans notre pauvre village. Sans fioritures, juste quelques marques après le rasage, des marques qui lui servaient de repère pour ne pas s'égarer vers la mort. Elle aurait pu se perdre ; c'était arrivé à beaucoup, et c'est pourquoi ils erraient, importunant les vivants. Mon père se tenait là, à l'écart de la porte, toujours aussi maigre, les os et les tendons marqués par le travail, la cigarette et les crachats. Tous le fixaient, attendant qu'il s'effondre, mort, à chaque instant, avec toutes ces marques sur son dos, des marques qu'elle n'avait plus faites depuis longtemps, car j'étais adulte maintenant et elle ne m'avait plus touché. Je me tenais derrière lui, attendant la fin de la veillée funèbre. La lumière de midi éclairait son dos sombre, les marques blanches si visibles, qui s'assombrissaient d'année en année. Mais le signe ne s'est pas réalisé. L'une après l'autre, elles annulaient la précédente. Mais la dernière, me demandais-je ? Bien que j'aie toujours eu envie de le demander à la vieille femme, je n'avais jamais osé. Quand meurt-on, me demandais-je si souvent ? Non pas que je la haïsse, Ceci. Je ne la haïssais ni ne l'aimais ; c'était simplement que je m'accrochais à la seule source de sécurité que j'avais apprise dans cette civilisation à moitié achevée, aussi vieille et ancienne que les premiers habitants de l'Amazonie. Rien de ce qu'on nous a appris à l'école ou à l'université – à toi, à moi, et à tous ceux que nous connaissons – n'a la moindre garantie de pérennité : l'argent ? Je me fiche de l'argent ; la santé ? C'est une utopie ; la culture ? La chose la plus instable jamais inventée ; le sexe ? La chose la plus insignifiante et la plus surfaite ; l'amour ? Un clou rouillé dans le cerveau. La seule certitude dans cette cabane, comme dans tant d'autres, était la concrétude des affirmations, la réalité de ce qui était marqué. Mais mon père n'était pas mort, même si la dernière marque restait blanche, comme un croissant de lune inversé. Alors, tout ce que je savais n'était-il donc pas vrai ? Était-ce un mensonge, comme l'avait dit mon

professeur ? Je posai la main sur le dos de mon père, et il sursauta, comme lorsqu'elle l'avait fait. Les vieilles femmes levèrent la tête de leurs prières en l'entendant. Il me regarda avec crainte, puis il me serra dans ses bras. Ce fut le seul moment de notre vie où nous fûmes ensemble. Nous étions grands, nous étions des hommes noirs, nous étions forts. Le lendemain, nous enterrâmes mon père. Je compris alors que s'il n'était pas mort plus tôt, c'était parce que ma mère avait décidé que c'était à moi de le condamner. Elle avait été en quelque sorte la juge, et moi le bourreau.
« Et cela vous a dérangé ? » demandai-je, debout devant la tombe du vieux Eleuterio, à peine creusée dans la boue, bientôt saccagée par des chiens affamés.
-Bien sûr, parce que ça m'a fait regretter la perte de celui qui m'a frappé, et finir par haïr celui que j'aimais.
— Ce n'est pas agréable de devenir bourreau, n'est-ce pas ? Dans quelle mesure sommes-nous responsables de nos actes ?
Ne devriez-vous pas vous demander à partir de quel point ? Quand les autres auront fini, nous commencerons.
Je me suis agenouillée devant la tombe. Il n'y avait aucune femme, à part moi, mais je n'étais rien de plus qu'une présence venue du futur, une intruse qui n'avait jamais existé, un fruit de l'imagination exacerbée par la drogue. Les chiens, eux, me surveillaient.
-Personne n'est allé aux funérailles du vieil homme…
—Personne, Ceci, j'ai creusé la tombe du mieux que j'ai pu.
— Et à qui appartenaient ces chiens ?
— Quels chiens ? Je n'en ai vu aucun.

J'ai dormi tout l'après-midi, plongée dans un rêve peuplé de jungles, d'eau et de ciel couvert. J'entendais la rivière couler sans cesse. Je sais que je me suis fait pipi dessus ; je l'ai senti, et cette odeur s'est mêlée à mon rêve comme si j'étais immergée dans des flaques nauséabondes dont je ne pouvais m'échapper. J'avais la force de me relever, mais tout autour de moi se tenaient des chiens. Ils étaient tous maigres et sans poils, malades et affamés. Ils ne grognaient pas, ne me menaçaient pas, mais ils restaient là, à attendre impatiemment. Ils ne remuaient pas la queue ; ils la repliaient entre leurs

pattes, et s'ils n'avaient pas été sans poils, j'aurais peut-être aperçu leurs hérissements. Ils m'attendaient, mais ils avaient peur de moi. Combien de temps encore allaient-ils attendre avant de venir me chercher ?
Je me suis réveillé en sursaut, le bras engourdi, et j'ai entendu les voix furieuses de Leonardo et Bernardo qui se disputaient avec véhémence, s'insultant d'une manière qui a fini par me faire rire. J'étais dans la phase où la drogue m'excitait après quelques heures de calme. J'ai entendu Bernardo l'accuser d'être un meurtrier hoquetant, une putain, un criminel qui me tuait pour de l'argent. Rien de tout cela n'était vrai, mais je ne pouvais pas parler, ma langue était comme paralysée ; la même chose se produisait dans les muscles de mes bras et de ma jambe. Leonardo ne répondait que par des grognements qui ressemblaient à des protestations en portugais. Ils m'ont tous deux déshabillé, mes vêtements étaient trempés d'urine et d'excréments, puis les draps. Bernardo disait quelque chose comme :
- Laisse tomber , laisse tomber , je m'en occupe, tu en as déjà assez fait, espèce d'enfoiré, s'il survit à ça, le moins que je ferai sera de te défoncer ta sale gueule de nègre !
C'est lui qui m'a prise dans ses bras et portée jusqu'à la salle de bain, tandis que je riais aux éclats, les yeux grands ouverts, incapable de les fermer, les bras et les doigts tendus comme si je voulais les montrer du doigt ou les serrer dans mes bras. Mais ils ne me comprenaient pas.
Bernardo m'a mis sous la douche.
- Appelez une ambulance!
« Je ne peux pas », répondit Leonardo depuis l'embrasure de la porte de la salle de bains.
— Je l’ai déjà imaginé, tu as peur de la police, mais tu vas avoir encore plus peur de moi.
La voix de Bernardo s'est brisée, et il a pleuré, le visage pressé contre ma tête mouillée.
- T'as pas remarqué, espèce de connard, tous les médicaments qu'il prend ? T'as pas vu les boîtes de médicaments ?
Leonardo était presque blanc, et c'était déjà beaucoup pour représenter sa peur.
— Il y a une solution, docteur. Je l'ai vue à maintes reprises, croyez-moi.

-Je sais, et toutes ces fois où tu t'en es tiré comme la merde que tu es , caché dans les canalisations comme une crotte que même les chiens ne veulent pas sentir.
Je n'ai pas pu m'empêcher de rire ; mes cordes vocales s'étaient relâchées et je riais, mes poumons remplis d'air, mais soudain l'air les a vidés et plus rien ne pouvait y entrer. Quand ils ont compris que je m'étouffais, Bernardo a dit qu'il allait me faire une trachéotomie. Il avait laissé sa mallette dans la voiture, a-t-il dit. Ses mains tremblaient. Soudain, Leonardo lui a saisi les mains et a dit :
-Docteur, croyez-moi, il n'y a plus de temps.
Le visage de Bernie portait encore les marques de l'amour qu'il m'avait autrefois porté. Je brûlais d'envie de le caresser, mais mes mains étaient dures comme du bois.
Leonardo me souleva légèrement, posant ma nuque sur le rebord de la baignoire, et cracha une bouillie vert foncé qu'il avait mâchée tout l'après-midi en me parlant de ses parents. Bernie tenta une dernière fois de l'arrêter, mais céda. J'avais l'impression que mes yeux allaient exploser, car je ne pouvais pas les fermer, et la bouillie me collait au palais, m'encrassant encore plus la gorge. J'attendais que les chiens s'approchent. Ils étaient dans la salle de bain, et il y en avait sûrement beaucoup d'autres dans la chambre et dans le couloir, devant la porte. Et peut-être aussi ceux qui attendaient sur le trottoir. L'un d'eux était assis près de Bernardo, et je le vis lui caresser la tête tout en continuant de nous observer, Leonardo et moi.
Puis tout s'est terminé. Le vent s'est levé, porteur d'un parfum de menthe fraîche, et a emporté hommes et chiens. Je me suis retrouvée seule dans la baignoire, respirant enfin le parfum du musc.

Je me suis réveillé de nouveau dans mon lit. J'ai regardé l'horloge sur la table de chevet : il était trois heures du matin. J'ai jeté l'horloge par terre sans me rendre compte que j'avais les bras libres. Bernardo s'est réveillé dans le fauteuil où il dormait. Leonardo était de l'autre côté, éveillé, et me souriait.
« Qu'est-ce que vous m'avez donné ? » ai-je demandé. « Ça avait le goût du musc. »
-C'était tout, avec d'autres herbes, mais principalement du musc.

« C'est un aphrodisiaque », ai-je dit sans réfléchir.
Bernardo, qui avait grandi à la campagne et qui avait tellement entendu parler de ces histoires que même son père y avait cru faute d'autre explication aux énigmes scientifiques, se mit de nouveau en colère. Sans un mot, il se leva et frappa Leonardo. Leonardo se défendit et ils se battirent, se jetant au sol, se donnant des coups de pied et de côtes. Je m'assis sur le lit, attrapai une béquille et me mis à les frapper, quels qu'ils soient.
« Ça suffit, les gars ? Vous en avez assez de vous battre pour une femme. C'est un vestige du bon vieux temps des gentlemen ? Vous feriez meilleure figure si c'était un duel au pistolet, avec témoins et chirurgiens sur place, plutôt qu'une bagarre entre deux voyous. Mais vous venez tous les deux de la campagne, que voulez-vous ? L'un avec tant de connaissances scientifiques acquises dans les livres, l'autre avec tant de philosophie sociale apprise à l'université, et vous finissez par vous tordre de douleur, à terre. On dit qu'elle est belle, voluptueuse, naïve et crédule, obéissante et soumise au moindre ordre. C'est pour ça que les hommes l'aiment bien ; avec elle, pas besoin de réfléchir. »
J'étais manifestement dans la phase de verbosité, les derniers vestiges de l'overdose. Ils s'étaient tous deux arrêtés et me regardaient.
Ils sont comme deux coqs qui se battent. Le médecin et le journaliste qui se disputent au sujet d'une femme mourante. C'est risible, vous ne trouvez pas ? Je n'arrive pas à m'arrêter…

Bernardo m'a donné un sédatif. Le lendemain matin, Leonardo avait disparu, tout comme l'odeur de musc. Je sentais le café qui venait de la cuisine.
— Bernie, c'est toi ?
« Et qui d’autre cela pourrait-il être ? » répondit sa voix lasse. La résignation était sa marque de fabrique, et elle l’avait marqué à vie.
Quand il a apporté le café sur un plateau, accompagné de croissants chauds qu'il était allé acheter à la boulangerie du coin, je lui ai dit :
-Rien ne vous oblige à continuer à me supporter.
Il s'allongea sur le lit, comme au bon vieux temps ; il avait pris une douche et ne portait que son caleçon. Il effleura mon visage du revers de la main.

M’aimes - tu encore ? » lui ai-je demandé, faisant référence à toute cette scène romantique de jalousie de la nuit dernière.
- De quoi te souviens- tu ?
-De tout.
— Et que vous avez failli mourir ?
— Cela, avant tout.
— Et que dire du fait que ce n'est pas moi qui t'ai sauvé, mais ce Noir ?
-Ne soyez pas irrespectueux.
« Je ne le suis pas, crois-moi . Le traiter de « noir » est aussi vrai que le fait qu’il savait faire ce que je ne savais pas. Avec moi, tu serais morte. Tu sais ce qu’on dit à la campagne ? Je connais ces choses-là aussi ; de nos jours, tout ne tourne pas autour de la technologie. Si quelqu’un te sauve la vie, tu es lié à cette personne pour toujours, et si c’est un aphrodisiaque comme celui qu’il t’a donné, tu ne penseras plus à rien d’autre. Même si ce n’était pas son intention première, Ceci, c’était sa sagesse cachée. »
-C'est de la jalousie, Bernie.
-Oui, c'est de la jalousie. Mais je connais deux ou trois choses sur les hommes. Il m'a donné un croissant à croquer, il a croqué dans l'autre moitié. Il m'a embrassée.
Je ne lui ai rien dit à propos de Pedro. Les odeurs avaient disparu avec le vent, emportant avec elles l'homme noir et les chiens qui l'accompagnaient.
Il caressa tout mon corps, qu'il connaissait si bien. Les mains d'un chirurgien et celles d'un amant se ressemblent parfois. Les hommes connaissaient si bien mon corps que cela me plongeait parfois dans le désespoir. Mais à d'autres moments, comme maintenant, cela me ravissait.
L'un est venu nettoyer les dégâts de l'autre.

6

Bien que j'aurais pu reprendre le travail plus tôt, Bernardo voulait que j'attende au moins deux semaines. Il ne m'a pas demandé pourquoi Dora et

Pedro étaient revenus. Renato s'est alors proposé de venir m'aider pour quelques tâches ménagères, ou simplement de me tenir compagnie. Un jour, au téléphone, il m'a promis de ne pas m'immiscer dans ma vie, de toujours m'appeler avant de venir et de ne pas me mettre la pression. Il reconnaissait en moi l'entêtement de ma mère, une vertu plutôt qu'un défaut chez elle, même si je ne suis pas sûre que ce soit le cas pour moi. Mon obstination était presque toujours motivée, sinon par l'ignorance ou l'impuissance, du moins par l'insécurité.

Mon absence d'amis est singulière, du genre de celles que l'on trouve chez la plupart des femmes, ne serait-ce que pour échanger des confidences qui ne résolvent rien et ne font qu'offrir une illusion de camaraderie. Mais cela satisfait généralement les besoins de ceux qui pensent qu'il est imprudent de laisser quelqu'un se tourmenter avec ses propres pensées. Après avoir tant souffert de mon caractère, Bernardo y avait trouvé une sorte de bouée de sauvetage pour sa propre tranquillité d'esprit. Mais il était difficile de lutter contre mon goût pour la solitude, cet isolement confortable dans mon propre sanctuaire, mon propre labyrinthe de pensées qui s'auto-alimentaient. Je l'avoue, c'était là le côté étrange et malsain. Au fil des années, mon esprit est devenu un oiseau de proie, et pire encore, il est devenu autodestructeur , à l'image de mon corps.

Je n'ai pas d'amies, je ne fais pas confiance aux femmes, et je crois que les seules personnes avec lesquelles il est intéressant de se fréquenter sont celles avec qui la communication est fluide et intuitive. Le plus cruel, c'est que ma relation avec les hommes n'est pas amicale, mais profondément blessante. C'est moi qui leur offre, et parfois même qui les force à accepter, l'instrument de me faire du mal.

Je me suis regardée dans le miroir avant de partir au travail. J'étais mince et légèrement rouge, ce qui faisait ressortir mes taches de rousseur, invisibles depuis longtemps. Le soleil, lors de mes siestes sur le balcon ces derniers jours, en était la cause.

J’ai tendu le certificat médical à Cintia ; elle y a jeté un coup d’œil sans le lire, les yeux fixés sur un point du papier, probablement en train de ruminer une remarque sarcastique.

— J’espère que vous avez passé de bonnes vacances, Cecilia. Les dossiers en attente sont au bureau.
C'était vrai. Le bureau était jonché de cartons remplis de lettres de réclamation. Je n'avais pas peur ; j'avais l'impression d'être dans mon endroit préféré, l'entrée d'un monde grouillant d'hommes et de femmes submergés par des chiffres et des lois qu'ils ne comprenaient pas. Un cadet entra pour ajouter un carton. Il me regarda avec un sourire d'excuse.
« Où dois-je vous laisser, mademoiselle ? » dit-il en cherchant une place libre du regard.
-Par terre, et comment tu t'appelles ? Tu es nouveau, c'est ça ?
-Andrés Giraldo, mademoiselle.
C'est le nom de famille de Cintia, me suis-je dit, un espion m'en a déjà placé un.
-Merci.
-Si vous avez besoin de moi, sifflez.
Il semblait avoir la sincérité d'un adolescent perdu, mais il valait mieux que je ne lui fasse pas confiance.
Je me suis mis au travail. Il me semblait nécessaire de rattraper mon retard sur les dossiers en cours ; les lettres en attente s'accumulaient, et quelques jours de plus n'y changeraient rien. Toute la matinée, j'ai parcouru rapidement les réclamations, brèves et directes, facilement reconnaissables à leurs enveloppes officielles (celles de certaines entreprises), ou plus modestes (celles de particuliers), mais toutes contenaient une simple feuille de papier à l'écriture concise et au langage direct. Ce n'étaient pas mes préférées, mais elles constituaient une sorte de thérapie alternative pour me remettre dans le bain. J'y répondais rapidement à la machine à écrire, répétant la formule habituelle pour ce genre de procédures bureaucratiques, promettant une résolution rapide du problème. Puis, vers quatorze heures, avec un sandwich jambon-fromage à moitié mangé posé sur une assiette à côté de la machine, j'ai mis trente-cinq réponses sous enveloppe et commencé à inscrire l'adresse de l'expéditeur : Frigidaire Companies, SARL. C'est alors que j'ai réalisé quelque chose qui m'avait échappé jusque-là. Lorsque je signais chaque réponse, j'inscrivais le nom du directeur : Arnaldo A. Aranguren. Il ne les signait pas personnellement, bien sûr, seulement celles concernant un conflit

grave ou adressées à une personne importante. Il y avait un timbre portant sa signature, qui ressemblait beaucoup à la sienne, à l'encre bleu vif. Je le tamponnais, pliais le papier et fermais l'enveloppe, puis je les rangeais dans un classeur que le facteur venait récupérer avant la fermeture du bureau de poste.

Les trois A dans le nom du directeur ont attiré mon attention. Je laissais libre cours à mon imagination méfiante et excentrique, celle qui aimait voir des complots partout. Mais les circonstances ne m'ont pas aidé à y échapper. Le passé politique de M. Aranguren, clairement mis en évidence lors de notre premier entretien ; la survie économique de l'entreprise durant cette période cruciale – que je qualifierais de désastreusement turbulente pour toute entreprise ou développement – et ses liens manifestes avec les milieux militaires, dont il a tiré le soutien nécessaire. Mais ce soutien était-il destiné à maintenir à flot une entreprise qui employait des centaines de personnes et contribuait au maintien de l'industrie nationale ? Les pièces détachées pour les réparations provenaient de l'étranger ; j'ai consulté la correspondance commerciale, et nombre des plaintes que j'ai reçues ne provenaient pas de consommateurs, mais d'entreprises aux noms qui me semblaient fictifs. Des hommes et des entreprises originaires de lieux dont je n'avais jamais entendu parler, avec des codes postaux que je n'avais jamais trouvés dans les annuaires. J'ai simplement recopié les numéros inscrits sur les adresses de retour, répondu de manière standardisée et mis les enveloppes dans les enveloppes.

Associer le directeur à la Triple A simplement à cause de la coïncidence de ses initiales était absurde, bien sûr. Mais ma mère m'avait prévenu à maintes reprises : cette organisation regorgeait de toutes sortes de gens. Sous couvert de lutte contre la gauche et le péronisme, on dissimulait une grande variété d'orientations politiques et criminelles. Il y avait des gens de droite, des péronistes, des aumôniers militaires aussi, et tout cela servait à mener des dénonciations, à éliminer les opposants et à renverser des gouvernements. Mais tout cela, c'était la partie connue ; ce qui ne pouvait être prouvé était parfois si proche de ce qu'on appelle généralement des complots, des trafics et des intrigues internationales que la presse officielle, toujours très douée pour convaincre le peuple, le sous-estimait rapidement. Un peuple de plus en

plus malade de stupidité à cause de l'ignorance et des drogues, quelles qu'elles soient. Car non seulement l'alcool ou le cannabis et toutes les autres substances plus ou moins fortes, mais aussi les habitudes de la faim et de la pauvreté sont des drogues qui créent la dépendance. L'absence d'éducation est un vide créé par les fabricants de masse : des trous noirs où convergent les forces de dégradation les plus puissantes. Quel genre de gouvernement développera une économie en pleine croissance ? L'utopie persiste parce qu'elle est utopie. La justice sociale suivra-t-elle un tel développement ? Il y a toujours eu des pauvres, mais leur nombre croît à un rythme étonnant, tout comme il y a toujours eu des ignorants, et leur nombre se multiplie de façon alarmante. « Un professeur qui ne connaît que la moitié de ce qu'il devrait savoir est un criminel », disait ma mère. « C'est la norme, l'étalon auquel on compare tous les autres. Celui qui a une arme à la main devrait être un dieu. » « Je ne comprends pas », lui disais-je quand j'étais petite, alors qu'elle me disait cela en raccommodant des vêtements et en écoutant un discours à la télévision.

« Ceci », me dit-elle alors. « Entre deux maux, l'un plus grand et l'autre plus petit, lequel choisirais-tu ? » « Le moindre », répondis-je. « Et pourquoi ? » « Parce qu'il fera le moins de mal. » « Et qui t'a forcée à choisir un mal, Ceci, plus grand ou plus petit ? » « Personne », dis-je, « c'est toi qui me l'as demandé. » Puis elle me réprimanda : « Je vois que j'ai aussi commis une erreur en t'élevant. Un citoyen instruit choisit le bon gouvernement ; s'il se trompe, ce ne sera pas uniquement de sa faute, et sa conscience sera plus ou moins tranquille. L'éducation ne consiste pas à choisir entre des options, mais à choisir la meilleure. Le conformisme est synonyme de médiocrité, voire de médiocrité institutionnalisée. La démocratie est le gouvernement du peuple, Ceci, et non celui de l'ignorance. Derrière elle se cachent des intérêts. Le pouvoir, ou quel que soit le nom qu'on lui donne, ces noms ne sont parfois que des fictions, fruits de l'imagination fertile des gens, car l'imagination n'est pas nuisible en soi, ma chère, mais l'intelligence appliquée à cette imagination, si. Et les gens intelligents ne sont pas ignorants. » L'aristocratie n'est pas l'oligarchie, mais son mauvais usage ; l'aristocratie du pouvoir devrait être l'aristocratie du bien commun. L'éducation n'est pas singulière, mais plutôt la multiplicité de la pensée humaine. Incompréhensible, c'est vrai. Mais les

gens, ai-je rétorqué, lorsqu'elle s'est tue, les yeux rivés sur l'écran de télévision, suçant le sang de son doigt piqué, ne sont pas d'accord. Et c'est ça ton excuse pour ne rien faire, Ceci ? La mort est inévitable, elle aussi, et pourtant nous vivons comme si nous étions éternels. Les utopies existent quand on les entreprend.
Ma mère, si pragmatique, avait subi cette transformation philosophique que connaissent souvent nombre de militants de la vieille école, ceux qui ont des convictions profondes. La réalité les a rongés sans relâche et irréversiblement, les dépouillant de leur carapace protectrice et les laissant à nu, exposant le squelette de leur utopie – la seule chose qui subsiste, parfois, si elle est conservée dans un musée, dans un environnement et à une température adéquats, et dépoussiérée de temps à autre. Mais beaucoup ont tout fait pour l'enterrer, et nous savons tous ce qui arrive. Des os de l'utopie naissent les vers de l'ignominie.

Cet après-midi-là et les jours suivants, je me suis consacrée au tri des vieux dossiers, mais surtout, j'étais déterminée à me débarrasser des énormes volumes et des piles de papiers qui s'étaient accumulés pendant mon absence. Cintia les avait fait apporter pour me rendre la vie impossible, et elle se servait de son fils de quinze ans pour sortir sans cesse des cartons et de vieux dossiers, certains même de mon prédécesseur. Quand j'ai vu les dates déjà à moitié effacées sur les cartons, je me suis interrogée sur la logique absurde de ses agissements. Ne savait-elle pas déjà que je les jetterais dès que je lirais l'inscription ? Mais son but était de me faire perdre mon temps, bien sûr. J'ai gardé les cartons que, selon une note de la direction, je devais examiner à la lumière d'anciens litiges juridiques non encore prescrits. Le formalisme des avocats m'ennuyait, mais quand j'ai cessé de m'attarder sur chaque mot et que j'ai compris que derrière toute cette rhétorique se cachait la simple superficialité des usages, j'ai jeté ces vieilles affaires comme si je n'avais jamais rien fait d'autre de ma vie.
Je crois que c'était environ un mois plus tard, alors que les boîtes avaient déjà disparu après avoir été cataloguées et refermées, et que le coursier était venu les récupérer, telles qu'il les avait apportées, j'en ai trouvé une de taille moyenne, allongée comme celles dans lesquelles on emballe les biscuits avant

de les exposer dans les rayons des supermarchés. C'était une boîte de *La Traviata ,* si je ne m'abuse. Elle n'avait ni étiquette ni date, et elle était moisie. Elle paraissait différente des autres, et je me suis dit qu'Andrés l'avait peut-être empilée avec elles, ne pensant qu'à obéir à la demande de sa mère. Elle lui avait sûrement dit (j'entendais encore sa voix de fausset, essayant de feindre l'intrigue, ou peut-être menaçant le garçon, qui, après tout, n'était d'une intelligence que moyenne) : « *Apporte tout ce que tu trouves, mon chéri, à Mademoiselle Cecilia ; elle aime les papiers* . » Bien sûr, je percevais son sarcasme et ce double sens que le garçon ne comprendrait pas. Et c'est lui qui l'a trahie.

Mais je ne vais pas m'emballer. Je vais suivre le déroulement de ces jours, car l'intrigue exige attention et réflexion. Les indices sont confus et l'histoire est tissée d'une manière qui ressemble à un enchevêtrement inextricable.

J'ouvris la boîte à biscuits où ne figuraient que des lettres, toutes écrites de la même main. Une main d'homme. Les enveloppes portaient une adresse internationale : Angleterre, mais le timbre provenait du bureau de poste situé à quelques rues de l'entreprise, à Buenos Aires. L'adresse de l'expéditeur était : Adrián Giraldo, quartier : Constitución, presque en face des voies ferrées. Je réfléchis un instant et me souvins des fois où Bernardo m'avait parlé de cet endroit. Les patients de Borda, disait-il, me font du bien ; avec leur folie, ils sont une oasis de contradiction qui me tient éveillé de la routine qui me plonge dans la folie lucide de l'angoisse, pour me secouer et me sauver, me permettant de retrouver la tranquillité de la stabilité : cette illusion de sécurité sans laquelle nous finirions tous par nous suicider. La dernière fois qu'il me l'a dit, je l'ai regardé avec étonnement devant un discours si allégorique, car je n'osais le qualifier de poétique, me demandant quand j'entendrais à nouveau cette permission qui avait permis à ses pensées de s'exprimer librement. Seul un silence éloquent a marqué le reste de notre vie commune.

J’ai commencé à lire les lettres un vendredi à cinq heures de l’après-midi. Les bruits des ateliers s’étaient déjà estompés, seuls subsistaient les claquements des portes qui laissaient sortir les employés et les ouvriers dans la rue. De temps à autre, j’entendais le sifflement d’une sirène, plus traditionnel qu’officiel à cette époque, et la voix d’une radio provenant d’une voiture garée

en bordure de trottoir, attendant une secrétaire. C’était un discours, et je levai les yeux de la lettre que je venais d’ouvrir. La voix de López Rega alternait avec les cris de la foule sur la Plaza de Mayo, puis celle d’Isabel Perón, triviale, redondante, sentimentale, imitant le souvenir du Général décédé peu de temps auparavant. Sa voix épousait les formes de son corps et de sa robe lorsqu’elle apparut au balcon de la Casa Rosada.
Je ne comprenais pas ce qu'elle disait ; la voix d'une femme doit lutter pour se faire entendre. « La plupart des gens voient la femme, pas le message », disait maman. Le leadership féminin n'est pas différent du machisme, si ce n'est par la grammaire des genres. Et ce bruit de fond était la bande-son intermittente de la voix de la lettre. Un homme, Adrián Giraldo, parlait de sa vie quotidienne avec sa femme, Cintia, de leurs disputes et de leurs malentendus. À qui ces lettres sont-elles adressées ? À un amant vivant à Londres ? À un expatrié argentin ? Je n'en avais pas l'impression. Le destinataire semblait impersonnel, plus une institution qu'une personne. Le ton des lettres devient plus intime et personnel au fil des mois. Parfois, je le vois même pleurer, et mes propres mains tremblent en tenant le papier, comme si cet homme me transmettait son angoisse en écrivant, et c'est ainsi que je lis. Le passé récent s'est immiscé avec une facilité déconcertante, et j'ai à peine remarqué que la lumière de la fenêtre avait disparu. J'ai allumé la lumière et j'ai continué ma lecture. On a frappé à la porte pour m'interrompre. C'était le veilleur de nuit.
- Êtes-vous toujours là, mademoiselle ?
« Je rattrape mon retard », dis-je en désignant le fouillis de dossiers désormais habituel.
-Prévenez-moi quand vous partez, pour que je puisse fermer.
« Ne vous inquiétez pas. » Le vieil homme, cependant, ne partit pas. Il désigna derrière lui du pouce.
-Oui, je sais, Pedro veille.
Il hocha la tête en silence et ferma la porte.
Pedro évitait de me croiser dans les couloirs ; nos chemins ne se croisaient que dans la salle à manger ou à l’entrée, et son regard était comme un bouclier. Ni froid ni colérique, mais ouvertement menaçant.

Les lettres continuaient d'arriver, et je ne pouvais m'empêcher d'en ouvrir une après l'autre. Il y en avait cinquante, peut-être soixante-dix-huit quand j'eus fini de les compter, anticipant le plaisir exquis de l'intrigue, qui me prit plusieurs jours à achever. Des disputes avec Cintia, puis le désespoir de son abandon, et ensuite commença la période la plus pathétique : la rêverie. Car cet homme pensait qu'une institution en Angleterre l'appelait pour lui offrir une sorte d'utopie : la vie dans une prairie anglaise, avec des pâturages verts éternels et improbables, des rochers bas plongeant dans la mer toute proche sous un ciel bleu parsemé de nuages blancs comme des moutons dans un paysage de Turner. Le rêve bucolique était trop beau pour être vrai, mais c'est précisément dans la puissance de cette beauté que résidait la vraisemblance qu'Adrián Giraldo lui attribuait. Et avec le temps, le besoin devint impérieux, comme une addiction. Il rêvait de la campagne anglaise, et il apprit à traduire les lettres auxquelles les siennes répondaient. Où étaient ces lettres ? Je les ai cherchés dans la même boîte et dans les autres qui étaient restées au bureau, mais je ne les ai pas trouvés. Il était neuf heures du soir quand je me suis endormi, et j'ai été réveillé en sursaut par un coup à la porte. Pedro jetait un coup d'œil à l'intérieur et demandait :

-Cecilia, puis-je vous raccompagner ?

J'ai aperçu son visage dans l'obscurité. Le veilleur de nuit avait coupé le courant, comme tous les week-ends. Le visage de Pedro était le même que cette nuit-là, dans mon lit.

« Cecilia ? » dit-il.

« Je pars dans cinq minutes », ai-je répondu.

J'ai attendu qu'elle ferme la porte. J'ai rangé les lettres et caché la boîte sous d'autres. Pedro attendait dans l'obscurité du couloir.

-Papa Renato vient me chercher.

Silencieusement, il se dirigea vers les ateliers. J'ignore ce qu'il faisait à cette heure-ci, et bien qu'il restât toujours tard, je ne me posais la question que maintenant. Il vérifiait l'avancement des réparations, la propreté des ateliers, ou les arrêts de travail de la journée. Peut-être mémorisait-il méticuleusement les erreurs, non pour les corriger, mais pour les dissimuler. C'était un de ces hommes qui savent que rien n'est possible et que cacher quelque chose est le seul moyen d'y parvenir. Au moment où il partait, j'entendis les portes des

vieux réfrigérateurs s'ouvrir. Pedro examinait les machines, vérifiait des choses, ou cherchait peut-être quelque chose ? Que peut-on bien conserver dans des réfrigérateurs hors service ?
À l'arrêt de bus, peu avant 22 heures, alors que les phares du bus s'approchaient sur les pavés de la rue Cabezón, j'entendis un bruit de moteur – non pas celui des machines de l'usine, mais le bourdonnement suffocant des réfrigérateurs. Le moteur du bus le masquait, tout comme l'odeur du gazole masquait la puanteur du gaz utilisé pour alimenter les groupes frigorifiques. Je m'assis dans le bus presque vide et me retournai tandis qu'il s'éloignait. Les yeux de Pedro suivaient sans doute ce qui se passait sur le trottoir, confirmant le mensonge sur l'identité de celui qui viendrait me chercher. Cela lui était égal, en réalité, car tout ce qu'il souhaitait, c'était être seul dans les ateliers. Je l'imaginais au milieu de toutes ces machines frigorifiques, tel l'empereur des glaces du poème de Wallace Stevens, entouré de cris d'enfants.

La semaine suivante, je continuai à lire le reste des lettres l'après-midi, une fois le tumulte et la surveillance constante retombés. Le cadet Andrés venait et repartait presque toujours avec un respectueux « *Bonjour* » et « *Bon après-midi, mademoiselle* », malgré notre différence d'âge de seulement dix ans. Le vendredi, alors que le personnel administratif partait généralement tôt, je m'assis sur la chaise face à la fenêtre, prête à terminer la dernière liasse de lettres, soigneusement attachées par date. Avant de mettre mes lunettes, je me versai une tasse de café et regardai la rue. Cintia sortait, mais elle s'arrêta sur le trottoir, et le garçon sortit aussi. Elle lui arrangea les cheveux, posa une main sur son épaule, puis lui pinça la joue d'un geste brusque et le réprimanda d'un revers de main. Elle s'éloigna rapidement, son sac à main noir à boucles argentées, vêtue d'une robe courte qui dévoilait ses jambes et mettait en valeur ses formes généreuses par rapport à sa petite poitrine, et monta dans une Falcon qui l'attendait au coin de la rue. Ils prenaient toujours le bus ensemble avec le garçon. Aujourd'hui, cependant, elle était pressée et l'avait laissé seul.
Je profiterais sans aucun doute de cette occasion pour parler à Andrés.

Il était trois heures de l'après-midi. À quatre heures, j'avais terminé les lettres inachevées, car la dernière n'était même pas signée, comme si Adrián Giraldo ne pouvait la signer puisqu'il n'était plus là, à écrire, à la plume. Tout ce qu'il avait mentionné et dit dans cette dernière lettre semblait aussi fugace et éthéré que le paysage de la campagne anglaise qu'il décrivait, un paysage dont la construction avait été inspirée par les suggestions de ces lettres imaginaires venues d'Angleterre. Où était Giraldo ? Qu'était-il devenu, s'il était encore en vie ? Était-il à Londres, peut-être, et toutes mes inquiétudes n'étaient-elles que de vaines conjectures ? Les deux Cintias n'en formaient plus qu'une, celle que je connaissais ; c'était peut-être pour cela que les lettres étaient restées dans les bureaux depuis leur rédaction. Mais les avait-elle conservées et cachées par attachement sentimental ? J'en doutais. La connaissant un tant soit peu, elle les aurait détruites.

J'ai commencé à vérifier les timbres. Ils étaient tous adressés à une adresse à Londres, celle d'une organisation à but non lucratif (comme l'a expliqué Giraldo) appelée *Arbitrary.* J'ai cherché dans plusieurs annuaires téléphoniques, mais sans succès. L'expéditeur variait : tantôt *une adresse* privée à La Boca, tantôt Constitución, et j'étais certain que cela venait de l'hôpital Borda. Les timbres-poste à destination provenaient toujours du bureau de poste situé à quelques rues de l'usine. Comme si un employé les ramassait à leur arrivée, les triait et les envoyait directement à l'entreprise. Adrián Giraldo écrivait à Londres, guidé par son délire conscient ou par les idées que lui inspirait sa psychose. Au fil de ses écrits et du temps qui passait, son corps semblait se détériorer tandis que son esprit s'épanouissait. Quand je parle d'esprit, je le fais en toute connaissance de cause des multiples définitions, parfois arbitraires, de ce terme : psyché, âme, ou tout autre nom qu'on lui donne. Le fait est que son corps physique semblait perdre toute consistance, comme s'il devenait transparent. Son obsession pour la campagne anglaise était si limpide et logique qu'elle perdait toute connotation obsessionnelle, se muant en ce que nous appelons un rêve ou un idéal de vie. Avait-il subi un lavage de cerveau pour se faire escroquer ? C’est ce que j’ai d’abord imaginé. Une ou plusieurs personnes au sein de l’entreprise étaient responsables d’une telle fraude, qui ne visait certainement pas Adrián seul. Ils choisiraient les cibles les plus faciles, bien

sûr. Si Giraldo avait été sain d’esprit, il aurait jeté les lettres, ou aurait tout simplement pris un avion en classe économique pour visiter le pays de ses rêves. Mais qui était Adrián Giraldo ?
Comme j'avais accès aux anciens dossiers de l'entreprise, j'ai épluché les dossiers du personnel de tous ceux qui y avaient travaillé. Personne ne portait ce nom. À l'exception de Cintia Aranguren, dont le nom de famille était le même que celui du patron, ce qui expliquait sa présence à l'usine, même si j'ignorais leur lien de parenté, et de Giraldo, qui était marié. J'étais désormais certain que Cintia était la femme qui l'avait quitté, aggravant ainsi la psychose d'Adrián. Et Andrés, le garçon coursier, devait être son fils.
À quatre heures et demie de l'après-midi, les moteurs s'arrêtèrent et les voix des hommes résonnèrent plus fort dans les vestiaires et les couloirs. Leurs pas, leurs rires, leurs jurons me parvenaient comme un paradis de réalité quotidienne et éphémère, à l'abri du danger et de tout soupçon d'arrière-pensées. Mon imagination se moquait d'elle-même.
On a frappé à la porte.
« Mademoiselle, dit le garçon. Si vous n'avez pas besoin de moi, je m'en vais. »
— Ta mère t’attend ?
-Non, mademoiselle, elle a rendez-vous chez le médecin, j'y vais seule.
Je me demandais quel médecin viendrait chercher son patient à son travail dans une Falcon verte.
— Reste juste une demi-heure, tu dois m'aider à trier ces lettres.
Il savait qu'il allait remuer le couteau dans la plaie, mais il était convaincu qu'il perturberait davantage l'adolescent, le déstabiliserait dans sa vulnérabilité et le pousserait à parler de tout ce que sa mère lui avait interdit de faire.

Il s'approcha, et je ne vis pas de peur, mais l'exaltation d'un désir longtemps refoulé. L'occasion était enfin arrivée, lisai-je dans son regard. Et lorsqu'il se tint près de ma chaise, à côté du bureau, je pus sentir son exaltation. Inutile de le séduire avec mon corps informe. Assise là, mes jambes (mes jambes inexistantes) étaient invisibles, et il me dévisageait comme toujours lorsqu'il jetait un coup d'œil furtif par la porte ou en entrant après avoir déposé les cartons, avec cette sorte d'adoration pour un être que

l'on croit idéal. Je me souvins de ce que Pedro m'avait dit un jour dans le camion, à propos de mes cheveux et de mes yeux. Mon apparence était floue par rapport à mon propre reflet dans le miroir, mais pour certains hommes, elle représente un idéal de beauté éthérée. J'avais l'allure d'une femme intellectuelle, telle qu'on la retrouve dans les images typiques des secrétaires et des écrivaines, des femmes sans superflu, sans paroles forcées, sans maquillage pour masquer ce qui n'existe pas. Ce genre d'engouement s'insinue dans l'intellect et intensifie les désirs physiques de nombreux hommes, mais il exige que les voies de cet intellect soient préparées et construites d'une certaine manière. Des hommes comme Adrián Giraldo, par exemple, avaient fait de l'Angleterre une sorte de vaste terreau fertile pour leur propre corps, un immense ventre dans lequel il se fondait jusqu'à disparaître, devenant un élément de plus de cette terre.
J'attirais des hommes malades d'esprit et d'âme. Et Andrés, un homme après tout, même s'il n'avait que quinze ans, que son esprit était encore en développement et que son corps n'avait pas encore acquis les caractéristiques définitives de l'âge adulte : les poils sur sa poitrine, les larges épaules, les mains aux longs doigts veinés et la barbe qui promettait d'être épaisse et sombre.
Le garçon m'a souri. Je lui ai demandé de s'asseoir pour que je puisse lui expliquer. Il a survolé quelques mots.
« Aimes-tu la littérature ? » lui ai-je demandé.
-Oui, mademoiselle, mais…
-Mais quoi…
-Je n'ai pas beaucoup de livres, ma mère ne me donne pas d'argent, mais grâce à ce travail, j'ai pu en acheter un.
- Voyons voir, lequel ?
— Une poétesse américaine, mademoiselle Wallace Stevens.
Coïncidence ? J'ai ri en voyant ces fantômes qui semblaient soudainement annoncer leur présence au bureau.
- Waouh , c'est intéressant, j'aime beaucoup aussi.
Sa suffisance se répandait dans toute la pièce, se réconciliant avec ces présences qui, me semblait-il, ne souhaitaient pas se manifester à la réception ni par téléphone.

-Je connais l'anglais, vous savez ?
- Vraiment ? Félicitations. Vous suivez un cours particulier ?
— Non, ma mère ne veut pas, elle dit qu'il n'y a pas d'argent. J'ai appris avec des dictionnaires.
Dans certaines lettres, Adrian mentionnait que c'est ainsi que tout avait commencé.
— Et pourquoi l'anglais ?
— Pour lire Stevens, mademoiselle. Les traductions me déroutent, et il me semble qu'il devait y avoir plus à comprendre dans ses poèmes.
Oui, je me suis dit, il parlait bien de l'empereur de la crème glacée.
Que savait le garçon de tout ce qui se passait à l'usine ? J'avais l'impression qu'il ignorait tout – si tant est que l'on puisse qualifier d'« ignorance » la connaissance concrète des causes et des faits. Ce qu'il savait était le fruit de l'intuition, peut-être héritée de son père. Une psychose héréditaire, appelons-la ainsi pour unifier et simplifier des critères déjà peu orthodoxes. Il savait ce que son père savait : un état idéal dans lequel ils avaient déposé leurs esprits. Mais tandis qu'Adrián était déjà perdu à jamais, Andrés gardait encore ses ancres au fond de la mer agitée de son esprit.
Soudain, elle leva les yeux et me fixa, paniquée. Elle tenait une des cartes, mais ses mains tremblaient.
— Mais… d'où cela vient-il ?
-C'est toi qui as apporté la boîte, Andrés.
Il se prit la tête entre les mains et commença à arpenter le bureau d'un mur à l'autre, en se lamentant.
« Maman va me tuer, maman va me tuer », répétait-il sans cesse.
— Viens ici, assieds-toi et calme-toi . Il n'a pas besoin de savoir, je ne lui dirai rien.
Il me regarda avec anxiété, comme si j'étais son juge. Il s'assit, croisa les bras et se balança d'avant en arrière.
Il m'a dit de lui apporter tous les vieux dossiers, que ce genre de travail vous plaisait, il vous a appelé…
-Ne vous arrêtez pas… quel était mon nom déjà ?
— Rat de bibliothèque. Mais je ne savais pas que ces lettres étaient là.

Elle avait sans doute oublié où elle les avait rangés, me disais-je. Comme ils la concernaient personnellement, plus elle essayait de les cacher, plus ils étaient visibles – c'est toujours comme ça. Les avait-elle oubliés ? Probablement pas, juste l'endroit précis où elle les avait laissés. Peut-être les avait-elle égarés elle-même après tant d'années, au milieu de tant d'autres cartons et papiers. Qui se souvient encore des vieux reçus, des factures impayées, des bons de commande et des chèques sans provision d'il y a des années ?
J'ai écarté ses bras et saisi ses mains.
« Calme-toi un peu, ce n'est pas si grave » , dis-je en lui tendant des serviettes en papier de mon bureau. Il se moucha.
—Alors dites-moi. Cet homme qui a écrit les lettres, était-ce votre père ?
— Je crois bien. Je ne l'ai jamais connu, sauf quand j'étais bébé, et je ne me souviens pas de lui. Bien plus tard, ma mère m'a dit que mon père était fou et que c'est pour cela qu'il m'avait envoyé vivre chez mon oncle Luis à San Telmo. Puis, un jour, il est venu me chercher et nous sommes allés à la maison de La Boca où j'étais né et où ils vivaient. Il m'a annoncé que mon père était mort.
- Quel âge aviez-vous ?
« Je crois que ça a duré cinq ans, d'après ce qu'elle m'a dit, mais je n'en ai que des souvenirs épars. Si je me souviens de la maison de l'oncle Luis, c'est parce que j'y suis allé souvent par la suite. Il m'appréciait beaucoup car j'étais son seul neveu, et son fils était décédé, je ne sais pas comment, mais je ne me souviens de rien concernant mon père. On n'en parle jamais avec maman parce qu'elle se met à pleurer. »
« Oui, je comprends », ai-je dit pour éviter de verser des larmes de crocodile. Ou bien avais-je mal jugé Cintia ?
« D'accord, Andrés, ne t'en fais pas . Je te l'ai seulement dit pour que tu sois préparé au cas où elle le découvrirait, mais je te promets que je ne lui dirai rien. »
— Dois-je les ramener au dépôt ? Oui, il vaut mieux le faire maintenant puisqu’elle ne sera de retour que lundi.
J'ai pensé à Pedro et à sa ronde nocturne. Il était cinq heures de l'après-midi. Le veilleur de nuit arriverait le premier, après six heures.
-Bonne idée, Andrés. Je viens avec toi.

Il m'a regardé, surpris, comme s'il se demandait si j'allais bien. Puis il a hoché la tête, donnant l'explication que je pressentais : s'ils l'avaient vu, ils lui auraient simplement posé la question, mais avec moi, c'était une question de travail.
J'ai suggéré qu'on prenne d'abord un soda. Il est sorti et est revenu avec deux Coca-Cola du distributeur automatique.
— Et votre mère ne s'est jamais remariée ?
-Non, mais elle a un petit ami.
— Vraiment ? C’est super ! C’est quelqu’un de l’entreprise ?
« Non, mademoiselle. C'est le colonel ; il vient très souvent chez nous. Parfois, nous allons tous les trois dîner au restaurant, à San Telmo. »
— Quel colonel, Andrés ?
-Colonel Ansaldi, mademoiselle, qui d'autre ?
Le garçon avait raison, Ansaldi était un acteur clé de cette histoire.

7

À sept heures du soir

(Les chiffres me jouent des tours. Je devrais interroger Leticia sur la numérologie, mais je ne pense pas qu'elle ait envie d'en parler. On s'est à peine parlé depuis son retour sur la côte. J'ai entendu dire qu'on la prenait pour une folle, qu'elle vivait comme une clocharde sur la plage, qu'elle ne parlait qu'aux chiens. Au début, on s'écrivait, on se parlait rarement au téléphone. Elle ne travaillait pas et vivait de l'argent que sa famille déposait à la banque, mais après m'avoir envoyé le crâne par la poste, je n'ai plus jamais eu de nouvelles. Quel crâne ? Celui d'un chien, enveloppé dans une serviette et dans une boîte scellée avec du ruban adhésif. Je l'ai reçu un matin à l'appartement de Sarmiento, en l'absence de Bernardo. Autant dire que j'ai été surpris de trouver ce crâne desséché en ouvrant la boîte. Sachant de qui il venait, j'ai d'abord ressenti un certain malaise, vite dissipé par un sentiment de fierté. C'était bien ça. J'étais le seul à qui elle avait offert un cadeau qu'elle

considérait comme l'un des plus précieux : un os, le plus Élément indissociable de l'anatomie macroscopique, au sein duquel elle creusait, dévoilant les mystères du destin. C'était le crâne qu'elle utilisait, celui d'un chien trouvé mort au coin du domaine Haedo, le lévrier abattu lors des manifestations à l'usine, ramassé par Méndez pour l'apporter à Leticia et le lui présenter ainsi. « Il est mort, Leti », lui avait-il dit. Et elle, peu avant la mort de ses parents sur la plage, les accompagna en pensant au squelette du chien gisant parmi les parterres de fleurs de la pépinière, qu'elle nettoyait chaque soir avec les outils trouvés dans la remise. Que cherchait-elle ? Le vide où avait résidé l'âme du chien. Et malgré tous ses efforts pour soulever tissu après tissu, muscle après muscle, jusqu'à trouver l'os, elle ne trouva que de la matière inerte entourée de mouches. Alors, en recevant le crâne, je compris qu'elle n'en avait plus besoin, car elle ne cherchait plus. La recherche s'était-elle achevée avec la découverte, ou avait-elle renoncé ? Ni l'un ni l'autre. À présent, elle cherchait dans les corps des hommes la substance de l'âme, dans ces hommes vivants qu'elle voyait sur la plage ou dans la mer, ces hommes qui riaient comme des dieux, qui caressaient et embrassaient leurs femmes de leurs corps bronzés, presque nus, les bras levés, brandissant un petit enfant contre le soleil, comme pour le défier de l'emporter, ignorant que le monde ne fonctionne pas de toutes les manières multiples et successives que nous imaginons, que sa stratégie a toujours une longueur d'avance sur nous, et que le destin n'attaque pas là où on l'attend, mais de l'intérieur, de cette obscurité dont nous ignorions l'existence car elle paraissait si blanche, si austèrement innocente comme le néant, et c'est en elle que se construit l'architecture du hasard, les polyèdres dont la combinaison est infiniment disproportionnée à toute imagination possible, car elle la dépasse, infinie comme l'obscurité et immense comme le néant. Comment interpréter ces contradictions avec la fragile raison humaine ? Ceux qui renoncent tombent dans le piège des victimes. Leticia, en revanche, avait trouvé, peut-être la formule, le procédé, et ce qui n'était peut-être que le contour. définitif, avec sa contradiction flagrante, entre l'ultime et l'ancestral, le cercle du serpent qui se mord lui-même, et là, sur la plage, assise sur le sable et contemplant la mer, elle voyait dans les volutes les doigts de Dieu jouant avec le hasard.

Le veilleur de nuit jeta un coup d'œil par la porte, posant la même question que le vendredi précédent, avec la même expression sur le visage et dans la voix, son corps positionné exactement entre la porte et le cadre, tel une machine dotée d'une horloge de la peur intégrée. C'était un *déjà -vu.* Ce qui me laissa un instant perplexe. C'était vendredi, à la même heure, mais le garçon était là pour confirmer la différence. Pourtant, dès l'apparition du veilleur de nuit, j'eus l'impression que la boucle était bouclée, comme si les rouages du temps s'étaient soudainement alignés, à l'image de ces pièces qui s'emboîtent parfaitement après qu'on ait essayé de les forcer. Mais quelles étaient ces pièces du puzzle ? Un aveugle peut-il reconstituer un puzzle ?
Le visage d'Andrés Giraldo, perpétuellement empreint de tristesse, était le reflet d'un immense puits d'angoisses et de questions, de doutes et d'affirmations qu'il réduisait à néant à chaque instant. Car c'est ce qu'il fit lorsqu'il me demanda ce que je pensais de son père et de sa mère.
- Tu crois que mon père était fou ?
« Je ne sais pas. Qui sait ce qui n'allait vraiment pas chez lui ? D'après ce que j'ai compris, il a séjourné à l'hôpital psychiatrique Borda pendant une période plus ou moins longue. Peut-être que votre mère vous a dit qu'il était mort pour enfin effacer son souvenir. Parfois, les gens réagissent ainsi, quand il est impossible de faire entrer les choses dans notre compréhension rationnelle de la vie. Mais votre père, qui sait, voyait d'autres réalités, et elles étaient vraies aussi. Je ne crois pas, comme beaucoup, que la seule chose qui existe soit ce que perçoit notre bon sens. Ce fameux « bon sens » est souvent si médiocre, si hypocrite, que parfois je préférerais la plus brutale des tragédies. »
Andrés me regardait, mais il ne me voyait pas.
— Comment savez-vous tout cela, mademoiselle ?
- Quelles choses ?
- Vous les voyez aussi ?
J'essayais de deviner ce qu'il voulait dire.
« Non, j'ai juste une imagination très rebelle qui mange beaucoup et grossit sans cesse. Ce doit être la compensation que mon esprit met en place face à ma maladie. Si le corps doit s'abstenir, l'imagination prend le relais. »
-C'est juste que... parfois... ce n'est pas que je les imagine, je les vois, mademoiselle.

« Ce garçon est un digne fils de son père », me dis-je. Je pris sa main tremblante.
« J'ai peur de ma mère, mademoiselle. Elle veut que je m'engage dans l'armée. Elle dit que le colonel m'a déjà attribué un poste privilégié, mais que je dois d'abord faire mon service militaire pendant quelques mois. Elle dit que c'est nécessaire, que cela me fera du bien et forgera mon caractère. »
Est-ce Ansaldi qui a suggéré cela ?
Le colonel ne me parle pas beaucoup. Il me serre la main comme un homme et s'adresse à moi de façon formelle quand nous sommes en voiture.
- Tu me prends en stop ? Où ça ?
Il resta stupéfait pendant quelques secondes ; les mots semblaient lui avoir échappé.
« Eh bien, » dis-je, « il doit essayer de bien s'entendre avec vous s'il veut épouser votre mère, je suppose. »
-Oui, ça doit être ça.
Elle détourna le regard et je vis ses yeux briller, mais elle retenait ses larmes.
- Tu as une petite amie, par hasard ?
Il haussa les épaules. Il soupira profondément et enfouit son visage dans ses mains, les coudes posés sur les genoux.
Il faisait déjà nuit et la seule lumière dans le bureau était celle du bureau.
« Où vas-tu te promener ? » lui ai-je demandé.
-Certains appartements se trouvent rue Corrientes, d'autres rue Once.
-Il te sort avec des femmes, si j'ai bien compris.
Le colonel se livrait à des plaisirs bon marché, probablement à moitié camouflé pour ne pas être reconnu, et il s'assurait que ceux qui le fréquentaient soient des gens de basse extraction, dépourvus de courage et de discernement.
« Allons-y, et je resterai assis dans le fauteuil. Une fille m'emmène dans la chambre, elle insiste… mais… je vois immédiatement cette femme. Quand je suis sur elle, je me dis que tout va bien, que je suis un homme maintenant, que le colonel et ma mère seront fiers de moi. La fille au lit va lui dire que je me suis bien comporté, que ça lui a beaucoup plu, mais ensuite, quand… quand… vous savez… quand je suis en elle… je les vois torturer cette femme. »

— Quelle femme, Andrés ?
« Je ne sais pas ! » s’écria-t-il en me regardant avec le visage qui devait être celui de son père, et je fus presque convaincue que l’homme qui avait écrit les lettres se tenait maintenant devant moi.
— Je ne vois que les hommes qui la couchent sur une table et qui grimpent sur elle comme des chiens, qui lui mettent des choses à l’intérieur et qui la brûlent.
Des picanas ? Où a-t-il bien pu voir ça ? Ou peut-être ne les avait-il pas encore vues ?
Il était déjà un homme, sans aucun doute, submergé par la présence de l'avenir.
«Allez», dis-je, «ramenons la boîte là où vous l'avez trouvée.»
Cette pensée dissipa son anxiété et il redevint presque un adolescent ordinaire.
Nous avons traversé des couloirs que je ne connaissais pas, descendu deux étages pour atteindre le sous-sol qui servait d'entrepôt. Il était immense et semblait occuper la quasi-totalité du site de l'usine. Andrés se déplaçait comme si c'était chez lui, allumant les lumières au fur et à mesure que nous avancions parmi les cartons et les restes de vieux réfrigérateurs, posant la main sur les poignées de porte aux endroits précis, parfois dissimulées derrière des étagères rouillées et délabrées.
« C’est ici que sont conservés les dossiers ? » ai-je demandé en le suivant, en prenant soin de ne pas trébucher sur ses béquilles.
-Tout ce qui est inutile est rangé.
J'ai aperçu des réfrigérateurs qui n'étaient pas si vieux contre un mur, et au fur et à mesure que les lumières s'allumaient et s'éteignaient, car il n'avait pas prévu la possibilité que le veilleur de nuit nous trouve, j'ai découvert la longue rangée d'appareils qui émettaient un bourdonnement de moteur faible et étouffé.
— À quoi servent ces réfrigérateurs ?
-Je ne sais pas, mademoiselle, ce doivent être de vieilles choses, elles ont un cadenas et je m'en fiche.

Oui, il ne s'intéressait qu'aux dossiers et aux fichiers. Je m'en suis rendu compte en arrivant dans la réserve, où s'entassaient des piles de cartons humides. Aucune étiquette ni indication ne précisait les dates ou le contenu.
- Avez-vous récupéré la boîte ici ?
-Je ne me souviens plus, je t'ai déjà dit que je l'avais attrapée sans regarder.
— Mais vous savez tout cela très bien, et vous avez sûrement lu de nombreux dossiers, Andrés.
Il acquiesça en haussant les épaules. Ce garçon en savait bien plus qu'il ne le laissait paraître, et même s'il essayait de le dissimuler, le colonel l'avait remarqué et le préparait à rejoindre ses rangs, soit pour le faire taire, soit pour le convertir, bien que cette dernière hypothèse me paraisse improbable. Si le garçon était persuadé, comme je le soupçonnais, que l'héritage de son père connaîtrait le même sort, d'une manière ou d'une autre.
Pourquoi a-t-il pris cette boîte ? Les lettres étaient ouvertes, mais ne portaient aucune trace d'avoir été beaucoup manipulées. Il était peu probable qu'Andrés les ait jamais lues. Qui sait quels mystères l'ont empêché de les trouver plus tôt, malgré le temps passé et les nombreuses lectures à cet endroit, et surtout de prendre cette boîte et de l'apporter au bureau ? Je parle de hasard car je pense à Leticia et à ses théories extravagantes. Si nous pouvons voir l'avenir, m'avait-elle dit un jour, nous devons reconnaître le déterminisme du monde. Le génome humain était lui aussi une série prédéterminée de possibilités, et pourtant le hasard est intervenu, changeant le cours des choses. Mais ce n'était qu'une autre forme de destin. Le hasard est une autre composante de cette structure, et nous appelons hasard ce que nous ne comprenons pas. Les coïncidences n'existent pas ; chaque acte a un but, caché dans la fange des égouts, s'écoulant lentement dans les tunnels sous les rues de la ville. L'inconscient freudien, si souvent attaqué, si souvent rejeté, n'est peut-être rien d'autre que le hasard déguisé. Ou quelque chose déguisé en hasard ? Le cercle vicieux du serpent qui se mord, le nombre Pi ? Ce qui lasse l'homme, ce qui l'accable, ce n'est pas la tragédie de la vie elle-même, mais la répétition. Chaque cicatrice en engendre une autre.
Il a laissé le carton dans le noir. Je lui ai dit de partir. Pedro doit déjà être à l'usine.
- Et toi?

Je me demandais si je pouvais lui faire confiance, mais il était trop tard.
Je vais rester et fouiller un peu. Ne lui dis rien si elle te voit. Puis-je te faire confiance ?
J'ai posé la paume de ma main sur sa poitrine et de l'autre, j'ai lissé légèrement ses cheveux bouclés. Des tours de passe-passe, je sais.
« Oui, bien sûr », dit-il avec enthousiasme. Je le poussai doucement et il disparut dans l'obscurité, suivi des lumières vacillantes qui finirent par s'éteindre au pied de l'escalier. J'entendis la porte se refermer. Le sous-sol n'avait ni serrures ni alarmes ; tout était accessible à quiconque souhaitait explorer, et c'était le camouflage parfait pour dissimuler ce qui ne voulait pas être vu. C'était ça, ou une confiance absolue en une impunité totale. Car tout me paraissait si sombre que cela me terrifiait, et la simple présence des réfrigérateurs avait une symbolique qui accentuait les connotations de la peur. Et le pire, c'était que je commençais à me dire que ce symbole n'était qu'une illusion, et que tout était exactement comme je commençais à le soupçonner.
J'ai fouillé les cartons du bas. J'ai jeté des dossiers, sans vraiment savoir ce que je cherchais. Un nom familier devait me servir d'appât, et finalement je l'ai trouvé. Le nom de Cintia Arraiga. C'était un dossier comptable enregistrant les entrées et sorties de marchandises. L'écriture était affreusement enfantine, la grammaire si rudimentaire qu'elle omettait les conjonctions et les points. Ou était-ce intentionnel ? C'était tellement illisible que j'ai décidé de le mettre de côté. J'ai continué à chercher, mais ce n'étaient que de vieux dossiers de bilan, jusqu'à ce que je trouve les dates d'il y a dix ans. L'écriture de Cintia était plus claire, et c'était une sorte de compte-rendu des points abordés lors des réunions. Je me suis demandé combien de postes cette femme avait occupés, à des niveaux de responsabilité variables. Qui était-elle, au fond ? Le nom de famille Arriaga me disait quelque chose ; je l'avais entendu mentionner dans la ville de Bernardo, toujours associé à cette obsession pour les funérailles et les pompes funèbres. Bernie m'avait dit que la famille Arriaga était une sorte de matriarcat ; les femmes portaient la culotte. Les hommes étaient comme des automates, et parfois ils subissaient le même sort. Ou peut-être était-ce comme celui de la mante religieuse mâle ? Tout ce qu’il m’avait raconté correspondait à cette image : une sorte de

religion de la mort, les femmes qui menaient la cour et les hommes comme pions dans le rituel.

Ces carnets devaient dater de l'époque où Adrián Giraldo était encore vivant. Elle le mentionnait, bien sûr. Parmi les notes professionnelles, elle avait griffonné des choses personnelles, comme si, pendant les réunions, son esprit se divisait en deux actes simultanés et intenses, à tel point que lorsqu'un acte cédait un instant, l'autre prenait le dessus. Même son écriture semblait changer : enfantine dans le style de la secrétaire, claire dans son écriture personnelle. Et dans ces interstices, elle se confessait, peut-être sans s'en rendre compte. Adrián la rendait folle ; quand mourrait-il ? Quand la laisserait-il enfin en paix ? C'était une lamentation constante qui s'intensifiait au fil des ans. En les comparant à ce dont elle se souvenait des lettres de son mari, il était clair qu'à mesure que sa fureur grandissait, les mots de Giraldo devenaient plus éthérés, comme ceux de quelqu'un s'aventurant au royaume de la folie.

Je suis retournée aux registres. L'écriture maladroite de Cintia s'éclaircissait à mesure que je déchiffrais la ponctuation, les fautes d'orthographe et les lettres déformées. Elle parlait de sorbetières, bien sûr, et des différents produits que l'usine fabriquait à l'époque : sorbetières portables, machines pour glaciers, etc. On y retrouvait les mêmes erreurs que dans les procès-verbaux : des passages où elle exprimait le mépris qu'elle éprouvait pour son mari, et parfois des insultes et des obscénités encadrées de points d'exclamation ou écrites en lettres majuscules. Il y avait de nombreux registres ; d'autres se trouvaient dans les autres boîtes, simplement scellées avec du ruban adhésif.

J'entendais les moteurs dans les ateliers. Ils étaient moins bruyants que le jour, mais j'ai supposé que le veilleur de nuit coupait l'électricité comme tous les week-ends. Je savais que ce n'était pas le cas. Officiellement, le courant était coupé, mais des générateurs faisaient tourner les congélateurs, indispensables, comme Pedro me l'avait expliqué au début, pour éviter que l'intérieur des machines ne se détériore. Il y avait beaucoup de marchandises invendues, ce qui maintenait les moteurs en bon état, surtout l'intérieur des congélateurs. Après m'avoir expliqué tout cela, il m'a emmené voir les réfrigérateurs vides et les parois blanches immaculées des appareils. Et j'ai

pensé à mon père, Tejada, à la viande qui pourrissait à l'abattoir et qui ne tenait pas une journée en été sans que l'odeur ne s'élève comme une vapeur incandescente envahissant l'air. J'ai aussi vu des hommes porter les carcasses dans cet état sur leur dos, la bouche et le nez couverts de chiffons sales, entourés de mouches, et les transporter jusqu'aux camions frigorifiques. La viande congèlerait alors correctement, les mouches mourraient et les boucheries s'en sortiraient probablement du mieux qu'elles pourraient.
Les machines, tournant au ralenti, reprenaient leur fonctionnement. Pedro devait les superviser, car c'était là sa véritable fonction, elle en était désormais certaine. Il était la conscience nocturne du colonel Ansaldi, selon Pedro lui-même, qui devait prendre plaisir à l'imaginer, comme si cette fierté était une sorte d'orgasme.
Les carnets de Cintia continuaient de remplir sans interruption. On y trouvait des entrées concernant des marchandises arrivant à deux ou trois heures du matin. J'ai fait le calcul. Ces dates coïncidaient avec des week-ends ou des jours fériés, rarement avec des jours de semaine. Et c'est précisément dans ces notes nocturnes qu'elle parlait le plus ouvertement de ses affaires personnelles. Elle se demandait quoi faire de Giraldo. Elle semblait hésiter, comme si des traces persistantes de pitié l'empêchaient de prendre la décision qu'elle avait déjà prise. Elle parlait des visites à l'hôpital psychiatrique Borda, des délires d'Adrián, de la nécessité de le séparer de son fils, de mettre fin à cette période de sa vie. Mais Giraldo rentrait toujours chez lui après sa sortie. On ne pouvait pas le garder hospitalisé car il avait des périodes de lucidité si extrême qu'il finissait par rechuter au contact des autres patients. Les médecins cherchaient dans la famille d'Adrián ce qui n'existait pas : les remèdes utopiques de paix et d'amour.
Était-il vraiment malade ? Était-ce peut-être héréditaire ?
J'ai regardé l'horloge ; il était trois heures du matin. J'ai attendu que les moteurs se taisent et j'ai aperçu l'aube à travers les grilles d'aération près du toit. J'ai attrapé trois cahiers ; je n'en pouvais plus. L'un d'eux, cependant, était indispensable. Il était rempli de dessins géométriques, presque un traité ancien sur la géométrie euclidienne, écrit d'une écriture calligraphique, ses pages patinées par le temps comme celles des vieux livres. Il avait été écrit

par Cintia Arriaga, la secrétaire prosaïque qui mâchait du chewing-gum et jurait. C'était la même personne, et pourtant elle était quelqu'un d'autre.

8

Je me suis éclipsée comme une voleuse qui laisse des traces et fait beaucoup de bruit, mais à cette heure matinale du samedi, la circulation était trois fois moins dense que d'habitude. J'ai pris un taxi, certaine que personne ne m'avait vue, mais lorsque j'ai enfin poussé un soupir de soulagement sur la banquette arrière, j'ai cru apercevoir le visage de Pedro qui me faisait signe avec sarcasme depuis le portail de l'usine. Était-ce une hallucination ? Mon épuisement a probablement été pris pour de la fièvre et une hyperglycémie, même si ces deux phénomènes n'avaient rien à voir. Mon imagination m'avait toujours joué des tours, mais elle ne m'avait jamais trahie auparavant. Peut-être était-il temps qu'elle le fasse, masquant la réalité sous des mensonges, me plongeant dans la dépression et abaissant ma garde.
J'ai passé tout le week-end à lire et à déchiffrer l'écriture et les codes de Cintia. Je suis passée du lit au canapé à midi, après quelques heures de sommeil agité. J'ai pris une douche à contrecœur, mal à l'aise à l'idée de perdre mon temps avec de telles futilités. J'ai ignoré les appels de Renato, évité la visite de Bernardo et me suis plongée dans les pages d'un registre d'entrées et de sorties d'une usine de réfrigérateurs, en apparence anodin. Assis dans le fauteuil, deux coussins derrière le dos et un sous le coude du bras qui me servait à prendre des notes et à tirer des conclusions sur les contradictions flagrantes de Cintia, je constatais que les chiffres ne correspondaient pas. Mais ce n'était pas ce qui m'inquiétait. Les fraudes comptables étaient si stupides qu'elles en devenaient monnaie courante, des aspects vulgaires du quotidien. Ce qui me gênait, c'était la façon dont la marchandise était étiquetée, ou plutôt, les bons de commande. Ils étaient plus ou moins volumineux, pour deux ou trois articles à la fois. Certains chiffres, je supposais, correspondaient au modèle du réfrigérateur. Je me suis levé et suis

allé à la cuisine. J'ai regardé derrière le réfrigérateur Siam que Bernie et moi avions acheté. Le numéro était long et ne correspondait pas du tout à la désignation numérique habituelle, même s'il s'agissait d'une marque différente. Je suis retourné au fauteuil, cette fois avec un sandwich à la mortadelle que j'avais pris dans le réfrigérateur. Après une heure passée à analyser ces chiffres sous tous les angles possibles, j'ai décidé de faire une pause et de me replonger dans les ragots personnels qui s'insinuaient constamment dans les chiffres. Était-il possible que Cintia ne l'ait pas remarqué ? Ou bien agissait-elle comme quelqu'un qui tient un journal intime ? C'était probablement le cas, mais un journal intime de ce genre est accessible à tous, car la tentation de fouiller est implicite dès la couverture. Mais dans un document comptable, qui s'intéresse à ce genre de choses ?
Samedi soir, je suis arrivée à une conclusion qui ne m'a pas surprise. Cintia avait décidé de se débarrasser de son mari. Elle l'a dit clairement, mais comment allait-elle s'y prendre ?
Je suis retourné aux chiffres. Une bourrasque de vent froid s'est engouffrée par la fenêtre du balcon. J'ai entendu des crissements de freins dans la rue et des cris. Je suis allé voir. Une voiture avait renversé un chien, et le propriétaire du chien et le conducteur se disputaient. Il y avait une femme dans la voiture, et elle me regardait.
C'était Cintia et Ansaldi.
Sa promenade du samedi soir comprenait-elle le quartier d'Abasto, la rue Sarmiento et le pâté de maisons où j'habitais ? Le chien n'était probablement pas prévu et a perturbé cette étrange surveillance.
J'étais paranoïaque, c'est vrai, mais je n'en ai rien laissé paraître. Cintia ne semblait pas me reconnaître. Le colonel Ansaldi sortit son portefeuille, tendit une liasse de billets au propriétaire du chien, qui s'en offusqua, mais son indignation s'apaisa lorsque le colonel lui montra un papier, une pièce d'identité, ou quelque chose du genre. Ou peut-être l'arme qu'il portait dans un étui, sous son gilet. La Falcon reprit sa route. Le propriétaire du chien enveloppa le corps dans un sac-poubelle que les voisins lui avaient donné. Il le ramassa et le jeta dans une benne à ordures près d'un chantier, au coin de la rue. Je le vis rester là un moment, à compter l'argent, puis il le mit dans sa poche. Il s'éloigna en direction du marché d'Abasto.

Les coïncidences pas si fortuites étaient la spécialité de Leticia. Elle disait que nous faisons tous partie d'un réseau si vaste que, simples fragments de la taille de cellules, peut-être d'atomes, voire d'ions, tant que nous n'aurons pas trouvé la plus infime possibilité de subdivision, nous ne pourrons même pas l'imaginer. Nous sommes un nombre, une unité. Mais la grande question, me disais-je en retournant dans mon fauteuil et en picorant les miettes dans mon assiette, est de savoir si l'unité englobe l'infini ou le contredit. J'ai consulté quelques livres à la bibliothèque. Les mathématiques euclidiennes niaient la possibilité de l'infini car un nombre, par définition, désigne une quantité composée d'unités. L'unité est le nombre un, et le nombre un est l'unité. L'infini n'existe pas ; par conséquent, les possibilités que l'imagination crée ne sont que des insinuations de l'esprit. Mais l'autre théorie s'interroge sur les paramètres permettant de définir, ou de mesurer, cette unité. Un éléphant n'est pas identique à un grain de sable, mais tous deux sont une seule et même substance. L'un comme l'autre peuvent être divisés : l'éléphant en os, chair et sang ; le grain de sable, en grains plus petits. Chaque moitié a toujours sa moitié, alors quelle est la limite ? Et quelle est la limite de la somme de ces unités ? Le nombre d'éléphants est peut-être limité (mais qui peut nier l'existence d'une planète où ils règnent en maîtres ?), mais il nous est plus facile d'imaginer l'immense nombre de grains de sable sur la plage. L'infini est donc défini comme non dénombrable. Or, la théorie montre que rien n'empêche l'addition et la division ; par conséquent, l'infini existe.
Avec cet ensemble d'hypothèses, je suis retourné aux chiffres.
Je suis retourné à l'addition, mais je n'ai abouti qu'à des nombres astronomiques dénués de sens. J'ai soustrait, divisé et multiplié les possibilités des nombres d'ordre. Je suis passé aux mots.
Le nom d' *Arbitraire connaissance* C'était la société qui avait effectué la plupart des achats à l'étranger. J'ai passé quelques coups de fil, y compris à mes connaissances de la rédaction ; personne ne la connaissait. Finalement, j'ai pensé à Mario. Il y a eu quelques longues secondes de silence à l'autre bout du fil. Cela le dérangeait-il que je l'appelle après minuit pour lui demander une broutille ?
- Où as-tu trouvé ça, Ceci ?

« Qu'est-ce que ça peut te faire ? » ai-je dit en plaisantant, mais ça ne lui a pas plu. Puis, sans me répondre, elle m'a donné la réponse que j'attendais.
- Laisse tomber , d'accord ?
C'était bien eux, sans aucun doute. Le colonel Ansaldi, propriétaire des entreprises dont était issue l'usine, et Aranguren. Ils n'étaient pas pour autant les acheteurs étrangers, mais leur nom dissimulait un réseau de commissionnaires, peut-être des intermédiaires ou des représentants de groupes étrangers. Le régime, sans aucun doute, se maintenait ainsi ; les armes coûtaient cher et étaient volées par les guérilleros, les gauchistes et les subversifs, comme on les appelait. Mais maintenir le régime aussi longtemps, au fil des révolutions successives jusqu'à la prise du pouvoir, avait un coût. Mais que vendaient-ils ? Pas des réfrigérateurs, évidemment.
Le secret ne résidait pas uniquement dans les chiffres.
J'ouvris le carnet rempli de dessins. Je n'avais guère eu le temps de le regarder la veille. L'écriture n'était pas celle de Cintia, mais celle d'un homme, sans doute. Les pages étaient couvertes de figures géométriques, principalement des polyèdres, avec tant de faces qu'il m'était impossible de les définir. Des cercles concentriques reliaient les sommets des polyèdres, vers l'extérieur comme vers l'intérieur. Soudain, je pensai à l'infinité de ces projections, désormais limitées seulement par la taille de la page et l'épaisseur du crayon qui les avait tracées.
Malgré ma fatigue, je ne pouvais pas perdre la piste que j'avais trouvée. J'ai mélangé du café et du rhum, la seule chose qui me permettait de rester éveillé sans perdre la raison. Le silence dans la rue était aussi profond que les hurlements des chiens rassemblés autour du conteneur. Ils étaient sortis des recoins cachés du bâtiment en sentant l'odeur du cadavre.
J’ai tourné les pages, résigné à ne comprendre que les paramètres élémentaires appris à l’école, rayons, diamètres et périmètres liés aux formules écrites tout autour et dans la marge, comme résultats et vérification arithmétique des schémas.
J'arrivai à la dernière page, et il n'y avait que l'abîme insondable de la page blanche. Je jouai avec le cahier, dont les pages étaient légèrement gondolées par l'humidité du débarras. Perdu dans mes pensées, je tournai les pages encore et encore, jusqu'à ce que je découvre que plusieurs étaient collées. Je

cherchai les coins pour les séparer, mais elles n'étaient pas collées, elles étaient pliées, se dépliant. Et quand j'y parvins, je vis le diagramme, où les polyèdres étaient maintenant disposés comme des meubles. Chacun portait un long nombre, avec des lettres entre eux, majuscules ou minuscules.
J'ai ouvert le registre des bons de commande. J'ai vérifié les numéros dans les deux carnets pour chaque mois et chaque année. Ils correspondaient presque exactement, et cela me suffisait.
J'étais ravi d'être parvenu à ce résultat, mais on ne m'a donné que l'emplacement des réfrigérateurs qui allaient être sortis de l'entrepôt. Était-ce vraiment nécessaire alors qu'il suffisait de vérifier les numéros de commande ? Les réfrigérateurs n'étaient pas des formes polyédriques, mais de simples carrés ou rectangles, au cas où il faudrait les représenter.
J'ai tenté à nouveau de comprendre les schémas. Il y en avait plusieurs sur double page, chacune désignant un emplacement dans l'atelier. J'ai recopié les schémas sur une grande feuille de papier posée sur la table de la cuisine. J'ai alors constaté que chaque polyèdre formait le sommet d'un polyèdre plus grand. C'était une carte, un agencement qui s'était répété pendant des mois, des années, et qui servait probablement encore de guide et de référence pour les ventes en cours. Les machines que Pedro utilisait le week-end servaient à conserver le contenu intact jusqu'à sa vente. Si j'avais pu consulter les registres, j'aurais su quels articles étaient vendus et à qui. Mais il n'y avait aucun nom.
Et les paroles ?
J'ai extrait les lettres des anciens codes. J'en ai rempli deux ou trois feuilles entières, en les regroupant selon le code, le schéma et leur disposition dans le diagramme. Le nombre de lettres correspondait au nombre de sommets du polyèdre, et leur disposition dans le diagramme suivait un ordre alphabétique de gauche à droite et de haut en bas. C'était si simple, si évident, que je me suis demandé pourquoi je m'étais donné tant de mal. C'était comme cacher un éléphant – reprenons l'exemple – derrière l'image d'un grain de sable. Mais il y a tellement de grains de sable qu'ils masquent complètement l'éléphant. Qui avait l'intelligence, ou peut-être l'ingéniosité, pour concevoir de tels labyrinthes d'illusions imbriquées, où les esprits ordinaires ne trouveraient que du sable sur une plage déserte ?

Où étaient les gens ? Dans ces noms formés par la reconstruction des polyèdres, en les assemblant comme des formules chimiques.
Plusieurs noms, une infinité peut-être.
Et où étaient les propriétaires de ces noms ?

Trop de questions restèrent sans réponse, et même mes conjectures furent contrariées par le sommeil qui finit par m'emporter. Lorsque je me réveillai dimanche à treize heures, mon visage était pressé contre la housse du fauteuil, imprégnée de tant de vieilles odeurs, de souvenirs de vices et de tragédies familiales – le vieux fauteuil de la maison de Barracas. J'eus du mal à ouvrir mes yeux ensommeillés, les joues collantes du rhum qui avait débordé du verre, car, en cette fin de journée, le café avait rendu l'âme, ou avait tout simplement disparu, au profit de ce paradis atroce qu'était l'alcool. Me lever fut tout aussi difficile. Les béquilles étaient par terre, à plusieurs mètres, sur le sol du salon. Elles me semblaient des kilomètres. Ce fut l'un de ces moments où je regrettai d'être seule.
(Mon Dieu ! Pourquoi cette stupide et brillante capacité d'associer les mots que possède mon esprit, ce don des langues qui me possède comme une sorte de malédiction : la pensée abstraite, le pouvoir imaginatif, la mémoire multiple qui n'est qu'un échantillon de celle dont souffrait Funes, le personnage de Borges, qui ne pouvait rien oublier ?)
Soudain, le visage de Soledad, la maîtresse du docteur Ibáñez, m’apparut, avec tout ce que je savais d’elle, comme si l’on ouvrait un dossier administratif dans un vieux bureau de Buenos Aires. Elle avait travaillé à l’hôpital psychiatrique Borda ; elle pourrait sans aucun doute me révéler quelque chose, même le plus infime détail, sur cette énigme qu’Adrián Giraldo représentait encore pour moi.
L'angoisse me rongeait. Je rampais à quatre pattes (figurativement parlant, bien sûr), comme un chien boiteux. Puisant ma force dans ma faiblesse, je me suis levée et suis allée à la salle de bain. Je suis entrée dans la baignoire d'eau froide et la sonnette a retenti. Un instant plus tard, le téléphone. J'ai ri de ces paradoxes, de ces dons de Dieu à l'intelligence humaine que de supporter les absurdités de la vie avec sérénité.
- Qui est-ce?!

« Mademoiselle Cecilia », dit le portier. « Je suis venu percevoir les charges ; elles étaient dues il y a une semaine. »
Je me suis pris la tête entre les mains.
— Oui, oui, je n'ai pas oublié. Je suis payé mardi, Mariano, je te le promets d'ici là.
— Très bien, mademoiselle. Si cela ne tenait qu'à moi… mais vous savez, le consortium proteste.
Oui, me disais-je, le Consortium. L'Olympe, le Ciel, les Juges, Dieu ? Qui étaient-ils et où étaient-ils ? Étaient-ils une entité créée par l'esprit humain pour se tourmenter ?
Le téléphone sonna de nouveau ; j'essayai de l'ignorer. Je me séchai et marchai, d'un pas plus assuré désormais, en m'appuyant sur une seule béquille, vers la chambre. Je me regardai dans le miroir ; j'étais émacié et translucide. Comment était-ce possible ? Ma chair était comme un linceul. Je pensai à Papa Tejada. Il m'attendait quelque part dans cet endroit indéterminé. Le Consortium ? C'est peut-être le nom de l'Association des Morts. Le bâtiment est un vaste cimetière vertical rempli de niches, certaines avec des balcons donnant sur le Styx, d'autres avec une étroite vue sur le Puits d'Air de l'Abîme. Et du port stygien, Charon vient percevoir les taxes, l'imperturbable douanier à la patience infinie. Et qu'était-ce que le téléphone ? Peut-être l'appel à l'autre bout du fil, la voix et la main d'un médium.
Le roman potentiel, avec tous ces éléments, a fini dans les tiroirs où sont conservés les dossiers d'avortement.
Au centième coup de sonnerie, j'ai répondu. C'était Bernardo. « Oui, oui, ça va, Bernie, j'ai fait la grasse matinée. Vendredi a été une journée chargée, j'ai ramené des dossiers. J'ai veillé tard à lire. Les demi-vérités sont un luxe, et elles s'adaptent si bien à toutes les situations. » Il semblait satisfait. J'ai appelé Renato pour le rassurer. « Non, papa, ne viens pas aujourd'hui. Mon appartement est plein de dossiers d'usine. Tu sais , j'adore être entouré de papiers. » Un autre coup bas a fait mouche : Renato allait succomber au souvenir de ma mère et rester à la maison.
Et j'étais libre d'appeler Soledad, qui me tiendrait compagnie un moment, mais surtout, qui comblerait le vide de mon ignorance. C'est cela, être seul, je

crois : ne pas savoir comment remplir les poches d'air de certitudes qui, bien que fallacieuses, sont les briques de mon édifice, les marches de l'étage supérieur, l'espoir qui, parce qu'il est nié, demeure espoir, se nourrissant du néant, et en lui succombant et gisant, enfin en paix. Ou, qui sait, cerné d'épines, et c'est pourquoi il ne peut ni bouger ni partir. La domination de la chair sur l'âme.

J'ai composé le numéro. Elle allait me détester de la déranger un dimanche après-midi, après une longue semaine de travail à l'hôpital, surtout que je ne l'appelais que par nécessité. Elle, qui était venue s'occuper de moi pendant mon hospitalisation, et dont j'avais toujours douté de l'affection, car je ne savais pas si son dévouement était simplement dû à l'amitié entre Mateo et Bernardo.

-Bonjour Sole, je suis Cecilia.

- Quelle surprise, Ceci ! Y a-t-il un problème ?

J'ai ri de la confirmation de la méfiance que j'avais moi-même semée.

— C'est bon. Je sais que je t'appelle quand j'ai besoin de toi, mais…

-Ne t'inquiète pas , tu m'as rattrapé juste au moment où j'allais partir pour l'hôpital.

- Vous travaillez aujourd'hui ? Excusez-moi , nous reporterons cela à un autre jour.

Non, non. C'est juste que Blas, le fils de Mateo, est de nouveau hospitalisé à Ramos Mejía. Si vous voulez, je peux passer lui rendre visite à sa sortie ; c'est tout près de chez moi. Avez-vous besoin de quelque chose ?

- C'est juste une question de journaliste, je n'arrive pas à me défaire de cette habitude, vous savez .

-Pas de problème, même si je ne vois pas comment je pourrais vous aider à ce sujet.

-À propos de votre travail à Borda.

- Ah ! La préhistoire, Ceci. Bref, je dois y aller, Mateo m'attend dans la voiture.

J'ai préparé de quoi manger pour accompagner mes médicaments, pris en dehors des heures prévues, bien sûr. Si seulement je pouvais empêcher les hommes de ma vie de me voir dans cet état jusqu'au moment précis où cela deviendrait inévitable… La dégradation de mon corps était, d'une certaine

manière, compatible avec l'extase de mon intellect, car celui-ci se nourrissait de mon ego à ses dépens. Mais je ne peux pas non plus appeler ainsi cette entité dans ma tête ; c'est autre chose : l'âme métaphysique, l'état intermédiaire de la connaissance entre superstition et science. Entre le théologique et le positiviste. La zone d'accommodation où tout s'emboîte à moitié, le quartier résidentiel où l'ouvrier et le médecin coexistent, se croisant, se saluant, sans se connaître.

Et cet espace m'enchaînait à persévérer dans mon drame, me faisant assister, en spectatrice, au grand opéra qui se déroulait sur scène et dont j'étais la protagoniste. Je ne voulais pas quitter le théâtre, mais la pièce allait bientôt s'achever.

J'ai examiné le recueil de croquis et de diagrammes, le livre de géométrie, comme je l'appelais. Il était sans aucun doute l'œuvre d'un homme, d'un esprit masculin habitué au concret, aux structures que seule une mémoire visuelle exercée peut concevoir, mais surtout à la capacité masculine de dissocier brutalement le corps de l'âme. L'intensité de cette dissociation est ce qui provoque l'intensité de leur folie. La folie des femmes est différente ; leur intellect est riche de nuances, soumis au sentiment : le sentiment les sauve et les détruit. Nous sommes des femmes qui tuons sans remords ; les hommes se suicident parce qu'ils ne trouvent pas la paix tant désirée dans le meurtre.

Soledad arriva à sept heures. Elle annonça son arrivée depuis la rue d'un coup de klaxon. Je sortis sur le balcon et aperçus le Faucon ; un instant, je craignis les tirs de mitrailleuse et tous les symboles de la guerre. Mais ce n'était pas le colonel, c'était le Faucon d'Ibáñez. Soledad sortit de la voiture et me salua. Mateo partit et elle entra dans l'immeuble. Deux minutes plus tard, j'entendis l'ascenseur à mon étage, mais j'avais déjà ouvert la porte de mon appartement. Nous nous embrassâmes ; elle me conduisit jusqu'au canapé et nous nous regardâmes un instant en silence. Elle était belle, bien sûr, avec ses cheveux bruns ondulés tombant sur son front. Elle avait dix ans de plus que moi, mais j'étais une vieille femme décrépite.

- Comment vas-tu, Ceci ?

-Comme vous pouvez le constater, mon état se détériore.

Ça suffit ! Bernardo m'a déjà dit que tu répètes cette phrase à la moindre occasion . Tu es insupportable…
J'ai baissé les yeux et elle s'est excusée.
-Ne t'en fais pas, je sais que je le fais pour me faire passer pour la victime.
-Et maintenant, tu fais la même chose, mais bon... au moins tu as un travail pour te distraire de toutes ces pensées.
Il jeta un coup d'œil aux dossiers et aux papiers éparpillés sur le fauteuil et le bureau.
- Que vouliez-vous me demander ?
-Ensuite, je voulais d'abord savoir comment allait le fils d'Ibáñez.
—Plus ou moins comme d'habitude. Il est né malade, hémophile, et je ne sais pas comment il fait pour survivre. Il a quinze ans et veut devenir médecin comme son père. Il pourrait être un bon médecin, de ceux qui écoutent et raccompagnent le patient jusqu'à la porte du cabinet, mais je ne sais pas si c'est vraiment ce qu'il souhaite. Il ne le dit pas, mais je crois qu'il aime tellement son père qu'il veut se racheter d'une manière ou d'une autre pour tous les problèmes qu'il lui a causés.
-Oui, c'est ça. Nous, les malades, causons des problèmes aux personnes en bonne santé.
Soledad me regarda, troublée.
C’est pour ça que vous m’avez appelée ? Si vous voulez, je peux vous recommander un psychologue, ma chère. Je n’ai pas le temps, et je ne travaille pas le dimanche.
Elle se leva et alla à la cuisine. Je l'imaginais poser les mains sur le comptoir et soupirer profondément et lentement.
« Excusez-moi, je ne sais pas ce qui m’arrive », lui ai-je dit. « Je passe beaucoup de temps seule, et quand quelqu’un arrive, je me mets à pleurer des choses que je ne savais même pas avoir sur le bout de la langue. »
Il est revenu après avoir allumé le fourneau pour faire du café.
— Excusez -moi. J'aime Blas comme s'il était mon fils.
J'ai pensé à Andrés, qui avait le même âge. Tous deux étaient des enfants bizarres.
Blas a-t-il des amis ?

— Bien sûr que non, ses camarades l’évitent, et de plus, il manque la moitié de l’année scolaire à cause d’hospitalisations ou de périodes de repos à la maison.
Je connais un cadet à l'usine qui a le même âge. Il est orphelin, et sa mère est… disons, possessive.
« Je sais, espèce de garce, enfin, je comprends. Mais je ne pense pas que cette relation fonctionnera ; très probablement, le fait de partager les peines de l'autre ne fera qu'accentuer leur pessimisme respectif. »
Je n'ai pas mentionné le raisonnement psychologique que j'utilisais pour contredire ce que j'avais dit précédemment, mais il l'a remarqué.
— Je sais, je sais, c'est nul. Mais je n'y peux rien. Maintenant, dis-moi ce que tu manigances, parce que j'imagine que c'est une enquête journalistique.
Vraiment ?
- Vous souvenez- vous d'un patient de l'hôpital Borda nommé Adrián Giraldo ?
Il réfléchit un instant, puis me regarda avec peur.
- Dans quel pétrin t'es-tu fourré ?
- Parce que?
« Écoute , Ceci. Je ne le connaissais pas vraiment, seulement à l'autopsie. Mateo avait été appelé par le ministère pour déterminer la cause du décès ; je l'ai assisté au bloc opératoire. Ils ont retrouvé le corps à la périphérie de Londres. Ses organes internes avaient été retirés et le corps rempli de terre. C'était un cas flagrant de trafic d'organes. Les patients des hôpitaux psychiatriques et les orphelinats sont les principales sources ; il y a aussi ceux qui paient pour des personnes en bonne santé, mais c'est un autre marché parallèle, plus coûteux. On se demandait pourquoi ils s'étaient donné tout ce mal avec Giraldo, juste pour simuler un rituel sectaire ou quelque chose comme ça. Ce n'était pas une pratique courante et c'était inutile. Pendant l'autopsie, on ne savait rien du défunt. Plus tard, quand le ministre Farías a pratiquement intimidé Mateo pour qu'il se taise et rédige le rapport d'autopsie selon la version officielle, on a eu accès au dossier médical. Tu sais comment ça se passe dans les ministères, surtout il y a dix ans. » L'armée était en pleine réorganisation et ne disposait toujours pas d'un contrôle total, notamment en ce qui concernait les anciens dossiers de personnes atteintes de troubles mentaux chroniques.

— Et que disait le dossier médical ?
Giraldo était schizophrène, il semble que ce soit héréditaire. Mais chaque fois qu'il sortait de l'hôpital et reprenait le travail, il rechutait. Il existe des transcriptions du témoignage de sa femme. Elle a déclaré que son mari tombait malade en allant travailler, que ce n'était pas bon pour lui d'y retourner et qu'ils avaient dû le licencier ou le mettre en invalidité.
L'entreprise a opté pour la retraite, ce qui convenait, mais lorsqu'il a été hospitalisé, il a commencé à aller mieux. Il est sorti de l'hôpital et est retourné auprès de sa femme et de son fils. Après cela, l'incident en Angleterre s'est produit. Tout cela est une affaire de police, et je n'en sais plus rien.
— Et où travaillait-il, que faisait-il ?
-Je crois qu'il était ingénieur en électronique et qu'il travaillait pour une entreprise de réfrigération, d'après ce que m'a dit Mateo.
Il posa une main sur mon épaule.
— Mais tu ne travailles pas chez Frigidaire ? Maintenant je comprends, qu'est-ce qui ne va pas chez toi, Ceci ?!
J'avais eu des vertiges, bien sûr. Pas comme une idiote de feuilleton à cause des nouvelles que j'avais reçues, mais à cause de l'hypoglycémie. Soledad, de Barracas, comme dans le tango, où elle était née et où j'avais vécu, est restée pour prendre soin de moi, non pas comme une infirmière, mais comme une amie. La seule que j'aie jamais eue, celle que j'ai repoussée quand je me suis sentie mieux. Je n'avais pas besoin d'amis pour faire ce que j'avais à faire. Je me suis endormie dimanche soir, l'esprit clair pour la première fois depuis longtemps, portée par la colère.
Avant de partir, j'ai montré les carnets à Soledad. Elle a reconnu l'écriture de Cintia ; c'était la même que celle des lettres que Giraldo avait reçues et qui se trouvaient dans les dossiers médicaux de l'hôpital psychiatrique Borda. Elle ne pouvait l'oublier, car à l'époque, elle s'était demandée comment on pouvait écrire un anglais aussi rudimentaire, que Giraldo avait pris pour acquis, avec une telle brutalité, et pourtant Giraldo l'avait pris pour acquis.
À moins que ce ne soit intentionnel. Il est facile de désorienter une personne perturbée ; il suffit de mêler vérité et mensonge, comme dans les jeux de hasard où un dé est caché dans trois gobelets que l'on fait tourner. La

personne désignée doit alors choisir. Le résultat est un piège, car le piège est le jeu lui-même.

9

Il était tard ce dimanche-là, trop tard pour qu'une personne normale fasse autre chose que de se glisser sous les draps et de dormir. Ce n'était pas mon cas, et je continuais donc à ruminer ma colère contre cette femme qui s'était débarrassée de son mari de cette façon, car je n'avais aucun doute que c'était Cintia qui écrivait et recevait les lettres depuis son bureau à l'usine. Je me demandais quel mal il lui avait fait pour qu'elle ourdisse une telle vengeance, à moins que ce ne soit pas seulement son propre ressenti, mais l'influence de quelqu'un d'autre. Puis j'ai pensé à Ansaldi, qui était très probablement déjà son amant, et à ce que Giraldo savait de l'usine. Tous ces graphismes qu'il avait conçus formaient la structure cachée derrière la façade commerciale. Mais qu'y avait-il derrière tout cela ?
Si Cintia avait entraîné son mari dans le même piège qu'il lui avait tendu, c'est parce qu'ils étaient impliqués dans un trafic d'organes. Mario m'en avait déjà parlé quelques années auparavant, à voix basse dans l'ascenseur de la rédaction, et Scarfionne, maigrelet , qui était soit très discret, soit avait écrit un long article que seul Beltrame lisait, et je crois qu'il l'a détruit.
Il était minuit. Pedro aurait dû être à l'atelier. Peut-être était-il déjà rentré chez lui après avoir coupé le générateur, sans laisser de trace pour le lundi matin. De toute façon, je n'avais pas le choix. À vrai dire, je ne voulais pas me donner une autre chance. Ce travail à l'usine avait été, dès le départ, une sorte de cadeau. J'aurais dû mourir plus tôt, mais j'ai toujours trouvé dans le monde des aspects qui m'intéressaient autant qu'un artiste s'intéresse à la beauté d'un paysage ou d'une personne. Il me fallait les saisir aussi fidèlement que possible, sachant que la vérité est plus arbitraire que le mensonge, qu'elle se déguise et ment comme un toxicomane, qu'elle s'échappe, se cache et feint la folie, l'irresponsabilité et une lucidité extrême

pour rester un mystère. Car la vérité connue perd son aristocratie et sa beauté et devient vulgaire comme une servante des bas-fonds.
Mais j'ai vu comment cette vérité renaît tel un phénix dans le cœur de cette servante, et, n'appréciant guère ce qu'elle voit, elle se métamorphose comme l'insecte de Kafka. La vérité aussi souffre de troubles mentaux, notamment de la redoutable schizophrénie. Et elle se nourrit d'elle-même dans ce cycle de santé et de maladie, jusqu'à ce que les périodes de maladie dépassent celles de la guérison. Finalement, elle meurt de sa propre souffrance. Et ce que la mort est à la vie, le mensonge l'est à la vérité.
Sachant l'échec inévitable, l'espoir ne se manifesta pas, pas plus que les bons présages ne chantèrent de chansons optimistes. Sans attente, je quittai calmement l'appartement. Auparavant, j'avais hélé un taxi qui m'attendait devant l'immeuble. Les arcades du marché d'Abasto paraissaient sombres, comme celles d'une abbaye abandonnée. Je pensai un instant à Dieu, aux prières que Papa Tejada avait tenté de m'apprendre malgré les réprimandes de Maman. Je n'en retrouvais aucune ; je donnai donc au chauffeur une adresse, un mot et un numéro, froids comme une équation mathématique définissant un espace, un lieu, un site : peut-être le Paradis, peut-être l'Enfer. Milton et Dante les avaient parcourus ; aucun n'en était ressorti indemne.
La littérature est plus véridique que la réalité.
Nous sommes arrivés à l'entrée des ateliers, rue Cabezón. Seule une lampe à vapeur de mercure éclairait le carrefour avec l'avenue, où les feux tricolores changeaient en l'absence totale de circulation. Il était une heure du matin.
« Où allez-vous à cette heure-ci, mademoiselle ? » me demanda le chauffeur, un homme d'une quarantaine d'années, mal rasé, mais avec des yeux de garçon.
« Je ne pense pas que ça lui importe », lui ai-je dit.
-Excusez-moi de m'immiscer, mais vous n'êtes pas du quartier, et ce secteur est dangereux.
- Pourquoi dites-vous cela ?
Il haussa les épaules et regarda de nouveau devant lui, mais me parla tout en me regardant dans le rétroviseur.
« La région a mauvaise réputation depuis l'arrivée des militaires. Je vous parle en toute confiance car vous ne semblez pas partager cet avis. »

Je me suis souri à moi-même, dans l'ombre de la banquette arrière. Les phares et le moteur étaient éteints. J'ai commencé à douter des intentions de cet homme, mais bon, il sait quelque chose, me suis-je dit, et je ne laisserais pas passer l'occasion.
— Alors vous jugez les gens sur leur apparence ? Parce que je suis partiellement handicapé, vous pensez que je suis innocent ?
« Ne vous fâchez pas, mais que voulez-vous que je dise ? Les gens qui ont des problèmes avec leur corps, de sérieux problèmes, je veux dire, consacrent généralement trop de temps à penser à faire du mal aux autres. »
— Et comment savez-vous que j'ai pensé la même chose à maintes reprises, presque exactement avec les mêmes mots ?
— Parce que je suis moi aussi un homme ordinaire, et je connais certains types de maux, mademoiselle, certains inexplicables, même si, dans le tumulte de la vie, on n'a d'autre choix que de les attribuer à ses propres défauts.
Il s'arrêta pour tousser et allumer une cigarette. Il m'en offrit une.
« Moi aussi, je connais des gens, monsieur. Et vous êtes probablement en train de me faire languir pour ensuite me violer et me tuer. »
Sérieux.
« Tu peux penser ce que tu veux, mais je ne crois pas que tu le penses vraiment. Tu as eu tout le temps de réfléchir à la nature des hommes. Sur un lit d'hôpital ou chez toi à attendre que tes blessures guérissent. Tu sais bien, d'une certaine manière, que les hommes qui font ces choses-là ne conduisent généralement pas un taxi pour presque rien au beau milieu de la nuit dans des quartiers malfamés. Ils attendent chez eux et pensent aux femmes faibles. »
- J'en fais partie, si vous ne l'aviez pas remarqué.
« Pourquoi utilise-t-il des béquilles ? Je ne crois pas. Ces béquilles peuvent être à double tranchant, mais ce n'est pas de cela dont je parle, je parle de sa force. Un homme ordinaire, par exemple moi, se serait tué à sa place. »
— Eh bien, si c'est comme ça que vous le voyez, je ne pense pas que vous soyez de cette catégorie non plus. Dites-moi…
-Santiago, mademoiselle Chávez, pour plus d'informations.
— Dis-moi, Santiago, est-ce que ce garçon sur la photo est ton fils ?

Sur le rétroviseur, il y avait la photo d'un très jeune enfant et un minuscule ours en peluche qui pendait à un fil comme un pendu. Il l'a saisi de sa main droite et me l'a tendu.
— Oui, mademoiselle. Il s'appelait Genaro. Je l'ai tué un mois après la prise de cette photo.
-Ne dis pas ça, Santiago, je ne te crois pas.
Il prit deux grandes inspirations et la fumée masqua le visage accablé du conducteur.
« De toute façon, je vous dis comment les choses sont, pas comment je voudrais qu'elles soient. Il y a une différence entre mourir et être assassiné. »
— Mais… un accident, ça doit être ça, non ?
— Comment ça s'appelle déjà ? Zut, je ne m'en souviens plus ! Excusez-moi… Voilà ! Un euphémisme.
« Je comprends. » Je lui ai rendu la photo. « Combien je vous dois ? »
— Dix pesos et cinquante cents, mademoiselle. Voulez-vous que j'attende ?
— Non, merci, Santiago. Puis-je vous poser une question personnelle, ou plutôt une autre ?
-À votre service.
- Comment était-ce?
Il soupira, exhala une bouffée de fumée et dit :
« Je l'ai renversé avec le camion. Mais il est mort d'hémorragie sur le siège quand j'ai essayé de l'emmener à l'hôpital. Les garçons sont fragiles, mademoiselle, leurs petits corps sont comme celui de cet ours en peluche, vous comprenez ? On peut les déchirer comme ça. C'est pas triste ? »
Je suis sortie et j'ai marché quelques mètres sur le trottoir. La voiture a redémarré en direction de l'avenue.
J'avais les clés, bien sûr. Presque dès mon arrivée, j'avais les clés du portail principal et des ateliers. J'ai souvent dû vérifier les références des articles faisant l'objet de réclamations. Je me suis demandé une fois de plus si tout cet enchevêtrement d'intrigues n'était pas le fruit de mon imagination, car tout était accessible dans l'entreprise et rien ne laissait présager une dissimulation. Mais mon imagination me jouait un tour dans l'autre sens : ce à quoi on s'attend, ce sont précisément des cachettes et des portes verrouillées, presque toujours influencées par les romans, les films ou la télévision. La

réalité est généralement plus simple, car bien souvent, l'œil humain ne remarque pas tant de choses que ce qui nous entoure depuis des années, quand on le revoit, nous paraît nouveau. Ce qui n'est pas caché n'est pas cherché, et ce qui n'est généralement pas trouvé…

Je pénétrai dans les ateliers dans l'obscurité. Le silence était total, les moteurs éteints, et les rats probablement endormis. J'allumai la lampe torche que j'avais pris soin d'emporter. L'obscurité rendait les vastes espaces que j'avais vus pendant la journée plus petits. D'un côté, des châssis et des boîtiers de réfrigérateurs démontés, vieux et rouillés. La pièce entière était divisée en sections sans murs, uniquement par les groupes de travail affectés à différentes tâches. Les appareils inutilisables se trouvaient à gauche, là où il n'y avait pas de fenêtres. Sur le mur opposé se trouvaient les machines d'assemblage ; au centre, un système de poulies et de courroies transportait les pièces détachées d'un poste à l'autre, où les ouvriers les assemblaient. Dans une autre section, plus loin, se trouvaient les grues qui soulevaient les réfrigérateurs et les congélateurs pour les tests. Je marchais parmi les machines comme si je traversais des sculptures futuristes, car c'est ce qu'elles étaient dans l'obscurité et le silence : des habitantes d'une planète abandonnée, tout droit sorties d'un roman de Bradbury.

Des numéros indiquaient les postes de travail, et je me suis souvenu des schémas de Giraldo. Au centre, au même niveau, je manquais de recul pour me repérer. À force d'étudier ces croquis, je les avais gravés dans ma mémoire, mais la réalité était tout autre. J'errais entre les machines, cherchant les numéros, essayant de reconstituer le plan en fonction de ma position. Je m'arrêtais pour écrire dans mon carnet, reprenais ma marche, puis m'arrêtais de nouveau. C'était un processus lent : marcher avec des béquilles, les poser au sol, orienter ma lampe torche pour éclairer mon chemin, écrire, puis recommencer.

Entre les pauses et le travail, il m'a fallu plus d'une heure pour réaliser que je n'avais même pas couvert le tiers de l'endroit. Plus loin, il y avait encore des machines et des espaces vides. Le veilleur de nuit devait arriver à 4 h 30, et comment allais-je justifier ma présence ? Mais je ne pouvais pas partir maintenant ; le travail n'était qu'à moitié fait, et la prochaine fois, la configuration serait peut-être différente, et il faudrait tout recommencer.

Mais que cherchais-je exactement ? L’un des polyèdres du livre correspondait au deuxième groupe que j’avais trouvé. Il s’agissait des machines les plus anciennes, probablement de l’époque de Giraldo. Cela m’encouragea à poursuivre mes recherches et, surtout, confirma que la disposition des machines ne correspondait pas exactement à la répartition des appareils finis. Les polyèdres figurant sur les pages simples représentaient les machines de production, tandis que ceux des doubles pages correspondaient aux réfrigérateurs, quel que soit leur type.

J’abandonnai donc la tâche fastidieuse d’observer et d’écrire, et me dirigeai droit vers le fond. J’entendis des bruits. C’étaient les rats, cette fois. Soit ils s’étaient réveillés, soit quelque chose dans cet endroit les intéressait. Il n’y avait pas de chats, m’avaient dit les hommes. Tout chat qui entrait ici mourait quelques mois plus tard. Un seul ou plusieurs, ils ne survivaient pas.

Le faisceau de la lampe torche fit sursauter de nombreux groupes de rats. Je n'en avais pas peur ; j'avais l'habitude d'en voir à l'abattoir et partout dans le quartier durant mon enfance. Ceux qui ne s'enfuyaient pas restaient au pied des appareils électroménagers. J'ai fait le test : éteindre la lumière les faisait reprendre leur travail de rongement. L'allumer brusquement les surprenait en flagrant délit. Ils avaient entaillé et ébréché une grande partie du métal, sans parvenir à le percer. À en juger par l'état des appareils : à moitié enfoncés, décolorés et rouillés, c'était une tâche qu'ils devaient accomplir depuis longtemps.

Pendant qu'ils reniflaient mon pied valide ou essayaient de mordiller les embouts en caoutchouc de mes béquilles, je les laissais faire pour les occuper pendant que je me préparais à ouvrir les réfrigérateurs. Les moteurs étaient chauds, comme s'ils n'avaient pas fonctionné plus d'une heure ou deux. Certains étaient des réfrigérateurs de cuisine ordinaires, d'autres étaient compacts, comme ceux des magasins ou des congélateurs. J'en choisis un. Il n'y avait pas de cadenas, mais ils se fermaient avec une poignée à levier. Je devais utiliser mes deux mains, donc je n'avais pas de lumière au début. J'ai soulevé le couvercle et une bouffée de froid intense m'a frappé au visage. Mais quand j'ai ramassé la lampe de poche par terre, j'ai commencé à sentir. Puis, la lumière a révélé ce que mes souvenirs m'avaient montré auparavant : des entrailles enveloppées dans des sacs transparents, les unes à côté des

autres, les unes sur les autres, en plusieurs tas. Elles ressemblaient à des cœurs, je crois.
J'ai refermé le couvercle. Je suis passé à un autre appareil. J'ai fait la même chose : des foies ? Peut-être.
Je suis passé d'un organe à l'autre, en suivant le périmètre du polyèdre : reins, cœurs, foies, cornées dans des poches plates, d'innombrables os, fémurs, tibias, humérus, mâchoires. Tout ce qui pouvait être transplanté par des chirurgiens partout dans le monde.
J'ai continué à chercher. D'autres glacières dans d'autres polyèdres. Les rats me suivaient ; peut-être appréciaient-ils le caoutchouc des béquilles qu'ils avaient presque entièrement rongées. Je continuais d'ouvrir les couvercles, accessibles à quiconque voulait voir à l'intérieur, à n'importe quel homme ou femme dans la rue qui soupçonnait quelque chose, peut-être même la mère, le père ou l'ami de ceux dont j'avais jadis possédé les viscères congelées. Combien de temps pouvaient-elles se conserver ? Que disait la science médicale ? Cela avait-il seulement une importance ?
Je suis arrivé devant les réfrigérateurs ordinaires. Ceux qu'on trouve dans la cuisine de n'importe quelle maison ou appartement, où l'on conserve la viande pour le barbecue du dimanche. À l'intérieur, il y avait des morceaux de corps, certains découpés, d'autres peut-être entiers , mais je ne me suis pas attardé à faire la différence. Debout, plaqués contre les parois du réfrigérateur, certains avec des crânes remplis de viande, d'autres avec une peau violacée, beaucoup les yeux encore ouverts, me fixaient du regard tandis que j'ouvrais la porte.
Oui, les rats sont entrés. C'est de ma faute. Pedro aurait dû faire très attention pour l'empêcher.
Pedro, le gardien du cimetière.
L'Empereur de la Crème Glacée.

10

- Que fais-tu ici, Cecilia ?
La voix derrière moi était l'écho de mes souvenirs, se reproduisant et s'amplifiant à travers les ateliers jusqu'à atteindre les plafonds et me parler de là. La voix qui est partout et nulle part. La voix de Pedro était devenue la voix de ma conscience, et alors j'ai su, une fois pour toutes, que quoi qu'il arrive, j'étais déjà condamné, comme tous ceux qui avaient participé, d'une manière ou d'une autre, à cet holocauste.
Je me retournai pour lui faire face. Il se tenait là, arborant la même expression, forgée dans l'atelier de la bêtise, avec laquelle il avait trompé Dora, et sans doute lui-même à maintes reprises en se contemplant dans le miroir. Mais au bout de son bras droit, sa main serrait le nœud d'un grand sac de jute gonflé, posé à même le sol.
— Si tu avais fait un peu de recherche, Pedro, tu aurais trouvé la réponse. Pourquoi tu me demandes ça ? Arrête d’être hypocrite avec moi.
« Nous sommes peu nombreux et nous nous connaissons très bien, n'est-ce pas ? C'est ce qu'on disait dans ma ville. »
— Ah bon ? On le dit partout, à ce que je sache. Et qu’a-t-il dans son sac, si je puis me permettre ?
— Le sarcasme est aussi une forme d’hypocrisie, Cecilia, ou d’euphémisme, si vous préférez.
(Qui avait prononcé ce mot plus tôt dans la soirée ? Ah, le chauffeur.)
— C'est vrai. Alors fais ce que tu as à faire, j'ai vu bien pire par ici.
-Vous êtes une femme très forte.
(Encore une fois, les termes, les expressions similaires)
Il souleva le sac avec peine et le posa sur son épaule droite, se pencha légèrement et le laissa retomber sur son dos. J'eus l'impression de reconnaître un ancien collègue de mon père, ou peut-être mon père lui-même, menant un troupeau de bétail dans la cour de l'abattoir. Il le déposa près d'une des glacières vides qu'ils avaient aperçues. Il coupa le tissu au couteau et déchira le reste, révélant trois corps.
Je suis tombée à terre, le coccyx heurtant le sol. Mes jambes ne me soutenaient plus, car j'avais perdu toute notion d'espace ; tout était vide, une sorte de trou noir qui m'a aspirée comme un ouragan. Ma tête tournait tandis que j'essayais de fixer mon regard sur un point précis, la seule chose

immobile et qui ne bougerait plus d'elle-même : les corps de Dora et de ses enfants.
J'ai hurlé, les mains sur la bouche, si bien qu'il n'en est sorti qu'un gémissement, une sorte de meuglement stupide de vache pleurant la mort de ses veaux dans l'abattoir de mon père. Et cette comparaison involontaire, peut-être enfouie depuis longtemps dans les profondeurs de mon crâne, m'a emplie de culpabilité. Le ressentiment que j'éprouvais envers Papa Tejado pour m'avoir abandonnée, pour être morte et m'avoir laissée à la merci du monde avec l'héritage de son œuvre, le plaçait au même rang que Pedro Espinoza. Deux hommes portant des cadavres sur leur dos. Et ça, je le savais, c'était injuste.
Pedro s'approcha de moi, s'agenouilla près de moi, prit ma tête entre ses mains et la posa sur sa poitrine, comme le faisait mon père. Cet homme incarnait une multitude de choses ; il était l'un et l'autre successivement. Il n'était personne, et il était tout le monde.
« Pourquoi ?! » ai-je demandé en pleurant.
« Le colonel… », commença-t-il.
Mais vous lui avez sauvé la vie deux fois, il ne vous doit rien. C'est lui qui vous doit…
-Cependant, je lui dois ma liberté.
- La liberté de tuer ?
« Dora voulait les emmener avec elle, m’a-t-elle dit ce matin, pendant que nous buvions du maté sur la terrasse, alors que les garçons dormaient encore. Cecilia avait raison, disait-elle. Tu as fait germer la graine que je croyais morte. Tu sais, certaines graines mettent longtemps à germer, on les croit sèches, et puis, soudain, un jour, elles germent et résistent aux intempéries les plus rudes. J’en ai vu dans les champs que mon père a brûlés. Au milieu des flammes, et plusieurs mois plus tard, on aperçoit une petite plante verte qui pointe le bout de son nez. C’est ce que m’a raconté Dora, une humble petite plante, mais trop résistante pour être combattue. Il ne restait plus qu’à l’arracher. Et les pauvres garçons, maintenant ils ne souffriront plus de leurs blessures physiques. Tu comprends bien, n’est-ce pas ? Je peux te parler des souffrances de l’esprit. Quand ils m’ont tiré dessus, j’avais perdu plus de la moitié de mes souvenirs. Il ne me restait plus que les champs, le feu et les

coups. » La terre déchirée par nos déménagements incessants, les coups de feu des policiers, censés intimider mon père, et pendant son incarcération, les visites du prêtre qui couchait avec ma mère. Un jour, à la campagne, il est venu avec moi, parlant de choses d'hommes, car il disait que j'avais besoin de parler, et il m'a montré comment faire. Et à partir de ce moment-là, pendant tous ces mois, il m'emmenait à la rivière ou dans le champ de maïs, frottait son corps nu contre le mien et me violait. Comme ça, je vous le dis. Vous voyez, il avait beaucoup à offrir : ma mère, moi, les femmes du village et les prostituées du bordel. Après, il offrait tout cela à Dieu, agenouillé devant l'autel de la chapelle. Je l'ai souvent aperçu depuis l'entrée. J'ai même pensé à prendre le calice d'argent que l'évêque avait apporté le jour de notre saint patron et à lui fracasser le crâne.

S'il pensait pouvoir me déplacer, il s'est trompé. Les bandes magnétiques de ma mémoire enregistraient.

J'ai longtemps vécu avec ce souvenir fragmenté, plus intense que jamais car j'ignorais le poids des événements à venir. Il me hantait la nuit et me surgissait en plein jour, et je restais muet, les mots me manquaient. Mais tous ces souvenirs ont germé ensemble bien des années plus tard, et les plantes étaient épineuses comme mon nom de famille, coriaces et blessantes. Voilà ce que j'étais, voilà ce que je suis. Je ne savais que faire de tout cela, jusqu'à ma rencontre avec le colonel.

— Il a déjà tué les autres, et maintenant ceux-là, qui sera le prochain ?

— Pourquoi n’avez-vous pas eu d’enfants, Cecilia ? Non pas que, du fait de votre maladie, votre corps soit une source constante de surprises.

Je me suis éloignée de lui. Je n'avais pas eu mes règles depuis deux mois, mais mon cycle était si irrégulier que cela ne me dérangeait pas. Le poids du monde s'est abattu sur moi, le plafond de l'atelier s'est effondré, emprisonnant toutes les machines et leur contenu. Je crois que j'ai perdu connaissance, mais j'ai encore senti qu'on me soulevait dans les bras de quelqu'un, puis le bruit d'un moteur de voiture. Quand j'ai ouvert les yeux, il faisait jour et j'étais dans le camion de Pedro. Mon visage était plaqué contre le dossier du siège et je sentais le sang. J'ai eu du mal à ouvrir la portière.

« Ne t'inquiète pas, Cecilia, ce n'est pas ton sang. C'est une tache qui est sur le siège depuis que j'ai acheté le camion ; elle se liquéfie de temps en temps.

Ça doit être à cause du temps ou quelque chose comme ça, ou peut-être que c'est juste le miracle de la Saint-Janvier. »
(Encore une fois, le chauffeur de taxi et son fils, et la même camionnette, évidemment. Les noms se sont rassemblés et ont été liés par des liens communs, les polyèdres, puis les cercles qui les ont harmonisés.)
Il me regarda d'un air condescendant, avec un demi-sourire qui n'avait rien de sarcastique, mais quelque chose d'autre, de si étrange que je n'osai plus le regarder. Où m'emmenait-il ? À la périphérie de la ville, pour me tuer en pleine campagne. Mais il aurait pu le faire à l'usine. Au lieu de cela, je découvris le chemin que nous avions emprunté lorsqu'il me ramena chez moi. Il se gara, me prit dans ses bras et me porta jusqu'à l'appartement, me déposant sur le lit.
Pourquoi a-t-il insisté pour me laisser vivre ? J'étais un chien, témoin de tout, et je ne pouvais pas parler. Il n'avait sûrement jamais tué de chien ; le fait qu'il les ait comptés le long des routes, comme il me l'a dit, prouvait qu'il se souciait d'eux.

11

Mais il savait écrire.
Si j'avais hérité de la douleur et de la maladie de mon père, j'avais reçu de ma mère la catharsis des mots.
Je suis allée à l'hôpital Ramos Mejía, qui était non seulement tout près, mais où Bernardo ne connaissait personne. Je me suis souvenue que le fils d'Ibáñez était hospitalisé et que je pourrais croiser Mateo. N'ayant plus la force de perdre une seconde, j'y suis allée, j'ai expliqué la situation au médecin de garde, et on m'a fait une prise de sang. Prête à rentrer et à attendre le lendemain pour avoir des nouvelles, j'ai pensé à Blas. J'ai demandé le numéro de la chambre à l'accueil. J'ai pris l'ascenseur bondé jusqu'à l'étage, où se trouvait un brancard avec une femme qui sortait du bloc opératoire. Nous

l'avons regardée en silence, et elle nous a regardés, gênée. Mes yeux, eux, étaient figés.
J'ai descendu le couloir jusqu'à la porte de la chambre. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur et il n'y avait personne d'autre que le garçon dans le lit, pâle et avec deux perfusions de sérum physiologique et de sang dans chaque bras.
-Bonjour- ai-je dit.
Il me regarda d'un air absent.
-Il s'est trompé de chambre.
— Vous êtes Blas Ibáñez, n'est-ce pas ? Je m'appelle Cecilia, je suis une amie de votre père et de Soledad.
Je suis entré et me suis assis sur la chaise à côté du lit. Il était maigre comme Andrés, mais plus maigre encore et d'apparence maladive. Pourtant, tous deux arboraient la même expression de confusion et de pessimisme.
Je passais par là et je me suis dit : pourquoi ne pas lui rendre visite ? Ton père doit travailler à cette heure-ci et tu dois passer tes matinées seule.
« Oui, il vient l'après-midi ou le soir, quand il a fini avec ses patients. Merci… », m'a-t-elle dit, gênée.
- De rien. Alors, tu veux devenir médecin toi aussi ? Il y en a déjà tellement dans la famille…
J'ai laissé échapper un trait de sarcasme, je n'ai pas pu m'en empêcher, mais je ne pense pas que le garçon ait compris.
— Eh bien, oui, je le pense. Mon père est très bien, tout le monde le respecte, et je veux lui ressembler.
J'ai pensé à Andrés Giraldo. C'était la relation asymétrique de Blas avec ses parents. Je savais que sa mère était décédée peu après sa naissance. Dans l'un, le père était un homme merveilleux ; dans l'autre, la mère, une figure malfaisante. Aucun des deux n'offrait le contrepoids nécessaire pour équilibrer la balance instable de l'adolescence.
« Je connais un jeune homme qui travaille comme coursier dans mon bureau, et je me suis dit que vous pourriez bien vous entendre. Vous semblez tous les deux un peu seuls au milieu de tant d'adultes. »
-Je ne m'entends pas bien avec les garçons de mon âge.
Cela dépend de la personne avec qui vous essayez de vous lier d'amitié. La plupart n'en valent pas la peine, mais il y a parfois des exceptions.

-Comme vous le souhaitez, mademoiselle.
Il s'est gratté le bras avec la perfusion ; il était enflé et couvert d'une éruption cutanée.
Tiens , j'ai écrit son numéro de téléphone sur la table de chevet. Quand tu rentreras, si tu veux , tu pourras l'appeler . Je te laisse. Rétablis-toi vite, Blas. Tu seras un excellent médecin, meilleur que ton père.
J'ai vu son sourire, et ce fut un baume qui m'a enveloppé jusqu'à mon retour à la maison.
J'ai commencé à écrire. Des pages et des pages s'empilaient dans le dossier qui les contenait. L'après-midi passa, la nuit tomba et la machine à écrire s'arrêta. Après une pause, je repris l'écriture à la main. Mes voisins, toujours si aimables, se plaignaient parfois du bruit agaçant de la machine à écrire la nuit, qui résonnait non pas à travers les épais murs du vieil immeuble, mais dans le couloir, dont l'écho était comparable à celui d'un théâtre.
Quand j'ai eu fini, à trois heures du matin, je suis allé me coucher.
Le lendemain, je suis retournée à l'hôpital. On m'a tendu l'enveloppe contenant les résultats. J'évitais leur regard, me concentrant sur moi-même, les yeux rivés sur les murs décrépits et les plafonds humides, comme si je traversais des couloirs vides se muant en tunnels, où la peinture blanche s'effritait lentement, révélant d'anciennes peintures disparues depuis des années, superposées à d'autres. Et à mesure qu'elles tombaient, les vieilles taches réapparaissaient, telles des cancers de la peau, dessinant des cartes de continents disparus. Et ces mondes inexplorés étaient si fascinants que je ressentais le besoin de les découvrir.

Une semaine plus tard, Leandro m'a appelé. Je ne l'avais pas vu depuis si longtemps que j'avais hâte de lui parler. Il m'a regardé avec pitié, et j'ai répété mon refrain plaintif et lamentable sur mon déclin constant. J'ai savouré les regards compatissants des clients du bar où nous nous sommes rencontrés. J'ai aussi pris plaisir à jouer la comédie, à parler de l'entreprise de réfrigérateurs comme si j'y travaillais encore, jusqu'à ce que je finisse par avouer que j'avais été licencié.
Nous sommes allés chez moi. Il a parcouru quelques-uns de mes écrits pendant que je me changeais dans la chambre et préparais les ampoules.

Cette nuit-là, nous avons dormi ensemble pour la première fois depuis notre rencontre au lycée.
Je me suis réveillée. Non, je me suis trompée, je ne m'étais pas tout à fait endormie. Je me suis redressée dans le lit, m'assurant qu'il dormait encore, perdu dans ses mondes écrits que j'admirais tant. J'ai percé les ampoules, rempli la seringue. J'ai ajusté le garrot en caoutchouc sur mon bras gauche, attendant que la veine se gonfle et devienne un torrent impétueux sur la carte escarpée de mon corps.
Je me suis injecté la substance qui me transporterait là où la douleur n'est rien de plus qu'une utopie sarcastique inventée par l'esprit de Dieu pour compenser son vide inflexible.

Belén de Escobar
Juillet 2024 – Mars 2025

INDICE

PRÉFACE 3
CONSTRUCTION DES ÉNIGMES 5
PERÓN À MATADEROS 16
THÉORIE DES GUERRES 29
KAFKA À BARRACAS AL SUR 42
LES PISTES 58
ANATOMIE DU SUICIDE 95
LIBERTÉ ET DÉPOSSESSION 105
LA BLÂME 146
CASSANDRA DÉCHAÎNÉE 191
LES MORTS DE MALDONADO 229
CONSÉCRATION DE LA CHAIR 274